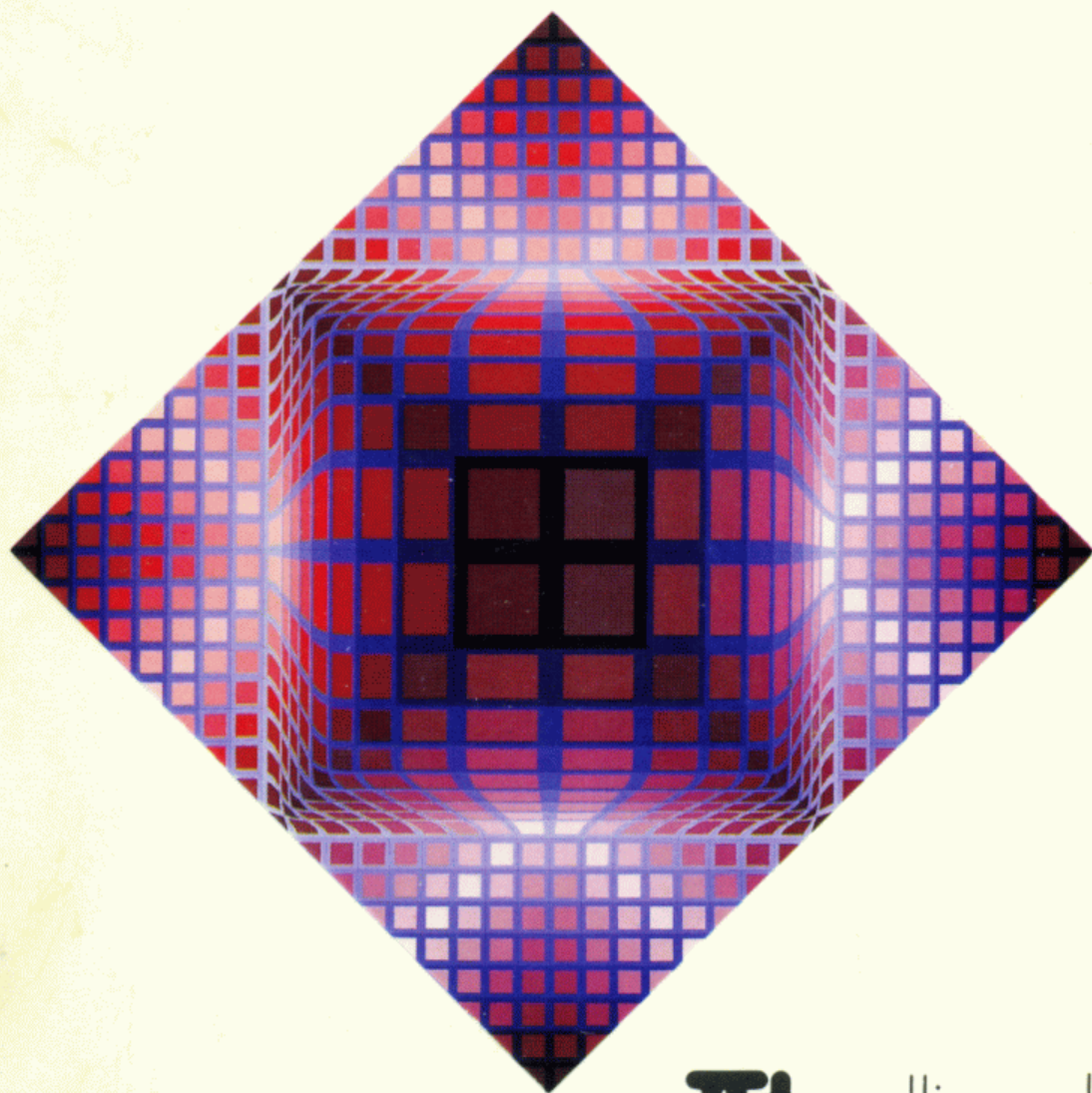


SOEREN KIERKEGAARD

étapes sur le chemin
de la vie



TEL gallimard

Søren Kierkegaard

Étapes
sur le chemin
de la vie

TRADUIT DU DANOIS PAR
F. PRIOR ET M.-H. GUIGNOT

Gallimard
1948

*Cet ouvrage a initialement paru
dans « Classiques de la Philosophie » en 1948.*

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.
© Éditions Gallimard, 1948,
renouvelé en 1975.*

CETTE ŒUVRE EST PUBLIÉE
SOUS LES AUSPICES DE
L'ASSOCIATION FRANCO-DANOISE DE PARIS
ET DU
FONDS DE RASK-ORSTED DE COPENHAGUE

ÉTAPES
SUR LE CHEMIN
DE LA VIE

ÉTUDES PAR PLUSIEURS

Réunies, publiées et éditées par
HILARIUS, RELIEUR

CHEZ REITZEL, A COPENHAGUE
1845

(Stadier paa Livets Vei — Studier af Forskjellige — Sammenbragte,
befordrede til Trykken og udgivne af Hilarius Bogbinder.
Kjoebenhavn, hos Universitets-boghandler C. A. Reitzel, 1845)

LECTORI BENEVOLO !

La probité est partout de rigueur, et particulièrement dans le royaume de la vérité et dans le monde littéraire ; aussi, afin qu'aucun professeur d'esprit cultivé ou que quelque autre personnage haut placé ne prenne en mauvaise part qu'un relieur, sans y être autorisé, se mêle de la littérature — effronterie qui d'ailleurs pourrait entraîner des jugements sévères et peut-être avoir pour résultat que beaucoup de gens, par honte du relieur, ne liraient pas le livre — je donne ici l'histoire véridique de celui-ci.

Il y a plusieurs années un écrivain que je connaissais bien m'envoya une quantité considérable de livres à relier, *item* plusieurs cahiers de papiers écrits qui devaient être reliés *in quarto*. C'était à une période de l'année de grande activité et comme l'écrivain, toujours doux et accommodant, ne me pressait pas, les livres, il faut l'avouer, restèrent trois mois chez moi. Et, comme le disent les Allemands : *heute roth, morgen todt* [En allemand dans le texte : aujourd'hui rouge, mort demain]. Et comme le dit le pasteur : la mort ne connaît ni état ni âge, — la regrettée feu ma femme disait : c'est le chemin de tout le monde, mais Notre-Seigneur sait mieux que tout le monde le moment propice et, avec l'aide de Dieu, il arrive sûrement — puisque donc même les meilleurs doivent quitter ce monde, l'écrivain était mort entre temps lui aussi, et ses héritiers, qui se trouvaient à l'étranger, reçurent les livres par l'intermédiaire de la Cour des partages qui également me paya pour mon travail.

En homme laborieux et en bon bourgeois, qui honnêtement rend à chacun ce qui lui est dû, je n'aurais jamais pu imaginer que tout n'avait pas été retourné à M. l'écrivain, jusqu'à ce qu'un jour je trouve un petit paquet de papiers. Je réfléchis en vain pour me rappeler qui avait pu me les envoyer et ce que je devais en faire, s'ils devaient être reliés, bref à tout ce qu'un relieur peut penser dans une telle situation — peut-être s'agissait-il d'une simple erreur ? A la fin, ma pauvre femme, à présent décédée, qui me fut d'une assistance et d'une aide rares et fidèles dans mon métier, reçut une illumination : ce paquet avait dû se trouver dans la grande corbeille contenant les livres de M. l'écrivain. Je partageais cette opinion, mais puisque beaucoup de temps s'était passé et que personne n'avait eu l'idée de réclamer le paquet, je pensais que le tout n'avait sans doute pas de valeur, et je laissais les papiers là après les avoir brochés dans une chemise de couleur afin qu'ils ne traînent pas dans la boutique, comme feu ma femme avait l'habitude de dire.

Alors, les longs soirs d'hiver, n'ayant pas d'autre chose à faire, je sortais parfois le livre et je trouvais plaisir à le lire. Je ne peux pas dire que le plaisir était grand, car je ne comprenais pas grand chose ; pourtant j'avais plaisir à continuer et à me demander ce que tout cela pouvait bien signifier. Et une grande partie étant écrite par quelqu'un d'habile en calligraphie, je faisais parfois copier à mes enfants une page pour les exercer par l'imitation de ses beaux caractères et ses beaux traits de plume. Ils devaient aussi parfois lire à haute voix afin d'être exercés à la lecture des manuscrits, ce qu'inconcevablement et inexplicablement on néglige entièrement dans l'enseignement donné à l'école et probablement aurait été négligé encore longtemps, si l'excellent écrivain, M. J. Levin, dont on parle dans les journaux, n'avait essayé de répondre à ce besoin et ne m'avait appris à reconnaître la justesse de ce que disait feu ma femme : « la lecture de manuscrits est nécessaire dans plusieurs situations de la vie et ne devrait jamais être négligée à l'école ». Aussi, à quoi sert de pouvoir écrire si on ne sait pas lire ce qu'on écrit, comme dit Henrik dans la comédie : « il sait bien écrire l'allemand, mais il ne sait pas le lire » [Pierre, un personnage de la comédie *Jacob von Tylboe* de Holberg].

A ce moment-là mon fils aîné avait atteint l'âge de 10 ans, et l'été dernier je pensais à le soumettre à des études plus sévères. Un homme distingué me recommandait comme assez compétent un normalien, licencié en philosophie, qui ne m'était pas inconnu, car je l'avais assez souvent écouté, pour mon édification, je peux le dire, au cantique du soir dans l'église de Notre-Sauveur. Car, bien qu'il n'eût pas réussi son examen et que, depuis qu'il avait découvert qu'il était un bel esprit et un poète (je crois que c'est le titre qu'il se donne), il eût entièrement renoncé à la carrière de pasteur, c'était tout de même un homme ayant fait de fameuses études et qui faisait de bons sermons ; il avait surtout une voix magnifique en chaire. Il fut convenu qu'en échange du dîner il devait, deux heures par jour, donner au gosse des leçons dans les matières d'enseignement les plus importantes.

Pour ma pauvre maison ce fut un vrai bonheur que le dit normalien et licencié en philosophie devienne le professeur du garçon, car non seulement Jean faisait de grands progrès, mais je devins redevable à ce brave homme de quelque chose de beaucoup plus important dont je vais parler à présent. Un jour son attention fut attirée par le livre broché dans une chemise de couleur dont je m'étais servi pour faire travailler mes enfants ; il le lut un peu et me demanda ensuite de le lui prêter. Je lui dis, et j'étais sincère : « vous pouvez même le garder, car, puisque le gosse a maintenant un professeur qui peut lui apprendre lui-même à écrire, je n'en ai plus besoin ». Mais, je le comprends maintenant, il était trop noble pour

accepter mon offre. Et alors il emprunta le livre. Trois jours après — oh, je me le rappelle comme si c'était hier, c'était le 5 janvier dernier — il arriva chez nous et demanda à me parler. Je pensais que peut-être il avait besoin d'emprunter un peu d'argent, mais non ! Il me rend le fameux livre et me dit : « Cher monsieur Hilarius ! Sans doute n'avez-vous pas su de quel cadeau magnifique la Providence a doté votre maison sous la forme de ce livre dont vous vouliez avec tant de désinvolture me faire cadeau. Un tel livre vaut de l'or s'il tombe en bonnes mains. C'est en faisant imprimer de tels livres qu'on contribue à l'avancement des bonnes et profitables sciences chez les enfants de l'homme, et surtout à une époque comme celle-ci où l'argent devient aussi rare que la foi. Et ce n'est pas tout, mais vous, monsieur Hilarius, qui avez toujours souhaité être utile à vos semblables autrement qu'en qualité de relieur et honorer la mémoire de feu votre femme par quelque acte exceptionnellement bon, vous à qui il est échu de pouvoir le faire, vous pourrez en outre, grâce à cette entreprise, gagner pas mal d'argent en vendant le livre. » J'étais profondément ému et je le fus encore plus lorsqu'il éleva la voix et articula : « Quant à moi, je ne demande rien ou presque rien ; en considération du grand profit à venir, je ne demande que 10 écus tout de suite et un quart de litre de vin pour dîner les dimanches et autres jours de fête. »

Enfin, ce que le brave normalien et licencié en philosophie m'avait conseillé de faire est fait ; si seulement j'étais aussi sûr du grand profit que des 10 écus, que je lui ai payés avec d'autant plus de plaisir qu'il m'expliqua que mes bénéfices seraient augmentés par le fait que ce n'était pas un seul livre mais plusieurs livres que j'allais éditer, des livres sans doute écrits par plusieurs auteurs ! Car mon savant ami pense qu'il a dû exister une fraternité, une société, une association, dont le chef ou capitaine avait été cet écrivain dont j'ai parlé et qui, par conséquent, a gardé les écrits chez lui. Moi, je n'ai aucune opinion à cet égard.

Qu'un relieur désire être auteur ne pourrait qu'entraîner la colère du monde littéraire et contribuer au dédain du livre ; mais qu'un relieur broche, fasse imprimer et édite un livre, et qu'il « essaie d'être utile à ses semblables autrement qu'en qualité de relieur », de cela un lecteur équitable ne lui tiendra pas rigueur.

Avec ces quelques mots je recommande très respectueusement le livre, le relieur et l'entreprise.

Christianshavn, janvier 1845.

Respectueusement
HILARIUS, Relieur.

IN VINO VERITAS

UN SOUVENIR
RAPPELÉ

par
WILLIAM AFHAM

Soiche Werke sind Spiegel : wenn ein Affe hinein guckt, kann kein Apostel heraus sehen.

[De telles œuvres sont comme les miroirs : si un singe s'y mire, aucun personnage d'apôtre ne peut en sortir.]

LICHTENBERG.

AVERTISSEMENT

Qu'il est beau de se tramer un secret, quelle séduction il y a dans la jouissance de ce secret ! pourtant, comme il peut être grave d'en avoir joui, avec quelle facilité il peut vous incommoder ! Car si quelqu'un imagine qu'un secret puisse, de but en blanc, être transféré, qu'il puisse appartenir au porteur, il se trompe, car dans ce cas vaut ce qui a été dit : « de celui qui mange est sorti ce qui se mange » [Livre des Juges, 14, 14], mais celui qui s'imagine que par la jouissance d'un secret on ne s'expose qu'à la difficulté de ne pas le trahir se trompe également, car on supporte aussi la responsabilité de ne pas l'oublier. Mais il est encore plus abominable de ne retenir que la moitié du secret et de transformer son âme en un entrepôt de transit pour objets avariés. Par rapport aux autres, que l'oubli soit donc le rideau de soie qu'on tire, le souvenir la vestale qui passe derrière le rideau ; là se trouve l'oubli aussi, à moins qu'il ne s'agisse d'un vrai souvenir, car dans ce cas l'oubli est exclu.

Le souvenir doit être non seulement exact, mais aussi heureux ; le flacon du souvenir doit retenir le parfum de l'événement vécu avant le cachetage. Comme le raisin, qu'on ne peut pas presser n'importe quand, comme le temps, qui au moment du pressurage exerce une grande influence sur le vin, ainsi ce qui a été vécu ne peut pas être objet de souvenir ni s'introduire dans la mémoire à n'importe quel moment ou dans n'importe quelles conditions.

Se souvenir n'est en aucune façon identique à se rappeler. C'est ainsi qu'on peut très bien se rappeler un événement, de point en point, sans nécessairement s'en souvenir. La mémoire ne joue qu'un rôle négligeable. Quand il s'agit de la mémoire, l'événement se présente pour recevoir la consécration du souvenir. La distinction se fait sentir déjà dans la différence d'âge des êtres. Le vieillard perd la mémoire, qui d'ailleurs est la faculté qu'on perd la première. Mais chez le vieillard il y a quelque chose de poétique, dans l'opinion populaire il a le don prophétique, il a l'inspiration divine. Et le souvenir constitue aussi sa meilleure force, sa consolation, qui se trouve dans une vaste perspective poétique. L'enfance par contre possède à un haut degré la mémoire et l'esprit ouvert, mais pas du tout le souvenir. Au lieu de dire : « ce qu'on apprend au ber on le retient jusqu'au ver », il serait peut-être mieux de dire : le vieillard se souvient de ce que l'enfant se rappelle. Les lunettes du vieillard sont taillées pour une vue courte. Lorsque la jeunesse se sert de lunettes, les verres sont adaptés à la vue à distance, car il lui manque la force du souvenir qui a pour but d'éloigner, de mettre à distance. Cependant, le souvenir heureux de la vieillesse, de même que

l'heureuse facilité de l'enfance, est un don gracieux de la nature qui de préférence se penche sur les deux âges les plus privés de ressources, et sont cependant en un sens les périodes les plus heureuses de la vie. Mais c'est aussi pourquoi le souvenir, aussi bien que la mémoire, n'est souvent porteur que de choses accidentelles.

Bien qu'il y ait une grande différence entre la mémoire et le souvenir, on les confond souvent. Dans la vie des hommes cette confusion nous sert à sonder leur profondeur individuelle. Car le souvenir est idéalité, et comme tel bien autrement lourd de sens et de responsabilité que la mémoire indifférente. Le souvenir a pour rôle de maintenir la continuité éternelle dans la vie d'un homme et de lui assurer une existence *uno tenore*, d'un seul souffle et s'affirmant dans son unité. C'est pourquoi il se refuse à voir la langue continuellement forcée à se nourrir de mots pour imiter les cancans de la richesse intérieure. La condition de l'immortalité de l'homme est que la vie soit *uno tenore*. Il est assez curieux que, autant que je sache, Jacobi soit le seul chez qui on trouve des propos concernant ce qu'il y a de terrible dans la pensée de l'immortalité. [Jacobi, *Werke*, Leipzig, 1819, IV, 2, p. 68 : « *eben so wenig konnte ich die Aussicht einer ewigdauernden Fortdauer ertragen* » — pas davantage ne pourrais-je supporter la perspective d'une perpétuité éternelle.] C'était parfois pour lui comme si elle était capable de lui troubler l'esprit s'il s'y attardait plus d'un instant. La raison en est-elle que Jacobi était neurasthénique ? Un homme fort, dont les mains sont devenues calleuses simplement à force de les frapper sur la chaire de l'église ou de l'école chaque fois qu'il a voulu faire la preuve de l'immortalité, n'éprouve aucun effroi pareil, et cependant il s'y connaît aussi sur cette question, car avoir la peau calleuse veut dire en latin : s'y connaître à fond en quelque chose [*callere*]. Mais aussitôt qu'on confond la mémoire et le souvenir, cette pensée devient moins terrible. D'abord parce qu'on est courageux, viril et robuste, et ensuite parce que cette pensée ne se présente pas du tout à l'esprit. Oui, il est vrai, il y a maint homme qui a écrit les souvenirs de sa vie, dans lesquels il y avait trace de souvenirs et, cependant, ces souvenirs constituaient ses bénéfices pour l'éternité. Par le souvenir l'homme tire une traite sur l'éternel. L'éternel est assez humain pour honorer toute créance et pour considérer tout le monde comme solvable. Mais ce n'est pas la faute de l'éternel si un homme se moque de lui-même — c'est-à-dire qu'il se rappelle au lieu de se souvenir et, en conséquence, oublie au lieu de se souvenir, car ce qu'on se rappelle peut aussi être oublié. Mais de son côté la mémoire rend la vie plus libre. Librement on passe par les métamorphoses les plus ridicules ; à un âge avancé même on joue encore à colin-maillard, on joue encore dans la loterie de la vie, et on peut encore devenir n'importe quoi, bien qu'on ait déjà été un nombre

incroyable de choses. Ensuite on meurt — et alors on devient immortel. Aussi ne devrait-on pas, justement parce qu'on a vécu ainsi, s'être assuré des choses en abondance suffisante pour le souvenir de toute une éternité ? Assurément, si le grand livre du souvenir n'était qu'un brouillon sur lequel on griffonnerait n'importe quoi. Mais la comptabilité du souvenir est étrange. On pourrait offrir quelques-uns de ses problèmes comme devoirs — mais pas comme jeux de société. Prenons par exemple un homme qui parle jour après jour aux assemblées générales, et toujours sur les besoins de l'époque, non pas en se répétant d'une manière ennuyeuse comme Caton, mais d'une façon toujours intéressante et attirante, en se limitant aux questions d'actualité, et ne disant jamais deux fois la même chose ; il s'impose à la société et étale le fonds de son éloquence, à la mesure tantôt rase, tantôt comble, toujours salué d'applaudissements ; une fois au moins par semaine, il est mentionné dans les journaux, et même la nuit il fait de la besogne utile, du moins utile pour sa femme, en parlant pendant le sommeil même des exigences de l'époque, exactement comme s'il se trouvait à une assemblée générale ; tel autre homme se tait avant de parler et en arrive à ne pas parler du tout ; ils vivent tous les deux jusqu'au même âge et on vous demande le résultat : lequel des deux a le plus de matières pour le souvenir ? Ou encore : un homme poursuit une idée, une seule idée, il ne s'occupe que d'elle ; un autre a écrit des livres sur sept sciences, il est « interrompu dans son activité si importante (c'est un journaliste qui parle) juste au moment où il allait révolutionner la médecine vétérinaire » ; ils vivent jusqu'au même âge et on vous demande le résultat : lequel des deux a le plus de matières pour le souvenir ?

Au fond on ne peut se souvenir que de l'essentiel, car le souvenir du vieillard est, comme il a été dit, soumis aux caprices du hasard, tout autant que les analogies de son souvenir. L'essentiel dépend non seulement de soi-même, mais aussi de son rapport avec celui qui se souvient. Celui qui a rompu avec l'idée, ne peut pas agir essentiellement, il ne peut rien entreprendre d'essentiel ; sauf peut-être de se repentir, ce qui constitue la seule idéalité nouvelle qui lui reste. Tout ce qu'il fait en dehors de cela est non-essentiel, en dépit des indices extérieurs. Se marier est naturellement un acte essentiel, mais celui qui une fois a bousillé l'amour, peut tant qu'il le veut, par simple sérieux et par solennité, se frapper le front ou le cœur ou le c., ce n'est que badinage. Même si son mariage intéressait tout le peuple, si les cloches sonnaient et si le pape lui-même officiait, il ne s'agit pas d'un acte essentiel, mais toujours essentiellement de badinage. Le bruit extérieur n'y fait rien, aussi peu que la fanfare et la présentation des armes lors du tirage de la loterie rendent cet acte essentiel pour le gosse qui tire les lots. Pour

qu'un acte soit essentiel, tambouriner n'est pas une condition essentielle. — Mais on ne peut pas non plus oublier ce dont on se souvient. Ce dont on se souvient n'est pas indifférent au souvenir, comme ce qu'on se rappelle est indifférent à la mémoire. On peut rejeter l'objet du souvenir, il revient toujours comme le marteau de Thor, mais pas seulement à la manière du marteau, non, il existe une nostalgie du souvenir semblable à celle d'un pigeon qui a été vendu mais qui ne peut jamais appartenir à un autre propriétaire, parce qu'il rentre continuellement à la maison natale. Mais aussi le souvenir a lui-même couvé ce dont il se souvient, et cette incubation est cachée et secrète, dérobée et, par conséquent, intacte de toute curiosité profane : c'est pour la même raison que l'oiseau ne peut pas couvrir son œuf si quelque étranger l'a touché.

La mémoire est immédiate et elle reçoit une aide immédiate, tandis que le souvenir n'est que réfléchi. C'est un art que de se souvenir. Par opposition à la faculté de se rappeler, je désire avec Thémistocles pouvoir oublier ; mais se souvenir et oublier ne constituent pas des contradictions. L'art du souvenir n'est pas aisé, car au moment des préparatifs il peut se modifier, tandis que la mémoire ne connaît qu'une seule fluctuation, celle qui consiste à se rappeler exactement et à se rappeler inexactement. Par exemple, qu'est-ce que le mal du pays ? C'est quelque chose de remémoré dont on se souvient. Simplement, le mal du pays est produit par l'éloignement. L'art serait d'éprouver le mal du pays tout en étant chez soi. Un tel art exige qu'on soit habile à se faire des illusions. Vivre dans une illusion, dans laquelle il y a toujours de l'aube, mais jamais de jour, sortir de l'illusion par la réflexion, voilà qui n'est pas aussi difficile que de se faire une illusion par la réflexion, ainsi que de lui permettre en pleine conscience d'agir sur vous avec toute sa puissance. Il est plus facile pour le souvenir d'évoquer ce qui est loin que d'éloigner, par une formule magique, ce qui vous est le plus proche. Il s'agit là au fond de l'art du souvenir et de la réflexion à son second degré de puissance.

Pour la formation d'un souvenir est requise la connaissance des contradictions des sentiments, des situations et du milieu. C'est ainsi que c'est au théâtre qu'on se souvient parfois le mieux d'une situation érotique, dont l'élément le plus attrayant était le lieu solitaire et intime de la vie de campagne, parce que là l'ambiance et le bruit forcent la contradiction. Pourtant, la contradiction pure et simple n'est pas toujours la plus heureuse. Il n'est évidemment pas beau de se servir d'un être humain comme moyen, mais la plus heureuse contradiction, où il s'agit de se souvenir d'une situation érotique, serait peut-être parfois de s'aventurer dans une nouvelle histoire d'amour pour évoquer le souvenir. — La contradiction peut être parfaitement réfléchie. Le rapport le plus tendu que puisse

réaliser la réflexion entre la mémoire et le souvenir consiste à faire usage de la mémoire contre le souvenir. Deux êtres peuvent, pour des raisons contraires, ne pas désirer revoir un endroit qui rappelle un événement. L'un n'a pas la moindre idée qu'il y a quelque chose qui s'appelle souvenir, mais il a seulement peur de la mémoire. Il pense : loin des yeux, loin du cœur, pourvu qu'il ne voie pas, il a oublié. L'autre justement désire se souvenir et c'est pourquoi il ne veut pas voir. Il ne fait usage de la mémoire que contre les souvenirs désagréables. Celui qui s'y connaît en souvenir, mais ne comprend pas cela, possède bien l'idéalité, mais il lui manque l'expérience dans l'utilisation des *consilia evangelica adversus casus conscientiae* [le conseil de l'Évangile pour les questions de conscience]. Il considérera même le conseil comme un paradoxe et se garera de supporter la première douleur qui, pourtant, est toujours préférable, de même que la perte première. La mémoire étant continuellement rafraîchie, elle enrichit l'âme de beaucoup de détails qui distraient le souvenir. Le repentir est ainsi le souvenir d'une faute commise. Je pense d'ailleurs, que du point de vue psychologique, la police aide le criminel à ne pas se repentir. En notant et en répétant sans cesse le cours de sa vie, le criminel gagne une telle pratique de la dextérité de la mémoire, lorsqu'il s'agit de débiter sa vie, que l'idéalité du souvenir est chassée. Pour se repentir réellement, et surtout pour se repentir sur-le-champ, une grande idéalité est requise ; car la nature peut aussi aider un homme, et le repentir tardif, qui n'a que peu de rapport avec l'art de se rappeler, est souvent le plus lourd et le plus profond. — La condition de toute productivité est de pouvoir se souvenir. Si l'on ne veut plus être productif, on n'a qu'à se rappeler la chose qu'on voulait produire en se souvenant, et la productivité est rendue impossible, ou bien tellement rebutante qu'on l'abandonnera au plus vite.

Il ne peut pour ainsi dire pas exister de souvenir commun. Une sorte de quasi-communauté est une forme de contradiction, dont celui qui se souvient fait usage pour son propre compte. Parfois pour bien se souvenir on ne saurait mieux faire que de se confier à autrui, mais seulement afin de cacher derrière cette confiance une nouvelle réflexion, dans laquelle le souvenir prend vie pour soi-même. Quant à la mémoire, rien n'empêche qu'on se joigne à d'autres pour créer une assistance réciproque. A cet égard, les festins et les anniversaires, les gages d'amour et les souvenirs précieux sont utiles, de même que les signets qu'on met dans un livre afin de se rappeler où on s'est arrêté, et les cornes qu'on fait afin d'être sûr d'avoir lu tout le livre. Mais chacun doit opérer seul pour faire fonctionner le pressoir du souvenir. Et au fond c'est loin d'être une malédiction. Puisqu'on est toujours seul à posséder un souvenir, tout souvenir est un secret. Même si plusieurs sont intéressés dans

l'objet du souvenir, pour celui qui se souvient, c'est pourtant ce dernier seul qui possède le souvenir, et l'apparente publicité n'est qu'illusoire.

Ce que je viens d'exposer est pour moi-même le souvenir de pensées et d'activités spirituelles qui maintes fois et de beaucoup de manières ont occupé mon âme. La raison directe pour laquelle je les ai jetées sur le papier est que je me sens actuellement disposé à racheter par le souvenir un événement vécu, à noter ce qui depuis quelque temps déjà est resté tout prêt dans ma mémoire et aussi, en partie, dans mon souvenir. Ce que je dois me rappeler est de peu d'ampleur, et le travail de ma mémoire, par conséquent, assez facile ; par contre, j'ai eu quelque difficulté à bien le faire surgir devant le souvenir, précisément parce que pour moi cet événement est devenu quelque chose de tout différent que pour ces Messieurs qui y assistaient et qui, sans doute, souriraient en me voyant attribuer quelque valeur à ce qu'ils auraient eux-mêmes appelé une telle bagatelle, une gaminerie, une idée folâtre. Oui, à quel point la mémoire a ici pour moi de signification, je le vois par le fait que parfois il me semble que je n'ai pas du tout vécu cet événement mais que je l'ai inventé moi-même.

Je sais bien que je n'oublierai pas de sitôt ce festin auquel j'ai pris part sans y participer ; mais malgré cela je ne peux pas me décider à le laisser échapper sans m'avoir assuré une *απομνημονευμα* [aide-mémoire] minutieuse de ce qui pour moi fut réellement *memorable*. — J'ai essayé de favoriser la compréhension érotique du souvenir, par contre je n'ai rien fait pour la mémoire. La situation du souvenir repose sur la contradiction, et depuis quelque temps déjà j'ai essayé de tresser mon souvenir dans la contradiction du milieu. La salle à manger magnifiquement éclairée où le festin avait lieu, le reflet du flot enivrant de la lumière produisaient un effet fantastique. Et c'est pourquoi le souvenir réclame un élément de contradiction non fantastique. On se souvient le mieux de l'état d'exaltation des participants, du bruit de la fête, de la joie écumante du champagne, s'ils se produisent dans un cadre retiré et oublié. La façon dont s'épanouissait l'exubérance de l'esprit dans la chaleur des discours se présente le mieux au souvenir dans une ambiance d'assurance paisible. Toute tentative de ma part pour venir immédiatement au secours du souvenir ne pourrait que porter à faux et me valoir le dégoût de la singerie. — C'est pourquoi j'ai choisi un milieu qui repose sur la contradiction. J'ai cherché la solitude de la forêt, et non pas au moment où elle est elle-même fantastique. C'est ainsi que le silence de la nuit n'aurait pas été favorable, parce qu'il se trouve aussi dans la puissance du fantastique. J'ai cherché précisément la paix de la nature au moment où elle est tout à fait calme. C'est pourquoi j'ai choisi la lumière de l'après-midi. Pour autant

que le fantastique s'y trouve, l'âme ne le soupçonne que de loin. Par contre, rien n'est plus doux, plus paisible, plus tranquillisant que l'éclat mat de l'après-midi. Et de même qu'un malade, reconquis par la vie, cherche de préférence ce doux repos, de même qu'un homme surmené au point de vue spirituel, qui a beaucoup souffert, cherche de préférence ce calme reposant, moi je l'ai cherché pour des raisons opposées, précisément afin d'obtenir le résultat opposé.

Dans la forêt de Gribskov [grande forêt du nord de la Seeland] se trouve un lieu qui porte le nom de : « le coin des huit chemins » ; seul le trouve celui qui le cherche avec beaucoup de soins, car aucune carte ne l'indique. Son nom même semble renfermer une contradiction, car comment une rencontre de huit chemins peut-elle constituer un coin, comment des voies publiques, des voies fréquentées, peuvent-elles se concilier avec un site isolé et caché ? Ce qu'un solitaire évite reçoit déjà son nom de la rencontre de trois chemins : la triviale [trivium : carrefour] ; alors combien plus triviale encore doit être la rencontre de huit chemins ? Il en est pourtant ainsi : il y a réellement huit chemins, mais malgré cela, quelle solitude ! perdu, dérobé, en secret, on se trouve là tout près d'un enclos qui s'appelle « l'enclos fatal ». La contradiction du nom rend seulement encore davantage le lieu solitaire, comme toute contradiction rend solitaire. Les huit chemins et le trafic intense ne sont qu'une possibilité, une possibilité pour l'esprit, car personne n'y vient, sauf un petit insecte qui se dépêche *lente festinans* [Suétone, *Auguste*, 25 : « se hâtant à son aise »] pour traverser le coin ; personne ne s'y aventure, sauf ce voyageur errant qui sans cesse regarde autour de lui avec le désir, non pas d'apercevoir quelqu'un, mais d'éviter tout le monde ; ce fugitif qui dans sa cachette n'éprouve même pas le désir qu'à tout voyageur de recevoir des nouvelles de quelqu'un ; ce fugitif que seule atteint la balle mortelle qui explique bien pourquoi un silence de mort règne autour du cerf, mais non pas pourquoi le cerf était si agité ; personne ne fréquente ce lieu sauf le vent, dont on ne sait d'où il vient ni où il va. Mais celui qui se laisserait tromper par l'appel séducteur avec lequel le silence de ce lieu isolé essaye de captiver le passant, même celui qui suivrait l'étroit sentier qui vous invite à pénétrer dans l'enclos de la forêt, même celui-là n'est pas aussi solitaire que celui qui se trouve au coin des huit chemins, que personne ne fréquente. Huit chemins et pas de voyageur ! C'est bien comme si le monde s'était éteint et que le survivant soit dans l'embarras, car il ne trouverait plus personne pour l'enterrer ; ou comme si le monde entier s'était engagé sur les huit chemins et vous avait oublié ! — Si la parole du poète est vraie : *bene vixit qui bene latuit* [Ovide, *Tristia*, III, 4, 25 : il a bien vécu celui qui s'est bien caché], alors j'ai bien vécu, car j'ai bien choisi mon coin. Et il est

certain aussi que le monde et tout ce qui s'y trouve ne se présente jamais mieux à la vue que lorsqu'on le regarde d'un coin et qu'on doit user de ruses pour le regarder ; comme il est certain également que tout ce qu'on entend dans le monde et qui mérite d'être entendu se fait entendre d'un coin, et qu'il faut user de ruse pour l'écouter, avec le plus de douceur et avec le plus de charme. Et c'est aussi pourquoi je me suis réfugié dans mon recoin. Je le connaissais avant, longtemps avant, à présent j'ai appris à ne pas avoir besoin de la nuit pour trouver la tranquillité, car là il fait toujours tranquille, toujours beau, et à présent il me semble qu'il fait plus beau que jamais lorsque le soleil d'automne célèbre l'heure des vêpres et que le ciel bleuit languissamment ; alors que toute créature reprend haleine après la chaleur, que la fraîcheur se donne libre cours et que les feuilles de la prairie vibrent voluptueusement, tandis que la forêt s'évente ; lorsque le soleil pense au soir où il peut se rafraîchir dans la mer, lorsque la terre se dispose au repos et pense à l'action de grâces ; au moment où, avant les adieux, ils se comprennent l'un l'autre dans la tendre étreinte qui assombrit la forêt et rend la prairie plus verte.

Oh ! Esprit amical, toi qui habites ces lieux, je te remercie d'avoir toujours veillé autour de mon silence, merci de ces heures passées dans le souci du souvenir, merci de ta cachette que je nomme la mienne ! C'est alors que la tranquillité augmente comme l'ombre, comme le silence : formule magique d'exorcisme. Qu'y a-t-il d'aussi enivrant que le silence ! Car, quelle que soit la vitesse avec laquelle le pochard porte la coupe à ses lèvres, son ivresse ne grandit pas aussi vite que celle du silence, qui grandit chaque seconde ! Et comparé à la mer infinie du silence où je bois, qu'est-ce que le contenu de la coupe enivrante, sinon une goutte ! Et le bouillonnement du vin, est-il autre chose qu'une misérable tromperie en face de la fermentation du silence, dont le bouillonnement devient de plus en plus fort ? Mais quoi de plus éphémère aussi que cette ivresse ? Il suffit qu'on parle et c'est fini. Et quoi de plus affreux que cet état, lorsque brusquement on en est arraché — c'est pire que l'éveil du pochard si, dans le silence, on a oublié jusqu'au souvenir de sa voix, si on devient timide en écoutant une parole, balbutiant comme celui dont le filet de la langue n'a pas été délié, affaibli comme une femme surprise en flagrant délit, trop impuissante pour trouver immédiatement le mot qui trompe ! Je te remercie donc, toi Esprit amical, parce que tu m'as épargné la surprise et l'interruption, car les excuses de celui qui vous dérange ne servent pas à grand chose. — Combien de fois n'y ai-je pas pensé ! Dans la cohue, on ne se corrompt pas si l'on est innocent ; mais le silence de la solitude est sacré, c'est pourquoi tout ce qui le dérange est coupable, et la fréquentation chaste du silence, si profanée, ne

s'accommode d'aucune excuse et n'est pas aidée par des excuses, aussi peu que la pudeur par des explications. Comme j'ai ressenti la douleur d'avoir dérangé le solitaire, lorsque cela m'est arrivé à moi-même et qu'on se trouve là, le chagrin rongant le coeur, et honteux de la faute commise ! C'est en vain que le repentir essaye de scruter ce que c'est : cette faute est inexprimable comme le silence. Pour celui-là seul qui, sans en être digne, a cherché la solitude, la surprise peut être utile, par exemple pour un couple amoureux qui n'a pas la force nécessaire pour créer une atmosphère. S'il en est ainsi vous pouvez venir en aide à Eros et aux amoureux en faisant votre apparition, bien que votre mérite doive rester aussi énigmatique aux amoureux que votre faute : furieux contre le perturbateur ils rapprochent leurs têtes en chuchotant et oublient qu'ils lui sont redevables de ce geste de rapprochement. Mais s'il s'agit de deux amoureux dignes de la solitude, combien on pourrait alors se maudire, comme était maudite toute bête qui s'approchait du Sinaï [Exode, XIX, 13] ! Qui ne l'éprouve pas, qui pourrait, lorsqu'il les voit, sans être vu, ne pas désirer être comme un oiseau qui se balance avec volupté au-dessus de la tête des amoureux, comme un oiseau dont le cri est annonciateur de l'amour, comme un oiseau enchanteur qui se faufile dans les buissons, comme la solitude de la nature qui est une séduction pour Eros, comme l'écho qui affirme l'isolement, comme le bruit lointain qui garantit que les autres s'éloignent, laissant les amoureux tout seuls ! Et ce dernier désir est peut-être le meilleur, car en écoutant les autres s'éloigner, on éprouve la solitude. La situation la plus solitaire dans « Don Juan » est celle de Zerline, car non seulement elle *est* seule, mais elle le reste ; on entend le chœur disparaître et la solitude devient audible dans la lointaine extinction de ce bruit, la solitude naît. Oh, vous les huit chemins — vous avez éloigné de moi tous les hommes et vous m'avez restitué mes propres pensées !

En partant, je te salue, forêt merveilleuse ; je te salue, toi l'heure méconnue de l'après-midi, qui ne t'attribues rien par des mensonges, qui ne prétends à rien, comme le font la matinée, le soir et la nuit, mais qui en toute humilité ne demande qu'à être toi-même, satisfaite de ton sourire champêtre ! Comme la gestation du souvenir est toujours bénie, elle comporte aussi la bénédiction de devenir elle-même un nouveau souvenir, qui de son côté captive l'attention ; car celui qui a une fois compris ce qu'est le souvenir demeure prisonnier pour toute l'éternité et continue à être captivé ; et celui qui possède un seul souvenir est plus riche que s'il possédait le monde entier ; non seulement l'être qui enfante, mais avant tout l'être qui se souvient, se trouve dans un état bienheureux.

C'était à la fin du mois de juillet, un soir vers 10 heures, que les convives se réunirent pour ce banquet. J'ai oublié le jour et l'année, — détails qui d'ailleurs n'intéressent que la mémoire et non pas le souvenir. Ce n'est que l'ambiance et ce qui relève d'elle qui font l'objet du souvenir ; et de même qu'un vin généreux gagne en passant la ligne, parce que des particules d'eau s'évaporent, de même le souvenir gagne en perdant les particules d'eau de la mémoire ; mais il ne s'ensuit pas que le souvenir devienne une fiction — pas plus que le vin généreux. — Il y avait cinq convives : Johannes, surnommé le séducteur, Victor Eremita, Constantin Constantius et encore deux, dont je n'ai pas exactement oublié les noms, ce qui d'ailleurs n'aurait eu aucune importance, mais dont je n'ai pas appris les noms. C'était comme si ces deux n'avaient aucun *proprium*, car on les désignait toujours par des épithètes. L'un d'eux était nommé « le jeune homme ». Il n'avait sans doute pas plus d'une vingtaine d'années et était mince, finement bâti et très brun. L'expression de son visage était réfléchie, mais il plaisait surtout par son air aimable et charmant qui témoignait d'une noblesse d'âme tout à fait en harmonie avec sa délicatesse végétative, presque féminine, et la transparence de tout son être. Mais cette beauté extérieure devait céder le pas à l'impression suivante, ou plutôt, on la gardait *in mente* seulement devant l'aspect d'un adolescent qui, sinon formé, du moins — pour employer une expression plus délicate — choyé par la pensée, nourri par les seules impulsions de son âme, n'avait rien eu à faire avec le monde, n'avait été ni réveillé, ni excité, ni inquiété, ni troublé. Semblable à un somnambule, il trouvait ses directives en lui-même, et son air aimable et bienveillant ne concernait personne, mais n'était qu'un reflet de la tonalité dominante de son âme. On appelait l'autre « le marchand de modes », car c'était sa situation sociale. Il était impossible de se faire de lui une impression complète. Il était habillé à la dernière mode, frisé, parfumé et sentait l'eau de Cologne. Sa manière d'être, à un moment donné, n'était pas sans aplomb, mais tout de suite après ses allures prenaient un caractère plutôt de solennité dansante, d'une certaine légèreté, freinée cependant jusqu'à nouvel ordre par un manque de souplesse. Même lorsque dans son discours il était le plus méchant, sa voix gardait toujours un grain de cette amabilité boutiquière, de cette galanterie fade qui sans doute le dégoûtait lui-même au plus haut point et ne satisfaisait que sa fierté. Aujourd'hui, en pensant à lui, je le comprends mieux que lorsque je

le voyais descendre de voiture et qu'involontairement, j'étais forcé de rire. Toutefois, une contradiction subsiste en lui. Il s'est ensorcelé lui-même ou il s'est envoûté, par la magie de sa volonté il s'est revêtu d'une allure presque ridicule, mais il n'en est pas entièrement satisfait, et c'est pourquoi la réflexion parfois se révèle.

Lorsqu'aujourd'hui je pense à ces choses, il me semble presque absurde que ces cinq personnes aient pu organiser un banquet en commun. Et c'est sans doute dû exclusivement au concours de Constantin Constantius. Le projet avait d'abord été abordé chez un pâtissier, où ils se rencontraient parfois dans une pièce isolée, mais il avait complètement échoué lorsqu'il avait fallu déterminer qui devait présider le festin. Le jeune homme fut jugé disqualifié et le marchand de modes n'avait pas le temps de s'en occuper. Victor Eremita, il est vrai, ne donnait pas comme excuse qu'il avait pris femme, ni qu'il avait acheté deux paires de bœufs qu'il devait essayer [Évangile selon St-Luc, XIV, 19, 20], mais il disait que, par exception, il serait prêt à y participer, tout en déclinant l'honneur d'y présider, et il avait ainsi « parlé en temps utile ». Johannès trouvait que c'était une bonne parole en son lieu, car selon lui il n'y en avait qu'un qui saurait apprêter un banquet, savoir la nappe qui se déplie d'elle-même et présente le tout dès qu'on dit : étends-toi. Il ne serait pas toujours correct de prendre plaisir à une jeune fille en vitesse, mais il ne saurait attendre un banquet et en perdrait le goût, comme d'habitude, longtemps avant. Mais si on s'y décidait, alors il poserait la condition que tout fût disposé « *auf einmal einzunehmen* » [en allemand dans le texte : pour consommation immédiate]. Tous étaient d'accord sur ce point. Tout le milieu devait être créé à neuf et tout devait être anéanti, oui, avant même de se lever de table il serait désirable qu'on eût vent des préparatifs pour l'anéantissement. Rien ne devait subsister, même pas, dit le marchand de modes, ce qui subsiste d'une robe transformée en chapeau ; rien, dit Johannès, car rien n'est plus désagréable qu'une pièce jouant sur les sentiments, et rien n'est plus rebutant que de savoir qu'il se trouve quelque part un milieu qui d'une manière immédiate et impudente prétend être une réalité. La conversation s'étant ainsi animée, Victor Eremita se leva subitement, se plaça au milieu de la pièce, fit signe de la main comme quelqu'un qui commande, étendit le bras dans le geste de celui qui lève sa coupe et en la brandissant il dit : Je vous salue, mes chers confrères, et vous souhaite la bienvenue en levant cette coupe, dont le parfum déjà enivre mes sens et dont la brûlante fraîcheur enflamme déjà mon sang ; avec cette même coupe je vous souhaite la bienvenue, persuadé que chacun de vous est déjà rassasié par ces discours au sujet du banquet, car Notre-Seigneur rassasie le ventre avant les yeux, mais l'imagination procède inversement. Ensuite il mit la

main dans sa poche, en sortit un étui de cigares, prit un cigare et commença à fumer. Constantin Constantius ayant protesté contre une telle puissance souveraine qui transforme un banquet projeté en un fragment de vie illusoire, Victor déclara qu'il était persuadé qu'un tel projet ne pourrait pas être réalisé et qu'en tout cas on avait commis une faute en en faisant l'objet d'une discussion. Si l'on veut réussir quelque chose, il faut le faire tout de suite ; car « tout de suite » est la plus divine de toutes les catégories et mérite d'être honorée comme on le fait dans la langue romaine : *ex templo* [signifie tout aussi bien : tout de suite, que : en sortant du temple], parce qu'elle est dans la vie le point de départ du divin, de sorte que ce qui ne se fait pas tout de suite rentre dans la catégorie du mal. Toutefois, il n'avait pas envie de discuter cette question ; si les autres désiraient parler et agir autrement, il ne dirait pas un mot ; si par contre ils désiraient le voir poursuivre ses idées, on devait lui permettre de pérorer, car il considérait toute discussion comme dépourvue de grâces.

C'est ce qui eut lieu, et lorsque les autres lui eurent demandé de le faire tout de suite, voilà ce qu'il dit :

« Un banquet en soi-même est une chose difficile, car, même s'il est arrangé avec tout le goût et tout le talent possible, un élément encore est nécessaire — le succès. Par ce mot je ne pense pas à ce qui donnerait sans doute du souci à une maîtresse de maison, mais à autre chose qu'il n'est au pouvoir de personne de se ménager, l'heureuse coordination de l'ambiance et des petites contingences du banquet, ces fins accords esthétiques, cette musique intime qu'on ne peut pas d'avance commander à un musicien. Et voilà pourquoi il est aléatoire de s'y engager, car si on échoue, peut-être même dès le commencement, on peut, en ce qui concerne l'ambiance d'un banquet, démarrer d'une façon telle qu'on aura la plus grande difficulté à la rattraper. Seules la routine et l'inconscience président comme parrains à la plupart des banquets et le manque de critique explique pourquoi on ne s'aperçoit pas du vide. D'abord les femmes ne devraient jamais prendre part à un banquet. *In parenthesi*, j'emploie le mot de « femmes », parce que je n'ai jamais aimé le mot « dames », et à présent que Grundtvig dans son dernier livre [Grundtvig, N. J. F. (1783-1872) : *Bragesnak* — « Bavardages pompeux sur des mythes et légendes grecs et nordiques et destinés aux dames et aux messieurs. »], plein d'un lyrisme emphatique et obscur, selon la manière qui lui est propre, a employé ce mot, cela n'a rien à voir avec cette affaire. Seul l'art grec sait utiliser les femmes comme un chœur de danseuses. Puisqu'à un banquet il importe surtout qu'on mange et qu'on boive, la femme ne doit pas y participer ; car elle ne peut pas donner pleine satisfaction à cet égard, et même si elle le peut, c'est extrêmement laid. La présence

d'une femme exige que ce qu'on mange et boit soit réduit à une misère ; manger et boire doivent alors prendre au plus la proportion d'un petit ouvrage féminin, fait surtout pour occuper les mains. Un petit repas de ce genre, surtout à la campagne, et de préférence fait à une heure inusitée, peut être extrêmement plaisant, et s'il l'est, c'est toujours à la présence de l'autre sexe qu'on le doit. Lui faire rompre les rangs, suivant la coutume anglaise, lorsque la vraie beuverie commence, n'est ni chair ni poisson, car toute ébauche doit former un tout, et même la manière de se mettre à table et de se servir du couteau et de la fourchette doit être en rapport avec le tout. Un banquet politique a aussi un caractère équivoque et disgracieux. On veut réduire les éléments du festin à quelque chose d'insignifiant, et, de leur côté, les discours ne doivent pas avoir l'air d'être faits *inter pocula* [devant les verres]. Jusque-là, n'est-ce pas, nous sommes bien d'accord, et le nombre des convives, si notre banquet doit avoir lieu, est bien choisi aussi, car il est selon la belle règle : ni supérieur à celui des Muses, ni inférieur à celui des Grâces. Mais j'exige la surabondance la plus riche de tout ce qu'on peut imaginer. Même si on n'y trouve pas tout, la possibilité de la présence de tout doit se trouver immédiatement sous la main, oui elle doit planer comme une tentation au-dessus de la table, plus séduisante encore que la réalité. Célébrer un banquet avec des allumettes ou, comme les Hollandais, avec un morceau de sucre que chacun lèche, est inadmissible. Mais mon exigence est difficile à satisfaire, car le repas lui-même doit viser à éveiller et à inciter cet indicible désir que chaque digne participant porte en soi. J'exige que la fécondité de la terre soit à notre service, comme si tout devait germer à l'instant même où le désir le demande. J'exige du vin en plus grande abondance que celle que Méphistophéles sait produire en faisant simplement un trou dans la table. J'exige une lumière plus voluptueuse que celle des gnomes lorsqu'ils soulèvent la montagne sur des colonnes et dansent dans une mer de feu. J'exige ce qui excite les sens au paroxysme, j'exige la douce suavité de ce parfum plus enchanteur que celui des Mille et une Nuits. J'exige une fraîcheur qui voluptueusement excite le désir et répande ensuite un apaisement rafraîchissant sur le désir ainsi satisfait. J'exige l'encouragement continu d'une fontaine jaillissante. Si Mécène [Sénèque, *De Providentia*, III, 10] ne pouvait s'endormir qu'en écoutant le bruit clapotant d'une fontaine, moi, je ne peux pas manger sans ce même bruit. Comprenez-moi bien, je peux manger du poisson sec sans cela, mais je ne peux pas m'en passer à un banquet, je peux boire de l'eau sans cela, mais je ne peux pas boire du vin à un banquet sans cela. J'exige des domestiques de choix et beaux comme à la table des dieux ; j'exige une musique de table forte et en même temps discrète et j'exige qu'elle soit comme

un accompagnement pour moi ; et, en ce qui vous concerne, mes chers amis, mes exigences sont prodigieuses. Et voilà ! en raison de toutes ces exigences, qui sont autant de raisons contre le projet, je pense qu'un banquet constitue un *pium desiderium* et, loin d'envisager sa répétition, je crois qu'il ne pourra même pas être réalisé une première fois. »

Le seul qui au fond n'avait pas pris part à cette discussion ni à la défaite du banquet, était Constantin Constantius. Sans lui on serait resté là aux bavardages. Il était arrivé à un autre résultat et pensait qu'en forçant la main aux autres, l'idée serait réalisable. Après quelques temps, on avait oublié aussi bien le banquet que la discussion, lorsqu'un beau jour les participants reçurent par écrit une invitation de la part de Constantin Constantius pour un banquet à tenir le soir même. Constantin avait désigné le symbole de la fête par les mots : *in vino veritas*, pour indiquer ainsi qu'il serait permis, non seulement de tenir des conversations, mais aussi des discours, mais que ceux-ci ne devaient pas se faire sans qu'on soit *in vino*, et qu'aucune autre vérité que celle qui se trouve *in vino* n'y devait être proclamée, le vin étant la défense de la vérité, comme la vérité celle du vin. — Le lieu choisi se trouvait dans une contrée boisée, à quelques lieues de Copenhague. La salle à manger avait été remise à neuf et rendue méconnaissable à tous les points de vue ; une petite pièce séparée de la salle par un couloir avait été aménagée pour recevoir un orchestre. Il y avait des volets et des rideaux accrochés devant chaque fenêtre, et derrière eux toutes les fenêtres ouvertes. L'intimité serait créée, pensait Constantin, si on arrivait en voiture pendant la soirée. Même si on sait qu'on se rend à un banquet et que l'imagination ait alors tendance à la luxuriance, l'impression que de tous côtés on reçoit de la nature est pourtant trop puissante pour qu'à la fin ce ne soit pas elle qui triomphe. La seule chose que Constantin craignait fut que ce ne soit pas, car, de même qu'aucune puissance ne sait mieux tout embellir que l'imagination, il n'y a non plus aucune puissance qui mieux qu'elle sache tout détraquer lorsqu'elle manque son coup au moment où la réalité se présente devant elle. Mais se promener en voiture un soir d'été ne dirige pas l'imagination vers la luxuriance, tout au contraire. Pourtant, même si on ne la voit et ne l'entend pas, l'imagination vous forme spontanément une image de la nostalgie de la soirée, de sorte qu'on voit les valets de ferme et les servantes s'en retourner du travail des champs, qu'on entend le tintamarre précipité du chartil et qu'on interprète même le mugissement lointain, qui arrive du pré, comme l'expression d'une nostalgie. C'est ainsi que les soirs d'été, par leur séduction, font surgir l'idylle, rafraîchissent et apaisent une âme pleine de désirs ardents, portent l'imagination vagabonde, en lui inculquant une nostalgie autoch-

tone, à demeurer sur la terre, son pays d'origine, apprennent à l'âme insatiable à se contenter de peu de chose, vous mettent à votre aise, car à la fin du jour le temps s'immobilise et l'éternité est au repos. — C'est ainsi que les convives, c'est-à-dire les invités, arrivèrent le soir ; car Constantin était arrivé un peu avant. Victor Eremita, qui était en villégiature dans le voisinage, arriva à cheval, les autres en voiture, et juste au moment où leur voiture allait se garer, un char-à-bancs s'engagea sous la porte cochère. Il y avait là dedans une gaie compagnie de quatre artisans qui, après leur repas et à l'instant décisif, seraient tout près comme un corps de démolisseurs : c'est ainsi que dans un but contraire les pompiers sont présents au théâtre pour éteindre le feu sans retard.

Tant qu'on reste enfant, l'imagination suffit dans la pièce sombre pour maintenir, même pendant une heure entière, l'âme au sommet de l'attente ; lorsqu'on est plus âgé, l'imagination aura facilement l'effet de vous désabuser de l'arbre de Noël avant même que vous ne l'ayez vu.

Les portes à deux battants s'ouvrirent ; l'éclairage étincelant, la fraîcheur se déversant à flots qui les rencontrait, la séduction aromatique du parfum, le bon goût du service, le tout accabla un instant les convives qui entraient, et lorsqu'au même moment l'orchestre fit entendre la musique du ballet de *Don Juan*, ils eurent l'air d'être transfigurés et comme frappés de respect pour un esprit invisible, ils s'arrêtèrent un instant, semblables à celui que l'enthousiasme a réveillé et qui ressuscite en plein enthousiasme.

Qui n'a connu le bonheur qu'un instant peut vous donner, qui n'en a compris toute la volupté sans éprouver en même temps cette angoisse que brusquement quelque chose puisse arriver, qui soit sans aucune importance, mais toutefois capable de tout bouleverser ? Qui n'a tenu dans sa main la lampe magique et n'a pas senti s'évanouir la volupté, simplement parce qu'on n'a qu'à désirer ! Qui n'a tenu entre ses mains l'objet qui vous attire et n'a pas appris à avoir le poignet assez souple pour le lâcher aussitôt ! — C'est avec ces sentiments qu'ils se tenaient l'un auprès de l'autre. Seul Victor restait un peu à l'écart, absorbé en lui-même ; un frisson traversa son âme, il trembla presque ; ensuite il se ressaisit et accueillit l'augure par ces paroles [Victor Eremita apparaît dans *Ou bien... ou bien* qui contient une belle étude sur *Don Juan* de Mozart] : « Oh ! vous mélodies cachées, solennelles et pleines de séduction, qui m'avez ravi à la solitude claustrale d'une jeunesse calme et m'avez trompé avec le vide de l'âme, comme s'il était un souvenir, — c'est terrible — comme si Elvire n'avait même pas été séduite malgré son désir de l'être ! Oh ! Mozart immortel ! toi à qui je dois tout ; et

pourtant, non, je ne te dois pas encore tout. Mais quand je serai un vieillard, si jamais je le suis, ou quand j'aurai dix ans de plus qu'aujourd'hui, si jamais je les ai, ou lorsque je serai devenu vieux, si jamais cela arrive, ou lorsque je mourrai, car je sais bien qu'en tout cas ce sera mon lot, alors je dirai : « Oh ! Mozart immortel ! toi, à qui je dois tout », alors je permettrai à l'admiration, la première et l'unique de mon âme, de se déchaîner dans toute sa force, de me tuer, ce qu'elle a bien souvent voulu faire. Alors j'aurai avoué mon amour, alors j'aurai pleinement pu reconnaître que c'est à toi que je dois tout, alors je n'appartiendrai plus à toi, ni au monde, mais seulement à la pensée grave de la mort ! » — A ce moment-là l'orchestre attaquait cette invitation à la danse, où le désir pousse des cris d'allégresse et en une cadence titanesque couvre la douloureuse action de grâce d'Elvire ; sur un ton légèrement frondeur Johannès répéta : *Viva la liberta* [*Don Juan*, acte II, scène IX ; Leporello : Mon maître vous invite, etc. ; Don Juan : « Oui, tous avec leur suite. Vive la liberté. »] ; — *et veritas*, dit le jeune homme, mais « surtout *in vino* », interrompit Constantin en se mettant à table et en engageant les autres à faire autant.

Qu'il est aisé d'organiser un festin et, pourtant, Constantin a déclaré qu'il ne s'y risquerait jamais plus ! Qu'il est aisé d'admirer et, pourtant, Victor a déclaré que jamais il ne donnerait cours à son admiration en paroles, parce qu'une défaite est plus terrible que de devenir invalide dans une guerre ! Qu'il est aisé de désirer quand on possède une baguette divinatoire et, pourtant, c'est parfois plus terrible que de succomber de misère.

Ils se mirent à table. A l'instant même la petite compagnie, d'un seul bond, se trouva en plein sur la mer infinie de la jouissance. Toutes leurs pensées, toute leur admiration étaient concentrées sur le banquet, tous avaient libéré leur âme pour la jouissance qui leur était offerte dans sa plénitude, et dans laquelle leurs âmes débordaient. On reconnaît un cocher habile à ce qu'il sait du premier coup donner le départ à l'attelage piaffant et le maintenir à l'unisson ; un coursier bien entraîné à ce qu'il se dresse en un seul saut absolument décisif : si l'un ou l'autre des convives n'était peut-être pas aussi habile, Constantin, il faut l'avouer, était un hôte modèle.

Puis ils mangèrent. Bientôt la conversation avait tressé sa belle guirlande autour des convives, de sorte qu'ils se trouvaient assis là avec des couronnes sur leurs têtes ; c'était tantôt les mets, tantôt le vin, tantôt elle-même qui faisaient l'objet des éloges presque amoureux de la conversation, qui, tantôt, dirait-on, simulait une certaine importance et tantôt n'en avait pas du tout. Tantôt on sentait l'éclair d'une idée, cette idée magnifique qui ne fleurit qu'une seule fois et qui avec délicatesse se referme aussitôt ; tantôt

on entendait l'un des convives s'exclamer : « Oh, que ces truffes sont superbes », tantôt l'apostrophe de l'hôte : « Ce château Margaux ! » Tantôt la musique se perdait dans le bruit, tantôt elle éclatait à nouveau. Puis les domestiques ne bougeaient plus comme *in pausa*, au moment décisif où étaient présentés un nouveau plat ou un nouveau vin qu'on annonçait par son nom, et après ils s'affairaient à nouveau. Une seconde de silence et la musique jetait à nouveau sa note stimulante sur les convives, ou bien l'un d'eux se lançait avec une pensée hardie à la tête de la conversation, et les autres le suivaient, oubliant presque le repas, la musique recommençant, comme elle le fait pour saluer le transport de joie de ceux qui montent à l'assaut. Ou bien on n'entendait que le tintement des verres et le bruit des assiettes, on mangeait en silence, soutenu seulement par la musique qui solennellement prenait la tête et savait à son tour ranimer la conversation. — Et voilà l'atmosphère dans laquelle ils mangeaient.

Que le langage est donc pauvre en comparaison de cette harmonie des sons qui, bien que ne disant rien, a toutefois tant de signification dans une bataille comme dans un festin, qu'une représentation théâtrale même ne sait pas reproduire, et pour laquelle le langage ne possède que quelques rares mots ! Comme le langage est plus riche au service du désir, que dans la description de la réalité !

Une seule fois Constantin sortit de son omniprésence, où en vérité on ne remarquait pas sa présence. Dès le début, et « pour rappeler cette joviale époque où homme et femme se trouvaient assis ensemble aux banquets », il obtint d'eux qu'ils chantent une vieille chanson à boire, proposition qui produisit un effet purement parodique, peut-être voulu de sa part, qui augmenta presque trop lorsque le marchand de modes exprima le désir qu'on chante : « Quand j'entrerai un jour dans le lit nuptial, et tralala, tralala. » Quelques plats ayant été servis, Constantin proposa qu'à la fin du banquet chacun fasse un discours, mais il fallait empêcher que les orateurs papillonnent à volonté. Il posa donc deux conditions. D'abord qu'on ne parlât qu'après le repas et que personne ne parle avant d'avoir bu assez pour ressentir l'effet du vin ou qu'il soit dans l'état où on dit beaucoup de choses qu'autrement on n'a pas envie de dire, sans que pourtant la corrélation du discours et de la pensée ait besoin d'être pour cela continuellement interrompue par des hoquets. Chacun, avant de parler, devait solennellement déclarer qu'il était bien en cet état. On ne pouvait pas d'avance prescrire une quantité précise de vin, puisque la capacité de saturation de chacun pourrait différer. Johannès protesta là contre. Il ne pouvait jamais s'enivrer et, arrivé à un certain point, plus il buvait, plus il se

dégrisait. Se basant sur son expérience, Victor Eremita prétendait que le fait de vouloir s'enivrer suffisait à vous empêcher de le faire. S'enivrer était le fait d'un acte immédiat. Ensuite on parla longuement des différents rapports du vin et de la conscience et sur le fait que, chez les personnes très réfléchies, avoir bu beaucoup de vin pouvait ne pas se manifester par quelque *impetus* singulier, mais, au contraire, par une circonspection étrangement froide. Quant aux sujets des discours, Constantin proposa qu'on parle de l'amour ou des rapports entre hommes et femmes, mais qu'il ne fallait pas débiter des histoires d'amour, bien que de telles histoires puissent naturellement former la base des conceptions.

Les conditions furent acceptées. Toutes les exigences justes et équitables d'un hôte à l'égard de ses invités furent observées : ils mangeaient, buvaient et buvaient encore, et comme on dit en hébreu, ils devenaient ivres, c'est-à-dire, ils buvaient joyeusement [Genèse, XLIII, 34].

On apporta le dessert. Si jusque-là Victor n'avait pas encore vu son exigence du clapotement d'une fontaine observée, exigence que, heureusement pour lui, il avait d'ailleurs oublié depuis la fameuse discussion, ce fut alors le champagne qui moussa en abondance. Minuit sonna ; alors Constantin imposa le silence, salua le jeune homme en levant sa coupe et dit ces mots : *quod felix sit faustumque* [bonne chance] et le pria de parler le premier.

Le jeune homme se leva et déclara qu'il sentait bien l'effet du vin, ce qui d'ailleurs était plus ou moins visible, car le sang battait violemment à ses tempes et il n'était plus aussi beau qu'avant le repas. Il parla ainsi :

« Mes chers camarades, s'il faut croire ce que les poètes disent, l'amour malheureux est la douleur la plus profonde. S'il vous en faut une preuve, écoutez ce qu'en disent les amoureux. Ils disent que c'est la mort, la mort certaine, et la première fois ils le croient pendant quinze jours ; la seconde fois ils disent que c'est la mort, la troisième aussi, et à la fin ils meurent — d'amour malheureux ; car il n'y a pas de doute, ils meurent d'amour, et le fait que l'amour doit faire trois efforts avant de les tuer, peut être comparé au fait que le dentiste doit s'y prendre trois fois pour arracher la molaire tenace. Mais s'il est vrai que l'amour malheureux est la mort certaine, que je suis donc heureux, moi, qui n'ai jamais aimé et qui ne réussirai, espérons-le, qu'à mourir une seule fois et heureusement pas d'amour malheureux ! Mais peut-être est-ce justement cela qui est le plus grand malheur ; et que je dois donc être malheureux ! La signification de l'amour se trouve sans doute dans ses délices — notez bien, je parle comme l'aveugle qui parle des couleurs — et on peut donc dire, que l'amour cesse avec la mort de l'aimé. J'entends

par là une hypothèse qui met la vie et la mort en rapport l'une avec l'autre. Mais si l'amour ne doit être qu'une hypothèse, les amoureux qui se laissent réellement séduire par lui, sont au fond ridicules. Si par contre il doit être quelque chose de réel, alors la réalité doit confirmer ce que disent les amoureux. Mais est-ce qu'on entend ou qu'on éprouve cela vraiment dans la réalité, même si on l'entend dire ? Déjà je vois ici l'une des contradictions dans lesquelles l'amour engage un homme ; car je ne sais s'il se comporte autrement pour les initiés, mais il me semble engager les hommes dans les contradictions les plus étranges. Aucun autre rapport entre hommes ne prétend à autant d'idéalité que l'amour et, pourtant, à mon avis, il n'y parvient jamais. Je crains déjà l'amour parce que je crains qu'il ait sur moi aussi le pouvoir de me faire parler en l'air d'une félicité que je n'éprouve pas, et d'une douleur que je n'éprouve pas non plus. Je le dis ici, car on m'a donné l'ordre de parler d'amour en dépit de mon manque d'expérience ; je le dis ici dans un milieu qui me séduit comme un symposium grec ; car ailleurs je ne désirerais pas en parler, ni non plus troubler personne dans son bonheur, satisfait que je suis de mes propres pensées. Il est possible que ces pensées ne soient pour les initiés qu'autant de bêtises et de toiles d'araignées, et mon ignorance s'explique peut-être par le fait que je n'ai jamais appris, et ne désire apprendre de personne, comment on arrive à aimer, et que jamais, par pure crânerie, je n'ai provoqué une femme par un regard ; au contraire, j'ai toujours baissé les yeux sans vouloir m'abandonner à une impression avant d'avoir sondé la nature de la puissance à la merci de laquelle je me mettais. »

Ici il fut interrompu par Constantin qui lui signalait que, par son aveu de n'avoir jamais eu d'histoire d'amour, il s'était retiré le droit de parler en connaissance de cause. Le jeune homme déclara qu'en toute autre circonstance il aurait acquiescé avec plaisir à un ordre lui imposant le silence, puisqu'il avait assez souvent éprouvé combien il était ennuyeux de parler, mais qu'aujourd'hui il voulait défendre son droit. N'avoir eu aucune histoire d'amour était certes déjà une histoire d'amour, et celui qui pouvait y prétendre était justement en son droit de parler d'Eros, puisqu'on pouvait dire qu'en sa pensée il embrassait tout le sexe, et non pas des femmes isolées. Il lui fut accordé de parler et il continua :

« Puisqu'on a mis en doute mon droit de parler, ce doute a servi, je pense, à me faire grâce de vos rires, car je sais bien que parmi les jeunes paysans on n'est pas considéré comme un vrai gaillard si on n'a pas de pipe, de même que, parmi les hommes, celui qui n'a pas eu d'expérience en amour n'est pas considéré comme un beau mâle. Si quelqu'un désire rire, eh bien ! qu'il rie, car l'idée est et restera pour moi le principal. Ou bien, l'amour aurait-il le privilège d'être

la seule chose à laquelle il ne faut pas réfléchir par anticipation, mais seulement après coup ? Si c'est ainsi, que m'arriverait-il alors à moi, amoureux, s'il me venait plus tard à l'esprit qu'il est trop tard ! Et voilà pourquoi je choisis de réfléchir sur l'amour par anticipation. Les amoureux aussi, il est vrai, disent qu'ils y ont réfléchi par avance, mais ce n'est pas vrai. Ils présument qu'il est essentiel pour un homme d'aimer, mais cela ne veut pas dire réfléchir sur l'amour, mais seulement le présupposer afin de penser à se trouver une bien-aimée.

« Toutes les fois que ma réflexion veut saisir l'amour, je ne rencontre donc que la contradiction. Parfois il me semble bien que quelque chose m'a échappé, je ne peux pas dire ce que c'est, mais ma réflexion sait là aussi me montrer tout de suite la contradiction. Et voilà pourquoi je considère Eros comme la plus grande contradiction imaginable et en même temps comme comique, ce qui est la même chose. Le comique se trouve toujours dans la catégorie de la contradiction, ce que je ne saurais expliquer en détail ici ; mais ce que je désire vous montrer, c'est que l'amour est comique. Et j'entends par amour le rapport entre homme et femme et je ne pense pas à Eros au sens grec, si bien loué par Platon [*Le Banquet*, 185, où Pausanias distingue « l'Aphrodite Populaire » comme étant la déesse de l'amour pour les femmes et « l'Aphrodite Céleste » comme celle de l'amour pour les jeunes hommes] ; chez lui, ne l'oublions pas, il est si loin d'être question d'aimer les femmes, qu'elles ne sont mentionnées qu'en passant, et que l'amour pour les femmes est même jugé imparfait par rapport à l'amour pour les jeunes garçons. Je dis que l'amour est comique aux yeux d'une tierce personne, et c'est tout ce que je dis. Si c'est pour cette raison que les amoureux haïssent toujours un tiers, je l'ignore ; mais je sais que la réflexion est toujours un tiers, et c'est pourquoi je ne peux pas aimer sans être en même temps, dans ma réflexion, un tiers pour moi-même. Cela ne devrait paraître étrange à personne, puisque tout le monde a douté de tout [Descartes] et que j'essaie, moi, de douter de tout en ce qui concerne l'amour ; par contre, il me semble étrange qu'on ait douté de tout et acquis ensuite la certitude et que, cependant, on ne souffle jamais un mot des difficultés qui dominent mes pensées avec une telle force que souvent j'ai désiré en être délivré, bien entendu avec l'aide de celui qui d'abord a vu les difficultés mais qui a appris à douter de tout et a douté de tout réellement et non pas en songe, et qui a appris à tout expliquer et l'a fait, réellement et non pas en songe. Prêtez-moi donc votre attention, mes chers camarades, et si vous êtes vous-mêmes des amoureux, ne m'interrompez pas, ne me faites pas taire parce que vous ne voulez pas écouter mes explications ; alors, tournez-moi plutôt le dos et écoutez, les yeux détournés, ce que

j'aurai à vous dire, ce qu'il me plaira de vous dire puisque aussi bien j'ai commencé à parler.

« D'abord je trouve comique que tous les gens aiment et veulent aimer et que, pourtant, on ne puisse jamais être renseigné, sur ce qu'ils aiment, sur le véritable objet de l'amour. Je laisse de côté le mot aimer, qui ne veut rien dire, mais sitôt qu'on commence à parler de l'amour, la première question qui se pose est bien : qu'est-ce qu'on aime ? à quoi on est forcé de répondre qu'on aime ce qui est digne d'être aimé. Car, si on répond avec Platon qu'on doit aimer ce qui est bon, du premier pas on a franchi les limites de l'érotisme. Mais alors on répondra peut-être qu'on doit aimer ce qui est beau. Mais si je demandais si l'amour est d'aimer une belle contrée, un beau tableau, on verrait tout de suite que l'érotique, comme espèce, n'a aucun rapport avec l'étendue de l'amour, mais qu'il est quelque chose de tout particulier. Si par exemple un amoureux, afin de bien expliquer tout l'amour dont il se sent capable, tenait ce discours : j'aime les belles contrées et ma Lalage [Horace, *Odes*, I, 22], et le beau danseur, et un beau cheval, bref, j'aime tout ce qui est beau, alors Lalage, même si elle était satisfaite de lui, ne le serait pas de son éloge, même si elle était belle ; et même si elle ne l'était pas et qu'il l'aimât malgré tout. Si je désirais alors mettre l'érotique en rapport avec cette séparation dont parle Aristophane en disant que les Dieux ont sectionné l'homme en deux parties comme les pleuronectes [Platon, *Le Banquet*, 189] et que ces deux parties se cherchent l'une l'autre, je me heurterais ici à nouveau à quelque chose que je ne parviens pas à m'expliquer. A cet égard je peux m'en rapporter à Aristophane qui, précisément parce qu'il n'y a aucune raison pour la pensée de s'arrêter, la poursuit encore plus loin et pense qu'il a pu venir à l'esprit des Dieux, et pour se divertir encore davantage, de fendre l'homme en trois parties [Platon, *Le Banquet*, 193]. Pour se divertir encore davantage ; n'est-ce pas, comme je le prétends, que l'amour rend un homme ridicule, sinon aux yeux des autres, du moins aux yeux des Dieux ? Toutefois, je veux admettre que l'érotisme a sa puissance dans le rapport entre l'élément féminin et l'élément masculin. — Et alors ? Si l'amoureux disait à sa Lalage : je t'aime parce que tu es une femme, je pourrais aussi bien aimer toute autre femme, même l'hideuse Zoé, alors la belle Lalage en serait offensée. Qu'est-ce donc qui est digne d'être aimé ? C'est ma question, mais ce qui est fatal, c'est que personne n'a jamais pu y répondre. Chaque homme amoureux croit toujours qu'en ce qui le concerne, il le sait, mais il ne peut jamais se faire comprendre par un autre, et celui qui écoute ce que plusieurs amoureux disent entre eux apprendra qu'il n'y en a pas deux qui disent la même chose bien que tous parlent de la même chose. En ne tenant pas compte des explications tout à fait

absurdes où en définitive on se cogne le nez contre la porte, c'est-à-dire de celles qui finissent par constater que ce sont les beaux pieds de la bien-aimée ou la moustache irrésistible du bien-aimé qui au fond sont l'objet de l'amour, même lorsqu'on entend un amoureux s'exprimer en style soutenu, il désigne d'abord plusieurs détails, mais finit en disant : tout son être adorable, et lorsqu'il a atteint le point culminant de son discours, il dit : cette chose inexplicable dont je ne sais pas me rendre compte. Et ce discours a pour but surtout de plaire à la belle Lalage. A moi, il ne me plaît pas, car je n'en comprends pas un mot ; je trouve que le discours contient une double contradiction, d'abord parce qu'il aboutit à cette chose inexplicable, et ensuite parce qu'il y aboutit, car celui qui n'arrive pas plus loin qu'à la chose inexplicable aurait au fond mieux fait de commencer par là et de ne pas dire autre chose, afin de ne pas se rendre suspect. S'il commence par ce qui est inexplicable et ne dit pas autre chose, il ne fait pas preuve d'impuissance, car au sens négatif c'est toujours une explication, mais s'il commence par autre chose pour aboutir à l'inexplicable, cela prouve bien son impuissance.

« Ainsi, à l'amour correspond ce qui est digne d'être aimé, qui est l'inexplicable. Voilà qui est raisonnable, mais cela demeure aussi peu compréhensible que la manière inexplicable avec laquelle l'amour saisit sa proie. Qui n'en éprouverait pas l'angoisse en voyant par moments autour de soi les hommes tomber et mourir subitement, ou entrer en convulsions, sans que personne sache en expliquer la raison ! Mais c'est précisément ainsi que l'amour intervient dans la vie, sauf qu'on n'en éprouve pas d'angoisse, puisque les amoureux eux-mêmes le considèrent comme le plus grand des bonheurs ; on en rit au contraire, car le comique et le tragique se correspondent toujours. Aujourd'hui on parle avec quelqu'un et on le comprend assez bien, demain il parle une langue inconnue et avec des gestes étranges — il est amoureux. Si la formule de l'amour était : aimer la première qui vous tombe sous la main, on comprendrait que toute explication soit rendue difficile, mais puisqu'elle est : aimer un seul être, un seul dans le monde entier, un acte aussi monstrueux de sélection semble en lui-même devoir contenir une si considérable dialectique de raisons, qu'on se récuserait d'en écouter le développement, moins parce qu'elle n'expliquerait rien, que parce qu'elle serait trop longue à écouter. Mais non ! l'amoureux ne peut rien expliquer du tout. Il a vu des centaines et encore des centaines de femmes, il a peut-être vieilli et n'a rien éprouvé ; mais subitement il la voit, elle la seule — Catherine. N'est-ce pas comique ? n'est-il pas comique que ce qui doit expliquer et embellir toute la vie, l'amour, ne soit pas comme un grain de sénevé d'où sortira un grand arbre, mais quelque chose

de plus minuscule encore, c'est-à-dire, au fond rien du tout ; car il n'y a pas un seul critère qui puisse être signalé d'avance, par exemple que le phénomène arrive à un certain âge, et pas une seule raison non plus pour son choix de cette femme-là, elle, la seule dans le monde entier, comme le fit Adam lorsqu'il « choisit Ève parce qu'il n'y en avait pas d'autre » [d'après Musæus : *Völkermärchen der Deutschen*, Gotha, 1787-89, III, p. 219]. Or l'explication que donnent les amoureux, n'est-elle pas aussi comique, ou plutôt, ne souligne-t-elle pas précisément ce qui est comique ? Ils disent que l'amour rend aveugle, et c'est par cela qu'ils expliquent le phénomène. Si quelqu'un qui entre dans une pièce sombre pour y chercher quelque chose et à qui je conseille de prendre une lumière avec lui, me répond : « il ne s'agit que d'une chose insignifiante, c'est pourquoi je ne prends pas de lumière », oh ! alors je le comprendrais à merveille. Si par contre la même personne me prend à part pour me confier en grand secret que ce qu'il cherche est d'une importance capitale et que c'est pour cette raison qu'il ne peut le faire qu'à l'aveuglette — oh ! je me demande alors si ma pauvre tête mortelle serait capable de suivre l'élan d'une telle pensée. Même si, pour ne pas l'offenser, je me gardais de rire sitôt qu'elle me tourne le dos, j'aurais de la difficulté à me retenir. Mais personne ne rit de l'amour ; pourtant, je suis convaincu que je me trouverais aussi embarrassé que le Juif qui, après avoir terminé son récit, demandait : n'y a-t-il personne qui rie ? Cependant, je n'ai pas comme le Juif omis la chose essentielle de mon discours, et si je ris moi-même, mon rire est très loin de vouloir offenser personne. Au contraire, je méprise les insensés qui s'imaginent que leur amour a d'assez bonnes raisons pour pouvoir rire des autres amoureux ; car, puisque l'amour ne se laisse pas du tout expliquer, un amoureux est aussi risible qu'un autre. De même, je trouve aussi détestable et orgueilleux un homme qui avec superbe regarde parmi le cercle des jeunes filles pour trouver celle qui est digne de lui, ou une jeune fille qui avec orgueil porte le nez au vent pour en prendre ou en laisser, parce que ces gens-là n'ont que des pensées finies qui ne dépassent pas une présupposition inexpliquée. Non, ce qui occupe mon esprit, c'est l'amour comme tel, c'est lui qui m'apparaît ridicule, et je crains de devenir ridicule à cause de lui, soit à mes propres yeux, soit à ceux des Dieux qui ont fait l'homme tel qu'il est... Car si l'amour est ridicule, il est indifférent que j'aime une princesse ou une servante, et s'il n'est pas ridicule, il n'est pas non plus ridicule d'aimer une servante, car l'objet de l'amour est, comme nous l'avons vu, inexplicable. Voilà pourquoi je crains l'amour, et j'y vois encore une preuve qu'il est comique, car ma crainte est d'une espèce si étrangement tragique qu'elle met précisément en lumière l'aspect comique. Quand on fait tomber des

briques d'une maison, on a soin de mettre un écriteau, et je m'écarte du chemin ; quand on vient de peindre une barrière, on y attache un poteau indicateur pour vous avertir ; quand un cocher risque de vous écraser sous ses roues, il crie : casse-cou ; quand le choléra fait son apparition dans une maison, on place une sentinelle devant la porte, etc., et ce que je veux dire est que, quand il y a un danger, on peut le désigner et on l'évite heureusement si on fait attention aux avertissements. Aussi, puisque je crains de devenir ridicule par l'amour, et que je le considère donc comme un danger, que faut-il que je fasse pour l'éviter, ou que faut-il que je fasse pour éviter le danger de voir une femme tomber amoureuse de moi ? Loin de moi la pensée d'être un Adonis dont toutes les jeunes filles tomberaient amoureuses (*relata refero* [je parle de ce qui m'a été dit], car je ne comprends pas ce que cela veut dire), et que les Dieux m'en préservent ; mais puisque je ne sais pas ce qui est digne d'être aimé, il m'est impossible de savoir comment m'y prendre pour éviter le danger. Et comme en outre ce qui est digne d'être aimé peut être justement le contraire, et qu'enfin l'inexplicable est ce qui est digne d'être aimé, je suis, n'est-ce pas ? dans la situation de cet homme dont parle Jean-Paul [Johann Paul Friedrich Richter, 1763-1825] qui, debout sur une jambe, lit une affiche ainsi conçue : « Ici sont posées des chausse-trapes » ; il n'ose ni retirer sa jambe, ni poser l'autre sur le sol. Je ne veux aimer personne avant d'avoir épuisé l'idée de l'amour ; cela je ne le peux pas car, au contraire, je suis arrivé au point de le considérer comme comique ; alors je ne veux pas aimer, mais hélas ! cela ne suffit pas à supprimer le danger, car je ne sais pas ce qu'est ce qui est digne d'être aimé, ni comment l'amour viendra me surprendre, ni comment il surprendra une femme par rapport à moi ; je ne pourrai donc pas être sûr d'avoir évité le danger. Cela est tragique, oui, en un sens, même profondément tragique, bien que personne ne s'en soucie, ni se soucie de l'amère contradiction pour celui qui réfléchit que quelque chose existe qui partout exerce sa puissance et pourtant échappe à la pensée, ce quelque chose qui peut-être même brusquement surprend celui qui en vain essaie de le penser. Mais le tragique ici a pour cause profonde le comique que j'ai signalé. Il est possible que tout autre me retourne l'argument et ne trouve pas du tout comique ce que moi je trouve comique, mais bien ce dans quoi je trouve le tragique ; mais même cela montre qu'en un sens j'ai raison, et ce dont je deviendrai une victime tragique ou comique, si toutefois je deviens une victime, est quand même évident : vouloir réfléchir sur toute chose, ce que je fais en vérité, car je ne suis pas dupe de l'imagination lorsque je crois réfléchir sur la vie — pour en présence du problème le plus grave ne trouver à dire que « laisser faire ».

« L'homme se compose d'une âme et d'un corps, les plus sages et les meilleurs en conviennent. Si alors on attribue le potentiel de l'amour au rapport entre les éléments féminins et masculins, le comique apparaîtra de nouveau dans la volte-face qui se produira par le fait que la vie spirituelle la plus élevée s'exprime dans ce qu'il y a de plus sensuel. En disant cela, je pense à toutes les gesticulations on ne peut plus étranges de l'amour et à ses signes mystiques, bref, à toute cette franc-maçonnerie qui dérive de l'inexplicable dont j'ai parlé. La contradiction dans laquelle l'amour engage ici un homme consiste en ce que le symbole ne signifie rien ou, ce qui est la même chose, que personne ne saurait dire ce qu'il signifie. Deux âmes amoureuses se promettent l'une à l'autre qu'elles s'aimeront pour toute l'éternité ; ensuite elles s'étreignent et scellent ce pacte éternel par un baiser. Je demande à tout esprit méditatif s'il aurait pensé à cela ? Et dans l'amour il y a ainsi toujours du changement. La vie spirituelle la plus élevée vient s'exprimer dans l'antithèse la plus extrême, et la sensualité prétend représenter la vie spirituelle la plus élevée. Supposons que je devienne amoureux. Il me serait alors de la plus grande importance que la bien-aimée m'appartienne pour toute l'éternité. Cela je le comprends, car au fond je ne parle ici que d'un érotisme grec où l'on aime de belles âmes. La bien-aimée m'ayant donné cette assurance, je la croirai ou, si le moindre doute subsistait en moi, je m'efforcerais de le réprimer. Mais qu'arriverait-il ? Car si j'étais amoureux, je me comporterais sans doute comme tous les autres, je baserais ma conviction sur autre chose que sur ma foi en sa parole qui est pourtant, de toute évidence, la seule conviction possible. Et là je me trouve de nouveau devant ce qui est inexplicable. Lorsque le cacatois [allusion à la comédie *Capriciosa* de Overskou] bien perché, commence à se rengorger comme un canard ayant avalé de travers, et puis subitement laisse échapper le mot : « Marianne », tout le monde rira, et moi aussi. Les spectateurs trouvent peut-être comique que le cacatois, qui n'aime pas du tout Marianne, soit tombé dans un tel rapport avec elle ; mais supposons que le cacatois aime Marianne — ne serait-ce pas aussi comique ? Moi, je le trouve, et pour la raison que l'amour alors est devenu commensurable avec une telle exclamation et doit être considéré comme commensurable avec elle. Que telle ait été la coutume depuis le commencement du monde, cela ne change rien à l'affaire, car le comique, par prescription éternelle, a acquis la certitude de se trouver dans la contradiction. Un pantin n'a au fond rien de comique en soi ; car ce n'est pas par une contradiction qu'il fait des mouvements étranges, puisqu'on tire le fil. Mais être un pantin au service de quelque chose d'inexplicable, cela est comique, et la contradiction consiste en ce qu'on ne voit pas de raison plausible

pour que soit tiré tantôt le fil d'une jambe, tantôt celui de l'autre. Si je ne peux pas m'expliquer ce que je fais, alors je ne veux pas le faire ; si je ne peux pas comprendre la puissance à laquelle je m'abandonne, alors je ne veux pas m'y abandonner. Et si la loi de l'amour est si énigmatique qu'elle noue les contraires les plus extrêmes, qui saura alors me garantir qu'une confusion ne s'y produise subitement ? Pourtant, cela me préoccupe relativement peu. Par exemple, j'ai aussi entendu des amoureux prétendre que d'autres amoureux se comportent d'une manière ridicule. Je ne conçois pas en réalité ce qu'un tel rire signifie, car si la loi dont je parle est une loi de la nature, elle vaut pour tous les amoureux, et si elle est une loi de la liberté, les dits amoureux qui rient doivent être en mesure de tout expliquer, ce que pourtant ils ne peuvent pas. Je comprends d'ailleurs mieux que d'une manière générale un amoureux rie d'un autre, parce qu'il trouve toujours l'autre ridicule et jamais lui-même. S'il est ridicule d'embrasser une jeune fille laide, cela l'est aussi quand il s'agit d'une belle, et penser qu'une certaine manière de faire vous donnerait le droit de rire de celui qui se conduit d'une autre manière n'est qu'orgueil et esprit de caste qui pourtant n'exemptent pas tel important personnage du ridicule qui est la part de tous, c'est-à-dire de cette impuissance à dire ce que cela doit signifier, tandis qu'après tout cela doit tout signifier, et en particulier que les amoureux ont l'intention d'appartenir l'un à l'autre pour l'éternité, oui, ce qui est encore plus amusant, les convaincre à cet égard. Si un homme bien assis dans son fauteuil, se met à pencher sa tête d'un côté, ou à secouer la tête, ou à lancer des coups de pied, et me répond lorsque je lui demande pourquoi il le fait : « pour sûr, je ne le sais pas moi-même, l'idée m'en est venue comme cela, une autre fois je ferai autrement, car c'est involontaire », oh ! alors je le comprends bien. Mais s'il dit, comme les amoureux en parlant de leurs gesticulations, que cela représente le suprême bonheur, comment ne le trouverai-je pas ridicule, de même que j'ai trouvé ridicules ces gesticulations premières, bien qu'en un sens quelque peu différent, et jusqu'à ce que l'homme ait fait cesser de rire en m'expliquant qu'elles ne signifiaient rien. Ici la contradiction se trouvant à la base du comique est écartée, car il n'est pas du tout ridicule qu'un non-sens soit expliqué comme ne signifiant rien, mais il est bien ridicule si l'explication est qu'il doit signifier tout. La contradiction est toujours présente à l'origine de l'involontaire, en ce sens qu'on ne s'attend pas à l'involontaire de la part d'un être libre et raisonnable. Si par exemple le pape, au moment de poser la couronne sur la tête de Napoléon, s'était mis à tousser, ou si les nouveaux mariés à l'instant solennel de la bénédiction nuptiale avaient une crise d'éternuement, le comique serait apparu. Plus l'occasion donnée mettra l'accent sur l'aspect

libre et raisonnable de l'être, plus l'involontaire aura l'aspect d'être ridicule. Et il en est ainsi pour les gesticulations érotiques, où le comique apparaît pour la seconde fois, parce qu'on veut expliquer cette contradiction-là en leur donnant une signification absolue. Il est connu que les enfants ont un sens aigu du comique, et à cet égard on peut certes toujours s'en rapporter à eux. En général ils rient des amoureux, et si on leur demande de raconter ce qu'ils ont vu, personne, j'en suis sûr, ne pourra s'empêcher de rire. C'est peut-être parce que les enfants omettent le point essentiel. Et c'est assez curieux : lorsque le Juif omit le point essentiel, personne ne voulait rire, tandis qu'ici c'est le contraire, tout le monde rit quand on omet le point essentiel ; mais puisque personne ne peut dire où est le point essentiel, il a bien été omis. Les amoureux n'expliquent rien et ne pensent qu'à dire tout ce qui peut être agréable et digne d'éloge, comme d'ailleurs il a été prescrit par la loi royale [l'article 26 de la « loi royale » du Danemark ordonne que tout ce qu'on peut dire du Souverain doit être dit d'une façon ne permettant que l'interprétation « la plus gracieuse et la meilleure »]. Celui qui réfléchit se rend compte de ses catégories, et celui qui réfléchit sur l'amour pense aussi immédiatement aux catégories. Mais par rapport à l'amour on ne le fait pas et on manque encore d'une science pastorale ; car bien qu'un poète dans une *pastorale* ait tenté de faire naître l'amour [Longus, auteur du roman pastoral grec *Daphnis et Chloé*], tout pourtant est introduit en contrebande par un tiers chez qui les amoureux apprennent à aimer. — Je trouvais donc le comique dans les bouleversements érotiques par où le sublime dans une sphère ne s'exprime pas dans cette sphère, mais dans ce qui lui est directement opposé au sein d'une autre sphère. Il est comique que l'élan sublime de l'amour (suivant lequel les amoureux veulent s'appartenir pour toute l'éternité) finisse toujours comme le sirop dans le garde-manger ; mais il est encore plus comique que l'on veuille faire de cette fin la plus haute expression de l'amour.

« Le comique est présent partout où il y a de la contradiction. Je suis toujours cette trace et si cela vous ennuie de me suivre, mes chers camarades, alors suivez-moi le visage détourné, car je parle moi-même comme avec un voile sur les yeux ; puisque je ne vois que ce qui est énigmatique, il s'ensuit que je ne peux pas voir, ou que je ne vois rien. Qu'est-ce qu'une conséquence ? Si d'une manière ou d'une autre elle ne peut pas être identifiée avec ce dont elle est une conséquence, il serait ridicule que malgré tout elle passe pour être une conséquence. Par exemple, quand un homme qui désire prendre un bain plonge dans la baignoire et, un peu bouleversé, en revenant à la surface étend la main pour saisir la corde de bain afin de s'y accrocher mais se trompe et saisit la corde de douche, qui tout naturellement et de son plein droit fait jaillir

l'eau sur lui, la conséquence est indiscutable. Il est ridicule qu'il se trompe de corde, mais il n'est pas ridicule que la douche fonctionne au moment où on tire la corde, il serait plutôt ridicule que cela ne se produise pas ; c'est comme si un homme, afin de prouver la justesse de ma théorie au sujet de la contradiction, se recueillait en son âme pour se sentir tout prêt à supporter le frissonnement de l'eau, saisissait la corde avec une détermination bien arrêtée — et que la douche ne tombe pas. Voyons à présent comment se présente la question en ce qui concerne l'amour. Les amoureux veulent s'appartenir pour toute l'éternité. Ils expriment ce désir étrange en s'étreignant au plus intime de l'être et ils pensent ainsi trouver la suprême joie et le bonheur de l'amour. Mais toute joie est égoïste. La joie de l'amoureux, à vrai dire, n'est pas égoïste par rapport à celle de la bien-aimée, mais les deux réunies sont absolument égoïstes, pour autant que dans leur union ils forment un seul être. Et pourtant ils sont dupés ; car à l'instant même l'espèce triomphe des individus, l'espèce est victorieuse tandis que les individus sont réduits à servir sous ses ordres. Je trouve cela plus ridicule encore que ce qu'Aristophane trouvait si ridicule [Platon, *Le Banquet*]. Car le ridicule de cette bipartie se trouve dans la contradiction, ce qu'Aristophane ne souligne pas assez. Quand on considère un homme, on pourrait croire qu'il est un tout par lui-même, et on le croit aussi jusqu'à ce qu'on aperçoive que, dans la possession de l'amour, il n'est qu'une moitié qui court après son autre moitié. La moitié d'une pomme n'a rien de comique, le comique n'apparaîtrait que si une pomme entière n'était que la moitié d'une pomme ; dans le premier cas il n'y a pas de contradiction, mais bien dans le second. Si on prenait au sérieux ce qu'on a coutume de dire que la femme n'est qu'à demi un être humain, elle ne serait pas du tout comique dans l'amour. L'homme, par contre, qui a joui de l'estime civique d'être un être humain complet, devient comique dès qu'il se met subitement à courir par ci par là, et révèle ainsi qu'il n'est qu'à demi un être humain. Plus on y pense, plus cela devient ridicule ; car si l'homme est réellement un tout, il ne sera pas un tout dans l'amour, car lui et la femme réunis deviennent un et demi. Quoi d'étonnant alors que les dieux rient et surtout de l'homme ? Mais je reviens à la question de ma conséquence. A partir du moment où les amoureux se sont trouvés l'un l'autre, on pourrait croire qu'ils seront un tout, et c'est en cela que consisterait la vérité d'une vie commune réciproquement dévouée pour toute l'éternité. Mais voyez, au lieu de vivre l'un pour l'autre ils commencent à vivre pour l'espèce, et ils ne s'en doutent pas. — Qu'est-ce qu'une conséquence ? Si, après qu'elle est apparue, on ne peut la reconnaître dans ce dont elle dérive, une telle conséquence n'est que ridicule, et ridicules sont ceux à qui elle arrive. Si les deux moitiés séparées,

dont nous avons parlé, se sont retrouvées, la satisfaction complète et le repos en seraient le résultat, et pourtant c'est une nouvelle existence qui commence. On comprend que le fait de se retrouver devient pour les deux amoureux une nouvelle existence, mais non pas que de là émane une nouvelle existence pour un tiers. Et pourtant la conséquence qui en résulte est plus grande que ce dont elle est la conséquence, et un dénouement comme celui des deux amoureux qui se retrouvent, devrait signifier qu'aucune conséquence ultérieure ne peut s'imaginer. Tout autre désir a-t-il quelque analogie avec celui-ci ? Au contraire, la satisfaction du désir amène toujours un état de repos, et même s'il arrive une *tristitia* [allusion à l'axiome : *omne animal post coitum triste*], qui implique que tout désir est comique, une telle *tristitia* ne serait qu'une simple conséquence, bien qu'aucune *tristitia* ne témoigne autant du comique précédent que celle de l'amour. Mais il en est tout autrement pour une conséquence aussi monstrueuse que celle dont nous parlons, conséquence dont personne ne sait d'où elle arrive ni si elle arrive, tandis que, si elle arrive, elle arrive comme conséquence.

« N'est-ce pas inconcevable ? Et pourtant, ce qui pour l'amour est le suprême plaisir est en même temps, pour les initiés, ce qui importe le plus ; d'une telle importance même que les amoureux prennent des noms nouveaux dérivés de la conséquence qui, donc, acquiert assez étrangement une force rétroactive. L'homme amoureux s'appellera père et la bien-aimée mère, et ces noms sont pour eux les plus beaux. Et cependant, il y a des gens pour qui ces noms sont encore plus beaux ; car y a-t-il quelque chose de plus beau que la piété filiale ? A moi elle me semble être ce qu'il y a de plus beau, et je suis heureux d'en concevoir l'idée. Les hommes enseignent qu'il convient au fils d'aimer son père. Je comprends cela, je ne soupçonne même là aucune contradiction, comme un bienheureux je me sens pris dans le beau et tendre lien de la piété filiale. Je crois que le suprême bien est de se sentir redevable à un autre être de la vie, je crois que cette dette ne se laisse ni chiffrer ni épuiser par aucun calcul, et c'est pourquoi je trouve juste que le fils ait toujours tort envers son père, comme le dit Cicéron, et c'est précisément la piété qui m'enseigne à le croire, qui m'enseigne à ne pas vouloir pénétrer ce qui est caché, mais plutôt à rester caché dans le père. C'est parfaitement juste, je suis heureux d'être le plus grand débiteur d'un autre homme, mais inversement, avant de me décider à faire d'un autre mon plus grand débiteur, je désire voir clair en moi-même ; car à mon avis aucune comparaison n'est possible entre être le débiteur d'un autre homme et faire d'un autre homme son débiteur, au point qu'il ne puisse s'en libérer pour l'éternité. Ainsi ce que la piété interdit au fils de considérer, l'amour impose au père

de le considérer. Et voici de nouveau la contradiction. Si le fils est un être éternel comme le père, que signifie alors : être père ? Je ne peux pas m'empêcher de rire de moi-même en me représentant comme le père, tandis que le fils est très profondément ému en réfléchissant sur ses rapports avec le père. Je conçois assez bien la beauté de ce qu'a dit Platon qui fait valoir qu'un animal donne naissance à un animal de la même espèce, une plante à une plante de la même espèce et donc qu'un être humain donne naissance à un autre être humain ; mais par là rien n'est expliqué, la pensée n'est pas satisfaite, seul un sentiment vague est éveillé ; car on ne peut pas donner naissance à un être éternel. Sitôt que le père regarde le fils d'après son caractère éternel — ce qui est bien le point de vue essentiel pour le regarder — il doit sans doute sourire de lui-même, car il n'est nullement capable de saisir tout ce qui est beau et significatif dans la piété qui donne tant de plaisir au fils. Si par contre il regarde le fils d'après sa nature sensuelle, il sourira aussi, parce que le fait d'être père en est une expression extrêmement significative. Si enfin on imagine que le père a une influence sur le fils, que sa propre nature est une condition de celle du fils, dont ce dernier ne pourrait plus se libérer, la contradiction survient d'un autre côté ; car il est terrifiant de penser que rien au monde n'est aussi terrible que le fait d'être père. Il n'y a pas de comparaison entre le fait de tuer un homme et celui de donner la vie à un homme ; le premier acte ne décide du destin de l'homme que pour un temps, le second pour l'éternité. Ainsi la contradiction ici se prête à la fois au rire et aux larmes. Est-ce une illusion que d'être père, — bien entendu non pas dans le sens où Magdelone le dit à Jéronimus dans *Erasmus Montanus* [comédie de Holberg, acte 3, scène 6.] — ou bien est-ce la chose la plus terrible ? est-ce le plus grand bienfait, ou bien est-ce la suprême jouissance du désir, est-ce quelque chose d'accidentel, ou bien est-ce la mission la plus haute ?

« Et voilà pourquoi j'ai renoncé à tout amour, car ma pensée est tout pour moi. Si l'amour est le plus merveilleux des plaisirs, j'y renonce sans vouloir ni blesser ni envier personne ; si l'amour conditionne le plus haut des bienfaits, j'en renie l'occasion, mais ma pensée est sauve. Ce n'est pas que je ne sache apprécier le beau ou que mon cœur reste insensible en lisant les vers des poètes, ce n'est pas que mon âme ne soit remplie de mélancolie lorsque mes rêves se laissent aller aux belles notions de l'amour, mais je ne veux pas être infidèle à ma pensée, et à quoi cela servirait-il ? car pour moi aucune béatitude n'existerait si ma pensée n'était sauve, et je languirais jusqu'au désespoir après la pensée que je n'ose pas abandonner afin de m'attacher à une épouse, puisque la pensée est pour moi ma nature éternelle et donc plus que père et mère, plus qu'une épouse. Oh ! je reconnais que s'il est une chose sacrée, c'est

l'amour, que nulle part l'infidélité n'est plus ignoble qu'en amour, que si une tromperie est répugnante, c'est bien en amour ; mais mon âme est pure, je n'ai jamais regardé une femme avec convoitise, [Évangile selon St-Mathieu, V, 28] je n'ai jamais voltigé incertain jusqu'à me donner tête baissée dans la décision suprême et m'y perdre. Si je connaissais ce qui est digne d'être aimé, je saurais avec certitude si je ne me suis rendu coupable en induisant quelqu'un en tentation, mais comme je ne le sais pas, tout ce que je peux savoir avec certitude c'est de ne pas l'avoir fait intentionnellement. Supposons que je m'abandonne, que je me mette à rire ou que je m'affaisse de terreur, car il m'est impossible de me satisfaire de la route étroite où les amoureux se promènent aussi aisément que si elle était large, insensibles à tous les scrupules auxquels ils ont certes songé, puisqu'à notre époque on a réfléchi sur toutes choses, et qu'en conséquence ils comprennent aisément qu'agir immédiatement est un *non-sens* [en français dans le texte], et qu'il convient donc d'avoir creusé toutes les réflexions possibles avant d'agir ; — supposons que je m'abandonne. N'aurais-je pas alors irréparablement blessé la bien-aimée si je m'étais mis à rire, ne l'aurais-je pas irrévocablement précipitée dans le désespoir en défaillant ? Car je comprends bien qu'une femme ne puisse pas être soumise à ce point aux réflexions, et une femme qui trouverait l'amour comique (ce que seuls font les dieux et les hommes, pour qui la femme est une tentation qui les entraîne à se rendre ridicules) prouverait qu'elle a de fâcheuses connaissances préliminaires et serait la dernière à me comprendre, mais une femme qui concevrait ma terreur aurait perdu son charme, tout en ne me comprenant pas ; elle en serait anéantie, ce que je ne suis en aucune manière aussi longtemps que ma pensée me sauvera.

« N'y a-t-il personne qui rie ? Quand j'ai commencé à vouloir parler du comique dans l'amour, vous vous êtes peut-être attendus à trouver une occasion de rire, car vous aimez tous à rire, comme d'ailleurs moi-même, et pourtant vous n'avez peut-être pas ri. L'effet a été différent, et pourtant il prouve précisément que j'ai parlé du comique. S'il n'y a personne qui rie de mon discours, eh bien ! mes chers camarades, alors riez un peu de moi, je n'en serai pas étonné ; car ce que par occasion je vous ai entendu dire de l'amour, je ne le comprends pas — c'est sans doute parce que vous êtes des initiés ! »

Puis le jeune homme s'assit ; il était devenu presque plus beau qu'avant le repas ; à présent, assis là, il regardait devant lui sans se soucier des autres. Johannès le séducteur voulut tout de suite faire des objections à l'exposé du jeune homme, mais il fut interrompu par Constantin qui s'éleva contre les discussions et décréta que

maintenant il ne fallait que discourir. Johannès exigea alors d'être le dernier à parler. Cela fut l'occasion d'une querelle pour déterminer l'ordre dans lequel on devait parler, et Constantin l'arrêta net en offrant de parler tout de suite, à condition qu'on reconnût sa compétence pour décider dans quel ordre chacun des autres à son tour devait parler.

Constantin parla ainsi :

« Il y a un temps pour se taire et un temps pour parler [L'Ecclésiaste, III, 7], à présent il me semble que c'est le temps de parler bref ; car notre jeune ami a parlé beaucoup et très étrangement. Sa *vis comica* [force comique] nous a amenés à lutter *incipiti proelio* [une lutte d'une issue douteuse] car son discours a été aussi plein de doute qu'il l'est lui-même, assis de nouveau parmi nous comme un homme indécis, qui ne sait s'il doit rire ou pleurer ou tomber amoureux. Oui, si j'avais prévu son discours, comme il prétend prévoir l'amour, je lui aurais interdit de parler, mais maintenant c'est trop tard. Je vous engage donc, mes chers camarades, à « être ici joyeux et gais » [citation de l'opéra de Scribe, *Brama et les bayadères*], et si je ne peux pas vous y forcer, je vous engage à oublier chaque discours sitôt fini et à l'avaler d'une seule gorgée.

« Et maintenant c'est de la femme que je veux vous parler. Moi aussi j'ai réfléchi, et par la réflexion j'ai trouvé sa catégorie, moi aussi j'ai cherché, mais j'ai aussi trouvé et fait une découverte hors de pair, dont je vais vous donner connaissance. La seule conception juste de la femme se trouve dans la catégorie de la plaisanterie. Il convient à l'homme d'être absolu, d'agir dans l'absolu, d'exprimer l'absolu ; la femme relève du rapport. Entre des êtres aussi disparates aucune corrélation réelle ne peut avoir lieu. Cette disparité représente précisément la plaisanterie, et avec la femme la plaisanterie est entrée dans le monde. Pourtant, il est évident qu'il convient à l'homme de se maintenir dans l'absolu, sinon on n'arrivera à rien, c'est-à-dire qu'il arriverait quelque chose de très commun, à savoir que l'homme et la femme concordent l'un avec l'autre, lui comme moitié d'homme et elle de même.

« La plaisanterie n'est pas une catégorie esthétique, mais une catégorie éthique à l'état embryonnaire. Elle exerce sur la pensée une impression semblable à celle que fait un homme qui commence solennellement un discours en récitant une virgule ou deux de ce ton solennel et ensuite un « hem ! », un tiret et enfin se tait. Ainsi avec la femme. On la vise avec la catégorie éthique, on ferme les yeux, on pense l'absolu selon les exigences éthiques, on pense l'être humain, on ouvre les yeux, on fixe le regard sur la vertueuse

demoiselle, des expériences sont faites afin de réaliser la revendication ; on devient penaud et l'on se dit : ah ! c'est assurément une plaisanterie. Car la plaisanterie consiste à mettre la catégorie en joue et à y exposer la demoiselle, parce que le sérieux ne peut jamais devenir du sérieux, mais c'est précisément cela la plaisanterie ; car si on osait l'exiger de la demoiselle, ce ne serait pas de la plaisanterie. La mettre sous une pompe à air et la vider de son air serait honteux et pas du tout réjouissant, mais la gonfler d'air, la gonfler jusqu'à une grandeur surnaturelle, la laisser atteindre toute l'idéalité qu'une petite demoiselle de seize ans pourrait s'imaginer avoir, voilà le début d'un spectacle divertissant au plus haut point. Aucun adolescent ne s' imagine posséder la moitié de l'idéalité d'une jeune fille, mais voilà du bon rendement, comme dirait le tailleur, car toute cette idéalité n'est qu'illusion.

« Si on ne regarde pas la femme ainsi, elle peut faire un mal irréparable ; ma conception la rend inoffensive et amusante. Rien n'est plus terrible pour un homme que de se surprendre en train de dire des bêtises. Cela détruit toute vraie idéalité ; car on peut se repentir d'être un coquin, on peut regretter d'avoir dit des choses dont on ne pense pas un mot, mais dire des bêtises, des bêtises notoires, y croire en tout et pour tout, et apercevoir à la fin que ce n'était que bêtises — de cela le repentir même est dégoûté. Il en est autrement pour la femme. Pour elle existe le privilège originel d'être transfigurée en moins de vingt-quatre heures en un galimatias des plus innocents et des plus pardonnables ; car il est loin de son esprit sincère de vouloir tromper quelqu'un ; elle pensait tout ce qu'elle disait et à présent elle dit le contraire, mais en y mettant la même candeur aimable, car maintenant elle est prête à mourir pour le contraire qu'elle dit. Si donc l'homme, très sérieusement, s'abandonne à l'amour, il peut dire qu'il est parvenu à obtenir une assurance sur la vie, et on pourra l'en féliciter ; car une matière aussi inflammable que la femme devrait toujours rendre l'assureur perplexe. Aussi, qu'est-ce qu'il a fait ? Il s'est identifié avec elle ; si la veille d'un jour de l'an elle part avec l'éclat d'un pétard, il part aussi, et s'il n'en a pas été ainsi, il s'est tout de même lié d'assez près avec le danger. Et que ne s'expose-t-il pas à perdre ? Il peut tout perdre ; car il n'existe qu'un seul absolu contraire à l'absolu, — c'est la bêtise. Il n'aura pas à chercher refuge dans quelque société pour personnes moralement corrompues, car il n'est pas moralement corrompu, loin de là, il n'est que réduit *in absurdum* et béatifié dans le galimatias, il s'est rendu ridicule. Entre homme et homme il ne peut rien arriver de semblable. Si un homme fuse ainsi en non-sens, je le méprise ; si grâce à sa finesse il me trompe, je ne lui appliquerai que la catégorie éthique et le danger sera très insignifiant. Si cela passe les bornes, je lui traverserai la tête d'une

balle, mais provoquer une femme — qu'est-ce que cela signifie ? qui ne sait pas que c'est une plaisanterie comme celle de Xerxès fouettant la mer ? [Hérodote, VII, 35] Même si Desdémone était coupable, Othello en la tuant n'a rien gagné, il est et il restera ridicule, car même en la tuant il ne fit que se rallier à une conséquence qui dès l'origine l'a rendu ridicule, tandis qu'Elvire — au contraire — armée du poignard pour se venger est entièrement pathétique. Que Shakespeare ait conçu Othello comme une figure tragique (abstraction faite aussi de la catastrophe malheureuse qu'est l'innocence de Desdémone) ne s'explique, d'ailleurs à juste titre, que par le fait qu'Othello est un homme de couleur. Car un homme de couleur, mes chers camarades, qui ne peut pas être comme un homme d'esprit, un homme de couleur, mes chers camarades, dont le visage donc devient vert dès qu'il se fâche — ce qui est un fait physiologique — un homme de couleur peut bien devenir tragique quand il a été trompé par une femme, de même que la femme a en elle tout le pathos de la tragédie quand elle a été trompée par l'homme. Un homme qui se fâche tout rouge pourrait peut-être devenir tragique, mais un homme qu'on est en droit d'estimer plein d'esprit ne devient pas jaloux, ou bien s'il le devient, il sera comique, et surtout s'il apparaît courant un poignard à la main. Dommage que Shakespeare n'ait pas produit une œuvre où la dette contractée par l'infidélité de la femme soit protestée par l'ironie ; car il n'est pas à la portée de quiconque a découvert le comique dans cette situation, et est même capable de le développer, d'en faire un drame. Mais imaginons-nous Socrate surprenant Xantippe *in flagranti* (car il serait non-socratique déjà de croire que Socrate se souciait essentiellement de la fidélité de Xantippe ou même l'épiait à cet égard), je pense que le fin sourire, qui de l'homme le plus laid d'Athènes en fit l'homme le plus beau, se serait alors pour la première fois changé en un éclat de rire. D'autre part, puisque Aristophane a voulu parfois représenter Socrate comme ridicule, il est incompréhensible qu'il n'ait pas eu l'idée de le faire entrer en scène en courant et en criant : « Où est-elle, où est-elle, pour que je la tue ? » elle, cette Xantippe infidèle. Car, au fond peu importe que Socrate fût ou non cocu, tout ce que Xantippe aurait fait dans cet ordre d'idée serait autant de peine perdue que de claquer ses doigts dans sa poche, Socrate, même avec des cornes sur le front, reste aussi bien un héros intellectuel ; mais que Socrate devienne jaloux, qu'il veuille assassiner Xantippe, hélas ! alors Xantippe aurait exercé sur lui un pouvoir que n'eurent ni tout l'État hellénique ni la peine de mort : — celui de le rendre ridicule. Un cocu est ainsi comique dans ses rapports avec la femme, mais peut être considéré comme tragique dans ses rapports avec d'autres hommes. C'est là que se trouve surtout la conception espagnole de

l'honneur. Mais le tragique consiste essentiellement en ce que l'homme ne peut pas obtenir réparation, et ce qu'il y a de plus pénible dans sa souffrance, c'est qu'elle n'a pas de sens, ce qui est assez terrible. Tuer une femme au pistolet, la provoquer, la mépriser, tout cela ne rend l'homme que plus ridicule, car la femme appartient au sexe faible. Cette conception revient à toute occasion et embrouille tout. Si une femme accomplit quelque chose de grand, on l'admire plus qu'un homme, parce qu'on n'avait pas osé l'attendre d'elle. Si elle est trompée, tout le pathos est en sa faveur, tandis que si un homme est trompé on a pour lui un peu de pitié, même un peu de patience tant qu'il est présent, mais on rit de lui sitôt qu'il tourne le dos.

« Et voilà pourquoi on fait bien quand on n'hésite pas à considérer la femme comme une plaisanterie. Le plaisir est impayable. On la considère comme personnage absolu, et on fait de soi-même un personnage relatif. On ne la contredit pas, loin de là, car ce ne serait que lui venir en aide. Précisément parce qu'elle ne sait pas se limiter, elle se présente, pour parler sérieusement, sous le meilleur jour, quand on la contredit un peu. On ne doute jamais de ce qu'elle dit, loin de là, on ajoute foi à chacune de ses paroles. Le regard incertain plein d'une admiration indicible et d'une griserie béate, on tourne autour d'elle avec les pas de danse du soupirant : on tombe à genoux, on languit, on lève les yeux vers elle, on languit et on soupire de nouveau. On fait tout ce qu'elle désire comme un esclave docile. Mais voici le beau de l'histoire. Qu'une femme soit capable de parler : *verba facere* [littéral : faire des mots], tout le monde le sait. Malheureusement elle n'est pas douée d'assez de réflexion pour se garder à la longue, huit jours au *maximum*, de la contradiction, à moins que l'homme, par mesure de précaution, ne lui vienne en aide en la contredisant. Il en résulte qu'en peu de temps la confusion bat son plein. Si l'on n'avait suivi ses ordres, la confusion serait restée inaperçue, car elle oublie aussi franchement qu'elle désire franchement. Mais comme son soupirant a fait tout pour elle, et de toutes manières a été à sa disposition, la confusion devient manifeste. Plus la femme est douée, plus c'est divertissant. Plus elle est douée, plus elle a de l'imagination. Plus elle a de l'imagination, plus elle est formidable dans l'instant et plus la confusion régnera l'instant d'après. Au cours de la vie ce divertissement apparaît rarement, parce que cette obéissance aveugle aux caprices d'une femme est très rare. Si on la trouve chez un berger languissant, il lui manque la capacité d'apercevoir le divertissement. L'idéalité que possède une petite demoiselle à l'instant de l'imagination ne se rencontre réellement ni chez les dieux, ni chez les êtres humains, mais il est d'autant plus divertissant de la croire et d'attiser l'incendie.

« Le divertissement, comme je l'ai dit, est impayable, oui, je le sais, il ma été parfois impossible de dormir la nuit rien qu'en pensant aux nouvelles confusions auxquelles je serais exposé par la faute de ma bien-aimée et de mon assiduité servile ; car celui qui joue à la loterie ne s'expose pas à des combinaisons plus étranges que celui qui se passionne pour ce jeu. Et il est certain que toute femme a la possibilité de se perdre dans le non-sens et d'y trouver son explication, et ceci avec un charme, un sans-gêne et une assurance qui seuls conviennent au sexe faible. En amoureux probe, on découvre toutes les grâces dont est douée la bien-aimée. En présence de cette génialité, on ne la laisse pas en suspens comme une possibilité, au contraire on la développe jusqu'à la virtuosité. Je n'ai pas besoin d'en dire plus, et en général il n'y a rien de plus à dire, chacun de vous m'a compris. De même que certains s'amuse à se balancer avec un bâton sur le nez ou à brandir un verre sans en laisser échapper une goutte, ou à danser sur des œufs, ou à se livrer à d'autres exercices du même genre aussi intéressants qu'utiles, l'amoureux dans son intimité avec la bien-aimée trouve ainsi et pas autrement, son amusement le plus inappréciable et son étude la plus intéressante. Au point de vue érotique, on croit en elle absolument, non seulement en sa fidélité — on se lasse bientôt de ce jeu-là — mais on croit absolument à toutes ces exclamations d'un romantisme inviolable, dans lequel elle succomberait probablement si l'on n'y avait ménagé une soupape de sûreté par où s'échappent le soupir et la fumée et l'aria du romantisme [allusion à un air de Wessel, poète danois, dans son célèbre pastiche des tragédies romantiques : *L'amour sans bas*], qui mettent le comble au bonheur du soupirant. Rempli d'admiration, on la maintient au même degré d'extase qu'une Juliette, mais avec cette différence que personne ne songe à toucher un seul cheveu de la tête de Roméo. Au point de vue intellectuel, on la croit capable de tout, et si l'on a eu la chance de tomber juste, on aura en moins de rien une femme de lettres désireuse de pondre, et on tient la main devant ses propres yeux en admirant ce que la petite poule noire [expression citée d'après une comédie de Holberg] aura à vous offrir par surcroît. Il est incompréhensible que Socrate n'ait pas choisi ce parti au lieu de se quereller avec Xantippe, mais, évidemment, c'est qu'il a voulu s'exercer comme l'écurier qui, bien qu'ayant le cheval le mieux dressé, a su l'exciter au point de trouver une raison pour le dresser davantage [Diogène de Laërce, II, 37].

« Je vais procéder un peu plus concrètement pour mettre en relief un cas particulier et assez intéressant. On a beaucoup parlé de la fidélité féminine, mais il est rare qu'on en parle correctement. Du point de vue purement esthétique, cette fidélité est du ressort du poète comme un fantôme qui traverse la scène afin de trouver le

bien-aimé, le fantôme qui est assis devant le rouet en attendant le bien-aimé — car, quand elle l'a trouvé et qu'il est arrivé, oui, alors l'esthétique ignore tout le reste. Son infidélité, qui peut être mise en rapport immédiat avec la fidélité précédente, est dans son essence considérée d'un point de vue éthique, et alors la jalousie se présente comme une passion tragique. Il y aura trois cas, dont la majorité reste favorable à la femme, car deux font ressortir la fidélité et le troisième l'infidélité. Sa fidélité est grande, au delà de toute expression, tant qu'elle n'est pas sûre du bien-aimé, et encore plus grande quand il lui fait grâce de sa fidélité ; le troisième cas est celle de son infidélité. Dès qu'on fait preuve d'assez d'esprit et de désintéressement pour réfléchir, il est facile de reconnaître déjà dans ce qui vient d'être dit la justification de la catégorie de la plaisanterie. Notre jeune ami, dont le début en un sens m'a dérouté, semblait vouloir commencer par là, mais effrayé par la difficulté il s'est dérobé. L'explication n'est cependant pas difficile, dès qu'on se décide réellement à situer l'amour et la mort en rapport l'un avec l'autre, et dès qu'à bon escient on retient cette pensée ; et il faut toujours avoir ce minimum de sérieux — à cause de la plaisanterie. Tout mon discours a naturellement pour base les dires d'une femme ou d'un homme efféminé. On le reconnaît tout de suite, car il représente une de ces exclamations absolues qui, prononcées avec beaucoup d'aplomb, sont assurées sur le moment de beaucoup d'applaudissements ; bien qu'il concerne la vie tout entière, il ne lie pourtant nullement le mourant, et n'astreint que l'auditeur à se porter immédiatement au secours du mourant. Si un homme vous tenait un tel discours, cela ne serait pas du tout amusant, car l'homme serait trop méprisable pour qu'on puisse rire de lui. La femme par contre est un génie, charmante dans sa génialité et divertissante avant et par-dessus tout. La femme qui aime meurt donc d'amour, c'est certain, car elle l'a dit elle-même. C'est ici que se manifeste son pathos ; car la femme est homme, elle est au moins homme à dire ce qu'un homme ne serait guère homme à faire. Homme elle est. En disant cela, je l'ai visée du point de vue éthique. Faites comme moi, mes chers camarades, et comprenez alors Aristote.

« Il remarque avec raison que la femme n'est pas faite exactement pour rendre service dans la tragédie. Aussi est-il évident qu'elle a sa place dans une petite pièce pathétique et sérieuse et non pas dans une pièce en cinq actes, mais dans un sketch dramatique qui dure une demi-heure. Elle meurt donc. Mais ne serait-elle pas capable, pour cette raison, de recommencer à aimer ? Pourquoi pas ? si, après tout, on pouvait lui rendre la vie. Si elle ressuscite, elle est alors un nouvel être humain, et un personnage nouveau, un autre personnage à son commencement, qui aime pour la première fois et il n'y

a rien d'étonnant à cela. Oh ! mort, grande est ta force ; ni le plus violent vomitif, ni le laxatif le plus fort ne seraient capables d'effectuer un nettoyage plus complet. — La confusion est mirobolante, si toutefois on fait attention et qu'on n'oublie pas. Un défunt est une des figures les plus divertissantes qui se puissent rencontrer dans la vie. Il est assez étrange qu'on ne s'en serve pas davantage sur la scène — dans la vie on en rencontre de temps en temps un spécimen. Déjà un homme autrefois frappé de léthargie est au fond une curiosité comique, mais quelqu'un de réellement défunt contribue à vous divertir autant qu'on est en droit raisonnablement de l'exiger. On n'a qu'à faire attention ; moi-même je l'ai réellement remarqué un jour que je me promenais dans la rue avec un ami. Un couple venait vers nous et, en les passant, je croyais pouvoir conclure de l'expression de mon ami qu'il les connaissait, et je le lui demandais. « Eh oui ! répondit-il, très bien et intimement, surtout la dame, car ce fut ma défunte. » Quelle défunte ? demandai-je. — « Mais oui, mon premier amour défunt, et quelle histoire étrange ; elle disait : je meurs, et à l'instant même, naturellement, elle décéda, sans cela j'aurais encore eu à verser mes contributions à la caisse de retraites aux veuves. C'était trop tard ; elle était morte et morte elle demeurait, et moi, à présent, j'erre çà et là, comme dit le poète, et cherche en vain sa tombe pour lui verser un pleur. » Voilà cet homme abattu, laissé seul dans le monde, bien que consolé en voyant feu la bien-aimée déjà bien avancée, sinon grâce à un autre, du moins avec un autre. Heureusement pour les jeunes filles, pensai-je, qu'elles n'ont pas besoin d'être enterrées chaque fois qu'elles meurent, sinon, si les parents jusqu'ici ont considéré les garçons comme plus coûteux, les filles pourraient bien devenir encore plus coûteuses. Un simple cas d'infidélité est loin d'être aussi divertissant, par exemple qu'une jeune femme s'éprenne d'un autre et dise à son mari : « Je ne peux pas, sauve-moi de moi-même. » Mais mourir de chagrin parce qu'elle ne peut pas supporter que le bien-aimé soit éloigné d'elle à cause d'un voyage aux Antilles, parce qu'elle doit se résigner à le voir partir, et ensuite, à son retour, ne pas seulement être morte, mais liée à un autre pour l'éternité — voilà assurément le sort le plus étrange pour un amant. Quoi d'étonnant alors que cet homme abattu parfois se console avec le refrain de la vieille chanson : « Hurrah pour toi et hurrah pour moi, ce jour je ne l'oublierai jamais. » [Vieille chanson danoise.]

« Pardonnez-moi, mes chers camarades, si j'ai trop longtemps parlé, et videz maintenant vos verres à l'amour et à la femme. Elle est belle et ravissante, si on la regarde du point de vue esthétique — personne ne peut le nier. Mais comme il a été dit si souvent et comme je veux le dire aussi, il ne faut pas en rester là mais aller plus

loin [Hegel pose cette exigence pour la philosophie, d'aller au delà de l'immédiat]. Alors, regardez-la du point de vue éthique et, en partant de là, vous trouverez la plaisanterie. Platon et Aristote eux-mêmes considèrent la femme comme une forme de vie incomplète, donc un être irrationnel, qui peut-être dans une existence meilleure se laisse ramener à la forme de l'homme [Platon, *Timée*, chap. 14, dit que ceux qui dans leur première existence ont vécu incomplètement, deviennent des femmes dans l'existence suivante ; Aristote, *Politique*, chap. I, 13, attribue aux femmes « une réflexion incomplète »] ; mais dans cette vie, il faut la prendre comme elle est. Ce qu'elle deviendra, on le verra bientôt, car elle non plus ne se contente pas de l'esthétique, elle va plus loin, elle veut être émancipée, et elle se montre homme en le disant. Le fait accompli, la plaisanterie passera alors toute mesure. »

Après avoir parlé, Constantin donna immédiatement l'ordre de commencer à Victor Eremita qui parla ainsi :

« On sait que Platon remercia les dieux pour quatre choses, dont la quatrième fut d'avoir été le contemporain de Socrate [Lactance, *Institutiones*, III, 19, 17 ; les trois premières sont : d'avoir été créé être humain et non pas animal, homme et non pas femme, grec et non pas barbare]. Pour les trois premiers biens qu'il nomme, un autre philosophe grec avant lui avait déjà exprimé sa gratitude aux dieux [Thalès, d'après Diogène de Laërce, I, 33] ; et j'en tire la conclusion que cela en valait bien la peine. Hélas ! mais si à mon tour je voulais remercier les dieux à la manière de ces Grecs, je ne peux tout de même pas le faire pour ce qui m'a été refusé. Je veux donc me recueillir en mon âme pour les remercier pour le seul de ces biens qui m'ait été accordé à moi aussi : d'avoir été fait homme et non pas femme.

« Être femme est quelque chose de si étrange, de si mélangé, de si compliqué, qu'aucun prédicat n'arrive à l'exprimer, et que les multiples prédicats, qu'on voudrait employer, se contrediraient de telle manière que seule une femme peut le supporter, oui, ce qui est encore pire, peut s'en sentir heureuse. Son malheur, n'est pas d'avoir en réalité moins d'importance que l'homme, encore moins si elle l'apprenait, car ces choses-là se laissent supporter, non, le malheur est que sa vie, selon la conception romantique, a perdu tout sens, de sorte que sur le moment elle signifie tout et le moment d'après rien du tout, sans que jamais elle apprenne ce qu'au fond elle doit signifier et, pourtant, tel n'est pas encore son malheur, mais c'est essentiellement qu'en sa qualité de femme elle ne peut pas l'apprendre. Quant à moi, si j'étais femme, je préférerais l'être en Orient comme esclave ; car être esclave, ni plus ni moins, c'est

toujours quelque chose, au lieu de passer dare-dare et de n'être rien du tout.

« Même si la vie d'une femme n'enfermait pas de telles contradictions, l'illustration dont elle jouit et que l'on peut en toute justice considérer comme lui étant due en tant que femme, une illustration qu'elle ne partage pas avec l'homme, attire déjà l'attention sur l'absurde. Cette illustration est celle de la galanterie. Il convient à l'homme d'être galant envers la femme. Être galant envers quelqu'un consiste simplement à concevoir celui qui est l'objet de vos galanteries selon des catégories fantastiques. Pour cette raison, être galant envers un homme est une offense, car il vous fait grâce de l'emploi des catégories fantastiques, mais la galanterie est un tribut au sexe faible, une illustration qui lui est essentiellement due. Hélas ! hélas ! hélas ! Si encore il n'y avait qu'un chevalier qui soit galant, l'affaire ne serait pas si inquiétante. Mais il n'en est pas ainsi. Au fond, tous les hommes sont galants, cela est dans leur sang. Ce qui signifie donc que c'est l'existence elle-même qui est venue régaler le sexe faible de cette *provenue* [en français dans le texte]. De l'autre côté, les femmes l'acceptent tout naturellement. Voilà encore tout le mal ; car si quelques-unes seulement le faisaient, l'explication serait différente. Ici apparaît donc encore une fois toute l'ironie de l'existence. Pour que la galanterie soit vraie, elle devrait être réciproque et représenter le cours de la cote officielle indiquant l'écart entre beauté et puissance, entre ruse et force. Mais il n'en est pas ainsi. La galanterie revient essentiellement à la femme, et le fait qu'elle l'accepte sans hésiter s'explique par la sollicitude de la nature pour le plus faible, pour l'être défavorisé et pour qui une illusion signifie plus qu'une compensation. Mais cette illusion lui est précisément fatale. Il n'est pas rare que la nature se porte au secours d'un être déparé et le console en le laissant s'imaginer qu'il est plus beau que n'importe qui. Dans ce cas la nature a réparé tout le mal, car cet homme possède alors plus qu'il ne pouvait raisonnablement désirer. Mais se sentir affranchi de la misère grâce à une imagination, être la dupe d'une imagination, n'est-ce pas une moquerie encore plus profonde ? Semblable à l'être déparé, la femme est naturellement très loin d'être *verwahrloset* [en allemand dans le texte : délaissée], mais dans un autre sens elle l'est, puisqu'elle ne peut jamais s'affranchir de l'illusion dont l'existence s'est servie pour la consoler.

« Si on résume une existence féminine dans son ensemble afin d'en montrer les éléments décisifs, il en résulte une impression entièrement fantastique. Les moments critiques de la vie d'une femme ont un tout autre sens que ceux de l'homme ; car chez elle ils bouleversent tout. Dans les drames romantiques de Tieck on trouve parfois un personnage qui de roi de Mésopotamie est devenu

épicier à Copenhague. Toute existence féminine présente précisément une tournure aussi fantastique. Si la jeune fille s'appelle Juliane, sa vie se formera comme suit : « Jadis impératrice du vaste pâturage de l'amour et reine titulaire de toutes les excentricités de la folâtrerie, maintenant Femme Petersen au coin de la ruelle de Badstue. »

« Tant qu'elle est enfant, la fille ne jouit pas d'autant d'égards que le garçon. Dès qu'elle avance en âge, on ne sait pas très bien comment il faut se comporter avec elle ; puis, en fin de compte, arrive la période décisive qui fait d'elle une souveraine. L'homme s'approche en adorateur, car tous les prétendants le sont et il ne s'agit pas du caprice d'un imposteur rusé. Même le bourreau lorsqu'il dépose les *fascés* [la hache dans les faisceaux portés par les licteurs romains rappelait la peine capitale] pour chercher femme, même lui courbe le genou, ayant cependant l'intention de se livrer aussitôt que possible aux exécutions domestiques, qu'il trouve tellement normales, qu'il est loin de chercher une excuse dans le fait que les exécutions publiques sont devenues si rares. L'homme cultivé se conduit d'une semblable manière. Il tombe à genoux, il adore, il se représente la bien-aimée dans les catégories les plus fantastiques, et ensuite, il oublie très rapidement qu'il est tombé à genoux et qu'il savait parfaitement à ce moment-là que ce geste était fantastique. Si j'étais femme, je préférerais être vendue par mon père au plus offrant comme en Orient, car un marché, cela c'est logique. Quel malheur que d'être femme, et pourtant, le malheur quand on est femme est au fond de ne pas comprendre que c'en est un. Quand elle se plaint, ses plaintes ne se portent pas sur le premier fait, mais sur le second. Si j'étais femme je refuserais notamment toute avance et me résignerais à être du sexe faible, si en vérité j'en étais, mais je prendrais garde, ce qui est le principal pour peu qu'on conserve quelque fierté, à ne pas m'éloigner de la vérité. C'est ce dont elle se soucie le moins. Juliane est dans le septième ciel et la Femme Petersen se résigne à son destin.

« Les dieux soient donc remerciés parce que je suis homme et non pas femme. Et pourtant, par là, de quoi ne suis-je point privé ! Car depuis la chanson bachique jusqu'à la tragédie, la poésie est une apothéose de la femme. D'ailleurs tant pis pour elle et pour celui qui admire, car s'il ne prend pas garde, le voilà, il aura subitement le visage allongé. L'homme doit à la femme tout ce qu'il a de beau et d'excellent, et ses exploits, car elle l'enthousiasme. La femme entraîne ; que de tendres joueurs de flûte ont interprété ce thème, et que de bergères y ont prêté l'oreille ! En vérité, mon âme est exempte de jalousie et n'est que reconnaissante envers Dieu ; car je préfère pourtant être homme, même être peu de chose mais l'être réellement, plutôt que d'être femme, c'est-à-dire un personnage

indéterminable et comblé de bonheur dans l'illusion ; je préfère être une concrétion qui signifie quelque chose plutôt qu'une abstraction qui signifie tout. Il en est donc vraiment ainsi : par la femme l'idéalité entre dans la vie, et sans elle que serait l'homme ? Maint homme est devenu un génie grâce à une jeune fille, maint homme est devenu héros grâce à une jeune fille, maint homme est devenu poète grâce à une jeune fille, maint homme est devenu un saint grâce à une jeune fille ; — mais aucun d'eux ne devint génie grâce à la jeune fille dont il obtint la main, car grâce à elle il ne devint que Conseiller d'État ; aucun ne devint héros grâce à la jeune fille dont il obtint la main, car grâce à elle il ne devint que général ; aucun ne devint poète grâce à la jeune fille dont il obtint la main, car grâce à elle il ne devint que père ; aucun ne devint saint grâce à la jeune fille dont il obtint la main, car il n'en obtint aucune et il n'en désira qu'une seule, qu'il n'obtint pas, de même que chacun des autres devinrent génie, héros et poète grâce à la jeune fille dont il n'obtint pas la main. Si l'idéalité de la femme exerce par elle-même un effet entraînant, c'est la femme qui l'entraîne qui devrait lier l'homme pour la vie. Mais l'existence l'énonce autrement. Tout cela signifie donc que c'est dans un rapport négatif que la femme rend l'homme productif dans l'idéalité. Ainsi comprise, la femme est entraînante, mais en la mettant directement en cause on encourrait un paralogisme qu'il faudrait être femme pour ne pas voir. Ou bien a-t-on jamais entendu dire qu'un homme soit devenu poète par sa femme ? Tant que l'homme ne s'est pas lié à elle, elle l'entraîne. C'est cette vérité qui se trouve à la base de l'illusion de la poésie et de la femme. Ou bien le fait qu'il ne s'est pas lié à elle signifie qu'il lutte encore pour l'obtenir. De cette manière une jeune fille a entraîné maint homme et elle a fait d'eux des chevaliers ; mais a-t-on jamais entendu dire qu'un homme soit devenu vaillant par sa femme ! Ou bien le fait qu'il ne la possède pas signifie qu'il ne peut pas du tout l'obtenir. De cette manière une jeune fille a entraîné maint homme et elle a éveillé l'idéalité en lui, à supposer toutefois qu'elle en ait assez pour vous régaler. Mais une femme mariée qui possède pas mal de choses pour vous régaler n'éveille guère l'idéalité. Ou bien le fait qu'un homme ne possède pas de femme signifie qu'il est à la chasse de l'idéal. Il aime peut-être beaucoup de femmes, mais le fait d'en aimer beaucoup est encore une sorte d'amour malheureux, et pourtant l'idéalité de son âme est au fond à rechercher dans cet effort et dans ce désir, et non pas dans ces fractions d'amabilité qui constituent ensemble la *summa summarum* des contributions de chacune d'elles.

« La plus grande idéalité qu'une femme puisse éveiller chez un homme, c'est au fond la conscience de l'immortalité. Le nerf ici de la preuve consiste en ce qu'on pourrait appeler la nécessité d'une

réplique. De même qu'on dit d'une pièce de théâtre qu'elle ne peut se terminer sans que celui-ci ou celui-là donne une réplique, ainsi l'existence, dit l'idéalité, ne peut pas se terminer avec la mort : elle demande une réplique. On trouve souvent cette preuve exprimée positivement dans le journal des annonces officielles. Je trouve cela tout à fait normal, car si elle doit être exprimée dans ce journal-là, il faut qu'elle soit faite positivement. Par exemple : Madame Petersen a vécu de nombreuses années jusqu'à ce qu'il plût à la Providence dans la nuit du 24 au 25 etc. A cette occasion monsieur Petersen a une attaque de réminiscences de l'époque de ses fiançailles et, pour m'exprimer d'une manière tout à fait précise, seule l'idée du « revoir » le console. Entre temps il se prépare à ce « revoir » bienheureux en prenant provisoirement une autre femme, car le second mariage, bien que beaucoup moins poétique que le premier, en est en tout cas une bonne réimpression. Et voilà la preuve positive. Monsieur Petersen ne se contente pas de demander une réplique, non, il exige le revoir dans l'au-delà. On sait que le faux métal prend parfois l'éclat du vrai, c'est la lueur rapide de l'argent. Pour le faux métal c'est tragique, car ce qui est faux doit se résigner à être faux. Il n'en est pas ainsi pour monsieur Petersen. Tout homme a droit à l'idéalité, si donc je ris de monsieur Petersen, ce n'est pas parce qu'il n'a que la lueur rapide de l'argent, en supposant qu'il soit réellement un métal faux, mais parce que cette lueur révèle qu'il l'est devenu. C'est ainsi que la prud'homie se présente sous un jour des plus ridicules lorsque, revêtue d'idéalité, elle nous donne une occasion opportune pour dire comme Holberg : « Penses-tu que cette vache a aussi son Adrienne ? » [Robe à traîne, retroussée, ouverte devant, qui était un costume de gala et que portaient surtout les jeunes femmes.] Il s'agit de ceci : quand la femme éveille l'idéalité chez l'homme et par cela même la conscience de l'immortalité, elle le fait toujours négativement. Celui qui grâce à la femme devint vraiment génie, héros, poète ou saint, a du même coup atteint l'immortel. Si ce qui crée l'idéalité est quelque chose de positif chez la femme, l'épouse, et elle seulement, serait capable d'éveiller la conscience de l'immortalité chez l'homme. L'existence prouve précisément le contraire. Pour éveiller réellement l'idéalité chez son époux, il faut qu'elle meure. Chez monsieur Petersen elle ne l'éveille cependant pas. Si alors c'est à sa mort qu'elle éveille l'idéalité chez l'homme, elle réalise toute la grandeur dont la poésie parle à son sujet, mais, bien entendu, ce qu'elle faisait de positif pour lui n'éveillait pas l'idéalité. Cependant, à mesure qu'elle avance en âge, son importance devient de plus en plus douteuse parce qu'elle a commencé par vouloir réellement signifier quelque chose de positif. Plus la preuve est faite positivement, moins elle prouve, car on ne fait alors que soupirer après

quelque chose de vécu dont la substance, puisque vécue, selon toute supposition a dû être essentiellement épuisée. La preuve devient on ne peut plus positive quand l'objet du regret se reporte sur les replis de la vie matrimoniale : à ce moment-là ils étaient tous les deux ensemble au parc aux cerfs. On pourrait tout aussi bien se mettre à regretter une vieille paire de pantoufles dans lesquelles on s'est trouvé un jour à l'aise, mais ce regret ne prouve rien quant à l'immortalité de l'âme. Plus la preuve est faite négativement, mieux cela vaut, car le négatif dépasse le positif, il est infini et par là même la seule chose positive.

« Toute l'importance de la femme est négative, son importance positive n'est rien en comparaison, oui, elle est peut-être même plutôt pernicieuse. C'est cette vérité que l'existence lui a cachée en la consolant par une illusion qui dépasse tout ce qui peut naître dans le cerveau d'un homme, et en accommodant l'existence d'une manière maternelle pour que le langage et toutes choses la viennent confirmer dans l'illusion. Et si on ne voit pas en elle l'inspiratrice, mais celle de qui émane la perte, soit parce que c'est par elle que le péché est entré dans le monde, soit parce que c'est son infidélité qui détruit tout, l'opinion à son égard reste toujours galante. Car lorsqu'on entend de tels propos, on serait amené à croire que la femme serait capable de devenir infiniment plus coupable que l'homme, ce qui évidemment est un énorme compliment. Hélas ! hélas ! hélas ! il en est tout autrement. Il y a là une interprétation secrète que la femme ne comprend pas ; car l'instant d'après le monde entier reconnaît comme sienne la conception de l'État, selon laquelle l'homme est responsable de sa femme. On la juge d'une autre manière qu'on n'a jamais jugé aucun homme, car celui-ci est réellement condamné tandis qu'à la fin la condamnation dont elle est l'objet n'est pas plus clémente — car alors toute sa vie n'aurait pas été une illusion — mais on rend une ordonnance de non-lieu, et le coût du procès sera aux frais de la princesse, c'est-à-dire à ceux de l'existence. Au premier moment elle doit être douée de toutes les ruses possibles, et sitôt après on se rit de celui qu'elle trompe, ce qui est une contradiction, et il est encore possible à la femme de Putiphar elle-même de se donner l'apparence d'avoir été séduite. La femme est ainsi douée d'une possibilité que nul homme ne possède, d'une possibilité prodigieuse ; mais sa réalité y est proportionnée et le plus terrible de tout c'est ce charme illusoire dans lequel elle se sent heureuse.

« Laissez donc Platon remercier les dieux d'avoir été contemporain de Socrate, ce dont je l'envie ; laissez-le remercier les dieux d'avoir été grec, ce dont je l'envie ; mais lorsqu'il les remercie d'avoir été homme et non pas femme, je suis d'accord avec lui de toute mon âme. Si j'avais été femme et si je pouvais comprendre ce

que je comprends aujourd'hui — quelle horreur ! si j'avais été femme et, par conséquent, incapable de le comprendre, — ce serait plus horrible encore.

« Mais si les choses se présentent bien ainsi, il s'ensuit que l'on devrait s'abstenir de tout rapport positif avec la femme. Partout où elle est de la partie, on se heurte toujours immédiatement à cet inévitable hiatus qui la rend heureuse, parce qu'elle ne s'en aperçoit pas, et qui coûte la vie à l'homme s'il le découvre.

« Des rapports négatifs avec la femme peuvent nous rendre infinis, il faut toujours l'avouer, l'avouer en l'honneur de la femme, et on peut le dire sans la moindre réserve ; car cela ne dépend pas essentiellement d'une qualité particulière de la femme en question, de son charme ou de la durée de son charme. C'est dû à son apparition au moment précis où l'idéalité se montre. C'est un moment bref, et elle fera bien de disparaître aussitôt après. Car des rapports positifs avec la femme rendent l'homme fini dans les proportions les plus vastes. Le plus qu'une femme puisse faire pour un homme, c'est donc d'apparaître devant lui au juste moment ; elle est incapable de faire cela de sa propre volonté, le sort en décidera ; ensuite le maximum qu'elle puisse faire pour un homme, c'est de lui être infidèle au plus tôt. La première idéalité aidera l'homme à atteindre une idéalité intense, et il sera alors sauvé absolument. Il est vrai que la seconde idéalité est achetée au prix de la plus profonde douleur, mais elle est aussi le suprême bonheur ; naturellement, il ne peut pas la désirer avant qu'elle se manifeste ; mais aussi il rend grâce à la femme parce qu'elle s'est manifestée ; et puisque, humainement parlant, il n'a pas grande raison d'être tellement reconnaissant, tout est bien. Mais malheur à lui si elle lui reste fidèle !

« Je remercie donc les dieux parce que je suis un homme et non pas une femme ; et je remercie encore une fois les dieux parce qu'aucune femme par un engagement à vie ne m'oblige perpétuellement à réfléchir après coup.

« Quelle étrange invention aussi que le mariage ! Et ce qui le rend plus étrange encore, c'est qu'il passe pour une démarche spontanée. Et pourtant, aucune démarche n'est aussi décisive ; car rien n'est aussi autoritaire, aussi despotique dans une vie humaine que le mariage. Un acte aussi décisif, il faudrait donc le faire spontanément ! Et pourtant le mariage n'est pas une chose simple, mais extrêmement compliquée et équivoque. De même que la chair de la tortue a le goût de toutes sortes de chairs, le mariage a un goût de tout, et de même que la tortue est un animal lent, le mariage l'est aussi. L'amour est pourtant quelque chose de simple, mais un mariage ! Est-ce un acte païen ou un acte chrétien, ou est-ce qu'on y trouve quelque chose de divin ou de profane, ou de bourgeois ou

d'un peu de tout ; est-ce l'expression de cet inexplicable érotisme, de cette *Wahlverwandtschaft* [en allemand dans le texte : affinité élective] des âmes harmonieuses, ou est-ce un devoir ou une association ou un acte opportun dans la vie, ou est-ce les traditions et les usages de certains pays, ou bien est-ce un peu de tout ? Est-ce chez le musicien de la ville ou chez l'organiste qu'il faut commander la musique, ou faut-il en avoir un peu de chacun d'eux ? Est-ce le pasteur ou le commissaire de police qui doit prononcer le discours et enregistrer les noms dans le livre de la vie — ou dans celui du quartier ? Est-ce par les sons d'un harmonica à bouche que le mariage se fera annoncer, ou prête-t-il l'oreille à ce chuchotement qui résonne comme celui des « fées d'une nuit d'été dans leurs grottes » ? [Phrase d'Œhlenschlagar dans son drame romantique *Aladin*.] Et un numéro aussi mélangé, un passage aussi combiné, plus compliqué que n'importe quel autre, chaque Pierre ou Paul prétendant au mariage pense l'avoir fait entendre en contractant un tel mariage, ou pense le faire entendre en vivant comme époux. Mes chers camarades ! Ne devrions-nous pas, à défaut d'autre cadeau de noces et de félicitations donner à chacun des futurs époux un NB et à leur mariage deux NB en signe d'inattention réitérée ! Exprimer une seule idée dans sa vie peut être assez fatigant, mais penser quelque chose d'aussi composite, et donc en faire une synthèse, exprimer quelque chose d'aussi composite de façon que chaque facteur ait sa part et que l'ensemble soit respecté : oui, vraiment grand est celui qui réussit. Et pourtant, chaque Pierre ou Paul prétendant au mariage le fait, et bien sûr qu'il le fait, car ne dit-il pas qu'il le fait spontanément ? S'il convient de le faire spontanément, ce ne peut être qu'en vertu d'une spontanéité supérieure qui a pénétré toute la réflexion. Mais de cela on ne parle même pas. Il est inutile de questionner un époux. Celui qui enfin a fait gaffe en éprouve continuellement les conséquences. La gaffe, c'est d'avoir fait le premier pas, et la vengeance c'est qu'on est obligé de regarder ensuite ce qu'on a fait. Tantôt il a du succès, il devient pathétique et pense avoir fait quelque chose d'extraordinaire en se mariant, tantôt il bat en retraite, tantôt c'est par une légitime défense qu'il loue le mariage, mais j'attends en vain une unité de pensée qui tienne ensemble des *disjecta membra* [« membres dispersés » : Horace, *Satires*, I, 4, 62] des conceptions les plus hétérogènes de la vie.

« Être un simple jobard prétendant au mariage est donc camelote, être un séducteur aussi est camelote, vouloir faire une expérience avec une femme par simple divertissement est encore camelote. Au fond, par ces deux dernières méthodes, l'homme fait pour le moins d'aussi grandes concessions à la femme que par le mariage. Le séducteur cherche à affirmer sa personnalité en trompant, mais le

fait qu'il trompe, qu'il veut tromper, qu'il se donne la peine de tromper, est aussi l'évidence de sa dépendance envers la femme, et il en est de même chez celui qui tente une expérience sur elle.

« Pour imaginer des rapports positifs avec la femme, la réflexion devrait y jouer un tel rôle que pour cette raison même les rapports ne se réaliseraient pas. Être un excellent époux et, cependant, sans bruit séduire toutes les filles, avoir l'air d'un séducteur et, cependant, conserver au fond de soi toute l'ardeur romantique, cela représente tout de même quelque chose, mais la concession, à la puissance première, serait cependant anéantie à la puissance seconde. L'homme ne possède sa vraie idéalité que dans une reduplication [un redoublement, une dualité qui désigne le rapport objectif que la réflexion produit]. Toute existence spontanée doit être anéantie, et l'anéantissement doit toujours être assuré par une expression fautive. La femme ne peut pas comprendre une telle reduplication, le caractère de l'homme lui deviendra par là inexprimable. Si la nature d'une femme pouvait prendre corps dans une telle reduplication, aucun rapport érotique avec elle ne serait plus imaginable et, telle qu'est notoirement sa nature, le rapport érotique est troublé par la nature de l'homme, qui trouve toujours sa vie dans l'anéantissement de ce qui constitue sa vie à elle.

« Alors, dirait-on, peut-être prêcherai-je le couvent et porterai à juste titre le nom d'Eremita ? Nullement. Supprimez tranquillement le couvent. Le couvent, lui aussi, n'est qu'une expression spontanée de l'esprit, et l'esprit ne se laisse pas exprimer spontanément. Se servir de l'or ou de l'argent ou de la monnaie de papier, c'est la même chose. Mais celui qui jamais ne dépense un liard à moins qu'il ne soit faux comprend ce que je veux dire. Celui pour qui toute expression spontanée n'est qu'un faux, lui, et lui seul est plus en sûreté que s'il entrait au couvent ; il demeure un Eremita, même si jour et nuit il voyageait en omnibus. »

A peine Victor eut-il fini que le marchand de modes bondit, renversa une bouteille de vin devant lui et commença par ces mots :

« Bien parlé, mes chers camarades, bien parlé, plus je vous entends, plus je suis certain que vous êtes des conspirateurs, je vous salue comme tels, je vous comprends comme tels, — car on comprend des conspirateurs de loin. Et pourtant, que savez-vous, qu'est votre brin de théorie que vous représentez comme le résultat de l'expérience, de votre brin d'expérience, que vous recousez afin d'en faire une théorie ? et ceci pour y croire un instant et l'instant d'après pour subir une illusion. Non, moi, je connais la femme — par son côté faible, ce qui veut dire que je la connais vraiment. Dans mon étude je ne recule devant aucune épouvante, devant aucun

moyen pour me convaincre de ce que j'ai compris ; car je suis enragé et pour comprendre la femme, il faut être enragé ; si on ne l'est pas auparavant, soyez sûr qu'on le devient après l'avoir comprise. De même que le brigand a son repaire près de la grand route bruyante, le fourmilier son terrier près du sable mouvant et le corsaire sa cachette au bord de la mer orageuse, ainsi moi, j'ai ma boutique de modes au milieu de la foule, séduisante et irrésistible pour toute femme, comme la montagne de Vénus pour l'homme. C'est dans une telle boutique de modes qu'on apprend à la connaître pratiquement et radicalement et sans toutes les histoires théoriques. Oui, même si la mode n'avait d'autre sens que faire que la femme dans l'ardeur de ses appétits se dépouille de tous ses vêtements, ce serait quelque chose. Mais il n'en est pas ainsi, la mode n'est ni la volupté manifeste, ni la débauche tolérée, mais un commerce clandestin de l'indécence autorisée comme décence. Et de même que dans la Prusse païenne la jeune fille en âge d'être mariée portait une cloche dont la sonnerie servait de signal aux hommes, de même la vie d'une femme à la mode est une éternelle sonnerie, non pour les hommes débauchés, mais pour les hommes friands de plaisirs. On pense que le bonheur est femme — eh oui ! il est certes inconstant ; il l'est au moins dans quelque chose, car il peut donner beaucoup, et à ce titre il n'est pas femme. Non, la mode est femme, car la mode est l'inconstance dans le non-sens qui ne connaît qu'une seule conséquence, celle de devenir toujours de plus en plus absurde. Une heure passée dans ma boutique vaut plus que des années et des jours passés au dehors, si on désire connaître la femme ; je parle de ma boutique de modes, car elle est la seule de la capitale, il n'est pas question de concurrence ; qui oserait en effet entrer en lice avec celui qui s'est complètement sacrifié comme pontife au service de cette idolâtrie ? Non, il n'y a pas de société distinguée où mon nom ne figure le premier et le dernier, et il n'y a pas de société bourgeoise où mon nom, sitôt prononcé, n'inspire une vénération sacrée, semblable à celle du roi, et il ne sort pas de ma boutique de costume si fou qu'il ne soit accompagné d'un chuchotement quand il traverse la salle ; et il n'est pas de dame de race qui ose passer à côté de ma boutique, ni de jeune fille bourgeoise qui passe devant elle sans soupirer et penser : « si seulement j'en avais les moyens ! ». Et enfin, elle ne serait pas non plus déçue. Je ne trompe personne ; je livre le plus fin, le plus coûteux aux prix les moins élevés, oui, je le vends au-dessous de son prix, car je ne désire pas faire de bénéfices, — non, tous les ans je perds beaucoup d'argent. Et cependant, je veux gagner, je le veux, je donnerai jusqu'à mon dernier sou pour corrompre, pour soudoyer les organes de la mode afin de gagner la partie. C'est avec une volupté sans pareille que j'expose les étoffes les plus précieuses,

que je les coupe, que j'arrange de véritables dentelles de Bruxelles pour en faire un habit de fou que je vends au prix le moins élevé, ainsi que des étoffes fines et à la mode. Vous pensez peut-être que ce n'est qu'à certains moments que la femme désire être à la mode. Loin de là, elle le veut toujours et c'est la seule chose à laquelle elle pense. Car la femme a de l'esprit, mais il est en d'aussi bonnes mains que les ressources du fils prodigue, et la femme est douée de réflexion dans une mesure inconcevable, car il n'est pour elle rien de si sacré qu'elle ne le puisse immédiatement ramener à la parure, et l'expression suprême de la parure, c'est la mode ; quoi d'étonnant d'ailleurs qu'elle le trouve commensurable, car la mode, n'est-ce pas ? est chose sacrée ; et il n'est rien de si insignifiant qu'elle ne sache encore mettre en rapport avec la parure, et l'expression la plus bête de la parure, c'est la mode ; et il n'y a rien, rien dans toute sa tenue, pas le moindre ruban, dont elle ne se forme une idée de son rapport avec la mode, et dont elle ne découvre immédiatement si la dame qui passe a remarqué ces choses ; car pour qui se pare-t-elle sinon pour les autres dames ! Même dans ma boutique où elle vient pour être équipée suivant la mode, même là elle est à la mode. De même qu'il y a un costume spécial pour le bain et un autre pour monter à cheval, il existe aussi une tenue d'un caractère tout particulier qui est à la mode pour faire des courses. Cette tenue n'est pas nonchalante comme le négligé dans lequel il plaît à une femme de se laisser surprendre dans la matinée. A ce moment-là ce qui compte surtout est sa féminité et la coquetterie de se laisser surprendre. La tenue à la mode par contre, est calculée pour être nonchalante, un peu frivole, sans que la femme en soit gênée, car un marchand de modes entretient avec elle d'autres relations qu'un chevalier. La coquetterie consiste à se montrer de cette façon-là à un homme qui, en raison de sa situation sociale, n'ose pas prétendre à la reconnaissance féminine de la part de la dame, mais qui doit se contenter des casuels qu'elle laisse tomber à profusion sans même y penser et sans qu'il lui vienne à l'idée de se conduire en dame vis-à-vis d'un marchand de modes. L'essentiel est donc que la féminité en un certain sens est éliminée et la coquetterie rendue sans effet grâce à la supériorité hautaine de la dame distinguée, qui sourirait à la moindre allusion à des relations de ce genre. Si elle est en négligé, elle se dérobe quand elle reçoit une visite et se trahit, en se cachant, — dans la boutique elle se découvre avec une nonchalance extrême, car il ne s'agit que d'un marchand de modes — et elle est femme. Tantôt elle laisse glisser un peu le châle, faisant apparaître plus ou moins de sa nudité, et si je ne sais pas ce que cela signifie, ce qu'elle veut, ma renommée serait perdue, tantôt elle fait la prude *a priori*, tantôt elle gesticule *a posteriori*, ou elle se déhanche, tantôt elle se regarde dans la glace et y aperçoit mon

visage admirateur, tantôt elle zézaie, elle trotte, elle plane, elle traîne négligemment le pied, tantôt elle s'enfonce mollement dans un fauteuil, tandis que je lui présente dans une humble attitude un flacon et par mon adoration calme ses vapeurs ; tantôt elle me frappe malicieusement de la main, elle perd son mouchoir et, sans aucun mouvement, elle laisse même tranquillement son bras rester dans sa position négligemment pendante, tandis que je m'incline profondément pour ramasser le mouchoir, le lui tend et suis gratifié d'un petit signe de tête protecteur. C'est ainsi qu'une dame à la mode se comporte quand elle est dans ma boutique. Je ne sais pas si Diogène réussit à émouvoir la femme qui, dans une attitude quelque peu indécente s'était mise à genoux pour prier, en lui demandant si elle pensait que les dieux pouvaient la voir de derrière [Diogène le cynique, d'après Diogène de Laërce, VI, 37] ; mais je sais bien que si je disais à sa Grâce à genoux : les plis de votre robe ne sont pas à la mode, elle craindrait cela plus que d'offenser les dieux. Malheur à la femme déclassée, à la cendrillon qui ne le comprend pas ! *Pro dii immortales*, qu'est-ce qu'une femme quand elle n'est pas à la mode ? *Per deos obsecro*, [je vous jure au nom des dieux] qu'est-ce qu'une femme quand elle est à la mode !

« N'en est-il pas ainsi ? Faites-en l'expérience : supposons que l'amant, au moment où sa bien-aimée s'abandonne avec transport entre ses bras et, cachant sa tête contre sa poitrine, lui chuchote mystérieusement : à toi éternellement, supposons qu'il lui dise : « Chère Catinka, ta coiffure n'est pas du tout à la mode. » Les hommes n'y pensent peut-être pas, mais celui qui le sait et qui jouit de la considération de le savoir est l'homme le plus dangereux du royaume. Je ne sais pas combien d'heures bienheureuses l'amant passe avec la bien-aimée avant le mariage, mais les heures bienheureuses qu'elle passe dans ma boutique lui filent sous le nez. Sans ma lettre patente et sans ma sanction, un mariage est après tout un acte non valable, ou bien une entreprise très plébéienne. Supposons que le moment est venu où ils doivent se rencontrer devant l'autel, qu'elle se présente avec la meilleure conscience du monde, que tout ait été acheté chez moi et essayé devant moi, si je me précipitais en disant : « Mais, mon Dieu, ma gracieuse demoiselle, cette couronne de myrtes est tout à fait mal épinglée », — la cérémonie serait peut-être remise. Mais de tout cela les hommes ne savent rien, il faut être marchand de modes pour le savoir. Une réflexion si énorme est nécessaire pour contrôler la réflexion d'une femme, que seul un homme qui s'y est sacrifié y parvient, et il n'y parvient que s'il en possède le don originel. Heureux pour cette raison l'homme qui ne se lie avec aucune femme, car même si elle n'appartient à aucun autre homme, elle ne lui appartient cependant pas ; elle appartient à ce fantôme, formé

des rapports dénaturés de la réflexion féminine avec la réflexion féminine qui s'appelle la mode. Voilà pourquoi une femme devrait toujours jurer sur la mode, car il y aurait de la force dans son serment ; la mode après tout est la seule chose à laquelle elle pense, la seule chose que par sa pensée elle peut appliquer à tout, introduire dans toutes choses. De ma boutique sort le joyeux message pour toutes les dames distinguées du grand monde à qui la mode impose l'usage d'une coiffure spéciale quand elles vont à l'église, un peu différente s'il s'agit de la grand messe ou des vêpres. Alors, quand les cloches sonnent, l'équipage s'arrête devant ma porte. Sa Grâce descend (car il a été proclamé aussi que personne ne sait arranger correctement cette coiffure sauf moi, le marchand de modes) ; je me précipite devant elle en faisant des révérences profondes et je la conduis dans mon salon ; pendant qu'elle s'alanguit mollement, j'arrange tout. Elle est prête, elle s'est regardée dans la glace ; rapide comme un messenger des dieux, je prends les devants, j'ouvre la porte du salon et je m'incline, je me hâte vers la porte de la boutique, mets mon bras sur la poitrine, comme un esclave oriental, mais, encouragé par une gracieuse révérence, je me risque même à lui jeter un baiser du bout de mon doigt, baiser plein d'adoration et d'admiration. — Elle est installée dans sa voiture, et voilà ! elle a oublié son psautier. Je sors en vitesse et le lui tends par la portière ; je me permets encore une fois de lui rappeler de pencher la tête légèrement à droite et de remettre elle-même un peu d'ordre, si par hasard, en sortant de la voiture, la coiffure s'est un peu dérangée. Elle s'en va à l'église pour son édification.

« Vous pensez peut-être que ce ne sont que les femmes du monde qui rendent hommage à la mode ! Loin de là. Voyez mes couturières, pour les toilettes de qui je n'épargne aucune dépense, pour que les dogmes de la mode puissent être proclamés dans ma boutique même. Elles forment une phalange de demi-folles et moi-même, comme un grand-prêtre, je donne un exemple éclatant et je prodigue tout, afin seulement de rendre à l'aide de la mode toute femme ridicule. Car, quand le séducteur se vante en disant que la vertu de toute femme est à vendre à l'acheteur opportun, je ne le crois pas, mais je crois que toute femme, en peu de temps, peut être fanatisée par l'introspection folle et contaminante de la mode qui la corrompt tout autrement que si elle était séduite. J'en ai fait plus d'une fois l'expérience. Si je n'y parviens pas moi-même, je lance après elle quelques-unes des esclaves de la mode appartenant à son milieu social ; car de même qu'on dresse des rats à mordre des rats, de même la morsure de la femme fanatisée est comme celle de la tarentule. Et c'est surtout dangereux lorsqu'un homme vous vient en aide. Je ne sais pas si je suis serviteur du

diable ou du dieu, mais j'ai raison, je veux avoir raison, je le veux aussi longtemps que je posséderai un seul liard, je le veux jusqu'à ce que le sang jaillisse du bout de mes doigts. Le physiologiste dessine le corps de la femme afin de montrer les conséquences épouvantables du corset et, en face, il dessine le corps normal. Cela est juste, mais seul l'un des dessins possède la validité de la réalité, car toutes les femmes portent des corsets. Dépeignez donc la misérable extravagance chétive de celle qui a la manie des modes, décrivez cette réflexion lente qui la dévore et dépeignez la pudeur féminine qui moins que n'importe quoi a connaissance d'elle-même, faites-le bien et vous aurez du même coup jugé la femme et, en réalité, porté sur elle un jugement terrible. Si jamais je découvre telle jeune fille qui, modeste et humble, n'a pas été corrompue par des relations indécentes avec des femmes, je me chargerai de la faire tomber. Je la ferai prendre dans mes rets, et la voilà sur le lieu de sacrifice, c'est-à-dire dans ma boutique. Je la toise du regard le plus méprisant dont la nonchalance hautaine saura m'armer, elle périt d'effroi et un rire venant de la pièce voisine où mes acolytes bien dressés se trouvent l'anéantit. Puis quand je l'ai affublée à la mode, quand elle a l'air plus fou qu'un échappé de Bicêtre, au point même qu'elle ne serait plus admise dans une maison d'aliénés, elle me quitte bienheureuse, et personne, pas même un dieu, ne saurait l'effrayer, car elle est à la mode.

« Me comprenez-vous maintenant, comprenez-vous pourquoi je vous appelle des conjurés, bien que de loin seulement. Comprenez-vous maintenant ma conception de la femme ? Tout dans la vie est une question de mode : la piété est une question de mode, de même que l'amour et les jupes à baleine et un anneau dans le nez. Ainsi je veux de toutes mes forces venir en aide au génie transcendant qui désire rire de l'animal le plus ridicule de tous. Puisque la femme a tout réduit à la mesure de la mode, je veux la prostituer, comme elle l'a mérité, à l'aide de la mode ; moi, le marchand de modes, je ne me donne ni trêve ni repos, mon âme me déchire quand je pense à ma tâche, — elle portera encore un anneau dans le nez. N'allez donc plus rechercher une bien-aimée, renoncez à l'amour qui est le voisinage le plus dangereux, car vos bien-aimées porteront aussi à la fin un anneau dans le nez. »

Ensuite, Johannès le séducteur prit la parole :

« Très honorés camarades, avez-vous le diable au corps ? Vous parlez vraiment comment des messieurs des Pompes, vos yeux sont rouges de larmes et non de vin. Vous m'attendrissez aussi presque jusqu'aux larmes, car un amoureux malheureux traîne une vie très misérable. *Hinc illic lacrymæ*. [« de là viennent ces larmes » : Térence,

L'Andrienne ou *La jeune Fille d'Andros*, 126.] Enfin, je suis un amoureux heureux et ne désire que le demeurer toujours. Il s'agit peut-être d'une concession envers la femme dont Victor a tellement peur ? Pourquoi pas ? C'est une concession. En détachant cette capsule de la bouteille de champagne, je fais aussi une concession, de même qu'en laissant son écume se précipiter dans la coupe, et je le fais en levant la coupe aux lèvres, et, en la vidant à présent, *concedo*. Maintenant la coupe est vide, je ne fais donc aucune concession. Ainsi avec les filles. Si un amoureux malheureux a acheté un baiser trop cher, cela me prouve simplement qu'il ne sait ni découvrir saint Pierre, ni couvrir saint Paul. Je ne l'achète jamais trop cher, je laisse ce soin aux filles. Qu'est-ce que cela signifie ? Pour moi c'est le plus beau, le plus merveilleux, le plus persuasif et presque le plus concluant *argumentum ad hominem*, [preuve personnelle] mais comme toute femme, au moins une fois dans sa vie, possède cette primordialité dans l'art de raisonner, pourquoi alors ne me laisserais-je pas convaincre ! Notre jeune ami veut le penser. Qu'il s'achète donc un « baiser de pâtissier » [un gâteau danois] et qu'il le contemple. Moi, je veux jouir. Pas de blague ! C'est pourquoi dans une vieille chanson il est dit d'un baiser : *Es ist kaum zu seh'n, es ist nur für Lippen, die genau sich verstehen*, [en allemand dans le texte : à peine visible, il n'est fait que pour des lèvres qui se comprennent intimement] oui, qui se comprennent si intimement que toute réflexion n'est qu'insolence et folie. Celui qui à vingt ans ne comprend pas qu'il existe un impératif catégorique : « jouissez », est un sot, et celui qui ne saisit pas sa chance, est un type de Christiansfeld [secte religieuse]. Mais vous êtes des amoureux malheureux, c'est pourquoi vous voulez transformer la femme. Que les dieux nous en préservent ! Telle qu'elle est, elle me plaît, entièrement comme elle est. Même là, la plaisanterie de Constantin enferme un secret désir. Moi, au contraire, je suis galant. Pourquoi pas ? La galanterie ne coûte rien et vous procure tout, et elle est la condition de toute jouissance érotique. La galanterie est la franc-maçonnerie de la sensualité et de la volupté entre homme et femme. C'est un langage de la nature, comme l'est d'ailleurs toujours le langage de l'amour. Il n'est pas fait de sons, mais de convoitises déguisées qui continuellement intervertissent les rôles. Je comprends qu'un amoureux malheureux soit assez peu galant pour vouloir convertir son déficit en une traite sur l'éternité. Et pourtant je ne le comprends pas, car à mon avis la femme représente en elle une valeur plus que satisfaisante. J'en donne l'assurance à toute femme et c'est la vérité, et de plus je suis certainement le seul à n'être pas abusé par cette vérité. Mon prix courant n'indique pas si une femme fêlée vaut moins que l'homme. Je ne cueille pas de fleurs brisées, je laisse cela aux maris pour garnir

leurs marottes de carnaval. Si par exemple Edouard changeait d'avis et retombait amoureux de Cordélia [voir *Le journal d'un séducteur* dans le livre *Ou bien... ou bien*], ou s'il se mettait à nouveau à proclamer son amour, c'est son affaire, pourquoi me mêlerais-je de ces choses qui ne me regardent pas ? Ce que je pensais d'elle, je le lui ai expliqué en son temps, et en vérité elle aussi m'a convaincu de manière absolument satisfaisante, elle m'a convaincu que ma galanterie était bien à sa place. *Concedo. Concessi.* [J'ai avoué.] Si une nouvelle Cordélia se présentait devant moi, je ferais représenter *L'anneau N° 2*. [*L'anneau N° 2 ou Le mariage malheureux par délicatesse*, comédie du britannique Farquhar (1678-1707)]. Mais vous, vous êtes des amoureux malheureux et des conspirateurs, et vous avez été plus trompés que les jeunes filles, et cela bien que vous soyez largement doués. Mais la résolution, la résolution de la convoitise est la pointe de l'existence. Notre jeune ami reste toujours dehors. Victor est un rêveur ; Constantin a acheté trop cher son intelligence ; le marchand de modes est un enragé. Et à quoi bon ? Tous quatre cajolant une seule jeune fille, tout s'en ira bien entendu en fumée. Si l'on est doté d'assez de rêve pour idéaliser, si l'on a assez de goût pour prendre part au choc solennel des verres de la jouissance, assez d'intelligence pour rompre, exactement comme la mort sait le faire, assez d'emballement pour vouloir recommencer à jouer — alors on sera le favori des dieux et des jeunes filles. Mais à quoi bon parler ici. Je ne veux pas faire de prosélytes. Le lieu ne s'y prête pas non plus. Certes, j'aime le vin, certes, j'apprécie l'opulence du banquet, c'est très bien, mais il faut qu'une jeune fille soit en ma compagnie pour que je prenne la parole. Remercions donc Constantin du banquet, du vin et de l'excellente ambiance ; par contre, les discours laissent beaucoup à désirer. Mais afin qu'il n'en soit pas ainsi jusqu'à la fin, moi, je vais parler à la louange de la femme. Si celui qui veut parler dignement en l'honneur de la divinité doit être inspiré par elle et donc apprendre d'elle-même ce qu'il faut dire, il en est de même lorsqu'il est question de la femme. Car la femme est encore moins que le dieu un caprice du cerveau de l'homme ou un rêve en plein jour, quelque chose qu'on invente soi-même et dont on discute *pro et contra*. Non, c'est exclusivement d'elle-même qu'on apprend à parler d'elle. Et plus il y a de femmes pour vous donner cet enseignement, mieux cela vaut. La première fois on apprend, la seconde fois déjà on est bien avancé, comme lorsqu'aux savantes soutenances de thèses on se sert des politesses du dernier adversaire envers l'adversaire suivant. Mais malgré cela, rien n'a été perdu. Car pas plus qu'un baiser n'est un échantillon, et pas plus qu'une étreinte n'est un effort, ce sujet-là n'est épuisé comme la démonstration d'une proposition mathématique, qui demeure la même, quelles que soient les lettres qu'on y introduit.

Ces choses-là conviennent aux mathématiques et aux fantômes, mais non à l'amour et à la femme, car chacune d'elles est une démonstration nouvelle, qui d'une manière différente prouve l'exactitude de la même proposition. Je trouve ma joie dans le fait que le sexe faible, loin d'être inférieur à l'homme, est au contraire le sexe le plus parfait. Cependant, je veux revêtir mon discours d'un mythe, et au nom de la femme que vous avez si injustement offensée, je serais heureux si mon discours pouvait être la condamnation de vos âmes, au moment même où la jouissance apparaît mais vous fuit, comme les fruits de Tantale, [Tantale dans les enfers voyait les fruits succulents au-dessus de sa tête s'éloigner s'il voulait les saisir] pour la raison que vous les avez fuis et que vous avez offensé la femme. Car ce n'est qu'ainsi qu'elle est offensée, bien qu'elle soit très supérieure à ces choses-là, et que soient punis tous ceux qui osent l'offenser. Je n'offense personne. De telles choses ne sont que caprices de maris et calomnies, puisqu'au contraire je rends beaucoup plus de justice à la femme que ne le font les maris.

« A l'origine il n'y avait qu'un seul sexe, racontent les Grecs, et ce fut celui de l'homme. [Pandore est l'Ève des Grecs : Hésiode, *La Théogonie*, 590 pp. raconte le mythe de *Pandore*, la première femme, créée par Vulcain, qui fut envoyée sur terre et y donna l'essor à tous les maux.] Magnifiquement doué, l'homme fit honneur aux dieux, il était même si magnifiquement doué qu'il advint aux dieux ce qui arrive parfois à un poète ayant épuisé toute sa force dans sa création poétique, ils devinrent envieux de l'homme. Oui, ce qui fut pire, ils eurent peur de lui, ils craignirent qu'il ne se soumette à leur joug qu'à contre-cœur et, bien que sans raison, qu'il réussisse même à faire chanceler le ciel. Ils avaient ainsi évoqué une force qu'ils ne se croyaient guère en état de dompter. L'émoi et l'inquiétude régnèrent alors dans le conseil des dieux. Ils avaient été très prodigues en créant l'homme, ce qui témoignait de leur générosité. Maintenant, en état de légitime défense, il fallait tout oser, car, pensaient-ils, ils avaient joué à tout perdre ; ils ne pouvaient pas désavouer leur acte, comme le poète parfois revient sur sa pensée. L'homme ne pouvait pas être contraint par la force, car les dieux eux-mêmes auraient pu s'en charger, mais c'était justement là-dessus qu'ils avaient des doutes. Il fallait donc l'attraper et le contraindre à l'aide d'une force plus faible que la sienne et, pourtant, plus forte, assez forte pour le contraindre. Mais quelle force prodigieuse ne serait pas nécessaire pour y arriver ! Cependant, la nécessité apprend même aux dieux à se surpasser eux-mêmes en ingéniosité. Ils cherchèrent et méditèrent — et ils trouvèrent. Cette force, ce fut la femme, le prodige de la création, prodige plus grand que l'homme aux yeux même des dieux,

découverte telle que dans leur naïveté les dieux ne pouvaient cesser de s'en louer eux-mêmes. Que peut-on dire de plus en son honneur, sinon qu'elle serait de force à faire ce que les dieux présument au delà de leur propre capacité ; que peut-on dire de plus, sinon qu'elle l'accomplit ; quel prodige ne doit-elle pas être pour en être capable ! C'était une ruse de la part des dieux. L'enchanteresse avait été formée fallacieusement, et aussi, dès qu'elle avait ensorcelé l'homme, elle se transformait et l'emprisonnait dans toutes les extravagances du monde fini. Et voilà exactement ce que les dieux avaient voulu. Peut-on s'imaginer quelque chose de plus charmant, de plus réjouissant, de plus enchanteur que ce que les dieux, pour défendre leur puissance, inventèrent comme étant la seule chose capable d'attirer l'homme ! Et en vérité, il en est ainsi, la femme est cette chose unique, la chose la plus séduisante au ciel et sur la terre. Comparé à elle sous ces aspects, l'homme est quelque chose de très imparfait.

« Et la ruse des dieux connut son succès. Mais pas toujours. A chaque époque il y avait quelques hommes, quelques rares hommes qui s'avisèrent de la supercherie. Ils percevaient bien, plus que n'importe qui, la beauté de la femme, mais ils se doutaient de l'explication. J'appelle ces gens-là des érotiques, et je me compte moi-même parmi eux ; les hommes les appellent des séducteurs, la femme n'a pas de nom pour les désigner, car pour elle il faut s'abstenir de les nommer. Ces érotiques sont des êtres heureux. Leur vie est plus fastueuse que celle des dieux, car jamais ils ne mangent que ce qui est plus précieux qu'ambrosie et ils ne boivent que ce qui est plus délectable que le nectar ; ils se nourrissent des caprices les plus séduisants, des pensées les plus ingénieuses des dieux, jamais ils ne se nourrissent que d'appât ; oh ! volupté sans pareille, oh ! mode de vie bienheureux, ils ne se nourrissent que de l'appât et l'avalent comme les paysans une salade de concombres, et ils se font prendre. Il n'y a que l'homme érotique qui sache apprécier l'appât et même à l'infini. La femme s'en doute et c'est pourquoi une entente secrète existe entre elle et lui. Mais il sait aussi qu'il s'agit d'appât et ce secret, il le conserve pour lui-même.

« Qu'on ne puisse rien imaginer de plus merveilleux, rien de plus exquis, rien de plus séduisant que la femme, les dieux s'en portent garants et, outre cela, la détresse qui aiguise leur génie inventif nous garantit qu'ils ont tout risqué et que pour former son être, ils ont mis en branle toutes les forces du ciel et de la terre.

« Laissons là le mythe. Le concept de l'homme est conforme à son idée. C'est pourquoi on ne peut imaginer dans l'existence qu'un seul type d'homme, et rien qu'un. Mais l'idée de la femme est une généralité et ne s'épuise en aucune femme particulière. Elle n'est pas

ebenbürtig [en allemand dans le texte : égale par la naissance] de l'homme, mais postérieurement à la naissance de celui-ci, elle en a été une partie, et néanmoins plus parfaite que lui. Admettons que les dieux aient pris une parcelle de l'homme pendant qu'il dormait [Genèse, II, 21] de peur de le réveiller s'ils en prenaient trop, ou que les dieux l'aient partagé [d'après le discours d'Aristophane dans le *Banquet* de Platon] de telle manière que la femme en devienne la moitié, — en définitive c'est l'homme qui a été partagé. Dans la subdivision la femme devint d'abord l'égale de l'homme. Elle est une duperie, mais elle ne l'est qu'à l'instant d'après et pour celui qui se laisse duper. Elle est l'être fini ; mais en son état premier, elle est l'être fini intensifié jusqu'à l'infini fallacieux de toute l'illusion divine et humaine. La duperie n'existe pas encore. Mais un instant plus tard, voilà qu'on est dupé. Elle est l'être fini, et ainsi un *collectivum* ; la femme unique renferme en elle les autres. Seul l'érotique le comprend, et c'est pourquoi il sait aimer beaucoup sans être jamais dupé, et sait boire toute la volupté que des dieux rusés furent capables de préparer. Et cela explique pourquoi la femme ne se laisse pas épuiser par une formule quelconque, mais est une infinité d'êtres finis. Veut-on penser son idée, on ressemble à celui qui plonge son regard dans une mer de fantasmagories qui changent continuellement, ou à celui qui est dérouteré en regardant les vagues dont l'écume ne cesse de vous mystifier, car l'idée de la femme n'est qu'une officine de possibilités, et encore une fois c'est chez l'érotique que ces possibilités sont la source d'une rêverie éternelle.

« Alors les dieux lui donnèrent l'aspect fin et éthéré de la brume d'une nuit d'été et, cependant, elle était replète comme le fruit mûr, légère comme l'oiseau, bien qu'elle porte en elle la force attractive de tout un monde, légère parce que le jeu des forces est rassemblé dans le centre invisible d'un rapport négatif qu'elle entretient avec elle-même ; elle a une taille élancée, nettement dessinée et cependant, pour les yeux, cambrée selon les lignes ondoyantes de la beauté ; elle est parfaite et cependant elle donne l'impression de ne se parfaire qu'à l'instant même ; fraîche, douce, rafraîchissante comme la neige récente, elle rougit pourtant dans sa calme transparence ; enjouée comme une plaisanterie qui vous fait tout oublier, apaisante comme le but vers lequel le désir vous attire, elle vous contente en étant elle-même le stimulant de votre désir. C'est ainsi que les dieux s'étaient figurés la situation : l'homme, en apercevant la femme, devait s'étonner comme celui qui reconnaît sa propre image, la vision lui semblait pourtant familière ; il devait s'étonner comme celui qui se verrait lui-même transfiguré dans le reflet de la perfection, s'étonner comme celui qui voit ce dont il ne s'était jamais douté, tout en reconnaissant qu'il aurait dû depuis longtemps découvrir cet élément indispensable à l'existence

et qui cependant est une énigme. C'est précisément cette contradiction dans l'étonnement qui provoque le désir, en même temps que l'étonnement pousse l'homme de plus en plus près vers la vision, de sorte qu'il ne peut pas éviter de la voir, qu'il ne peut pas éviter, à ses propres yeux, de paraître familier avec elle, sans qu'il ose cependant l'approcher, bien qu'il ne puisse pas s'empêcher de la désirer.

« Lorsque les dieux eurent ainsi imaginé la forme de la femme, ils craignirent de n'être pas capables de l'exprimer eux-mêmes. Mais ce qu'ils redoutaient surtout, c'était elle-même. Car par crainte d'un confident qui viendrait déjouer leur ruse, ils n'osaient pas lui faire savoir combien elle était belle. Alors le comble fut mis à l'œuvre. Les dieux mirent sa forme au point, mais ils la dérobèrent tout entière à la femme dans son inconsciente innocence et, par surcroît, ils la lui cachèrent dans le secret impénétrable de la chasteté. Elle était donc parfaite et la victoire était certaine. Elle était attrayante, et d'autant plus qu'elle se dérobait ; comme elle était engageante en s'enfuyant et irrésistible en demeurant toujours sur la défensive ! Les dieux triomphaient. Et aucun attrait n'a été inventé dans le monde entier aussi grand que celui de la femme, et aucun attrait n'est aussi absolu que celui de l'innocence, aucune tentation aussi captieuse que celle de la chasteté et aucune tromperie comparable à celle que la femme représente. Elle n'en sait rien et, cependant, dans la chasteté il se trouve un pressentiment naturel : elle est séparée de l'homme et la cloison de la chasteté est plus efficace que l'épée qui sépare Aladin de Gulnare [allusion au drame romantique de ce nom de A. Œhlenschlaeger] ; et pourtant, l'érotique qui, semblable à Pyrame, colle l'oreille à la cloison de la chasteté, [Ovide, *Les métamorphoses*, IV, 55] perçoit en un pressentiment lointain la joie du désir là derrière.

« La tentation de la femme est ainsi faite. Les hommes offrent ce qu'il y a de plus exquis en pâture aux dieux, et ils ne connaissent rien de plus exquis à offrir ; la femme est ainsi un fruit trompe-l'œil, et les dieux ne connaissaient rien de comparable à elle. Elle vit, elle est parmi nous, présente, tout près de nous, et cependant éloignée de nous à l'infini, isolée dans la chasteté jusqu'à ce qu'elle trahisse elle-même sa cachette, sans savoir comment, car ce n'est pas elle mais c'est l'existence même qui est la rusée dénonciatrice. D'un aspect malin, elle ressemble à l'enfant qui, en jouant, de sa cachette guette au dehors, et cependant sa malice est inexplicable, car elle n'en sait rien elle-même et elle est toujours énigmatique, énigmatique en dérobant son regard, énigmatique en envoyant le messenger du regard, qu'aucune pensée, et encore moins une parole, n'est capable de poursuivre. Pourtant le regard est « l'interprète » de l'âme, et où alors trouver l'explication, si l'interprète lui-même

parle d'une manière incompréhensible ? Elle est calme comme le repos du soir quand nulle feuille ne s'agite, calme comme une conscience qui ignore tout encore ; le mouvement de son coeur est si régulier qu'on doute de son existence, et cependant l'érotique qui sait bien appliquer son stéthoscope découvre le battement dithyrambique du désir comme un accompagnement inconscient. Elle est insouciante comme le souffle du vent, satisfaite comme la mer profonde, et pourtant langoureuse comme l'est ce qui est resté obscur. Mes amis ! mon âme est apaisée, indiciblement apaisée ; je conçois que ma vie aussi exprime une idée, même si vous ne me comprenez pas. Moi aussi, je sers quelque chose de divin, et assurément je ne le sers pas pour rien. De même que la femme est une tromperie des dieux, de même son expression véritable consiste en sa volonté d'être séduite ; et de même que la femme n'est pas une idée, de même la vérité qui en est la conséquence impose à l'érotique la volonté d'aimer autant de femmes que possible.

« L'érotique est seul à connaître la volupté de jouir de la tromperie sans être trompé, et, au fond, seule la femme connaît le suprême bonheur d'être séduite. Je l'ai appris de la femme bien que je ne me sois pas donné beaucoup de temps pour me l'expliquer, et me sois défendu moi-même en servant l'idée à l'aide d'une rupture aussi subite que celle de la mort ; car une future et une rupture se correspondent l'une à l'autre comme le masculin et le féminin. [Un seul mot danois « *Brud* » dans le genre commun désigne la future et dans le genre neutre signifie la rupture.]

Seule la femme le sait, et elle le sait avec son séducteur. Aucun époux ne le conçoit, et elle n'en discute pas non plus avec lui. Elle se résigne à son sort, elle soupçonne qu'il en doit être ainsi et qu'elle ne peut être séduite qu'une seule fois. C'est pourquoi au fond elle ne se fâche jamais contre son séducteur, du moins s'il l'a vraiment séduite et s'il a exprimé l'idée. Une promesse de mariage rompue et d'autres choses pareilles ne sont naturellement que galimatias et non séduction. A ce point de vue, ce n'est pas un si grand malheur pour une femme d'avoir été séduite, et c'est son bonheur si elle l'est. Une excellente jeune fille séduite pourra devenir une épouse excellente. Si je n'étais pas bon moi-même à être un séducteur, et vraiment, en me considérant comme tel, j'éprouve un profond sentiment de ma médiocrité, et si je désirais être un époux, je choiserais toujours une jeune fille séduite afin de ne pas me trouver moi-même dans la nécessité de séduire ma femme. Le mariage aussi exprime une idée, mais ce qui par rapport à mon idée est l'absolu est tout à fait indifférent lorsqu'il s'agit de l'idée du mariage. Un mariage ne devrait donc jamais être relancé comme s'il était le commencement d'une affaire de séduction. En tout cas il est certain qu'à chaque

femme correspond un séducteur. Son bonheur est précisément de le rencontrer.

« Dans le mariage, par contre, les dieux sont vainqueurs. Celle qui a été une fois séduite passe sa vie à côté de l'époux, jette parfois un regard langoureux en arrière mais se résigne à son destin jusqu'à ce qu'elle ait atteint la fin de sa vie. Elle meurt, mais elle ne meurt pas dans le même sens que l'homme ; elle se volatilise et se dissout dans cet élément inexplicable dont les dieux l'ont façonnée ; elle disparaît comme un rêve, comme quelque chose d'éphémère qui a vécu son temps. Car la femme, qu'est-elle d'autre qu'un rêve, tout en étant la réalité suprême ? C'est ainsi que l'érotique la conçoit ; il la conduit et à l'instant de la séduction il est conduit par elle en dehors du temps, là où elle se trouve chez elle comme s'y trouve aussi l'illusion. A côté de l'époux, elle devient temporelle, et lui le devient par elle.

« Oh ! nature merveilleuse — si je ne t'admirais pas, une femme m'apprendrait à le faire, car elle est le *venerabile* [chose digne d'admiration] de l'existence. Tu l'as formée magnifiquement, mais ce qui est encore plus magnifique, c'est que tu n'as jamais formé une femme semblable à une autre. L'essentiel chez l'homme est l'essentiel et à ce titre toujours la même chose ; chez la femme l'accidentel est l'essentiel, donc une inépuisable diversité. Sa magnificence est de courte durée, mais la douleur s'évanouit aussi vite, et pour moi c'est comme si je ne l'avais pas éprouvée, sitôt que la même magnificence m'est offerte à nouveau. Moi aussi, il est vrai, je m'aperçois de la laideur qui peut se révéler plus tard, mais cette laideur n'existe pas au moment où je suis son séducteur. »

On se levait de table. Un signe de Constantin avait suffi ; les banqueteurs avec un synchronisme tout militaire s'entendaient l'un l'autre lorsqu'il s'agissait de virer à droite ou à gauche. Avec le bâton de commandement invisible qui entre les mains de Constantin était souple comme une baguette divinatoire, il les toucha encore une fois afin de faire revivre en eux une réminiscence fugitive du banquet et de la poésie que la jouissance avait créée autour d'eux, poésie que la marche de la pensée des discours avait partiellement vaincue, et afin qu'une résonance de l'accent solennel qui s'était évanoui pût retentir en eux comme un écho fugitif. Pour prendre congé, il leva son verre plein, le vida et le lança contre la porte du fond. Les autres suivirent son exemple et accomplirent cet acte symbolique avec la solennité des initiés. La volupté de l'interruption obtint ainsi gain de cause, cette volupté auguste qui, plus brève que toute autre, est plus libératrice. Toute jouissance doit commencer par une libation, mais la libation où on lance son verre dans l'anéantissement et dans l'oubli et où l'on s'arrache soi-même

avec passion à tout souvenir comme si l'on était en danger de mort, cette libation-là est faite en l'honneur des dieux souterrains. On rompt, et il faut de la force pour le faire, plus de force que pour trancher un nœud, parce que la difficulté dans ce cas excite la passion, mais la passion nécessaire pour rompre, il faut qu'on se la donne à soi-même. En apparence, le résultat est le même, mais du point de vue artistique il est très différent que quelque chose cesse d'exister, vienne à terme ou soit interrompu par un acte libérateur, que la fin soit due à un hasard ou à une décision passionnée ; que tout soit fini comme la chanson du maître d'école lorsqu'elle n'a plus rien à dire, ou provoquée par l'intervention radicale de la volupté, qu'il s'agisse d'une trivialité très commune ou de ce secret qui échappe à la plupart.

Ce fut un acte symbolique de la part de Constantin que de jeter la coupe, et cependant ce jet fut en un sens un coup décisif ; car au dernier coup la porte s'ouvrit et, comme celui qui audacieusement frappa à la porte de la mort vit dans son embrasure la puissance de l'anéantissement, ainsi on découvrit ce corps de démolisseurs dont nous avons parlé, tout prêt à tout détruire — un memento qui en une même seconde fit s'enfuir les convives et déjà avait comme transformé tout l'endroit en une ruine.

Devant la porte était une voiture tout attelée. Sur l'invitation de Constantin, ils prirent place et partirent tout joyeux, car ce tableau d'anéantissement derrière eux avait conféré à leur âme une élasticité nouvelle. A une lieue de là, on s'arrêta ; Constantin en tant qu'hôte prit congé et leur apprit qu'il y avait cinq voitures à leur disposition ; chacun pouvait agir suivant son goût, aller où bon lui semblait, seul ou, s'il le désirait, en compagnie de ceux qu'il préférait. Pareillement, une fusée s'élève d'un seul coup par la force de la poudre, puis tout entière s'arrête et se tient immobile un seul instant avant de se disperser à tous les vents.

Tandis qu'on attelait les chevaux, les convives nocturnes firent un bout de chemin à pied. L'air frais du matin purifiait leur sang chaud et ils s'abandonnèrent entièrement à cette fraîcheur, tandis que leurs silhouettes et le groupe formé par elles firent sur moi une impression fantastique. Car si les rayons du soleil matinal frappent les champs et les prés et toute créature qui durant la nuit trouva le repos et la force qui lui permit de se lever dans l'enchantement avec le soleil, ce n'est là que l'effet d'une entente bienheureuse et réciproque, mais des hôtes nocturnes aperçus à la clarté du matin dans un paysage souriant, cela produit un effet presque *unheimlich*. [En allemand dans le texte : peu rassurant.] Il vous arrive de penser à des fantômes surpris par l'aube, à des gnomes qui ne peuvent plus trouver la fente par où se glisser, parce que celle-ci n'est visible que dans les ténèbres, à des malheureux pour qui le jour et la nuit se

confondent dans une même souffrance monotone. — Un sentier, à travers une petite parcelle de champs, les conduisit vers un jardin clôturé, au fond duquel on apercevait à peine une modeste maison de campagne. Au bout du jardin, du côté du champ, un groupe d'arbres formait une tonnelle. Ayant remarqué qu'il y avait quelqu'un dans la tonnelle, leur curiosité à tous fut excitée, et les assiégeants embrassaient avec un regard scrutateur cette retraite aimable, tout en demeurant eux-mêmes cachés et aussi intrigués que des émissaires policiers chargés de circonvenir quelqu'un. Enfin, en les comparant à des émissaires policiers, il est bien entendu que leur attitude rendait une confusion possible, à tel point qu'on pouvait les croire recherchés eux-mêmes par la police. Chacun avait pris sa place pour guetter, lorsque Victor fit brusquement un pas en arrière et dit à son voisin : « Mais, mon Dieu, c'est le conseiller Vilhelm et sa femme ! » [Vilhelm : l'auteur pseudonyme de la seconde partie de *Ou bien... ou bien*]

Ils furent surpris — non pas ces deux êtres, ces deux heureux cachés par le feuillage qui étaient trop absorbés par leur bonheur conjugal pour être des observateurs, trop confiants pour se croire l'objet de l'attention d'autrui sauf de celle du soleil matinal, qui avec complaisance les regardait à la dérobée, pendant qu'un doux souffle d'air faisait vibrer les branches et que le calme champêtre ainsi que tout à l'entour protégeait cette petite tonnelle. L'heureux couple ne fut pas surpris et ne remarqua rien. Que ce fussent deux époux, cela était de toute évidence — hélas ! — on s'en apercevait aussitôt si on avait le moindre sens de l'observation. Mais même si rien, rien au monde, rien de manifeste et rien de secret, manifestement ou secrètement, n'a l'intention de troubler le bonheur des amoureux lorsqu'ils se trouvent l'un à côté de l'autre, ceux-ci ne se sentent jamais aussi rassurés que des époux ; ils sont heureux et pourtant c'est comme si une puissance voulait les séparer ; quelle que soit la fermeté de leur étreinte, c'est comme s'il y avait un ennemi contre lequel ils se défendent et, pourtant, c'est comme si la sécurité leur échappait toujours. Pour des époux il n'en est pas ainsi, et il n'en était pas ainsi pour ledit couple sous la tonnelle. Toutefois, il était impossible de déterminer avec certitude combien de temps ils avaient été mariés. Les petits soins apportés par l'épouse au service de la table à thé témoignaient bien d'un œil exercé, mais aussi d'autant de tendresse presque enfantine dans ses mouvements que si elle avait été nouvellement mariée, que si elle se trouvait dans cet état intermédiaire où elle ne pouvait pas encore savoir au juste si le mariage, oui ou non, est une plaisanterie, si être maîtresse de maison est un souci ou un jeu, un simple passe-temps. Peut-être avait-elle été mariée depuis plus longtemps et n'avait-elle pas l'habitude de ces fonctions devant une table à thé, peut-être ne s'y

adonnait-elle qu'ici à la campagne, ou peut-être seulement ce matin même, qui, il se peut, avait une importance particulière pour eux. Qui le sait ? Tout calcul échoue à un certain degré devant toute individualité ayant su conserver à son âme sa primordialité, car celle-ci empêche le temps de marquer son empreinte. Lorsqu'on voit le soleil briller dans toute sa splendeur estivale, l'idée vous vient aussitôt qu'une solennité quelconque a lieu, car il ne peut en être tous les jours ainsi ; ou on pense que c'est une des premières fois tout au moins que le soleil brille ainsi, car dans le cours du temps il ne saurait le faire de nouveau. Ainsi pense celui qui ne l'observe qu'une fois ou qui l'observe pour la première fois, et moi, je voyais madame la conseillère pour la première fois. En observant ces choses-là tous les jours on penserait sans doute autrement, si toutefois c'était la même chose qu'on voyait. Mais cela, c'est l'affaire du conseiller. Notre aimable maîtresse de maison était donc occupée ; elle versa de l'eau bouillante dans leurs tasses, probablement pour bien les chauffer, elle les vida, posa les tasses sur un plateau, versa le thé, fit le service complet et — tout étant terminé — on peut se demander si c'était une plaisanterie, oui ou non ? Si quelqu'un n'aime pas le thé, on aurait souhaité le voir à la place du conseiller ; à ce moment-là cette boisson me parut plus attrayante que toute autre, et seul me parut plus attrayant encore l'aspect de cette charmante femme. Jusque-là elle n'avait probablement pas trouvé le temps de parler, mais alors elle rompit le silence et, tout en servant le thé, elle dit : « N'oublie pas le thé, chéri, pendant qu'il est chaud, l'air du matin est un peu frais ; et c'est bien la moindre des choses que je puisse faire pour toi d'être aux petits soins avec toi. » « La moindre des choses », répliqua le conseiller laconiquement. « Oui, ou bien la plus grande, ou bien l'unique. » Le conseiller l'interrogea du regard, et tandis qu'il se préparait à savourer le thé, elle poursuivit : « Tu m'as interrompue hier lorsque je voulais commencer à en parler, mais j'y ai réfléchi de nouveau, j'y ai réfléchi bien des fois, et ces temps-ci surtout, tu devines sans doute à propos de quoi : car il est certain que, si tu ne t'étais pas marié, tu serais devenu quelque chose de beaucoup plus grand dans le monde. » Tandis que la tasse demeurait encore sur le plateau, le conseiller humait la première gorgée avec tous les signes du bien-être, du réconfort ; ou bien fallait-il y voir peut-être sa joie par rapport à la bien-aimée ? Je le crois ; mais pour elle, au contraire, elle ne semblait que se réjouir à la pensée qu'il trouvait le thé savoureux. Puis il posa sa tasse sur la table, prit un cigare et dit : « Permets-tu que j'allume mon cigare à ton réchaud ? » « Volontiers », répondit-elle et elle prit avec une cuiller à thé un charbon ardent et le lui présenta. Il alluma le cigare, mit son bras autour de la taille de sa femme pendant qu'elle s'appuyait sur son épaule ; il

tourna la tête de l'autre côté pour souffler la fumée, et puis ses yeux se reposèrent sur elle avec un dévouement que seul le regard sait dévoiler, il souriait et pourtant, à ce sourire rempli de joie s'ajoutait un peu d'ironie mélancolique, et il dit enfin : « Tu le crois vraiment, ma chérie ? » « Que veux-tu dire ? », répondit-elle. Il se tut de nouveau, le sourire l'emporta, tandis que sa voix resta assez grave : « Eh bien, je te pardonne ta folie de tout à l'heure, puisque tu l'as si vite oubliée toi-même, car tes paroles étaient formulées à la manière des femmes folles — quoi de grand dans le monde aurais-je donc pu devenir ? » Madame la conseillère parut un instant embarrassée par ce langage, mais elle se ressaisit vite et sut déployer toute son éloquence féminine. Le conseiller regarda droit devant lui, ne l'interrompit pas, mais pendant qu'elle continuait, il se mit à tambouriner sur la table avec les doigts de la main droite, il fredonna une mélodie ; on percevait par moments les paroles, mais de même que le dessin du tissu apparaît sur un métier pour disparaître ensuite, de même les paroles se perdaient à nouveau dans le fredonnement de la chanson : « L'homme s'en fut dans la forêt et y coupa de blancs bâtons. » Après cet intermède mélodramatique dont les explications de Madame fournissaient la matière, tout en étant accompagnées par le fredonnement du conseiller, la réplique suivante intervint de nouveau : « Il me semble, dit-il, il me semble que tu ignores que les lois danoises permettent à un homme de battre sa femme, dommage seulement que les lois n'indiquent pas les cas où c'est permis. » Madame sourit de sa menace et continua : « Mais pourquoi ne réussis-je jamais à te rendre sérieux lorsque j'en parle ? Tu ne me comprends pas ; crois-moi, c'est mon opinion sincère et il me semble que c'est une très belle pensée. Oui, si tu n'étais pas devenu mon mari, je n'aurais pas osé le penser, mais à présent c'est justement à cause de toi aussi bien que de moi que je l'ai pensé, et maintenant sois bien sérieux, à cause de moi, et réponds-moi sincèrement. » « Non, tu ne réussiras pas à me rendre sérieux, et tu ne recevras pas une réponse sérieuse ; ou bien il faut que je rie de toi ou que je réussisse à te faire oublier cette chose comme avant, ou bien que je te batte et que tu cesses d'en parler, ou bien que je réussisse à te fermer la bouche d'une autre manière. Tu vois qu'il s'agit d'une plaisanterie, et c'est pourquoi il y a tant d'issues. » Il se leva, posa un baiser sur son front, la prit par le bras et l'emmena dans une allée touffue qui partait de la tonnelle.

Il n'y avait donc plus personne dans la tonnelle, et il n'y avait plus rien à faire là ; le corps d'occupation ennemi se retira sans butin. Aucun d'eux ne parut content de ce résultat, certains se contentaient de faire une observation malicieuse. On prit le chemin de retour, mais sans Victor. Celui-ci avait tourné le coin et le long du jardin il était parvenu jusqu'à la maison de campagne. Là, les portes

d'un salon donnant sur une pelouse du jardin étaient ouvertes, de même qu'une fenêtre donnant sur la route. Il avait sans doute aperçu quelque chose qui avait attiré son attention. D'un bond il entra par la fenêtre et, au moment même où il sortit d'un autre bond, les autres se trouvaient devant lui ; ils l'avaient cherché. D'un geste triomphant il tenait dans sa main un papier et s'écria : « Un manuscrit de monsieur le conseiller. Si j'ai publié ses autres manuscrits, ce n'est que mon devoir de publier celui-ci aussi. » Il le fit glisser dans sa poche, ou plutôt, il avait voulu le faire, car au moment même où il pliait le bras et que sa main avait déjà enfoui à moitié le manuscrit, je le dérobaï furtivement.

Mais qui suis-je donc ? Personne ne s'en inquiète. S'il n'est encore venu à l'esprit de personne de le demander, je suis sauvé, car maintenant j'ai échappé au pire. Je ne vauz d'ailleurs pas la peine d'être recherché ; car je suis moins que n'importe quoi et toute enquête à cet égard me rend tout à fait timide. Je suis la pure existence en soi et donc presque moins que rien. [« Das reine sein », l'existence abstraite, l'une des catégories les plus importantes dans la logique de Hegel — voir le chapitre « Die Lehre vom Sein »] Je suis la pure existence en soi, qu'on trouve partout, cependant sans qu'on puisse la distinguer, puisque je suis constamment aboli. Je suis comme la barre au-dessus de laquelle se trouve le problème d'arithmétique et la solution au-dessous ; qui se soucie de la barre ? Par mes propres forces je ne suis rien, car même l'idée de dérober furtivement le manuscrit à Victor n'est pas mienne, mais cette idée subite, grâce à laquelle, comme disent les voleurs, j'empruntais le manuscrit, je l'ai en vérité empruntée à Victor. Si à présent je publie le manuscrit, de nouveau je ne suis rien du tout, car le manuscrit appartient au conseiller, et en ma qualité d'éditeur, je ne suis dans ma nullité que comme une « Némésis » pour Victor qui sans doute pensait être en droit de le publier.

PROPOS SUR LE MARIAGE
EN RÉPONSE À DES
OBJECTIONS

par
UN ÉPOUX

Motto : Personne trompée est plus sage que personne
non-trompée.

[Plutarque, *De gloria Atheniensium*, 5 : propos du sophiste Gorgias
au sujet des spectateurs dans le théâtre.]

Mon cher lecteur ! Si tu n'as ni le temps ni l'occasion de consacrer une dizaine d'années de ta vie à un voyage autour du monde afin d'y observer tout ce qu'un circumnavigateur y peut apprendre ; s'il te manque, faute d'avoir longuement étudié les langues étrangères, les dons et les moyens de t'initier aux mentalités diverses des peuples qui se révèlent aux savants ; si tu ne penses pas à découvrir un nouveau système astronomique qui supprime celui de Copernic aussi bien que celui de Ptolémée — alors, marie-toi ; et même si tu as le temps de voyager, des dons pour les études et l'espoir de faire des découvertes, marie-toi également. Tu ne le regretteras pas, même si cela t'empêchait de faire la connaissance de tout le globe terrestre, de t'exprimer en beaucoup de langues et de comprendre l'espace céleste ; car le mariage est et restera le voyage de découverte le plus important que l'homme puisse entreprendre ; toute autre connaissance de l'existence, comparée à celle d'un homme marié, est superficielle, car lui et lui seul a vraiment pénétré l'existence. Il est bien vrai qu'aucun poète ne pourra alors dire de toi ce qu'Homère dit de l'astucieux Ulysse : « il a visité les villes de beaucoup de peuples et s'est familiarisé avec leur esprit » ; mais il reste à savoir si en restant chez Pénélope, il n'aurait appris autant et des choses aussi agréables. Si personne d'autre n'est de cet avis, ma femme l'est, et si je ne me trompe singulièrement, chaque femme mariée l'est. Une telle majorité est un peu plus qu'une majorité relative et d'autant plus que celui qui trouve les femmes de son côté y attirera sûrement les hommes. Il est bien vrai que le nombre des compagnons de voyage de cette expédition est modeste, qu'on n'est pas, comme dans les expéditions de cinq et dix ans, entouré d'un cercle nombreux qui cependant, entendons-nous, reste toujours le même ; par contre il est réservé au mariage de lier des connaissances d'un genre particulier qui est le plus merveilleux de tous et où chaque nouvel arrivant est toujours le bienvenu par excellence.

Loué soit donc le mariage et loués tous ceux qui parlent en son honneur ; s'il est permis à un novice de faire une remarque, je dirais qu'il me paraît justement si merveilleux parce qu'en tout il s'agit de choses insignifiantes que cependant ce qu'il y a de divin dans le mariage transforme par miracle en quelque chose d'important pour le croyant. Et encore toutes ces choses insignifiantes ont cette singularité que rien ne se laisse d'avance incorporer, que rien ne se

laisse épuiser par une évaluation approximative ; mais, pendant qu'on perd son latin, que l'imagination se laisse duper, que l'estimation se trompe dans ses calculs et que l'intelligence désespère, la vie matrimoniale continue et par miracle se transforme d'une splendeur en une autre et ce qui était insignifiant devient, par miracle, de plus en plus important — pour le croyant. Mais, il faut qu'on soit croyant, et un époux qui n'est pas croyant est le type le plus ennuyeux, un vrai trouble-ménage. Lorsqu'en compagnie d'amis on va quelque part pour se réjouir en regardant des expériences et des essais de magie naturelle, il n'y a rien de plus agaçant que d'être accompagné d'un radoteur qui ne cesse d'être incrédule, sans d'ailleurs pouvoir expliquer les tours. Cependant, on prend son parti d'une telle fatalité ; car il est rare que cela arrive et par surcroît on peut avoir l'avantage de voir un tel spectateur renfrogné jouer un rôle dans les expériences. Le professeur de magie naturelle l'attrape généralement, lui fait tenir la chandelle pour qu'il nous amuse par son intelligence, exactement comme Arv [personnage de rustre des comédies de L. Holberg] nous amuse par sa stupidité. Mais une telle marmotte d'époux devrait, comme un parricide, être mis dans un sac et jeté à l'eau [châtiment du parricide chez les Romains]. Quel supplice d'observer une femme épuiser toute son amabilité à essayer de le convaincre et d'observer comment lui, après avoir reçu l'initiation qui l'autorise à être croyant, ne fait que tout corrompre, tout corrompre, car — sus à la plaisanterie — le mariage pourtant est de tant de manières comparable à des essais de magie naturelle, et ses essais en vérité sont merveilleux. Il est rebutant d'écouter un pasteur qui ne croit pas lui-même ce qu'il dit, mais il est encore plus rebutant de contempler un époux qui n'est pas croyant par rapport à son état et c'est d'autant plus révoltant que les auditeurs peuvent quitter le pasteur, mais qu'une épouse ne peut pas quitter son mari, elle ne le peut pas, elle ne le veut pas, elle ne le désire pas — et cela même ne peut pas le convaincre.

Généralement on ne parle que de l'infidélité d'un époux, mais ce qui est aussi vilain, c'est son manque de foi. La foi est la seule chose qu'il faut exiger et la foi tient lieu de tout. Comptons avec l'esprit, l'intelligence et le raffinement, calculons-les et décrivons-les pour savoir comment un époux doit se comporter, mais il n'y a qu'une seule qualité qui le rende digne d'amour, c'est la foi, la foi absolue dans le mariage. Permettons à l'expérience que nous avons de la vie de déterminer exactement ce qu'il y a lieu d'exiger de la fidélité d'un époux, il n'y a qu'une seule fidélité, une seule probité qui véritablement est digne d'amour et qui cache tout en elle, c'est la probité envers Dieu et envers l'épouse, et la capacité de ne pas vouloir nier le miracle.

Ceci est aussi ma consolation au moment où je me décide à écrire au sujet du mariage car, renonçant à tous les autres mérites, je m'en attribue un : la conviction. Que je possède ce mérite je le sais par moi-même et je le sais par ma femme, ce qui pour moi est de grande importance ; car, bien qu'il convienne que la femme se taise dans les assemblées [Première Épître aux Corinthiens, XIV, 34] et qu'elle ne s'occupe pas de la science et de l'art, ce qu'on dit du mariage doit essentiellement être capable de lui plaire. Il ne s'ensuit pas qu'elle doive être à même d'apprécier tout avec esprit critique, cette sorte de réflexion ne lui convient pas, mais elle doit avoir un *veto* absolu, et son approbation doit être respectée comme étant suffisamment probante. Ma conviction, donc, est ma seule justification et, par ailleurs, la garantie de ma conviction est le poids de la responsabilité sous laquelle ma vie, ainsi que la vie de tout époux, a été placée. Il est bien vrai que je ne sens pas ce poids comme un fardeau mais comme une bénédiction, ni le lien comme une chaîne qui vous ligote, mais comme un affranchissement, et cependant, ce lien existe, ou plutôt tous ces liens innombrables par lesquels je suis attaché à l'existence, comme l'arbre l'est par les multiples ramifications de sa racine. Supposons, — oh mon Dieu, si c'était possible ! — que tout se modifie pour moi, que je me sente enchaîné par le mariage, quelle serait alors la misère de Laocoon [Virgile, *Énéide*, II, 215] en comparaison de la mienne ? car un serpent, ni dix serpents ne peuvent serrer le corps humain et enlacer d'une manière aussi inquiétante et aussi écrasante que la vie conjugale qui me lie de cent manières et, par conséquent — m'enchaînerait avec des centaines de chaînes.

Pendant que je me sens heureux et content, remerciant sans cesse Dieu de mon bonheur terrestre et qu'en même temps je soupçonne l'épouvante qui peut surprendre un homme, l'enfer que peut se créer un époux, *adscriptus glebae* [attaché à la terre] tout en désirant s'en émanciper et en n'arrivant qu'à se rendre compte de l'impossibilité pour lui de le faire, tout en désirant de rompre une chaîne et n'arrivant qu'à en découvrir une encore plus élastique qui le lie indissolublement — voyons, si tout cela constitue une garantie négative suffisante pour que ce que je pourrai avoir à vous dire ne soit pas des idées oisives conçues en un moment de loisir, ni des chimères destinées à charmer d'autres gens, — alors ne dédaignez pas d'écouter ce que je pourrai avoir à vous dire. Je suis très loin d'être savant, je n'y prétends nullement et je serais gêné d'être assez misérable pour me charger d'un tel poids ; je ne suis ni dialecticien, ni philosophe, mais j'honore selon mes faibles moyens la science et tout ce que des gens supérieurement doués avancent pour expliquer la vie. Par contre, je suis un époux et en ce qui regarde le mariage je ne crains personne. Si on l'exigeait de moi, je monterais en chaire

courageusement et avec confiance, bien que ce que j'aie à dire ne soit pas du tout propre à être professé en chaire ; avec une belle intrépidité je suis prêt à discuter avec toutes sortes de dialecticiens, avec Satan lui-même — il ne pourra pas me ravir ma conviction. Que des chicaneurs subtils accumulent toutes les objections contre le mariage — cela s'arrangera. Vite on en fait deux parts : les objections auxquelles, comme le dit Hamann, la meilleure réponse serait : ta, ta, ta ! aux autres objections on réussira bien à trouver une réponse. [La lettre du 22 janvier 1785 de Hamann (1730-1788) à Fr. H. Jacobi.] En général je suis un peu susceptible et je ne supporte pas bien qu'on rie de moi. C'est une faiblesse que je n'ai pas pu vaincre ; mais si quelqu'un se riait de moi parce que je suis un époux, alors je ne crains rien, à cet égard je suis invulnérable au rire, à cet égard je sens un courage qui presque contraste avec le mode d'existence d'un pauvre conseiller qui va de chez lui au tribunal et du tribunal chez lui et qui manie des documents. Qu'on m'installe alors parmi des gens malins qui ont comploté pour tourner le mariage en ridicule et pour se moquer de ce qui est sacré, qu'on les dote de toutes les facéties, qu'on aiguise les traits de leur satire avec l'aiguillon qu'affilent des rapports équivoques avec le sexe faible, qu'on trempe les traits dans la méchanceté qui n'est pas stupide mais acquise par l'intelligence diabolique — je ne crains rien. Où que je sois, même si c'était au milieu de la fournaise ardente [Daniel, III, 15], je ne sens rien lorsque je dois parler du mariage, un ange est auprès de moi [Daniel, III, 28] ou plutôt, je suis loin de tout cela, je suis auprès d'elle, elle que j'aime encore avec l'heureuse résolution de la jeunesse, moi qui, bien que marié depuis plusieurs années, ai l'honneur de combattre encore sous la bannière victorieuse du premier amour, auprès d'elle par qui j'ai appris à sentir la signification de ma vie, à sentir que celle-ci a de la signification, même une signification universelle. Car, ce qui est chaîne pour le révolté, ce qui est un lourd devoir pour l'esprit servile, est pour moi un titre et un honneur que je n'échangerais pas contre ceux du roi, du roi des Wendes et des Goths, duc de Slesvig, etc. [Titres portés par les rois de Danemark.] Car je ne sais pas si ces titres et ces honneurs auront de la signification dans une autre vie, si dans cent ans ils seront oubliés comme tant d'autres choses, si on peut s'imaginer et déterminer de plus près comment l'idée de telles particularités préoccupera une conscience éternelle dans le souvenir. J'honore le roi et tout homme marié le fait, mais je n'échangerais pas mes titres contre de tels titres. C'est ainsi que je suis dans mon propre esprit ; je serais heureux que tout autre époux soit de même et, ma foi, si quelqu'un en particulier était loin ou près de l'être, je lui souhaite qu'il soit aussi comme moi.

Voyez ! caché sur ma poitrine, je porte le ruban de mon ordre, les liens de roses de mon amour ; en vérité, ses roses ne se sont pas fanées, en vérité, ses roses ne se fanent pas ; si même au cours des années elles se transforment, elles ne se fanent pourtant pas ; si la rose n'est plus si rouge, c'est parce qu'elle est devenue une rose blanche, mais elle ne s'est pas fanée. Et enfin, mes titres et mes honneurs — ce qu'ils représentent de tellement précieux, c'est qu'ils sont si impartialement répartis, car seule la justice divine du mariage est toujours capable de rendre la pareille. Ce que je suis par ma femme, elle l'est par moi, et aucun de nous n'est quelque chose par lui-même, mais seulement dans l'alliance. Par elle je suis un homme, car seul l'époux est l'homme véritable [un jeu de mots intraduisible : un époux en danois s'exprimant par Ægte Mand en un seul mot et un homme véritable par ægte Mand en deux mots], tout autre titre en comparaison n'est rien et implique réellement celui-là ; par elle je suis père, tout autre honneur n'est qu'une invention humaine, une trouvaille qui sera oubliée dans cent ans ; par elle je suis la tête de la famille, par elle je suis le défenseur de la maison, son soutien, l'appui des enfants.

Lorsqu'on possède tant d'honneurs, on ne devient pas auteur afin d'en acquérir d'autres. Je ne convoite pas non plus ce à quoi je n'ose pas prétendre, mais j'écris dans l'espoir que celui qui est heureux comme moi et qui me lit, soit rappelé au souvenir de son propre bonheur et que le sceptique, s'il me lit, soit gagné à ma cause ; si même il n'y en avait qu'un seul, je serais tout de même heureux, je ne demande que peu de chose, non que je sois facile à satisfaire, mais parce que je suis indiciblement content. Lorsqu'on a tant de charges et toutes si douces, on écrit d'après les circonstances en souhaitant que celui qui pourrait peut-être en profiter ne soit pas gêné par ce qui est irrégulier dans la forme, et on le prie de s'abstenir de toute critique ; car un époux qui écrit au sujet du mariage, le fait bien moins que n'importe qui pour être l'objet de critiques. Il écrit au petit bonheur, souvent distrait par des occupations plus chères. Car, même si comme auteur je pouvais être utile aux autres, je préfère de beaucoup l'être tant que possible à ma femme. Par le mariage je suis devenu son mari, c'est-à-dire que par le mariage l'avenue me fut ouverte, la carrière qui est mon *Rhodus* [la fable d'Ésope dans laquelle un fanfaron ayant raconté qu'à Rhodes il a fait un saut merveilleux, reçoit comme réponse : voici Rhodos, sautez à présent ; le proverbe latin « *hic Rhodus, hic salta* » est quelquefois conçu comme signifiant « dansez »] et mon estrade de danse ; je suis son ami, oh ! que je le sois dans l'abandon du cœur, oh ! que jamais elle n'éprouve le besoin d'en posséder quelque autre plus sincère ; je suis son conseiller, oh ! que ma sagesse corresponde à ma volonté ; je suis sa consolation et son

réconfort, pas encore mis à contribution, il est vrai, oh ! mais si jamais je suis convoqué à ce service, que ma force soit alors égale à mon cœur ; je suis le débiteur de ma femme, mes comptes sont probes et la tenue des comptes est en elle-même une besogne charmante ; et enfin, je le sais, quand la mort nous séparera, je deviendrai pour elle un souvenir, oh ! que ma mémoire soit fidèle, qu'elle me conserve tout après que tout a été perdu, une rente viagère du souvenir pour le reste de mes jours, qu'elle me rappelle les choses les plus insignifiantes, et, lorsque je suis inquiet pour le jour d'aujourd'hui, je dois dire avec le poète : *et haec meminisse juvat* [Virgile, *Énéide*, I, 203 : il est agréable de se rappeler ceci aussi] et lorsque je suis inquiet pour le lendemain : *et haec meminisse juvabit*. Hélas ! comme conseiller au tribunal, il faut quelques fois endurer ce qui est épouvantable, lire bien des fois la description de la *vita ante acta* [la vie antérieure] d'un malfaiteur, mais de la *vita ante acta* d'une épouse chérie on ne se lassera jamais — et pour se souvenir, on n'a pas besoin non plus de l'exactitude qui veut se graver dans la mémoire. Il est bien vrai que « besogne qui plaît est à demi faite », et la besogne de la mémoire donc aussi ; il est bien vrai qu'il y a un son amoureux dans le dicton qui veut qu'après la mort on trouvera l'image de la bien-aimée dans le cœur de l'amant fidèle, mais, au point de vue conjugal, une résolution de la volonté veille à ce que l'amour ne s'égaré pas à l'infini. L'inclination amoureuse dit bien qu'un instant passé auprès de l'aimée est le suprême bonheur, mais le mariage veut le bien de l'amour et, heureusement, il est mieux renseigné. Supposons que la première exaltation en ébullition de l'inclination amoureuse, aussi belle qu'elle soit, ne puisse pas être menée à bonne fin ainsi, le mariage alors sait justement mener à bonne fin le meilleur de l'inclination. Si un enfant qui a reçu de ses parents un livre de classe, l'a pour ainsi dire dévoré avant la fin de l'année, c'est le signe que, comme élève, il est digne d'être loué à cause de son zèle et son ambition ; il en est de même pour le mariage ; l'homme marié qui de Dieu qui est aux cieux a reçu son livre de classe, oh ! aussi beau que peut l'être un don de Dieu et qui journellement, chaque jour pendant une longue vie, y lit, pour lui le livre reste toujours aussi beau qu'au moment où il le reçut, même après l'arrivée de la nuit où la lecture doit cesser : est-ce que cette prudence honnête, si bien proportionnée à la passion amoureuse avec laquelle il ne cesse de lire le livre, est-ce qu'elle ne serait encore plus digne de louanges, une expression de l'amour encore plus forte que l'expression la plus forte dont dispose l'inclination amoureuse ?

Ce n'est que sur le mariage que je désire écrire ; convaincre un seul homme est mon espoir ; éloigner ceux qui ont des objections est mon dessein. Le mariage est ainsi ma seule corde, mais elle est faite de tant de fibres que, sans me fier à la virtuosité généralement

exigée de celui qui n'a qu'une seule corde, j'ose risquer de me faire entendre, non pas exactement comme un artiste devant un nombreux public, mais plutôt comme un musicien ambulancier qui se tient devant la porte de la maison particulière et qui n'appelle personne ailleurs loin de ses occupations, bien qu'il y ait de l'agrément dans sa musique aussi, lorsqu'elle trouve un écho dans ces occupations. Car je ne pense pas du tout que dans ce que je pourrai avoir à dire il y aura quelque chose de disgracieux. Je suis redevable de plusieurs choses à ma femme, bien que je ne lui parle pas exactement comme j'écris ici, mais dans ce qui vient d'elle il y a toujours une certaine grâce, qui est la dot de la femme. Cela m'a souvent étonné. Comme celui qui n'a qu'une écriture médiocre serait étonné en regardant son manuscrit reproduit par un artiste en calligraphie, comme celui qui envoie une feuille griffonnée à l'imprimerie et en échange reçoit une jolie et bonne feuille qu'il oserait à peine reconnaître pour sienne, ainsi il m'est souvent arrivé de m'étonner dans ma vie conjugale. Ce qui vaguement se remue en elle, je l'exprime aussi bien que je peux ; alors elle s'étonne que ce soit justement ce qu'elle voulait dire ; je l'exprime donc aussi bien que je peux et elle se l'approprie ; mais à son tour c'est avec étonnement que j'aperçois que mes idées, mes paroles sont imprégnées d'une inspiration, d'une grâce, d'un sentiment tels que je me sens autorisé à dire que ce ne sont pas mes idées à moi. Le malheur est que cette parure charmante des paroles et des idées disparaît, plus ou moins, quand je désire les répéter et elles ne se laissent pas exprimer, aussi peu qu'ici sur le papier, car je ne saurais décrire la voix de ma femme. Cependant, à un certain degré elle est co-auteur, et cette association littéraire me paraît n'être pas dépourvue de beauté lorsqu'on ne veut écrire que sur le mariage. Elle approuve, je sais, que je me serve de ce dont je lui suis redevable, elle me pardonne, je sais, de profiter de l'occasion pour dire à son sujet différentes choses qu'autrement je n'arrive à dire que dans la solitude, car je ne puis tout de même pas lui dire nettement tout ce qu'elle signifie pour moi sans risquer que mes louanges la gênent et que peut-être elles puissent presque troubler notre bonne intelligence. En tant qu'anonyme et comme quelqu'un qui apportera tous ses soins à garder l'anonymat, je me suis bien assuré contre ce que d'ailleurs la délicatesse interdirait à tout le monde : que ma vie conjugale ne soit l'objet de la curiosité de qui que ce soit.

Loué soit le mariage, loué chacun qui parle en son honneur ! Ce que j'ai à dire ne présente pas de découvertes nouvelles, et il serait grave de faire une découverte nouvelle en ce qui concerne la plus vieille institution du monde. Tout homme marié a connaissance de ce que je sais moi-même. Les idées directrices sont et restent les mêmes, comme les racines des mots, les radicaux mais tandis que

ceux-ci restent immuables, on peut trouver plaisir à ajouter de nouvelles voyelles [allusion à l'hébreu où les voyelles sont indiquées par des points ajoutés aux consonnes] et à lire le texte de nouveau. Il va sans dire que ceci doit être compris *cum grano salis* [avec un grain de sel] et, quoi qu'il en soit, je ne ferai pas, comme l'a dit un railleur malveillant, que l'amour et le mariage aient les mêmes consonnes ; les voyelles constituent la différence, et celle-ci rappelle l'endroit connu de la Genèse où il est dit qu'Esäü embrassa Jacob [Genèse, XXXIII, 4]; les savants juifs ne croyant pas Esäü capable de tels sentiments et n'osant pas non plus changer les consonnes, mirent simplement d'autres points, de sorte qu'on y lit : il le mordit. A une telle objection la meilleure réponse est : chansons que tout cela, tandis que toute autre objection, et plus elle lâche la parole avec franchise, est la bienvenue, car une objection logique est un mandat d'amener contre la vérité et extrêmement utile à celui qui possède l'explication.

L'amour a son Dieu ; qui ne le connaît pas de nom ? et nombre de gens croient gagner beaucoup en donnant à leur cas le nom : « d'état érotique ». Éros, l'érotisme et tout ce qui lui appartient peuvent prétendre à la poésie. Mais le mariage n'est pas aussi favorisé, il n'est pas d'une extraction aussi élevée ; car, bien qu'on puisse dire que Dieu a institué le mariage, c'est en général le pasteur ou, si l'on veut, la théologie qui le dit et celui-là ou celle-ci parlent alors de Dieu dans un tout autre sens que ne le fait un poète. Et il s'ensuit que tout ce qu'Éros possède d'intime et d'embaumé disparaît, car Éros peut justement devenir concret dans les détails ; l'idée de Dieu, par contre, est d'une part si solennelle que le plaisir d'amour semble disparaître lorsque Dieu, qui est le père des esprits, doit être lui-même celui qui exécute la copulation et, d'autre part, si générale qu'on disparaît pour soi-même comme un rien qui pourtant exige une détermination théologique par laquelle on est déterminé par rapport à l'existence suprême. La clarté, la transparence et, d'autre part, l'enjouement et la demi-obscrité qui constituent le rapport d'Éros avec les amoureux ne se trouvent pas facilement chez le Dieu de l'Esprit dans son rapport avec le mariage. Le fait qu'il est présent est en un sens trop, et pour cette raison justement sa présence signifie moins que celle d'Éros qui n'existe qu'en entier et indivis pour les amoureux. C'est une chose comparable aux rapports purement humains ; par exemple, si à un repas de baptême Sa Majesté le Roi se fait représenter par son chambellan, l'ambiance peut en être relevée ; mais si le roi venait lui-même, cela la troublerait peut-être ; seulement, en ce qui concerne le mariage, il faut bien se rappeler qu'il n'y a pas de distinction de rang et que, par conséquent, il n'y a pas de classe plus proche de Dieu que d'autres. Il n'est d'ailleurs pas si facile de s'imaginer Dieu comme le Dieu de l'Esprit et ensuite, mentalement, de l'associer avec le mariage sans s'exposer à voir la pensée devenir une introduction au mariage d'une espèce si générale qu'elle ne mène pas du tout vers l'intérieur et la conception devenir d'ordre tellement spirituel que, simultanément, elle conduise de son côté vers l'extérieur.

Si on se contente de l'interprétation poétique de l'amour, qui essentiellement est païenne, — car rattacher l'amour à une divinité n'est que le fait du zèle beau et plaisant de la spontanéité — si on veut laisser le mariage veiller à ses propres affaires ou tout au plus considérer comme quelque chose de secondaire, peut-être ne trouvera-t-on aucune difficulté ; mais éviter les difficultés d'une manière pareille, c'est chose difficile pour quelqu'un d'habitué à réfléchir. Éros, naturellement, ne prétend pas à une croyance quelconque et ne peut pas être l'objet d'une foi, aussi est-il utilisable pour le poète ; mais le Dieu de l'Esprit, l'objet d'une foi spirituelle, est en un sens infiniment éloigné de la concrétion de l'amour.

Dans le paganisme, il y avait un dieu de l'amour, mais pas de dieu du mariage ; dans la chrétienté il y a, si j'ose dire ainsi, un dieu du mariage, mais pas de dieu de l'amour. Car le mariage est l'expression supérieure de l'amour. Si on n'adopte pas ce point de vue, tout se brouillera et, comme célibataire, ou bien on deviendra un railleur, un séducteur ou un anachorète, ou votre mariage sera une étourderie. La difficulté est qu'aussitôt qu'on se représente Dieu comme esprit, le rapport de l'individu avec Lui devient si spirituel que la synthèse psycho-sensible, qui est la puissance d'Éros, disparaîtrait facilement ; c'est comme si on disait que le mariage est un devoir, le fait de se marier un devoir et que ce serait alors une expression supérieure à l'amour, parce que le devoir représente un rapport spirituel avec un dieu qui est esprit. Le paganisme et la spontanéité ne se représentent pas Dieu comme esprit mais, ceci posé, la difficulté est de savoir garder les déterminations inhérentes à ce qui est érotique, de façon que ce qui est spirituel ne se consume pas, mais brûle en elles sans les consumer. Le mariage ainsi est menacé de dangers de deux côtés : si l'individu ne s'est pas mis en rapport de foi avec Dieu comme esprit, si le paganisme hante sa cervelle comme une réminiscence fantaisiste, il ne peut pas contracter mariage, et si d'autre part il est devenu tout à fait spirituel, il ne le peut pas non plus, même si le premier individu aussi bien que le second sont mariés ; un tel amour et une telle alliance ne constituent pas un mariage.

Bien que le paganisme n'eût pas de dieu du mariage comme il en avait un de l'amour, et que le mariage soit une idée chrétienne, il y a tout de même quelque chose à quoi s'en remettre, puisque Zeus et Héra portèrent un prédictat particulier comme protecteurs du mariage : *τελειος* et *τελεια* [mots dérivant de « telos » accomplissement, but final, aussi annonce d'initiation aux mystères]. Il appartient aux philologues d'interpréter l'expression de plus près ; je ne cache pas mon ignorance, et comme je me rends compte par moi-même qu'il me manque la science nécessaire, je ne m'arroe pas non plus un regard de faucon spirituel qui m'autoriserait à mépriser

la science et la formation classiques, qui malgré tout restent le fourrage en grains de l'âme, autrement utile pour elle que le fourrage vert et que la réponse des faiseurs de projets à la question : quelles sont les exigences de l'époque ? La seule chose qui m'importe est d'oser employer ces mots *τελειος* et *τελεια* en pensant aux époux ; je laisse de côté Jupiter et Junon ; je ne désire pas me rendre ridicule en voulant expliquer la difficulté historico-philologique.

Je considère donc le mariage comme étant le suprême *τελος* de l'existence individuelle ; le fait que celui qui l'évite supprime d'un seul trait toute l'existence terrestre et ne conserve que l'éternité et les intérêts spirituels, ce qui n'est pas négligeable à première vue mais à la longue très fatigant et en même temps est, d'une manière ou d'une autre, l'expression d'une existence malheureuse, est ainsi le suprême *τελος*. Chacun comprend facilement qu'en considérant ainsi le mariage, le suprême *τελος* ne se laisse pas épuiser par une suite de « pourquoi » finis, et toute explication est superflue. Le suprême *τελος* inclut toujours les catégories particulières dans lesquelles, comme dans ses prédicats, il est épuisé et de sorte qu'elles ont justement leur importance par leur immanence, tandis qu'elles sont sans importance aucune aussitôt qu'elles s'essayent à agir suivant leur propre volonté ; car une idée détachée qui prétend à l'indépendance, est comique et irréfléchie. Je dis ceci pour écarter les malentendus ; le point capital est que le mariage est un *τελος*, non, cependant, pour les visées de la nature — là nous touchons à l'importance du *τελος* dans les mystères, — mais pour l'individualité. Si c'est un *τελος* ce n'est pas quelque chose de spontané, mais œuvre de la liberté et, en ressortissant à la liberté, la tâche ne peut être réalisée que grâce à une décision. Et voilà le signal ; toutes les objections qui, comme des figures solitaires, se glissent autour de la question sociale, se concentreront sur ce point, si toutefois elles sont un peu intelligentes. Je le sais bien, c'est là que se fera la bataille et je ne l'oublierai pas, bien que pour quelques instants je fasse semblant de l'oublier — ceci à titre d'hypothèse pour m'orienter un peu.

La difficulté est celle-ci : l'amour et l'inclination amoureuse sont tout à fait spontanés, le mariage est une décision ; cependant, l'inclination amoureuse doit être recueillie par le mariage ou par la décision : vouloir se marier, cela veut dire que ce qu'il y a de plus spontané doit en même temps être la décision la plus libre, et que ce qui à cause de la spontanéité est tellement inexplicable qu'on doit l'attribuer à une divinité, doit en même temps avoir lieu en vertu d'une réflexion, et d'une réflexion tellement épuisante qu'une décision en résulte. En outre, une de ces choses ne doit pas suivre l'autre, la décision ne doit pas arriver par derrière à pas de loup, le

tout doit avoir lieu simultanément, les deux choses doivent se trouver réunies au moment du dénouement. Si la réflexion n'a pas épuisé l'idée, je ne prends aucune décision — j'agirai ou bien par génie ou bien en vertu d'une inspiration.

Si l'amoureux hasarde d'aller plus loin, c'est-à-dire si non seulement son inclination devient un état d'âme, mais si par surcroît il s'unit réellement à la bien-aimée, tout en n'ayant pas d'autre expression pour son amour que l'inclination amoureuse, s'il hasarde d'aller plus loin, seulement mu et heureusement accéléré dans l'*impetus* [impulsion, élan] qui lui semble un alizé qui invariablement, par la route claire, doit le conduire à côté de sa bien-aimée — il n'est pas du tout dit qu'à l'instant d'après un mariage en résultera. L'instant d'après ; car, puisque l'amoureux n'est que spontanément déterminé, tôt ou tard un instant d'après doit arriver. Le mariage repose dans une décision, mais une décision n'est pas directement l'aboutissement de la spontanéité de l'amour. Ou bien seule serait requise l'impulsion de l'amour qui alors, comme l'aiguille aimantée, cherche rigidement et sans déclinaison un seul et même point, ou bien la décision doit exister dès le commencement. Si la décision tarde à venir, autre chose pourrait bien arriver entre temps. Comment se prémunir contre cela ? L'inclination amoureuse, répond-on. C'est correct, mais c'est justement l'instant critique de l'inclination, n'est-ce pas ? l'instant où elle ne peut donc pas marcher d'elle-même, car le fait que le souffle de la spontanéité ne tend pas la voile de l'inclination et que cette voile flotte dans la crise, porte à croire qu'un renversement aura lieu, tandis que la spontanéité se prépare, pour ainsi dire, à s'arrêter complètement dans le calme plat. L'autre conséquence, aussi proche, de l'inclination amoureuse spontanée, est la séduction. Qui dit qu'un séducteur dès le premier instant fut un séducteur ? non, il ne le devint que dans l'instant d'après. Lorsque c'est par la bouche de l'inclination amoureuse qu'on parle, il est impossible de déterminer si c'est un chevalier ou un séducteur qui parle ; car c'est l'instant d'après qui détermine cela. Mais ceci n'est pas le cas pour le mariage, car la décision est présente dès le commencement.

Prenons le cas Aladin ; quel jeune homme ayant l'âme remplie de désirs et d'ardeur, quelle jeune fille langoureuse, ont bien pu lire l'ordre qu'Aladin donne à l'Esprit au quatrième acte (là où il donne des instructions concernant le mariage) sans que l'enthousiasme du poète et la chaleur des paroles n'aient exalté, oui presque enflammé le lecteur ! Aladin est un chevalier, et représenter une telle inclination amoureuse est moral, dit-on. Ma réponse est : non ; c'est poétique, et le poète, par son heureuse inspiration et par la profondeur riche de la présentation, a pour toujours prouvé que d'une manière absolue il est poète. Aladin est tout à fait spontané et

son désir, par conséquent, est justement de telle nature que l'instant d'après il peut devenir un poète. La seule chose qui occupe son esprit est « cette nuit de noces affectionnée, depuis si longtemps désirée » qui lui assurera la possession de Gulnare, et ensuite le palais, la salle des noces, le mariage :

*Hold mig der et herligt Bryllup, gjør den mørke Nat til Dag,
Med de virakblandte Fakler i den rummelige Sal.
Lad et Chor Sandsigerinder føre op et luftigt Bal,
Mens de Andre os forlyste sødt med Citharspil og Sang.*

[En danois dans le texte : « Arrange-moi des noces magnifiques ; que la sombre nuit soit comme le jour, — allume les torches pleines d'encens dans la salle spacieuse. — Qu'une troupe de devineresses ouvre le bal — tandis que les autres nous réjouiront doucement de leurs cithares et de leur chant.]

Aladin lui-même se sent presque accablé, il se pâme de la volupté pressentie ; ce n'est pas sans un tremblement dans la voix qu'il demande à l'Esprit s'il saura le faire, il l'adjure de répondre avec sincérité et dans ce mot : « sincérité » on entend pour ainsi dire l'angoisse de la spontanéité concernant son propre bonheur.

Ce qui rend Aladin si grand, c'est son désir de voir son âme posséder la moelle de la convoitise. Si à cet égard j'avais une objection à faire à un chef-d'œuvre — une telle critique ne pouvant alors représenter qu'une envie profonde — ce serait ceci : que jamais il ne ressort clairement et avec assez de force qu'Aladin est une individualité justifiée, que le fait de désirer, de pouvoir désirer, d'oser désirer, d'être téméraire dans le désir, d'être prompt à saisir l'occasion, d'être insatiable dans l'ardeur, que tout ceci, dis-je, représente une génialité aussi grande que n'importe quelle autre. On ne le croirait peut-être pas, mais dans chaque génération, c'est à peine s'il naît dix jeunes hommes possédant ce courage aveugle, cette énergie sans bornes. Laissez de côté ces dix et donnez à chacun des autres le plein pouvoir du désir, en leurs mains il ne sera cependant plus ou moins qu'une lettre de mendiant, ils blêmissent, ils veulent réfléchir, ils ont bien envie de désirer, mais ce qui importe est de désirer correctement, — ce qui veut dire que ce sont des bousilleurs et non des génies, comme Aladin qui, parce qu'il est déraisonnable, est le favori de l'esprit. Donc, pour ne pas donner aux bousilleurs un prétexte pour désirer pourvu qu'ils soient sûrs d'avance de l'accomplissement, celui-ci ne doit pas se montrer comme étant dû à une faveur accidentelle. Mensonge, mensonge ; il y a bien déjà là une réflexion. Non, même si pour Aladin aucun désir n'était accompli, il prendrait sa place par le désir, par cette

puissance dans la convoitise qui à la fin vaut plus que n'importe quel accomplissement.

Aladin est grand ; il célèbre le mariage, c'est vrai, mais il ne se marie pas. En vérité, personne plus que moi ne peut lui souhaiter un meilleur sort, ni se réjouir pour lui avec plus de sincérité, mais si, comme le poète qui lui donne l'Esprit de la Lampe, je pouvais lui donner un Esprit de ce genre, si par une prière altruiste de tous les jours je pouvais lui procurer la seule chose qui à mon avis lui manque : l'esprit de décision, qui en puissance et en concrétion correspond à ce que son désir est en immensité et en abstraction (car son ardeur est sans bornes et brûlante comme le sable du désert) — hélas ! quel époux Aladin aurait pu devenir ! A présent on ne peut rien dire, mais mes ennemis, les brigands qui sont à l'affût d'un butin, prennent tout tranquillement Aladin à leur compte. Le séducteur retrempe son âme par la spontanéité d'Aladin, et ensuite il séduit et dit : Aladin aussi fut un séducteur, je le sais de très bonne main, il le devint le lendemain matin de son mariage. D'ailleurs, peu importe si ce fut le lendemain matin ou quelques années après, et si ce fut quelques années après, ce n'est qu'une preuve de ce qu'Aladin s'est amoindri. Là, le séducteur a raison, si la spontanéité ne doit plus avoir rien à dire, il importe de s'arrêter net (et c'est pourquoi c'est justement une question morale que de représenter un séducteur) ; si cela ne doit pas être le cas, alors la décision doit exister dès le commencement, et alors nous avons un époux. Il n'y a que la décision qui puisse cautionner Aladin, non le poète, et la poésie non plus, car la poésie ne peut pas tirer partie d'un époux. L'enthousiasme du poète est dans la spontanéité, le poète est grand par sa foi dans la spontanéité et dans la force de pénétration de celle-ci. L'époux s'est permis un doute, un doute innocent, bien intentionné, généreux, aimable, car il est certes loin de vouloir offenser l'amour ou le gaspiller. Car aussi sûr que l'inclination amoureuse spontanée ne constitue pas un époux, une alliance d'où l'amour pour n'importe quelle raison a été exclu, n'est pas davantage un mariage.

En se hasardant à s'avancer, porté seulement par l'impulsion irrésistible et heureuse de l'inclination, l'amoureux est bien mené dans les bras de sa bien-aimée, il est conduit avec elle peut-être plus loin encore, mais il n'arrive pas au mariage ; car si cette union des amoureux n'est pas dès le commencement un mariage, elle ne le deviendra jamais. Si la décision doit intervenir après, l'idée n'a pas été exprimée. Les amoureux peuvent bien vivre heureux ensemble ; il est bien possible qu'ils ne se soucient pas des objections, les ennemis pourtant gardent en quelque sorte gain de cause. Le tout porte sur l'idéalité. Le mariage ne doit pas être quelque chose de fragmentaire qui arrive selon les circonstances, quelque chose

qui advient aux amoureux après qu'ils ont vécu ensemble quelque temps — en ce cas les ennemis quand même gardent gain de cause. Ils prétendent à l'idéalité, l'idéalité dans le mal, l'idéalité démoniaque. En examinant l'objection, on se rend aussi aisément compte si celui qui la prononce n'est qu'un chicaneur, ou bien s'il se laisse inspirer par l'idéalité démoniaque. On peut agir très correctement en négligeant les objections, en ne se laissant pas troubler par elles, mais il faut alors avoir une bonne conscience et un pacte intact avec l'idée. Se satisfaire du bien-être, du bonheur, etc., signifie déchéance si ce bonheur est basé sur une étourderie, ou sur la lâcheté ou sur le culte misérable de l'existence par un esprit mondain. Je suis d'avis qu'avoir sauvé son pacte avec l'idée, même si on est devenu malheureux, est un paradis en comparaison avec une telle misère. C'est pourquoi j'ose parler en tant qu'époux, je ne mets pas la queue entre les jambes, j'ose parler aux ennemis et non seulement aux amis. Je sais que comme époux, je suis τελειος [adulte], mais je sais aussi ce qui est exigé d'un τελειος par rapport à l'idée. Pas de marchandage, pas de composition ; pas de consolations d'époux à époux, comme si des époux étaient semblables aux femmes d'un sérail, des prisonniers à perpétuité qui ont leurs secrets à eux qu'ils n'osent pas faire connaître au monde ; comme si l'amour était le luxe doré qu'on laisse le poète prendre pour l'exposer et le mariage le côté usagé qu'on cache à la vue. Non, guerre ouverte, l'idée du mariage saura bien vaincre. Humble devant Dieu, respectueux devant la majesté divine de l'inclination amoureuse, je lève fièrement ma tête au-dessus de toutes facéties et je ne l'incline devant aucune objection.

Nous donnons donc raison aux ennemis d'exposer toute la difficulté, c'est-à-dire que la synthèse qui constitue le mariage est difficile, mais nous n'admettons pas qu'ils la représentent comme une objection et nous n'acceptons encore moins la sortie à laquelle ils ont recours eux-mêmes. Lorsqu'un adversaire d'un air triomphant présente la difficulté de l'objection afin d'épouvanter, voici le moment d'avoir le courage de dire, comme le fit Hamann [au sujet d'une objection de David Hume, le philosophe anglais, contre le christianisme : *Schriften*, I, p. 406] : il en est justement ainsi. C'est une bonne réponse et une réponse à sa place exacte. Et la réponse viendra ici aussi, seulement je demande encore quelques instants de répit afin de pouvoir par quelques considérations générales vous orienter un peu au sujet du mariage, suprême τελος de l'existence.

A l'époque païenne, il y avait une peine pour les célibataires et une récompense pour ceux qui avaient beaucoup d'enfants [c'était le cas à Rome] ; au moyen âge la perfection était de ne pas être marié. Voilà les extrêmes. Quant au célibat de l'époque païenne, il était inutile de lui infliger une punition, car l'existence sait toujours

se défendre elle-même et punir celui qui veut s'émanciper — j'entends celui qui ne veut pas se marier. Il faut appuyer sur le mot : ne *veut* pas. De même que le mariage est une décision, le contraste qui peut devenir l'objet de mention est une décision aussi, une décision de refus. Car c'est une existence dénuée d'esprit que de folichonner avec la vie, tout en recherchant l'idéal (comme si de telles recherches étaient autre chose que stupidité et effronterie), et sans concevoir la signification ni de l'amour ni du mariage, sans concevoir même l'exaltation innocente qui en plaisantant rappelle à la jeunesse que le temps passe — que le temps passe ; de même que c'est une existence dénuée d'esprit que de rejeter avec prudence et de continuer à rejeter (comme si le fait de rejeter était autre chose que l'indice d'un esprit impur) sans trouver personne, ce qui est l'expression objective que l'existence donne au rejet subjectif. Il est tellement incontestable que le mariage par rapport à de telles sottises ait un avantage absolu, que c'est presque une offense envers le mariage que de le dire. Non, l'objection qui aurait une importance quelconque doit la revendiquer par une décision négative. La décision du mariage est une décision positive et, à proprement parler, la décision la plus positive de toutes ; le contraste aussi est une décision, qui décide de ne pas accomplir cette tâche. Pour celui qui non seulement reste en dehors du mariage, mais par surcroît en reste dehors sans décision, la traversée de la vie est peine perdue. Toute existence humaine qui ne désire pas avoir le caractère de cancan, et aucun homme ne doit le désirer, n'a le droit de renoncer à quelque chose de général qu'en vertu d'une décision, quelle que soit d'ailleurs la raison qui l'entraîne à prendre la décision, raison qui, lorsqu'il s'agit de ne pas vouloir se marier, peut être de nature très différente ; mais pour ne pas être entraîné, nous n'avons pas besoin de le développer ici.

La décision de ne pas vouloir se marier représente naturellement une idéalité, mais différente de celle de la décision positive. Ce n'est que par rapport au temps et aux circonstances que, pour l'individu particulier ayant pris une décision négative, cette décision se manifesterait plus clairement, et dans la mesure où une décision positive, selon l'avis général, aurait pu être prise assez facilement. C'est bien ainsi qu'on peut parvenir à se marier sans avoir pris une décision tout en l'ayant prise, comme on dit, mais décision et décision sont deux choses très différentes. Une décision qui se décide sans hésitation en continuité avec d'autres et se décide en vertu du fait que voisin et voisin d'en face se sont aussi décidés, n'est proprement pas une décision, car je ne sais pas si on trouve une poésie de seconde main, mais une décision de troisième main n'est pas une décision. Quand il s'agit de mariages qui par rapport à l'inclination amoureuse et à la résolution ne se montrent pas par

leur beau côté, mais qui s'arrangent et passent, une décision négative l'emporte naturellement. Mais de tels mariages ne sont pas des mariages, mais des singeries.

C'est avant et par-dessus tout par la décision que toute l'idéalité est déterminée chez un homme. Tout autre idéalité est une vétille, admirer l'homme à cause d'elle est une puérité et si l'intéressé voit clair en lui, c'est une offense. Il ne peut donc être question que de décision positive et de décision négative. La décision positive du moins a le grand avantage de consolider l'existence et de rasséréner l'individu, la décision négative le maintient *in suspensio*. Une décision négative réclame toujours beaucoup plus d'effort qu'une décision positive, elle ne peut pas devenir habituelle et elle doit cependant être constamment entretenue. Une décision positive vit sans crainte dans son heureux aboutissement, car la moralité qui constitue ce qui est positif en elle garantit l'arrivée du bonheur et donne confiance au bonheur lorsqu'il est arrivé. Une décision négative est toujours équivoque, même par rapport à un heureux résultat ; elle est trompeuse comme le bonheur à l'époque du paganisme [allusion aux paroles de Solon à Crésus « n'appellez personne heureux avant qu'il soit mort » : Hérodote, I, 32], car il n'existe qu'après avoir été. Cela veut dire que ce n'est qu'après ma mort que je peux savoir si j'ai été heureux. — Voilà ce que signifie la décision négative. L'individu a engagé une lutte avec l'existence, c'est pourquoi il ne peut avoir terminé à aucun moment, il ne peut pas, comme celui qui a pris une décision positive et qui est tenu par elle de s'absorber de jour en jour dans la raison originelle de sa décision. Une décision négative ne le tient pas, c'est lui qui doit la tenir, et, si loin que cela le mène, lors même que le bonheur le favorisa ou qu'il aboutit à ce qui a de l'importance, il n'ose pourtant pas nier la possibilité de voir tout affecter une autre explication. Par sa décision négative il existe à présent, à proprement parler, hypothétiquement ou conditionnellement, et on sait bien qu'une existence hypothétique ne se termine qu'après avoir expliqué tous les phénomènes, car en cas même d'une fausse hypothèse, on peut provisoirement arriver à quelque chose de très juste, jusqu'au moment où arrive le phénomène qui réduit l'hypothèse à néant ; et pour le conditionnel, on sait bien qu'il s'agit d'un : « oui, si toutefois ». Une décision positive n'a qu'une seule inquiétude, celle de ne pas rester fidèle à elle-même ; une décision négative est toujours exposée à deux dangers, d'abord celui de ne pas rester fidèle à elle-même, comme la décision positive, seulement avec cette différence que toute cette fidélité n'est pas rétribuée, qu'elle reste une splendeur fanée et stérile comme la vie d'un célibataire ; et ensuite que toute cette fidélité, par laquelle on reste fidèle à soi-même dans la décision négative, ne soit une conception

déformante qui à la fin ne peut être rémunérée que de repentir. La décision positive, pleine de joie, se fortifie par le repos et se lève avec le soleil, pleine de joie commence où elle s'est arrêtée et pleine de joie voit tout prospérer autour d'elle, comme le fait un époux, pleine » de joie aperçoit dans le jour qui commence une nouvelle preuve de ce qui n'avait besoin d'aucune preuve (car le positif n'est pas une hypothèse qui aura à être prouvée) ; par contre, qui a choisi la décision négative passe une nuit agitée en sommeillant, s'attend à voir subitement devant lui l'épouvante d'avoir mal choisi, s'éveille fatigué pour voir la lande aride autour de lui, ne se fortifie jamais parce qu'il est continuellement « en suspens ».

Vraiment, l'État n'a pas besoin d'imposer une peine pour les célibataires, l'existence elle-même punit celui qui est digne d'être puni, car celui qui ne prend pas de décision est un misérable dont, en un triste sens, il faut dire : « il ne vient point au jugement » [Évangile selon St. Jean, V, 24]. Je ne parle pas ainsi parce que je suis envieux de ceux qui ne veulent pas se marier, je suis trop heureux pour envier quelqu'un, mais je suis jaloux de l'existence.

Je reviens à ce que j'ai dit précédemment, que la décision est l'idéalité de l'homme. J'essaierai à présent de montrer quel doit être le caractère de la décision qui forme le mieux l'individualité, et de réjouir mon âme en considérant que le mariage possède justement ce caractère, le mariage que, comme je l'ai dit, je suppose pour le moment être une synthèse d'inclination amoureuse et de décision.

Il y a un fantôme qui assez souvent est en l'air lorsqu'il s'agit de prendre une décision, c'est la probabilité — un pleutre, un fantoche, un juif brocanteur avec lequel aucune âme libre ne se commet, un vaurien qui devrait être condamné aux travaux forcés plutôt que les guérisseurs, hommes et femmes, parce qu'il soutire aux gens ce qui vaut plus que l'argent. Tout homme qui par rapport à la décision n'est pas arrivé et n'arrivera jamais plus loin qu'à se décider en vertu de la probabilité est perdu pour l'idéalité, quoi qu'il devienne. Lorsqu'un homme ne rencontre pas Dieu dans la décision, lorsqu'il n'a jamais pris une décision signifiant une transaction avec Dieu, il aurait aussi bien pu renoncer à vivre. Mais Dieu traite toujours les affaires *en gros* [en français dans le texte] et la probabilité est une valeur qui n'est pas cotée au ciel. Il faut donc que dans la décision se trouve un facteur qui intimide la probabilité affairée et la rende interloquée.

Il y a un mirage après lequel court celui qui doit prendre une décision, comme le chien court après l'ombre dans l'eau [la fable d'Ésope où le chien laisse tomber un morceau de viande en happant son image dans l'eau], c'est le résultat — un signe de la finitude, un mirage de la perte ; malheur à celui qui le regarde, il est perdu.

Comme celui qui, mordu par des serpents dans le désert, regarda la croix [Nombres, XXI, 8 : le serpent d'airain] et redevint bien portant, celui qui fixe son regard sur le résultat a été mordu par un serpent, blessé par l'esprit terrestre, perdu pour le temps et pour l'éternité. Si un homme à l'instant de la décision n'est pas auréolé de l'éclat de la divinité de telle manière que tous les mirages formés par les brumes de la torpeur disparaissent, alors sa décision n'est qu'un faux plus ou moins grand ; — qu'il se console par le résultat. C'est pourquoi il est très important que les choses par rapport auxquelles la décision est prise soient de telle nature qu'aucun résultat n'ose se faire valoir aux enchères, puisque ce qu'on achète est acquis à *tout prix* [en français dans le texte].

Ce que nous venons de dire se rapporte à toute décision dans laquelle ce qui est éternel est présent et conclut le marché, et non seulement à celle du mariage au moment où pour la première fois elle presse l'inclination amoureuse sur son cœur et la serre dans l'étreinte fidèle de la décision. Cela se rapporte à toute décision ayant l'éternel en elle, et à ce titre à la décision négative aussi, à condition qu'elle ne soit négative que contre ce qui est temporel, mais qu'elle se tourne positivement vers ce qui est éternel. Pourtant, c'est bien en cela justement qu'existe sa suspension. Par contre, l'inclination amoureuse, dans la décision du mariage, est consignée comme un fidéicommiss et elle a justement le pouvoir d'attirer celui qui prend la décision, non exactement en bas vers la terre, loin de là, mais en bas du côté de la bien-aimée dans le temporel. Les dessous de la décision sont l'éthique et la liberté ; et c'est le cas également de la décision négative ; mais dans ce cas la liberté, sèche et nue, est comme muette, dure à exprimer et, d'une manière générale, a quelque chose de dur dans sa nature. Par contre, l'inclination amoureuse la met immédiatement en musique, bien que cette composition contienne un passage très difficile. Car le couple qui à cet instant divin, ou plus tard lorsqu'il y pense, ne trouve pas qu'en un sens c'est de la folie de la part du pasteur que de dire aux amoureux qu'ils doivent s'aimer, et qui d'autre part ne trouve pas, si j'ose le dire, que c'est pourtant une manière tout à fait exquise de s'exprimer, un tel couple manque d'oreille conjugale. Aussi délicieux que ce soit de percevoir le chuchotement de l'inclination amoureuse, ce témoin précieux du mariage, aussi bienvenue est cette parole téméraire qui dit que tu dois aimer ta compagne. Comme la bénédiction nuptiale est dithyrambique, comme il est présomptueux de ne pas se contenter de l'inclination amoureuse, mais de l'appeler un devoir ! quoi de surprenant alors que quelques-uns trouvent difficile de prononcer une décision qui répond à une telle apostrophe ! Que l'amour ne se contente donc pas d'être sûr de lui-même, mais que dans sa témérité il s'essaie à ce

« tu dois », que le mariage donc ait une décision qui corresponde au seul désir, un devoir éternel qui corresponde aux délices des yeux et au désir du coeur ! Courage donc, plein de hardiesse, courage de vouloir ce qui est difficile, la difficulté de son côté vous aidera ; car la difficulté n'est pas un homme maussade, ni un chicaneur, mais une toute-puissance qui désire faire le plus grand bien. Celui qui dans sa décision éternelle reste négatif par rapport au temporel, devient solitaire à l'instant de la décision et, même s'il est réellement grand, grand comme un Prométhée, il ne sera pas cloué à une montagne, mais saisi dans le temporel comme dans une chaîne ; l'homme marié, par contre, en rouvrant ses yeux, pourvu qu'ils aient été comme fermés dans l'éternité de la décision, se retrouve exactement là où il était auparavant, c'est-à-dire à côté de la bien-aimée, donc là où il préfère se trouver, et il n'éprouve aucun besoin de l'éternel, car l'éternel est auprès de lui dans le temporel.

La décision négative porte sur l'éternel seulement, la décision positive sur le temporel aussi bien que sur l'éternel, et l'homme est ainsi à la fois temporel et éternel. La vraie idéalité de la décision ne se trouve donc que dans une décision qui est aussi temporelle qu'éternelle et qui, si j'ose m'exprimer ainsi, a été visée et contre-visée, précaution qu'on prend quand il s'agit de titres d'obligations et que la Banque prend pour protéger ses gros billets. La décision vraiment idéalisante a donc cette particularité d'être visée dans les cieux et ensuite contre-visée dans le temporel. En outre, de temps en temps, au fur et à mesure que la vie s'écoule, l'homme marié continue à obtenir toujours de nouveaux visas, aussi précieux les uns que les autres. Tout époux comprend ce que je veux dire, et comment pourrais-je penser autrement, à moins qu'il ne soit un indigne, un ingrat, qui à contre-cœur a considéré comme onéreuses les garanties ultérieures ; par contre, un époux honnête comprend que sa femme est le contre-visa principal, et chaque individu du cercle d'amis qui grandit sous les yeux du mariage est un visa nouveau et toujours nouveau. Oh ! heureuse garantie ! oh ! homme riche ! oh ! suprême bonheur assuré, — que de posséder toute sa fortune en une seule obligation, qui ne peut pas disparaître pour vous, comme le peut la décision éternelle pour celui qui se comporte négativement envers le temporel. Ce dernier est un malheureux ou un rebelle, et aussi un malheureux, un malheureux qui traverse le temps avec sa décision éternelle, mais qui n'obtiendra jamais qu'elle soit contre-visée, au contraire, partout où il vient, elle est contestée ; c'est un exclu de la famille et, bien que consolé par l'éternel, pourtant privé de la joie, — pour lui il y aura des pleurs et peut-être des grincements de dents ; car celui qui dans l'éternité ne porte pas l'habit de noces [Évangile selon St.

Matthieu, XXII, 11] est expulsé, mais dans la vie terrestre l'habit de noces est précisément l'habit de noces.

La vraie décision idéalisante doit être aussi sympathisante qu'autopathisante [néologisme dont le sens est évident]. Mais celle qui est négative par rapport au temporel n'a aucun dérivatif pour sa sympathie qui, par conséquent, au lieu de lui devenir un fortifiant en répandant son trop-plein exquis et en en accumulant à nouveau, lui devient une vexation qui ronge son âme parce qu'elle ne peut pas se manifester. Il est terrible d'étouffer, mais il est aussi terrible d'avoir de la sympathie et de ne pas pouvoir l'épancher. Car je présume qu'il a de la sympathie, sinon il ne vaut pas la peine qu'on parle de lui. Il appartient essentiellement à l'homme d'être nanti de sympathie et toute décision qui ignore ceci n'est pas idéalisante, dans la teneur stricte du mot, et ne l'est pas non plus lorsque la sympathie ne sait pas se manifester de manière adéquate. Que le célibataire devienne un fou qui prodigue sa sympathie à des chiens et à des chats et à des bouffonneries ; que le reclus, qui choisit négativement, soit une âme noble, que sa sympathie cherche et trouve des tâches beaucoup plus grandes que celle d'avoir une femme et des enfants, cela ne le mènera pas loin. Ne serait-ce pas terrible, si la rosée des cieux ne devait pas se répandre sur l'herbe et ne devait pas se réjouir en voyant les fleurs rafraîchies par sa douceur, si au contraire elle se répandait sur la vaste mer ou se volatilisait avant d'atteindre les fleurs ? Oh ! que ce serait dur si le lait du sein maternel coulait en abondance, bien qu'il n'y eût pas d'enfant, et si le lait perdu était aussi précieux que celui de Junon qui a donné son nom à la voie lactée. [Mythe grec : une goutte de lait de Héra, identifiée avec la Junon des Latins, aurait donné son nom à la voie lactée.] Et il en est ainsi aussi pour un homme dont la sympathie est privée de voir une épouse verdir comme l'arbre planté dans la haie bénie de la sympathie, et de voir l'arbre fleurir et porter ses fruits qui mûrissent sous la sollicitude de la sympathie ! Qu'il est malheureux l'homme qui ne possède pas cette expression-là pour sa sympathie et l'expression encore plus précieuse pour tout ce que sa sympathie exprime : le tout est son devoir. Cette contradiction est la passion la plus bénie de la sympathie, une bénédiction à cause de laquelle elle perd pour ainsi dire l'esprit par plaisir. Qu'un malheureux qui dans la décision du mariage ne s'entend pas avec le temporel soigne les malades, qu'il donne à manger aux affamés, qu'il couvre celui qui est nu, qu'il aille voir le prisonnier, qu'il console le mourant, je le loue, il reçoit sa récompense [Évangile selon St. Matthieu, VI, 5], mais il n'est pas non plus en folie divine un serviteur inutile, sa sympathie recherche toujours son expression la plus profonde et ne la trouve pas, il la recherche un peu partout, comme sa sollicitude qui se promène de

maison en maison, tandis que l'époux trouve l'opportunité dans sa propre maison, chez lui, où cela lui est une bénédiction que de vouloir faire tout et une bénédiction encore plus grande, un *poscimur* [Horace, *Odes*, I, 32, I : nous pressentons une vocation] divin, d'être et de rester sans mérite.

La vraie décision idéalisante doit être aussi concrète qu'elle est abstraite. Plus une décision a été dressée négativement, plus elle est exclusivement abstraite. Mais quoi que ce soit qu'elle concerne, rien entre terre et ciel n'est aussi concret qu'un mariage et que le rapport conjugal, rien n'est aussi intarissable ; le plus insignifiant même a son importance, et tandis que l'engagement conjugal cerne élastiquement la durée d'une vie (comme la peau qui mesura la circonférence de Carthage [Virgile, *Énéide*, I, 365]), il cerne aussi élastiquement l'instant et chaque instant ; il n'y a rien d'aussi composite qu'un mariage, et pourtant il n'y a personne qui moins que le mariage souffre un cœur partagé, Dieu Lui-même n'est pas aussi jaloux. Et cependant, tout ce qui concerne le devoir se laisse approximativement épuiser en catégories, tout travail, tout métier, bref tout ce dont on remplit le temps, a son temps, mais la vie conjugale se soustrait à toutes les catégories de cette nature. Oui, malheur à celui pour qui c'est un fardeau ; le fait même d'être condamné à perpétuité ne donne aucune idée suffisante de sa souffrance, car ceci est une expression abstraite, tandis qu'un tel criminel conjugal ressent tous les jours l'épouvante d'être condamné à perpétuité. Plus un homme reste concret dans l'idéalité, plus l'idéalité est parfaite. Celui donc qui ne veut pas se marier, a renoncé à la décision la plus idéalisante. Par surcroît, lorsqu'on ne veut pas se marier, c'est à proprement parler une inconséquence que de vouloir se décider à un but positif quelconque dans le temporel. Car celui qui ne veut pas que le mariage ait de la réalité, quel intérêt peut-il avoir pour l'idée de l'État, quel amour pour sa patrie, quel patriotisme bourgeois pour tout ce qui concerne le bonheur et le malheur social ! — plus l'idéalité est abstraite, plus elle est imparfaite. L'abstraction est l'expression première de l'idéalité, mais la concrétion est son expression essentielle. Celle-ci exprime le mariage. Dans l'inclination amoureuse les deux amants veulent s'appartenir pour l'éternité ; dans la décision ils se décident à être *tout* l'un pour l'autre et cette énorme abstraction trouve son expression concrète dans ce qui est tellement insignifiant qu'aucune tierce personne ne s'en doute jamais. L'expression suprême de l'inclination amoureuse est que les deux amants mutuellement se comptent pour rien, car il est contraire à l'inclination amoureuse de se compter pour quelque chose ; la décision n'a pas de parole, car la parole elle-même est presque trop concrète, la promesse est silencieuse ou ne consiste

qu'en cet immortel : « oui » — et cette abstraction s'exprime de sorte que tous les sténographes réunis n'arriveraient pas à décrire ce qui en huit jours se passe dans un mariage. — C'est là le bonheur conjugal. Je n'entends pas par cela ce qu'on peut dire d'un couple heureux particulier, non le bonheur d'être époux. Car quelle vie est plus heureuse que celle que vit celui pour qui tout a de l'importance, et comme le temps deviendrait long pour celui pour qui l'instant a de l'importance ! Et même si ce bonheur n'est pas assuré, car un vieil adage dit bien que *Ehestand* est *Wehestand*, [en allemand dans le texte : le mariage est un état de douleur ; voir Musäus, *Volksmarchen der Deutschen*] et c'est bien ainsi que le mariage s'annonce lui-même, ne doit-il cependant pas être bien sûr de lui-même lorsqu'il invite les gens à l'essayer ? Y a-t-il dans la vie une autre institution, une autre situation qui commence ainsi ? hélas ! tout autre commencement est assez flatteur et passe sous silence les difficultés. Figaro, afin de s'excuser d'avoir envoyé le billet au comte, dit à la comtesse qu'elle était la seule dame du royaume envers qui il aurait osé, en toute confiance, faire quelque chose de pareil [l'opéra *Les Noces de Figaro*, acte 2, scène 3 ; Figaro déclare : Avec vous seule, un tel moyen n'a rien dont l'honneur s'inquiète ; j'aurais tremblé d'essayer avec plus d'une femme honnête !] ; c'est ainsi que je crois que le mariage seul ose dire en toute confiance de lui-même qu'il est une plaie ; pour toute autre chose dans la vie ce serait une imprudence de le laisser paraître.

La vraie décision idéalisante doit être aussi dialectique en matière de liberté qu'en matière de destin. Aucune décision n'est prise sans risque. Plus la décision est abstraite, moins elle est dialectique en matière de destin. Par cela l'idéalité de la décision gagne peu à peu une certaine fausseté, elle devient facilement fière, orgueilleuse, inhumaine, et toute l'argumentation du destin, précisément, est considérée comme extrajudiciaire. Plus la décision est concrète, plus elle entre en rapport avec le destin. Ceci donne à l'idéalité de l'humilité, de la mansuétude, de la reconnaissance. Mais un époux qui se donne corps et âme à son état d'époux, est bien celui qui a risqué et risque plus que tous les autres. Il se risque en dehors de la cachette de l'inclination amoureuse avec la bien-aimée, avec les aimées ; qu'est-ce qui ne peut pas arriver ? Il ne le sait pas, et s'il suivait le cours d'une telle réflexion, ses cheveux grisonneraient sans doute en une seule nuit ; il ne le sait pas, mais il sait bien qu'il peut tout perdre, et il sait qu'il ne peut pas se soustraire à la moindre chose, car la décision le tient fermement là où l'inclination amoureuse l'enchaîne, mais sans peur là aussi où l'inclination amoureuse soupire. Il y a un vieil adage, aujourd'hui peut-être un peu discrédité, mais cela ne fait rien, qui dit : qu'est-ce qu'on ne ferait pas pour femme et enfants. Réponse : on ferait tout, tout —

et qu'est-ce qu'on fait alors pour le destin, et qui saurait pénétrer son secret ? — on étend ses bras, on travaille, on lutte, on souffre, hélas ! il n'y a rien qu'on n'accepte. Plus la décision d'un homme est positive, plus il devient déclinable lui-même, et il n'y a qu'un époux qui puisse être décliné par le destin en tous *genera, numeri et casibus* [genre, nombre et cas]. Du point de vue purement extérieur, il y a des centaines et des centaines de personnes qui ont risqué plus qu'un époux, qui ont risqué des empires et des royaumes, des millions et des millions et qui ont perdu des trônes et des principautés, la fortune et le bien-être et, pourtant, un époux risque plus encore. Car celui qui aime, risque plus que toutes ces choses, et celui qui aime d'autant de manières qu'un homme est à même d'aimer risque plus que tous les autres. Que l'époux soit un roi, un millionnaire, ce n'est pas nécessaire, pas nécessaire, tout le reste ne fait que troubler la clarté du problème, qu'il soit un gueux, il risque le plus. Que l'homme courageux se risque dans la danse héroïque sur le champ de bataille, ou qu'il danse sur la mer agitée, ou qu'il saute par-dessus des abîmes, ce n'est pas nécessaire, pas nécessaire, ce n'est pas nécessaire pour les usages journaliers ; sur la scène peut-être ce serait nécessaire, mais les choses iraient mal pour l'humanité si la vie et Notre-Seigneur n'avaient pas en réserve quelques bataillons de héros qui ne sont pas applaudis bien qu'ils risquent plus que cela. Un époux risque tous les jours, et tous les jours le glaive du devoir est suspendu sur sa tête, et le journal intime de la vie conjugale est régulièrement tenu, et le registre de la responsabilité n'est jamais fermé, et la responsabilité est plus exaltante que le poème épique le plus brillant qui doit chanter la gloire des héros. Enfin, il est bien vrai qu'il ne se risque pas non plus pour rien, non, donnant donnant, il risque le tout pour le tout, et si le mariage par sa responsabilité est une épopée, il est bien aussi par son bonheur une idylle.

Le mariage ainsi est le beau centre de la vie et de l'existence, un centre qui se reflète en profondeur autant qu'il est haut placé ; il décèle une manifestation qui, dans son mystère, révèle le ciel. Et tout mariage agit ainsi, comme le fait la mer et le lac tranquille, si toutefois l'eau n'est pas troublée. Être époux est la tâche la plus belle et la plus importante ; celui qui ne l'est pas est un malheureux à qui la vie n'a pas permis de le devenir, que l'inclination amoureuse ne l'envahisse pas, ou qu'il soit un personnage suspect que nous aurons à relever plus tard. Le mariage est la plénitude des temps, celui qui n'est pas devenu époux est toujours malheureux pour la contemplation, ou bien il l'est pour lui-même aussi : dans son excentricité le temps se fait sentir pour lui comme un fardeau. C'est ainsi qu'est le mariage. C'est divin, car l'inclination amoureuse est le prodige ; c'est temporel, car l'inclination amoureuse est le mythe le

plus profond de la nature. L'inclination amoureuse est la cause insondable qui est cachée dans les ténèbres, mais la décision est le vainqueur qui, comme Orphée, met l'inclination amoureuse en lumière [Orphée ramena Eurydice, son épouse défunte, des Enfers, mais elle lui fut ravie de nouveau parce que, malgré la défense des dieux, il se retourna pour la regarder] ; car la décision est la vraie forme de l'inclination amoureuse, la vraie explication, et c'est pourquoi le mariage est divin et béni de Dieu. C'est bourgeois, parce que le couple par lui appartient à l'État et à la patrie ainsi qu'aux intérêts communs des concitoyens. C'est poétique comme l'inclination amoureuse, mais la décision est le traducteur consciencieux qui traduit l'exaltation en réalité, et ce traducteur est si scrupuleux, oh ! tellement scrupuleux ! La voix de l'inclination amoureuse « sonne comme celle des fées, une nuit, dans leurs grottes » [citation d'*Aladin* de Ehlenschlaeger], mais la décision a le sérieux de la persévérance qui sonne à travers ce qui est fugitif et fuyant. L'allure de l'inclination amoureuse est légère comme celle de la danse sur les prés, mais la décision saisit celui qui est fatigué jusqu'à ce que la danse recommence. C'est ainsi qu'est le mariage. Il est heureux comme l'enfant, et pourtant solennel parce qu'il a toujours le prodige devant les yeux ; il est modeste et se tient caché, et cependant, la festivité y loge, mais comme la porte du marchand est fermée vers la rue pendant le service divin, ainsi la porte du mariage reste toujours fermée, parce qu'il y a toujours service divin ; il est soucieux, mais ce souci n'est pas laid, car il repose de connivence et de cœur avec toute la profonde douleur de l'existence ; celui qui ne connaît pas ce souci est laid ; il est grave, et cependant adouci en plaisanterie, car c'est une mauvaise plaisanterie que de ne pas vouloir tout faire, mais faire l'extrême et comprendre que c'est peu, peu, rien par rapport au désir de l'amour et à la demande de la décision, cela c'est une plaisanterie bienheureuse ; il est humble et, cependant, courageux, oui un tel courage ne se trouve que dans le mariage, puisqu'il est créé de la puissance de l'homme et de la faiblesse de la femme et rajeuni par l'insouciance de l'enfant ; il est fidèle, et en vérité, si le mariage n'était pas fidèle, où trouverait-on alors la fidélité ? Il est sans crainte, rasséréné, consacré dans l'existence ; aucun danger n'est un vrai danger, mais seulement inquiétude. Il est sobre, sait aussi user de beaucoup, mais en même temps être beau dans d'humbles conditions, et non moins beau dans l'abondance. Il est satisfait, et pourtant plein d'attente, les deux amants se suffisent à eux-mêmes et, cependant, n'existent qu'à cause des autres. Il est terre à terre, oui, qu'y a-t-il de plus terre à terre que le mariage ? il appartient en entier à la vie temporelle et pourtant, le souvenir de l'éternité est à l'écoute et n'oublie rien.

Ce qui a été dit ici du mariage doit suffire ; pour le moment il ne me vient pas à l'idée d'en dire plus ; un autre jour, demain peut-être, j'en dirai davantage, mais « toujours la même chose et au sujet de la même chose » [comme Socrate : Platon, *Gorgias* 490 e et 491 b], car seuls, des bohémiens, des brigands et des aigrefins ont pour devise de ne jamais revenir là où on a déjà été. Cependant, je trouve moi-même que ce que j'ai dit suffit, et la seule chose que je veux ajouter est que, si le mariage n'était que moitié moins bien, il serait à mes yeux déjà avenant, d'autant plus que je sens bien que ce n'est pas un éloge de moi-même que j'ai prononcé, mais plutôt un jugement. Cependant, on peut être aussi un époux heureux sans atteindre la perfection, pourvu qu'on la garde présente à l'esprit et qu'on sente humblement sa propre imperfection. Ici je n'ai voulu que hausser un peu le prix ; car lorsqu'on a affaire à des chicaneurs qui mettent tout en œuvre pour médire, à des flibustiers qui mettent tout à feu et à sang, à des espions qui écoutent aux portes, à des rôdeurs qui sont prêts à entrer brusquement de la rue, on impose le respect pour ce qui est sacré, et par ailleurs on joue un peu au colin-maillard avec eux, puisqu'on sait très bien qu'ils sont là à tâter la porte d'entrée, la porte dérobée du mariage, mais par cette voie on n'apprend rien du mariage.

Et à présent, parlons des objections. Bien qu'un époux ne puisse aiguïser celles-ci comme le ferait un chicaneur, il sait bien où gît le lièvre, il sait réfléchir à ces choses-là aussi en faisant le point du mariage, ou tout au moins a-t-il acquis une aptitude générale à entendre à demi-mot. S'étendre sur les objections comme telles, même si on avait le talent pour le faire, ne serait que perdre son temps. Cependant, une chose est sûre, c'est qu'il faut toujours plaindre tous ceux qui font des objections. Ou bien leur désir les ont induits en erreur, après quoi ils se sont endurcis, ou bien ils se sont laissé séduire par l'esprit. A toute objection provoquée par cette dernière raison, cette réponse première à la Hamann, déjà mentionnée, s'impose : « Chansons que tout cela ! » On le laisse parler tant qu'il veut, ensuite on lui demande s'il a fini et alors on prononce cette parole magique-là. Après avoir ainsi fermé sa porte, on a une autre réponse. Le sophiste Gorgias aurait dit de la tragédie qu'elle est une tromperie et que par cela même celui qui trompe semble plus juste que celui qui ne trompe pas, et que celui qui a été trompé semble plus sage que celui qui n'a pas été trompé. Cette dernière remarque est une vérité éternelle et une juste réponse chaque fois que l'esprit est induit en erreur dans ses propres pensées et, par crainte d'être dupé, est précisément à cause de cela dupé. Oui, en vérité, pour rester dans le pieux mensonge de l'enthousiasme et du mystère, de l'amour, des illusions et du prodige, il est nécessaire d'avoir une tout autre sagesse pour planter là sa femme et

ses enfants et de rester nu comme un ver, demi-fou par pur bon sens. C'est de cette curieuse manière que la contradiction se produit. La distraction est due parfois à une absence de mémoire et cependant, on a vu le cas d'un homme distrait par trop de mémoire.

Maintenant, si l'objection doit s'occuper du fond de la question, et si elle se tourne vers le mariage, elle doit d'abord s'occuper de l'inclination amoureuse, car il faut toujours commencer par le commencement. Cela arrive rarement. Généralement, les objections s'occupent précisément de l'inclination amoureuse, et leur baiser amoureux est un vrai baiser de Judas, par lequel ils trahissent le mariage. Les ennemis qui se tournent vers l'inclination amoureuse sont moins nuisibles et n'obtiennent que rarement audience. Aussitôt que l'esprit s'essaie à expliquer ou à penser l'inclination amoureuse, le ridicule paraît, ce qui s'exprime le mieux en disant que l'esprit devient ridicule. Mais la chose prend un aspect différent par rapport à celui qui parle. S'il s'agit d'un homme pervers qui termine une vie peut-être débauchée en voulant rendre ridicule ce qui a toujours su se dérober à son contact profane, même s'il a agi assez à la vite dans l'art de ce qu'on appelle inclination amoureuse, toute réponse est superflue. Mais une forme plus acceptable de l'objection se laisse imaginer, et elle peut être tellement acceptable qu'on se décide à plaindre cet homme égaré et à lui expliquer son erreur. Dans ce cas il doit s'agir d'un jeune homme, vraiment pur par rapport à l'art érotique, mais qui comme un enfant prématurément sage a été privé d'un élément de l'âme et a dû commencer la vie par la réflexion. Dans notre époque de réflexion, on peut bien s'imaginer un tel homme et, par surcroît, en un sens, il peut être considéré comme une individualité justifiée, dans la mesure où tous ces bavardages au sujet de la réflexion, son culte, la nécessité, sur laquelle on insiste, de douter de tout, pour lui s'expriment de telle façon que, plus sérieux que beaucoup de systématisateurs frivoles qui cherchent à obtenir du succès avec leurs livres et enseignent à douter de tout, il aura l'idée malheureuse de vouloir penser l'érotisme, de vouloir le deviner, c'est-à-dire l'ignorer. Une telle individualité est une individualité malheureuse et, si toutefois il est réellement pur, je ne peux penser à son malheur qu'avec compassion. Car il est comme cette fée solitaire qui a perdu son plumage de cygne [comédie danoise de H. Hertz : *Le plumage de cygne*] et qui, abandonnée, ne réussit pas à s'envoler malgré tous ses efforts. Il a perdu la spontanéité qui porte l'homme à travers la vie, cette spontanéité sans laquelle une inclination amoureuse est impossible, cette spontanéité qui, toujours présumée, l'a toujours portée un peu plus loin ; il est privé de ce bienfait de la spontanéité pour lequel on n'arrive jamais à bien remercier, parce que le bienfaiteur se cache toujours.

Il est aussi triste d'observer la détresse de cette fée solitaire que tous les efforts intellectuels d'un tel homme, que sa souffrance soit muette, ou qu'avec une virtuosité démoniaque dans la réflexion, il sache cacher sa nudité par des paroles ingénieuses.

Toute inclination amoureuse est un prodige, — quoi de surprenant alors qu'on y perde son latin pendant que les amoureux s'agenouillent en adoration devant le signe sacré du prodige. A l'égard de ce dont nous parlons ici, comme d'ailleurs partout, on devrait toujours surveiller ses expressions. Il y a une catégorie qui s'appelle : le choix de soi-même, une catégorie grecque [allusion au stoïcien Chrysippe] quelque peu modernisée ; c'est ma catégorie favorite, et elle s'étend sur toute une existence personnelle, mais elle ne doit jamais être appliquée à l'érotisme, par exemple lorsqu'on parle de se choisir une bien-aimée, car celle-ci est le don de Dieu ; et de même que celui qui se choisit lui-même est présumé exister, de même la bien-aimée doit également être présumée exister en tant que bien-aimée, si toutefois le fait de choisir doit avoir un sens synonyme dans les deux cas. Si à présent on emploie l'expression de « choisir » dans le sens de vouloir se signaler à soi-même une jeune fille en particulier comme étant la bien-aimée, au lieu de vouloir entrer en possession d'elle, alors une réflexion égarée pourrait immédiatement avoir quelque chose à redire. Le jeune homme réduit alors l'amour à ne vouloir aimer que ce qui est digne d'être aimé, — car il doit *choisir*. Pauvre diable — c'est une impossibilité ; et non seulement c'est impossible, mais qui oserait choisir s'il fallait le comprendre ainsi, qui oserait être assez virilement engoué de soi-même pour ne pas comprendre que celui qui demande la main de quelqu'un, Dieu Lui-même a d'abord dû demander sa main, et toute autre demande en mariage n'est qu'un franc-parler de mauvais goût. Je refuse donc de choisir, et je préfère remercier Dieu du don — Il sait mieux choisir, et il est plus salutaire de remercier. Je ne désire pas me rendre ridicule en amorçant une conférence critique absurde sur la bien-aimée, expliquant pourquoi et pourquoi et toujours pourquoi je l'aime — parce que je l'aime. Pour les amoureux eux-mêmes une telle conférence correctement mise à profit peut être très amusante, en exposant d'une manière purement humoristique toute la substance de l'amour par rapport à une chose insignifiante, comme si, par exemple, l'époux disait à sa femme qu'en vérité c'est à cause de ses cheveux blancs qu'il l'aime. Parler ainsi est une plaisanterie humoristique qui depuis longtemps a perdu de vue toute l'importance de la réflexion. Je donne à Dieu ce qui appartient à Dieu, et tout le monde doit agir ainsi. Mais on ne le fait pas lorsqu'on lui refuse le saint tribut de l'admiration et de l'étonnement. C'est précisément lorsque l'esprit s'arrête qu'il s'agit d'avoir le courage et

le cœur de croire au prodige et, constamment fortifié par cette vision, de rentrer dans la réalité, de ne pas se tenir tranquille afin de la pénétrer. Cependant, je préfère néanmoins le vain effort d'une critique âprement soutenue, qui réduit celui qui réfléchit au désespoir, et précisément le sauve par cela peut-être, à une réflexion bavarde et frivole, habilleuse qui veut chamarrer l'amour et savoir plus que le prodige. En vérité, l'amour est un prodige et non quelque chose de pareil à des nouvelles qui courent la ville, son prêtre est un adorateur, et non pas une garce.

C'est pourquoi dans le paganisme on attribua l'inclination amoureuse à Éros. Puisque la décision du mariage ajoute l'éthique, cette attribution à demi coquette à une divinité devient dans le mariage une expression purement religieuse, signifiant qu'on reçoit la bien-aimée des mains de Dieu. Aussitôt que Dieu se révèle à la conscience, le prodige existe, car Dieu ne peut se faire connaître autrement. Les Juifs exprimaient cette idée en disant : celui qui a vu Dieu doit mourir. [Livre des Juges, 13, 22.] Ce n'était qu'une expression figurée, tandis que ce qui est propre et vrai, c'est qu'on perd la raison comme l'amoureux le fait lorsqu'il voit la bien-aimée et, en même temps, — Dieu. Il est bien vrai que je suis époux depuis plusieurs années et peut-être se moque-t-on de mon exaltation ; — qu'on se moque ! un époux est toujours amoureux et ne comprendra jamais l'inclination amoureuse d'une autre manière.

Le chevalier de la triste figure de la réflexion passe outre, il veut sonder la synthèse qui se trouve dans l'amour. Il ne sent pas qu'une voile couvre ses yeux et qu'à nouveau il se trouve devant le prodige. Dieu crée tout de rien, mais ici, si j'ose parler ainsi, il fait plus, il travestit un instinct de toute la beauté de l'amour, de sorte que les amoureux ne voient que la beauté et ignorent l'instinct. Qui souleva le voile ? Qui osa le faire ? La beauté idéale est celle qui est voilée, et la lumière de la lune, lorsqu'elle perce le voile des nuages, n'est-elle pas deux fois moins belle que la bien-aimée, que l'épouse à travers le voile de sa pudeur ? Le rêve du ciel n'est-il pas deux fois moins langoureux, et la mer, dans sa demie-transparence, n'est-elle pas deux fois moins séduisante ? Je m'exalte — moi, un pauvre époux ? Mais que faut-il que je dise de ce mystère qui pour moi fut un mystère, qui l'est toujours et le restera jusqu'à la fin des jours ; car je ne sais pas si une explication viendra, je ne comprends même pas cette témérité affreuse qui croit que le voile de la nature serait plus précieux que celui de la moralité.

Donc, ce pauvre diable que la réflexion, comme toujours, réduira à la mendicité, passe outre ; son exaltation le rend plus malheureux, sa richesse le rend plus pauvre. Il s'arrête à ce qu'il appellerait sans doute les conséquences de l'amour. Et qui ne s'arrêterait pas là ?

c'est bien comme si la marche naturelle de l'existence s'arrêtait pendant que Dieu créateur intervient. Oh ! étonnement sublime ! Qui ne se sent pas reconnaissant de voir là Dieu, de ne pas s'engloutir dans la mélancolie comme le fait le champion fatigué de la réflexion, qui ne se sent pas reconnaissant de la joie de vivre, non pas parce que l'enfant est un prodige d'enfant, (vanité, oh vanité !), mais parce que c'est un prodige qu'un enfant soit né. Celui qui ne veut pas voir là le prodige, s'il n'est pas tout à fait dépourvu d'esprit, doit bien être comme Thalès que, par amour pour les enfants, il ne veut pas avoir d'enfants [Diogène de Laërce, I, 26] : quelle parole mélancolique (car cela impliqua que c'est un crime ou un malheur plus grand de donner naissance à un être que de le priver de la vie), quelle fâcheuse contradiction !

L'inclination amoureuse est ainsi sauvegardée en tant que prodige, et tout ce qui se rapporte à l'inclination amoureuse se rapporte au prodige. L'inclination amoureuse est à présent regardée comme avérée. Tout effort de réflexion, aussi séduisant ou révoltant qu'il soit, est sans plus de façons jugé faux. — Ensuite il s'agit de savoir comment ce phénomène de spontanéité (l'inclination amoureuse) peut trouver sa contre-partie dans une spontanéité à laquelle on arrive par la réflexion. C'est là que se livrera la bataille décisive.

Entre temps, examinons un autre coté de la question. L'inclination amoureuse, en général, est assez louée. Un séducteur même ne néglige pas avec effronterie d'être de la partie. L'instant de l'inclination amoureuse ou sa courte durée doit être l'apogée de la femme, et c'est pourquoi il importe de nouveau d'esquiver la difficulté. Les objections prennent alors une autre direction, et l'adoration galante et insinuante du sexe se termine par des insultes.

D'ailleurs, j'ai été élevé dans la religion chrétienne, et pas plus que je ne puis approuver tous les efforts inconvenants pour l'émancipation de la femme, aussi sottes me paraissent toutes les réminiscences païennes. Mon opinion concise et candide est que la femme pour le moins vaut l'homme, et un point c'est tout. Tout exposé plus détaillé de la différence entre les sexes ou toute méditation sur la question de savoir lequel des sexes a la supériorité, est une occupation intellectuelle oiseuse pour des fainéants et des célibataires. On reconnaît un enfant bien élevé à ce qu'il se contente de ce qu'il reçoit ; de même on reconnaît un époux bien élevé à ce qu'il est heureux et reconnaissant pour ce qui lui est départi ou, en d'autres mots, à ce qu'il est amoureux.

On entend parfois un époux se plaindre parce que le mariage exige de lui bien des petits soins, mais combien plus d'ennuis n'aurait-il pas s'il était en outre assez éhonté pour être, ou bien seulement le critique de sa femme, qui à chaque instant de la

journée la brime de ses fades prétentions — elle doit sourire de telle ou telle manière, se tenir droite de telle ou telle manière, s'habiller de telle ou telle façon, prononcer les mots comme ci ou comme cela, ou bien à la fois époux et critique. En tant que critique conjugal, je suis un complet *tiro* [novice] ; je n'ai pas préalablement fait des études frivoles pendant une période de dandysme, qui parfois empoisonne plus qu'on ne le pense. En un sens mon histoire d'amour a été brève ; j'ai veillé à mes propres affaires et à mes études, je n'ai pas inventorié les jeunes filles aux bals, dans leurs promenades, au théâtre ou aux concerts, je ne l'ai fait ni frivolement, ni avec le sérieux stupide avec lequel un homme, en âge d'être marié, se plaît à lui-même, en se disant qu'il faut qu'elle soit une jeune fille extraordinaire pour le satisfaire. De cette façon inexpérimentée, j'ai fait la connaissance de celle qui m'appartient à présent, je n'ai pas aimé avant et je prie pour ne pas aimer plus tard, mais si pour un instant j'imaginai, ce qui toutefois est inimaginable, que la mort me prive d'elle, qu'une métamorphose s'opère en moi de manière qu'une seconde fois je doive être consacré époux, alors je suis convaincu que mon mariage ne m'a pas corrompu ni rendu plus habile à critiquer, à trier, à inventorier. Quoi de surprenant qu'on entende tant de vains discours au sujet de l'inclination amoureuse, puisqu'on entend tant de discours, ce qui est un indice déjà que la réflexion pénètre partout pour troubler la vie tranquille et plus modeste où l'inclination amoureuse s'installe par préférence, parce que dans sa modestie elle est si proche de la piété.

A ce titre je comprends bien que messieurs les esthéticiens me déclareront sans plus de façons incompetent, et d'autant plus si je ne cache pas que, bien qu'époux depuis huit ans, je ne sais pas encore avec certitude comment ma femme se présente du point de vue de la critique. Aimer n'est pas critiquer, et la fidélité conjugale ne consiste pas en une critique circonstanciée. Cependant, à la base de cette ignorance de ma part, ne cherchez pas un vrai manque d'éducation ; je sais apprécier le beau aussi, c'est-à-dire quand il s'agit de regarder un portrait, une statue, non pas une épouse. De cela je lui suis partiellement redevable, car si elle avait trouvé un vain plaisir quelconque à être l'objet de l'adoration critique d'un conteur de fleurettes, qui sait si moi-même aussi je ne serais devenu un conteur de fleurettes et si je n'aurais pas fini par devenir, comme c'est généralement le cas, un critique et un époux maussade. Je ne me vois pas non plus capable de me prodiguer avec aisance et routine en plusieurs de ces *termini* [termes techniques] que les connaisseurs étalent, et je ne le demande pas, je ne fréquente pas les festins des connaisseurs. Pour me servir d'un terme bénin, ceux-ci m'apparaissent comme ceux qui s'installent dans le parvis du temple

et y font le change ; et aussi rebutant que cela doit être pour celui qui avec élan se prépare à entrer dans le temple d'entendre le cliquetis des monnaies, aussi rebutant c'est pour moi d'entendre le bruit de mots tels que : svelte, rondelette, forte, etc. Lorsque je lis chez un poète primitif ces mots, issus de la spontanéité de son état d'âme et de sa langue maternelle, je me réjouis, mais je ne les profane pas, et en ce qui concerne ma femme, il est bien sûr que je ne sais pas encore aujourd'hui si elle est svelte. Ma joie et mon inclination amoureuse ne sont pas celles d'un maquignon, ni l'état maladif et emballé d'un séducteur rusé. Si par rapport à elle je voulais m'exprimer ainsi, je suis convaincu que je m'embrouillerais. M'étant abstenu jusqu'ici, je suis probablement sauvé pour le reste de ma vie ; car la présence seule d'un poupon rend l'inclination amoureuse encore plus timide qu'elle ne l'est en elle-même. J'ai souvent pensé à cela, et c'est pourquoi j'ai toujours trouvé qu'il n'est pas beau de voir un homme âgé, qui lui-même a des enfants, se marier avec une très jeune fille.

C'est justement parce que mon amour signifie tout pour moi qu'à mes yeux la critique n'aboutit qu'à un non-sens. Par conséquent, si je devais glorifier le sexe féminin, dans le sens esthétique d'une telle glorification, je ne le ferais qu'humoristiquement, car toute cette sveltesse et cette rondeur, le sourcil et le trait de l'œil ne constituent pas une inclination amoureuse, et moins encore un mariage, et ce n'est que dans le mariage que l'inclination amoureuse trouve sa vraie expression, en dehors de lui elle est séduction ou coquetterie. Il existe un opuscule de Hen. Cornel. Agrippa ab Nettesheim : *De nobilitate et praecellentia foeminei sexces, ejusdemque supra virilem eminentia libellus* [ouvrage humaniste du 16^e siècle : « De la noblesse et de la qualité du sexe féminin et de sa supériorité sur le sexe masculin »]. Les choses les plus curieuses en l'honneur de la femme y sont traitées de la manière la plus naïve. Mais je ne trouve pas que l'auteur a prouvé exactement ce qu'il voulait prouver, bien qu'il parle *bona fide* et soit sans doute assez bonhomme aussi pour croire qu'il l'a prouvé ; par contre, j'approuve entièrement le vers avec lequel le livre se termine et par lequel on est prié de s'abstenir de tout verbiage (*vaniloquax*) ayant pour but de louer l'homme. Si à présent, entièrement et absolument convaincu du bonheur de l'inclination amoureuse et du mariage, on lit cette argumentation naïve et qu'à chaque argument on ajoute un *ergo* extrêmement pathétique ou *quod erat demonstrandum*, tandis que le vrai pathétique est la riche substance de cette conviction qui n'a pas besoin de preuve, un effet purement humoristique s'ensuit. Je l'expliquerai de plus près. Dans « La Société du 28 Mai » [la célébration annuelle de l'instauration des États provinciaux du Danemark] un jeune savant, fervent des sciences naturelles, et en se référant à une récente

découverte qui donnait le moyen d'extraire le savon du silex, fit un discours dans lequel il exprima l'opinion que toute nouvelle découverte nous approche de Dieu et nous convainc de Sa bonté, de Sa sagesse, etc. S'il faut considérer ce discours comme une tentative de nous approcher de Dieu, l'idée me paraît tout à fait misérable. Ce serait autre chose si une individualité, qui par rapport à sa croyance en la bonté et la sagesse de Dieu, est millionnaire et « meilleure » que la Banque d'Angleterre, si cette individualité, dis-je, après que la réflexion commence à faire mine de vouloir prouver quelque chose à cet égard, interrompait cette démonstration avec la preuve suivante : à présent on peut même se laver les mains avec du savon de silex ; il pourrait alors terminer le discours à peu près comme ceci : « Regardez ! à présent je me lave les mains et si cela n'est pas une preuve qui convainc, je désespère d'en fournir une. » Dans ledit petit livre il est avancé comme preuve que la femme en hébreu s'appelle : Ève (la vie) et l'homme : Adam (la terre) — ergo. Comme plaisanterie dans une *altercatio* [discussion], où tout est absolument avéré et en signe de notoriété scellé du cachet du *Notarius publicus* aussi bien que de celui de Dieu, tout cela est excellent. Et de même lorsqu'il est avancé comme une autre preuve qu'une femme tombant à l'eau surnage, tandis qu'un homme qui tombe à l'eau coule — ergo. On peut se servir de cette preuve d'une autre manière aussi, car elle contribue à expliquer le fait qu'au moyen âge tant de sorcières furent brûlées.

Quelques années se sont passées depuis que j'ai lu le petit opuscule dont je parle, mais il m'a donné un plaisir rare. Les choses les plus curieuses des sciences naturelles et linguistiques se présentent de la manière la plus naïve. Beaucoup se sont gravées dans ma mémoire et, tandis que je ne parle jamais à ma femme de sa sveltesse etc., ce qui sans doute lui déplairait et ne me réussirait pas, j'ai parfois la chance de lui plaire, si j'ose le dire moi-même, avec de tels arguments et réflexions, probablement parce qu'ils ne prouvent rien et, précisément à cause de cela, prouvent que notre mariage n'a besoin d'aucune critique circonstanciée, et que nous sommes heureux. A cet égard j'ai souvent été surpris qu'aucun poète ne représente réellement des époux parlant ensemble. Si parfois on le fait et s'il s'agit d'un couple heureux, ils parlent le plus souvent comme des amoureux. Généralement, ils ne sont que des personnages accessoires et d'autant plus vieux, qu'ils sont père et mère de la bien-aimée représentée par le poète. Si le poète veut représenter un mariage, il faut que celui-ci soit au moins malheureux pour être pris en considération. C'est tellement différent : l'inclination amoureuse doit être heureuse et menacée du dehors, tandis que le mariage doit être menacé de l'intérieur pour devenir poétique. Je vois en cela une preuve indirecte et triste de ce que le mariage est

loin de jouir de l'estime qu'il mérite, car on a presque l'impression que des époux ne sont pas aussi poétiques que des amoureux. Laissez ceux-ci parler avec toute l'écume de l'inclination amoureuse, comme il plaît au jeune homme et à la jeune fille de le faire ; les époux non plus ne sont pas trop bêtes à cet égard. Selon mon opinion, c'est un époux médiocre que celui qui par son mariage ne devient pas humoriste, de même que c'est un amant médiocre que celui qui ne devient pas poète ; et je suppose que tout époux devient un peu humoriste, ou en prend une teinte d'humour, de même que tout amant devient un peu poétique. Je m'en rapporte à moi-même, moins en ce qui concerne le côté poétique qu'en ce qui concerne un goût pour l'humour plus ou moins développé, dont je suis redevable exclusivement à mon mariage. L'érotisme joue un rôle d'importance capitale dans l'inclination amoureuse ; dans le mariage, cette importance absolue alterne avec l'idée humoristique qui est l'expression poétique de la sécurité tranquille et contente de la vie conjugale. Je vais rapporter un exemple en priant le lecteur d'être assez humoriste pour ne pas le considérer comme prouvant quelque chose. En compagnie de ma femme j'ai fait une petite excursion d'été dans le sud de la Seeland. Nous nous sommes promenés tout à fait à notre aise, et parce que ma femme désirait avoir une impression de ce que certaines gens appellent traîner les pieds sur la grand route, nous avons visité toutes sortes d'auberges ; nous y passions parfois la nuit, mais avant tout, nous ne nous pressions pas. Nous avons donc l'occasion de prendre bonne connaissance des auberges. Et il est assez curieux que dans cinq d'entre elles, l'une après l'autre, nous ayons trouvé accrochée au mur une annonce qui par conséquent nous poursuivait de telle façon qu'il était impossible de l'éviter. L'annonce était conçue en ces termes : un père de famille soucieux remerciait un praticien expérimenté et habile de l'avoir débarrassé avec une main d'artiste, facilement et sans douleur, lui et sa famille, de quelques vilains cors au pied, et il les avait ainsi rendus, lui et sa famille, à la vie mondaine. Les membres de la famille étaient nommés par leurs noms et parmi eux il y avait une jeune fille aussi qui, lorsque comme une Antigone elle avait fait partie un jour de cette famille malheureuse, n'avait pas été dispensée elle non plus de ce mal familial. Rien de surprenant alors qu'après avoir lu cette annonce à trois relais, elle fût l'objet de notre conversation. J'estimai que le père de famille avait manqué de tact en nommant la jeune fille car, même s'il était de notoriété publique qu'à présent elle était complètement guérie, cela devait pourtant troubler un prétendant, ce qui n'était pas du tout nécessaire puisque des cors au pied doivent être comptés parmi les faiblesses dont on peut faire connaissance après le mariage. A présent je demande à un poète de me répondre

et de me dire si le motif de cette conversation, que je n'étais pas de taille à tenir d'une manière tout à fait humoristique, n'était pas humoristique, mais s'il n'est pas sûr aussi qu'elle n'était opportune que dans la bouche d'un époux ? un amoureux se sentirait blessé parce que ce vilain cor, après même qu'il eût été enlevé, fausse le jeu dans une vision esthétique du beau. Une telle plaisanterie dans la bouche d'un amant serait tout à fait impardonnable. Même si la conversation, à cause de ma médiocrité, devint un simple papotage banal, je sais cependant qu'elle amusa ma femme, ainsi que le fait qu'une telle accidence fut mise en rapport avec un absolu esthétique, — elle demanda, par exemple, si cela ne pouvait pas justifier une demande de divorce, etc. Et lorsque parfois dans mon salon un connaisseur quelconque et une petite demoiselle présomptueuse ont discouru avec de grandes phrases sur l'inclination amoureuse et sur la sveltesse, et qu'ils prétendaient que les amoureux doivent apprendre à bien se connaître pour être sûrs dans leur choix et qu'on doit choisir une personne sans défauts, alors je donne quelquefois mon avis aussi, adressé à vrai dire à ma femme, en disant : oui, c'est difficile, c'est difficile, par exemple quand il s'agit de cors au pied, car personne ne peut savoir avec certitude s'il les a ou s'il les a eu et s'il peut les attraper.

Toutefois, en voilà assez ; ce qui était l'humour est justement la sécurité du mariage qui, basée sur ce qui a été vécu, ne connaît pas l'inquiétude du suprême bonheur primordial de l'amour, bien que le bonheur du mariage soit loin d'être moindre. Et lorsque comme époux, époux de huit ans, j'incline ma tête sur ses épaules, je ne suis ni un critique qui admire ou s'aperçoit de l'absence d'une beauté terrestre quelconque, ni un jeune homme exalté qui chante sa poitrine et, néanmoins, je suis aussi profondément ému que la première fois. Car je sais ce que je savais déjà et ce que je constate toujours et toujours, que dans cette poitrine de ma femme un cœur bat, tranquille et humble, mais constant et égal, je sais qu'il bat pour moi et pour mon bien et pour ce qui nous appartient à tous les deux, je sais que son mouvement tranquille et doux ne cesse jamais, hélas ! pendant que moi je m'occupe de mes affaires, hélas ! pendant que moi je suis distrait de bien des façons ; je sais que quel que soit le moment où je me réfugie auprès d'elle et dans quelques circonstances que ce soit, son cœur n'a pas cessé de battre pour moi. Et je suis un croyant : comme l'amant croit que la bien-aimée est pour lui la vie, je crois spirituellement ce que disait le petit opuscule que j'ai mentionné, que le lait de la mère est secourable à celui qui est mortellement malade, je crois que cette tendresse qui lutte sans tarir pour trouver une expression de plus en plus sincère, je crois que cette tendresse qui fut sa riche dot de mariage, je crois qu'elle est productive d'intérêts abondants, je crois qu'elle se

doublera si je ne dilapide pas ses moyens ; ce doux regard, si j'étais malade, mortellement malade, et s'il se dirigeait sur moi, hélas ! comme si elle-même et non moi était le gladiateur mourant, je crois qu'il me rappellerait à la vie, même si le Dieu du ciel n'exerçait pas lui-même son pouvoir, et si Dieu le faisait, alors je crois que cette tendresse me lierait à la vie à nouveau comme une vision qui la hante, comme un défunt que la mort toutefois ne peut pas vaincre que lorsque nous serons réunis à nouveau. Mais jusque-là, jusque-là, — que Dieu exerce ainsi son pouvoir ! — je crois que par elle je bois paix et sérénité dans ma vie et que souvent j'ai été sauvé par elle de la mort par découragement et du tourment pénible de la consommation spirituelle. [L'Ecclésiaste, I, 13]

Ainsi parle tout époux, d'autant mieux qu'il est un meilleur époux, d'autant mieux qu'il est un homme plus doué. Il n'est pas un jeune homme amoureux, son accent n'est pas celui de la passion momentanée, et quelle offense ne serait-ce pas, dans l'ardeur d'un instant passionné, que de vouloir remercier pour un tel amour ? Il est comme ce comptable honnête qui autrefois fut presque l'objet de soupçons ; car lorsque les vérificateurs de comptes, rendus sévères à cause d'une fraude, se présentèrent devant sa porte et exigèrent d'inspecter ses livres, il leur répondit : « Je n'en ai pas, je tiens mes comptes dans ma tête. » Combien ce fut suspect ! Mais honneur soit rendu à la tête du vieil homme, ses comptes étaient tout à fait corrects. Un époux s'exprime peut-être d'une manière un peu humoristique même lorsqu'il en parle à sa femme, mais cet humour, ce remerciement insouciant, cet acquit, non sur le papier mais dans le grand livre du souvenir, prouve précisément que ses comptes sont sûrs et que son mariage possède en abondance le pain quotidien de la démonstration.

Par ceci j'ai indiqué déjà dans quelle direction je veux chercher la beauté de la femme. Hélas, des gens même de bonne foi ont contribué à cette triste confusion à laquelle malheureusement une jeunesse féminine frivole s'accroche avec trop d'avidité sans réfléchir que c'est un désespoir, que la seule beauté d'une jeune fille est celle de sa première jeunesse, qu'elle ne fleurit qu'un instant, que cet instant est celui de l'amour et qu'on n'aime qu'une seule fois. *

* Justement parce qu'en ce qui concerne la proposition suivant laquelle la beauté de la femme augmente avec les années, il serait très précaire, oui, décevant aussi, de renvoyer à l'art dramatique, puisque tout se concentre là sur l'exigence de l'instant et que les différences y sont essentiellement exigées, je vois avec d'autant plus de plaisir une belle vérité, qui m'est si douce, heureusement confirmée au milieu des rapides péripéties de la vie théâtrale. L'actrice qui par excellence représente la féminité de notre théâtre, est madame Nielsen. [Mlle Anna Nielsen (1803-1856). Elle fut la rivale au théâtre d'une autre grande actrice, Mme J.-L. Heiberg (1812-1890)] Son talent l'embrasse en

C'est juste, on n'aime qu'une seule fois, mais la beauté de la femme augmente justement avec les années et elle est si loin de diminuer que la première beauté n'est que quelque chose de douteux en comparaison de celle de l'avenir. A moins d'être un fou, qui a bien vu une jeune fille sans ressentir une certaine tristesse parce que la misère de la nature humaine se montre en elle dans son contraste le plus fort : caractère éphémère rapide comme un rêve ? Mais aussi gracieuse que soit cette première beauté, elle n'est pourtant pas la vérité, elle est une enveloppe, un vêtement d'où la vraie beauté ne sortira devant le regard reconnaissant de l'époux que peu à peu dans le cours des années. Par contre, regardez-la, celle qui est chargée d'années. Tu n'étends pas la main spontanément pour la saisir, car ce n'est pas la beauté fugace qui se presse comme un rêve ; non ! assieds-toi à son côté, regarde-la de plus près : avec sa sollicitude maternelle elle appartient entièrement au monde, la sollicitude

entier, ne s'arrête pas à une accidence en elle, ni à aucune époque particulière de la féminité. Le personnage qu'elle nous montre, mais non pas spontanément, la voix avec laquelle elle embellit la pièce, la sincérité qui donne vie à l'ensemble, le recueillement qui rassure tellement le spectateur, le calme avec lequel elle émeut, la sensibilité véridique qui néglige tous les artifices extérieurs, la sonorité douce de l'ambiance qui jamais n'est impétueuse, qui n'excite pas l'attention par coquetterie en restant à l'écart, qui n'amoncelle pas sauvagement le pathos, qui ne se laisse pas attendre avec des airs de prétention, qui ne perce pas violemment, qui ne halète pas après quelque chose d'indicible, mais de sonore, conséquente avec elle-même, qui répond d'elle-même, toujours prompte et toujours de bonne foi : bref, toute l'action de madame Nielsen se concentre en ce qu'on devrait appeler la féminité essentielle. Maintes actrices sont devenues grandes et ont été admirées grâce à une virtuosité touchant un côté accidentel de la féminité, mais cette admiration qui a tendance aussi à trouver sa vraie expression dans des joies bruyantes et momentanées de toutes sortes est dès le commencement la proie du temps, au fur et à mesure que disparaissent les accidences sur lesquelles le jeu triomphal reposait. — Puisque la puissance de madame Nielsen se trouve en ce qui est essentiellement féminin, son ampleur est l'essentialité elle-même, même lorsqu'il s'agit de personnages plutôt insignifiants, si toutefois ces personnages dans la pièce sont vus dans des conjonctures essentielles (par exemple comme l'amoureuse dans un vaudeville, comme mère dans une idylle, etc.), l'essentialité dans la femme supérieure, l'essentialité dans la femme corrompue qui, bien que corrompue du point de vue de la féminité, appartient essentiellement au sexe, de sorte qu'on ne se sent pas mal à son aise en observant la laideur, qu'on ne devient pas sceptique devant l'exagération, ni porté à expliquer la corruption par l'éducation, par l'influence de certaines circonstances de la vie, etc., puisque dans l'idéalité de la représentation on voit précisément la profondeur de la corruption et sa spontanéité. Mais de même que son ampleur, sa victoire aussi est un triomphe essentiel, non un triomphe momentané et de courte durée, mais qui signifie que le temps n'a aucune prise sur elle. A chaque période de sa vie elle aura de nouveaux rôles à remplir et exprimera ce qui est essentiel, de même qu'elle l'a fait depuis le commencement de sa belle carrière. Et si elle atteint l'âge de soixante ans, elle continuera à être

dont le temps d'affairement cependant est passé, tandis que cette sollicitude elle-même est restée et, en elle, elle plane comme l'ange au-dessus de l'arche du Seigneur. [Exode, 25, 18 : les chérubins sur le propitiatoire.] En vérité, si tu ne ressens pas alors quelle réalité possède une femme, tu es et tu resteras un critique, un critiqueur, un connaisseur peut-être, c'est-à-dire un désespéré qui s'élance dans la désolation du désespoir, criant : aimons aujourd'hui, car demain c'en est fait — non de nous, ce serait dur, mais de l'amour — c'est odieux. Prends patience, assieds-toi auprès d'elle ; ce n'est pas le fruit plaisant du désir, méfie-toi de toute pensée audacieuse et des *termini* des connaisseurs ; si tu sens un bouillonnement en toi, restes assis là, que tu sois calmé. Lors même que tu oses t'abandonner en sa présence ou lui offrir la main pour une valse, ce n'est pas le bouillonnement de l'instant ! Alors, tu préfères peut-être éviter sa compagnie, oh ! même si les jeunes gens qui l'entourent ont été

parfaite. Je ne connais pas de victoire plus noble pour une actrice que le fait que celui qui dans le royaume entier tremble peut-être le plus à la pensée d'offenser, ose avec la même tranquillité que moi ici parler des soixante ans, ce qui autrement est la dernière chose dont on doit parler en même temps que du nom d'une actrice. Elle représentera avec perfection la grand mère, elle produira son effet à nouveau par l'essentialité, de même que la jeune fille ne produisait pas son effet par une beauté extraordinaire propre à fasciner les critiques, ni par une voix exceptionnelle propre à ravir les connaisseurs, ni par sa danse propre à provoquer l'intérêt tout particulier du public, ni par un peu de coquetterie que chaque spectateur en particulier avec envie pouvait prendre à son compte, mais par cette initiation qui est le pacte de la pure féminité avec ce qui est éternel. Tandis qu'au théâtre autrement on arrive facilement à penser à la vanité de la vie, de la jeunesse, de la beauté et de l'enchantement, on se sent si rassuré en l'admirant, elle, parce qu'on sait que ceci ne périra pas. Il est possible que ceci produise un effet différent sur d'autres, de sorte que l'admiration, parce qu'il n'y a aucune raison de se presser (et on a bien tout le temps), parfois ne vient pas, et que cette actrice est considérée comme étant de second ordre, ce qu'elle est aussi lorsqu'il s'agit de courir dans l'instant et de produire son effet, non par ce qui est stable, mais par ce qui s'efface. Il est donc possible qu'elle ne trouve pas ses admirateurs parmi les critiques, qui indiquent la pulsation de l'instant, ni parmi les envahisseurs du théâtre qui nécessairement ont dû voir celle-ci ou celle-là, ni parmi les estafettes qui cherchent quelque chose à colporter, ni parmi les commissionnaires de triomphes qui comme d'autres commissionnaires bricolent par-ci par-là, ni parmi les jeunes gens qui, lorsqu'ils ne réussissent pas autrement à caser une inclination amoureuse non mûre, la jettent sur une actrice, ni parmi les hommes décrépits qui subsistent péniblement grâce à une excitation momentanée, mais plutôt parmi ceux qui, eux-mêmes heureux et contents de l'existence, n'ont pas besoin du théâtre, ne soupirent pas après lui, dont la main droite ne cherche pas aussitôt la main gauche pour applaudir, [Horace, *Épîtres*, II, I, 205 : « *concurrit destera laevae* » — par réprobation des applaudissements gratuits] dont la plume ne s'agite pas immédiatement le soir même sur le papier à cause d'un détail quelconque, mais qui, lents à parler, se rejouissent peut-être avec d'autant plus de reconnaissance en regardant le *beau*, lorsqu'il se révèle en vérité.

discourtois (c'est sans doute l'opinion d'un jeune élégant qui pense qu'elle a besoin de sa conversation), non, s'ils ont été assez égarés pour la laisser seule, elle ne regrette pas leur désir, elle ne sent pas la pointe de l'offense, elle s'est conciliée avec l'existence, et si encore une fois tu sentais le besoin d'une parole conciliatrice, si tu sentais le besoin d'oublier les dissonances dans la vie, alors réfugie-toi auprès d'elle, reste dignement assis auprès d'elle, qui est digne — et qui est-ce qui est le plus beau, la jeune mère qui enfante grâce à la force de la nature, ou la femme chargée d'années qui t'enfante à nouveau grâce à sa sollicitude ! Mais si tu n'as pas été malmené ainsi par la détresse du monde, reste dignement assis auprès d'elle, qui est digne, sa vie aussi n'est pas sans mélodie, cette vieillesse aussi est *non sine cithara* [Horace, *Odes*, I, 31, 20 : il désire une vieillesse « *nec cithara carentem* »] ; et rien de ce qui a été vécu n'est oublié, des diverses époques de la vie, tout y résonne en une douce harmonie lorsque cette voix touche les cordes du souvenir. Car regardez ! elle est arrivée au dénouement de la vie, oui, c'est comme si elle était elle-même le dénouement de la vie, audible et visible. La vie d'un homme ne se dénoue jamais ainsi, ses comptes en général sont plus compliqués, mais une mère de famille ne connaît que des menus faits, elle n'a eu que ses souffrances et ses plaisirs de tous les jours, mais, par conséquent, ce bonheur aussi, car si une jeune fille est heureuse, la femme chargée d'années est plus heureuse encore. Dites alors ce qui est le plus beau : la jeune fille avec son bonheur ou la femme chargée d'années qui accomplit une œuvre de Dieu, qui délivre celui qui est affligé et qui, pour celui qui est heureux, est le meilleur panégyrique de l'existence parce qu'elle est le beau dénouement de la vie.

Je quitte à présent la femme chargée d'années dont je ne fuis certes pas la compagnie, je me reporte en arrière, heureux à la pensée qu'avec l'aide de Dieu il me reste encore un beau chemin de la vie à courir, mais aussi sans rien connaître de la lâcheté qui craint l'idée de vieillir ou la craint pour le compte de sa femme, car je suppose, n'est-ce pas ? que la femme devient plus belle avec l'âge. Comme mère déjà, elle est à mes yeux beaucoup plus belle qu'en son état de jeune fille. Une jeune fille, il faut l'avouer, est un fantôme, on ne sait presque pas si elle appartient à la réalité ou si elle n'est qu'une vision. Et c'est cela qui devrait être le bien suprême ? Oui, que les visionnaires pensent ainsi. Au contraire, comme mère elle appartient entièrement à la réalité, et l'amour maternel lui-même n'est pas comparable aux désirs et pressentiments de la jeunesse, mais est un fonds inépuisable de tendresse. Et il n'est pas exact de dire que tout cela était présent comme une possibilité dans la jeune fille. Même en admettant que ce soit exact, une possibilité toutefois est moins qu'une réalité, mais ce n'est pas

ainsi. Pas davantage que le lait de la mère ne se trouve dans le sein de la jeune fille, pas davantage cette tendresse ne s'y trouve. Il s'agit d'une métamorphose dont l'homme ne possède aucune analogie. Si en plaisantant on peut dire que l'homme n'est achevé que lorsqu'il a eu ses dents de sagesse, on peut dire tout de bon que le développement de la femme n'est achevé que lorsqu'elle est mère, c'est alors seulement qu'elle existe en toute sa beauté et en sa belle réalité. Que cette jeune fille-là, aux pieds légers, agile, espiègle et heureuse courre dans les prés, taquinant tous ceux qui essaient de l'attraper, oh oui, cela me réjouit aussi de regarder ce jeu, mais à présent, à présent elle a été attrapée, emprisonnée, — pour sûr, ce n'est pas moi qui l'ai attrapée (à quoi bon frivolités et vaine folie), pour sûr, ce n'est pas moi qui l'emprisonne (combien faible ma prison !), non, elle s'est attrapée elle-même et elle reste emprisonnée auprès du berceau ; emprisonnée, et pourtant elle a bien toute sa liberté, une liberté illimitée par laquelle elle se lie à l'enfant ; je suis sûr qu'elle mourra dans son nid. — Ici un mot seulement en passant. Afin d'en parler aussi innocemment que possible, je veux supposer que la prédilection de la mère pour l'enfant a rendu l'époux un peu jaloux ; que voulez-vous ? il se consolera bien de cette jalousie. Mais, j'ai donc prononcé le mot : jalousie. C'est une passion sombre, « un monstre qui souille sa nourriture » [« It is the green-eyed monster which doth mock the meat it feeds on. » — Shakespeare, *Othello*, acte III, scène III]. La colère aussi est une sombre passion, mais il ne s'ensuit pas qu'une colère noble ne puisse exister aussi. Et il en est de même en ce qui concerne la jalousie, il existe également une juste indignation de la noble inclination amoureuse qui en vérité est inquiète aussi bien que fâchée, et qui est avant tout un état d'âme normal lorsque l'épouvantable s'est produit. Je n'y trouve rien de répréhensible, au contraire, j'exige d'un époux que son âme de cette manière rende les derniers honneurs à celle qui l'a mortifié, à elle à qui, si on veut, il attribue également une importance plus que suffisante pour pouvoir le mortifier. Je considère cet état d'âme comme la peine éthique de l'inclination amoureuse au sujet d'un disparu. Par contre, je sais aussi qu'on trouve des forces démoniaques dans la vie, je sais qu'il existe une intrépidité peu méritoire qui, obsédée par un mauvais esprit, veut être tout esprit et sans doute veut avoir le pouvoir aussi de devenir froide, morfondue dans la passion froide de l'esprit, ce qui est pour le moins aussi répréhensible que de se déchaîner par la jalousie. Car il y a un enfer dont la chaleur dessèche toute vie, mais un enfer aussi dont le froid tue toute vie.

Mais je ne suis même pas jaloux de la mère. La vie d'une femme comme mère est une réalité si infiniment riche en sa diversité que mon inclination amoureuse a bien assez à faire de jour en jour pour

découvrir quelque chose de nouveau. La femme en tant que mère n'a aucune situation au sujet de laquelle on peut dire qu'elle y est la plus belle ; en tant que mère elle a toujours une situation et l'amour maternel est doux comme l'or pur et souple en toute catégorie, et pourtant entier. Et la joie de l'époux est tous les jours nouvelle, elle ne se consomme pas, bien que lui la consomme, car elle est comme la nourriture au Valhalla [mythologie Scandinave : le séjour des héros morts dans les combats où la nourriture, aussitôt mangée, se renouvelle] ; et lors même qu'il ne vit pas d'elle, il est bien sûr qu'il ne vit pas de pain seulement, mais de l'étonnement bienveillant aussi qui accompagne les hauts faits de la mère ; il trouve chez lui *panis et circenses* [du pain et des jeux].

Et à quelle variété de collisions l'amour maternel n'est-il pas exposé, et comme la mère est belle chaque fois que son amour d'abnégation et de sacrifice en sort victorieux ! Et je ne parle pas ici de ce qui est bien un fait de notoriété publique, que la mère sacrifie sa vie pour l'enfant. Cela sonne si fortement, presque avec une teinte amoureuse, et ne porte pas la vraie empreinte conjugale. On voit cet amour aussi bien dans les bagatelles, et aussi grand, aussi charmant. Où que je le voie, je l'admire, et en effet on le voit souvent là même où on ne s'attend pas à le trouver, dans la rue par exemple. Ainsi l'autre jour, d'un pas pressé, sans me lasser, je me rendais de l'autre bout de la ville au tribunal où je devais prononcer des jugements — c'était vers une heure et demie à peu près. Involontairement, j'aperçois de l'autre côté de la rue une jeune mère qui se promenait avec son fils en le tenant par la main. Il devait avoir environ deux ans et demi. La tenue de la mère et ses manières paraissaient indiquer qu'elle appartenait même au grand monde et, à ce titre, j'étais surpris de ne voir ni valet ni bonne à sa suite. Je me livrai tout de suite à diverses conjectures ; sa voiture s'est peut-être arrêtée dans une autre rue ou devant quelques maisons plus loin, ou elle ne devait peut-être s'éloigner que quelques maisons de l'endroit où elle habitait, ou... etc. ; j'interromps mes conjectures et j'espère que le lecteur me remerciera parce que je me décide à lui épargner ces réflexions énergiques et profondes. Mais au fond, c'était tout de même aussi assez étrange. Le gosse était un enfant gentil ; avide de s'instruire, il posait des questions au sujet de tout, il s'arrêtait, regardait et demandait : qu'est-ce que c'est que ça, quoi ? Je mis vite mes lunettes afin de bien voir et de bien me réjouir en regardant la mine charmante, la douce tendresse maternelle avec laquelle elle écoutait tout ce qu'il avait à dire, la joie amoureuse avec laquelle elle regardait son petit mignon. Les questions de l'enfant la mirent dans l'embarras, — personne peut-être ne lui avait dit le mot d'un profond sage, que parler aux enfants est un *tentamen rigorosum*, [Hamann, II, 424 : une interrogation sévère] les cercles auxquels

elle semblait appartenir, peut-être ont-ils été d'avis même que cela n'est pas bien difficile — quel embarras fâcheux alors que d'être mis dans une situation difficile par les questions d'un bambin, ainsi que par son parler bruyant qui engageait les passants à écouter — et la scène se passait à Æstergade [la rue la plus fréquentée de Copenhague]. Embarras — que d'ailleurs je ne découvris pas ; la joie maternelle, belle et lisible, était peinte sur son bon visage et la situation ne se manifestait pas faussement. Le petit s'arrête subitement et demande à être porté. C'était apparemment contraire à ce qui avait été convenu en partant de la maison, un manquement aux accords, sinon la bonne les aurait accompagnés. Le cas était embarrassant — toutefois, pas pour elle. De la manière la plus aimable elle le prit dans ses bras et marcha tout droit sans chercher une rue de traverse. A mes yeux c'était beau et solennel comme une procession, et pieusement je m'y joignis. Des gens se retournèrent, elle ne remarqua rien, elle ne se pressa pas pour cela, mais resta toujours la même, plongée dans son bonheur maternel. J'ai été juge d'instruction dans la commission d'inquisition, et j'ai donc une grande habitude d'étudier les visages, mais au risque de perdre mes fonctions, j'affirme qu'il n'y avait pas la moindre trace de timidité, ni d'une colère réprimée, ni d'une impatience différée ; il n'y avait aucun effort pour laisser le visage exprimer une réflexion quelconque sur ce qu'il y avait de presque ridicule dans la situation. Comme elle se serait promenée chez elle, portant le petit dans ses bras, ainsi elle traversa Æstergade. L'amour maternel est prêt à sacrifier sa vie pour l'enfant ; dans cette collision-là il me paraît aussi beau. Le petit a-t-il eu tort, peut-être aurait-il pu continuer à marcher, était-ce une méchanceté de sa part — on n'y aurait tout de même pas fait attention à la maison, et qu'est-ce qui alors aurait pu opérer le revirement, excepté le fait que la mère avait réfléchi sur elle-même. Il existe peut-être peu de collisions où les parents, même tendres, ont plus de tendances à se tromper que là où il ne s'agit que d'une bagatelle, mais où cette petite bagatelle les met eux-mêmes dans l'embarras. Si un enfant peut-être est un peu enclin à des gaucheries, à l'ordinaire on en rit, et l'enfant n'a pas la moindre idée que c'est une faute ; mais voilà, quelqu'un est présent, et la mère vaniteuse désire être flattée un peu, mais l'enfant salue d'une manière gauche et la mère se fâche — non à cause d'une bagatelle, non, mais sa réflexion sur elle-même change subitement ce qui est insignifiant en quelque chose d'important. Oui, si ce petit gosse était tombé, s'il s'était fait du mal, s'il s'était trop approché d'une voiture, s'il s'était agi de sauver l'enfant au péril de la vie, je serais bien, je pense, parvenu à voir l'amour maternel, mais cette silencieuse expression de lui que je viens de mentionner me paraît aussi belle.

L'amour maternel est à l'ordinaire aussi beau que celui qui se manifeste dans les occasions les plus critiques et, à proprement parler, il est essentiellement beau à l'ordinaire, parce qu'alors il est en son élément, parce qu'alors, sans recevoir d'impulsion, ni de suppléments de force grâce à des catastrophes du dehors, il n'est ému qu'en lui-même, il ne se nourrit que par lui-même, il ne s'active que par sa propre verve originelle, modeste et cependant toujours se dépensant en son œuvre charmante. Pauvre homme qui doit se mettre à la poursuite d'une telle pâquerette, car il ne la trouvera pas ! pauvre homme qui tout au plus soupçonne que son voisin la cultive ! heureux l'époux qui sait bien se réjouir dans la possession de sa pâquerette. Découvre-t-il cette fleur en dehors de son propre terrain, cette fleur encore plus remarquable que cette plante magnifique bien connue qui ne fleurit qu'une fois tous les cent ans, parce qu'elle fleurit tous les jours, et ne se ferme même pas la nuit, — alors c'est pour lui un vrai plaisir de raconter chez lui ce qu'il a vu dehors. Hier j'ai raconté à ma femme un petit incident qui avait attiré mon attention à un tel degré même qu'il avait fait de moi un auditeur inattentif et distrait à un sermon ce qu'autrement je ne suis jamais. La jeune mère qui fut la cause de ma distraction avait eu tort peut-être d'amener un petit enfant à l'église ; peut-être — mais je le lui pardonne, parce que c'était probablement pour ne pas le confier aux soins d'une bonne pendant son absence. Je tire cette conclusion du fait qu'elle est une vraie mère qui va à l'église et non une dame qui fait de courtes visites de cérémonie. Qu'on ne se trompe pas sur le sens de mes paroles, comme si c'était la durée du temps passé à l'église qui compte ; loin de là, et je crois aussi qu'une pauvre bonne qui à grand peine parvient à s'échapper de la maison et qui, malgré toute sa précipitation, n'arrive à temps que pour entendre le pasteur prononcer son amen, je crois, dis-je, qu'elle peut rapporter la bénédiction de sa visite à l'église ; mais quiconque trouve autrement assez de temps pour toutes sortes de choses dans la vie, pourrait bien aussi trouver le temps pour aller à l'église comme il faut. Donc, notre dame dévote arriva de très bonne heure et avec elle son petit perturbateur ; cependant, je suis convaincu que le sermon et tout le service divin n'ont pas eu un auditeur plus recueilli, ni un assistant plus digne qu'elle. Un banc dans un enclos lui fut indiqué comme place ; le membre non autorisé de la communauté fut placé sur le banc, dans l'espoir sans doute qu'il s'y prendrait comme un membre ordinaire. Mais le petit ne parut pas se rendre compte de cette prétention. La mère inclina la tête, elle couvrit ses yeux avec son mouchoir pour prier. Longtemps avant qu'elle levât la tête de nouveau, le petit avait sauté par terre et commencé à se traîner à quatre pattes dans l'enclos. Elle fut et resta absorbée dans sa prière, sans se laisser déranger. La prière finie, elle

le replaça sur le banc et lui fit probablement quelques sermones. Le service commença, mais le jeu du petit avait bien commencé avant le service et à ses manières il parut bien qu'il trouvait à son goût ce mouvement en haut, et ensuite en bas et ensuite en haut de nouveau. Jusque-là il avait été assis du côté droit de la mère et avait eu une autre dame à sa droite tandis que la mère était assise à l'extrémité du banc ; ils changèrent alors de place. D'abord on examina si la porte de l'enclos était bien fermée, ensuite la mère se reporta en arrière, lui fit sa part honnêtement, de sorte qu'il eut le coin à sa disposition. Il ne fit pas de bruit, mais comme un enfant habitué à veiller à ses propres affaires, il reçut l'ombrelle de sa mère comme jouet, et ce fut d'ailleurs seulement lorsqu'il voulut pénétrer plus en avant dans l'enclos que la route lui fut barrée. La mère fut et resta absorbée dans son recueillement ; ce ne fut que lorsque le pasteur fit une pause qu'elle jeta un regard affectueux en bas vers le petit gnome. Avec un visage plein de joie, elle tourna alors son regard de l'enfant à nouveau vers le pasteur, et ensuite elle écouta le sermon avec tout le recueillement de son âme. C'est également une belle expression de l'amour maternel que de pouvoir partager ainsi à parts égales, que de prendre plaisir à regarder l'enfant alors même qu'il dérange ou tout de même a l'air de vouloir déranger, ou que tout de même en un sens il gêne, que de s'affranchir de toutes exigences mauvaises vis-à-vis de l'enfant, car beaucoup de parents exigent presque plus de recueillement d'un tel petit être que d'eux-mêmes et dérangent alors eux-mêmes aussi bien que l'enfant en grondant et en réprimandant et corrigeant — donc, que de pouvoir partager à parts égales tout en pouvant en même temps se recueillir pour ses dévotions, cela aussi est une belle expression de l'amour maternel, disais-je. Une bagatelle ! oh oui, mais l'amour maternel, précisément, est essentiellement beau dans les bagatelles.

Cependant, il n'y a qu'un époux qui ait le sens ouvert aux belles manifestations de l'amour maternel ; il a en même temps la vraie sympathie qui est engendrée par la ferme résolution de comprendre l'importance infinie de la tâche, et sa joie dans l'existence consiste en sa volonté de discerner, même si pour cela il ne se répand pas exactement en paroles et en cris de joie. Or, ne serait-ce que jalousie et passions vilaines qui rendraient un époux perspicace et vigilant ? L'amour fidèle, ne serait-il pas également capable de cela, oui capable de le maintenir en éveil encore plus longtemps ? Or, les vierges sages [Évangile selon St. Matthieu, 25] ne se tinrent-elles pas éveillées plus longtemps que les vierges folles ? Un époux est à cet égard, en un sens favorable, comme le fourbe décrit par Shakespeare : *ein Gelegenheitscher, dessen Blick Vortheile prägt und falschmünzt, wenn selbst kein wirklicher Vortheil sich ihm darbietet,*

[Shakespeare, *Othello*, acte II, scène I, dans la traduction allemande de Schlegel-Tieck, Jago dit de Cassio : « A finder of occasions, that has an eye can stamp and counterfeit advantages, though true advantage never present itself. »] c'est-à-dire, un époux agit avec le plaisir tranquille qui montre qu'il ne s'applique pas à être connaisseur, il n'est pas non plus faux-monnayeur et il ne lui arrive que rarement de ne pas trouver de tels avantages.

Comme jeune mariée, la femme est plus belle que comme jeune fille, comme mère, plus belle que comme jeune mariée, comme épouse et mère, elle est « une parole dite à propos » [Proverbes, 15, 23 ; 25, 11] et avec l'âge, elle devient plus belle encore. En général, la beauté de la jeune fille apparaît davantage, elle est plus abstraite, plus extensive. C'est pourquoi ils se pressent autour d'elle, les idéologues, les purs et les impurs. Alors le Dieu amène celui qui est son amant. Dans la forte acception du terme, il voit sa beauté, car on aime le beau, et il faut comprendre ceci comme signifiant en même temps que le fait d'aimer veut dire qu'on voit le beau. Et c'est ainsi que le beau passe toujours sous le nez de la réflexion. A partir de ce moment, sa beauté devient plus intensive et plus concrète. La femme mariée n'a pas une foule d'adorateurs, elle n'est pas même belle, elle n'est belle qu'aux yeux de son mari. Plus cette beauté devient concrète, plus elle sera difficile à estimer suivant les mesures ordinaires. Mais est-ce que cela la rend moins belle ? Est-ce qu'un auteur est moins riche en idées, parce qu'un examen ordinaire de ses écrits n'y découvre rien, si toutefois le lecteur qui l'a choisi pour son étude exclusive, y découvre une richesse de plus en plus grande ? Est-ce une perfection des magnifiques œuvres humaines de se présenter le plus à leur avantage à distance ? Est-ce une imperfection des fleurs des champs ou de toute œuvre de Dieu que, soumises à l'observation microscopique, elles deviennent de plus en plus charmantes, de plus en plus fines, de plus en plus délicates ?

Mais si l'épouse et la mère sont ainsi belles dans leur bonheur, ou plutôt, si elles sont une bénédiction pour ceux auxquels elles appartiennent, dans leur malheur et au jour de leur détresse, elles sont plus poétiques que la jeune fille. Regardez par exemple la mère affligée quand son enfant meurt. Certes, il n'y a personne qui à l'arrivée de l'enfant le salue avec une joie semblable à celle de la mère, mais il n'y a personne non plus qui, lorsque la mort vient l'enlever, puisse s'affliger comme elle. Mais une peine qui précisément est aussi idéale que réelle, est la peine la plus poétique. — Ou bien, c'est un époux qui meurt ; il ne laisse rien, dit-on, sauf une épouse affligée ; à mon avis il laisse une richesse immense. Admettons que la jeune fille perde son bien-aimé, que sa peine soit même très profonde, qu'elle se souvienne de lui, sa peine, néanmoins, est abstraite comme l'est son souvenir ; il lui manque

l'initiation et les éléments épiques pour célébrer cette messe de requiem pour le défunt qui fait partie des occupations d'une épouse attristée. En vérité, je n'ambitionne pas de laisser un grand nom illustre : s'il en doit être ainsi, si dans la mort qui est la fin de tout, je dois faire ce qui est la dernière des choses : demander le divorce contre celle que j'aime, contre ma femme, contre mon bonheur sur la terre, et que pourtant je la laisse affligée, alors j'aurai laissé ce que je regretterai, oui, ce dont moins que tout je voudrais me passer, mais j'aurai laissé aussi ce dont je n'aimerais guère me passer : un souvenir qui, mieux que les chants du poète et que l'immortalité opiniâtre des monuments, conservera bien des fois et de beaucoup de manières mon souvenir, et ajoute des éléments de lui-même. — Admettons enfin que l'épouse soit éprouvée dans le destin le plus lourd, que son mariage soit malheureux, — qu'est la souffrance brève d'une jeune fille trompée en comparaison avec cette torture de tous les jours, qu'est la force de sa douleur, en comparaison avec la misère à mille voix, avec cette désolation que personne ne supporte de regarder, avec ce martyre lent que personne ne peut traquer ? — et c'est pourquoi on oublie probablement combien la femme mariée est belle et beaucoup plus poétique que la jeune fille. Desdemone, grâce à son « mensonge sublime », est grande, on l'admire, et qu'on continue à l'admirer [Shakespeare, *Othello*, acte V, scène II : Desdemone mourante déclare que nul ne l'a assassinée, et Othello répond : « She is like a liar gone to burning hell ; t'was I that kill'd her »] ; et pourtant, elle est plus grande par la patience angélique qui, si elle devait être décrite, pourrait remplir plus de livres que ceux que les plus grandes bibliothèques peuvent contenir, bien qu'elle ne soit capable de rien remplir dans l'abîme sans fond de la jalousie, elle disparaît comme un néant, oui elle excite presque la faim de la passion.

Mais la femme est le sexe faible. Dans l'ordre d'idées que nous venons de développer, cette remarque semble assez *mal à propos* [en français dans le texte] car ce n'est pas exactement ainsi qu'elle s'est montrée. Un cordonnnet de soie peut bien être aussi fort qu'une chaîne de fer, et on n'oubliera pas que la chaîne qui liait le loup de Fenris [mythologie Scandinave : ce loup malgré sa force inouïe ne peut réussir à briser le Gleipner avec lequel le dieu Tyr l'a enchainé] était invisible, quelque chose de tout à fait inexistant ; si à présent il en était ainsi aussi en ce qui concerne la faiblesse de la femme, c'est-à-dire si elle était une force invisible, qui manifeste sa force par sa faiblesse ? Cependant, si les objurgateurs, en parlant de la femme, réclament le droit de se servir de l'expression : le sexe faible, eh bien, qu'ils s'en servent, et il faut avouer que l'usage est de leur côté. Mais il faut toujours se garder d'établir de plain-pied une règle sur la base de quelques observations particulières. Par exemple, je ne

nierai pas qu'il ait pu se faire qu'une jeune fille se soit présentée sous un jour bizarre — et, si enfin on est assez corrompu pour rire lorsque les affaires tournent mal, sous un jour comique, quand elle est jetée dans l'épouvante d'une décision extrême, dans un tourbillon où l'homme ne peut guère se maintenir pour ne pas être emporté. Mais qui dit qu'elle y doit être jetée ? La même jeune fille, tranquillement, soigneusement et aimablement traitée, serait peut-être devenue un être digne d'être aimé comme mère et comme épouse. Il ne faut pas rire de ces choses-là ; car il y a quelque chose de très tragique dans le fait de voir la tempête emporter la clôture paisible, à côté de laquelle ç'aurait été un bonheur de vivre en toute sûreté. D'ailleurs, la femme ne doit naturellement pas non plus être forte de telle façon que la détresse de l'épouvante peut-être émane de l'homme lui-même. Si lui se maintient fermement, la femme à son côté se maintiendra aussi fermement que l'homme, et réunis ils se maintiendront plus fermement que chacun séparément.

Ce que l'objection a de regrettable, c'est que ceux qui parlent ainsi de la femme ne la regardent qu'esthétiquement. Il s'agit encore une fois de ce discours éternellement galant et insolent, chatouillant et offensant qui prétend qu'elle n'a qu'un seul instant dans sa vie ou un peu de temps, celui du premier éveil de la jeunesse. Mais celui qui désire parler de sa force ou de sa faiblesse doit tout de même la voir quand elle se trouve tout armée, et cela — c'est comme épouse et comme mère. Ensuite, n'est-ce pas ? elle n'aura pas non plus à se battre ou à faire des épreuves de force, et si enfin on veut parler de sa force, la première condition ou la forme essentielle de toute force est : la persévérance. A cet égard, l'homme peut-être ne lui est pas comparable. En outre, quelle force n'est pas requise pour tout mouvement feint ? Mais qu'est le dévouement, sinon une manifestation cachée de force, qui s'exprime par son contraste, de même que par exemple le goût et le soin de sa toilette peuvent s'exprimer par une sorte de nonchalance, laquelle pourtant n'est pas la nonchalance comprise par tout garçon boulanger ; de même, par exemple, que la production parfaitement mûre de l'esprit, due à beaucoup d'efforts, possède une simplicité qui pourtant n'est pas celle que tout normalien loue dans sa naïveté. Si je m'imagine deux acteurs, l'un représentant Don Juan et l'autre le Commandeur dans la scène où le Commandeur tient la main de Don Juan dans la sienne, [l'opéra *Dom Juan*, acte V, scène III] pendant que Don Juan, plein de désespoir, se tord, et si alors je demande : lequel des deux déploie le plus de forces ? Don Juan souffre, le Commandeur tend tranquillement sa main droite. Cependant, je mise sur Don Juan. Si l'acteur représentant Don Juan ne déployait que la moitié de sa force, il ferait chanceler le Commandeur ; si, d'autre part, il ne se tord pas, s'il ne tremble pas, il fausse l'effet. Que fait-il donc ? Il

déploie la moitié de sa force pour exprimer la douleur et l'autre moitié pour soutenir le Commandeur, et tandis qu'il semble, au dépens de toutes ses forces, vouloir s'arracher de la violence du Commandeur, il le soutient pour qu'il ne chancelle pas. Ceci n'est que mal parler, mais il en est en réalité ainsi en ce qui concerne l'épouse. Elle aime l'homme à un tel degré qu'elle désire toujours qu'il soit celui qui domine, et c'est pourquoi il paraît si fort et elle si faible, parce qu'elle déploie sa force pour le soutenir, la déploie comme dévouement et comme soumission. Oh ! faiblesse merveilleuse ! Si la galerie pense que le Commandeur a le plus de forces, si les profanes louent la force de l'homme et en abusent pour humilier la femme, l'époux a une autre explication, et personne trompée est plus sage que personne non trompée, celui qui trompe est plus juste que celui qui ne trompe pas. — En outre, la force est mesurée de différentes manières. Quand Ogier le Danois presse un gant de fer jusqu'à ce que la sueur en sorte, c'est la force qui agit, [Ogier, le pair de France des Chansons de geste du XII^e siècle devint à partir du XVI^e siècle un héros personnifiant la force patiente et invincible de la nation danoise] mais si on lui mettait un papillon entre les mains, je crains qu'il n'ait pas assez de force pour le manipuler correctement. Je nommerai encore la chose suprême. La toute-puissance de Dieu montre sa grandeur en tout ce qu'il a créé, mais ne se montre-t-elle pas aussi grande dans la modération toute-puissante qui permet à un brin d'herbe de pousser le temps nécessaire ? Les tâches plutôt insignifiantes sont confiées à la femme, et c'est précisément pourquoi elles exigent de la force. La femme choisit sa tâche, elle la choisit avec plaisir et elle ressent le plaisir par le fait qu'elle investit continuellement l'homme de la force ostensible. En ce qui me concerne, je crois que ma femme peut faire des choses prodigieuses ; et je comprends plus facilement l'exploit le plus grand que je lis, que la broderie fine dont elle revêt mon existence terrestre.

Lorsque après tout on s'est persuadé que la femme représente le sexe faible, ce que les chicaneurs généralement comprennent ainsi, qu'elle connaît un premier instant de la jeunesse où elle épuise, oui, où elle surpasse toute glorification, que cela signifie la fin, que sa force était une illusion et que la seule force vraie qu'elle conserve, est celle du cri — oui, alors on peut naturellement en extraire des choses bizarres. Jean-Paul dit quelque part : « solchen Secanten, Cosecanten, Tangenten, Cotangenten kommt Ailes excentrisch vor, besonders das Centrum ». [En allemand dans le texte : « de telles sécantes, cosécantes, tangentes et cotangentes semblent toutes excentriques, surtout le centre ».] C'est précisément parce que le mariage constitue la chose centrale que la femme, de même que l'homme, doit être regardée par rapport à lui, et toute question de

sexe à part, toute considération de sexe à part, est galimatias et chose profane, car ce que Dieu a réuni, ce que l'existence a destiné l'un à l'autre, doit également être uni dans la pensée. Si un homme s'avise de les séparer, il semble bien avoir l'avantage en se retournant contre la femme, mais il devient lui-même un personnage aussi ridicule, un individu qui hautainement veut faire abstraction d'un rapport, dans lequel l'existence l'a lié aussi bien que la femme.

S'il en est ainsi, le commis poivré [expression spécifiquement danoise qui désigne un célibataire occupant un emploi de facteur ou de commis dans la hanse] se réserve les catégories éthiques. (Car, même si on est tant soit peu expert en ce qu'on se plaît à appeler l'érotisme, même si on est un gredin ou un vendeur de fumée, ce qui est plus fréquent, l'usage appelle le célibataire un commis poivré) Ceci, au plus, peut être regardé comme un caprice, car utiliser les catégories éthiques pour offenser, ou dans l'intention d'offenser la femme, ne témoigne pas exactement d'une individualité éthique. Un tel assemblage de paganisme, qui à la manière platonicienne fait de la femme une forme incomplète, et de christianisme, qui lui sauvegarde l'éthique, — je ne l'ai jamais vu réalisé. Aussi, ce ne serait que dans un cerveau étourdi que pourrait naître une idée se donnant une importance telle qu'elle désire se voir attribuer une expression plus circonstanciée.

Par contre, l'objection contre la femme peut prendre une teinte d'ironie profonde, qui n'est pas sans effet tragique et comique quand elle est présentée avec une certaine bonté de coeur, oui avec sympathie pour son destin présumé malheureux, parce qu'elle n'est qu'illusion. Alors on persiste à déclarer qu'elle appartient au sexe faible ; le tragique se trouve dans le fait que l'illusion le lui cache, et que du dehors la galanterie de l'homme le lui cache également. C'est comme si toute l'existence jouait à colin-maillard avec elle. Et voilà que l'ironie a trouvé une vraie tâche. Dommage que le tout ne soit qu'une fiction. Toujours on parle de la femme comme du bien suprême et ceci de la façon la plus flatteuse, jusque au delà des limites de la fantaisie. Tout ce qui est grand dans la vie est son oeuvre, la poésie et la galanterie sont d'accord à ce sujet, et l'ironie, naturellement, est la plus galante de tous, car la galanterie, n'est-ce pas ? est la langue maternelle de l'ironie, et jamais elle n'est aussi galante que lorsqu'elle considère le tout comme une fausse alarme. L'existence dans le monde de la femme devient un cortège bouffon et l'ironie est le maître de cérémonie de la galanterie ; le cortège lui-même vous rappelle un maître d'école imbécile chez Hoffmann, [E.T.A. Hoffmann, *Ein Fragment aus dem Leben dreier Freunde*] qui, une règle à la main comme sceptre et en saluant gracieusement à droite et à gauche, dit que son général à présent est rentré de sa victoire sur les Lombards [l'oeuvre parle de « Bulgares »] ; ensuite il

sort quelques clous de girofle de sa poche de gilet, les tend à l'une des personnes présentes en prononçant ces paroles : ne dédaignez pas cette petite marque de ma grâce. L'ironie se prosterne sur son visage et adore très humblement.

Ce qu'il y a de bien dans cette objection, c'est qu'elle porte tellement l'empreinte de la fiction qu'elle ne saurait offenser même l'homme le plus faible. Elle est au contraire divertissante, amusante, et on peut sans scrupule s'y abandonner, à moins qu'on ne s'inquiète en la voyant mise en avant pour de bon. Si l'objection essaie d'expliquer quelque chose dans l'existence, on peut en cinq sec la réduire à son expression suprême : que le mariage ou tout rapport positif avec la femme signifie un retardement ; elle a sa suprême réalité dans l'amour malheureux, et là son importance est tellement douteuse qu'elle ne signifie rien de positif, mais négativement elle est l'occasion du réveil de l'idéalité de l'amant malheureux. L'objection est ainsi réduite à son expression la plus brève et par là également *in absurdum*, de même elle semble elle-même vouloir laisser toute l'existence suivre le même chemin. C'est tout de même une précipitation endiablée avec laquelle, en peu de mots, on veut réduire toute la valeur de l'existence, — non pas la précipitation employée par César pour conquérir, mais pour perdre. Lichtenberg dit quelque part qu'on trouve des critiques littéraires qui d'un seul trait de plume se placent au delà de toutes les limites du bon sens [Lichtenberg, *Vermischte Schriften*, Göttingen, 1844, I, p. 284] ; un penseur aussi pressé ne semble pas non plus trouver le temps nécessaire, même si ce n'est que pour commencer une apodose à sa protase. Un tel penseur semble vouloir réaliser — mais par plaisanterie seulement — ce que saint Augustin professe, qu'à l'aide du célibat *multo citius civitas dei completeretur, et acceleraretur terminus seculi* [saint Augustin, *De bono veduitatis*, 28 répliqua à l'argument que le célibat universel entraînerait l'extinction du genre humain : « Le royaume de Dieu serait rempli beaucoup plus vite et la fin du monde serait hâtée. »] ; car un arrière-plan religieux tel que celui de saint Augustin n'est évidemment pas probable quand il s'agit d'une telle objection. Mais en tant que considération profane de la vie elle est réellement ce qu'on a coutume de dire des lettres des femmes : « à la hâte », et il lui manque ce dont les lettres de femmes, d'après ce qu'on a l'habitude de dire aussi, sont surtout faites : — des post-scriptum. A l'instar de Hamann il conviendrait de crier à cet homme affairé, qui naturellement traite un époux de lambin : — ta, ta, ta ! à condition bien entendu qu'on ait le temps de le faire et que ce bonhomme ne soit déjà si loin qu'il « ne reste guère que ses basques dans l'existence ».

Je reviens à l'inclination amoureuse. Elle reste intacte, aucune pensée ne l'atteint, elle est la merveille. La décision du mariage est si

loin de vouloir la supprimer qu'au contraire elle la postule. Mais l'inclination amoureuse n'est pas un mariage, et une décision seule non plus n'est pas un mariage. Peut-être, quelques-uns penseront-ils que la misère de la vie et de l'existence sont cause que l'inclination amoureuse ne peut s'imposer seule et que c'est pourquoi elle est obligée de se servir du convoi du mariage. Loin de là. L'inclination amoureuse au contraire s'impose à toute l'existence et au mariage aussi. La chose est tout à l'inverse. C'est une offense contre l'inclination amoureuse que de ne pas vouloir l'intervention du mariage, comme si l'inclination amoureuse était quelque chose de tellement spontané qu'elle ne serait pas capable de s'accorder avec une décision. Par contre, ce n'est aucune offense contre un génie que de dire de lui que par rapport à sa spontanéité géniale il possède une force aussi illustre de décision qui lui permet en tant que caution solidaire d'accepter ce qui est génial. C'est l'offenser que de dire qu'il manque de décision ou que sa décision n'est pas en rapport avec sa génialité. L'idée n'est pas non plus que la décision devrait intervenir peu à peu, au fur et à mesure que ce qui est génial se relâche, si bien qu'à la fin il serait devenu autre dans la décision que ce qu'il était dans sa génialité. La belle conception est par contre que la décision est concomitante avec la génialité et, en un sens, aussi grande, de sorte que celui qui a reçu la grâce de la spontanéité s'y laisse consacrer dans la décision, et ceci est également la belle conception du mariage.

Il est même plus facile de démontrer ceci par rapport au mariage que par rapport à la génialité, parce que l'inclination amoureuse elle-même est une spontanéité différée, un éclair de chaleur, qui survient à un moment où la volonté peut être assez développée pour prendre une décision aussi capitale que l'inclination amoureuse immédiatement comprise. Ainsi entendu, le mariage est la manifestation la plus belle, la plus profonde et suprême de l'inclination amoureuse. Celle-ci est le don de Dieu, mais dans la décision du mariage les amants se rendent dignes de le recevoir. Même si la vie était tant soit peu paradisiaque, ne pas se soucier de la décision est laid, et aussi laid au sens spirituel qu'en sens contraire il est laid que des adolescents veuillent se marier.

Je m'occuperai plus tard de cette question et l'approfondirai plus amplement, mais ici il serait peut-être mieux de nous orienter un peu et de nous arrêter un moment sur l'inclination amoureuse au moment critique. Ce que je démontrerai ici, sur la base de l'expérience, ne doit et ne peut naturellement pas servir à déprécier le mariage et ne servira qu'à éclairer. L'inclination amoureuse a toujours fait l'objet d'assez chaudes compétitions, et aussi peu que « la chèvre se fatigue en broutant le bourgeon vert », aussi peu certains gens se fatiguent en recherchant, *sit venia verbo* [révérence

parler], et en désirant la merveille de l'inclination amoureuse. Mais c'est là précisément que se trouve la difficulté, c'est là que l'ennemi sème la mauvaise graine, tandis que les amants n'y réfléchissent pas. Le séducteur lui-même admet que l'inclination amoureuse est quelque chose dont il ne peut pas se faire don à lui-même (et ce n'est donc que de tout jeunes apprentis et des fanfarons à la Munchhausen qui tiennent des propos concernant les conquêtes à faire), mais c'est ce qu'il y a de démoniaque en lui qui explique pourquoi, avec une décision démoniaque, il décide de rendre la jouissance si brève et, par conséquent, pense-t-il, aussi intense que possible. Grâce à cette décision démoniaque, le séducteur est au fond grand par rapport au mal, et sans pareille décision il n'est au fond pas un séducteur. Nonobstant cela, il peut cependant être assez nuisible et sa vie peut devenir assez altérée bien qu'elle soit plus innocente que celle d'un séducteur véritable et ait un aspect plus innocent, parce que l'oubli du temps s'interpose. Un tel homme éprouve donc l'inclination amoureuse ; il n'est pas assez méchant pour prendre une décision démoniaque, mais il n'est pas non plus assez bon pour prendre la bonne décision, il n'est pas — pour m'exprimer nettement — assez bon pour devenir un époux, au sens généreux dans lequel je comprends ce mot, c'est-à-dire au sens généreux qui seul permet à un homme d'être un époux, à savoir qu'il s'est rendu digne de recevoir le don de Dieu.

Si je devais mentionner l'exemple d'une méprise d'inclination amoureuse, je nommerais Goethe, c'est-à-dire Goethe comme il s'est peint lui-même dans « *Aus meinem Leben* ». [Goethe, *Aus meinem Leben, Dichtung und Wahrheit* », onzième livre, Werke, XXVI, p. 88 : ses rapports avec Frédérique.] Sa vie personnelle est hors de question, je m'abstiens de tout jugement, et je ne m'attribue pas assez de compétence esthétique pour apprécier son métier de poète, mais il y a certaines choses que je comprends aussi bien qu'un enfant, et il y a une chose, même tempérée en plaisanterie, que le mariage ne comprend pas, c'est la plaisanterie ; et en sus du séducteur il y a encore quelque chose qui est contraire à la bonne décision, ce sont les faux-fuyants.

Dans « *Aus meinem Leben* » est peinte une existence qui n'est pas celle d'un séducteur — elle est trop chevaleresque pour cela, bien que cette courtoisie chevaleresque par rapport à l'esprit (vu du point de vue éthique) soit inférieure à celle d'un séducteur, car il lui manque la décision capitale ; mais une décision démoniaque est tout de même éthique aussi, c'est-à-dire éthiquement mauvaise. Cependant, une telle existence est plus facilement pardonnée dans ce monde, oui trop facilement ; car l'individu est réellement amoureux, mais ensuite, oui ensuite cette ardeur se refroidit, il s'était trompé, il s'éloigne « avec des manières courtoises » [allusion

au poème « Peine de cœur » du poète danois Chr. Wilster] ; six mois plus tard il sait même donner ses raisons, ses bonnes raisons pour expliquer que la rupture et l'éloignement étaient raisonnables et presque méritoires : l'objet de son amour signifiait si peu de chose, une petite beauté villageoise ; il y avait trop de passion, cela ne peut pas durer, etc., etc., car ces balivernes peuvent s'éterniser. A l'aide de six mois et de la perspective, le fait de l'inclination amoureuse est devenu un accident (ceci est aussi bien un sacrilège contre l'amour qu'une trahison contre l'éthique et une satire contre soi-même), d'où alors on a eu la chance de s'échapper. Dès que je dois tenir compte qu'une telle existence doit représenter une vie poétique, tout se trouble pour moi. Alors je me sentirai membre de la commission de conciliation, loin de la hardiesse de la spontanéité et loin de la magnanimité de la décision, loin du ciel de l'inclination amoureuse et loin du jugement dernier de la décision, je me sentirai comme un membre de la commission de conciliation, entouré de gens ne vivant que pour l'instant et écoutant un avoué de talent défendant des bêtises avec une certaine ingéniosité poétique. Car si l'avoué était lui-même le héros dans ces farces foraines remplies d'amour, on devrait sans doute, du point de vue éthique, perdre patience. Qu'il s'agisse de farces foraines, les comparses féminins n'y sont pour rien (et ceci grâce à la peinture de Goethe, que celle-ci soit *Dichtung* ou *Wahrheit* [en allemand dans le texte : fantaisie ou réalité], car autant que je me rappelle, il n'y a aucune raison d'assumer que l'une quelconque d'elles soit tombée de la tragédie pour s'abattre dans la farce. Car si une petite beauté villageoise a été assez maladroite pour se méprendre sur les paroles d'une Excellence, si elle reste fidèle à elle-même, mes premiers enseignements, et tout ce que j'ai appris depuis, me confirment dans la pensée qu'elle avance : de l'idylle elle passe dans la tragédie. Par contre, si son Excellence a été assez maladroite pour se méprendre sur elle-même et, par surcroît, est extrêmement maladroite sur la manière de réparer sa faute, mes premiers enseignements et tout ce que j'ai appris depuis me confirment dans la pensée qu'elle est tombée de la tragédie et du drame en le vaudeville où elle s'est établie.

Le temps exerce un pouvoir étrange. Si cette figure poétique de « *Aus meinem Leben* » avait reconnu que le tout devait prendre fin assez tôt, ou si, ne soupçonnant rien et dans le cas où le redressement n'aurait pu se faire d'aucune autre manière, il avait pourtant été assez éthique pour s'assimiler à un gredin, alors il aurait été proclamé un séducteur, et les cloches d'alarme auraient sonné chaque fois qu'il s'approchait d'un village ; — mais maintenant, maintenant c'est un chevalier, pas tout à fait un chevalier, il est vrai, mais aussi nous ne vivons pas au temps des chevaliers, mais quelque chose d'approchant — une dignité au sujet

de laquelle on peut dire en un sens absolu : *aut Caesar, aut nihil* [ou César, ou rien — devise de César Borgia]. Un peu de temps se passe, il regrette lui-même le rapport rompu qui toutefois, avec mille précautions, est empêché de prendre le caractère d'une rupture grave, il regrette un peu la pauvre fille, et ce n'est pas pour la forme, il la regrette réellement — en vérité ? C'est pourtant exagérer un peu la courtoisie qui ressemble, il me semble, à une sympathie et à des condoléances qui ne peuvent qu'augmenter la douleur. La rupture elle-même, ou pour m'exprimer plus clairement et plus correctement, l'accord courtois et à l'amiable relatif à un éloignement est précisément ce qu'il y a de plus offensant ; à cet égard, la supposition que n'importe quelle jeune fille avec laquelle un homme a contracté un engagement, n'est pas une créditrice irrécusable, constitue un faux, c'est-à-dire le faux que commet un banqueroutier qui ne veut pas préciser son déficit entier ; ce faux en vérité est ce qui existe de plus révoltant, et c'est cependant avec cette courtoisie qu'il achète le pardon du monde. Oh ! un amoureux affligé ! Il ne s'afflige pas sur son inconstance, sur cette poussée, sur cette traite tirée dans le monde de l'esprit, ni sur ses péchés ; ladite figure poétique donnerait sans doute à une telle affliction le nom de mélancolie, car il regrette précisément que l'époque, et lui-même en elle, soient devenus mélancoliques grâce à la lecture d'auteurs anglais, comme par exemple Young [Goethe, Werke, XXVI, p. 214-216]. Mais oui, — pourquoi pas ? Quand on est ainsi construit, on peut devenir mélancolique en écoutant un sermon, si toutefois celui-ci est empreint de la même emphase que les écrits de Young, cependant, Young est très loin d'être mélancolique.

Une telle existence, qui au fond n'est guère un paradigme, peut cependant dans un sens figuré assumer un caractère paradigmatique ou être paradigmatique par ce hasard qu'elle est une déclinaison irrégulière d'après laquelle est formée la vie de plusieurs. On n'ose pas dire qu'ils forment leurs vies d'après elle, car pour cela ils sont trop innocents, et c'est là précisément leur excuse : cela leur arrive, mais ils ne savent pas eux-mêmes comment. De tels gens sont parfois même des rêveurs, qui poursuivent l'idéal. Ces gens-là apprennent au sujet de leur inclination amoureuse aussi peu que ceux qui jouent à la loterie apprennent quelque chose en perdant. Naturellement, ceci n'est pas le cas en ce qui concerne le poète dans « *Aus meinem Leben* », il est trop grand pour ne pas apprendre, trop éminent pour ne pas profiter, et s'il avait été éthiquement aussi enthousiasmé qu'il est brillamment doué, il aurait avant tous les autres découvert et résolu ce problème : peut-on trouver une existence spirituelle si éminente que, dans le sens le plus profond, elle ne puisse avoir une mesure commune avec l'érotisme ? car

répondre qu'on aime plusieurs fois, qu'on morcelle sa supériorité, ne signifie qu'une désorientation qui donne aussi peu satisfaction du point de vue esthétique que du point de vue éthique à ce qu'un homme peut raisonnablement exiger de la vie. Ledit poète a sûrement beaucoup appris, oui, de même que la philosophie la plus récente prétend que c'est une injure de parler du probe chemin suivi par Kant, de même Goethe sourit hautainement de Klopstock [Goethe, *Aus meinem Leben*, 10^e livre, Werke, XXV, p. 292], qui était tellement curieux de savoir si Meta, son premier amour, qui s'était remariée, lui appartiendrait dans l'au-delà.

Maintenant, qu'est-ce qui est arrivé dans une telle existence ? On ne s'en tient pas à l'inclination amoureuse, mais la décision n'intervient pas non plus. La réflexion qui sert à promulguer la décision de saisir l'inclination amoureuse fait une bévue, elle devient une réflexion sur l'inclination amoureuse. C'est pourquoi je me suis attardé ici pour indiquer, et j'y reviendrai plus tard, que la réflexion de la décision doit précisément s'abstenir de l'inclination amoureuse et s'occuper de tout autres choses. Ce poète, tiré de la vie, qu'on trouve dans « *Aus meinem Leben* » n'obtiendra donc aucune décision, il n'est pas un séducteur, il ne devient pas un époux, il devient : un connaisseur.

Je n'ai pas la hardiesse de déterminer si toute existence de poète doit elle-même être un poème, ni sous quel angle de réfraction sa vie doit à cet égard se présenter pour sa poésie. Pourtant, toujours est-il qu'une existence comme celle de « *Aus meinem Leben* » doit exercer une influence sur la production poétique. S'il s'agit de la vie propre de Goethe, cela semble expliquer que ce qui manque probablement surtout chez Goethe, c'est le pathos. Il n'a pas le pathos de la spontanéité, pour cela il est trop intelligent, mais il n'a pas non plus réussi à gagner le pathos suprême. Chaque fois que la crise survient chez ce poète existant dont nous parlions, Goethe se dérobe. Et il le fait dans tous les sens possibles. Il raconte que son éducation a été strictement religieuse. C'est là une impression d'enfance et non pas sans doute une de ces extravagances auxquelles on renonce avec l'âge, puisqu'on peut affirmer très sérieusement que, en ce qui concerne la religion, on apprend dans l'enfance ce qu'il y a de meilleur, et on y acquiert des notions qui sont pour toujours irremplaçables. Ensuite vient une période plus tardive dans sa vie où l'impression de cette religiosité l'accable presque. C'est la crise, et c'est tout à fait régulier ; car plus d'une individualité est douée spirituellement, plus elle trouvera difficile de conserver et de regagner la pieuse foi de l'enfance. Que fait maintenant ledit poète qui, comme il le raconte lui-même, a fait toutes sortes d'exercices pour s'habituer à ne pas avoir peur dans l'obscurité, à ne pas s'inquiéter de la vue d'un cadavre ou d'être tout seul la nuit parmi

les tombes ? il se dérobe, il se tient à distance, il évite l'attouchement. Mon Dieu, même si quelqu'un avait un peu peur en se promenant tout seul dans l'obscurité, ce ne serait pas tellement terrible ; mais se dérober quand il s'agit de rester fidèle à soi-même dans les impressions de son enfance, quand il s'agit de lutter, même jusqu'au désespoir et en renonçant à toute exigence de la vie ou à une existence importante, pour le souvenir sacré des parents (car même si ledit poète se souvient bien des fois de sa mère, peut-il croire qu'à ses yeux à elle ou à ceux de son père, c'est par hasard qu'ils permirent à la religion de prendre une telle ascendance sur l'enfant ?) de lutter pour la possession d'une foi commune avec celle des morts, pour ce que ceux-ci ont considéré comme la seule chose nécessaire, pour ce qu'on a soi-même autrefois, avec l'innocence de l'enfant, reçu avec le recueillement d'une âme entière — se dérober à ce point-là, cela ne se vengerait-il pas par le fait que le pathos reste absent de la poésie ? Si ledit poète est Goethe lui-même, cela n'expliquerait-il pas ce fait, que le héros tant admiré dont les propos et déclarations les plus quelconques sont réunis, édités, lus et vénérés comme des reliques sacro-saintes, que ce héros tant admiré, dis-je, appelé le roi du royaume de l'esprit, soit pour le moins roi titulaire du royaume éternel de la religiosité ? On dit que dans la sagesse saine de Goethe on trouve la vertu curative contre les égarements de l'esprit et surtout contre la mélancolie, d'où il a su lui-même s'échapper. Que c'est étrange ! Pour tout le monde il est élémentaire que la distraction est ce qu'il y a de plus dangereux pour celui qui a tendance à la mélancolie, oui, dangereux même pour celui qui n'a pas cette tendance ; que c'est étrange, celui qui a atteint un âge un peu avancé et un peu mûr sait que se dérober à une tâche signifie s'engager, et engager son âme, tôt ou tard, à la mélancolie, — si toutefois il croit que le plus sage doit se différencier du simple d'esprit par le fait qu'il comprend ce que ce dernier comprend, qu'il le comprend mieux, et qu'il ne croit pas que le sage doit être à tel degré éminent que la seule chose qu'il ne comprend pas est ce que le simple d'esprit comprend ; mais Goethe a su l'éviter d'une autre manière. Cependant, je dis ceci seulement pour jeter une lumière sur l'érotisme.

Ceux qui sont plus qualifiés dans la matière, admettront peut-être aussi que ses figures féminines sont ses figures les plus magistrales. Mais si on regarde de plus près, les meilleures de celles-ci ne sont précisément pas vues dans leur vraie idéalité féminine, mais dans une lumière dans laquelle elles sont vues par un homme équivoque qui sait précisément découvrir ce qui est charmant et attiser le feu, mais qui sait aussi regarder cet incendie avec une supériorité hautaine. Elles sont dignes d'être aimées, même à un haut degré, elles sont magnifiquement dessinées, et

pourtant ce n'est pas elles qui sont profanées autant que la féminité, qui est profanée dans leurs personnes, parce qu'on considère comme presque justifié vis-à-vis d'elles, ou tout au moins comme excusable, cette sagesse altière qui sait jouir et goûter, mais qui sait aussi les éloigner quand le désir a pris fin.

Ledit poète dans « *Aus meinem Leben* » est un maître quand il s'agit de cette théorie d'éloignement. Il a été assez gentil lui-même pour expliquer comment tout se passe à cet égard. Toutefois il faut se rappeler que le dit poète ne désire pas être instructif, loin de là, il est conscient du fait que ce n'est pas l'affaire de tout le monde, qu'il s'agit d'une particularité inhérente à sa nature ; il est une individualité privilégiée. Il est bien vrai que le dit poète est un héros et que moi qui suis assez téméraire pour parler de lui, je ne suis qu'un philistin, mais heureusement il existe certaines choses que tout enfant comprend, et à cet égard il est indifférent d'être un héros, un conseiller au tribunal ou un gueux. Chaque fois donc qu'une des circonstances de la vie est en train de l'accabler, il doit l'éloigner en en faisant une composition poétique. Que les natures après tout sont différentes ! ou peut-être ne sont-elles pourtant pas aussi différentes ? Que signifie faire une composition poétique d'une circonstance de la vie ? Peu importe si dans ce cas on réussit à en faire un chef-d'œuvre poétique ou non ; hélas ! à cet égard il y a une différence criante entre un héros, un pauvre conseiller et un gueux. Faire une composition poétique d'une circonstance réelle de la vie à l'aide d'un éloignement (que, bien entendu, on aura à défendre comme caution solidaire) n'est ni plus ni moins que fausser ce qu'il y a d'éthique là dedans et de lui donner l'empreinte fautive d'un événement et d'une préoccupation. Oui, quand on a un tel paratonnerre dans sa poche, quoi d'étonnant alors qu'on se sente tranquille pendant l'orage ! Combien d'imbéciles et de gâcheurs n'a-t-on pas vu défiler, courbés et rampant et en pleine admiration devant cette particularité de la nature ? Et pourtant, tout le monde possède plus ou moins cette particularité naturelle, et c'est très simple : la parade de l'homme naturel et lascif contre l'éthique. On trouve souvent ce don poétique chez les criminels, c'est-à-dire ce don pour éloigner une circonstance réelle de la vie en des contours poétiques ; souvent on le trouve également chez des mélancoliques, avec cette différence seulement que le mélancolique esthétique gagne par là un adoucissement et le mélancolique éthique un aiguisement. Il est possible que le Goethe serein fut un peu mélancolique et que le Goethe sage posséda une belle portion de superstition. Faire une composition poétique d'une circonstance réelle de la vie demande donc une particularité de la nature qui n'est pas si rare et qui est en même temps inquiétante. Bien entendu, ceux qui « composent », ne composent pas nécessairement des

chefs-d'œuvre ; qui serait assez sot pour le prétendre ? Mais en ce qui concerne l'éthique, peu importe cette différence par laquelle l'un est un héros, et peut-être même le seul héros, et l'autre un imbécile. L'éthique est tellement incorruptible que si Dieu Lui-même s'était permis une petite incorrection en créant le monde, l'éthique ne se laisserait pas troubler, et ceci malgré que le ciel et la terre, avec tout ce qui s'y trouve, soient un chef-d'œuvre assez joli.

Maintenant, si ladite existence de poète de « *Aus meinem Leben* » est poétique, alors bonsoir au mariage, qui dans ce cas deviendrait au plus un refuge pour les vieux jours. Si cette existence-là est poétique, que fait-on alors pour la femme ? Il serait à supposer qu'elle aussi devrait alors essayer de devenir poétique. Il est laid déjà de voir un homme, éprouvé et versé dans l'érotisme, émérite même, prendre sans vergogne pour épouse une jeune fille afin de se rajeunir un peu et de s'assurer les meilleurs soins au moment où il commence à vieillir ; mais il est répugnant de voir une dame âgée ou une demoiselle éprouvée épouser un jeune homme afin de s'assurer un asile et le stimulant des raffinements au moment où la poésie commence à s'évaporer.

Le mariage aime aussi peu les déserteurs qu'il admet qu'on serve deux maîtres. C'est beau ce que dit Salomon [Proverbes, XVIII, 22], que celui qui trouve une femme, reçoit une faveur de Yahweh, ou pour moderniser un peu cette remarque, qu'à celui qui devient amoureux, Dieu a fait du bien ; quand il se marie avec la bien-aimée, il fait une bonne action, et il agit bien en l'achevant comme il l'a commencée.

Ce qui a été dit dans ce qui précède immédiatement, ne peut naturellement pas être interprété, d'une manière piteuse, comme une recommandation de la décision du mariage. Celle-ci se recommande mieux elle-même, puisque, comme il a été dit, elle est la seule forme adéquate d'une inclination amoureuse.

Il s'agit donc à présent d'examiner comment la décision peut intervenir, comment la réflexion, qui est la condition préalable de la décision, peut atteindre un point où elle coïncide avec l'immédiateté de l'inclination amoureuse. Dès qu'on escamote l'inclination amoureuse, il est ridicule de réfléchir pour savoir si on veut se marier ou non. Ceci est tout à fait vrai, mais il ne s'ensuit pas qu'on soit justifié en escamotant l'inclination amoureuse, comme on fait chaque fois qu'on essaie de tenir la décision éloignée de l'inclination amoureuse et ensuite de ridiculiser la volonté de réflexion à cet égard.

Quelques-uns des sages de l'antiquité ont déjà correctement compris et profondément énoncé qu'une telle réflexion, relative à la possibilité de se marier lorsqu'il n'y a pas d'inclination amoureuse, est ridicule, mais ils ne l'ont pas fait — et on le verra —

pour donner des armes aux railleurs. On dit que Socrate aurait répondu [Diogène de Laërce, II, 33] à quelqu'un qui lui demandait des renseignements sur le mariage : « Marie-toi ou ne te marie pas, tu le regretteras également. » Socrate était un ironiste qui ironiquement cachait sa sagesse et la vérité, sans doute pour qu'elle ne devienne pas des cancans de la ville que tout le monde colporte, mais il n'était pas un railleur. L'ironie est excellente. Car la stupidité de celui qui posait la question se trouve dans le fait de demander à un tiers ce qu'on ne peut jamais apprendre par un tiers. Mais tout le monde n'est pas aussi sage que Socrate, et on se commet souvent très sérieusement avec quelqu'un qui pose une question stupide. Si l'inclination amoureuse fait défaut, la réflexion ne se laisse pas du tout épuiser ; et si on est épris, on ne peut pas poser de telles questions. Quand un railleur veut se servir de ladite réponse socratique, il affecte de faire un discours et il en modifie le sens véritable ; et voilà une réponse infiniment sage à une question très stupide. En modifiant la réponse à une question en un discours on peut produire un certain effet relevant de la folie comique, mais on perd la sagesse socratique et on viole le témoignage authentique qui, expressément, engage le récit ainsi : quelqu'un demanda à Socrate si, oui ou non, on devait se marier. Alors il répondit : si toi, tu fais l'une ou l'autre chose, tu le regretteras. Si Socrate n'avait pas été aussi ironique, il se serait sans doute exprimé ainsi : quant à toi, tu peux faire ce que tu veux, tu es et resteras un crétin. Car tout homme qui a des remords ne prouve pas par là qu'à l'instant de ses remords il est devenu une individualité plus forte et meilleure qu'à l'instant de son étourderie, et parfois les remords prouvent précisément mieux que toute autre chose qu'il est un vétillier. [Voir les réflexions du *Diapsalmata* dans *Ou bien... ou bien.*] On raconte de Thalès [le plus illustre des sept Sages de la Grèce : Diogène de Laërce, I, 26] que lorsque sa mère insista pour qu'il se marie, il répondit d'abord qu'il était trop jeune, que le temps n'était pas encore venu ; et quand plus tard elle répéta son exhortation, il répondit qu'à présent il n'était plus temps. Dans cette réponse aussi il y a quelque chose d'ironique, qui morigène la sagesse profane qui veut transformer un mariage en une opération, comme par exemple un achat de maison. Car il n'y a qu'un âge où il est à propos de se marier, et c'est quand on est amoureux, à tout autre âge on est ou bien trop jeune ou bien trop vieux.

Il est toujours plaisant de penser à ces choses ; car si la frivolité dans le domaine de l'érotisme est fatale, une certaine espèce de sagesse est pourtant plus fatale encore. Mais la seule parole de Socrate, correctement comprise, est capable de faucher, comme la mort avec sa faux, toute l'abondance de babil intellectuel qui essaie de prendre pied dans le mariage.

Je m'arrête donc ici au point essentiel : il faut adjoindre une décision à l'inclination amoureuse. Mais une décision implique une réflexion, et une réflexion est l'ange exterminateur [Exode, XII, 12] de la spontanéité. La question en est ainsi, et s'il était vrai que la réflexion doive se rabattre sur l'inclination amoureuse, il n'y aurait jamais aucun mariage. Mais c'est précisément ce qu'elle ne doit pas faire, oui, il y a mieux ; déjà avant l'opération qui à travers la réflexion atteint la décision, et simultanément avec celle-ci, il y a la décision négative qui éloigne toute réflexion à cet égard comme une tentation. Tandis que l'ange exterminateur sort ordinairement pour appeler la mort sur ce qui est spontané, il y a pourtant une spontanéité qu'il laisse tranquille : celle de l'inclination amoureuse, qui est une merveille. Si la réflexion se rabat sur l'inclination amoureuse, cela signifie qu'on va examiner si la bien-aimée répond à l'idée idéale et abstraite d'un idéal. Toute réflexion à cet égard, même la plus vaporeuse, est un péché et une stupidité. Même si l'amoureux avait l'enthousiasme apparemment le plus pur pour vouloir découvrir ce qui est charmant, supposons qu'il ait une voix « si douce, oh ! si douce », supposons qu'il commande le désir sans aucune difficulté et qu'il ait toute l'éloquence d'un poète pour réfléchir avec tant de finesse que l'âme féminine la plus délicate même n'entendrait que le son agréable à l'oreille et ne percevrait que le doux parfum de l'offrande, sans se rendre compte du péché — il s'agit tout de même d'une tentative d'épuiser l'amour. Mais de même que le dieu de l'amour est aveugle et l'inclination amoureuse une merveille — ce que l'amoureux aussi bien que la réflexion la plus désespérée reconnaît ou doit reconnaître — de même l'amoureux doit se maintenir dans cette clairvoyance. Il y a une pudeur contre laquelle l'admiration même la plus adoratrice est une offense, c'est une espèce d'infidélité envers la bien-aimée ; même si cette admiration, comme l'entend l'amoureux, le lie encore plus indissolublement à elle, elle l'a pourtant déjà pour ainsi dire libéré ; c'est une espèce d'infidélité, parce que dans cette admiration il y a une critique qui sommeille. En plus, la beauté est éphémère et le charme peut disparaître. C'est pourquoi c'est une offense contre la bien-aimée de vouloir laisser tout son caractère charmant reposer dans la synthèse qui est à la base de la pudeur de l'inclination amoureuse. Par contre, il y a un caractère féminin charmant qui de son côté appartient essentiellement à l'épouse et à la mère et qui n'exige pas cette timidité, tandis que, si c'était le visage d'un ange qu'elle avait, le fait de vouloir admirer cette beauté est un péché, qui déjà invite à croire que l'uniformité de l'inclination amoureuse n'est plus en équilibre. Mais, semble dire l'amoureux, dans cette admiration je sens précisément la supériorité de la bien-aimée et qu'au fond il n'y a aucune réciprocité dans le fait qu'elle me rend

amour pour amour. Oh ! celui qui fait ses calculs avec des valeurs infinies calcule tout de même. Si, par conséquent, la bien-aimée est la plus charmante des femmes ou n'est pas ainsi favorisée — le seul mot correct, bref, impératif et adéquat pour désigner le caractère entier de l'inclination amoureuse est : je l'aime et, véritablement, celui qui n'avait pas autre chose à dire la première fois et qui, plus tard, aussi avare de paroles, garderait son âme sobre en donnant expression à ses sentiments, lui est plus fidèle que celui qui pourrait inviter les races humaines et divines à écouter l'éloge du charme de la bien-aimée et pourrait le faire avec une telle perfection que tous, tous s'en iraient étouffés de jalousie.

Mais ce qu'on a le droit de voir et d'admirer, c'est le caractère charmant de la nature de la bien-aimée. Dans ce cas, admirer n'est pas une offense, bien que l'admiration ne veuille pas apprendre de l'inclination amoureuse à devenir un fade orateur verbeux ou un poète de circonstance, mais bien à être semblable au chantonnement incorruptible d'un plaisir silencieux. Ce caractère moral ne trouve la vraie occasion de se manifester que dans le mariage, qui tient en son pouvoir la corne d'abondance des tâches : le meilleur cadeau qu'on reçoit au jour des noces. Même si la bien-aimée se pare seulement pour plaire à celui pour lequel elle serait prête à sacrifier sa vie, mais à qui elle ne pourrait prouver son amour par d'autre moyen meilleur, même si elle est si charmante dans cette parure agréable que des vieillards tristement tournent leurs regards vers elle lorsqu'elle traverse le salon, comme ils le faisaient vers Hélène [*L'Iliade*, III, 146], — alors, si un seul nerf de son œil à lui, l'amoureux, se trompe et admire au lieu de comprendre l'intention vraie de l'inclination amoureuse, qu'elle a pour but de lui plaire, alors, dis-je, il fait fausse route, il est en train de devenir connaisseur.

Par conséquent, lorsqu'on s'imagine une période d'inclination amoureuse, surtout par exemple celle des fiançailles, — donc en dehors du mariage —, on s'égare peut-être souvent et précisément parce qu'il manque à l'amour les tâches essentielles ; celui-ci, par conséquent, peut parfois même donner un esprit critique à tous les deux. Dans ce que Bedreddin dit au sujet du regard de Gulnare :

*Blidt som naar Graven aabner sig og sender
Den saliggjorte Sjæl til Paradis,
Saaledes aabner hun det hulde øjenlaag,
Og hæver op til Himlen sine Blik.*

[En danois dans le texte : *Doucement comme lorsque la tombe s'ouvre et envoie l'âme sauvée au Paradis, ainsi elle ouvre sa paupière aimable et lève ses regards vers le ciel.* Citation d'après *Aladin* d'Æhienschlager.]

se révèle entièrement le charmant caractère moral de l'inclination amoureuse par rapport à la spontanéité. Cette spontanéité est ce qui est obscur, mais doucement comme lorsque la tombe s'ouvre, la transfigurée se dépêtre, en beauté morale, de la cachette de l'inclination amoureuse, et dans cette transfiguration elle appartient à l'époux.

Vers quel but la réflexion alors doit-elle se diriger pour atteindre la décision, car elle n'ose pas fouler le lieu sacré de l'inclination amoureuse ni la terre bénie de la spontanéité ? La réflexion se tourne vers le rapport de l'inclination amoureuse avec la réalité. Ce qu'il sait de plus sûr, c'est qu'il est amoureux, et aucune pensée affairée, aucun agent de change ne prennent leur course entre l'inclination amoureuse et un soi-disant idéal, c'est un chemin défendu. La réflexion ne demande pas non plus s'il doit se marier, car il n'oublie pas Socrate. Mais se marier veut dire entrer dans une réalité par rapport à une réalité donnée ; le fait de se marier contient une concrétion extraordinaire. Cette concrétion est la tâche de la réflexion. Mais peut-être est-elle tellement concrète (déterminée par rapport au temps, au lieu, à l'entourage, à l'heure, etc., etc., etc.), qu'aucune réflexion ne peut la pénétrer ? Si on accepte cette idée, on accepte en même temps qu'en somme aucune décision ne se laisse jamais prendre. Une décision est encore toujours une idéalité ; je possède la décision avant de commencer à agir en vertu de cette décision. Mais comment alors ai-je reçu la décision ? Une décision est toujours réfléchie ; si on n'y fait pas attention, le langage est confus et la décision est identifiée avec une impulsion spontanée, et tout ce qui est d'une décision est alors aussi peu une explication que n'est un voyage la randonnée de celui qui a roulé en voiture pendant toute la nuit, s'est égaré, et se trouve dans la matinée à l'endroit même qu'il avait quitté. Dans une réflexion purement idéale la décision a idéalement épuisé la réalité, et la fin de cette réflexion idéale, qui est quelque chose de plus que *summa summarum* et *enfin* [en français dans le texte] est précisément la décision : la décision est l'idéalité réalisée à travers une réflexion purement idéale, et cette idéalité est le fonds de roulement acquis de l'action.

« Mais », dira quelqu'un, « tout cela est très bien, mais cela demandera beaucoup de temps, et pendant que l'herbe croît — un tel époux ne deviendra sans doute pas un célibataire, mais un vieux garçon. » Nullement. En outre, la même objection pourrait être faite à propos de toute décision, et pourtant une décision est le vrai commencement de la liberté et on exige d'un commencement qu'il arrive à temps, qu'il se trouve en un rapport raisonnable avec ce qui doit être exécuté de façon à ce qu'il ne soit pas quelque chose de pareil à une préface qui anticipe tout le livre, ou à une proclamation

qui retire la parole à toute l'assemblée. Mais besogne qui plaît est à demi faite et ce qui plaît à l'amoureux, et qui ne varie pas pendant que tout cela se passe, le stimule matin et soir, le tient éveillé et sans arrêt dans sa carrière chevaleresque ; car vraiment, cette expédition de l'amoureux à la chasse de la décision est plus chevaleresque qu'une expédition contre les Turcs, qu'un pèlerinage, plus avenante aux yeux de l'amour que tout autre exploit, parce qu'elle est concentrique à l'amour lui-même.

Alors ce jeune homme heureux (car il n'est pas besoin de dire qu'un jeune homme amoureux est heureux) se promène guidé par la main de son génie et coule ses regards sur cette image idéale de la réalité qui se dévoile devant lui, tandis que la bien-aimée reste là assise, tranquille et bienheureuse ; car chaque fois qu'il revient à elle — pour recommencer son expédition, après s'être arrêté un instant, et la continuer jusqu'à ce qu'il trouve le joyau, le cadeau de nocces, la décision, le cadeau le plus beau, le seul digne — jamais elle ne l'a vu changé, de même que son inclination amoureuse ne s'est pas modifiée, pas même afin de devenir admirative.

Et le jeune homme n'a pas beaucoup d'instant à perdre, chaque instant gaspillé, il sait, est un suprême bonheur qu'il sacrifie : on dit que c'est un moyen absolu pour apprendre la diligence. Mais aussi le beau cadeau de la décision est le gain suprême, l'habit de noce, sans lequel il est un indigne : et on dit que c'est un bon moyen pour ne pas devenir si prompt que par pure précipitation on plaque la décision.

C'est précisément parce que la décision et celui qui la prend sont ainsi orientés que la réflexion devient idéale, et on prend vite un raccourci merveilleux. Et pourquoi ne devrait-on pas prendre un raccourci, s'il est prouvé qu'il mène vite au but, plus vite que n'importe quel autre chemin, mais de manière sûre aussi, plus sûre que celle de n'importe quel autre ? Ce qu'on a dit — que la réflexion ne se laisse pas épuiser, qu'elle est infinie — est juste. Parfaitement correct — elle ne se laisse pas épuiser dans la réflexion, de même que, si faim qu'on ait, on ne peut manger son propre estomac, et c'est pourquoi on peut qualifier tout homme, qu'il soit systématiquement un héros ou un messager de journal, d'être un monsieur de Crac s'il raconte qu'il a fait cela. Par contre, la réflexion est épuisée dans la foi, qui est précisément l'anticipation idéale comme décision de l'éternité. La décision est ainsi une nouvelle spontanéité obtenue à travers la réflexion, épuisée de manière purement idéale, spontanéité qui correspond précisément à celle de l'inclination amoureuse. La décision est une conception religieuse de la vie construite sur des données éthiques et doit pour ainsi dire ouvrir la voie à l'inclination amoureuse et l'assurer contre tout danger extérieur et intérieur. Voyez ! dans l'inclination

amoureuse les deux amants ont pour ainsi dire été paradisiaquement tirés hors de la réalité pour prendre pied dans l'Asie lointaine, près des lacs tranquilles ou dans la forêt vierge, où le silence réside et où on ne trouve aucune trace de gens, mais la décision sait trouver le chemin jusqu'à la société et ouvrir la voie sûre, tandis que l'inclination amoureuse ne se soucie pas de ces choses-là mais est heureuse comme un enfant qui laisse les parents s'occuper de toutes les difficultés. La décision n'est pas la force de l'homme, ni son courage, ni son habileté (il ne s'agit là que de déterminations immédiates qui ne correspondent pas également à la spontanéité de l'inclination amoureuse, puisqu'elles relèvent de la même sphère et ne sont pas une spontanéité nouvelle), mais elle est un point de départ religieux ; si elle n'est pas cela, celui qui décide n'a été rendu fini que dans sa réflexion, il n'a pas pris le raccourci avec la vitesse de l'inclination amoureuse, mais est resté en cours de route, et une telle décision est trop misérable pour que l'inclination amoureuse ne la méprise pas et préfère se fier à elle-même plutôt que de se livrer aux directives d'un tel faux savant. La spontanéité de l'inclination amoureuse, ne reconnaît qu'une seule spontanéité comme lui étant *ebenbürtig* [en allemand dans le texte : égale] c'est la spontanéité religieuse ; l'inclination amoureuse est trop virginale pour reconnaître un confident quelconque autre que Dieu. Mais le religieux est une nouvelle spontanéité et a la réflexion en son pouvoir, sinon le paganisme serait au fond religieux et le christianisme pas. Tout homme qui se contente de suivre l'honnête chemin d'une intelligence saine, comprend aisément que le religieux est une nouvelle spontanéité. Et bien que je ne pense pas trouver beaucoup de gens pour me lire, j'avoue cependant penser que mes lecteurs seront de cette catégorie-là, car je suis loin de vouloir donner des leçons à ces gens admirés qui font des découvertes systématiques à la Niels Klim [le roman fantaisiste de Ludvig Holberg : allusion à la fin de la « préface apologétique »], qui ne tiennent plus dans leur peau, afin de se revêtir de « l'apparence réelle ». [Jeu de mot intraduisible, « peau » (Skind) et « apparence » (Skin) en danois s'écrivant à peu près de la même façon : allusion à une remarque de l'évêque Martensen au sujet de la reproduction de la réalité par l'art.]

Il n'est pas très difficile de pénétrer ainsi victorieusement la réflexion jusqu'à ce qu'on gagne la décision, surtout lorsqu'on a pour impulsion la passion de l'inclination amoureuse, et sans passion on n'arrivera jamais à aucune décision, mais on entrera bien, chemin faisant, en conversation avec le tiers et le quart, avec des penseurs et des marchands de bibeloteries, on verra beaucoup de choses dans le monde et on aura de quoi parler, exactement comme l'homme qui par inadvertance resta trop longtemps à bord du

bateau et ainsi arriva à faire le tour du monde ; ou, pour m'exprimer plus sérieusement : celui qui n'est pas passionné ne verra jamais la Terre promise mais se perdra dans le désert.

Ce qu'enfin la décision veut, c'est d'abord maintenir l'inclination amoureuse. Dans cette nouvelle spontanéité, qui va loin au delà de toute réflexion, l'amoureux ne risque plus de devenir connaisseur ; lui-même est soumis à l'impératif du devoir et en plus relevé dans l'optatif de la décision. Par rapport à l'inclination amoureuse il est dévoué à l'essentiel et renonce au jeu chicaneur de la réflexion.

Ensuite la décision veut vaincre tout danger et toute tentation. C'est précisément parce que la réflexion qui précède la décision est tout à fait idéale, qu'un seul danger imaginé suffira à engager l'intéressé à se décider religieusement. Qu'il imagine n'importe lequel, même si ce n'est que le danger que constitue l'incertitude de l'avenir, en y employant toute la force de sa pensée et l'inquiétude de son inclination amoureuse, il se l'imagine *eo ipso* tellement terrible qu'il ne le vaincra pas par ses propres efforts. Il a alors échoué et il doit ou bien faire lâcher prise à l'inclination amoureuse — ou bien croire en Dieu. C'est ainsi que le miracle de l'inclination amoureuse se trouve incorporé dans un miracle purement religieux, que l'absurdité de l'inclination amoureuse arrive à une entente divine avec l'absurdité du sentiment religieux. Beau courage ! Un homme simple et honnête qui respecte le bon sens comprend très bien que l'absurde existe et qu'il ne se laisse pas comprendre ; il est heureux que cela reste caché aux penseurs systématiques.

Par la décision, enfin, et à travers le général, il se mettra en rapport avec Dieu. En tant que particulier, il n'ose pas se maintenir lui-même lorsqu'il doit risquer l'inclination amoureuse. Sa consolation est précisément qu'il est comme tout le monde et que dans ce sentiment humain général il est en rapport avec Dieu grâce à la foi et à la décision. Ceci est le bain de purification de la décision, qui est aussi beau que le bain grec avant le banquet ou comme celui qu'Aladin désira prendre avant le mariage. Tout ce qui s'appelle vanité terrestre, égoïsme, courage d'homme empyreumatique, exanthème critique, etc., etc., est consumé, et par la décision l'époux devient digne du don divin de l'inclination amoureuse.

Si l'amoureux en suivant la route de la décision rencontre, chemin faisant, des embûches, par exemple qu'il s'est particularisé, sans que pourtant la particularité se détache sans façon dans le bain de la décision et lui permette d'oser espérer être un homme ordinaire, ou, en d'autres termes, s'il rencontre là le repentir, il y a des chances pour que cela dure longtemps, et s'il est véritablement épris d'amour, ce qui est bien entendu, il peut se considérer comme quelqu'un qui est destiné à être examiné par l'existence, car quand l'inclination amoureuse questionne en un sens et le repentir en un

autre sur la même chose, l'examen devient aisément trop sévère. — Mais je ne veux pas poursuivre cette idée ici, cette espèce de difficultés ne convient pas à la méditation générale, celui qui décide ne rencontre pas de telles embûches, il rentre chez lui de son expédition comme le chevalier de sa campagne, et ensuite :

*Men vender han hjem med Fjer i sin Hat
Juchheisa, da bli'er der en lystig Nat.*

[En danois dans le texte : « *Mais s'il rentre chez lui avec des plumes au chapeau, ohé, ohé ! alors il y aura une nuit joyeuse !* » Citation tronquée, d'après la tragédie de d'A. Œhlenschlaeger : *Hugo von Rheinberg*]

C'est donc ainsi que cet heureux jouvenceau (car je suppose qu'on n'a pas besoin de dire qu'un jeune homme amoureux est heureux ?) a trouvé ce qu'il cherchait ; comme cet homme de l'Évangile, il a tout vendu afin d'acheter le champ où se trouve la perle [Évangile selon St. Matthieu, XIII, 44] ; il ne se différencie de lui qu'en un sens : il possède le champ avant de tout vendre afin de l'acheter ; car dans le champ de l'inclination amoureuse il a également trouvé la perle de la décision. Il rentre chez lui de son pèlerinage saint, il appartient à sa bien-aimée, il est prêt — prêt à se présenter au pied de l'autel où l'Église doit le proclamer un véritable époux.

Et nous voilà devant la bénédiction nuptiale. Notre jouvenceau n'est pas devenu un homme âgé, loin de là, il ne demande pas un an et plus pour y arriver. Oui, s'il n'est pas véritablement amoureux, et s'il n'a pas en son âme un besoin éthique ni des notions religieuses préliminaires, il ne réussira néanmoins pas à mûrir. Mais l'Éternel n'a pas besoin de saisir l'occasion souvent pour trouver le moment propice, et c'est dans ce moment-là qu'il mûrit. Il est bien vrai que cette maturité le vieillit en un sens, mais c'est justement la jeunesse de l'éternel qu'elle lui donne, et c'est ainsi que l'inclination amoureuse vieillit aussi un homme.

Inutile de dire qu'un jeune homme épris d'amour présente une vue délicieuse, mais peut-être bien qu'un époux présente une vue encore plus reposante, à moins que l'autel n'éveille des susceptibilités ; car il est tout de même faux de n'être qu'un jeune homme aimant quand on veut se présenter là. Mais l'époux est à tous les points de vue un jeune homme aimant, son inclination amoureuse est intacte, seulement elle possède la beauté inviolable de la décision, ce que ne possède pas celle du jeune homme. Or, n'est-il pas aussi riche et heureux que le jeune homme ? Ma richesse serait-elle moindre parce que je la possède munie de la seule garantie rassurante ? est-ce que mon exigence de la vie est moindre

parce que je la possède sur papier timbré ? mon bonheur, est-il moindre parce que le Dieu du ciel se prête à le garantir, et non pas par plaisanterie, comme Éros le voulait, mais avec sérieux et en vérité, aussi vrai que la décision le tient ferme ! Ou est-ce que le langage que le jeune homme aimant sait prononcer serait plus divin que celui que l'époux sait comprendre ? La bénédiction nuptiale elle-même représente-t-elle des paroles si obscures qu'il faut plus qu'un poète pour la comprendre, ne représente-t-elle pas une parole prononcée avec tant de hardiesse que celui qui ne la comprend qu'à moitié devrait perdre la tête ? Parler de devoir à un couple d'amoureux — et le comprendre et pourtant rester amoureux, lié à la bien-aimée par les liens les plus solides de la spontanéité ! Parler de l'anathème qui repose sur la race, des difficultés de l'union conjugale, des douleurs de la femme et de la sueur aigre de l'homme — et pourtant rester amoureux, et dans la spontanéité de l'inclination amoureuse rester convaincu du bonheur qui les attend ! Entendre tout cela, voir la décision, fixer son âme sur elle et, par surcroît, pouvoir regarder la couronne de myrtes sur la tête de la bien-aimée — véritablement, un époux, un vrai époux est lui-même un miracle ! Pouvoir entendre la voix de la bien-aimée pendant que l'orgue sonne ! Pouvoir retenir le plaisir de l'amour pendant que l'existence rassemble toute la puissance du sérieux sur lui et sur la bien-aimée !

Mais regardons-la à présent, car sans décision il n'y a pas d'union conjugale. Une âme féminine n'a pas et ne doit pas avoir une réflexion comparable à celle de l'homme. Ce n'est donc pas grâce à celle-ci qu'elle doit atteindre la décision. Mais avec la vitesse de l'oiseau elle passe de l'immédiateté esthétique à l'immédiateté religieuse, et on peut, en un sens tout différent, dire d'une femme ce qu'on dit d'un homme, qu'elle doit être corrompue si l'inclination amoureuse ne la rend pas pieuse. C'est dans l'immédiateté religieuse qu'ils se rencontrent comme époux. Mais l'homme y arrive à travers un développement éthique. Un sage grec [Cléobule, l'un des sept Sages : Diogène de Laërce, I, 91] a dit que les jeunes filles doivent se marier lorsqu'elles sont des jeunes filles par l'âge, mais des femmes par la raison. C'est un propos assez beau, mais il faut se rappeler qu'une femme ayant de la raison n'est pas comme un homme qui en a. La raison suprême qu'une femme possède, avec honneur et dans la beauté, est une immédiateté religieuse.

J'ai souvent été heureux de considérer comment une jeune fille et un jeune homme doivent correspondre l'un à l'autre pour être de vrais époux. Et, en toute sincérité, celui qui ne trouve pas plaisir à considérer cela, a peut-être le sentiment de ce qui est le plus beau dans la nature : un couple d'amoureux, mais il n'a pas le sentiment de l'esprit et il n'a pas la foi dans l'esprit. Dirait-on qu'on ne

rencontre que rarement ces choses-là, c'est-à-dire une union conjugale qui exprime l'idée, — eh bien, on voit peut-être rarement aussi qu'un homme, qui agit comme nous le faisons bien tous en croyant à l'immortalité, à l'existence de Dieu, en exprime réellement l'idée dans sa vie.

La femme, dans son immédiateté, est essentiellement esthétique, mais c'est précisément parce qu'elle l'est essentiellement que le passage au religieux est si simple. Un instant immédiatement après, le romantisme féminin est le religieux. S'il n'est pas cela, il n'est qu'une exaltation sensuelle et l'inspiration démoniaque de la sensualité, et la sainte pureté de la pudeur est changée en une obscurité qui tente et excite.

Chez la femme on trouve donc l'inclination amoureuse immédiate — et il s'agit là de quelque chose de commun. Mais le passage au religieux a lieu sans réflexion. Car pendant qu'un soupçon de la pensée, dont la réflexion de l'homme épuise idéalement le contenu, passe devant sa conscience, elle s'effondre, tandis que l'époux se précipite vers elle, et bien qu'aussi ému, mais ému grâce à la réflexion, il n'est pas atterré, il se tient ferme, avec la bien-aimée appuyée à lui jusqu'à ce qu'elle rouvre à nouveau ses yeux. Dans cet effondrement elle passe de l'immédiateté de l'amour à l'immédiateté du religieux ; et c'est là qu'ils se rencontrent de nouveau. A présent elle est prête pour la bénédiction nuptiale, car sans décision il n'y a aucune union nuptiale.

Alors, est-ce qu'il y a quelque chose de perdu ? Le bonheur de l'inclination amoureuse s'est-il réduit parce que le suprême bonheur de l'amour reflète la bénédiction du ciel qu'il porte en lui ? Le fait que les deux amoureux décident de s'appartenir l'un l'autre pour l'éternité est-il devenu une détermination temporelle parce qu'il porte l'empreinte du sérieux ? Le suprême sérieux qui produit une consonance dans la plaisanterie la plus aimable, est-il moins beau que tout ce que l'inclination amoureuse désire immédiatement ? car celui qui parle de manière purement immédiate ne parle que par plaisanterie, semble-t-il. Quand celui qui aime désire risquer sa vie pour son amour, et qu'elle, la bien-aimée, y répond avec son amen, même s'il risque sa vie, c'est noble, et cela peut fendre le cœur, et malheur à celui qui rit, mais après tout en un sens il ne s'agit que de plaisanterie ; car celui qui perd et qui risque immédiatement ne s'est pas encore compris lui-même.

Il existe une image qui représente Roméo et Juliette, — une image éternelle. Je laisse en suspens la question de savoir si du point de vue artistique cette image est excellente, et je ne prononcerai aucun jugement sur la beauté de ses formes, — je manque aussi bien du sentiment artistique que de compétence. Ce qui est éternel dans l'image, c'est qu'elle représente un couple d'amoureux et

qu'elle le fait dans une expression essentielle. Aucun commentaire n'est nécessaire, on la comprend tout de suite, et, d'autre part, aucun commentaire ne donne ce repos dans la belle situation de l'inclination amoureuse. Juliette aux pieds du bien-aimé se laisse aller à l'admirer, mais le dévouement la soulève de cette position d'adoration par un regard plein de bonheur céleste suprême ; Roméo arrête ce regard et dans un baiser tout le désir de l'amour est tranquilisé pour toute éternité ; car le reflet de l'éternité éclaire l'instant de ses rayons ; et comme Roméo et Juliette, personne, en regardant l'image, ne pense qu'il y aura un instant d'après, même si ce n'est que pour répéter la sainte consécration du baiser. Ne le demande pas aux amoureux, car ils n'entendront pas ta voix, mais demande au monde entier dans quel siècle cela eut lieu, dans quel pays, à quelle heure de la journée, personne ne le dira ; car il s'agit d'une image éternelle.

C'est un couple d'amoureux, un objet éternel pour l'art, mais ce n'est pas un couple d'époux. N'oserais-je pas nommer un couple d'époux ? Cet état premier serait-il plus admirable parce que quelque chose de ce lustre indicible que l'union conjugale possède manquerait : Si c'est ainsi, pourquoi désirerais-je alors être époux ? Car comme chaque couple amoureux n'est pas celui de Roméo et de Juliette, bien que ce soit la belle joie de tout couple amoureux de penser à cet idéal, chaque couple de mariés n'est pas parfait, mais n'oublions pas qu'ici on ne parle que de l'idéal, et c'est le souverain, si j'ose m'exprimer ainsi, qui détermine le rang de ses serviteurs.

Elle ne se prosterne donc pas en adoration, car la différence qui est posée dans l'immédiateté de l'amour, la force de l'homme, qui détermine la supériorité, est soupçonnée comme étant élevée dans une unité supérieure, dans la divine uniformité du religieux. Elle ne fait que s'abaisser, elle désire se prosterner dans l'admiration de l'inclination amoureuse, mais le bras fort du bien-aimé la tient debout. Elle s'affaisse presque, non pas à cause de ce qui est visible mais à cause de ce qui est invisible, devant la vigueur immense de l'impression, et alors elle saisit le bien-aimé qui déjà la supporte. Il est ému lui-même en la saisissant, et si le baiser ne constituait pas leur support réciproque, ils devraient vaciller tous les deux. Ceci n'est pas une image, il n'y a pas de repos dans la situation pittoresque ; car, en la voyant presque s'abaisser dans l'adoration, cette position interrompue vous fait entrevoir la nécessité d'une position nouvelle, c'est-à-dire qu'elle reste debout à côté du bien-aimé, on soupçonne un nouvel idéal, qui est l'idéal véritable de l'union conjugale parce que les deux mariés sont des angles adjacents supplémentaires sur une base commune. Qu'est-ce qui crée cet état non terminé dans la première image, qu'est-ce que c'est qu'on

cherche dans ce vacillement ? c'est l'uniformité de la décision, c'est l'immédiateté supérieure du religieux.

Je me moque donc de toutes les objections qui ne font que s'exclure elles-mêmes. Même quand l'objection pleine de mépris dit : *habeat vivat cum illa* [qu'il la garde et vive avec elle ; allusion contraire à Genèse, 38, 23 : « qu'elle garde ce qu'elle a »], elle ne fait que parler au gré de l'époux, car c'est ce qu'il veut, et l'objection ne peut pas vouloir qu'on s'abstienne de se marier, car alors elle n'aurait pas de quoi se moquer, et nous serions tous aussi distingués que l'objecteur. C'est ainsi que l'union conjugale me semble de toutes choses celle qui est la plus rassurante. L'inclination amoureuse dit : le tien pour toute éternité ; la bénédiction nuptiale dit : tu dois tout quitter pour lui appartenir ; l'objection dit : garde-la. Mais alors, quoi ? il n'y a pas d'objection ; car si l'objection pense que l'époux devient ridicule, celui-ci n'est pas empêché de tout quitter (la moquerie incluse) afin de rester auprès d'elle. Oui, si le moqueur lui-même désirait la posséder, s'il se présentait à l'occasion de l'objection qui est recherchée — mais non, cela ne peut pas arriver, car, n'est-ce pas ? ce n'est que l'objection légitime qui est recherchée, et si celle-ci doit même « se taire plus tard » [la formule ecclésiastique employée lors de la publication des bans], alors il n'y aura jamais personne qui fera appel à l'objection illégitime.

Toutefois, puisque, comme il convient à un époux, j'ai ici d'après les circonstances hâtivement frappé en l'air afin de trouver les objections, qui le plus souvent sont raisonnées en l'air, je désire aussi regarder la question d'un autre point de vue.

Alors je ne dis pas que l'union conjugale constitue la vie suprême, j'en connais une qui lui est supérieure, mais malheur à celui qui sans raison veut passer outre. C'est dans ce passage étroit que je choisis ma place, afin de visiter dans la pensée, si j'ose m'exprimer ainsi, ceux qui désirent parvenir à filer. Il est facile de voir dans quelle direction cette attaque feinte de l'existence doit avoir lieu. Ce doit être dans la direction du religieux, dans la direction de l'esprit, si bien que par le fait d'être esprit, on oubliera qu'on est homme aussi, et non pas comme Dieu esprit seulement.

On peut imaginer que la conception méprisante que le moyen âge se faisait de l'union conjugale revienne sous une forme tout autre, comme intellectualité qui ne renonce pas à elle pour des raisons dogmatiques et ultra-morales, mais la rejette grâce à la folie de l'esprit. L'opposé qui y correspond se manifeste déjà ; car justement parce que l'intellectualité orgueilleuse a manqué l'influence éthique, elle peut prêcher le culte de la chair ; mais le culte de la chair signifie que la chair est devenue indifférente par rapport à l'intellectualité. L'expression contraire est qu'elle est

entièrement supprimée, que la spiritualité ne reconnait plus le corps corruptible dans lequel elle vit, cette existence temporelle, dans laquelle elle se trouve chez elle, sa demeure transitoire, ce morcellement d'où elle doit se réunir. On trouve différentes espèces d'excentricité, celle qui est théocentrique [ce qui a Dieu pour point de départ, qui rapporte tout à Dieu, par opposition à anthropocentrique] peut comme de juste prétendre à obtenir une place où elle se trouve chez elle. Mais la réflexion est évidemment théocentrique, un esprit spéculatif également et la théorie aussi. Tant qu'on en reste là et qu'un homme théocentrique se borne à être théocentrique trois fois par semaine et de quatre heures à cinq heures en chaire, mais au demeurant est un bourgeois et un époux et un roi de l'oiseau [expression danoise qui désigne le champion d'une société de tir] comme chacun de nous autres, on ne peut pas dire que la vie temporelle ait été désavantagée ; un tel écart trois fois par semaine, une telle digression, peuvent être jugés sans conséquences spéciales.

Si, par contre, on prend au sérieux le culte de l'intellectualité, l'individu aura assez d'idéalité démoniaque pour transformer toute son existence par rapport à sa décision expérimentale, comme l'époux le fait par rapport à sa bonne décision, c'est-à-dire en ce sens, que toute objection, que tout contre-argument est considéré comme une inquiétude, alors il a fait ce dont il était capable pour se présenter comme une exception. On ne peut non plus contester qu'un individu ne peut, pour quelque temps au moins, risquer tout pour sa décision expérimentale, ni non plus qu'il ne peut risquer sa vie pour elle, mais par cela il ne gagnera aucun titre, aussi peu qu'on acquiert des droits à des biens volés. En un sens un tel homme est donc sans doute une exception, et il l'est aussi dans le sens que lui, comme démon, possède plus de puissance de volonté que la moyenne des gens, qui, afin de parler démoniaquement, ne parviennent pas à être méchants.

Par contre, un tel homme ne possède pas la moindre chose qui soit capable de corrompre un juge et le retenir de le déclarer non compétent ; il ne possède pas la moindre chose qui soit apte à émouvoir les *viscera* de la compassion lorsqu'on le voit se précipiter dans l'abîme qu'il s'est préparé. Car l'intellectualité pure est une abstraction énorme, et au delà de l'abstraction on n'aperçoit rien, rien, pas même la moindre trace d'une idée religieuse. L'homme exceptionnel est un émigrant, mais d'une espèce particulière, car il ne va pas en Amérique, ni vers une autre partie du monde au delà des océans, ni au delà de la tombe, non, il disparaît. Nous avons laissé sa conception négative s'occuper surtout de l'union conjugale, et à ce titre il semble qu'il pourrait lui rester encore beaucoup d'intérêts de la vie temporelle. Mais ce n'est pas le cas. Car l'union

conjugale est le centre de la vie temporelle, et la personnalité ne peut pas se mettre immédiatement en rapport avec l'idée de l'État. A moins qu'elle soit prête à se sacrifier complètement pour l'État et, par conséquent, à ne pas se marier. Mais il s'agit là d'une contradiction vaine, dans laquelle la personnalité ne respecte pas la logique de son idée, pour qui pourtant la docilité vaut mieux que la graisse des béliers. Si par rapport à son idée la personnalité était justifiée en passant outre l'union conjugale, son idée doit être indifférente par rapport à l'idée de l'État. Il faut se rappeler, ici comme partout ailleurs, qu'il n'est pas question de ce fait fortuit qu'un individu ne se marie pas, la question porte seulement sur le fait de ne pas vouloir se marier. Si j'ose m'exprimer ainsi, toute individualité qui prend rang dans le monde de l'esprit possède décision, et le rang est proportionné à la décision.

L'abstraction infinie trouve un lieu de refuge derrière lui, l'enthousiasme d'anéantissement ne devient qu'un coup téméraire en comparaison avec ce qu'il y a à gagner aussitôt que celui qui renonce au monde et fait son *votum castitatis* [le vœu de chasteté des moines] a un arrière-plan religieux. Celui-là ne prend donc pas pour rien du tout cette mesure par laquelle il outrepassa l'existence. Il est vrai qu'il ne fixe pas ses regards sur la récompense, néanmoins, c'est plein de confiance qu'il travaille pour l'atteindre : de même que celui qui rame, rame vers le but tout en ayant toujours le dos tourné au but, de même celui-là se dégage de l'existence.

Il est tout à fait vrai qu'une telle conduite est une abstraction religieuse, mais qu'une telle chose serait trop surannée pour revenir dans une répétition, cela c'est moins vrai. Il est évident que le religieux a chômé assez longtemps ; quand il commence à se remuer avec une énergie idéale, il n'y a pas à s'étonner qu'il commette à nouveau une erreur. Il n'est pas facile de trouver la véritable concrétion pour le religieux, car il a toujours comme condition première l'abstraction infinie et n'est pas une simple immédiateté. On dit peut-être parfois, en toute sincérité, des choses belles et vraies au sujet du religieux, et on révoque parfois, peut-être par un seul mot, tout ce qu'on a dit, sans le remarquer soi-même, lorsqu'il paraît qu'on parle de ce qui est purement immédiat. J'ai toujours en vue l'union conjugale. Je considère encore comme un *pium desiderium* de trouver une expression religieuse correcte pour l'union conjugale, de pouvoir déterminer avec précision et catégoriquement ce dont le moyen âge désespéra et ce à quoi les siècles derniers (qui sont assez fiers d'être beaucoup plus avancés que le moyen âge — à comprendre bien entendu par rapport, non pas aux choses religieuses, mais aux choses mondaines) n'ont que peu contribué. Je crois qu'un époux fera bien de réfléchir à ces choses-là, et, s'il veut être un brin d'auteur, d'écrire à propos

de ces choses-là — en outre, tous les autres sujets ont été accaparés par les écrivains, même l'astronomie [allusion à J.L. Heiberg, *Études astronomiques*].

Évidemment, il ne peut pas être contesté que, du point de vue essentiellement religieux, cela ne change rien à l'affaire qu'un homme ait été marié ou non. Là le religieux ouvre l'abîme infini de l'abstraction. La duplicité n'aide pas non plus. Si, dans son inquiétude, on veut chercher des directives dans les discours religieux, on trouvera peut-être des ambiguïtés plus souvent qu'on ne le pense et que celui qui parle ne le sait lui-même. On vante le mariage quand il en est question ; mais si quelqu'un meurt qui n'a pas été marié, alors, oui alors ce n'est évidemment pas du mariage qu'il est question, et on dit avec un essor presque humoristique que peu importe d'avoir été marié ou non, cela ne change rien à l'affaire. Mais celui qui doit écouter les deux discours ? ! Car lorsqu'on veut parler ainsi, il est infiniment plus difficile d'être un bon auditeur qui cherche des directives et des conseils que d'être un orateur qui à tous égards est à votre service. On affirme l'importance de la vie temporelle, son importance éthique, on l'appelle le temps de la grâce, l'intervalle de la conversion, le terme de la solution, elle décide pour l'éternité ; mais alors un enfant meurt et on fait une oraison funèbre ou, dans un sermon, on fait allusion aux parents affligés qui ont perdu un petit enfant, et on est, humoristiquement, au delà de toutes les futilités de la vie temporelle, on parle des soixante-dix ans comme d'une peine mauvaise et d'un abrutissement, on dit que tous les fleuves s'écoulent dans la mer, mais que celle-ci malgré cela ne se remplit pas. Les Romains étaient plus logiques, car ils laissaient les petits enfants pleurer aux Champs-Élysées, parce qu'il ne leur avait pas été permis de vivre. [Virgile, *Énéide*, VI, 426.] Entre temps on travaille avec le système, [le système de Hegel] que voulez-vous ? une conception de la vie serait bien entendu trop exiger par rapport à l'issue résultant de ce travail, aussi il est certain qu'il ne faut pas disposer de beaucoup de beaux discours, chacun d'eux ayant un sens différent de celui des autres. [Allusion à Platon, *Gorgias*, 490 e : « Calliclès : quelle insistance, Socrate, à dire toujours les mêmes choses ! — Socrate : non pas seulement les mêmes choses, Calliclès, mais à propos des mêmes questions ! » ; 491 b : « Socrate : Toi en effet tu prétends que je dis toujours pareil, et tu m'en blâmes ; moi, tout au contraire, je te blâme de ne jamais dire pareil sur les mêmes objets ». Traduction par Léon Robin pour la Bibliothèque de la Pléiade.]

Pourtant, s'il était exact que l'abstraction religieuse est quelque chose de disparu, de démodé, de vaincu (cette dernière expression est due au concours du système, qui se plaît, si j'ose m'exprimer ainsi, à prendre le développement éternel d'une génération pour des

répétitions de ce qui a été vécu par chaque génération), supposons, dis-je, que ce soit ainsi, cette abstraction religieuse pourrait cependant bien trouver sa place ici comme objet de mention. Si ce n'est pas exactement tous les jours qu'on voit une inclination amoureuse véritable, il est naturellement plus rare encore qu'on voie une union conjugale réelle. Le marchandage n'aide pas, il ne sert qu'à mettre la victoire entre les mains des chicaneurs qui savent aussi extraire une substance caustique du religieux. Même si c'était l'objection la plus chicaneuse, ce serait une pauvre apologie à mépriser quand on n'a pas la conscience pure et qu'on sait qu'on a raison.

L'abstraction religieuse veut donc appartenir exclusivement à Dieu ; en échange de cet amour elle est prête à tout dédaigner, à renoncer à tout et à tout sacrifier (il s'agit là de nuances) ; de cet amour elle ne veut pas se laisser distraire, disperser ou captiver par quoi que ce soit ; par rapport à cet amour elle ne veut pas que les comptes aient une duplicité quelconque, tout échange doit toujours se faire sous un rapport pur avec Dieu, qui n'a pas d'autre rapport avec lui. La fierté dans une telle abstraction peut être religieusement très tempérée par humilité envers Dieu, mais, jusqu'à nouvel ordre, l'abstraction doit être considérée comme injustifiée parce qu'elle se maintient tout à fait abstraitement envers ce à quoi elle renonce. Vouloir comprendre d'une manière plus concrète (pour ne pas m'écarter de mon sujet) la belle réalité de l'inclination amoureuse et la véritable réalité de l'union conjugale ne m'occupe pas, une occupation à son sujet est une tentation. Cela est au fond l'inhumanité de cette abstraction, mais il faut être prudent en y portant un jugement, et avant tout il ne faut pas vanter les spéculations sur les actions de chemins de fer et les badineries des comités et les autres affairéments pareils, comme si de tels vacarmes et un tel brouhaha représentaient la véritable essence de la vie temporelle.

L'inhumanité envers les hommes est en outre une importunité envers Dieu. Comme je l'ai dit, l'inhumanité ne consiste pas à désirer le bien suprême ; ce n'est pas du tout inhumain, et des proclamations ou des anathèmes venant d'un Pjaltenborg [« château des hommes en haillons » : le nom populaire d'un asile de pauvres de Copenhague], dans l'aisance du point de vue temporel mais en même temps spirituel, où on garde sa dignité en étant semblable à la plupart des gens et où la jalousie de l'ostracisme et l'argument des tessons [un plébiscite à Athènes condamnant à l'exil temporaire les personnalités trop éminentes ; les votes étaient faits au moyen de tessons (*ostraka*)] ont toujours cours contre ceux qui sont meilleurs, ne signifient absolument rien à cet égard. L'inhumanité ne consiste pas non plus à désirer baser une conception de la vie sur quelque

chose d'accidentel par lequel beaucoup de gens se trouvent exclus, car l'exception ne conteste évidemment pas qu'il soit permis à chacun d'agir comme elle, et toutes les balivernes prétendant qu'il s'agit de quelque chose de grand, que cependant n'importe qui n'est pas capable de faire — dans ce cas, que deviendrait le monde ? — proviennent de Pialtenborg, où on ne peut ni ne veut comprendre que si c'est juste, il faut laisser à Dieu le soin de faire le reste, à Dieu qui sans doute saura le faire et qui n'est pas réduit à avoir besoin de l'assistance de Pialtenborg. Non, l'inhumanité consiste à n'avoir aucune idée concrète de ce qui pour la plupart des gens est la réalité de leur vie. Mais cette idée concrète est et reste la condition pour qu'on puisse avoir au moins une apparence de droit. L'importunité envers Dieu est une espèce de camaraderie offensante, même si on ne la comprend pas ainsi soi-même. On peut même être humble en vérité, mais, humainement parlant, un sujet peut aussi ainsi nourrir l'enthousiasme le plus loyal pour son roi et de loin l'emporter sur ceux qui n'ont ni chaud ni froid mais qui sont *numerus et pecus*, [nombre et bétail, appartenant à la grande foule ; Horace, *Épîtres*, I, 2, 27 (*numerus sumus et fruges consumere nati*), I, 19, 19 (*servom pecus*)] et pourtant quand il demande audience, il peut vouloir réclamer le droit d'entrer par une autre porte que celle de tous les sujets. Il me semble qu'il doit être terrible de rencontrer un refus et d'entendre dire : par l'autre porte, et nous verrons ce qu'il y a à faire. Car pour celui qui véritablement a eu assez de sincérité pour comprendre que le religieux est l'amour suprême, comme il doit être affligeant et anéantissant pour lui de découvrir qu'il s'est permis d'aller trop loin, qu'il a été trop libre et qu'il a affligé l'esprit, qu'il a offensé son inclination amoureuse, et d'autant plus lourdement s'il a réellement eu l'intention de donner à son attitude l'expression suprême.

Une telle exception religieuse veut donc ignorer le général, renchérir sur les conditions de la réalité. C'est à cela qu'on voit tout de suite qu'elle est injustifiée. La question devient plus difficile quand elle veut avilir les conditions. Elle reconnaît, tout à fait *in abstracto*, la réalité de la vie temporelle ou, afin de m'en tenir à mon sujet, la réalité du fait de se marier ; mais l'homme en question est malheureux, impropre à cette joie et à cette confiance en l'existence, il est mélancolique, il est un fardeau pour lui-même et sent qu'il doit le devenir pour d'autres. Aucun emballement pour juger ; le plus faible aussi est dans son droit ; la mélancolie aussi est quelque chose de réel qu'on n'efface pas par un trait de plume. Donc, après s'être ainsi expliqué au sujet de l'existence, il trouve consolation dans une abstraction religieuse. Si celui qui cherche audience par une porte exceptionnelle fait presque pitié, il semble différent et juste que celui-là trouve audience.

Le danger est cependant ici à nouveau qu'il parle tout à fait abstraitement de ce qu'il veut abandonner. C'est justement parce qu'il est mélancolique qu'il a une idée abstraite de la bonté et du bonheur de la vie pour les autres. Mais on ne peut pas savoir *in abstracto* comment est ce qui vous est étranger. C'est là dedans que se trouve aussi la duplicité qui est inséparable de toute mélancolie. Quel que soit le malheur contre lequel le mélancolique est en lutte, si concret que soit ce malheur, il présente toujours pour lui une adjonction d'imagination et par cela d'abstraction. Si cependant l'homme mélancolique se trouve bien bas dans l'existence, ses affaires ne seront que modestes, un petit faux par exemple, ce qui n'empêche pourtant pas qu'il puisse se livrer au commerce et se façonner comme les autres gens, même si dans les moindres choses qu'il entreprend ou qu'il subit, il reçoit une petite adjonction du fond inépuisable *ad usus privatos* de l'imagination. Par contre, s'il lui est permis de recueillir toute l'existence *in abstracto*, il ne saura au fond jamais ce qu'est ce qu'il abandonne. La joie de l'existence, telle qu'il pense que les autres la ressentent, devient pour lui un fardeau, puisqu'il a déjà auparavant assez de choses à porter. C'est ici que se trouve le côté comique de la mélancolie ; car, par rapport à la vie, il arrive souvent à un mélancolique de faire la même expérience que ce compagnon-tailleur dont parle Hebel [J. P. Hebel, *Sämmtliche Werke*, Karlsruhe, 1835, III, p. 405.]. Il voulut partir à bord d'un navire halé sur le Rhin et il marchandait le prix ; le patron du navire dit que le prix serait réduit à la moitié s'il voulait aller sur la berge et aider à le haler. Hélas ! C'est ainsi qu'il en va pour le mélancolique ; en ayant des rapports abstraits avec la vie, il pense parvenir à se tirer d'affaire à moitié prix, et il ne remarque pas qu'il hale aussi bien que les marins et que, par-dessus le marché, cela lui coûte de l'argent.

Ce qui manque à ces deux formes d'exception est évidemment l'expérience. Par cela il est facile de comprendre que personne ne peut par son propre effort devenir une exception justifiée. En premier lieu quelque chose doit arriver. Comme je l'ai déjà remarqué, je parle d'ailleurs hypothétiquement, car je ne sais pas s'il existe ou s'il a existé une exception justifiée quelconque, mais je veux m'approcher d'elle autant que possible. Alors les choses doivent se passer autrement, il faut trouver quelqu'un qui s'est abandonné à l'existence en une entente confiante et ensuite se trouve subitement arrêté. Il doit donc connaître une inclination amoureuse, une véritable inclination. Il est vrai qu'un propos ancien dit qu'au dieu de l'amour on ne peut pas résister [Virgile, *Bucolica*, X, 69 : « L'Amour vainc tout ; et nous aussi, cédon, à l'Amour ! »], mais celui qui dès le commencement résolument s'oppose à la réalité aura toujours la puissance nécessaire pour

chasser l'inspiration de l'amour ou pour la tuer dès la naissance. Devant une existence immédiate l'amour est la puissance la plus forte, mais en face d'une résolution qui déjà avant s'est armée contre elle, elle ne l'est plus.

Je demande donc d'abord qu'il soit véritablement amoureux. Une inclination amoureuse rompue suffit pour un homme, mais si l'amoureux lui-même doit la rompre, cette rupture sera une épée à double tranchant entre ses mains, une épée qui n'a pas de poignée bien qu'il faille la tenir ; alors cette opération fait souffrir aussi profondément du point de vue autopathique que du point de vue sympathique. Quelqu'un dirait peut-être : « L'inclination amoureuse une fois posée, c'est une impossibilité d'obtenir l'exception par cette voie-là ; car tout a été introduit dans l'inclination amoureuse, c'est risquer gros jeu ; et dans l'inclination amoureuse tout a été introduit pour une bien-aimée, c'est doubler la mise maximum ; impossible donc d'abandonner la partie, de vouloir tout perdre, l'honneur inclus ; c'est impossible s'il aime véritablement. » Oui, s'il n'aime pas véritablement, il est impossible qu'il puisse devenir l'exception, si toutefois elle existe, mais l'autre chose n'est pas impossible. C'est terrible, c'est une horreur ; mais aussi, voilà ce que commande la situation. Celui qui veut rompre avec la réalité doit au moins savoir avec quoi il rompt. Je suis loin d'être cruel, je le suis aussi peu ici que lorsque je reste tranquille au service de l'inquisition où j'évoque toutes les horreurs afin d'effrayer les gens jusqu'à ce qu'ils se retirent dans l'enclos paisible du droit et de la justice. Celui qui, sous l'influence de l'inclination amoureuse, a courbé vers la terre la branche du bonheur, peut aussi la couper et par la force de la branche être précipité lui-même dans la torture de la mort, comme le malheureux que frappe la peine capitale, mais souffrant encore plus parce qu'il a par surcroît déchiré la bien-aimée ; en naviguant en pleine confiance avec son bonheur, il peut descendre et faire un trou dans le fond du bateau et s'exposer lui-même à la perdition et en exposer un autre encore, il est possible qu'il puisse le faire s'il est véritablement amoureux ; s'il ne l'est pas, alors il est impossible pour lui d'être l'exception, si toutefois celle-ci existe. Il est terrible de mettre une épée entre les mains d'un furieux, mais il serait aussi terrible que le bonheur soit placé entre ses mains ; car il n'a pas nécessairement besoin encore d'être fou. Je ne veux pas examiner ici les motifs de ses actes, mais seulement dépeindre les données psychologiques, les états d'âme qui doivent être présents, si en somme il peut être question d'une exception justifiée.

Ensuite je demande qu'il soit un époux. Il y a quelque chose qui est plus terrible que de perdre l'honneur, et les cris d'orphelins de père retentissent souvent plus fortement que toute l'ignominie du

déshonneur et, plus terrible que la solitude de la jeune fille trompée, est celle de l'épouse, et la misère à mille voix de la mère abandonnée. « Il est impossible, dit quelqu'un, il est impossible, qu'étant ainsi véritablement lié à l'existence, il puisse rompre. » Oui, s'il n'est pas lié de cette manière, il est impossible pour lui de devenir l'exception, si toutefois celle-ci existe ; par contre, l'autre chose n'est pas impossible, même si c'est tellement terrible que l'âme se glace et que la vie du sentiment s'arrête. Mais celui qui travaille au service de l'inquisition ne doit pas s'émouvoir, pas même par une épouvante venant de la vérité, et il ne doit pas frustrer la justice d'un liard ; et l'exception doit acheter sa justification, non pas avec une somme ronde, mais il doit payer jusqu'au dernier sou [Évangile selon St. Matthieu, V, 26]. S'il est douteux que l'inclination amoureuse vienne de Dieu, elle n'a pas encore besoin d'impliquer une conception religieuse, mais le mariage est sans réserve d'origine religieux. C'est pourquoi celui qui le rompt, non seulement s'accable lui-même de toute misère ainsi que tous ceux qu'il aime, mais il met l'existence en contradiction avec elle-même, il met Dieu en contradiction avec Lui-même. Ce n'est pas impossible à un fou furieux, mais lui n'a même pas besoin d'être fou. Je ne veux pas exposer, ni essayer d'exposer ici ce qui peut motiver ses actes, je ne fais que développer les données psychologiques ; si celles-ci n'existent pas dans toute leur horreur, il ne deviendra pas l'exception justifiée.

Voilà la rupture consommée et je continue. Je demande qu'après cela il doive aimer l'existence ; s'il devient hostile à l'existence, il est injustifié, car le fait même d'être une exception ne rend pas moins beau ce dont il est exclu. C'est avec exaltation qu'il doit plus que tout autre aimer ce avec quoi il a rompu et dans cette exaltation, plus que celui-là même qui se réjouit du bonheur, découvrir combien toute beauté est charmante et précieuse ; car celui qui veut rejeter quelque chose de général, doit en savoir plus long que celui qui y passe sa vie en confiance. Tenez ! si un tel homme, s'il existe, parlait de l'union conjugale, il le ferait avec une ardeur qu'aucun époux ne pourrait mettre, moi du moins je lui céderais la place, il parlerait avec une connaissance de toutes les délices calmes de cette union dépassant celle de n'importe quel époux ; car la torture morale de la responsabilité rejetée doit maintenir son âme toujours en éveil et assidue à la contemplation de ce qu'il a anéanti, et la nouvelle responsabilité exige en premier lieu qu'il sache ce qu'il a fait. Si un tel homme, s'il y en a, désire parler de la justification des exceptions, ma place, en comparaison de la sienne, ne serait que celle d'un employé subalterne, tandis que lui serait contremaître ; car il doit naturellement connaître toute cachette, tout recoin, tout chemin détourné, là où personne n' imagine qu'autrefois il y avait

un chemin, il doit pouvoir apercevoir les difficultés dans les ténèbres où les autres pensent qu'il n'y a rien qui les distingue de la justification.

Il doit ressentir la rupture elle-même comme malheur et épouvante, car la souffrance qui s'y trouve, c'est qu'il s'est arrêté et qu'il ne renonce pas de façon aventureuse, comme un aventurier, à l'essence concrète de l'existence. Il a véritablement compris et comprend toute sa valeur, bien que ce soit sans fraude qu'il est devenu un banqueroutier, ruiné par l'existence elle-même. D'autre part il doit éprouver les arrière-douleurs de la rupture comme une souffrance pénale, car bien que la raison désespère en découvrant la faute, puisqu'il est véritablement amoureux et appartient véritablement avec toute son âme à la vie conjugale, même si la douleur de la séparation violente pour lui est aussi grande, ou plus grande, que la douleur de l'anéantissement l'est pour les amoureux, l'enthousiasme du désespoir doit pourtant encore trouver sa joie en apportant à Dieu la réparation d'honneur, en signant la même capitulation que l'homme heureux, et en comprenant que le chemin de la Providence est pure sagesse et justice.

Il doit concevoir la rupture de façon que lui, qui avait trouvé sécurité dans l'existence (car l'éducation la plus digne d'amour est d'être formé par la soumission humble d'une épouse, l'enseignement le plus rajeunissant se trouve dans l'éducation de ses enfants, et le meilleur refuge se trouve derrière les murs saints de l'union conjugale), que celui-là, dis-je, à présent soit jeté dans un nouveau et terrible danger de mort. Car même s'il est absolument sûr qu'il ne pouvait pas agir autrement, il s'est pourtant par cette mesure risqué dans l'espace sauvage et infini où l'épée de Damoclès plane au-dessus de sa tête quand il jette un regard vers le ciel, où des pièges de tentations inconnues veulent s'accrocher à ses pieds s'il jette un regard vers la terre, à l'endroit où aucune aide humaine ne s'étend, à l'endroit où le pilote le plus audacieux, qui est prêt à sacrifier sa vie, ne se risque pas parce qu'il y a là plus à perdre que la vie, où aucune compassion ne cherche à le saisir, oui, où la sympathie la plus tendre ne peut pas l'apercevoir parce qu'il s'est risqué dans l'espace vide, devant lequel l'homme recule. Il est un rebelle au monde, et il s'est fait un ennemi de la sensualité qui en bienveillante intelligence avec le spirituel est un bâton ; car la sensualité lui est devenue un serpent et le temps l'instant de la mauvaise conscience. On croit qu'il est si facile de vaincre la sensualité ; oui, il en est ainsi quand on ne l'irrite pas en voulant l'anéantir. On ne parle pas de ces choses-là à des amoureux, car l'inclination amoureuse les maintient dans l'ignorance des dangers que seul le rebelle découvre, l'inclination amoureuse ne sait pas pourquoi l'union conjugale a été instituée : *ob adjutorium, ob*

propagationem, ob evitandam fornicationem [les justifications du mariage en l'ancienne dogmatique luthérienne : pour le secours, pour la propagation, pour éviter la fornication], et les expériences des couvents peuvent ajouter des notes terribles à ce texte. L'application de ces règles à la catastrophe de Faust est psychologiquement correcte, car lui, qui veut n'être qu'esprit, succombe précisément à la fin grâce au débordement sauvage de la sensualité. Malheur à celui qui est ainsi solitaire ! Il est abandonné par toute l'existence, et pourtant il est accompagné ; car à chaque instant un souvenir inquiet, dans lequel toute la passion de la sympathie brûle d'un feu dévorant, lui rappelle les images de la misère de celles qui ont été anéanties, et à chaque instant l'imprévu peut le surprendre avec son horreur.

Il doit concevoir que personne ne peut le comprendre ni posséder le calme nécessaire pour accepter que le langage humain ne connaisse que des imprécations contre lui, et que le cœur humain, en ce qui concerne ses souffrances, n'ait que le sentiment qu'il souffre parce qu'il est coupable. Et pourtant il ne doit pas s'endurcir contre cela, car à l'instant même il serait injustifié. Il doit sentir comment le malentendu le tourmente, de même que les ascètes sentaient à chaque instant la morsure de la haire qu'ils portaient sur leurs corps nus — c'est ainsi qu'il s'est revêtu lui-même du malentendu qui est terrible à porter, comme la tunique qu'Hercule reçut d'Omphale et dans laquelle il fut consumé. [Déjanire, l'épouse d'Hercule, lui envoya la tunique de Nessus qui causa des douleurs atroces ; pour s'y soustraire Hercule s'immola par le feu sur le mont Geta. Omphale, reine de Lydie, épousa également Hercule mais elle le forçait à filer à ses pieds comme une femme.]

Je résume les points les plus importants : il ne doit pas se sentir plus grand que le général, mais inférieur à lui, il doit à *tout prix* [en français dans le texte] vouloir y rester parce qu'il est véritablement amoureux, et, bien plus, il est époux, il doit vouloir y rester à cause de lui-même et à cause de ceux pour lesquels il est prêt à sacrifier sa vie, tandis que par contre il voit leur misère ; il est pareil à celui à qui on a coupé les mains et les jambes, de la bouche de qui on a arraché la langue, c'est-à-dire qu'il reste sans aucun moyen de communication. Il doit alors se sentir comme le plus misérable de tous les hommes, comme un rebut de l'humanité et il doit le sentir doublement, justement parce qu'il sait, non pas *in abstracto*, mais *in concreto* ce qu'est le beau. Alors, il s'affaisse donc, désespéré dans toute sa misère quand ce mot, le dernier, le plus avancé, tellement avancé qu'il se trouve en dehors du langage humain, ne vient pas, quand le témoignage n'est pas chez lui, quand il ne peut pas faire ouvrir la dépêche scellée, qui ne sera ouverte que dehors et qui contient le commandement de Dieu. Cela, c'est le commencement

pour devenir une exception, si toutefois il en existe ; si tout cela n'est pas posé, alors il est sans justification. Si de toute cette misère, qui assurément est la plus profonde, la plus pénible, où la douleur ne cesse que pour permettre au repentir de le fouetter, où toute souffrance humaine est personnellement présente pour torturer, où la souffrance cesse aussi peu qu'une ville cesse d'être assiégée parce que la garde est relevée par une autre garde, ou parce que la nouvelle garde appartient à un autre corps d'armée ennemi, et que c'est ainsi que la relève se fait : si sa propre douleur sommeille, alors celle de la sympathie s'éveille, et si celle-ci sommeille, alors s'éveille la sienne, et à chaque instant la ronde du repentir peut arriver pour voir si la garde est en éveil — si de toute cette misère, dis-je, peut se dépêtrer un suprême bonheur, si dans ce manque de réalité peut se trouver une signification divine, quelle est la foi nécessaire pour croire que Dieu peut ainsi interposer son autorité dans l'existence, c'est-à-dire, pour qu'il paraisse ainsi pour l'homme agissant et souffrant ? car si Dieu est véritablement celui qui s'interpose, il pense bien au salut de ceux qui ont été anéantis, mais celui qui a été choisi, l'élu, au moment du règlement n'en peut rien savoir — tout cela me dépasse. Je ne sais pas si une exception justifiée existe, et s'il y en a, il n'en sait rien non plus lui-même, pas même à l'instant où il s'affaisse, car au moindre soupçon qu'il pourrait avoir à cet égard, il serait injustifié.

Je n'ai pas voulu me mêler de ce qui peut décider un homme à désespérer ainsi, à vouloir soustraire l'esprit à Dieu et à ne pas l'accepter de la manière qu'il a plu à la Divinité de le distribuer, ni de la question de savoir comment un homme pourrait s'exposer à la prédilection divine, qui, jalouse d'elle-même, fait usage comme première expression de la tentation terrible de l'envie, je n'ai voulu que dépeindre les données psychologiques. Voici un candidat au couvent, qui n'ose pas se flatter de la faveur du moyen âge, mais qui, étranger à la conscience contemporaine, achète la souffrance la plus chère au prix le plus élevé. Ma description est comme un habit tout fait, elle est la haire des souffrances que l'exception doit porter — je ne pense pas que quelqu'un s'éprendrait de cet habit par excès de plaisir.

Je ne suis pas cruel ; oh, on est trop heureux pour être cruel quand on est aussi heureux qu'un époux peut l'être, quand on aime l'existence à un tel degré, sous la prestation si répétée de serment que chacun des serments est plus sacré que l'autre, parce que dans cet amour l'existence s'attache à celle que j'embrasse encore avec la décision victorieuse du premier amour heureux, à l'épouse à cause de laquelle on doit quitter père et mère [Genèse, II, 24], à ce qui compense la perte, à ce qui embellit et rajeunit ma vie conjugale, mes enfants chéris, dont la joie, la gaîté, le cœur innocent, dont les

progrès en tout ce qui est bon font d'un pain ordinaire de tous les jours une abondance inappréciable, font que l'action de grâces pour ma subsistance et la prière pour autrui ont à mes yeux la même importance que celle d'un roi pour son pays. Mais quand on appartient à la commission d'inquisition, on est intrépide devant tout ce qui veut modifier le chemin de la justice, devant tout ce qui veut égarer la vérité. Je n'erre pas çà et là pour chercher et découvrir qui on pourrait revêtir de cette haire-là, au contraire, je crie à l'homme inconsidéré, s'il veut m'entendre, qu'il ne doit pas se risquer sur ces chemins — celui qui s'y risque de son propre chef est perdu. Mais je trouve une nouvelle preuve de la magnificence de l'existence dans le fait qu'elle est clôturée de telle façon que personne n'est tenté de se risquer dehors et de telle façon motivée que la seule pensée de l'épouvante doit suffire à avoir raison de tous les désirs d'être une exception, désirs vilains, inconsidérés, remplis de suffisance, malsains et neurasthéniques ; car, même quand tout ce que j'ai demandé a été posé, je ne sais pourtant pas s'il existe une exception justifiée, oui, je veux ajouter comme la chose la plus terrible que même celui qui désire être l'exception ne saura jamais avec certitude dans cette vie s'il l'est. Donc au risque de tout perdre, et au prix d'une torture morale sans mesure — ne pas pouvoir s'acheter une certitude !

Par contre, ce que je connais avec certitude et que ni la moquerie ni l'intelligence ne peuvent m'arracher, pas plus que l'épouvante de cette méditation, c'est le bonheur de mon union conjugale, ou plutôt ma conviction du bonheur de l'union conjugale. A présent, l'épouvante est loin, je ne suis plus membre de la commission d'inquisition, mais je me trouve dans mon bureau de travail, et comme un orage rend le paysage à nouveau souriant, ainsi mon âme se trouve à nouveau assez enjouée pour écrire au sujet de l'union conjugale, dont en un sens je ne viens jamais à bout. Car un époux est aussi peu un homme pétulant que l'union conjugale est quelque chose qu'on peut expliquer sur-le-champ. Je me suis occupé d'une affaire pénible, à présent je suis rentré chez moi, je suis auprès d'elle dont la possession légitime a été revendiquée en ma faveur par toutes les puissances de l'existence, elle qui me fait passer les jours sombres et ajoute une éternité à notre harmonie heureuse, elle qui réduit mes souffrances, me suit dans mes soucis et ajoute à mes plaisirs. Voyez ! elle passe justement devant ma porte ; je le comprends, elle m'attend, mais elle ne veut pas entrer pour ne pas me déranger. Un instant, ma chérie, un instant, mon âme est si riche, à cet instant-ci je suis tellement éloquent, je veux le fixer sur le papier, un panégyrique à ton sujet, ma charmante épouse, et alors je convaincrai le monde entier de la légitimité de l'union conjugale. Et pourtant, ce sera assez tôt demain, après-demain, dans

huit jours ; je te jette, misérable plume, mon choix est fait, je suis le signe et l'invitation. Qu'un pauvre auteur reste assis tout tremblant quand l'idée s'offre à lui dans un instant heureux et qu'il tremble de peur d'être dérangé par quelqu'un — moi, je ne crains rien, mais je connais aussi ce qui est meilleur que l'inspiration la plus heureuse dans le cerveau d'un homme et meilleur que l'expression la plus heureuse sur le papier pour l'inspiration la plus heureuse, et je connais ce qui est infiniment plus précieux que tous les secrets qu'un pauvre auteur peut partager avec sa plume.

« COUPABLE ? » —
NON COUPABLE ?

UN MARTYROLOGE

EXPÉRIENCE PSYCHOLOGIQUE
de
FRATER TACITURNUS

ANNONCE

Tout enfant sait que le château de Soeborg est une ruine, située au nord de la Seeland, à une demi-lieue environ un bord de la mer, près d'une petite ville du même nom. Bien que le château ait été détruit depuis longtemps, il vit encore dans le souvenir du peuple et s'y maintiendra, parce qu'il a un passé riche en histoire et historiquement poétique sur lequel vivre. C'est un peu la même chose pour le lac de Soeborg qui se trouve dans le domaine du château. A l'origine il avait une étendue de quelques lieues et une profondeur de plusieurs toises pour vivre, c'est pourquoi il n'a pas encore disparu et, bien que les terres environnantes entament peu à peu ses bords et menacent de le rétrécir de plus en plus, il maintiendra sans doute encore longtemps son existence de lac.

L'été dernier, je rencontrai à Elsenore un de mes vieux amis, naturaliste, qui avait parcouru le littoral qui va de Copenhague vers le Nord, afin de faire des observations relatives aux plantes marines. Son intention était de visiter ensuite les environs de Soeborg qui, pensait-il, pouvaient lui rapporter des profits appréciables. Il me proposa de l'accompagner, ce que j'acceptai.

Il n'est pas facile de s'approcher du lac car, sur une assez grande largeur, il est entouré de marais verts. C'est là qu'à lieu, jour et nuit, le conflit des limites entre le lac et la terre ferme. Il y a quelque chose de mélancolique dans ce conflit qui cependant n'est pas révélé par des traces de ravages, car ce que la terre gagne peu à peu sur le lac est transformé en une prairie souriante et très fertile. Mais le pauvre lac qui ainsi s'en va lentement ! Personne n'a pitié de lui, personne ne sympathise avec lui, car ni le pasteur, dont les terres d'un côté touchent au lac, ni les paysans de l'autre côté ne se plaignent de gagner une prairie après l'autre. Le pauvre lac est abandonné de toutes parts.

Ce qui donne au lac l'apparence d'être encore plus enfermé, c'est que le marais vert est couvert de roseaux énormes ; on n'en trouve pas de pareils au Danemark, tout au moins d'après ce que me disait mon ami le naturaliste. A un seul endroit un chenal étroit a été ouvert ; là se trouve un bateau à fond plat que, lui pour le compte de la science et moi pour le compte de l'amitié et de la curiosité, nous poussâmes à la perche. Nous arrivâmes à grand peine à faire avancer le bateau, car le chenal n'a guère plus d'un pied de profondeur. Par contre la végétation des roseaux est dense et riche comme une forêt et haute d'à peu près quatre aunes ; et caché par elle, on est comme éternellement perdu pour le monde, oublié dans le silence qui n'est interrompu que par nos efforts pour faire avancer le bateau, ou quand un butor étoilé, cette voix familière de la

solitude, répète trois fois son cri, et, après un court silence, recommence. Oiseau étrange, pourquoi soupire et gémis-tu ainsi ? — ton seul désir, pourtant, est de rester dans la solitude...

Enfin, nous sortîmes des roseaux et le lac s'ouvrit devant nous, miroitant et scintillant dans la lumière de l'après-midi. Tout était calme, le silence planait sur le lac. Si, pendant que nous avions poussé le bateau à la perche à travers la forêt des roseaux, je m'étais senti comme transporté au milieu de la fertile luxuriance des Indes, à présent j'avais le sentiment de voguer en plein océan Pacifique. Je fus presque angoissé : être si infiniment éloigné du monde, se trouver dans une coquille de noix sur un océan ! On entendit un tapage confus, les cris mélangés de toutes espèces d'oiseaux, et ensuite le calme s'imposa à nouveau, inspirant presque de l'inquiétude quand le bruit subitement était interrompu et que l'oreille cherchait en vain un son dans l'infini.

Mon ami, le naturaliste, sortit l'engin avec lequel il déracinait des plantes marines ; l'ayant jeté dans l'eau, il commença son travail. Pendant ce temps j'étais assis à l'autre bout du bateau, me plongeant dans le rêve que m'inspirait la nature. Il avait déjà remonté bon nombre de plantes et commença à s'occuper de ses acquisitions ; je le priais alors de me prêter l'instrument. Je repris ma place et le jetai dans l'eau. Il s'enfonça dans les profondeurs en faisant un bruit sourd. Peut-être fut-ce en raison de mon manque d'expérience, mais en voulant le remonter il me sembla que quelque chose résistait à un tel degré que je craignais presque d'être le plus faible. Je tirai, et voilà qu'une bulle remonta des profondeurs. Elle se maintint un instant, puis éclata, et alors je réussis. J'éprouvais d'étranges sentiments, mais la nature de ma trouvaille me causa une surprise plus grande qu'aucune autre chose n'aurait pu le faire. Quand j'y songe, à présent que je sais tout, je le comprends ; je comprends que c'était un soupir d'en bas, un soupir *de profundis*, un soupir parce que je soutirais à la mer son dépôt, un soupir du lac renfermé, un soupir de l'âme renfermée à laquelle je soutirais son secret. Si je l'avais deviné deux minutes avant, jamais je n'aurais osé tirer.

Le naturaliste était absorbé par son travail, il ne me jeta qu'une question, si j'avais trouvé quelque chose, exclamation qui ne paraissait pas attendre de réponse puisque avec raison il ne considérait pas ma pêche comme faite pour le compte de la science. Enfin je n'avais pas trouvé non plus ce qu'il cherchait mais quelque chose de tout différent. Et ainsi nous étions placés chacun à un bout du bateau, chacun occupé de sa trouvaille, lui pour le compte de la science et moi pour le compte de l'amitié et de la curiosité.

Il y avait là un coffret de palissandre, enveloppé de toile cirée munie de plusieurs cachets. Le coffret était fermé et, ayant forcé la

serrure, je trouvais la clef à l'intérieur, car l'esprit renfermé se penche toujours sur lui-même. Dans le coffret se trouvait un cahier couvert d'une écriture élégante et très soignée sur du papier à lettres très fin. Dans tout cela il y avait de l'ordre et du goût et pourtant de la solennité, comme si les choses en question avaient eu lieu devant Dieu. Penser qu'ainsi par mon intrusion j'aurais mis en désordre les archives de la justice céleste ! Cependant, à présent c'est trop tard et j'implore le pardon du Ciel et celui de l'inconnu. Incontestablement la cachette était bien choisie et le lac de Soeborg est plus solide que la déclaration la plus solennelle ; il offre le silence complet ; car il ne fait même pas cette déclaration. Il est assez étrange que, si différents que soient le bonheur et le malheur, il y a une chose qu'ils s'accordent parfois à désirer : le silence. On loue un agent de loterie qui distribue les lots du bonheur s'il garde le silence sur le nom de l'heureux gagnant, pour que le bonheur ne lui devienne pas une vexation ; mais le malheureux qui a dissipé toute sa fortune au jeu désire aussi que son nom soit passé sous silence.

Dans le coffret se trouvaient en outre quelques objets précieux, quelques-uns même de grande valeur, des bijoux et des pierres fines, des pierres de prix dirait sans doute le propriétaire, des pierres chéries, des pierres chèrement achetées, bien qu'il lui fût permis de les garder lui-même. C'est cette trouvaille que je me trouve obligé d'annoncer. Il s'y trouvait une bague d'or plate avec une date gravée, un collier consistant en une croix de brillants, attachée à un ruban de soie bleu clair. Le reste était plus ou moins sans valeur, un fragment d'une affiche de spectacle, une feuille détachée du Nouveau Testament, chaque objet se trouvant dans une enveloppe solide, en vélin, une rose fanée dans une petite boîte en vermeil et d'autres choses pareilles qui pour le propriétaire seulement ont pu avoir la même valeur que des brillants de deux carats.

Le propriétaire d'un coffret trouvé pendant l'été 1844 dans le lac de Soeborg est donc prié par ceci de s'adresser à moi sous les initiales de F. T. et par l'intermédiaire de la librairie Reitzel. Toutefois, afin d'éviter toute possibilité de lenteurs, je me permets de remarquer que l'écriture révélera immédiatement le propriétaire et que tous ceux qui m'honoreront d'une lettre, et qui ne recevront pas de réponse, en peuvent conclure avec certitude que leur écriture n'est pas la bonne qui, naturellement, peut seule prétendre à une réponse. Par contre, pour consoler le propriétaire, qu'il soit dit que, si je me suis permis de publier son manuscrit qui alors ne sera de nature à trahir personne comme l'écriture, qu'il soit dit que je ne me suis pas permis de montrer à qui que ce soit ni l'écriture, ni la croix de brillants, ni tout le reste.

Monsieur le candidat Bonfils a publié une table grâce à laquelle on peut calculer l'année à l'aide de dates indiquées. Ses mérites à cet égard m'ont été utiles, à moi aussi, j'ai calculé et calculé et enfin j'ai trouvé que l'année qui correspond aux dates indiquées est l'an 1751, ou l'an remarquable où Gregorius Rothfischer s'est converti à l'Église luthérienne, une année qui pour celui qui avec un seul œil perspicace, à la manière des cyclopes, regarde ce qui est merveilleux dans l'évolution de l'histoire du monde, possède par surcroît la singularité que c'est justement cinq ans après elle que la guerre de sept ans commença. On est donc forcé de se reporter assez loin dans le temps à moins qu'on ne veuille supposer qu'une erreur ne se soit glissée dans mes indications ou dans mes calculs. Ne désire-t-on pas ainsi être forcé à faire quelque chose, on pouvait peut-être *Mir nichts* et *Dir nichts* [en allemand dans le texte : purement et simplement] se figurer qu'un pauvre psychologue, qui ne peut compter que sur peu de sympathie pour ses expériences psychologiques et pour ses constructions irréelles, ait essayé de séduire des gens en donnant à son travail la teinte d'une nouvelle. Car un dessin psychologiquement correct, qui ne nécessite pas qu'un tel homme ait vécu, intéresse peut-être moins notre époque, où la poésie même a eu recours à l'illusion de réalité. On veut bien accepter un peu de psychologie, un peu d'études de ce qu'on appelle des hommes véritables, mais lorsque cette science — ou cet art — suit ses propres références, lorsqu'elle ferme les yeux sur les expressions insuffisantes concernant les états d'âme offerts par la réalité, lorsqu'elle s'esquive afin de créer, seule avec elle-même, une individualité au moyen de son propre savoir, et afin de trouver dans cette individualité un objet pour ses observations, alors beaucoup de gens se fatiguent. Car la réalité vous montre que des passions, des états d'âme, etc., n'existent qu'à un certain degré. La psychologie s'en contente aussi bien volontiers, mais elle trouve autrement de plaisir à voir la passion menée jusqu'à ses dernières limites.

Quant aux critiques, je désirerais que ma prière, adressée à eux, en sa simplicité et entièrement d'après ses termes, soit entendue comme exprimant mon opinion sincère, et que le résultat en soit alors conforme à ces termes, c'est-à-dire que le livre ne soit l'objet d'aucune critique, compréhensive, favorable ou défavorable. Puisqu'il est si facile de prétendre à la reconnaissance d'un homme en se conformant à ce désir, on peut sans doute lui donner cette satisfaction.

F. T.

Le paysan riche de Norvège met un nouveau chaudron en cuivre au-dessus de sa porte chaque fois qu'il a pu ajouter mille Riksdaler à sa fortune ; et le cabaretier fait un trait sur la poutre chaque fois que le client lui doit un peu plus : c'est ainsi que moi, j'ajoute un nouveau mot chaque fois que je réfléchis à ma richesse et à ma détresse.

Perissem nisi perissem

[J'aurais péri si je n'avais pas péri.]

Le 3 janvier. Le matin.

Il y a donc aujourd'hui un an que je l'ai vue pour la première fois, la première fois avec une âme sereine. Je n'étais pas chimérique, je n'avais pas l'habitude de me bercer de grands mots et de rêves courts, c'est pourquoi ma résolution ne signifiait pas exactement pour moi que je voulais mourir si elle n'était pas à moi. Ma pensée n'était pas non plus que mon âme serait déchirée, que ma vie n'aurait plus de sens pour moi, si elle ne m'appartenait pas, pour cela j'avais trop de données religieuses. Ma résolution signifiait pour moi : Elle, ou tu ne te marieras pas du tout. C'était l'enjeu. Que je l'aimais, à cet égard aucun doute dans mon âme, mais je savais aussi qu'en ce qui concerne une telle démarche, il y avait tant de difficultés que pour moi cela deviendrait la tâche la plus difficile. Une individualité comme la mienne n'est pas facile à satisfaire ; je ne peux pas dire : si je n'en obtiens pas une j'en prends une autre ; je n'ose pas suggérer, comme beaucoup d'autres le font avec un grand aplomb, que pourvu qu'une jeune fille soit digne de vous, vous êtes digne d'elle. L'accent, en ce qui me concerne, devrait être mis ailleurs — serais-je capable aussi de donner à ma vie l'expression qu'un mariage exige ? J'étais amoureux autant que personne, bien que peu de gens voulurent comprendre que, si mes réflexions ne m'avaient pas permis de faire ce pas, j'aurais gardé le silence sur cette inclination amoureuse. Je me marie avec elle, ou je ne me marierai pas du tout.

Au soldat qui monte la garde aux frontières est-il permis de se marier ? Un tel soldat ose-t-il — ceci soit dit en un sens spirituel — se marier s'il doit, jour et nuit se battre, non pas exactement contre des Tartares et des Scythes, mais contre les hordes de brigands d'une mélancolie innée ? Une telle sentinelle avancée, même si elle ne se bat pas jour et nuit, même si pendant un temps assez long elle a la paix, ne peut cependant jamais savoir à quel moment la guerre va recommencer, puisqu'elle n'ose même pas appeler cette tranquillité un armistice.

Ma nature est mélancolie, c'est vrai, mais elle a son origine dans une puissance qui, malgré cela, me donna pourtant aussi une consolation. Il y a des animaux qui ne sont que mal armés contre leurs ennemis, et à qui la nature a fait cadeau de la ruse grâce à

laquelle ils peuvent se sauver malgré tout. Cette ruse m'a également été accordée, la puissance de la ruse, qui me rend aussi fort que n'importe quel homme avec qui j'ai mesuré ma force. Ma ruse consiste en ma capacité de cacher ma mélancolie ; aussi profonde que ma mélancolie, aussi rusée est ma tromperie. Il ne s'agit pas là d'une idée légère, Je m'y suis entraîné et je m'y entraîne tous les jours. Souvent je pense à un petit enfant qu'une fois j'ai vu à l'Esplanade [nom populaire donné à une promenade près d'un ancien fort de Copenhague]. Il marchait à l'aide de béquilles, mais tout en se servant des béquilles, il pouvait bondir, sauter, faire presque la course avec l'enfant le plus sain. Je suis entraîné depuis ma prime jeunesse ; depuis que je l'ai vue et que je suis devenu amoureux, j'ai procédé aux exercices les plus fatigants avant qu'il puisse être question de prendre une résolution. A n'importe quelle heure du jour je peux me dévêtir de ma mélancolie ou plutôt me revêtir de la tromperie, mais en présence des autres la mélancolie ne cesse pas de me guetter. Si quelqu'un est là, qui que ce soit, je ne suis jamais exactement tel que je suis. Si à un moment d'inattention je suis pris au dépourvu, je peux en parlant extorquer cette impression en moins d'une demi-heure à n'importe laquelle de mes connaissances. Ma tromperie ne consiste pas en une gaieté folle. Par rapport à la mélancolie une telle gaieté est la tromperie de la nature même, et c'est pourquoi elle vous rendrait justement suspect aux yeux même d'un observateur médiocre. La plus sûre tromperie est le bon sens, la réflexion libre de passion et, avant tout, un visage sincère et une nature franche. Derrière cette assurance trompeuse et cette confiance en la vie une réflexion toujours en éveil et éloquente qui, si la première attitude devient embarrassée, embrouillera tout jusqu'à ce que celui avec lequel on lutte ne comprenne rien et qu'on atteigne à nouveau son assurance. Et alors, au tréfonds de vous-même — la mélancolie. Il est vrai, elle reste, et elle est et reste ma misère. Mais cette misère, je ne désire évidemment pas la mettre sur le dos d'aucun autre être humain. Ce n'est assurément pas pour cette raison que je veux me marier.

Peut-être serais-je un peu sophiste vis-à-vis de moi-même ? Je suis amoureux, serait-ce le plaisir de l'inclination amoureuse qui me ferait croire que je serais capable de cela ? Mais je me suis tout de même entraîné depuis tant d'années, et cela n'a jamais failli. Mon père pourtant était marié et il était l'homme le plus mélancolique que j'aie connu. Mais pendant toute la journée il était heureux et tranquille, il profitait d'une heure nocturne pour épuiser, comme la femme de Loke [mythologie scandinave : sa femme recueillait dans une coupe le venin que le serpent versait sur Loke enchaîné et, la coupe étant pleine, elle se hâtait de la vider] la coupe d'amertume, et il était à nouveau guéri. Je n'ai même pas besoin d'un temps aussi

long. Un instant, selon les circonstances, me suffit pour que tout marche régulièrement. De l'amertume de la mélancolie on distille une joie de vivre, une sympathie, une sincérité qui assurément, ne peut empoisonner la vie d'aucun être humain. La joie qui parfois remplit mon cœur outre mesure appartient entièrement à la jeune fille en question, ordinairement je travaille honnêtement pour acquérir l'aisance de la joie pour elle, il n'y a que quelques instants sombres qui me sont réservés à moi-même, elle n'en souffrira jamais.

Voilà comment se présente l'affaire. Tous les héros qui planent devant mon imagination traînent profondément un chagrin auquel ils ne peuvent pas et ne veulent pas initier les autres. Je ne me marie pas pour que quelqu'un d'autre traîne une vie d'esclave sous ma mélancolie. Mon honneur, ma fierté, mon exaltation me dictent de tenir renfermé ce qui doit être renfermé, de le réduire à un régime aussi sévère que possible ; ma joie, mon suprême bonheur, mon premier et mon seul désir est d'appartenir à celle pour qui, à n'importe quel prix, je sacrifierais ma vie et mon sang, mais que je ne veux pas affaiblir et anéantir en l'initiant à mes souffrances.

Elle seule, ou je ne me marierai jamais. On ne s'expose pas plus d'une fois à ces fatigues, auxquelles seule une inclination amoureuse peut donner la magnificence de l'enchantement. Car ce que je comprends bien, c'est que le mariage sera pour moi la tâche la plus difficile, une affaire pleine de soucis, même si elle correspond à mon désir suprême.

Le 3 janvier. A minuit.

Quand un désespéré s'élance à travers une rue latérale de l'existence afin de trouver la paix dans un couvent, il fera bien de considérer s'il n'y a pas quelque chose dans les circonstances de sa vie qui le lie et qui lui fait un devoir de remettre d'abord un autre à flot, si cet autre peut encore être sauvé. S'il a fait tout son possible à cet égard, il peut, même s'il n'est pas devenu un chevalier dans la vie, se bercer de l'espoir de l'honneur que le moyen âge accorda aux adeptes de la philosophie scolastique morts : être enterré comme chevalier. Soyez donc tranquille ! Il s'agit de rester aussi apathique et aussi indécis que possible. Car je suis un assassin, j'ai bien la vie de quelqu'un sur ma conscience ! Mais alors, on peut évidemment à juste titre avoir recours au couvent ? Non ! La seule chose à laquelle un assassin doit s'attendre d'ordinaire est son jugement, j'attends un jugement qui décide si j'ai été un assassin, car elle est tout de même encore en vie. Oh horreur ! s'il y avait une exagération dans ses paroles, si elles étaient dues à une émotion momentanée, si c'est un défi de la défaillance qui inspira ces paroles à son entourage et à elle ? Oh ! profondes railleries à l'adresse de l'existence ! si dans le

monde entier il n'y avait que moi, tout seul, qui prêt ces paroles à la lettre ! Ma raison s'avise d'un soupçon après l'autre, le démon du rire frappe continuellement à ma porte, je sais ce qu'il veut, il veut la rendre aussi cabalistique qu'un abracadabra. Arrière de moi, esprit impur ! Mon honneur, ma fierté me commandent de la croire ; ma mélancolie guette la pensée la plus secrète là dedans, pour qu'il ne me soit pas permis de me dérober à quoi que ce soit. Sa responsabilité et celle de ceux qui parlent sera d'avoir dit cette chose terrible, la mienne sera de ne pas m'en tenir exactement à leur parole. Car je ne suis pas un observateur, ni un directeur de conscience, mais quelqu'un qui agit, c'est-à-dire un coupable. Il est donc permis à mon imagination de dépeindre son aspect à elle dans toute sa misère et à ma mélancolie de m'appliquer le titre d'assassin. Est-ce que jamais elle deviendra vraie, cette première parole que je me dis à moi-même à l'instant de la séparation : elle choisit le cri, moi je choisis la douleur — est-ce que jamais ce sera vrai ? à présent je ne veux pas le savoir et je ne peux pas savoir si jamais ce sera vrai.

Ah ! qu'elle ne meure pas, qu'elle ne périsse pas ! Si c'était possible, oh Dieu du ciel ! Tu sais bien que c'était et que c'est mon seul désir — si seulement c'était possible et que ce ne soit pas trop tard !

Hier, dans l'après-midi, je l'ai vue dans la rue. Comme elle était pâle, souffrante ! — exactement l'aspect de celui qui annonce une rencontre devant l'Éternité. Ce regard presque éteint, ces frissons dans mon âme parce que la Mort passe sur ma tombe. Et pourtant, je n'en oublierai rien, — rien ; je n'ose me confier qu'à la fidélité d'une imagination inquiète, qui me rendra le bien commis dans un état plus terrible encore, qu'à la mémoire d'une conscience oppressée qui place l'obligation à un taux d'intérêts très élevé, ce n'est qu'à une telle probité que je veux et que j'ose me confier ! — Elle meurt. Et moi, qui un seul instant pouvait croire à l'ingéniosité de la raison ou écouter presque le démon du rire, — affreux !

Et pourtant, peut-être n'était-elle si pâle que parce qu'elle me voyait. Peut-être ! Un ignoble mauvais génie n'habite-t-il pas dans ce mot ? N'est-ce pas comme lorsqu'un enfant a depuis assez longtemps martyrisé le papillon, qu'à chaque instant le papillon désire mourir et que l'enfant alors l'agite de sorte que le papillon s'accroche à nouveau à la vie, étend les ailes pour saisir la liberté ?

Mais si elle meurt, je ne pourrai pas lui survivre, je ne le peux pas. Mais pas un instant avant, pour que ma mort ne lui donne pas l'explication que j'ai voulu tenir loin d'elle, fût-ce au prix de ma vie.

Donc, reste froid, calme, pondéré, toujours le même. Assez étrange ! quand je demandais sa main j'avais peur d'être un intrigant, à présent je suis forcé de l'être.

Le 5 janvier. A minuit.

LE SOURD DÉSESPOIR

Swift, vieillard, fut admis à l'hospice d'aliénés qu'il avait fondé dans sa jeunesse. On dit que là il se tenait souvent devant une glace, avec la persévérance d'une femme vaine et voluptueuse, mais avec des pensées bien différentes de celles d'une femme. Il se regardait et disait : « Pauvre vieillard ! »

Il y avait une fois un père et un fils. Un fils est comme un miroir où le père se regarde lui-même, et pour le fils, le père est à son tour comme un miroir où il se voit tel qu'il sera plus tard. Pourtant, ils ne se regardaient que rarement ainsi, leur commerce de tous les jours était fait de la gaieté d'une conversation enjouée et animée. Seulement il arrivait parfois que le père s'arrête, le visage triste, en face du fils ; il le regardait et disait : « Pauvre enfant, tu vis dans un sourd désespoir. » Il ne fut jamais question de savoir comment il fallait comprendre cela et à quel degré c'était vrai. Le père se croyait responsable de la mélancolie du fils, et le fils croyait que c'était lui qui avait donné naissance à la douleur du père, mais ils n'échangeaient jamais un mot là-dessus.

Alors le père mourut. Et le fils vit, comprit, éprouva bien des aspects différents de la tentation et de l'épreuve, mais une seule chose lui manquait, une seule chose le touchait, c'était cette parole-là, et c'était la voix du père au moment où il la prononçait.

Puis le fils devint à son tour un vieillard ; mais comme l'amour crée tout ce qu'il veut, le regret lui apprit, non pas, il est vrai, à arracher quelque renseignement au silence de l'éternité, mais à imiter la voix du père, jusqu'à ce que la ressemblance fût parfaite. Il ne se regarda pas dans un miroir, comme le vieux Swift, car le miroir n'existait plus, mais dans la solitude il trouvait une consolation à écouter la voix de son père dire : pauvre enfant, tu vis dans un sourd désespoir. Car, le père était le seul qui l'eût compris et pourtant, il ne savait même pas s'il l'avait compris ; et le père était le seul confident qu'il eût eu ; mais la mort n'avait pas interrompu cette confiance.

Le 8 janvier. Le matin.

Il y a aujourd'hui un an que je l'ai vue chez son oncle, où je l'avais accompagnée. Comme je couve mon inclination amoureuse dans le mystère, comme j'absorbe la pâture de l'inclination amoureuse en cachette ! Et pourquoi si mystérieux ? Assurément, ce n'est pas que l'inclination amoureuse ait besoin de quelque stimulant de la mystification ; mais, d'une part je suis habitué à ce *tentamen*

rigorosum dès longtemps et encore plus depuis le temps de mes préparatifs, et d'autre part, il me semble que je le lui dois à elle. Il est pourtant indéfendable qu'un homme abuse des rapports assez libres avec l'autre sexe que les conditions de notre pays admettent, pour faire ce qu'on appelle la cour. On ne peut jamais savoir si et comment ces agissements peuvent troubler une jeune fille ou troubler celui à qui un jour elle doit appartenir. Je sais bien qu'une inclination amoureuse peut éloigner des soucis insignifiants, et pourtant, si j'étais amoureux d'une jeune fille, j'aurais de la peine, il me serait désagréable de savoir qu'elle a été l'objet des attentions d'un conteur de fleurettes. Il aurait été de beaucoup préférable qu'elle ait été effectivement fiancée ou mariée, car toute expression assez sérieuse de l'érotisme trouble moins que cette chose indéterminable, qui précisément à cause de cela est une coquetterie. C'est ainsi que je désirerais voir d'autres penser de moi ce que je pense d'eux, car je suis loin d'être assez téméraire pour prétendre sans plus de façons qu'elle m'appartiendra. Mais, qu'elle devienne mienne ou non (que la langue sait donc trancher les questions, et la langue est pourtant en d'autres occasions en entente charmante avec la prolixité du chagrin !), mon jugement ne variera pas. Si elle doit appartenir à un autre, alors je désire que ma pensée, vite tuée, se sauve à nouveau dans mon propre intérieur et qu'elle ne laisse aucune trace, aucune, à l'extérieur.

Ce n'est pas non plus par désir de la surprendre par une mystification quelconque que je suis si renfermé. A quoi cela me servirait-il ? Alors il faudrait évidemment que j'aie la présomption d'être un fameux gaillard qui peut facilement la rendre heureuse, pourvu qu'elle soit assez gentille. Je ne sais pas si une telle pensée peut naître dans le cerveau d'un amoureux, dans le mien elle ne loge pas. Je ne sens que trop bien la responsabilité, et qu'est-ce que cela veut dire que de surprendre par ruse et ensuite — obtenir par ruse le poids de la responsabilité pour moi-même ? Si jamais elle devenait mienne et que je doive m'avouer à moi-même que je me suis servi d'habiletés envers elle, je serais comme anéanti malgré tout mon bonheur, parce que le passé ne peut pas être refait, oui, pas même être construit pour l'imagination, puisque son explication à elle ne contiendrait rien qui vise comment tout aurait été autrement si cela n'était pas arrivé. Je ne sais pas si jamais la ruse se laisse concilier avec l'érotisme, mais je sais une chose, c'est que quand on lutte avec Dieu et avec soi-même pour oser suivre le signe de l'inclination amoureuse, pour oser s'accrocher au désir qui est la concupiscence des yeux et du cœur, on est sûr de ne pas s'égarer de cette manière. Mais, si je suis tellement prudent, prudent jusqu'au dernier moment, c'est parce qu'au cas où malheureusement je sentirais arriver un contre-ordre, je ne serais pas imprudemment

intervenir de manière troublante, et pour que je ne ressentie pas seulement la douleur d'une inclination malheureuse, mais que j'aie dû revenir aussi sur mon repentir. S'il y avait une parole magique, s'il y avait des runes [les caractères des anciens alphabets scandinaves réputés détenir un pouvoir magique] qui puissent me la procurer, je ne sais pas si j'aurais assez de sérieux par rapport à l'érotisme, assez d'esprit pour voir comme est laid tout moyen et assez de force pour y renoncer, mais je sais que lorsqu'on est lié comme je le suis, alors on n'est pas tenté.

Mais la plénitude des temps s'approche. Il y a bien un an à présent que pour la première fois en la voyant je m'épris d'elle (car je l'avais vue déjà avant) et que depuis je me suis secrètement et furtivement abandonné à cette inclination amoureuse. Je l'ai vue dans le monde, chez elle et j'ai, inaperçu, suivi son chemin, ce qui, en un sens, m'a surtout plu, d'une part parce que cela satisfaisait le caractère secret de l'inclination amoureuse, d'autre part cela ne m'inquiétait pas par la crainte que quelqu'un le découvrirait, ce qui pourrait l'offenser et trop tôt m'arracher à l'école de l'entraînement avant de m'être décidé. Cette année, l'année de l'entraînement présente pour moi un enchantement particulier. A travers tout ce qu'autrement j'entreprenais, le cordonnet de soie [le fil rouge dans les cordages de la marine anglaise] s'enlaçait comme dans les câbles d'ancre des américains ; et ce qu'autrement j'entreprenais était en rapport exact avec cela. Il est possible que le câble d'ancre ne puisse avoir aucun soupçon des tempêtes dans lesquelles il doit faire ses épreuves, mais moi je m'imaginai mainte épouvante et je m'y exerçais pendant que le plaisir de l'inclination amoureuse accompagnait le travail de son fredonnement. Un étudiant amoureux se prépare avec assiduité à son examen, ne devais-je alors me passionner davantage pour de tels exercices qui en un tout autre sens pour moi étaient une *conditio sine qua non*.

Seul peut se rendre compte du degré de mon développement celui qui comprend ce que cela veut dire de ne rien faire, pas la moindre chose, sauf en vertu de la réflexion ; c'est comme si quelqu'un, afin de pouvoir marcher, devait avoir recours à une jambe artificielle et ne pouvait faire un seul pas sans son aide et en outre voulait cacher à tout le monde (ce qui pourtant est réalisable en ce qui concerne la réflexion) que c'était une jambe artificielle. Si seulement un homme savait combien de choses il fait immédiatement, il saurait ce que c'est de ne rien faire que par calcul. Il devrait savoir quelle différence il y a entre arriver parmi des gens gais et de but en blanc être joyeux et venir des ténèbres extrêmes de la mélancolie, et pourtant arriver à l'heure précise fixée par l'invitation et manifester l'espèce de gaieté que les autres invités

et toute l'ambiance exigent. Si on n'est pas amoureux, on se fatiguera en route.

Je savais qu'une fois par semaine elle prenait des leçons de chant. Je connaissais l'adresse du maître de chant. Loin d'essayer de pénétrer dans ces cercles, je désirais seulement la voir sans être vu moi-même. Par une heureuse fortune il y avait un pâtissier dans la rue devant la boutique duquel elle devait passer en s'y rendant et en rentrant. C'est là que je choisisais ma station. Assis là je l'attendais, là je la voyais sans être vu moi-même, là l'essor caché de l'amour croissait et se fortifiait [Évangile selon St. Luc, 2, 40] avec complaisance devant mes yeux. C'était un pâtissier de second ordre, je pouvais être assez sûr de ne pas être surpris. Pourtant quelques-uns de mes familiers s'en avisèrent. Je leur fis croire que le café, sans comparaison, était le meilleur de toute la ville, oui, je les exhortais même, avec grand pathos, à l'essayer. Quelques-uns d'eux s'y rendirent un jour et goûtèrent le café, mais, naturellement, ils le trouvèrent médiocre, ce qui était vrai. Je le contestais vivement. La conséquence fut que lorsqu'un jour il fut question, entre eux et quelques autres, de savoir pourquoi je fréquentais toujours ce pâtissier-là, l'un d'eux dit : « Oh ! il s'agit de son obstination habituelle. Une idée subite l'a fait prétendre que le café était exquis et alors il se force à boire ce breuvage pour se donner l'air d'avoir raison. C'est bien lui, intelligent, mais l'homme le plus obstiné, et on se venge de lui comme de Diogène [Diogène le cynique : Diogène de Laërce, VI, 41], non pas en le contredisant, mais en se désintéressant de lui et, *in casu*, de ses visites chez le pâtissier. » Un autre fut d'avis que j'avais une grande disposition pour les idées fixes et il trouva amusant que je puisse réellement penser que le café était bon. Mais au fond ils avaient tous tort, car à mon goût à moi le café était mauvais. Par contre, ils n'avaient pas tort de se venger de moi en se conformant à mes vœux et de me laisser en paix avec mon pâtissier et son café. Si je le leur avais demandé, je n'aurais guère pu en être si sûr. Je buvais le café, je n'y attachais que peu d'importance, mais c'est là que j'attendais, là que je nourrissais l'inclination amoureuse avec le désir et le réconfortais de la vision, et de là que je rapportais beaucoup de choses chez moi quand la vision avait disparu. Je n'osais jamais m'installer près de la fenêtre, mais quand j'étais au milieu de la pièce, mon regard pouvait dominer la rue et le trottoir opposé où elle passait, mais le passant ne pouvait pas me voir. Oh ! la belle époque, oh ! le charmant souvenir, oh ! douce inquiétude, oh ! vision heureuse, quand j'agrémentais mon existence secrète de l'enchantement de l'inclination amoureuse.

Quand j'étais enfant, j'avais au lycée un professeur de latin auquel je pense assez souvent. Il était très compétent et on était loin de ne

rien apprendre avec lui, mais parfois il était un peu étrange ou, si on veut, un peu distrait. Toutefois, sa distraction ne consistait pas à tomber dans la rêverie, à se taire, etc., mais de temps à autre à parler subitement d'une voix toute différente, d'une voix qui semblait venir d'un autre monde. Nous avons étudié entre autres avec lui *Phormion* de Térence, où Phaedria, amoureux d'une joueuse de cithare, en est réduit à l'accompagner lorsqu'elle va à l'école et en revient. Or le poète dit :

ex advorsum ei loco

*Tonstrina erat quædam ; hic solebamus fere
plerumque eam opperiri, dum inde rediret domum.*

[« en face de ce lieu il y avait un salon de coiffure ; c'est là que nous avons l'habitude de l'attendre jusqu'à ce qu'elle rentre chez elle de là (de l'école de musique). »]

M. le professeur de latin demanda à un élève, sur le ton grave de l'enseignement : pourquoi le *dum* ici est-il construit avec le subjonctif ? L'élève répondit : parce qu'il signifie la même chose que *dummodo* [*dum* : jusqu'à, régit le subjonctif s'il exprime une intention ; *dummodo* : pourvu que]. Bien ! répondit le professeur, mais ensuite il commença à expliquer qu'il ne fallait pas considérer le subjonctif d'une manière extérieure, comme si c'était la conjonction comme telle qui le régissait. C'était l'intérieur, le psychique qui déterminait le mode, et ici par conséquent la passion à l'affût, l'impatience nostalgique, l'émotion de l'âme dans l'attente. Puis sa voix se modifia complètement et il continua : car celui qui est assis là dans cette *tonstrina* et attend, comme si c'était chez un pâtissier ou dans un autre endroit public, n'est pas un homme indifférent, mais un amoureux qui attend la bien-aimée. Oui, si ç'avait été un porteur, un porte-chaise, un messenger ou un cocher de fiacre qui avait attendu, le fait d'attendre aurait été au fond semblable à quelque chose qui aurait rempli le temps pendant lequel la jeune fille s'occupait de musique et de chant, ce qui est pensé non pas sur le mode subjonctif mais sur le mode indicatif, à moins que ces messieurs n'aient attendu pour être payés, ce qui est une passion très médiocre. Au fond, la langue ne devait pas du tout permettre à une telle attente d'être exprimée au subjonctif. Mais c'est Phaedria qui attend « si seulement », « pourvu qu'elle » voulût bientôt, bientôt revenir ; et tout cela est en réalité vraiment le subjonctif. Il y avait une solennité et une passion dans sa voix qui donnaient aux élèves l'impression d'écouter une voix sépulcrale. Il se tut, toussa légèrement et dit sur le ton grave de l'enseignement : « au suivant ».

Voilà un souvenir de mes années de lycée ; maintenant je vois parfaitement que mon inoubliable professeur de latin, bien qu'il ne se soit occupé que du latin, aurait pu aussi se charger d'autres disciplines.

Il y a un an, je l'ai accompagnée chez elle. Il n'y avait personne d'autre à qui on pouvait demander de le faire. J'allais heureux à son côté, avec d'autres amis. Et pourtant, il me semblait que j'étais presque plus heureux dans ma cachette ; s'approcher tellement de la réalité sans pourtant être plus près d'elle, éloigne l'objet, tandis que l'éloignement dans la cachette l'attire. Est-ce que tout cela serait une illusion ? Impossible. Mais alors, pourquoi est-ce que je me sens plus heureux à distance de la possibilité ? Pour la raison que j'ai indiquée moi-même, tout le reste est une sombre illusion ; car elle est la seule que j'aime, que j'ai aimée, et jamais je n'en aimerai une autre. Mais je ne veux pas non plus profaner mon âme en faisant sa connaissance, comme on dit, en l'éprouvant et en faisant des recherches sur sa nature. Elle est ma bien-aimée, et la tâche secrète de mon inclination amoureuse est de penser à son sujet tout ce qu'il y a de charmant, jusqu'à ce que je manque de périr d'impatience. L'heure, le moment doit bien s'approcher, mon âme est résolue.

Le 9 janvier. Le matin.

Il y a un an aujourd'hui. Je compte les instants ; que seulement une occasion me soit accordée de parler avec elle, et le sort en est jeté. A nouveau j'ai réfléchi à toute la question — elle, ou personne. Dieu du ciel ! pourvu qu'à présent cela s'arrange pour notre bonheur. Je n'oserais pas demander sa main, sauf avec la réserve infinie que ce n'est pas sa main que je demande, mais quelque chose qui me soit utile. Je n'ai jamais osé autrement demander quelque chose à Dieu, je n'ai jamais désiré demander autrement, Dieu est assurément le plus proche d'un homme quand on passe par le chemin de traverse de la résignation, mais ce chemin est tout un voyage autour de l'existence. En un sens, je crains son oui presque plus que son non. Étant donnée mon intimité avec le silence et avec les sombres pensées un non me convient mieux. Mais un oui, — oui, c'est mon seul désir. D'ailleurs, il n'aurait évidemment rien à faire avec le reste, mais doit me donner à entendre que, de même que je possède un recoin sombre dans mon âme où j'habite avec ma mélancolie, de même la joie doit également habiter chez moi, quand je lui appartiendrai ; il me sera possible de concentrer toute mon âme sur ma volonté de la rendre aussi heureuse qu'il me sera possible de le faire. Je ne demande pas plus dans ce monde, mais, de grâce, que mon âme trouve donc un refuge où la joie soit de la

famille, un objet sur lequel je puisse concentrer mes pensées pour créer la joie et pour être heureux.

Elle, je ne me suis plus soucié de l'éprouver ou, comme on dit, d'apprendre à la connaître. Un mot me souvient continuellement : « Marthe, Marthe, vous vous inquiétez de beaucoup de choses, or il n'est besoin que d'une seule chose. » [Évangile selon St. Luc, X, 42.] Cette chose nécessaire existe — c'est la bien-aimée. Ainsi je pense que nous nous convenons l'un à l'autre : si moi je suis assez bon, elle l'est toujours. Je n'ai pas peur des dangers, ni des sacrifices, tant s'en faut, je trouve presque du plaisir dans le désir absurde qu'elle ait été malheureuse. Certes, la seule chose que je crains, c'est que sans moi elle puisse être beaucoup plus heureuse.

Par contre, j'ai presque épié son entourage et les circonstances de sa vie, qui me sont heureusement favorables. Sa famille vit dans une tranquillité idyllique. Son père est un homme grave, et la mort de sa mère a adouci sa nature et répandu une aménité qui, il est vrai, a quelque chose de mélancolique, mais aussi de franc et d'attrayant. La gaieté ne s'est pas enfuie de là, mais la joie de vivre n'est pas cherchée dehors, ni dans la compagnie proluxe de n'importe qui. La mort de sa mère a contribué à réunir les enfants de manière plus sérieuse et à fixer leurs pensées sur la maison familiale, où le père, non sans mélancolie mais avec d'autant plus de sollicitude protège les enfants et sans humeur revêche se laisse rajeunir par ce qu'à bon droit la jeunesse exige de la vie. C'est tout ce que je peux désirer de mieux. Son entourage est tel qu'il favorise mon entreprise et le bonheur de mon avenir plus qu'une duègne ne favorise l'entente du chevalier avec la bien-aimée. Je n'ai pas osé arracher une jeune fille à un entourage familial et la transplanter dans un mode d'existence étranger.

Venez donc, heure opportune ! Parler avec elle, je le veux, je ne veux ni écrire, ni m'adresser à un tiers. J'ai la conviction qu'une inclination amoureuse loyale, une conviction intime et un choix résolu donnent un langage incisif et à la voix même une expression, une véracité qui pour la personne intéressée est plus convaincante et plus satisfaisante que le résultat des réflexions des pères et des amis qui, tout compte fait, ne vous connaissent pas. Ce que je veux se laisse dire en peu de mots ; plus ce sera court mieux ça vaudra, seulement il faut que ce soit dit face à face. Si j'avais l'éloquence et la force de la séduction, comme je serais inquiet d'en faire usage, et si je le faisais, c'est à moi que cela coûterait le plus cher. Après tout je ne crains personne autant que moi-même, — malheur à moi si je découvrais qu'un seul mot trompeur avait été prononcé par moi. un seul mot avec lequel j'aurais essayé de la persuader.

Le 11 janvier. Le matin.

Il y a aujourd'hui un an. Il est quand même fatigant, presque au-dessus de mes forces de darder l'âme à la hauteur suprême de la résolution. C'est ce qui se produit quand un bûcheron agite la hache au-dessus de sa tête ; cette position redouble le poids beaucoup de fois ; c'est comme s'il s'y oppose lui-même avec une vigueur extrême, chaque muscle vibre sous l'effort. Il ne s'agit que d'instant. Oh ! que ces instants s'abrègent ! Oh ! que je ne me trompe pas ! Si en cet état presque surnaturel je ne saisis pas une réalité, si cette exaltation au service d'une nouvelle réflexion se tourne contre moi-même, alors je suis épuisé, peut-être anéanti pour toujours. Oh temps, temps, qu'il est terrible de lutter contre vous ! Oh ! homme, que tu es étrangement formé : pouvoir être si fort et succomber devant rien ! Car même si maintenant je me sens fort, fort comme un dieu grec, je me rends compte aussi que si rien n'arrive, je serai écrasé.

Enfin, je l'ai rencontrée. C'était au moment où nous avons voulu tous les deux faire une visite chez la famille de Kronprindssegade. Madame était montée chez les grands-parents au deuxième étage ; comme j'avais une commission à lui faire, sa fille s'offrit gracieusement à aller la chercher. — Nous étions donc seuls. Peut-être une occasion plus favorable ne s'offrirait-elle pas de sitôt, ni un moment aussi sûr. La grand mère était un peu sourde, mais, comme il arrive souvent avec les vieilles gens, très curieuse, tout devait être raconté de manière très audible et précise, ce qui prend du temps ; Juliane, en sortant, avait brusquement fermé la porte de l'entrée et avait empêché elle-même et Madame sa mère d'entrer. Par contre la situation ne favorisait pas des effusions assez prolixes, ni les tromperies naturelles d'un sentiment en ébullition, mais elle la forcerait à faire tout son possible pour empêcher les autres de remarquer quelque chose, et enfin, même si ceux qui entraient la trouvaient un peu changée, ils se l'expliqueraient tout naturellement par le manque de tact avec lequel Juliane nous avait laissés seuls, d'autant plus que le fait que c'était moi qui devais sortir pour ouvrir la porte d'entrée donnerait occasion à un peu de gaieté. Cependant, les choses dramatiques se passent beaucoup plus vite et une demi-minute me suffit pour embrasser ce qui pour moi serait trop diffus à évoquer.

Serais-je donc sournois ? n'y a-t-il pas quelque chose de calculé dans tout ce que j'entreprends ? Bon Dieu ! si c'est précisément à cause d'elle que mon intelligence entre en jeu, puis-je alors faire plus ? Les paroles prononcées pouvaient rester un secret entre elle et moi, personne, pas même un diable ne pouvait imaginer qu'un tel instant fût utilisé d'une telle façon, les paroles prononcées

pouvaient être nulles et de nul effet comme si elles n'avaient jamais été prononcées, si c'était son désir. La situation était précisément telle qu'elle l'aurait empêché de dire dans son émotion un mot qu'elle aurait peut-être regretté amèrement.

Je ne sais pas ce que j'ai dit, mais je sentais un frisson en moi ; et, bien que tranquille, ma voix était émue ; je ne peux pas décrire comment, seulement je me soulageais de manière indescriptible en m'épanchant. Je suis convaincu que dans tout ce que j'ai dit se trouvait toute la vérité intime de ma passion. Elle était comme foudroyée, elle frissonnait visiblement, elle ne répondait pas un mot. — J'entendis des bruits de pas dans l'escalier, on sonna, j'ouvris la porte, le rire vint à notre aide, la conversation commença ; c'était parfait. Je souhaitais alors qu'elle s'en aille la première : nous éviterions ainsi de faire route ensemble, ce qui aurait pu être suspect ; en s'en allant la première elle était aussi assurée contre toute question. Elle le comprit probablement elle-même ; elle s'en alla. Je restai une heure environ pour détourner l'attention.

Puis je revins chez moi et je demandai par lettre sa main à son père. Alors toutes les délibérations temporelles, toutes les considérations affectueuses et inquiètes à l'occasion d'une démarche aussi importante me furent précieuses et, dans ma pensée, tout à fait à propos en ce qui concerne la question. Loin de moi de désirer éviter que toute difficulté, tout doute se fassent distinctement entendre, que tout danger lui soit manifeste, — tout au contraire, je le souhaite. Mais ma première parole, ma déclaration d'amour, doit être respectée ; elle ne doit pas être jetée comme un document de plus parmi de telles méditations. Si je me suis tu si longtemps, j'ai aussi le droit de prononcer les mots, sans art et sans tromperie, mais tels que mon état d'âme me le commande quand il concentre la plénitude d'une passion secrète dans une parole décisive et à un moment décisif. C'est cette impression que je veux qu'elle ait de moi, cette impression je veux l'avoir moi-même, le reste je le recommande à Dieu, comme ceci d'ailleurs aussi, mais d'une autre manière.

L'ai-je atterrée ? ai-je fait une impression trop forte ? une jeune fille ne peut peut-être pas supporter l'inattendu et l'explosion d'une passion fermement réunis ? Pourquoi n'a-t-elle rien dit ? Pourquoi a-t-elle frissonné ? Pourquoi a-t-elle presque eu peur de moi ? Lorsque la porte du château fort n'a pas été ouverte depuis plusieurs années, elle ne se laisse pas ouvrir sans bruit comme une porte mitoyenne qui tourne sur des ressorts ! Quand la porte du silence a été fermée depuis longtemps, la parole ne sonne pas comme le bonjour et l'au revoir d'une langue babillarde ; quand par un seul mot il faut tout exprimer, quand pendant plus d'un an on n'a voulu

qu'une seule chose et qu'on doit la dire, non pas à un ami, mais à celui à qui la réalisation en est confiée, la voix n'est pas désintéressée comme celle d'un veilleur de nuit qui annonce l'heure, et autrement intéressée que celle de celui qui compte les briquettes de tourbe. Pourquoi alors ai-je peur, pourquoi suis-je inquiet, pourquoi la réflexion se prépare-t-elle déjà à me blesser, comme s'il y avait quelque chose d'insidieux dans le fait de se taire si longtemps, quelque chose de démoniaque dans le fait de pouvoir le faire, quelque chose de rusé dans le fait de se servir de l'instant, quelque chose d'indéfectible dans le fait de se servir du moyen le plus simple et du procédé le plus honnête, parce que celui-ci peut-être produit le plus grand effet ?

Le 12 janvier. Le matin.

Il y a aujourd'hui un an. C'en est fait. On ne prolonge donc pas mes épreuves ; mais j'en avais aussi besoin, car je suis très fatigué. Oh ! possibilité, toi, athlète nerveux et souple, on essaie en vain de te soulever de la terre pour t'enlever ta puissance [le géant Antée ne pouvait être vaincu tant qu'il touchait la terre mais Hercule en triompha en le soulevant], car tu te laisses prolonger autant qu'une éternité et tu gardes toujours pied ; on essaie en vain de t'éloigner, car tu es nous-mêmes. Oui, je sais que malgré tout tu seras celui qui un jour m'ôteras la vie, mais non pas cette fois-ci. Lâche-moi, toi sorcière flétrie, dont l'étreinte m'est rebutante, comme le fut pour les gars de Roland celle de la sorcière dans la forêt [le conte « *Les gars de Roland* » : Musäeus, *Volksmarchen der Deutschen*, Gotha, 1826, I, p. 105], recroqueville-toi sur ce rien que tu es, repose-toi là alors comme une couleuvre séchée à l'air jusqu'à ce que tu te ravives à nouveau et que tu redeviennes tenace et élastique et dévorante pour mon âme ! En ce moment-ci ta puissance est rompue. Le temps de mes épreuves est passé ; pourvu qu'il n'ait pas été trop court, qu'enfin personne ne l'ait incitée à prendre une résolution, qu'on lui ait rendu la question assez difficile !

Sois donc heureuse, mon âme ! Elle est à moi. Dieu du ciel, je te remercie ! Maintenant un petit jour de repos, pour que je puisse me réjouir en pensant à elle, car je sais bien qu'après tout je ne peux rien entreprendre, rien du tout, sans la voir et sans penser à elle.

Le premier baiser — quel suprême bonheur ! Une jeune fille — le cœur heureux, heureuse dans sa jeunesse ! Et elle est à moi. Que toutes les pensées sombres et toutes les idées ne soient qu'une toile d'araignée, et la mélancolie qu'une brume qui s'enfuit devant cette réalité, une maladie qui est guérie et se guérit à la vue de cette santé, cette santé qui est à moi puisqu'elle est la sienne, ma vie et mon avenir. Elle n'a pas de fortune, je le sais, je le sais très bien, et ce

n'est pas nécessaire, car elle peut dire comme un apôtre au paralytique : « Je n'ai ni argent ni or ; mais ce que j'ai, je te le donne : lève-toi et marche ! » [L'apôtre Pierre, Actes des Apôtres, III, 6.]

Si hier j'ai cru vieillir de dix ans, aujourd'hui je me suis rajeuni de dix ans, non, je suis devenu plus jeune que je ne l'ai jamais été. Cela, est-ce une crise ? Est-ce le flottement de la décision ? *Estne adhuc sub iudice lis* ? [Horace, *Ars poetica*, 78 : L'affaire est-elle peut-être encore en instance ?] Serais-je devenu de dix ans plus vieux, moi qui étais presque un vieillard ? la pauvre jeune fille qui doit entourer un défunt de petits soins — ou suis-je devenu jeune comme je ne l'ai jamais été ? — sort enviable que de pouvoir être autant pour un homme !

Le 12 janvier. A minuit.

Tout dort ; seuls les morts montent des tombes et revivent. Et même cela, je ne le fais pas car, puisque je ne suis pas mort, je ne peux évidemment pas revivre, et si j'étais mort, je ne pourrais évidemment pas non plus revivre, car je n'ai jamais vécu.

Afin de cacher mes activités nocturnes autant que possible, j'ai la prudence de me coucher à neuf heures. Je me relève à minuit. Personne ne s'en doute, pas même les sympathisants qui ont assez de sympathie pour souligner que je me couche de si bonne heure.

Est-ce un hasard qui nous a tant rapprochés, ou quelle est la puissance qui me poursuit de son obsession, elle que je fuis et dont je ne veux cependant pas m'échapper. La voir est pour moi une épouvante, la même que le pécheur doit ressentir en écoutant la lecture de l'arrêt de mort, — mais je n'ose pas plus éviter cette vision que je n'ose la rechercher, ce qui pourrait aussi bien avoir un effet troublant sur elle. Si ma conscience me disait que j'ai fait un pas hors de ma route habituelle afin de ne pas la rencontrer, que j'ai évité un endroit quelconque où j'ai l'habitude de venir afin de l'éviter, je crois que je perdrais l'esprit. Ce n'est qu'en me résignant et en souffrant, qu'en m'inclinant sous tous les arguments contre mon âme déchirée que je garde un sens à mon existence. Si j'allais par une rue, si je faisais un pas pour la chercher, je crois que je perdrais l'esprit par crainte de l'avoir empêchée à s'aider elle-même. Je n'ose rien entreprendre, rien omettre, mon état est comme la torture éternelle du condamné.

Et aujourd'hui a été notre jour de fiançailles ! Elle a voulu obliquer pour passer du milieu de la rue sur le trottoir, je marchais sur les dalles et j'avais l'avantage du pas. Elle ne pouvait pas arriver à mettre ses pieds sur le pont du ruisseau avant que je sois passé ; une voiture qui passait lui rendait impossible de se retirer sur la chaussée. Si j'avais voulu lui parler, la situation était aussi favorable que possible. Mais non, pas un mot, pas un bruit, pas un

mouvement des lèvres, pas un indice précaire dans mes yeux, rien, rien de ma part. Grand Dieu ! si elle était fiévreuse, si ce mot de moi était le verre d'eau froide qu'elle désirait que je nie ? Je suis donc un monstre ! Non, ma petite demoiselle, non ! nous avons assez parlé ensemble ! Oh ! je voudrais dans mes pensées pouvoir parler ainsi d'elle, d'elle pour qui je risquerais tout, si seulement cela lui était utile. Mais pourquoi me poursuit-elle ? J'ai tort, il est vrai, il est sûr, absolument tort. Mais ne suis-je pas puni ? n'ai-je pas un assassinat sur ma conscience ? N'ai-je donc aucun droit ? Ne comprendra-t-elle absolument pas mes souffrances ? Une jeune fille qui aime agit-elle ainsi ? Et pourquoi me regarde-t-elle ainsi ? Parce qu'elle croit qu'au profond de mon âme cela fait impression sur moi. Elle pense donc quelque chose de bon à mon sujet. Mais alors, vouloir blesser le torturé !

J'ai prolongé l'instant autant que possible. En une telle rencontre il y aura toujours un arrêt, parce que l'un doit attendre que l'autre soit passé. Je me suis alors servi de l'avantage pour juger de son aspect et, si possible, de son état d'âme. J'avais sorti mon mouchoir et, comme on le fait généralement avec aisance, je le tenais devant moi pour examiner à quel endroit je voulais m'en servir ; je restais ainsi, flegmatique, comme si je ne la connaissais pas, tout en la regardant, avec l'exactitude même du désespoir, mais pas un mot, ma figure ne trahissait pas la moindre émotion. Oui, que mon sang chaud — trop chaud peut-être frémissait en moi ; qu'il fasse éclater mon cœur de façon que je tombe mort, je le veux bien, à cela on se plie ; qu'il frappe sur le bout de mes doigts jusqu'à ce qu'ils vibrent, qu'il heurte à l'intérieur de mon cerveau avec les coups de l'épouvante, mais qu'il ne vienne pas visiblement à mes tempes, ni à mes lèvres, ni sur mes yeux, cela je ne le veux pas, je ne le veux pas. Pourquoi me suis-je échauffé, pourquoi ai-je été forcé de m'apercevoir de mon pouvoir de dissimulation quand il s'agit d'une bonne cause !

Elle était moins pâle, mais c'était peut-être à cause de l'air frais, peut-être s'était-elle promenée assez longtemps. Son regard tentait un effort pour me juger, mais elle baissait tout de suite les yeux, elle avait presque l'air de faire une prière. Les prières d'une femme ! Il est inexcusable, celui qui lui a mis cette arme entre les mains ; donne-t-on une épée au furieux ? Et pourtant, ce dernier n'est-il pas impuissant, quand on le compare à la prière de l'impuissant ?

Quand j'eus tourné le coin de la rue, je devais m'appuyer contre les maisons. Si maintenant il y avait un confident à qui je puisse dire : c'est ainsi, je peux avoir l'air tout à fait tranquille et impassible, mais après avoir dépassé le coin de la rue je suis prêt à m'évanouir, et si ce confident était un curieux, qui avait l'intention de m'épier, que se passerait-il alors ? Alors je le remarquerais, car de

même que Gaspard Hauser [personnage énigmatique qui apparut à Nuremberg en l'an 1828] pouvait sentir le métal à travers d'innombrables couches d'étoffes, de même je découvre les tromperies et les ruses à travers toute enveloppe, et que se passe-t-il alors ? alors je ne serais pas pris de vertige en tournant le coin de la rue, et après avoir suivi cette rue un certain temps sans que le curieux ait rien vu, je chercherais la rue traversière la plus proche afin de m'y laisser tomber.

Et maintenant, dors bien, ma bien-aimée ! Plût à Dieu que toute sa peine disparaisse pendant son sommeil et que le sommeil la rende heureuse et rayonnante pour demain ! Les danseurs de corde qui ont des enfants n'ont-ils aucune tendresse paternelle et maternelle, n'en ont-ils aucune quand ils placent l'enfant sur la mince corde et dans une angoisse mortelle le regardent d'en bas ? Qu'est-ce qui peut arriver de pire que sa mort, si je ne suis pas jugé son assassin ? Mais à présent ce n'est plus probable. Ou bien elle est la jeune fille exceptionnelle, dans ce cas mon procédé contribuera justement à ce qu'elle ne soit pas empêchée d'atteindre la perfection, ni de devenir une jeune fille dont l'apothéose ne commence pas avec la mort mais avec la peine — ou bien elle est, — enfin je n'ai pas envie de le dire, elle s'est imaginée, etc., et puis elle devient raisonnable, etc., — tiens ! je ne possède aucun renseignement réel pour justifier une conclusion de ma part. Je continue donc à la vénérer dans ma misère. Mais ma raison, ma raison, elle me le dit, oui elle me le dit pour m'offenser, car ce que je désirais ce n'est évidemment pas qu'en réalité elle soit moindre que ce qu'elle paraît, et je ne pouvais pourtant pas, ni à cause d'elle ni à cause de moi, désirer être sauvé de telle manière, c'est-à-dire me rendre ainsi ridicule.

Mais il n'y a rien, rien qui puisse me venir en aide en me donnant un petit renseignement. En vain je me jette avec impatience de côté et d'autre ; quand on est mis à la torture, on est rongé de partout. Elle peut mépriser — grand Dieu ! c'est ce que je veux, ce pour quoi je travaille, et pourtant j'ai des frissons en pensant à un tel martyr à vie. Je ne sais pas si je pourrai le supporter, si je ne désespérerais pas complètement, mais je sais, et la puissance qui de par sa nature est coupable de mes pensées les plus secrètes, sait aussi que j'ai tiré le cordon de la douche. Je ne sais pas si cela doit m'écraser. — Elle peut confier son âme à la patience, elle peut sans dommage pour sa conscience prendre le voile de la peine — mais moi, que puis-je faire ? Où puis-je me cacher à moi-même, où est le lieu de repos où l'homme fatigué peut ramasser des forces nouvelles, où prépare-t-on une couche sur laquelle je puisse m'assoupir en tranquillité et pour ma récréation ? Dans la tombe ? non, car il n'est pas vrai — comme le dit l'Écriture [Psaumes, VI, 6] — que dans la tombe il n'y a plus de souvenir, — je me souviendrai d'elle.

Dans l'éternité ? Y a-t-on le temps de dormir ? Dans l'éternité ! comment la reverrai-je ? Doit-elle se présenter là en accusatrice et en juge ? Épouvante ! Ou, peut-être aurait-elle oublié le tout comme un enfantillage ? Que ce serait rebutant ! Et cependant, pas rebutant, mais quelque chose de pire, car ce serait peut-être mon silence qui l'aurait fait devenir telle ! Et moi, qui avais justement craint qu'un mot de moi la rende puérile et la tranquillise dans le babil !

Le 16 janvier. Le matin.

Il y a aujourd'hui un an. Être fiancé, est-ce cela ? Car je savais ce que c'était que d'être amoureux, mais cette nouveauté, se sentir assuré de l'objet de l'inclination amoureuse, sentir qu'elle est à moi, à moi pour toute l'éternité...

Être mère, est-ce cela ? se plaignit Rachel [Genèse, XXV, 22 : il s'agit de Rebecca], quand les jumeaux se heurtaient dans son sein, et il est probable que beaucoup de gens, ayant atteint ce qu'ils désiraient ardemment, se sont dit à eux-mêmes : est-ce cela ?

Et n'est-ce pas comme s'il y avait en moi deux êtres qui se heurtent : ai-je vieilli de dix ans ou ai-je rajeuni de dix ans ?

Que ce doit être étrange d'être une jeune fille, de se lancer ainsi sans hésiter dans la vie. Je croyais que je me serais échappé, que j'aurais été transformé quand je m'étais vu amoureux, et que j'étais sauvé en la regardant avec des yeux amoureux, si bien que je serais devenu comme un oiseau sur la branche, comme un chant de joie dans la jeunesse, que nous aurions grandi ensemble, que notre vie serait heureuse pour nous dans l'union, compréhensible pour d'autres dans son bonheur, comme le salut de l'heureux quand il nous dépasse en hâte et nous jette un baiser.

Je comprends beaucoup de choses, toute réflexion que j'entends ou que je lis m'est familière comme si elle m'était propre. Mais je ne comprends pas cette vie. Penser à rien du tout et néanmoins être tellement aimable, vivre la sagesse et la folie toutes mélangées sans savoir au juste les distinguer ! Si un joaillier, qui avait développé sa connaissance des pierres fines au point de sacrifier sa vie à cet art, voyait un enfant jouant avec différentes pierres, des vraies et des fausses, que l'enfant mélange avec la même joie à regarder les unes ou les autres — je pense qu'il aurait un frisson en voyant supprimée la distinction absolue ; mais s'il voyait la joie de l'enfant, sa joie en jouant, il s'humilierait peut-être et serait tenu sous le charme de cette vision à faire frémir. Ainsi pour l'homme immédiat, il n'y a aucune distinction absolue pour indiquer l'endroit où l'idée se réfracte dans la pensée et dans la langue comme le fait la pierre

précieuse exposée à la pleine lumière et, quand ceci manque, il n'y a aucune distinction absolue, qui fait d'une chose ce qu'il y a de plus précieux, et de l'autre rien du tout, d'une chose ce qui détermine tout et de l'autre ce qui ne peut pas même être déterminé par rapport à cela.

Les amoureux, naturellement, ne doivent avoir aucun différend entre eux. Hélas ! hélas ! nous avons été unis trop peu de temps pour avoir un différend quelconque entre nous — il n'y a rien qui nous sépare, et alors nous avons un monde entre nous, précisément un monde.

Parfois je suis heureux, entièrement heureux, plus heureux que jamais je n'aurais pu me l'imaginer ; pour moi cela représente une ample compensation pour ma douleur ; si elle ne soupçonne rien, tout est bien.

Elle est silencieuse, tout au moins plus silencieuse que d'habitude, mais seulement quand nous sommes seuls. Pense-t-elle ? Pourvu qu'elle ne commence pas à réfléchir !

Le 17 janvier. Le matin.

Il y a aujourd'hui un an. Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que cela signifie, je suis aussi ému que le tourbillonnement angoissé de la forêt devant l'orage. Quel est ce soupçon qui m'étrangle ? Je ne me connais plus. Est-ce l'inclination amoureuse ? Oh non ! Je comprends au moins que ce n'est pas avec elle, ni avec Éros que je dois lutter. Ce sont des crises religieuses qui se rassemblent au-dessus de moi. Ma conception de la vie est devenue équivoque pour moi-même, comment ? je ne peux pas encore le dire. Et c'est à elle que ma vie appartient, mais elle n'en a aucune idée.

Le 17 janvier. Minuit.

Ce que j'écris le matin est du passé et appartient à l'année dernière ; ce que j'écris à présent, ces « pensées nocturnes », représentent mon journal pour l'année en cours [voir Young, *Night thoughts*]. L'année en cours ! Quelle raillerie terrible à mon adresse n'y a-t-il pas dans ce mot ! Si c'est un homme qui a inventé le langage, j'inclinerais à penser qu'il a inventé ce mot afin de se moquer de moi. Jadis les militaires se servaient d'une peine très cruelle : le chevalet de torture. A l'aide de poids le malheureux était tenu pressé contre le dos du chevalet qui était très aigu. Une fois que cette peine était exécutée et que le délinquant gémissait de douleur, un paysan, se promenant sur les remparts s'arrêta pour jeter un regard sur la place d'armes où le délinquant subissait sa peine. Désespéré par les douleurs, excité par la vue d'un tel

bougon, le malheureux lui cria : « Qu'est-ce que tu regardes, nigaud ? » Mais le paysan lui répondit : « Si tu ne peux pas supporter qu'on te regarde, eh bien ! alors mène ton cheval par une autre rue. » Et comme ce pécheur à chevalet était chevauchant, ainsi l'année en cours courut-elle pour moi.

Il faut faire quelque chose pour elle. Ma tête n'ourdit que des intrigues du matin au soir. Si, avant qu'en toute sincérité elle soit à moi, j'évitais avec une inquiétude extrême tout ce qui pouvait s'appeler ruse, j'en suis maintenant devenu d'autant plus intrigant. Qui ne me considérerait pas comme un fou, si je lui disais que maintenant, dans cette année en cours, je m'occupe d'elle plus que jamais. Et la difficulté est cependant que je n'ose rien entreprendre, car le moindre soupçon de la manière dont elle m'occupe serait absolument ce qu'il y a de plus dangereux, cela pourrait peut-être l'induire en une espérance indéterminée et faire qu'elle serait sauvée, c'est-à-dire périr, se perdre en insuffisance.

Être prêt à payer au prix d'or chaque renseignement, chaque mot et ne pas l'oser parce que c'est meurtrier, puisque cela pourrait éveiller ses soupçons et la troubler dans son désir de s'aider elle-même ! Devoir par des milliers de détours et à force d'insistances obtenir un propos *en passant* [en français dans le texte], quand on pourrait en obtenir en abondance mais qu'on ne l'ose pas, qu'on ne l'ose pas à cause d'elle ! Si je voulais observer un silence absolu vis-à-vis de mes soi-disant proches, une suspicion pourrait également être aisément éveillée. C'est pourquoi je me sers d'une formule de ma propre fabrication quand je leur parle. Seulement je ne la prononce pas comme une formule ; je la déclame avec nonchalance, et on ne remarque pas que c'est une formule. Méthode qu'on peut apprendre d'un pasteur. Il sait bien que c'est un vieux sermon hors d'usage qu'il prononce, mais quand il déclame et essuie sa sueur, les auditeurs croient qu'il s'agit d'un discours. Et c'est ainsi aussi que mes proches pensent que je parle, bien que je ne prononce qu'une formule stéréotypée et dont chaque mot a été choisi après mûre réflexion. Le contraire peut également servir, par exemple en parler *ad modum* : j'ai reçu votre très honorée lettre du *styli novi* [c'est-à-dire d'après le calendrier grégorien]. Il n'y a rien qui rende mieux la passion opaque que le style des bureaux, des comptables et des affaires. Ce dernier style est le meilleur. Je l'ai étudié lors de mes opérations contre un taciturne, c'est pourquoi je le connais. On ne devrait jamais serrer un taciturne de près, car on perd ; mais de même qu'un rhumatisant prend peur dans un courant d'air, de même on peut le toucher par une allusion fortuite, qu'on n'achève pas. Ou on le guette quand par hasard pour un instant il s'est un peu épanché. On peut immédiatement juger de son extrême réserve par la difficulté qu'il trouve à s'interrompre. Il regrette d'avoir dit

quelque chose, il veut chasser l'impression qu'il a faite, on se tait, et alors il se rend suspect à ses propres yeux parce qu'il n'a pas réussi, il veut changer la conversation, ce qui ne réussit pas, on se tait, il est vexé à cause de la pause, il se trahit de plus en plus, sinon par d'autre chose, du moins par son zèle dissimulateur. Mais quand on le sait, on prend ses précautions à temps. Et l'art consiste à y faire quelques allusions légères (car le silence complet n'est pas sage), et ensuite à laisser votre passion dévorante se donner libre cours dans la conversation, avec la souplesse avec laquelle un cavalier avec sa bride, fine comme un fil à coudre, sait diriger sa monture et un apprenti cocher la faire pirouetter en huit.

Intriguer est après tout un divertissement ; entendre des témoins et prendre des renseignements, comparer et contrôler, parcourir le monde, guetter l'instant, c'est après tout faire quelque chose, même si on n'y gagne rien, mais il est intolérable de rester assis et d'enfanter du vent [Livre d'Isaïe, XXVI, 18], d'inventer des plans, plus ingénieux les uns que les autres, et de ne pas oser s'en servir parce qu'il est encore plus sage de ne pas le faire pour ne pas se trahir ; regarder ces fruits, attrayant comme ceux de Tantale et qui défient la sympathie en promettant tout ! Avoir la passion d'un joueur et ne pas oser bouger, et n'être lié qu'à soi-même ! Se sentir l'âme pleine de courage téméraire, le cerveau rempli de projets et le mot à portée de la main, et avoir une plume qui ne peut pas écrire, sauf à grand peine une lettre toutes les deux heures ! Avoir la passion d'un pêcheur, savoir où le poisson mord et ne pas oser lancer la ligne, ou voir le flotteur remuer et ne pas oser le tirer de crainte que ce mouvement ne trahisse quelque chose ! Avoir en son pouvoir celui qui peut tout dire, avoir mis le couteau sur sa gorge pour le cas où il trahirait quelque chose, et pourtant ne pas oser s'en servir parce que pour moi il n'y a malgré tout aucune proportion raisonnable entre la vengeance qu'on pourrait tirer de lui et le mal qu'il pourrait lui causer à elle. Au lieu de tels renseignements devoir se contenter du mot accidentel d'une domestique, d'un valet, d'un aide-cocher de louage, d'un passant ; et devoir en tirer quelque chose parce que c'est pour vous une affaire de suprême bonheur. Devoir s'étendre fort au long sur un rien et devoir le faire parce que c'est pour vous ce qu'il y a de plus important ! Devoir rester assis ici pendant la nuit et parodier les autres pour que la voix ne trahisse rien et que le ton de la conversation soit maintenu ! N'oser croire en personne ! Aussi, comment pourrait croire en quelqu'un celui qui n'a pas osé croire en une jeune fille qu'il aime et qu'il pourrait cerner avec des centaines d'observations faites en l'épiant ! Si on devait se confier à quelqu'un, alors oser choisir celui-là seul en qui on ne peut pas croire, c'est-à-dire se confier à lui sous la forme de la tromperie.

Le seul être dont au fond j'apprenne quelque chose est très loin d'être à mon service. Mais il y a une entente secrète entre nous. Il sait tout et peut-être est-il celui qui est le plus digne de foi. Heureusement, il me hait. S'il le pouvait il me torturerait et je le comprends. Il ne dit jamais rien directement, il ne cite jamais un nom, mais il me raconte des histoires bien étranges. Au début je ne le comprenais pas du tout, mais à présent je sais qu'il parle d'elle sous des noms fictifs. Il pense que j'ai assez d'imagination pour comprendre toute allusion ; et c'est vrai, mais j'ai aussi assez d'esprit pour faire semblant de ne rien entendre. Toutefois, il faut compter avec sa méchanceté.

Qu'elle soit morte, qu'elle soit morte tout de suite, qu'à l'instant décisif elle se soit affaissée dans la mort devant mes yeux, que la famille se soit ruée vers nous, que j'aie été arrêté, qu'une affaire criminelle en soit résultée ! Oh ! si tout cela était arrivé ! J'aurais tout de suite demandé à être exécuté et dispensé de vides complications. La justice humaine est après tout une bouffonnerie et trois instances ne font que rendre la plaisanterie ennuyeuse. Le procureur et le défenseur sont comme Arlequin et Pierrot et la justice est comme Jéronymus [personnage de comédie de Holberg] ou comme Cassandre qui sont roulés. Tout y est ridicule, les veilleurs de nuit inclus qui rendent les honneurs à l'exécution. Le bourreau est le seul personnage acceptable. Si ma demande n'était pas rejetée et que je paie moi-même tous les frais, j'aurais, avec ce confident, recherché une contrée correspondante à mon état d'âme et là j'aurais exigé de lui ce qu'en d'autres circonstances le chevalier exige de son damoiseau fidèle, c'est-à-dire qu'il me passe l'épée à travers la poitrine, et peu importe que ce soit un damoiseau ou un bourreau, au contraire, le dernier a l'avantage de ne pas avoir besoin de se faire de scrupules. — Tout cela aurait été logique.

Mais voici ce qui n'est pas logique. Je suis un bandit. C'est correct, si j'étais celui qu'on imagine, mais je suis justement le contraire. Que suis-je alors ? Un fou, un illuminé, un chevalier exalté, qui prendrait les paroles d'une jeune fille tellement à cœur. Comment ! Est-ce là un procédé théologique contre moi, comme celui qu'Aristote exige ? [Aristote, *L'Éthique à Nicomaque*, II, 8 : les vertus se situeraient à mi-chemin entre deux fautes opposées l'une à l'autre.] N'y a-t-il aucune tierce explication ? Était-ce un propos en l'air ? Mort et damnation ! Quand j'interroge quelqu'un, je le fais de la belle façon. Cela m'a pris deux mois, j'ai essayé de l'interroger en tous ses états d'âme, elle l'a dit d'une manière aussi catégorique que possible. Est-ce un propos en l'air ? La raison en doit être alors qu'une jeune fille en vertu de sa nature se rénove, au sens spirituel aussi, et recommence de plus belle.

Et voilà ! à présent je suis bien susceptible de me coucher, disposé à dormir, moi, l'infidèle ! Je ne veux penser à rien du tout, ni, avant tout, abhorrer qui que ce soit dont la conception de la vie lui fait prendre la défense d'une jeune fille et l'offenser plus profondément que moi je ne l'ai fait. Et pour finir, je veux penser à toi, Shakespeare éternel, toi, tu peux parler avec passion, je veux penser à la charmante Imogène dans *Cymbeline* quand au III^e acte, scène IV, elle dit :

*Falsch seinem Belt ? Was heiszt das falsch ihm seyn ?
Wachend d'rinn liegen und an ihn nur denken ?
Weinend von Stund zu Stund ? Erliegt Natur
Dem Schlaf, auffahren mit furchtbarem Traum
Von ihm ; erwachen gleich in Schreckensthänen ?*

[*Cymbeline* : en allemand dans le texte, d'après la traduction de Schlegel et Tieck, acte III, scène IV. L'original de Shakespeare dit :

*False to his bed ! What is it to be false ?
To lie in watch there and to think on him ?
To weep 'twixt clock and clock ? if sleep charge nature,
To break it with a fearful dream of him,
And cry myself awake ? thats false to's bed, is it ?]*

[Imogène : « Moi, infidèle à son lit ! Qu'est-ce donc que d'être infidèle ? — Est-ce d'y rester couchée sans dormir, et en pensant à lui ? — D'y pleurer d'heure en heure ? ou, pour peu que le sommeil s'impose à la nature, — de l'interrompre par un rêve qui m'effraye pour lui, — et de m'éveiller d'un cri moi-même ? Est-ce là être infidèle à son lit ? »]

Un poète même de second rang s'arrêterait ici, mais Shakespeare sait parler couramment la langue de la passion, une langue qui, *sensu eminenti*, a ceci de particulier que, si on ne peut pas la parler couramment, on ne peut pas du tout la parler, c'est-à-dire qu'elle n'existe pas du tout pour vous. C'est pourquoi Imogène ajoute :

Heiszt das nun falsch seyn seinem Bette, heiszt es ?

[« *Thats false to's bed, is it ?* »]

Admettons qu'Imogène ait raison en disant que « *der Männer Schwüre sind der Frauen Verräther* » [« *Men's vows are women's traitors* » — les serments des hommes sont les trahisseurs des femmes], mais

que soit maudite la consolation mesquine que le serment d'une femme ne puisse tromper personne parce qu'elle ne peut pas prêter serment ni jurer.

Le 20 janvier. Le matin.

Il y a aujourd'hui un an. Je ne peux pas maintenir mon âme sur l'immédiateté de l'inclination amoureuse. Je vois bien qu'elle est charmante, indescriptiblement charmante à mes yeux, mais je ne peux pas me résoudre à lancer la passion de mon âme dans cette direction. Hélas ! le charme est éphémère, il est dommage de sauter sur l'occasion. Elle n'aura pas à se plaindre de ce qu'à cet égard je l'égaré du point de vue érotique. Il y a une autre raison aussi pour laquelle je suis tellement réservé ; c'est quand elle est la plus belle que je suis le plus malheureux. Alors il me semble qu'elle a des prétentions excessives sur la vie ; et je peux comprendre que tout être ait une prétention sur la vie, mais pas moi. Je pourrais souhaiter qu'elle soit laide, tout irait mieux alors. Est-il bien sûr que Socrate comprendrait cette justification pour aimer les laides ? [Xénophon, *Mémoires*, 2, 6, 32 : il y est question d'embrasser les jeunes hommes — Socrate recommande d'embrasser les hommes laids parce qu'ils l'accepteraient en pensant qu'ils sont jugés beaux à cause de leur âme.] Et pourtant, c'est ainsi, on n'aime que son pareil. Si elle était malheureuse, tout irait mieux alors. Mais ce bonheur enfantin, cette aisance dans le monde que je ne peux pas comprendre et avec laquelle je ne peux pas sympathiser profondément et essentiellement (parce que ma sympathie pour ces choses-là passe à travers la mélancolie, ce qui indique précisément la contradiction) — et ma lutte, mon courage, afin de nommer quelque chose de bon chez moi, la facilité avec laquelle je sais danser au-dessus des abîmes, dont elle ne se fait aucune idée et avec laquelle elle ne peut sympathiser que de manière adventice comme avec un récit plein d'angoisse qu'on lit, et qu'on ne pense pas dans la réalité, c'est-à-dire par l'imagination — à quoi aboutira tout cela ?

Alors j'ai choisi le religieux. C'est ce qui m'est le plus proche, ma foi s'y attache. Laissons alors en suspens la question de la beauté, que le Ciel la lui conserve. Si par cette voie je gagne un point de départ commun, alors viens, toi, insouciance souriante, je me réjouirai avec toi aussi sincèrement que je le puis, alors tresse de jeunes roses dans tes cheveux, je te traiterai aussi doucement qu'il m'est possible, qu'il est possible à celui qui, avec la passion de la pensée et malgré un mortel danger, est habitué à étendre sa main pour saisir ce qui compte le plus pour lui.

Hier je lui ai lu à haute voix un sermon. Quelle émotion, jamais mon âme n'a été tellement remuée, mes yeux fondent en larmes, je devine une épouvante au-dessus de moi, de plus en plus profondément le nuage sombre du souci s'abaisse sur moi, c'est à peine si je la vois, bien qu'elle soit assise à côté de moi. A quoi peut-elle bien penser, la pauvre fille ! Et pourtant, arrive ce qui veut arriver par cette voie. A quoi peut-elle bien penser ? Elle est silencieuse, calme, mais tout à fait sereine. Je me demande si le fait d'être tellement impressionné par elle par sa pensée serait attribuable à l'inclination amoureuse ? C'est possible, à mes yeux ce serait la chose la plus laide que je puisse m'imaginer. Quand je m'humilie devant Dieu, peut-elle vraiment croire alors que ce soit devant elle ! Non, ce n'est pas ainsi qu'elle exerce une influence sur moi. J'ai pu et je peux encore supporter de vivre sans elle, pourvu que je conserve le religieux. Je sens confusément que c'est la crise ayant pour but d'introduire le religieux en ce que je commence ici.

Serait-ce possible ? toute ma conception de la vie serait-elle fautive, aurais-je par hasard rencontré ici quelque chose où le mystère serait interdit ? Je ne le comprends pas. Moi, qui étais devenu un maître dans mon art, moi qui, hélas ! je l'avoue, m'étais fièrement rangé à côté des héros que je trouvais dans les œuvres des poètes, parce que je savais que je pouvais faire ce qu'on disait d'eux, moi qui justement à cause d'elle et à cause de ces choses-là m'étais perfectionné ! Si un pèlerin, qui pendant dix ans a cheminé en faisant deux pas en avant et un en arrière, aperçoit enfin la ville sainte au loin et si on lui dit : ce n'est pas la ville sainte, eh bien ! alors il continuera à cheminer ; mais si on lui dit : c'est la ville sainte, mais ton procédé est tout à fait mauvais, il faut te déshabituer de cheminer ainsi si tu désires que ton voyage soit agréable au Ciel — à celui qui pendant dix ans a fait un effort extrême !

Le 20 janvier. Minuit.

Voyons, y a-t-il un tiers ? Non. Tout est sombre, partout les lumières ont été éteintes. Bien entendu, si quelqu'un me soupçonnait et était curieux, le mieux serait de rester dans une pièce sombre. Comme il vaut la peine d'être taciturne ! en vérité, je ne peux pas dire que j'ai reçu ma récompense [Évangile selon St. Matthieu, VI, 2].

Si un tiers réfléchissait sur les circonstances de mon amour, ou si un autre le faisait, — mais après tout je suis peut-être le seul qui y réfléchisse et même pas en compagnie d'un autre. Enfin, c'est bien ce que je veux, ce pour quoi je lutte. Toutefois, il est inquiétant d'y réfléchir ainsi dans le silence de la nuit, car cela donne à toute

l'existence quelque chose de faux, de déplacé et qui ressemble à un fantôme. Quand viendra le moment où il me sera permis d'examiner de plus près ce qui se passe en moi, quelles ont été mes souffrances ? Donc, s'il y avait un tiers qui réfléchissait sur mon cas ! c'est ainsi que je veux commencer, et alors je peux commencer n'importe où, mais la seule chose que je ne puisse pas, c'est terminer. Il y a une contradiction dans toute ma fatigue désespérée, j'ai moi-même l'impression d'être quelqu'un qui en se préparant à passer le baccalauréat a appris par cœur ce qui suffirait pour sept autres candidats, mais qui n'a pas appris les sujets donnés et qui par conséquent est refusé. Un tiers, que ce soit un coiffeur de théâtre, un marchand de soie, de laine ou de coton, une petite fille de pensionnat, pour ne pas parler de messieurs les auteurs de nouvelles ou de romans, un tiers saurait tout de suite à quoi s'en tenir. La question se présente donc ainsi. Je suis un homme dépravé qui, dans l'ivresse de nouveaux péchés aura bientôt oublié la jeune fille et ses rapports avec elle. C'est certain, si seulement tout est aussi certain, alors nous en viendrons sans doute à bout. Aussi il est certain que cela justement est ma consolation. Il est vrai qu'il n'y a pas beaucoup de gens qui me connaissent, mais si la jeune fille s'adressait à l'un de ceux qui me connaissent, il n'y en a pas un seul qui ne le dirait. Même si c'est le garçon de l'épicier d'en face quand le dimanche, paré et fiancé, il pense avec horreur à un tel homme, même si c'est un des amateurs assez connus de la Æstergade [rue chic et fréquentée de Copenhague où le flirt se donne libre cours], il se sent comme un chevalier quand il considère une telle abomination, si c'est un époux, qui désespère sa femme avec sa fidélité conjugale, il est révolté à la pensée d'une telle fausseté. Mais la jeune fille, dit le tiers, reste là avec sa peine, et elle s'occupe de tout petit souvenir, elle prête l'oreille au bruit des pas. — Mais enfin, si la première supposition n'est pas correcte, s'ensuivrait-il alors que la seconde ne l'est pas non plus ? Oh ! que je voudrais que cette conclusion soit la bonne, mais que ne dit pas Aristote ? [Aristote, *Analytica priora*, II, 4 prouve qu'une conclusion peut être correcte, même si les prémisses ne le sont pas.]

Je peux me rappeler chaque mot qu'elle a dit et chacune de ses expressions aussi distinctement que si c'était hier, et chaque signe même le plus futile à son égard est immédiatement mis en circulation parmi les pensées délibérantes. La chose la plus insignifiante devient l'objet des efforts les plus énormes. Dans l'antiquité, des gens prétendaient que le principe de l'existence était un tourbillon [Aristophane, *Les Nuages*, vers 380, 1471 : le tourbillon est présenté comme le dieu suprême de la philosophie de la nature]. Il en est ainsi de ma vie. Ce qui parfois produit le tourbillonnement est un atome qui ne peut pas être vu à l'œil nu, un rien. Ma fierté

m'interdit de négliger la moindre chose, mon honneur aussi, et quand on est aussi seul que moi pour le défendre, il faut qu'on soit scrupuleux. Ce qu'autrement je laisserais entrer par une oreille et sortir par l'autre doit à présent avoir de l'importance, une importance absolue. Si un rêveur religieux n'avait qu'un verset douteux de la Bible sur lequel s'appuyer, quels efforts ne ferait-il pas pour prouver sa vérité, afin de pouvoir établir le système sur cette base sûre ! Et un verset de la Bible est pourtant toujours quelque chose ; mais un mot d'elle, une remarque qu'elle a fait inconsciemment au sujet du thé c'est peu. Cependant, il est évidemment possible qu'un secret s'y soit caché, c'est possible. Qui comprend cela sauf moi ? Mais je trouve aussi une aide en moi-même, car qui s'imaginerait que je puisse être tel que je le suis ! *Ergo*, oui c'est correct, absolument correct : c'est possible. Il est possible qu'elle soit justement aussi exercée en réflexion que moi. Oui, si mon honneur et ma fierté, ma mélancolie ne m'avaient pas serré comme lorsqu'on serre les pouces dans les poucettes, je ne sentirais guère la force du syllogisme. Mais je ne désire pas autre chose. Si cela pouvait se refaire, si c'était possible, oh ! si c'était possible, alors ma conscience me dira que j'ai agi de tout mon pouvoir, que j'ai fait tout ce que la raison et la déraison pouvaient rechercher, qu'en la façonnant de nouveau ce ne serait pas le résultat d'une nouvelle inspiration mais de l'intensification de la logique, ma conscience me dira que j'ai fait tout ce qui est en mon pouvoir pour la repousser de moi afin de la sauver, et tout mon possible pour maintenir mon âme sur la pointe du désir afin de rester toujours le même. Et à cet instant même je le suis encore, Dieu soit loué, mon espoir est que je puisse le supporter aussi longtemps qu'il le faut. Il n'y a après tout rien qui soit aussi fortifiant que la logique et rien d'aussi logique que la logique elle-même. Jusqu'ici je n'ai pas consulté la chair et le sang, la passion de mon âme continue comme toujours à larguer la voile au vent de la résolution. De même que le marin dit que le vaisseau avance toujours avec la même vitesse, ainsi j'ose dire que, tel quel, je me tiens tranquille, et toujours avec « la même vitesse ». Elle m'a prié, et c'est sa prière qui me réduit au désespoir.

Ma souffrance est une punition. Je l'accepte de la main de Dieu, je l'ai méritée. Dans ma jeunesse j'ai souvent au fond de moi-même souri de l'amour. Je ne l'ai pas raillé, ni fait usage de la main et de la bouche pour le rendre ridicule, il occupait trop peu mon esprit. Je n'ai vécu qu'intellectuellement. Quand je lisais les propos des amoureux chez les poètes, je souriais parce que je ne pouvais pas comprendre qu'un tel rapport les occupe à ce point. L'éternel, un rapport divin, un rapport avec l'idée, ces choses-là remuaient mon âme, mais quelque chose de tellement intermédiaire — cela je ne pouvais pas comprendre. Enfin, à présent je souffre, je fais

pénitence — d'ailleurs sans souffrir du point de vue purement érotique.

Le 25 janvier. Le matin.

Il y a aujourd'hui un an. Elle ne semble avoir aucune notion religieuse. Une métamorphose pourrait alors se produire. Et cependant, en comparaison avec la spontanéité de l'enfance, quelle importance aura le peu d'influence que moi je peux exercer sur elle ? Il est également à souhaiter que je ne prenne pas trop d'emprise sur elle et que ne se produise pas ce qui peut arriver de laid par cette voie, c'est-à-dire que je devienne son maître de catéchisme au lieu de son bien-aimé, que je l'emporte sur elle et anéantisse l'érotisme, que d'une manière barbare je ne tienne pas compte de son amabilité féminine et affirme ma personnalité. Pourvu que je réussisse à la hausser, ou plutôt qu'elle sache elle-même se lancer dans la liberté religieuse, où elle sentira la puissance de l'esprit et où elle se trouvera en sécurité du point de vue religieux, tout ira bien. Aussi est-il désirable qu'elle n'arrive pas à me devoir quelque chose, ce qui serait inadmissible, ni, par pure absurdité, à imaginer qu'elle le fait. Alors même que ma mélancolie ne peut pas satisfaire les belles exigences de sa jeunesse envers la vie (et Dieu sait si après tout ce n'est pas ma mélancolie qui torture ma sympathie de ses exagérations), eh bien ! je considère son amour comme un sacrifice qu'elle fait. L'amour peut-il être évalué ou payé plus cher ? Spirituellement je pourrai toujours être quelque chose pour elle. Aussi, nous vieillissons tous les deux et le temps viendra où la jeunesse n'aura plus les mêmes désirs ; notre inclination amoureuse a donc en un sens les années devant elle. Ou bien, une inclination amoureuse, dont la période la plus belle fut celle où les amoureux pouvaient brûler les planches en une valse, est-elle tellement enviable ?

Elle est réservée, calme, tout à fait tranquille ; quand il y a quelqu'un, elle est gaie comme d'habitude.

Le 26 janvier. Minuit.

Ah ! si c'était possible, si c'était possible ! Grand Dieu, tous mes nerfs se risquent pour ainsi dire dans l'existence, ils s'avancent à tâtons pour savoir si après tout nous n'arriverions pas à nous convenir l'un à l'autre, si jusqu'ici je n'ai pas conservé assez de force pour maintenir *per tot discrimina* [« à travers tant de dangers » : Virgile, *Énéide*, I, 204] mon âme et mon inclination au plus haut de mes désirs, si elle n'aurait pas tout de suite bien fait de ne regarder ni à droite ni à gauche. Oh ! belle récompense pour toute ma

misère ! même s'il ne s'agissait en tout que d'un jour, si le jour des noces était le même que le jour de la mort ; quel prix exorbitant pour toutes mes fatigues, pour tout ce à quoi, si j'y pense avec humour, je renonce et pour ce que, souffrant tragiquement, j'appelle la surcharge de travail d'un prisonnier ! Bonheur suprême sans nom ! Que sont alors Roméo et Juliette en face d'une entente à travers de telles tribulations, contre une victoire gagnée malgré de tels dangers, contre la fin la plus heureuse du désespoir le plus profond ! Magnifique, oui, ce serait vraiment magnifique ! Si cela avait lieu en hiver, il me semble que les fleurs devraient éclore de joie, et pendant l'été le soleil devrait danser de joie, et à n'importe quel moment la génération devrait être fière du bonheur qui nous aurait rendu trop bienheureux pour devenir fiers de notre bonheur. — Mais si... si je me lassais et si je perdais ma force et si je dépérissais avant la réalisation du désir ; si elle succombait, elle, — et pourtant non, il n'est pas question de cela — mais si elle languissait et s'évanouissait, si elle languit, si elle s'évanouit ! Ou si elle ne supportait plus de vivre avec moi dans le désert de l'attente, si elle soupirait après la vie plus sûre en Egypte [Exode, XVI, 3] ; ou si elle se mariait avec un autre ! Que Dieu veuille lui donner sa bénédiction, car en un sens c'est bien cela que je veux, ce pour quoi je travaille. Et pourtant, pour le moment j'ai une autre idée à cet égard. Mais alors, j'ai plus d'une intelligence ; est-ce un signe de sagesse ou de folie ? Ou, si elle était tout à fait inchangée, si elle n'avait rien souffert ni en son âme ni en son corps et ne m'avait pas compris, absolument pas compris, si le cœur de la jeune fille ne battait pas dans son sein avec la violence de celui qui bat dans le sein de l'infidèle, si le sang de la jeunesse ne montait pas à sa tête comme le mien vers la mienne, s'il coulait calmement dans l'âme du novice et non pas comme il coule dans l'âme froide du sage, si elle ne comprenait pas ma souffrance et son degré ni mon calme glacial et sa nécessité, si ce mot de pardon entre nous devait avoir le sérieux, le sérieux du jugement, et n'être pas une balle à laquelle nous frapâmes tous les deux par plaisanterie amoureuse, pendant que la fidélité exultait de sa victoire, si elle ne comprenait pas absolument qu'il n'existe qu'un seul moyen pour être rêveur de nos jours et pour conserver le romantisme de l'âme dans la sagesse rieuse du XIX^e siècle et que ce moyen est d'être aussi froid extérieurement qu'on est chaud intérieurement ; si elle ne comprenait absolument pas qu'il est ignoble d'aider à moitié, et que c'est fidélité de refuser un soulagement trompeur ; si, quand viendrait du ciel le signal de notre bonheur, elle sortait de la cadence et ne pouvait pas la suivre — alors quoi ? quoi alors ? quoi ? — Oui, je ne peux plus rien, je m'effondre à nouveau. Pourvu qu'elle puisse être sauvée, moi, je m'arrangerai bien toujours. Qu'elle fasse ce qu'elle veut, pourvu

qu'elle soit dehors, réellement hors de moi, qu'elle soit celle d'un autre, qu'elle se soit lassée de toute l'affaire ou ne m'ait jamais compris ; si j'en gagne la conviction, si elle le désirait, ou si seulement cela pouvait se faire (ce dont je n'aurais aucune crainte, car si j'ose lâcher les rênes à ma passion, celle-ci me trouvera une place n'importe où), quel sophiste ne deviendrai-je pas pour lui prouver qu'elle a choisi le bien suprême !

Alors, je lui souhaite donc tout le bonheur. A cet instant même je peux m'imaginer à la fois dix possibilités, oui vingt, malgré mon triste exclusivisme qui n'a de goût que pour les possibilités du malheur ; je peux imaginer une explication pour chacune d'elles, explication qui doit lui prouver, à elle, que ce qu'elle a fait est la chose la plus fière possible. Supposons qu'elle soit tellement fière qu'elle n'ose pas avouer son amour pour moi, elle qui pourtant en mourrait, supposons qu'elle se défende en se moquant de moi, — pourvu que j'en aie le courage, je n'aurais pas honte d'elle, je dirais tranquillement : « J'ai perdu beaucoup, beaucoup, ou plutôt, j'ai dû renoncer à mon désir le plus cher. Devrais-je avoir peur d'avouer un amour malheureux, devrais-je modifier moi-même et mon jugement sur elle parce qu'elle s'est modifiée vis-à-vis de moi ? Qu'est après tout la vie d'un homme, elle est comme l'herbe [Isaïe, XXXX, 6], demain fanée, peut-être serais-je aussi mort demain ! Si un fou se moque de moi, cela ne prouve-t-il pas que j'ai agi sagement et rien d'autre ? Si un homme en perdition hausse les épaules par pitié pour moi, cela ne prouve-t-il pas que j'ose encore espérer trouver mon salut dans l'autre monde et devant Dieu, et rien d'autre ? »

Mais à cause de moi-même, à cause de nous deux, je fais encore une fois mon souhait le plus bienheureux, qui est sans mesure et qui surpasse toute intelligence [Épître aux Philippiens, IV, 7]. Dors bien, toi ma bien-aimée, dors bien ; reste auprès de moi, auprès du solitaire dans son rêve, toi créature peut-être divine, avec ton bonheur suprême sans nom. Et enfin le repos :

*Zu Bett, zu Bett wer einen Liebsten hätt,
Wer keinen hütt muss auch zu Bett.*

[En allemand dans le texte : « Au lit, au lit, tous ceux qui ont une bien-aimée ; ceux qui n'en ont pas doivent aussi aller au lit. »]

Le 1^{er} février. Le matin.

Il y a aujourd'hui un an. Du point de vue érotique je ne lui fais certainement pas de tort, je la fréquente timidement comme si elle

n'était pas ma fiancée mais seulement confiée à mes bons soins. Serait-il possible que cela ait un effet troublant sur elle ou l'effet d'un stimulant direct ? Toi, réflexion infidèle, infidèle ; quand on te fixe du regard, alors tu as l'air de tout repos et ressembles à un guerrier exercé qui garantit la victoire, mais si seulement on tourne la tête, on voit ce que tu es : un déserteur, un déserteur professionnel, un déserteur auquel il est impossible d'être fidèle à n'importe qui. Elle ne ressent guère qu'elle est cernée d'une telle réflexion.

Elle est calme et réservée par rapport à toute impression religieuse ; si j'essaie de la toucher d'une manière un peu poétique et par un entretien plutôt léger, elle semble s'y plaire.

Pourvu qu'elle ne soit pas fière ! dans ce cas elle doit se méprendre entièrement sur moi. Je ne nie pas que par moments il n'y ait quelque chose qui le fasse croire ; en présence d'autrui, j'ai même été moi-même l'objet de remarques qui se laissent expliquer ainsi.

Le 2 février. Minuit.

Dieu créa l'homme à son image, par contre, l'homme forme Dieu à la sienne, dit Lichtenberg [*Vermischte Schriften*, Göttingen, 1844, I, p. 56], et il est vrai que sa propre nature exerce une influence essentielle sur l'idée que l'homme se fait de Dieu. Et c'est aussi pourquoi je m'imagine Dieu comme celui qui approuve la sollicitude calculée, quand on n'a pas en vue son propre intérêt mais le bien d'un tiers ; je crois qu'il approuve les intrigues, et ce que j'ai lu dans les livres saints de l'Ancien Testament ne semble pas me décourager. Je ne peux pas imaginer Dieu sans cette veillée poétique sur les caprices probes d'une passion inquiète. S'il en était autrement, je devrais m'inquiéter et prendre peur de moi-même. La Bible se trouve toujours sur ma table et elle est le livre que je lis plus que n'importe quel autre ; un ouvrage purement édifiant du luthéranisme ancien constitue mon second guide [fait sans doute allusion à Joh. Arndt, *Vom wahren Christenthum*], — et malgré cela je n'ai rien trouvé qui m'empêche d'agir envers elle aussi sagement qu'il m'est possible, de former mes projets aussi sagement qu'il m'est possible tant que je n'ai pas en vue mon propre bien mais le sien. Cette collision entre la sagesse et les obligations purement éthico-religieuses, d'un point de vue abstrait, est déjà assez difficile. Chez de grands spéculatifs et chez des poètes admirés, dont on saisit et publie les remarques faites à une fête des plus modestes, objets d'adoration comme les élucubrations d'un Dalai-Lama, on apprend que le diable ne se révèle jamais entièrement, et que l'extrême réserve donc est le démoniaque [Eckermann, *Conversations avec Gœthe* ; cette remarque ne s'y trouve pas]. On perd alors de vue la

contradiction qui se trouve dans le fait que tout l'Ancien Testament donne assez d'exemples d'une sagesse qui pourtant est agréable à Dieu et que le Christ plus tard dit à ses disciples : « Je ne vous ai pas dit cela dès le commencement » [Évangile selon St. Jean, XVI, 4] ; dans le fait aussi qu'il a autre chose à leur dire mais qu'ils ne pourront pas encore le supporter, (donc une suspension téléologique de l'exigence éthique, exigeant la vérité). S'il arrive donc qu'une individualité s'offre comme objet d'une étude poétique, individualité qui est grande grâce à sa réserve, ou si une telle individualité se présente au cours de l'histoire mondiale qu'il appartient évidemment à la philosophie de reconstruire, alors on l'admire sournoisement et, sûr du résultat, on peut très bien la comprendre. Quelle consolation pour celui qui, dans sa détresse, cherche des directives ! Réserve, silence (la suspension téléologique du devoir de dire la vérité) sont des déterminations purement formelles et peuvent donc aussi bien être des formes du bien et du mal. Résoudre la collision par l'annulation de la sagesse ne signifie au fond ne pas même penser la collision, car il existe bien aussi un devoir qui commande de se servir de sa sagesse. Mais à l'instant même où on reconnaît cela, on a *eo ipso* gagné Dieu pour l'intrigue (au bon sens). De son côté la subjectivité est par cela réintégrée dans l'exercice de ses droits, tels que toute individualité qui a agi et ne s'est pas contentée de parler des autres, de poétiser ou de spéculer à l'aide du résultat, doit les comprendre. La plupart des gens ne s'engagent pas du tout dans ces sphères, car il n'y a toujours que peu de gens qui agissent en un sens éminent. Si par une dénomination qui dégage ceux-ci, je veux dire ceux qui ont été mêlés à l'action — qu'il est d'ailleurs permis à tout le monde de connaître — on peut se servir du démoniaque comme d'une catégorie supérieure et faire ainsi le partage : toute individualité qui, exclusivement par ses propres moyens et sans aucune détermination intermédiaire (ici le silence est contre toutes les autres individualités), se trouve en rapport avec l'idée, est démoniaque ; si à présent l'idée est Dieu, alors l'individualité est religieuse, et si l'idée est le mal, alors elle est démoniaque en un sens plus strict. C'est ainsi que je l'ai compris et que je me suis senti tiré d'embarras. La question est au fond assez facile, sauf pour celui qui une fois a été aidé à se procurer les richesses de corsaire du Système [de Hegel] et ensuite, grâce à cela, réduit à la mendicité. C'est seulement quand on est assez prudent pour vouloir construire un système, sans y introduire l'éthique, que tout marche bien, car alors on obtient un système où on trouve tout, tout le reste, et où on a omis la seule chose qui soit nécessaire.

Peut-être ne l'ai-je pas aimée du tout, peut-être suis-je trop réfléchi pour en somme pouvoir aimer ? A présent je veux prendre ce point de départ. Je ne l'aurais pas aimée du tout ? Mais mon

Dieu ! d'où viennent alors toutes ces souffrances, n'est-ce pas de l'amour de penser à elle jour et nuit, de creuser ma vie exclusivement pour la sauver, de ne jamais m'aviser combien l'idée de ne penser qu'à elle pourrait devenir terrible pour moi ? Le langage et le monde répondent : est-ce que le fait de la quitter signifie aimer ? Voyez-vous ! je n'ai pas pu et je ne peux pas supporter une telle conversation. C'est pourquoi je m'adresse à Toi, à Toi qui sais tout ; si je suis coupable de cette manière-là, alors écrase-moi ! — hélas non ! qui oserait faire une pareille prière ? alors éclaire ma raison pour que je voie mon erreur et ma dépravation ! Ne croyez pas que je désire me soustraire à la souffrance, ce n'est pas ma prière, anéantis-moi, efface-moi du nombre des vivants, révoque-moi comme une pensée manquée, comme une expérience perverse, mais ne me permets jamais d'être guéri de telle façon que je cesse mal à propos de lui faire de la peine, n'affaiblis pas mon ardeur, n'éteins pas la flamme qui brûle en moi, elle représente tout de même quelque chose de bon, même si elle doit être purifiée, ne me permets jamais d'apprendre à marchander, il faut pourtant que je vainque, même si je suis encore infiniment loin d'imaginer comment.

Quelle consolation d'avoir le langage de son côté, de pouvoir dire comme elle : je l'ai aimé ! Par contre, si ma première proposition est erronée, il n'y aura pas de conclusion. Mais il n'est pas question ici de quelques misérables propositions qu'on veut combiner en une conclusion, mais de ce qu'il y a de plus terrible, d'un supplice éternel : une existence personnelle qui ne peut pas se combiner elle-même en une conclusion.

A présent, je veux dormir. Il peut bien arriver à un amoureux de ne pas pouvoir dormir à cause de l'inquiétude de l'amour ; peut-être serai-je privé de sommeil parce que je n'arrive pas à savoir si j'aime, oui ou non.

Le 5 février. Minuit.

L'INTROSPECTION D'UN LÉPREUX

(La scène se passe à l'aube parmi les tombes. Simon leprosus [Évangile selon St. Matthieu, XXVI, 6] est assis sur une pierre, il s'est endormi, s'éveille et crie :) Simon ! — Oui — Simon ! — Oui, qui appelle ? — Où es-tu, Simon ? — Ici ; avec qui parles-tu ? — avec moi-même. Est-ce avec toi-même ? que tu es dégoûtant avec tes éruptions, une peste pour tout ce qui vit, arrière de moi, impur ! — enfuis-toi parmi les tombes. — Pourquoi suis-je devenu le seul qui ne puisse pas parler ainsi ; ni agir en conséquence ; tout autre, si je

ne le fuis, s'enfuit de moi et me laisse seul. Un artiste, ne se cache-t-il pas afin d'être témoin, en cachette, de l'admiration que rencontre son œuvre ? Pourquoi ne puis-je pas me séparer de ce fantôme dégoûtant et cependant, en cachette seulement, être témoin de la répulsion des gens ? Pourquoi dois-je être condamné à le porter à la ronde et à l'exposer, comme si j'étais un artiste vaniteux qui, en sa propre personne, devait entendre l'admiration ? Pourquoi faut-il que je remplisse le désert de mes cris, que je tienne compagnie aux bêtes sauvages et que je les distraie de mes hurlements ? Ceci n'est pas une plainte, c'est une question ; je l'adresse à celui qui a dit lui-même : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul. » [Genèse, II, 18.] Ces monstres affamés ou les morts qui ne craignent pas d'être contaminés, sont-ils donc ma compagnie, sont-ils donc les aides semblables à moi que je dois chercher ?

(Il s'assoit de nouveau, regarde autour de lui et dit tout bas, comme à lui-même :)

Qu'est-il arrivé de Manasse ? *(Élevant la voix :)* Manasse ! — *(Il se tait un instant.)* Alors il est tout de même allé en ville. Oui, je le sais. J'ai découvert un baume grâce auquel les ulcères se tournent vers l'intérieur de sorte que personne ne peut les voir et que le prêtre doit nous reconnaître pour guéris. Je lui ai appris à s'en servir, je lui ai dit que malgré tout la maladie était toujours là, qu'elle était seulement devenue intérieure, et que notre simple souffle pouvait infecter les autres et les rendre visiblement lépreux. Alors il poussa des cris d'allégresse, il hait l'existence, il maudit les hommes, il veut se venger, il court vers la ville, il vomit son venin sur tout le monde. Manasse, Manasse, pourquoi as-tu donné asile au diable dans ton âme, ne suffit-il pas que ton corps soit lépreux ?

Je vais jeter au loin le baume afin de n'être jamais tenté ; que le Dieu d'Abraham me fasse oublier comment on le prépare ! Père Abraham, quand je serai mort, je me réveillerai dans ton sein, je mangerai en compagnie du plus pur, car toi, tu n'as pas peur du lépreux ; Isaac et Jacob, vous ne craignez pas de prendre place à table avec celui qui fut lépreux et abhorré des hommes, vous, les morts, qui dormez autour de moi, réveillez-vous, pour un instant seulement, écoutez un mot, un mot seulement : mes salutations à Abraham, dites-lui qu'il garde une place parmi les bienheureux pour celui pour qui il n'y avait pas de place parmi les hommes.

Qu'est-ce donc la pitié humaine ! A qui revient-elle légitimement sinon au malheureux, et comment en profite-t-il ? L'homme appauvri tombe entre les mains de l'usurier, qui finalement le fait mettre en prison comme esclave ; c'est de la même façon que les heureux aussi font l'usure et considèrent le malheureux comme une victime, et pensent acheter l'amitié du Seigneur à bon marché, oui, d'une manière illégale. Un don, une obole quand ils vivent eux-

mêmes dans l'abondance, une visite quand il n'y a pas de danger, un peu de compassion qui par son contraste peut assaisonner leur prodigalité, voilà le sacrifice de la pitié. Mais s'il y a danger, alors ils jettent le malheureux dans le désert pour ne pas entendre ses cris, qui pourraient troubler la lyre et la danse et le faste et juger la pitié — la pitié humaine qui veut tromper Dieu et le malheureux.

Cherchez donc en vain la pitié dans la ville et auprès des heureux, cherchez-la ici dans le désert. Je Te remercie, Dieu d'Abraham, de m'avoir permis d'inventer ce baume, je Te remercie de m'avoir aidé à renoncer à m'en servir, je comprends pourtant Ta miséricorde en me permettant de me résigner volontairement à mon sort et de souffrir librement ce qui est nécessaire. Si personne n'a eu pitié de moi, quoi d'étonnant alors si la pitié, comme moi, s'est enfuie parmi les tombes, ici où je reste consolé comme celui qui sacrifie sa vie afin d'en sauver d'autres, comme celui qui choisit un exil volontaire afin d'en sauver d'autres, consolé comme celui qui a pitié de l'heureux. Dieu d'Abraham, donnez moût et blé en abondance et des temps heureux, faites les granges plus larges et que l'abondance soit plus grande encore que les granges, inculquez la sagesse aux pères, la fécondité aux mères et la bénédiction aux enfants, donnez la victoire dans la lutte pour qu'ils soient un peuple qui T'appartienne [Épître à Tite, II, 14]. Écoutez la prière de celui dont le corps est contaminé et impur, une abomination pour les prêtres, une horreur pour le peuple, un piège pour les heureux, écoutez-le, pourvu cependant que son cœur ne soit pas contaminé.

*
* *

Simon *leprosus* était un Juif ; s'il avait vécu dans le christianisme, il aurait rencontré une sympathie tout autre. Chaque fois qu'au courant de l'année on prêche sur les dix lépreux [Évangile selon St. Luc, XVII, 12], le prêtre assure que lui aussi s'est senti comme un lépreux, — mais quand il s'agit de la typhoïde...

Le 7 février. Le matin.

Il y a aujourd'hui un an. Elle m'a vu accablé sous la puissance du religieux, mais elle ne sait pas apprécier le religieux ; elle m'a connu longtemps avant nos fiançailles, elle est assez souvent témoin de mon attitude habituelle, celle d'un homme positif froid, presque d'un railleur ; elle croit que je raille tout le monde, sauf elle — si à présent elle était fière ! je frémis quand je pense à l'aliment séducteur que le fait d'être adorée par celui qui raille tout autre

chose, serait pour la fierté — et c'est peut-être ainsi qu'elle pourrait se méprendre sur cette émotion religieuse.

En présence d'autres personnes sa fierté se dessine avec encore plus de clarté ; peut-être y a-t-elle été dès le commencement, mais je n'ai pas eu le temps de la découvrir. C'est même parfois moi qui en suis victime ; l'autre jour cela eut lieu de façon tellement désagréable que ceux qui étaient présents en restaient interdits. En soi c'était peu de chose. Beaucoup de choses sont permises à une jeune fille, et peut-être ne s'agit-il que d'un badinage. Si seulement j'étais tranquilisé en moi-même, mais là je crains des luttes pires. Et si c'est autre chose qu'un badinage, alors je soupçonne un malentendu béant. Pourvu cependant qu'elle ne pense pas que ces symptômes, à ses yeux sans doute étranges, ne soient que des impressions érotiques, provoquées par un adorateur qui rend le culte à une déesse. Ainsi, elle considérerait donc mes sentiments religieux comme érotiquement vains. Assurément, on s'humilie sous Dieu et sous les rapports éthiques, mais non pas sous un autre être. Il est vrai qu'intérieurement je suis un être tout autre qu'extérieurement, mais du point de vue religieux je n'ai jamais raillé personne. Le religieux est mon principe d'égalité, et mon âme n'est pas exactement disposée à des chamailleries sur la question de savoir chez qui de nous il y a quelque chose d'extraordinaire.

Je suis loin de désirer quelque tendresse excessive de l'inclination amoureuse, mais je pourrais bien souhaiter qu'elle s'exprime un peu plus, afin de pouvoir me rendre compte de ce qui se passe en elle. Je crois au fond que malgré tous mes efforts elle me considère comme un critique très sévère, et que c'est cela qui étouffe sa liberté de parole.

Le 7 février. Minuit.

Quand la baleine est blessée, elle cherche le fond de la mer et souffle des jets de sang, — elle a la mort la plus effrayante ; le hareng meurt tout de suite, et quand il est mort, il est raide mort. Mais parfois la baleine reste tout à fait tranquille, bien qu'elle ne soit pas morte. Si parfois, à l'instant de la passion, je souffle du sang, j'ai l'impression qu'un vaisseau sanguin se rompt ; quand la parole perce, je peux aussi rester tout à fait tranquille, mais cela ne signifie pas que je sois mort. Que le pathos est donc une puissance énigmatique ! En un sens on peut serrer le tout et le faire entrer dans sa poche de gilet, mais quand la passion allume le feu, on s'aperçoit que ce petit rien du tout est un océan de feu.

A présent je veux débiter d'une autre façon, je vais réfléchir sur la question. Comme si je n'étais qu'un observateur qui doit présenter son rapport. Je sais bien que cette objectivité ne m'aidera

pas, et elle ne doit pas non plus le faire, mais j'ai besoin d'épuiser ce qu'il y a de presque comique dans la question. Quand je l'aurai fait et que je me serai débarrassé de cette bouffonnerie, je serai bien de nouveau disposé à assumer la charge de façon tragique.

Voici le rapport. C'est une jeune fille qui, bien qu'heureusement douée d'amabilité féminine, manque d'une chose : de données religieuses. Par rapport au religieux, elle se trouve à peu près au point suivant (point qui, il est vrai, n'est que rarement indiqué par le prêtre dans son registre officiel, car elle sait très bien « lire ») : pour elle Dieu représente à peu près ce qu'on a en vue en pensant à un vieil oncle débonnaire, qui facilement fait tout suivant les désirs de l'enfant. C'est pourquoi on estime infiniment cet oncle. En outre on a une certaine crainte inexplicable de Dieu qui cependant ne se développe pas. Lorsque dans le recueillement on s'est installé dans l'église, cela représente, du point de vue purement esthétique, une vision charmante. Mais il n'est pas question de résignation, de résignation infinie, de rapports spirituels, de rapports spirituels absolus avec l'esprit. Cette jeune fille s'approprie le religieux et en parle sans hésiter. Et de même que l'esprit propre à la jeunesse raisonne en général présomptueusement à perte de vue, ce qui précisément du point de vue féminin est gentil, de même elle le fait religieusement aussi. Elle aime un homme plus que Dieu, elle jure sur Dieu, elle conjure au nom de Dieu et, cependant, par rapport au religieux elle n'est romantique que dans la table de Pythagore et *valore intrinseco*, par rapport au religieux, elle n'est qu'un écu de mauvais aloi.

Si à présent son adversaire était un homme purement positif, elle répondrait probablement à cette apostrophe en rappelant les écoliers qui se disent entre eux, « Oses-tu dire : par Dieu ? » Mais il est tout le contraire, il est de conception religieuse, son romantisme est la dimension de l'infini où Dieu est un dieu puissant et soixante-dix ans un trait de plume, et toute une existence humaine un temps d'essai, et la perte de son seul désir une chose à laquelle il faut s'attendre si on veut se lier avec Lui, parce que, comme l'Éternel, il a une large idée du temps et dit à celui qui le cherche : « Oui, ce n'est pas encore le moment, attends un peu. » — « Combien de temps ? » — « Oh ! disons soixante-dix ans environ. » — « Mais bon Dieu ! l'homme peut entretemps mourir dix fois ! » — « Il faut bien me laisser cela, car pas un passereau ne tombe sur la terre sans ma volonté, à demain donc, à demain de très bonne heure » ; c'est-à-dire dans soixante-dix ans, car, puisque mille ans sont pour Lui comme un jour [deuxième Épître de St. Pierre, III, 8], il s'ensuit que soixante-dix ans représentent exactement une heure cinquante-six minutes et trois secondes. L'adversaire est ainsi construit que, par rapport à cela, il considère que la tâche consiste à

ne pas se fâcher contre Dieu parce qu'il est grand, mais à considérer sa propre insignifiance, non pas à se quereller avec Dieu parce qu'il est éternel — ce qui ne serait pourtant jamais une faute mais une misère chez le temporel par le fait de n'être rien, il pense que la tâche est de tenir bon, de ne pas vouloir troubler pour soi-même le seul amour qui soit heureux, de ne pas démeriter de la seule admiration qui soit bienheureuse, de ne pas manquer la seule espérance qui tienne bon, exactement comme la tâche est de tenir bon. Enfin, puisqu'il est ainsi construit, il s'ensuit que si quelqu'un réussit à transformer ses rapports avec lui en un rapport avec Dieu, alors le « par Dieu » de l'écolier devient absolu, et il est lié pour le temps et pour l'éternité. Enfin, il a assez de circonspection pour ne pas respecter ce « par Dieu » dans la bouche de tout passant, mais il est lié à cette jeune fille-là, et elle n'a point de scrupules en s'en servant. Bien qu'il sache que la réplique est dans sa bouche une interjection par laquelle elle ne se sentira pas du tout liée du point de vue religieux, parce qu'en somme elle ne se trouve que dans la dialectique du désir, de l'agréable et du désagréable, bien qu'il le sache, dis-je, cela ne lui sera d'aucune aide, — car en vertu de son rapport avec Dieu il doit honorer la créance jusqu'au dernier sou.

Il y a quelque chose de profondément comique dans cette disparité. Il est évidemment permis à tout le monde de jurer sur Dieu. Généralement on a l'habitude de se servir de catégories éthiques pour juger de l'attitude de celui qui jure, — on dit ou bien qu'il est dans la vérité ou bien qu'il est un hypocrite. Mais ce procédé ne suffit pas du tout et il peut faire beaucoup de tort, car une telle individualité pourrait aussi bien n'être que comique. Je ne peux pas arriver à le comprendre autrement. Même si je prends un exemple de plus d'importance, cela peut se réaliser. Quand le pharisien de l'Évangile [Évangile selon St. Luc, XVIII, 10 et 12] est dépeint comme un hypocrite, ce n'est correct qu'en tant qu'il se sent meilleur que les autres hommes, — par contre, ce qu'il dit de plus est comique sitôt qu'on veut se l'imaginer. Que l'on s'imagine une individualité qui parle avec Dieu dans la prière et qui aura l'idée de parler ainsi : je jeûne trois fois la semaine, je paie la dîme de la menthe et du cumin [Évangile selon St. Matthieu, XXIII, 23]. C'est aussi comique que l'homme qui, tombé dans le fossé, se croyait à cheval. Car le pharisien pense qu'il parle avec Dieu, tandis que, d'après ce qu'il dit, il est assez clair qu'il parle avec lui-même ou avec un autre pharisien. Si par exemple un cabaretier à l'église parle avec Dieu dans sa prière et dit : je ne suis pas comme les autres cabaretiers, qui ne donnent que le poids imposé par la loi, je donne largement et en plus pour le nouvel an, il n'est pas hypocrite mais comique et il est clair qu'il ne parle pas avec Dieu mais avec lui-même en qualité de cabaretier, ou avec un des autres cabaretiers.

C'est pourquoi on ne devrait jamais appeler Dieu à l'aide quand il s'agit d'un désir, car par cela on se lie soi-même de manière absolue. Si le désir n'est pas exaucé, cela ne signifie pas du tout que Dieu et moi nous soyons quittes, car il faut bien qu'on s'en rapporte à Lui, mais que moi je dois tenir ma parole, que je dois à tout instant insister sur le fait qu'il était et qu'il reste mon seul désir, mon seul désir tellement sérieux et tellement éternel que j'ai osé lui donner une expression religieuse. Car si après quelque temps je me présente avec un nouveau désir et que je convoque immédiatement Dieu de nouveau, de même que des parents trop sensibles convoquent le médecin pour rien, qu'arrivera-t-il alors ? alors je me serai payé la tête de Dieu et j'aurai montré en outre que j'étais une individualité comique qui, loin d'être un hypocrite, présomais que le fait de prier Dieu était la même chose que de tapoter la joue de papa et de dire : s'il te plaît, s'il te plaît.

Et ici se termine le rapport ; ma raison a reçu son tribut, maintenant je ne lui dois plus rien. Viens maintenant et reste auprès de moi, toi ma douleur bien-aimée ! Extérieurement, elle ne peut plus être à moi (ou, si c'était possible, oh ! si c'était possible !), mais la pensée que spirituellement elle ne serait pas là où je suis, cette pensée jette le trouble partout. Un être ne peut donc pas en comprendre un autre, n'y a-t-il donc aucune égalité dans le religieux ? — Pourquoi l'ai-je entraînée dans le courant, pourquoi ai-je pris la responsabilité de l'application d'une autre mesure pour l'existence d'une jeune fille, mesure qui ne peut que nous troubler tous les deux ! Oui, maintenant c'est trop tard. Même si tout finit bien, même si elle se sauve elle-même de la misère ou si elle ne s'est jamais trouvée si profondément plongée en elle, pour moi, cependant, le religieux représente tellement le vrai sens de l'existence que je suis effrayé à la pensée qu'elle ne serait guérie que dans les déterminations du temporel. Quand on n'a pas un tel souci, il est assez facile de rompre les rangs dans une magnificence absurde de splendeur : comme un élu ; mais, si la mesure, même grande, que je lui appliquais, a troublé sa vie, alors elle me retient avec la sienne, fût-elle même petite, avec sa petite mesure elle est pour moi un énorme potentat parce que, sans elle, je ne peux achever aucune conception de la vie, puisque à travers elle j'ai de la sympathie pour tout le monde. Sans connaissance particulière des hommes, le fait qu'on osait exiger le religieux de tout être m'a été une consolation et comme ma victoire sur la vie. Et cependant, ici je me suis heurté à une individualité, dont je ne sais pas si j'ose l'exiger, et à laquelle je fais peut-être du tort. Mais, d'autre part, s'il existe une seule individualité de cette espèce et si donc le religieux doit être accouplé avec le génie et le talent, alors je suis impuissant, car cette pensée est au fond la pensée de ma vie, celle qui me donne à

moi-même la franchise de ne pas envier l'homme supérieur, l'homme favorisé, et la tranquillité de l'esprit qui me permet de ne pas m'inquiéter jusqu'à la perplexité au sujet de la misère de celui qui, extérieurement, est plus misérable que moi.

De plus, supposez qu'à la fin elle m'admire peut-être plus qu'elle ne m'aime, qu'elle ait la triste idée que je suis quelque chose de grand. Combien ne sera-t-il pas alors difficile pour elle, après avoir été peut-être enivrée de rêver que je l'adorais, de se remettre d'une telle impression ? Et c'est encore ma faute qu'elle soit tellement humiliée ! Quand on n'a pas un tel souci je peux bien comprendre qu'il est tentant de compter parmi les hommes supérieurs, sur lesquels les yeux de la multitude sont fixés, mais pour moi ce ne l'est pas, moi, je désirerais être comme un soldat dans le rang qu'on ne distingue pas des autres.

Je n'ose même pas donner une expression vraiment religieuse à mon existence extérieure, par crainte qu'elle se méprenne sur cela et se risque dans l'infini. Elle ne le peut pas, pas encore. Ce qui doit la sauver, c'est une certaine santé temporelle — c'était ma première pensée qui n'a pas varié. Je suis convaincu que, même à l'instant le plus décisif, quand je plaçais le divorce entre nous, elle ne concevait pas la résignation. Ou bien elle a pensé : maintenant je meurs et tout est fini ; mais ce n'est pas se résigner ; ou bien elle a espéré de manière tout à fait immédiate, mais ce n'est pas se résigner ; ou bien elle s'est dressée en elle-même en vertu de sa santé naturelle et a été stimulée à vouloir saisir, précisément à ce moment-là, le temporel, mais ce n'est pas se résigner.

Silence donc ! il s'agit d'être aussi inexpressif que possible. Tout signe de moi ne ferait que troubler et, ce qui est le plus dangereux, aiderait peut-être pour un moment. Toutefois, elle doit être stimulée pour que l'état de souffrance ne devienne pas habituel. L'état de souffrance ! mais je ne sais même pas avec certitude si elle est souffrante.

Que la réflexion est donc inépuisable ! Elle se comporte au fond comme Tordenskjold [fameux officier de marine danois, né en Norvège (1691-1720)] : ce sont toujours les mêmes troupes dont elle se sert, mais aussitôt qu'elles ont paradé elles tournent par une rue traversière, changent d'équipement et la parade est recommencée — par troupiers innombrables.

Le 12 février. Le matin.

Il y a aujourd'hui un an. Ce n'est pas sans attention qu'elle m'écoute lire une œuvre religieuse ou une autre ; moi-même je me développe de plus en plus vers le religieux. Jusqu'ici je n'ai pas pu gagner assez d'insouciance pour exprimer l'inclination amoureuse

de façon plus érotique, et je n'ai pas non plus le cœur de le faire. D'abord ce qui fatigue, la jouissance de l'inclination amoureuse suivra bien plus tard.

Pourvu que je n'aie pas vu trop grand, pourvu que le tout ne soit pas pour elle trop grave ! bien que toute bouderie et toute dureté religieuses soient étrangères à ma nature et, surtout par rapport à elle, dont la présence me rend aussi doux que possible.

Alors je parle aussi un peu plus facilement avec elle, je converse. En vérité, cette conversation présente pour moi un enchantement dont je ne m'étais jamais douté. Quel plaisir quand je pense à l'avenir, car cette conversation continuera à mes yeux à avoir quelque chose de tellement attrayant, de tellement rafraîchissant pour mon âme que je ne demande aucun autre soulagement que celui-là. Elle n'a presque pas de réflexion, mais elle ne bavarde pas non plus, elle dit une chose ou une autre comme cela lui vient à l'idée. Ma réflexion s'empare immédiatement de ce qu'elle a dit, — une petite modification et je l'ai transféré dans ma sphère, et c'est ainsi que la conversation alterne. Ensuite elle exprime quelque chose à sa manière spontanée, — une petite modification, parfois simplement la retouche d'une modulation, et la remarque me donne satisfaction et m'amuse. Enfin, elle ne peut concevoir pourquoi un mot d'elle peut m'amuser autant, cependant elle a l'air d'être assez contente de l'animation apparente qui règne dans la conversation. S'exprimer lui fait plaisir, et ensuite elle s'étonne en voyant ses remarques l'objet d'une si grande attention, j'ajoute une petite réflexion, elle m'enchanté — et alors nous sommes tous les deux contents. Il me semble réellement découvrir que je possède quelques qualités qui pourraient faire un assez bon époux de moi, j'ai du goût pour les choses insignifiantes, je me rappelle les détails, j'ai quelque talent pour rendre les choses un peu plus importantes, ce qui dans l'ensemble est très bien par la suite. Si seulement je savais comment devenir un mari modèle, je ne marchanderais ni mon temps ni mon application. Mais malheureusement, mon extrême réserve constitue une tare, et être quelque chose à moitié m'est un calice d'amertume.

Le 13 février. Minuit.

Si seulement quelque chose arrivait ! Maintenir son âme en extase de semaine en semaine, et maintenir toutes les réflexions innombrables le pied en l'air, avoir tout prêt et prêt à tout instant, parce qu'on ne peut pas savoir s'il y a lieu de s'en servir, ou ce dont il faut se servir !

Aujourd'hui je l'ai vue. Elle était pâle. Oh ! quand on a une âme remplie d'angoisse, quand grâce à celle-ci on a le sentiment des présages, alors une telle pâleur peut prendre de l'importance.

Macbeth devient furieux simplement parce qu'un messenger, qui arrive avec des renseignements désagréables, est pâle [Shakespeare, *Macbeth*, acte V, scène III : ce messenger annonce l'avance de l'armée anglaise à Dunsinan]; mais ici c'est évidemment la pâleur qui constitue le renseignement. Et pourtant, le certificat médical semble indiquer qu'en général elle se porte bien, — tout au moins je l'ai entendu dire chez la famille Hansen, où il y avait son médecin et où on parlait d'elle ; en effet, quand en raison des rapports entre les familles et de la présence du médecin, j'eus un doute et que pour me rassurer je demandais : « Qui est-ce qui se porte si bien ? » les mots mêmes que le médecin avait prononcés quand j'entrais, ils furent gênés ; quand, non sans une pointe de malice, je dis que je n'étais pas étonné qu'un médecin soit surpris par ces propres paroles si rarement prononcées : elle se porte bien, — mais alors, qui était-ce ? le médecin se ressaisit et répondit : « Oh ! c'était madame Fredriksen. » — « Bon Dieu », dis-je, « madame Fredriksen a-t-elle été malade ? C'était elle dont le mari était maire de la ville de Skanderborg [ville de l'île de Seeland] et qui plus tard fut déplacé à la Seeland, quoi ! c'est étrange », etc. Ensuite j'entretins l'honorable famille et le médecin pendant plus d'un quart d'heure au sujet de la dite dame. Il était clair que la situation leur était aussi pénible que possible. Ensuite le médecin partit et je commençais une conversation à son sujet et au sujet des nombreuses familles dont il était le médecin particulier, mais, disais-je, je n'avais jamais su qu'il était le médecin de madame Fredriksen. Cela, je n'avais pas osé le dire en sa présence, car il était très possible qu'il avait dit vrai, mais la famille ne le savait peut-être pas et savait par contre que c'était un faux-fuyant qu'il avait trouvé. De cette manière il ne vous manquera jamais de quoi défrayer une conversation. Mais c'était d'elle qu'ils avaient parlé, j'en suis sûr, car je savais que moins d'une demi-heure avant le médecin avait été chez elle et que, sans aucun doute, il était arrivé directement de là. Et voilà donc le certificat du médecin. Par contre, je l'ai vue pâle. Quelle torture de devoir observer un phénomène, si le phénomène lui-même se modifie par rapport à l'observateur.

Elle avait, je le sais, autrefois envie d'être quelque chose d'extraordinaire, une artiste, un écrivain, une virtuose, bref de briller dans le monde. Il était évidemment possible, tout au moins psychologiquement correct, qu'un événement malheureux pût exercer une impulsion décisive à cet égard. Bien vrai, je n'ai jamais compris comment elle a pu avoir cette idée, comment elle s'est ainsi méprise sur son propre compte : autant elle était charmante, aussi peu

avait-elle de talent particulier. S'il y en avait eu, je m'en serais sûrement aperçu, car ma mélancolie y aurait immédiatement vu une souffrance en plus parce que j'aurais compris qu'elle exigerait beaucoup de la vie. Mais une catastrophe peut évidemment recréer un être humain et ce désir, cette aspiration étaient pourtant peut-être un pressentiment légitime de son âme. Quoi d'étonnant que je ne l'aie pas compris, moi, qui dès ma prime jeunesse ai vécu dans la contradiction constante, qui dans mes rapports avec tout le monde en particulier étais tenu pour doué, tandis qu'au fond de moi-même j'étais convaincu d'être bon à rien.

Je suis franc et libre, oisif, je ne suis le serviteur d'aucun homme, d'aucune autre femme, d'aucunes circonstances de la vie ; je reste à l'affût dans mon bateau pour voir si un phénomène quelconque n'apparaîtra pas là-bas. Si par exemple elle pouvait s'y montrer comme un objet d'admiration, elle serait quelque chose pour moi, ce serait l'existence la plus heureuse que je pourrais m'imaginer : caché, la voir admirée, caché, risquer la dernière pensée et le dernier liard, pour que l'admiration puisse se donner libre jeu. Comme l'impatience bouillonne déjà en moi ! Je peux circonvenir les gens par de belles paroles, je peux mentir, je peux tout prouver, flatter, serrer la main d'un journaliste, écrire moi-même des articles jour et nuit — et l'admiration est après tout à vendre contre de l'argent et de la sagesse. J'abandonne tout, mon lot heureux fut donc d'oser travailler caché, pour elle. Et quand le but est alors atteint, quand la douleur a exalté son âme, quand le bonheur, la faveur et la flatterie rivalisent d'efforts pour parer cet être parfait, quand son âme s'enfle jusqu'à l'excès — et quand alors elle passe devant moi avec un air triomphant, alors j'oserai tranquillement la regarder, mes regards ne peuvent pas la troubler, car l'existence l'a précisément défendue contre moi.

Mais il faut tout de même avoir quelque chose à quoi se tenir. Je ne ferai pas de sitôt à nouveau la chasse aux nouvelles, la dernière m'a assez fait sentir ce qu'il y a de ridicule dans mon imagination. Si cela ne m'a pas appris autre chose, j'ai tout au moins eu une idée de ce que signifient les critiques littéraires. Je n'ai jamais pu prendre au sérieux l'activité d'un critique littéraire, mais au seul soupçon parfaitement gratuit qu'elle pouvait en être l'auteur (car la rumeur disait que c'était une dame), je mis tout en œuvre afin de convaincre les gens qu'il s'agissait de quelque chose de remarquable.

Le 30 février. Le matin.

Il y a aujourd'hui un an. Non, je ne peux pas croire que je fais autre chose que de la rendre malheureuse. Il y a et il reste une disparité sans fond entre nous, elle ne me comprend pas et je ne la

comprends pas, elle ne peut pas trouver plaisir à ce qui me fait plaisir et ne peut pas se désoler de ce dont je me désole. Toutefois, puisque j'ai commencé, je tiens ferme, mais je veux être honnête. Je lui avoue que je considère sa liaison avec moi comme un sacrifice de sa part, je lui ai demandé son pardon parce que je l'ai entraînée dans le courant. Je ne peux pas faire plus. Assurément, je n'avais jamais rêvé que je m'humilieras à un tel degré devant un autre être. Enfin, il est évident que ce n'est pas devant elle que je m'humilie, c'est devant nos rapports et devant ma tâche éthique, mais il faut que je me résigne à le dire à quelqu'un, et si je le dis ce n'est pas exactement pour rire que ma disposition d'âme m'amène à le dire. Au fond, cela n'a pas grande importance, car puisqu'elle n'en saura rien, elle ne peut pas se l'expliquer, — mais voilà encore une fois l'absence d'accord.

Le 30 février. Minuit.

Je l'ai vue aujourd'hui sur la place de Hauser. Rien de changé. Il est pourtant heureux qu'elle me voie si souvent. Je sais en moi-même que je ne me dérange jamais, pas d'une semelle, pour la voir, cela je ne l'ose pas, mon existence doit exprimer l'indifférence absolue. Si je l'osais, et si je n'avais pas ma sagacité hypocondre pour me surveiller et pour flairer les possibilités, j'aurais depuis longtemps établi ma demeure non loin d'elle, seulement pour la forcer à me voir. Il n'y a rien de plus dangereux pour une jeune fille en son état que de vous perdre de vue et par cela de donner à l'imagination l'occasion de rêver.

Elle doit être stimulée pour qu'elle n'aille pas s'amollir, ni devenir ceci ou cela, et pour qu'elle ne se désole pas, ni ne vainque. Enfin, je pense aussi que cela réussira. Une correspondance avec un ami à la campagne, c'est-à-dire avec quelqu'un en qui je ne crois pas, a été communiquée en copie à mon homme de confiance qui m'importune. Naturellement, de la part de l'ami, cela a eu lieu sous le sceau du secret le plus profond et, sur la demande du secret le plus profond, il l'a confié ensuite par écrit à sa bien-aimée à Holbaek, et alors ça marche et même en grande vitesse. On se plaint parfois des lenteurs du service postal — quand on a la chance d'avoir l'amie d'un ami pour porter les lettres, alors la vitesse est assurée ; je pense qu'elle court à pied à la capitale simplement pour débiter son secret à la connaissance de celle à qui il était destiné. Il n'y a après tout rien de plus sûr dans ce monde qu'un ami au sujet de qui on sait avec certitude qu'il révèle tout ce qu'on lui confie, rien de plus sûr pourvu qu'on prenne garde à ce qu'on lui confie. On ne peut compter sur un ami si on lui demande de raconter ceci ou cela, mais si on lui confie ce qu'on désire faire connaître, et en secret, alors on

peut être tout à fait sûr qu'alors ce sera communiqué. C'est en outre une rare chance si un tel ami de son côté a un ami et que cet ami de son côté ait une amie — alors tout marche avec la vitesse de la foudre. Et c'est ainsi que ma correspondance est assurée par l'amitié.

Plus on souffre, plus, je crois, on prend le goût du comique. Ce n'est que grâce à la souffrance la plus profonde qu'on acquiert la vraie autorité dans le comique, qui par un seul mot transforme par enchantement l'être raisonnable, qu'on appelle un être humain, en une caricature. Cette autorité ressemble à la sécurité d'un agent de police, quand sans plus il fait usage de son bâton et ne tolère aucun cancan ni aucune interception de la circulation. Celui qui a été battu riposte, il fait des récriminations, il veut être respecté comme citoyen, il veut un procès ; à l'instant même suit un nouveau coup du bâton et on entend : s'il vous plaît, circulez, ne vous arrêtez pas ! Vouloir s'arrêter, protester et exiger un procès, c'est l'expression de l'essai d'un imbécile pathétique pour passer sérieusement pour quelque chose, mais le comique montre un autre côté de cet individu-là, exactement comme l'agent de police qui en vitesse le fait virer et, en le regardant de derrière, le rend comique à l'aide du bâton.

Toutefois, ce comique doit être acquis de façon tellement douloureuse qu'on ne peut pas exactement le désirer. Mais le comique s'impose à moi surtout chaque fois que ma souffrance me met en rapport avec d'autres gens.

La correspondance contient un renseignement confidentiel concernant mon histoire d'amour. Tout est correct, surtout les noms, les années et les dates, mais le reste est pour la majeure partie de la fiction. Je suis tout à fait convaincu que de toute impossibilité elle ne peut pas avoir une conception sérieuse de moi et de nos rapports ; pour cela j'ai trop embrouillé la question et l'ai transformée en une lettre magique qui peut signifier n'importe quoi. Tout devait être livré à sa propre appréciation, et de ma part elle ne devait à aucun prix posséder d'interprétation authentique, car alors elle ne serait jamais guérie. Mon suprême souhait pour elle est qu'elle se retrouve entièrement elle-même, et pour cela je risquerai tout. La moindre indication sûre suffirait pour que dans le silence elle conserve de moi une impression qu'elle ne doit pas avoir.

Mes palabres pendant les deux mois, ma sortie assurément pas brillante mais tout au moins fidèle à mon caractère, étaient calculées à donner l'impression d'un homme corrompu. C'est là la conception principale. Car une telle conception contribue à ce que sa souffrance devienne à l'instant même tout à fait autopathique, libre de toute sympathie, et a pour effet que sa souffrance ne lui devienne pas du tout dialectique, comme si elle avait un tort

quelconque, quelque chose à se reprocher. C'est par cette même voie qu'il faudrait procéder à présent. Qu'est-ce qui a alors l'effet le plus stimulant ? Je pense que c'est lorsqu'un tel gredin montre qu'il a tout de même une certaine sympathie pour la pauvre fille. Un coquin se trouve cependant en dehors du bien, mais s'il a assez d'audace pour vouloir communiquer avec le bien à travers une certaine sympathie presque chevaleresque — je ne connais rien de plus révoltant. Cette perfidie confidentielle dont je viens de parler porte justement l'empreinte de cette sympathie. Elle est sans passion, mais dans la forme de la civilité. Afin de maintenir l'ambiance correcte j'ai toujours, en écrivant, pensé à quelqu'un qui souffrit ou qui souffre du mal de dents, et de l'état de santé de qui on se soucie non sans sympathie.

Il m'a d'ailleurs été abominable d'écrire tout cela, non pas à cause d'elle, car j'espère que ce lui sera utile, mais à cause de ceux par les mains desquels cela passe, et ceci pour une raison tout à fait particulière. Je suis convaincu et je parie cent contre un : tous les trois diront après l'avoir lu : « Oh ! il n'est tout de même pas si méchant que je croyais, il a tout de même un peu de sympathie. » Il est incroyable de voir à quel point les gens sont imbus de stupidité par égard à l'éthique. En étant assez audacieux pour vouloir être au plus haut point odieux, on devient un homme assez décent, presque aussi bon que la plupart des gens ; car, bon Dieu, tant de gens ont après tout eu une histoire d'amour et ont tranquillement laissé une jeune fille attendre, toutefois si on montre un peu de sympathie on est considéré comme assez brave. Et pourtant, le fait d'être un coquin n'est pas sans espoir, le sauvetage est possible ; mais pouvoir montrer sa sympathie d'une telle manière témoigne sans aucun doute qu'on a compromis son salut.

Et maintenant au repos, je retire toutes mes pensées de la fatigue de l'intrigue, je ne les rassemble que sur elle, sur mon souci et sur mon désir. Je ne veux être troublé par rien, mais je veux aussi faire ce que je considère comme mon devoir. Peut-il être juste à cause d'une bonne action d'être un fou dans ce monde ? [Brutus simula l'imbécilité afin de pouvoir renverser Tarquin le Superbe] alors il est aussi défendable, il me semble, d'être intrigant, ou plutôt, j'aurais craint une anxiété et des regrets tardifs si j'avais négligé un moyen quelconque. Je n'ai pas grande confiance dans les intrigues, non pas parce que je ne calcule pas tout de mon mieux, mais parce que l'affaire m'est de tant d'importance.

Oh ! douleur mélangée ! nous nous séparons de plus en plus, il y a entre nous une vie, et il me semble maintenant qu'une éternité se trouve entre nous si elle se détache vraiment de moi. J'ai l'impression presque de servir deux maîtres : je fais tout pour la dégager, pour anéantir tout entre nous, et alors j'élève aussi mon

âme pour qu'elle se maintienne sur la pointe de mon désir, afin que mon désir, si jamais son accomplissement était possible, puisse être aussi ardent à l'instant où elle sera pour toujours perdue pour moi qu'il l'était quand tout favorisait nos rapports, de même qu'il était plus fort que jamais quand elle se jetait à mes pieds en m'implorant. Ce n'est pas difficile de désirer quand on est jeune, mais maintenir l'âme dans le désir quand des rancœurs secrètes et une angoisse de mort rongent la force n'est pas facile. Il n'est pas difficile de faire des cabrioles quand le cheval est jeune et impétueux, quand il est en haleine, il est plutôt difficile de ne pas les faire, mais quand il est fatigué, quand il avance en chancelant, quand à chaque pas il est prêt à tomber — faire des cabrioles alors, cela le cheval ne le peut pas. Mais l'esprit vivifie [deuxième Épître aux Corinthiens, III, 6] et, comme l'a dit un vieux roi : un roi peut mourir mais il ne peut pas tomber malade ; et de même je me console à la pensée que je peux mourir mais non pas me fatiguer. Car, qu'est-ce que cela veut dire d'avoir de l'esprit sans avoir de la volonté, et d'avoir de la volonté sans l'avoir sans mesure, puisque celui qui ne l'a pas sans mesure, mais à un certain degré seulement, ne l'a pas du tout ?

Le 28 février. Le matin.

Il y a aujourd'hui un an. Pourvu que je garde courage et persévérance. J'atteindrai au religieux avec elle, c'est une sécurité, une assurance sur la vie ; hélas ! ou n'est-ce qu'une prudence semblable à celle de verser des contributions à la caisse des retraites aux veuves ? D'ailleurs, il n'y a rien que je ne sois prêt à faire et je développe de plus en plus mes aptitudes. Sa jeunesse exige toute fatigue de ma part ; et je suis aussi juvénile qu'il m'est possible. Je crois au succès. Il y a quelques jours, quelqu'un, en parlant de nous, disait que nous étions un vrai couple de fiancés. Bien entendu, c'est bien cela que nous sommes : elle en vertu de ses dix-sept ans et moi en vertu de la jambe artificielle dont je me sers. La tromperie réussit, comme les tromperies me réussissent toujours. Car je réussis rarement à m'exprimer de manière simple, mais indirectement et frauduleusement, là je suis un maître. C'est comme si c'était une disposition naturelle chez moi, une réflexion innée. Mais j'apprends aussi autre chose, j'apprends le comique radicalement : un jeune fiancé sur une jambe artificielle ! J'ai l'impression d'être un Capitaine Gribskopf [capitaine invalide, ayant une jambe de bois et un emplâtre sur l'un des yeux, dans une opérette de Stephani le jeune]. Toutefois ce comique, mon secret, n'entend pas raillerie. Je ne crains pas la fatigue, car je me réjouis en pensant à elle, mais c'est le malentendu que je crains.

Le 28 février. Minuit.

Il ne manquerait que cela : elle me cherche, c'est évident. J'ai donc frappé en l'air, elle doit avoir un reste de sympathie, un nerf qui sent encore sympathiquement la douleur que je lui cause. Elle ne peut pas encore avoir reçu le renseignement confidentiel, quelle chance que j'aie eu l'idée de le lui envoyer. Elle ne s'apercevra de rien à ma mine. Mon visage n'est pas un journal d'annonces ou, en cas de besoin, il est un journal pour des annonces tellement mélangées que personne n'arrive à y comprendre quelque chose.

Mercredi dernier déjà j'avais été frappé de constater que c'était le deuxième mercredi que je l'avais vue sur la place de Hauser. Elle sait depuis quelque temps que tous les mercredis à quatre heures précises je passe par là, que j'ai des affaires avec quelqu'un qui y habite. Si elle me recherche, j'ose affirmer au fond de moi-même que je n'ai pas fait une semelle de mon chemin pour la chercher. C'est presque fou comme j'ai peur de faire quelque chose qui soit apte à lui donner l'éveil, et ma crainte me fait alors supposer qu'elle est aussi accessible aux moindres influences que moi-même.

Il fallait le vérifier. A quatre heures moins cinq je me trouvais à la place de Hauser et entrais dans la boutique du bijoutier.

Parfait, deux minutes après elle arriva. Elle allait lentement, regardait autour d'elle et se tournait du côté de la rue de Tornebusk d'où j'avais l'habitude de venir. C'est en soi une idée excellente de se rencontrer dans les rues, où le hasard est toujours à la disposition avec une explication. Mais depuis que je me suis séparé d'elle, j'ai commencé une lutte ininterrompue avec la puissance qu'on appelle le hasard, afin si possible de la supprimer, ce pourquoi on n'a pas besoin de la force des armes, mais surtout de mémoire, une mémoire qui est aussi mesquine que le hasard lui-même. Je sortis de la boutique en vitesse, et en faisant le détour par la rue de Suhm, j'arrivais de la rue de Tornebusk à quatre heures précises, tout à fait comme d'habitude.

Nous nous sommes rencontrés et nous nous sommes dépassés l'un l'autre ; elle fut un peu confuse, peut-être parce qu'elle était un peu inquiète à la pensée d'avoir quitté le droit chemin, ou un peu fatiguée d'avoir guetté le terrain ; en hâte elle a détourné les yeux et évité mon regard.

Une chose est claire, mes machinations sont assez vaines, mais autre chose est claire aussi, elle possède des forces après tout.

Pour moi il n'y a rien à faire. J'arrive tous les mercredis à quatre heures exactes à la place de Hauser. N'y pas aller serait tout à fait imprudent. Je crois que je n'ai jamais été aussi avare du temps que je le suis avec cette heure-là, pour que le fait de venir trop tôt ou de

ne pas venir n'éveille pas chez elle le soupçon que je l'attendais ou que je l'évitais, ce qui de différentes manières prouverait la même chose, c'est-à-dire que je me soucie d'elle.

Le 5 mars. Le matin.

Il y a aujourd'hui un an. Quand un horizon plus clair apparaît devant moi, quand il me semble que tout doit réussir, quand une pensée heureuse pénètre mon âme, alors je me hâte chez elle, je suis réellement jeune, jeune comme on doit l'être dans les jours de la jeunesse. A ces instants-là je ne cherche aucun détour, je me lance avec la précipitation du désir afin de pouvoir me réjouir avec elle. Si j'étais toujours ainsi, si j'étais capable d'être ainsi, même à n'importe quel prix, on pourrait aisément se marier.

Je ne sais pas comment, en un sens plus profond, elle se porte et je ne veux pas non plus le savoir. Je ne veux pas non plus la forcer ou la brusquer, mais sa réserve prudente m'étonne et elle me semble n'être pas entièrement libre, c'est comme si elle avait peur de ma critique et craignait que ses remarques ne soient pas assez spirituelles. Tant ma nature a rendu difficile notre entente.

Le 5 mars. Minuit.

LE SONGE DE SALOMON

Le jugement de Salomon est assez connu, il a été capable de séparer la vérité de la tromperie et par ses jugements de se rendre illustre comme un prince sage ; son songe est moins connu.

S'il existe une torture de la sympathie, alors c'est de devoir rougir de son père, de celui qu'on aime le plus et à qui on est redevable, de devoir s'approcher de lui à reculons, le visage détourné, afin de ne pas voir sa honte. Mais y a-t-il une plus grande béatitude de la sympathie que d'oser aimer selon le désir du fils, et qu'ensuite le bonheur s'y ajoute d'oser être fier de lui parce qu'il est le seul élu, le seul illustre, la force d'un peuple, la fierté d'un pays, l'ami de Dieu, la promesse de l'avenir, loué dans la vie, glorieux par sa mémoire ! Heureux Salomon ! Voilà ton lot ! Chez le peuple élu (quelle bonheur d'y appartenir !) il fut le fils du roi (lot enviable !), le fils de ce roi qui parmi les rois fut l'élu !

Ainsi Salomon menait une vie heureuse auprès du prophète Nathan [Ier Livre des Rois, I, 8]. La force de son père, ses exploits ne l'entraînèrent pas à l'action, car il n'en avait évidemment pas

l'occasion, mais à l'admiration, et l'admiration fit de lui un poète. Mais si le poète fut presque envieux de son héros, le fils fut bienheureux dans son dévouement à son père.

Alors le fils fit une fois visite à son royal père. Pendant la nuit il s'éveille en entendant un bruit du côté où le père dormait. Il est saisi d'horreur, il craint que ce soit un misérable qui veuille assassiner David. Il s'approche à pas feutrés — il voit David dans la contrition de son cœur, il entend le cri de désespoir de l'âme du pécheur repentant.

Impuissant, il cherche à nouveau sa couche, il s'endort, mais il ne trouve pas de repos, il rêve, il rêve que David est un homme impie, répudié par Dieu, que la Majesté royale signifie la colère de Dieu à son égard, que sa peine est de porter la pourpre, qu'il est condamné à régner, condamné à écouter la bénédiction du peuple, pendant que la justice du Seigneur, cachée et en secret, juge le coupable ; et le songe fait sentir que Dieu n'est pas le Dieu des pieux, mais celui des impies, et qu'il faut qu'on soit un impie pour devenir l'élu de Dieu, et l'horreur du songe consiste en cette contradiction.

Lorsque David était étendu par terre, le cœur accablé, Salomon se leva de sa couche, mais sa raison était accablée. L'horreur le saisit lorsqu'il réfléchit à ce que c'était qu'être l'élu de Dieu. Il sentit vaguement que l'intimité de l'homme saint avec Dieu, que la sincérité de l'homme pur devant Dieu, n'était pas l'explication, mais que la faute cachée était le secret qui expliquait tout.

Et Salomon devint sage, mais non un héros ; et il devint un penseur, mais non un homme qui prie ; et il devint un prédicateur, mais non un croyant ; et il pouvait venir en aide à beaucoup de gens, mais il ne pouvait s'aider lui-même ; et il devint voluptueux, mais non repentant ; et il devint accablé, mais non pas élevé, et les forces de sa volonté succombèrent sous ce qui était au-dessus des forces de l'adolescent. Et il mena une vie agitée, fut ballotté par la vie, fort, surnaturellement fort, mais faible comme une femme quand il s'agissait des séductions hardies de l'imagination et de ses innovations merveilleuses, ingénieux sur les explications de la pensée. Mais une discorde avait été créée dans sa nature, et Salomon fut comme l'homme affaibli qui ne pouvait pas porter son propre corps. Comme un vieillard débilité il était assis dans son harem jusqu'à ce que le désir s'éveille et qu'il crie : frappez les tambourins, dansez pour moi, vous, les femmes ! Mais quand la reine de l'Orient vint le visiter, attirée par sa sagesse, son âme était riche et les réponses sages coulaient de ses lèvres comme la myrrhe précieuse qui coule le long des arbres en Arabie.

Le 7 mars. Minuit.

Mercredi dernier je ne l'ai pas vue. Elle a sans doute reçu le renseignement confidentiel ; il était vraiment confidentiel, il avait été confié à la faiblesse et à la mauvaise foi. Ou peut-être est-elle arrivée un peu plus tôt ou un peu plus tard, je ne le sais pas, moi je viens toujours à l'heure précise, ni une minute avant, ni une minute après, et non pas plus vite une fois que l'autre, je ne l'ose pas. Celui seul qui a une idée de la sagesse et de la ruse qui savent mettre à profit les choses même les plus insignifiantes, comprendra ce que signifie un tel renoncement ascétique à la moindre chose.

Ma tête est fatiguée ; oh ! si j'osais m'abandonner au repos et par le chant pénétrer le souvenir mélancolique. Oh ! si comme un défunt j'osais me débarrasser de la douleur et me souvenir de ce qui est beau. Mais je ne l'ose pas, car à l'instant même je la trompe ; je ne l'ose pas, car je vis, je suis au milieu de l'action, car la pièce est loin d'être terminée. La pièce n'est-elle pas terminée ? Pour moi, elle n'est assurément pas terminée, car ce qui suivra est d'autant plus loin d'être un épilogue que les fiançailles étaient plutôt un prologue, et que la pièce a commencé avec la rupture. Et pourtant, il n'y a aucune action, rien n'arrive, visiblement et invisiblement rien n'arrive, et tous mes efforts ont pour but de m'abstenir de l'action et, cependant, de me maintenir moi-même agissant *κατὰ δύναμιν* [selon les possibilités : terme d'art chez Aristote]. Alors, pourquoi toutes ces choses ? Pourquoi est-ce que je m'en occupe ? Parce que je ne peux pas agir autrement ; je le fais à cause de l'idée, à cause du bon sens, car je ne peux pas vivre sans idée, je ne peux pas supporter que ma vie n'ait pas de sens. Le peu que je fais donne tout de même un peu de sens, tout autre tentative pour oublier, pour recommencer, pour trinquer avec un ami ou avec quelqu'un qui soit animé des mêmes sentiments et que je puisse tutoyer, j'en suis incapable, bien que je comprenne qu'alors on attribuerait à ma vie un sens profond. La faute en est peut-être à mes yeux, mais je n'ai jamais vu une amitié où l'un poussait l'autre à tout risquer pour une idée qui concerne l'existence personnelle ; mais, parce que l'autre (*δέτερος*) [« l'autre » : une catégorie aristotélicienne] n'a pas la pudeur que chacun possède tout de même pour un temps assez long dans son for intérieur, j'ai vu que leurs fréquentations leur apprenaient à tous deux à marchander et à ne pas prendre les choses trop à cœur. Il n'y a qu'un rapport avec Dieu qui constitue une amitié vraiment idéalisante, car la pensée de Dieu pénètre afin de séparer les sens et les pensées, et tout radotage lui est étranger. — Je fais ce rien et ce tout, parce que c'est la passion suprême de ma liberté et la plus profonde nécessité de ma nature. Si Siméon le Stylite d'une manière ou d'une autre a pu concilier le fait de se tenir

debout sur une haute colonne et de s'incliner dans les positions les plus difficiles, et de chasser le sommeil et de rechercher l'épouvante tout en luttant pour se maintenir en équilibre, avec l'idée de Dieu, alors il a bien fait. Son erreur fut de l'avoir fait devant le regard des hommes, pareil à une danseuse et, incliné comme elle dans la position la plus difficile devant le parterre, d'avoir recherché les marques d'approbation du public. Cela, je ne l'ai jamais fait, mais je fais bien comme lui en chassant le sommeil et en tordant mon âme.

Ce n'est pas une maladie de la réflexion chez moi, car pendant tout cela mon idée directrice m'est claire comme le jour : faire tout pour la dégager et pour me maintenir moi-même sur la pointe du désir. Je ne m'avise pas tous les jours de nouveaux desseins, mais ma réflexion peut bien s'aviser de quelque chose de neuf par rapport au dessein. Je me demande si l'homme qui désire être riche dans ce monde est un malade de la réflexion s'il maintient ce désir de façon inébranlable et calculé tout d'avance sans modifier son premier plan, je me demande si c'est un malade de la réflexion s'il maintient sa première résolution mais, voyant que sa première méthode ne mènera à rien, en choisit une autre ? Si j'avais été un malade de la réflexion, alors j'aurais depuis longtemps agi dans l'extérieur et rompu avec mon dessein qui était de me tenir tout à fait tranquille et, cependant, de rester absolument vigilant. Oui, si je ne devais me tenir éveillé que comme une des filles d'honneur, et simplement tenir la lampe allumée tout en laissant mon âme sans passion, alors ce serait plus facile, mais cela je n'ose pas le faire, car alors je serais insensiblement transformé et ne pourrais pas me garder tout à fait inchangé à la pointe du désir et avec l'élasticité de la passion. C'est cela aussi ce que je veux ; si je suis transformé, c'est contre ma volonté ; Dieu merci ! Dieu en soit béni ! jusqu'aujourd'hui ce n'est pas arrivé.

Le 9 mars. Le matin.

Il y a aujourd'hui un an. Aucun nouveau symptôme. Je ne sais pas où nous nous trouvons, je ne veux pas mettre trop de hâte à faire une exploration quelconque.

Le 15 mars. Minuit.

Hier, je ne l'ai pas vue non plus. Peut-être cette rencontre sur la place de Hauser était-elle malgré tout accidentelle ou peut-être était-elle une tentative de sa part faite par sollicitude pour moi. Elle a peut-être reçu mon renseignement confidentiel, qui n'a peut-être pas du tout eu un effet stimulant, mais déprimant ; peut-être

choisit-elle à la fin de languir, d'être étourdie dans le soulagement sédatif d'une peine calme. Supposez qu'elle aille à la campagne et qu'elle ne veuille plus vivre avec son ancien entourage ; qu'elle ne puisse plus le supporter mais préfère posséder une expression énergique et décisive pour sa blessure, supposez qu'elle devienne dame de compagnie dans une famille de la noblesse ou gouvernante. Grand Dieu ! Avoir un tel créancier, qui a tous les droits sur ma vie ! Et ne pas oser acquitter la créance et que votre humiliation doive précisément consister dans le fait que vous ne l'osez pas ! Elle ne se représente probablement pas l'énorme pouvoir qu'elle exerce sur moi, qu'elle décide du cours de ma vie, que par une démarche telle que celle que je crains, elle peut me précipiter dans le désespoir le plus profond. C'est donc ainsi que la question se pose : si je réussis à la dégager ou si elle se dégage elle-même, bref, si elle redevient elle-même, alors je serai arrivé au point où je peux travailler pour ma propre cause, soucieux de ma propre douleur. Ma vie, avant que je me sois uni à elle, était comme un interrogatoire pénible sur moi-même, ensuite je fus interrompu et appelé à prendre les décisions les plus terribles, et quand à la fin j'aurai terminé, si jamais cela arrive, alors je pourrai recommencer avec moi-même là où j'en étais resté. J'ai naturellement appris ce qui est plus pénible encore. Et si cela n'arrive pas, si elle reste en panne, alors je serai un mendiant, un gueux, oui un esclave qui se trouve dans les ténèbres extérieures.

Et cependant elle a bien laissé comprendre qu'elle aimerait trouver une situation à la campagne. Et une telle remarque, une remarque d'elle, une telle idée, un tel propos dont elle ne sait peut-être pas plus que de ce qu'on dit pendant le sommeil, une telle remarque me suffit. J'ai l'impression d'être un enfant à l'âge des bambins, qui s'essaye dans les premiers problèmes sur la connaissance de la langue maternelle : trouver le sens d'un mot.

Aujourd'hui j'ai entendu par hasard chez un cocher de louage que son père avait commandé une voiture pour aller à la campagne, dans un domaine seigneurial distant d'une vingtaine de lieues. Qu'a-t-il à faire là, lui qui presque jamais ne sort des remparts de la capitale, sauf à cheval et à une lieue au plus, lui qui n'a pas du tout de relations à la campagne ? Supposons que — ah ! que je me rappelle ces mots avec lesquels les compositions de thèmes commencent. Les compositions de thèmes ! Supposons qu'elle se soit réellement décidée, supposons qu'elle ait l'intention de se sentir blessée, qu'elle le veuille au su et au vu de tout le monde, qu'elle veuille désespérer et trouver une forme caractéristique du désespoir.

Bon Dieu ! surtout pas cela, tout autre chose, mais pas cela ! Maudits soient la richesse et les faux éclats terrestres, être ou

paraître quelque chose de grand aux yeux du monde ! Ah ! si j'étais un gueux, un homme misérable, alors la disparité serait autre. Bien vrai, aux yeux du monde je suis un bandit. Aux yeux du monde, mais représentent-ils autre chose qu'aveuglement, et que signifie le jugement du monde ? Je n'ai pas trouvé dix personnes ayant la force de juger sévèrement. Or, ne suis-je pas estimé et respecté comme avant, ne jouis-je pas d'une reconnaissance plus grande qu'avant et ne s'agit-il pas là, aux yeux du monde, de l'habileté qu'on exige d'un bandit, de sa justification, ou, tout au moins, cela ne signifie-t-il pas qu'on ait un *ingenium* [don] exceptionnel pour le devenir ? Donner au monde le choix entre une jeune fille abandonnée, qui incline sa tête innocente en peine et qui cherche à se cacher à la campagne pour s'y chagriner, et un acteur du théâtre de la vie, un audacieux qui lève sa tête et qui défie tout le monde de ses yeux fiers, le choix sera bientôt fait. Pour un accident malheureux un homme est infligé d'une amende à vie, mais moi, aucun jugement ne m'a frappé. Damnation ! J'excite les gens contre moi et on crie : bravo ; j'attends qu'on veuille bien me tuer et on me porte en triomphe ; je tremble, je doute d'avoir assez de courage et de force pour résister au jugement du monde, je me demande si je ne dois pas me mettre dans une lumière plus douce, mais je n'hésite pas, je tire le cordon de la douche — et le jugement du monde est extrêmement favorable.

Mais Dieu miséricordieux ! ne permettez pas que cela arrive, ne le permettez pas ! Je désespère, je romps avec Toi, je me précipite là-bas, je la gagne encore une fois, je donne tout pour affronter les splendeurs du domaine seigneurial avec de l'or, je me marie et je me tue le jour des noces.

Cependant, il faut que j'aille là-bas, il faut voir ce qu'il y veut. Hélas ! je n'ose demander rien à personne, jamais de la vie. C'est assez facile de prononcer des vœux de silence quand on a envie de ne plus avoir rien à faire avec le monde, mais devoir se taire quand on est tellement inquiet !

Le 17 mars. Minuit.

Fausse alerte. Maintenant, j'ai fait vingt lieues en seize heures, j'ai été près de mourir d'angoisse et d'impatience — et pour rien. Ma vie a de manière ridicule été en danger et — pour rien. Un postillon maladroit s'endort et les chevaux aussi. Furieux, je saute de la voiture et frappe le gaillard sans considérer que par rapport à moi il est un géant. Mais que ne fait-on pas dans un tel état d'âme ! Et, par-dessus le marché, on loue le service postal et le service exprès ! C'est une misère. Si Richard III était prêt à donner son royaume en échange d'un cheval [Shakespeare : *Richard III, sa vie et sa mort*, acte V, scène IV], je crois que moi, j'aurais donné la moitié de ma

fortune pour un couple de bons coureurs. Le postillon me jette par terre. Aller à pied ne pouvait servir à rien, je devais faire bonne contenance, offrir d'énormes pourboires — et nous continuâmes en voiture.

Il s'agit d'une affaire privée. Un métayage est libre et quelqu'un en Jutland a un fils qui désire s'y intéresser. Le père est un vieil ami de son père à elle, et il est là-bas afin de se renseigner sur les conditions.

Incroyable qu'un cerveau puisse le supporter ! C'est une agitation des flots qu'on ne connaît même pas sur l'océan Atlantique, car elle a lieu entre rien et le plus terrible de tout.

Le 20 mars. Le matin

Il y a aujourd'hui un an. Aucun nouveau symptôme. Je ne sais pas si cette sécurité et ce calme représentent un bon signe, si, du point de vue spirituel, il y a de la force productive en l'air et si la belle fleuraison germe en secret, ou si ce sont des tempêtes dont ce calme est chargé, je ne le sais pas, je n'ose pas encore faire des recherches pour ne pas le faire trop tôt et par là troubler.

Le 20 mars. Minuit.

Je n'aurai donc pas de temps pour penser à moi-même et, cependant, mon existence intérieure est telle qu'elle mérite assez de réflexion. Au fond, je ne suis pas une individualité religieuse, je ne suis qu'une possibilité régulièrement et complètement construite vers une telle individualité. Avec l'épée au-dessus de la tête et en danger de mort, je découvre les crises religieuses avec autant de spontanéité que si je ne les avais pas du tout connues auparavant, avec une telle spontanéité que si elles n'avaient pas déjà été découvertes, je devrais nécessairement les découvrir. Ce n'est d'ailleurs pas nécessaire, à cet égard je peux m'humilier et me corriger moi-même comme une fois je consolais un homme un peu faible d'esprit au sujet duquel un autre disait en raillant : il n'a pas inventé la poudre ; je répondais : « Ce n'est pas non plus nécessaire puisque la poudre a déjà été inventée. » Mais une chose est d'apprendre par le catéchisme et par les récitation, et de pouvoir répondre au pasteur, oui, même à l'évêque quand ils vous examinent, ainsi que de pouvoir prêcher comme le pasteur — mais autre chose est l'élan spontané dans l'assimilation. Il est heureux que je n'aie pas à enseigner les autres. Je paie avec plaisir les quêtes et les rétributions dues à un pasteur ; heureux celui qui est assez sûr de lui-même pour oser accepter de l'argent pour l'enseignement.

Je suis assez bien comme possibilité, mais quand dans la catastrophe je veux m'assimiler les idéaux religieux, un doute philosophique se présente, doute dont je ne veux pas parler en tant que doute. Ce qui compte est l'élément d'assimilation. Disposé comme je le suis dans la catastrophe religieuse, je m'accroche au paradigme, mais voyez ! je ne peux pas du tout comprendre le paradigme bien que je le vénère avec la piété de l'enfance, qui ne veut pas le lâcher. L'un des paradigmes s'appuie sur des visions, un autre sur des révélations, un troisième sur des songes. En parler, échauffer l'exposé avec de l'imagination et, pourtant, conserver les données, les données qui précisément conditionnent l'élément d'assimilation pour les suivants, est assez facile, mais le comprendre !

Quand on ressent un besoin si profond du religieux qu'on pourrait même sermonner le pasteur, et qu'en même temps on a un scepticisme philosophique entièrement correspondant à ce besoin, les perspectives ne sont pas exactement les meilleures. Pourvu que je puisse en finir avec cette année de deuil pendant laquelle je dois mener son deuil (et mon année de deuil n'est pas déterminée astronomiquement, elle peut durer vingt-cinq ans et même toute ma vie, mais elle est déterminée par elle), je pourrai me précipiter dans ces luttes, et je pense que cela pourra aller. Je veux persévérer, jusqu'à l'extrême, je ne veux pas me dérober, je ne veux pas être ingénieux dans les tournures de langage, grâce auxquelles on trompe les autres, comme les gosses à l'école le font quand, en écrivant en tête du livre ils regardent au milieu du livre, et en écrivant au milieu ils regardent vers la fin du livre, et à la fin du livre se moquent de celui qui a été trompé. C'est ma conviction que la volonté est l'essentiel même lorsqu'il s'agit de penser, que des capacités aussi bonnes sans une volonté énergique ne constituent pas un penseur aussi bon que dix fois moins de capacités avec une volonté énergique : les capacités supérieures aideront à comprendre beaucoup de choses, la volonté énergique aidera à comprendre l'unique chose. Mais le fait de vouloir et de vouloir persévérer n'a pas pour conséquence qu'on devienne un saint ioulant [expression dont s'est servi l'évêque et poète danois, Grundtvig], qui en contemplant le cours de la vie, de l'existence et de l'histoire mondiale découvre que — c'est tellement merveilleux ! Laissez-le tranquillement contempler l'existence et l'histoire mondiale et découvrir que tout est tellement merveilleux, quand je le regarde, lui, je découvre bien qu'il est un bête, comme celui qui fait des entre chats en chaire en l'honneur du christianisme, ou qui devient tellement grave qu'il vous amuse comme le pasteur le fait en prisant. Le badaudage stupide est aussi peu un signe de religiosité que la bêtise ou le fait de transpirer ou de rougir est sérieux parce que celui qui transpire est assez bête pour ne pas pouvoir même

rire. Si je ne sais pas autre chose, je sais en tout cas qu'on devrait se servir du comique pour assurer la discipline sur le terrain du religieux. Il ne faut pas définir la conception déformante comme une hypocrisie, mais comme une stupidité. On aide celui qu'on appelle un hypocrite dans la mesure où on reconnaît qu'il a un rapport avec Dieu. La colère d'une indignation pathétique au sujet des malversations de la spéculation et au sujet d'une fausseté systématique qui, de même que les proconsuls romains, pressure les provinces et s'enrichit elle-même, cette colère rend le système riche et la vie vide ; une bonne caricature d'un homme réveillé est sans doute à un haut degré ce dont on a besoin. Un patron de navire peut toute la journée jurer sans y faire la moindre attention, et de la même façon un homme réveillé peut être solennel pendant toute la journée sans avoir une pensée saine ou complète dans son âme. Ce roi gothique qu'on connaît [Radbodus, un roi frison : L. Holberg, *Histoire de l'Église*] ne voulut pas être baptisé lorsqu'il apprit qu'au Paradis il ne devait pas rencontrer ses ancêtres ; les indigènes en Amérique avaient plus de peur du Paradis que de l'Enfer et désirèrent rester des païens afin de ne pas rencontrer au Paradis les espagnols orthodoxes : et c'est ainsi qu'agit maint homme réveillé, et s'il ne fait pas autre chose, il vous dégoûte tout au moins du religieux.

Au sujet de cette lutte en moi-même je n'ose pas encore dire : « aujourd'hui », mais je sens que je lui suis redevable de beaucoup de choses où il s'agit de prendre des risques. Celui qui a rendu un autre être malheureux peut servir à persévérer dans de telles luttes : celui qui a été condamné pour la vie, on le met à des travaux meurtriers, mais aussi il a bien été condamné.

Je vois aussi que le célibataire peut risquer plus dans le monde de l'esprit que le marié, qu'il peut tout mettre en jeu, en se souciant seulement de l'idée, et qu'il est tout autrement apte à faire face au *discrimen* [danger, instant critique] de la décision, où on peut à peine se tenir debout et encore moins s'établir. Mais assurément, ce n'était pas la raison pour laquelle je ne voulais pas me marier. Car, moi aussi, je souhaitais la joie de vivre tranquille, et sa prière faisait de mon propre souhait mon seul souhait ; et même si je ne l'avais pas souhaité, je l'aurais fait tout de même parce que je crois toujours que l'obéissance est plus agréable à Dieu que des sacrifices cosmopolites, philanthropiques et patriotiques sur l'autel du genre humain, que le calme dans l'accomplissement d'un devoir modeste a infiniment plus de valeur et convient mieux à tout homme que le luxe dans le monde de l'esprit, et que la prodigalité qui se soucie de tout le genre humain comme si on était Dieu. On peut parler, si on veut, avec flamme de la colère de Dieu et du feu dévorant, il y a quelque chose que je crains aussi, que je crains pour le moins

autant, et c'est d'obliger Dieu à devenir hautain envers moi, jusqu'à ce que je disparaisse comme un mensonge devant sa haute Majesté. Un homme réveillé trouverait sans doute que cette expression n'est pas assez sérieuse et que je devrais jurer comme un dévot, de même que le patron de navire jurait comme un impie. Pour moi elle est assez sérieuse et il s'y trouve plus d'épouvante que dans les idées sensuelles d'une imagination exaltée. Aussitôt que je dédaigne le devoir, Dieu devient hautain, car ce n'est que dans le devoir que je suis en entente soumise avec Sa sublimité, et c'est pourquoi la majesté dont il est investi n'a rien de commun avec ce qu'on appelle être hautain. Ce n'est donc pas Dieu qui se rend hautain, Il ne le fait jamais (c'est du paganisme), mais c'est moi qui Le rend hautain, et ceci est une punition. Il est profondément logique que celui qui, en dédaignant le simple, pense s'approcher de Dieu, éloigne précisément Dieu de lui avec son air hautain, air hautain que même l'homme le plus misérable ne connaîtra pas. A cet égard aussi j'ai l'oreille assez fine, et même si maint philosophe qui crie à haute voix dans le monde : δὸς μοι τοῦ στῶ [Archimède : donnez-moi un endroit où me placer, alors je mettrai la terre en mouvement] ne l'entend pas, moi pourtant j'entends une voix qui dit : attends un peu que je vous donne *Dosmoi* [un jeu de mots, « niais » en danois pouvant être exprimé par le mot « *Dosmer* »], niais que vous êtes !

Non, si je n'avais pas cru avoir reçu un contre-ordre divin, je ne me serais jamais retiré, et dès qu'il sera révoqué, je choisirai à nouveau mon souhait. A Dieu ne plaise que l'effort et l'émotion viennent affaiblir mon souhait avant que ce soit permis ! Je peux comprendre mon contre-ordre, car il passe par le repentir. Une individualité repentante qui peut employer toute la vie pour une révocation ne peut pas avancer. C'est une protestation, ni plus ni moins, contre le mariage. Je n'ai ni des visions ni des rêves pour me guider, ma collision est tout simplement celle du repentir avec l'existence, une collision de suspension avec une réalité actuelle. Jusqu'à ce qu'elle soit résolue, je reste *in suspenso* ; aussitôt qu'elle sera résolue, je serai libre à nouveau. C'est pourquoi de tout mon pouvoir je me maintiens sur la pointe de l'inclination amoureuse. Aussitôt qu'elle sera libre, les crises religieuses seront la tâche dont je m'occuperai.

Supposons, afin de penser tout à fait par hypothèses, supposons qu'elle se soit retrouvée ; supposons que la question de la mort ait été une exagération, non pas au sens d'une réplique pathétique, mais comme quand au cours d'une conversation on dit : je suis prêt à mourir de chaleur dans ces petites pièces ; supposons qu'elle ait été sérieuse en le disant, mais qu'elle ne se soit pas comprise elle-même, supposons qu'elle ait souffert jusqu'à la mort mais ait vaincu, supposons que j'aie contribué un peu à cette victoire on

non, supposons qu'elle se défende en disant qu'elle ne s'est jamais souciée le moins du monde de moi — qu'arrivera-t-il alors ? Alors, je me suis soucié d'autant plus d'elle. Grand Dieu ! si c'était possible ! Comme mon âme s'empare de toute explication de cette nature ! Même si dans certains de ces cas j'avais de la peine à cause d'elle, je ne demande pas plus, car alors c'est moi qui aurait souffert le plus et je ne demande pas plus, j'aurais assumé les *partes* [tâche, rôle] de la jeune fille, j'aurais été plus vaillant à la besogne de la peine, ou au moins aussi vaillant, et je ne demande pas plus. Je ne l'ai pas quittée afin de mener les danses dans un bal-musette, ni pour devenir le jeune premier dans un accord constant à l'amiable. Ce qui pour elle n'a aucune importance, sauf peut-être comme une décision dans le temporel, a pour moi eu une importance éternelle.

Je ne regrette rien, pas un pleur, pas une seule larme que j'ai versé à cause d'elle ; je n'ai pas honte de cela, car il n'est pas indigne d'un homme de pouvoir pleurer, mais il est efféminé de ne pas pouvoir le cacher à tout le monde. Oui, s'il y avait eu un railleur qui eût compté chaque pleur (oh ! geste méprisable, oh ! dupe misérable qui compte les pleurs qui soulagent mon âme !), supposons qu'il y en ait eu beaucoup, supposons qu'il puisse en dire le nombre pour me railler, moi, un homme qui pleure — je ne les regretterais pas. Même si je meurs demain, mon existence a cependant été un épigramme qui rend toute épitaphe superflue. Je ne le regrette pas ; car elle a malgré tout été utile pour moi, infiniment utile, et précisément par un propos irréfléchi et par une remarque exagérée.

Enfin ! s'il en est ainsi, ma situation devient particulièrement difficile. Il me faudrait une vie humaine sur ma conscience afin d'être réveillé et d'être arraché à la torpeur de la mélancolie. Je m'humilie sous la gravité de cette pensée. Mais après vient ma raison qui me dit : non, ce n'est pas vrai, tu as bien vu qu'il n'était pas question d'une vie humaine, c'est ton imagination qui créa cette fiction et la montra à ta mélancolie, et toutes deux tombèrent d'accord sur une possibilité pareille. Mais, ce ne fut donc pas une vie humaine, ce fut un propos dont vous auriez peut-être même ri s'il avait été prononcé par un autre. Oui, en un sens, il en est ainsi. Et cependant, je ne regrette rien — même pas d'avoir dû souffrir toute cette douleur qui pourtant ne m'a pas encore paralysé, — mais elle le ferait si j'en parlais. Je m'en suis senti dans la solitude, pendant l'insomnie, quand en une seule seconde la pensée peut embrasser plus qu'on ne serait capable d'écrire pendant des mois, quand l'imagination évoque des angoisses où aucune plume n'ose s'engager, quand la conscience tourmentée tressaille et épouvante avec des illusions optiques.

Mais hélas ! Tout ceci n'est qu'hypothèse.

Le 25 mars. Le matin.

Il y a aujourd'hui un an.

Quelle est l'existence la plus heureuse ? C'est celle d'une jeune fille de seize ans, quand, pure et innocente, elle ne possède rien, pas même une commode ou une étagère et qu'elle se sert du tiroir inférieur du secrétaire de sa mère pour ranger toutes ses richesses : sa robe de première communion et un recueil de cantiques. Heureux l'homme assez pauvre pour se contenter du tiroir de dessus.

Quelle est l'existence la plus heureuse ? C'est celle d'une jeune fille de seize ans quand, pure et innocente, elle sait danser, mais ne va néanmoins au bal que deux fois l'an.

Quelle est l'existence la plus heureuse ? C'est celle d'une jeune fille âgée de seize ans, pure et innocente, quand elle est assise, appliquée à son travail, et qu'elle trouve quand même le temps de le chercher des yeux, à la dérobée, celui qui ne possède rien, pas une commode ni une étagère, mais n'est que co-intéressé dans l'armoire commune et qui toutefois a une tout autre explication, puisqu'en elle il possède le monde entier, bien qu'elle ne possède rien du tout.

Et qui est alors le plus malheureux ? C'est ce riche adolescent, âgé de vingt-cinq hivers, qui habite en face.

Lorsqu'une personne est âgée de seize printemps, une autre de seize hivers, n'ont-elles pas le même âge ? Hélas non ! Et pourquoi ? le temps n'est-il pas le même quand le nombre est le même ? Hélas, non ! le temps n'est pas le même.

Hélas ! pourquoi les neuf mois que j'ai passés dans le sein de ma mère ont-ils suffi pour faire de moi un vieillard ; hélas ! pourquoi n'ai-je pas été emmailloté dans la joie, pourquoi ai-je été mis au monde non seulement avec douleur, mais pour la douleur ; pourquoi mon œil ne s'est-il pas ouvert sur le bonheur, mais sur ce royaume des soupirs dont il ne peut détacher son regard !

Le 27 mars. Minuit.

S'emparer d'une hypothèse, c'est à vrai dire comme lorsqu'on embrasse le nuage au lieu de Junon [Ixion, voulant s'unir à Héra, s'empara de la nuée Néphélé] ; et c'est en outre une infidélité envers elle. Mais se servir de l'hypothèse comme moyen d'exercice, chercher en elle une détente pour l'âme afin de donner une nouvelle élasticité à l'énergie, cela c'est permis, oui, c'est ce qu'il faut faire. Après un tel renfort je suis à nouveau entièrement à elle, entièrement. Même si je ne la serre plus contre mon sein, je l'embrasse néanmoins, car l'activité du souvenir dans les heures

matinales et la tentative de sauvetage vers minuit forment bien quelque chose de pareil à un embrassement, dans lequel elle est enserrée. La tentative de sauvetage peut-elle aussi être nommée ainsi ? Même si j'avais tout tout prêt, à quoi cela sert-il si je n'ose pas m'en servir, même si j'étais tout disposé, à quoi cela sert-il quand je suis lié, et le fait de me tenir lié moi-même est la seule chose qui peut-être peut l'aider un peu ? Si seulement j'osais me remettre à flot moi-même, je ne tarderais pas à me trouver là dans mon bateau, si toutefois cela pouvait lui être utile, car il est bien possible aussi que ce qui autrefois aurait pu la sauver n'ait à présent aucune importance pour elle. Le nombre de ressources que la possibilité connaît est incroyable, surtout pour celui qui n'ose pas avoir recours à une seule d'entre elles ; une seule existerait donc en tout cas, oui, plusieurs de moindre importance peut-être aussi. Et pourtant, il s'agit d'une tentative de sauvetage.

Quelle puissance étrange n'a pas un seul propos quand il ne s'emboîte pas dans l'ordre d'idées d'un discours et d'une proposition de telle façon qu'on n'y fait attention qu'en passant, mais quand, sans corrélation linguistique, il fixe son regard sur vous avec le stimulant de l'énigme et avec l'application de l'angoisse ! Je suis déprimé, comme si une autre espèce de réalité se trouvait dans ce propos ; j'avais l'impression de me trouver un soir paisible près du lac entouré de joncs, d'entendre son cri et ensuite le bruit cadencé des avirons : et je sauvais sa vie, mais elle ne fut jamais plus un être humain. Ainsi l'angoisse et la douleur et la perplexité avaient lentement crocheté la gâche de la conscience jusqu'à ce que le désespoir réussisse à disperser la charmante nature de cette féminité aimable. Terrible ! Est-ce que je n'ose pas enjoindre à cette pensée de fuir en arrière, est-ce que je n'ose pas demander que cette pensée me soit enlevée ? Non ! Car c'est une possibilité. Et pourtant, si seulement j'étais assis auprès d'elle ou que j'ose seulement être présent, que j'ose faire tout, même si ce n'est rien, ce serait en tout cas un soulagement, un soulagement comme ce feu qui couve et qui n'est qu'une sourde douleur ininterrompue, mais pas autant de souffrance. Alors elle confondrait tout, elle nous croirait assis comme autrefois dans le bateau et nous voguerions ensemble sur ce lac ; et alors nous échangerions, sinon les mots qui restent, tout au moins ceux qui expriment la folie, et nous nous comprendrions l'un l'autre en démente ; nous parlerions de notre inclination amoureuse de la façon dont Lear [Shakespeare, *Le roi Lear*, acte V, scène III] veut parler avec Cordélia au sujet de la cour et en demander des nouvelles. — Mais être séparé d'elle ! et si elle mourait ? être celui donc, celui qui lui fut le plus proche, le seul peut-être qui eut toute une vie, courte ou longue, pour la pleurer, qui serait le seul à ne pas la pleurer, ou plutôt à être empêché d'aller

en carrosse quand le convoi funèbre l'accompagnerait jusqu'à sa tombe, bien que sachant mieux que n'importe qui qu'un défunt est l'être le plus puissant !

Oh ! n'importe quelle manifestation de chagrin, même la plus douloureuse, est un soulagement en comparaison de son absence totale. Vivre comme si j'étais muet, et néanmoins sentir la torture dans l'âme et dans le langage intérieur, langage qu'on n'apprend pas à l'aide d'un manuel de conversation, mais qui est celui que le cœur invente ; être comme muet, oui comme estropié et, néanmoins, avoir des souffrances qui exigent l'éloquence d'un mime ! Devoir se méfier de la voix pour qu'elle ne vibre pas en voulant parler d'elle, ce qui pourrait contribuer à sa perte, se méfier des pieds pour qu'ils ne prennent pas le chemin habituel et posent des traces traîtresses, devoir se méfier de la main pour qu'elle ne cherche pas subitement sa place sur la poitrine et indique légèrement ce qui s'y cache, et du sein pour qu'il ne s'offre pas largement à elle ! Rester chez soi dans le sac et la cendre ou plutôt nu dans toute sa misère, et quand on veut s'habiller, ne pas trouver d'autres vêtements pour se cacher que ceux de la joie et de la gaieté !

« Où se trouve votre mal, après tout », demande le médecin au malade. « Hélas ! partout, cher docteur », répond-il. « Mais, dites-moi la nature de vos souffrances pour me permettre de dépister la maladie. » Personne ne s'intéresse à moi et je n'en ai pas non plus besoin. Je sais bien la nature de ma souffrance, elle est sympathisante. Cette souffrance précisément peut bien me secouer. Bien que, mélancoliquement, je sois profondément convaincu que je ne suis bon à rien, aussitôt que le danger se présente, je possède à tout prendre les forces d'un lion. Quand je souffre de façon autopathique, je peux engager toute ma volonté et, avec toute ma mélancolie, avec l'éducation mélancolique que j'ai reçue, l'épouvantable me trouve plutôt préparé à ce qui est plus épouvantable encore. Mais quand je souffre de façon sympathisante, je dois me servir de toutes mes forces et de toute mon ingéniosité au service de l'épouvante, pour former la douleur de l'autre, et par cela même je deviens impuissant. Quand je souffre moi-même, ma raison réussit à trouver des sujets de consolation, mais quand je souffre de façon sympathisante, je n'ose pas en croire un seul, car je ne peux évidemment pas connaître un autre être à un tel degré que je puisse savoir si les données existent qui conditionnent son effet. Quand je souffre de façon autopathique, je sais où je suis, je jalonne le chemin de la souffrance pour avoir quelque chose à quoi me tenir, mais quand je souffre de façon sympathisante, je m'égare, car je ne peux évidemment pas savoir où l'autre se trouve réellement, et à chaque instant je dois recommencer, tout préparé, à l'instant d'après, à

imaginer une possibilité plus épouvantable encore, dont je dois supporter la terreur afin de ne pas me dérober à quelque chose.

Une fois qu'elle sera libre, j'aurai encore, il est vrai, quelque peine, mais alors je ne serai arrivé qu'au point où elle pensait probablement que je me trouvais au moment où elle me pria de me souvenir parfois d'elle. Oui, alors je me souviendrai d'elle, mais alors j'aurai aussi trouvé du soulagement, je serai triste et dirai avec Ossian [barde écossais du XI^e siècle, fils de Fingal, roi de Morven, à qui fut attribué, au XVIII^e siècle des chants épiques qui eurent une influence profonde sur la littérature romantique ; le compilateur en était l'écossais James Macpherson, (1738-1796)] : « douce est la peine de la mélancolie » ; alors j'aurai la paix, car celui qui se souvient avec mélancolie est aussi béni et apaisé et heureux que le saule pleureur remué par le vent du soir. Mais pas maintenant. Je ne crains pas le monde entier, au moins je ne le pense pas, mais je crains cette jeune fille. La voir en passant, et voilà qu'elle décide de mon sort jusqu'à la prochaine fois. C'est ainsi qu'elle est essentiellement tout, tout, absolument tout ; est-elle libre, elle est essentiellement rien du tout. Elle est l'être digne d'être aimé, c'est vrai, mais, essentiellement, cela ne signifie pas quelque chose. Même si elle devenait plus charmante qu'un ange, cela ne me regarderait pas, la beauté d'une jeune fille ne me regarde pas essentiellement. J'ai été amoureux, mais mon âme est pour toujours de nature à désespérer d'un amour malheureux, — par contre, je peux très bien désespérer d'une responsabilité malheureuse, d'une entente malheureuse avec le sens éternel de la vie. Combien ma situation est dialectiquement difficile, celui seul le comprend qui lui-même l'a éprouvé. Quand un homme inexpert lit un document juridique, il le comprend, il est vrai, mais seul le juriste-expert en peut reconstruire sa genèse, lui seul peut lire l'écriture invisible des difficultés vaincues, lui seul a connaissance de la contribution des générations disparues à la rédaction du document, il connaît cette lutte des conflits de limites entre les différentes finesses, finesses au service de la justice et de la tromperie, pour lui, par conséquent, chaque expression n'a pas d'importance dans une certaine mesure, mais une importance absolue, et pour lui un tel document représente aussi une contribution à l'histoire du genre humain. L'homme non instruit peut bien le comprendre, mais il ne peut pas l'établir, oui, il trouvera même difficulté à le copier exactement.

Le 2 avril. Le matin.

Il y a aujourd'hui un an. C'était le 1^{er} ou le 2 de ce mois que je devais examiner où nous nous trouvions. Je préparais une occasion et les questions d'une situation pour donner à ses sentiments l'occasion de s'exprimer. Qu'arrive-t-il ? De la manière la plus candide du monde, oui, avec une véhémence peu gracieuse qui confinait à l'irritation, elle déclarait : « qu'elle ne se souciait pas du tout de moi, qu'elle m'avait accepté par pitié, et qu'elle ne pouvait d'ailleurs pas comprendre ce que je voulais d'elle ». Bref, une petite improvisation *ad modum* Béatrice dans « *viel Lärmen um nichts* » [Shakespeare, *Beaucoup de bruit pour rien*, acte V, scène IV].

Oh ! mélancolie ! que tu te paies donc la tête du mélancolique. Il est vrai, comme dit le poète, que : *quem deus perdere vult primum dementat* [« Ceux que les dieux veulent perdre, ils commencent par leur ôter la raison »]. Maintenant je me suis promené à travers la vallée ombragée du souci afin d'essayer de faire tout aussi bien qu'il m'est possible, je me sens humilié plus que je n'oserais l'avouer à personne, je me suis trouvé dans les ténèbres de la mort profondément blessé par la pensée d'être incapable de la rendre heureuse — et, ce qui était facile à concevoir et que je comprends parfaitement à présent après qu'elle l'a dit, c'est-à-dire qu'elle ne se soucie pas du tout de moi, cela ne m'était pas venu à l'idée.

Toutefois, peut-être n'était-ce qu'une remarque irréfléchie, une exclamation violente, peut-être est-elle irritée, bien que je ne comprenne pas pourquoi. Je ne veux pas me laisser exciter. Si seulement j'étais tout à fait sûr de ma conception de la vie, de sorte que j'oserais me servir de la puissance, le tout ne serait qu'une bouffonnerie. Mais, d'autre part, elle me donne bien une chance favorable. Toujours est-il qu'un mariage est et restera pour moi la tâche la plus difficile ; à présent j'ai compris tant de choses que, si ma connaissance de moi-même avait été aussi bonne avant, alors je n'aurais pas commencé cette histoire. Et à présent elle semble bien par rapport à moi avoir beaucoup plus de forces que moi par rapport à elle.

L'exploration est devenue une explosion dont le choc m'a atteint droit dans la figure. De même que celui qui s'est longtemps trouvé dans l'obscurité ne peut pas immédiatement voir quelque chose quand une forte lumière pénètre, de même les choses se passaient avec moi : bien qu'elle fût assise à côté de moi, je ne pouvais guère la voir. Cette créature idéale que j'embrassais avec la responsabilité inquiète d'un engagement éternel, devint, il est vrai, un peu moins grande, aussi insignifiante que c'était à peine si je pouvais l'apercevoir. Ma mélancolie a pour ainsi dire été emportée par le

vent, je vois ce que j'ai devant moi : mort et peste ! une telle petite demoiselle !

Toutefois, je dois répéter l'essai afin de voir si c'est sérieux, oui ou non. Car il me manque une conséquence de l'acte : qu'elle donne le coup de grâce à toute l'affaire et que moi je sois recalé. Mais elle ne semble pas du tout y penser ; qu'est-ce que cela doit signifier ? Nous verrons bien.

Le 2 avril. Minuit.

Mais, si elle perdait réellement la raison ! Il n'y a jamais été question de danger de mort, et à présent il semble bien avoir été évité (bien que pour moi il reste toujours une conséquence inquiétante, qui confondait un *cum hoc* avec un *propter hoc* [en même temps que cela ; en raison de cela] mais la folie ! Voyons comment tout s'est passé.

D'abord, ma renonciation au rang d'un odieux personnage apportera un changement essentiel, puisqu'elle lui imprimera un mouvement pathologique d'une tout autre espèce, elle provoquera sa colère, son aigreur, son défi envers moi, et c'est précisément sa fierté qui surtout lui enjoindra de risquer l'extrême afin de se soutenir. Si je lui avais été fidèle, le fait pour elle de trouver tout dans le bien-aimé, et par conséquent de perdre tout avec le bien-aimé, aurait donné satisfaction à l'amour et en outre à tous les autres côtés de l'âme, mais puisque je ne me montrais pas comme un objet digne de son amour, un héroïsme rare aurait été nécessaire pour renoncer à la consolation qui se présente le plus facilement : rendre l'indigne aussi insignifiant que possible. A cet égard je l'ai aidée de tout mon pouvoir et je crois que si je ne m'étais pas servi de cette prudence dans laquelle je respectais en outre le jugement du général à mon égard, j'aurais tout simplement mérité qu'elle devînt folle, car vouloir être un objet digne de son amour et ensuite vouloir se comporter ainsi, c'est lui proposer un problème dialectique tellement basé sur un rapport d'une individualité particulière avec Dieu que seule celle-ci, avec Dieu, peut maintenir le problème. C'est pourquoi c'est mon devoir d'accepter d'être considéré comme un homme corrompu, oui, même de faire mon possible pour que ce soit le cas, et ceci aux yeux de tous ceux qui ont quelque chose à faire avec cette histoire et surtout, naturellement, à ses yeux à elle ; devant ceux que la question ne regarde pas, il n'y a qu'à se taire. C'est ce que je fais, moi.

Une âme féminine peut devenir folle, au sens psychologique, de deux manières. D'abord, c'est par un saut, quand la raison a le dessous. On peut devenir aveugle par le changement subit de la lumière en obscurité ; le cœur peut cesser de battre grâce à un

changement subit de la température, parce que l'expiration est entravée par l'air qui entre. Il en est ainsi aussi pour la raison par rapport à la transition subite, la réflexion n'arrive pas à expirer et la raison s'arrête. La folie agit ainsi par pétrification. Il n'y a aucun rapport, ou plutôt, il y a une disproportion absolue entre ce que la raison est capable de faire et la tâche qu'on lui pose ici. Cette disproportion est exprimée par la folie. Un instant décide de tout ; un seul instant encore, et ce ne serait pas arrivé.

La seconde manière se présente quand une passion secrète épuise la volonté par la réflexion et que le patient s'affaisse lentement dans la folie. Le souffrant ne sera pas pétrifié mais devient fou dans un ensemble d'idées qui se succèdent avec une nécessité absolue, mais qui n'ont aucun rapport avec la liberté qui autrefois provoquait librement ces idées, jusqu'à ce qu'enfin elles naissent involontairement.

La première manière ne pourrait jamais s'appliquer à elle, car la transition était aussi atténuée que possible ; en outre, on aurait bien dû le voir, si cela s'était produit. La seconde manière, qui est presque la plus dangereuse, pourrait plutôt paraître possible. Car en un sens, les circonstances ont été rendues aussi dialectiques pour elle que c'était possible pour ma réflexion ; je ne crois pas avoir négligé d'amener une possibilité quelconque, ni d'avoir écarté une telle possibilité de façon à lui laisser à elle-même le soin de trouver une explication. Cela, je l'ai fait avec application ; je crois, humainement parlant, que c'est la seule chose correcte. Hélas ! le travail fut lourd, et on aurait presque plutôt pu craindre que moi-même j'en perde la raison. Par nature, elle n'était pas très réfléchie, ou plutôt, elle ne l'était pour ainsi dire pas du tout, mais on ne peut jamais savoir quel effet un événement peut produire. Un dixième seulement des possibilités de réflexion que j'ai mises en mouvement, si elle les avait inventées elle-même, aurait suffi à troubler un cerveau féminin. Mais les possibilités de réflexion ont dû, à ses yeux, perdre ce qui était tentant. C'est ce que je voulais et, humainement parlant, c'est correct. La peine secrète doit elle-même découvrir et produire la possibilité de réflexion, alors ce sera tentant pour la peine de la retenir ; et il s'agit là des arrhes de la folie. Son cas ne se présente pas ainsi. Elle peut provoquer n'importe quelle possibilité de réflexion qu'elle désire, mais elle n'aura pas la fraîcheur rafraîchissante de la nouveauté, ni l'attrait agissant de la surprise, elle n'a aucune force cachée qui séduit, car elle la connaît. Et là-dessus, j'ai apporté toute possibilité de réflexion, tout au moins aussi complètement qu'il m'était possible. J'ai voulu lui donner l'impression d'une réflexion supérieure. On le fait aussi bien qu'on le peut. Alors, à l'instant où elle veut commencer à réfléchir, l'idée lui vient : oh ! à quoi sert ma

réflexion ! si seulement je pouvais réfléchir comme lui, et à quoi cela lui sert-il ? Pour une âme féminine la réflexion ressemble à ce que les friandises représentent pour l'enfant. Un peu tente, mais *en masse* [en français dans le texte] les friandises perdent leur séduction.

Ensuite, si elle pense parfois à moi, si elle espère en une possibilité de voir nos rapports rétablis, une réflexion d'une espèce nouvelle peut s'insinuer, réflexion dont elle serait elle-même l'inventeur. A cet égard j'ai travaillé et je travaille de toutes mes forces en maintenant mon existence toujours inchangée. Cependant, elle tirera peut-être une conclusion de quelque chose qu'on lui dit de moi, ou de quelque chose dans mon aspect qu'elle croit y voir. Tout à fait vrai, mais à l'instant même elle songera que ma réflexion lui a montré tant de choses possibles qu'elle ne peut pas du tout se tenir au courant. Ceci ne peut ni l'humilier, ni la blesser ; car il est tout naturel qu'une individualité réfléchissante ait plus de réflexion, beaucoup plus de réflexion qu'une jeune fille. Enfin, si elle n'avait pas, comme je l'espère, et même jusqu'à l'écœurement, gagné une idée concrète de ce dont la réflexion est capable, ceci l'aurait peut-être malgré tout tentée. A présent, je ne le crois pas. J'ai fait tout pour la dégoûter de la réflexion (car la toute-puissance de la réflexion, quand elle est basée sur une seule pensée, devient naturellement une toute-puissance en galimatias dialectique, quand on enlève cette seule pensée), et pour que toute tentation de réflexion, avant même qu'elle commence, doive lui paraître stérile. J'ai moi-même souffert assez de cela, et je continue à en souffrir ; on peut sucer du poison d'un autre être et mourir soi-même : on peut devenir bien trop réfléchi en voulant dérober à un autre être la réflexion. Mais si la réflexion la dégoûte, alors elle sera près d'une résolution et ne mettra pas le pied sur le chemin glissant qui peut mener à la folie. Si elle devient libre, elle le deviendra par sa propre résolution, et non pas libre dans une considération ou une autre ou dans une conception ou une autre que je lui aurais furtivement glissée sous main.

Selon toute probabilité humaine, elle ne pouvait donc pas devenir folle par amour. Précisément parce qu'elle était peu réfléchie, la transition subite serait ce qu'il y a de plus dangereux pour elle. Celle-ci a été prévenue et afin de parer à l'affolement de la réflexion, j'ai de toutes mes forces fait du mieux que je pouvais. Si par conséquent la folie se déclarait, ce devrait être parce qu'une fierté féminine, offensée d'avoir été dédaignée et désespérant dans son désir de vengeance, se replierait sur elle-même jusqu'à s'égarer. Hélas ! je connais bien le jugement du monde, j'ai peut-être ressenti la douleur avec plus d'acuité qu'elle ; je frissonne en pensant à la possibilité que quelqu'un avec un regard fier ou, avec ce qui est aussi terrible, avec un regard plein de pitié, lui ferait comprendre

qu'elle a été blessée et contribuerait ainsi à faire durer la blessure. On dit parfois qu'autrefois on avait l'habitude, quand un prince recevait son éducation, d'élever avec lui un garçon d'origine plus modeste et qui devait subir les punitions que le prince avait méritées. On a parlé de la cruauté de cette méthode envers le pauvre garçon ; à moi il me semble que c'était une cruauté beaucoup plus grande pour le pauvre prince qui, s'il avait le sentiment de l'honneur, a dû ressentir les coups d'une manière beaucoup plus douloureuse, beaucoup plus anéantissante que s'ils avaient été ressentis physiquement. Je sais aussi combien il m'a été pénible de l'exposer, elle, à cette douleur, je sais que j'étais prêt à faire tout pour l'empêcher en donnant une fausse expression à la séparation, de sorte qu'aux yeux du monde ç'aurait été moi qui aurait eu à souffrir, car quand il s'agit de moi-même, je sais jusqu'à quel point la souffrance opère et ce qu'il y a à faire contre elle. Mais cela ne pouvait pas être fait. Dans nos conversations j'ai plusieurs fois introduit des indications à mots couverts, prononcées d'un ton plaisant et de conversation, afin d'y attirer son attention, mais en vain. Un seul mot d'elle et le but avait été atteint, bien que j'eusse eu assez de prudence pour m'engager, d'un ton plaisant et de conversation, dans ce qui pour moi fut un soulagement indescriptible. Je n'osais pas faire plus. Oh ! si j'en avais parlé avec toute ma passion, mon zèle lui aurait *eo ipso* montré combien elle m'occupait, et tout aurait de nouveau traîné, et elle se serait encore une fois permis d'employer tous les moyens pour m'émouvoir, c'est-à-dire pour me torturer, car il ne fallait pas que je sois ému. Il y a une contradiction comique dans le fait de parler pathétiquement ou systématiquement afin de décider de ce dont on n'est pas soi-même convaincu ou de ce qu'on ne comprend pas soi-même, mais c'est une contradiction tragique, même profondément tragique, que de devoir parler en expressions vagues, en allusions plaisantes, en phrases de conversation de ce qui vous préoccupe et vous affole jusqu'à la mort. C'est une contradiction que de vouloir risquer quatre sous quand on peut gagner une infinité, mais c'est une contradiction tragique, profondément tragique, que de devoir former l'enjeu comme si c'était de jetons qu'on jouait, tout en ne sachant soi-même que trop bien la valeur de la mise. Je pense que ce serait l'une des collisions les plus terribles, peut-être la plus terrible, si par sollicitude pour un être humain un apôtre était obligé, sur un ton de conversation facile, de se servir d'expressions équivoques en parlant de la vérité chrétienne. — Mais, au fait ! Que la folie doive gagner du terrain par cette voie, je n'aime pas à le penser, non pas parce que c'est terrible, car mon honneur exige de moi d'imaginer le terrible, mais parce que sa conduite envers moi serait présentée sous un jour plus désavantageux. Toute échappée de la passion par

laquelle elle chargerait ma conscience d'un assassinat, toute échappée passionnelle de cette nature que mon honneur, faute de meilleur renseignement, exige de moi de considérer comme la vérité, et ceci malgré la protestation de la raison, toute échappée de cette nature qui, même si l'exagération était constatée, se concilie aisément avec la pureté féminine et avec l'amabilité féminine, toute échappée de cette nature, en supposant que la fierté soit la force motrice, serait un faux disgracieux de l'égoïsme envers moi. Il est bien vrai que je me suis servi de pas mal de faux envers elle, mais, assurément, c'était afin de la sauver, et la force motrice était la sympathie. C'est pourquoi je n'aime pas à m'imaginer cette épouvante. Ici de nouveau j'ai fait tout ce que je pouvais, et je le fais sans me lasser. Si mon existence témoignait de quelque chose de positif, il serait évidemment concevable que cela puisse exalter sa fierté. Si je pouvais soutenir une existence masculine, qui a précisément ce caractère par son rapport avec l'autre sexe, donc par beauté, allure, charme de personne, affabilité, etc., mon préjugé pourrait évidemment lui être réellement préjudiciable et pourrait l'exalter, puisque celui auquel le sexe accorda une compétence dans le jugement, jugerait ainsi à son égard. Mais enfin, je suis heureusement aussi loin de là que n'importe quel autre homme. Si j'étais un artiste, qui donc s'y connaît en beauté et en femmes, si j'étais un poète, qui est bien le favori du sexe, le fait que celui que le sexe reconnaît pour sien et juge ainsi d'elle pourrait peut-être exalter sa fierté. Si j'étais un penseur, un savant, il serait déjà plus difficile d'imaginer comment une telle existence pourrait tenter davantage la fierté féminine blessée. Mais une telle existence serait après tout quelque chose. Par contre, ce quelque chose que je suis n'est justement rien. En la gardant *in mente*, je me satisfais et je satisfais mon génie, en maintenant toute mon existence sur le zéro critique entre le fait d'être quelque chose et de n'être rien, entre être peut-être, peut-être sage, et ensuite peut-être, peut-être imbécile. Une telle existence est de nature entièrement différente d'une existence féminine, elle ne peut même pas préoccuper une femme et donc encore moins l'exalter. Je ne suis pas à ce point fou qu'elle puisse y prendre part, mais je suis justement assez demi-fou pour qu'avec désintéressement elle puisse dire : oh ! mais il est fou ; et si une fierté blessée prend fait et cause contre moi, elle pourra aisément s'élever au-dessus d'un tel original. Il faut déjà pas mal de dialectique pour comprendre l'existence du zéro et pour la soutenir ; mais d'autre part, pour comprendre une telle existence comme polémique contre elle-même, un dialecticien extraordinaire serait nécessaire. Une femme a rarement beaucoup de dialectique, elle n'en avait pas et si, plus tard, elle devient une dialecticienne

exceptionnelle, tant mieux pour elle, et si elle ne le devient pas, alors ma méthode a été correcte et bien prévue.

Ceci est mon appréciation médicale. Pour moi elle ne présente que peu de consolation, bien que je trouve toujours nécessaire de bien me rendre compte de tout. Si j'avais été consulté et si j'avais osé dire au sujet de l'état de la malade que telle était mon appréciation, j'aurais été tranquilisé quant à l'apparition de la déraison. Puisque je ne suis pas le médecin mais le coupable, cela ne m'aide pas. Le poison produit son effet sur moi-même : le poison de la réflexion que j'ai développée en moi-même afin, si possible, d'absorber toute sa réflexion à elle. Je me rappelle qu'elle m'a dit une fois que « ce devait être affreux de pouvoir ainsi tout expliquer ». Là elle aurait pu se faire une idée du peu d'aptitude qu'elle avait pour comprendre ma réflexion, car elle n'a guère compris combien cette remarque me fut agréable, ni pour quoi.

Toutefois, j'ai compris et éprouvé que ce pouvait être possible ; ma mélancolie m'a inculqué cette possibilité aussi. La question de savoir si le malheureux, que la folie prend dans sa tromperie, ne souffre rien, et de devoir être le témoin sympathisant de la folie chez un autre, tout en fixant sans cesse votre attention sur les préceptes douteux d'une responsabilité éternelle — hélas ! y penser suffit à venir à bout d'un homme. Et pourtant, si cela devait arriver, j'oserais évidemment aller la voir, ce qui serait un soulagement pour moi ; mais supposons qu'ensuite elle soit sauvée et que mon problème ressuscite, ce serait bien mon tour. Je peux la veiller nuit et jour, mais je ne peux pas dormir et je ne me remettrai pas de ma détresse « en me reposant chaque nuit à côté de ma femme » [allusion à une vieille chanson de chevalerie danoise], tant qu'il n'a pas été décidé si elle peut être ma femme.

A présent je veux éteindre les lumières ; quand tout est sombre autour de moi et que je suis taciturne moi-même, je me sens le mieux. A quoi servirait-il de parler, tout le monde dirait que je mens. Soit ! Je n'ai pas l'intention de soutenir ma thèse devant des adversaires, *neque thesin meam publico colloquio defendere conabor* [« et je ne veux pas essayer de défendre ma proposition à l'aide d'une discussion publique »]. Et enfin, quelle est cette question au sujet de laquelle je dispute avec Dieu ? S'il s'agissait de la barbe de l'empereur ; si elle avait modifié ses idées, si elle révoquait avec plaisir chaque mot qui s'occupe de ma mélancolie afin de créer l'épouvante, alors quoi ? Alors il s'ensuivrait qu'elle appellerait une *némésis* au-dessus de sa propre tête : car cela montrerait qu'elle aurait confondu sa personne avec l'éternel rapport avec Dieu d'une responsabilité obligatoire, et que par cela elle arriverait à se montrer dans toute son insignifiance. La cause a été portée devant un tribunal supérieur ; je l'ai investie de toute l'idéalité possible, je ne

pouvais, ni à cause d'elle, ni à cause de moi, désirer ici me sentir si proche du comique.

Le 5 avril. Le matin.

Il y a aujourd'hui un an. Oui, c'est parfaitement juste, j'ai reçu aujourd'hui la déclaration et les dernières volontés, confirmées par — ma petite première communianta comme témoin, car c'est précisément cette impression de première communianta qu'une telle petite demoiselle fait sur moi. Et cependant, elle ne veut pas agir, elle semble plutôt vouloir m'exalter pour que je devienne un adorateur. De toute autre, je dirais que c'est le commencement d'un peu de coquetterie, mais à son égard je n'ose pas et ne veux pas le dire, pas même le penser. Mais je n'ai jamais connu quelque chose de plus ridicule. Par rapport à elle je suis beaucoup trop vieux et je ne l'ai ressenti que trop profondément, mais par une telle conduite elle me fait vraiment démesurément plus vieux, et je ne peux pas m'empêcher de penser à un vieux pédagogue qui *ex cathedra* adressa le discours suivant à un disciple : « Si tu arrives de cette façon la prochaine fois, tu recevras sûrement un soufflet... et je crois vraiment que tu vas le recevoir tout de suite. »

C'est donc la conséquence de ma conception idéale du devoir. Si en un sens strict je pouvais estimer avoir un devoir envers tout le monde, je serais l'homme le plus tourmenté de tout le pays. J'ai une conception idéale de toute question de devoir, et puisque nia situation indépendante m'a empêché d'aliéner mes libertés, ladite conception a gardé le caractère primitif de l'enfance, l'enthousiasme de la jeunesse, le souci de la mélancolie, tout ce qui fait que la conception elle-même est peut-être ce que je possède de mieux, mais ce qui m'oblige aussi aux efforts sans ménagements.

Pourquoi devrait-elle alors me faire l'affront d'introduire le rire dans nos rapports ? Si elle ne se soucie réellement pas de moi, eh bien ! je suis prêt à partir ; religieusement, j'ai été accablé et le serai peut-être encore aussitôt que j'assumerai la responsabilité, mais érotiquement, je ne le serai pas. Si elle est sérieuse, on dit ces choses-là directement, on le dit décemment, on s'honore soi-même en tout ce qu'on fait à cet égard ; mais on ne boude pas, on ne regimbe pas, car alors on se rend seulement ridicule. Même en sa conduite, il y a peut-être une reconnaissance involontaire de moi, car elle ressemble à une espèce de mutinerie. Elle doit bien savoir qu'elle a autant de pouvoir que moi, et celui qui a le pouvoir ne se comporte pas ainsi.

Le 5 avril. Minuit.

UNE POSSIBILITÉ

Langebrog [pont sur le port de Copenhague reliant le faubourg de Christianshavn à la capitale] tient son nom de sa longueur, car en tant que pont il est long, mais la longueur du pont en tant que chemin n'est pas considérable, ce dont on se convainc aisément en le traversant. Mais quand on a atteint l'autre côté et qu'on se trouve à Christianshavn, on a de nouveau l'impression que le pont doit être long, car c'est comme si on était loin, très loin de Copenhague. On sent immédiatement qu'on ne se trouve pas dans une capitale ; il vous manque en un sens le bruit et le trafic des rues, on se sent presque en dehors de son élément parce qu'on est en dehors de ces rencontres et de ces séparations, de ces précipitations dans lesquelles les choses les plus différentes se font également valoir, en dehors de cette communauté bruyante où tout le monde contribue au tumulte général. A Christianshavn, par contre, c'est une calme tranquillité qui règne. Là, on ne semble pas connaître les buts et les visées qui conduisent les habitants de la capitale à une activité aussi bruyante et aussi affairée, ni connaître les multiples causes du mouvement tumultueux de la capitale. Ici ce n'est pas comme si la terre remuait, oui, comme si elle était ébranlée sous vos pieds, on s'y tient aussi fermement qu'un observateur des astres ou un fontenier peut le désirer. On cherche en vain à découvrir ce *poscimum* [Horace, *Odes*, I, 32 : nous sommes exhortés à, appelés à] social de la capitale, où il est si facile de se mettre de la partie, où à chaque instant on peut se perdre, en tout temps trouver place dans un omnibus et où partout on est entouré de dérivatifs ; ici on se sent abandonné et capturé dans la tranquillité qui vous isole, où on ne peut pas se perdre, où partout les dérivatifs font défaut autour de vous. Dans quelques quartiers les rues sont tellement désertes qu'on entend ses propres pas. Les grands entrepôts ne contiennent rien et ne rapportent rien ; car l'écho est bien un habitant très tranquille, mais aucun propriétaire n'y trouve son compte en ce qui concerne son industrie et les règlements. Dans les quartiers réellement habités, la vie est loin d'être morte, mais, loin d'être bruyante, elle est plutôt comme un calme vacarme de gens qui, sur moi au moins, donne l'impression de ce bourdonnement de l'été qui laisse deviner la paix là-bas à la campagne.

On devient triste aussitôt qu'on pose ses pieds sur les pavés de Christianshavn, car parmi les greniers à provision vides le souvenir est triste, et la vie des rues surpeuplées, où le regard ne découvre qu'une idylle de pauvreté et de misère, est triste. On a traversé les eaux salées pour y arriver, à présent on est loin, très loin, à l'écart

dans un autre monde, là où habite un boucher qui vend de la viande de cheval, où sur la seule place publique ne se trouve qu'une ruine depuis cet incendie qui, d'après une pieuse superstition, consuma tout sauf l'église, mais qui en fait consuma l'église et laissa sauve la maison de correction. On se trouve dans un pauvre bourg, où il n'y a que le repaire des hommes louches et la surveillance spéciale de la police qui vous rappellent la proximité de la capitale, le reste est tout à fait comme ce qu'on trouve dans un bourg : le calme vacarme de gens, le fait que tous se connaissent l'un l'autre, qu'il y a un pauvre bougre qui tous les deux jours au moins s'affirme en tant qu'ivrogne, et qu'il y a un fou qui, au su de tout le monde, veille à ses propres affaires.

C'est ainsi que, il y a quelques années, à une heure précise de la journée, on put voir dans la partie sud de la rue « Overgaden over Vandet » un homme maigre et grand se promener d'un pas mesuré de long en large sur les dalles. Personne ne pouvait guère manquer d'apercevoir ce qu'il y avait de frappant dans sa déambulation, car le parcours qu'il faisait était si court que même le non initié devait le remarquer et comprendre qu'il ne se promenait pas pour affaires et qu'il ne le faisait pas non plus à la manière des autres gens. Celui qui l'observait assez souvent pouvait voir dans sa marche une image de la puissance de l'habitude. Un patron qui à bord de son navire a été habitué à limiter sa promenade à la longueur du pont, recherche sur la terre ferme une distance de la même longueur, et marche alors mécaniquement de long en large : il en était de même avec ce promeneur ou ce « comptable », comme on le nommait. On remarquait qu'arrivé à la fin de la rue, le contraire d'une commotion électrique le secouait, c'était la secousse de l'habitude ; il s'arrêtait presque avec une allure militaire, il levait la tête, pivotait, regardait de nouveau le sol, revenait sur ses pas, et ainsi de suite.

Il était naturellement connu dans tout le quartier ; mais, bien que fou, il n'était cependant jamais l'objet d'aucune offense, au contraire, il était traité avec un certain respect par ceux qui habitaient aux alentours. A ceci contribuait aussi bien sa fortune que sa bienfaisance et son extérieur favorable. Certes, son visage avait cette expression uniforme qui est caractéristique d'une certaine espèce de folie, mais ses traits étaient beaux, sa taille était élancée et bien tournée, sa mise était soignée à l'extrême, même élégante. Sa folie ne se manifestait d'ailleurs clairement que dans la matinée entre onze heures et midi quand il se promenait dehors sur les dalles entre le pont près de la maison de correction et l'extrémité sud de la rue. Le reste de la journée il se livrait bien à sa malheureuse inquiétude, mais elle se manifestait d'autre façon. Il parlait avec des gens, faisait des promenades plus longues, se prêtait à beaucoup de discussions, mais entre onze heures et midi on ne pouvait à aucun

prix l'empêcher de marcher, ou l'inciter à aller pins loin, à vous répondre quand on le questionnait, ni même seulement à vous saluer, lui qui autrement était la civilité même. Pendant sa vie je n'ai jamais pu savoir si cette heure avait une importance spéciale pour lui ou si la raison en était une disposition physiologique qui régulièrement se renouvelait, ce qui n'est pas sans exemple, et après sa mort il n'y avait personne auprès de qui je pouvais obtenir des renseignements plus précis.

Enfin, tandis que les habitants du voisinage par leur attitude vis-à-vis de lui faisaient presque penser à la conduite des Hindous envers un fou, qu'ils vénèrent comme un sage, ils faisaient peut-être secrètement beaucoup de conjectures sur la raison de son malheur. Il arrive assez fréquemment que ceux qu'on appelle des sages trahissent, par ces conjectures, des dispositions tout aussi grandes à la folie, ou peut-être à plus de folâtrerie qu'un fou quelconque. Les soi-disant sages sont fréquemment assez stupides pour croire tout ce qu'un fou raconte, et fréquemment assez stupides pour croire que tout ce qu'il dit est de la folie, et ceci bien que souvent personne ne soit plus rusé pour cacher ce qu'il désire cacher qu'un fou, et bien que maint propos de fou contienne une sagesse dont le plus sage ne devrait pas avoir honte. De là vient sans doute que la même considération, qui pense qu'un grain de sable et un hasard dans la providence de l'existence déterminent le succès, peut se faire valoir dans la psychologie ; car c'est la même considération qui ne voit aucune raison plus profonde dans la folie, mais qui considère que la folie peut aisément être expliquée par rien du tout, de même que des acteurs médiocres pensent qu'il n'y a rien de plus facile que de jouer un homme ivre, ce qui n'est vrai que lorsqu'il est prouvé qu'on joue devant un public médiocre. On exemptait cependant le comptable, parce qu'il était aimé, et on gardait les conjectures tellement bien enveloppées de silence qu'au fond je n'ai jamais entendu parler que d'une seule. Peut-être n'en ont-ils d'ailleurs pas caché d'autres, je veux bien le croire, et j'incline plutôt à le croire afin d'éviter qu'un soupçon obstiné, de ma part, que l'existence en cachette de ces conjectures ne trahisse chez moi une disposition à la folâtrerie. On supposait qu'il avait été amoureux d'une reine en Espagne, et cette supposition était une tentative manquée qui n'avait même pas pris en considération un indice très curieux chez lui : un penchant très marqué pour les enfants. A cet égard il faisait beaucoup de bien et employait au fond sa fortune à cela, raison pour laquelle il était sincèrement aimé par les pauvres gens ; et mainte femme pauvre enjoignait entre autres à son enfant de saluer le comptable respectueusement. Mais le matin, entre onze heures et midi, il ne répondait jamais à ces saluts. J'ai souvent vu moi-même comment mainte femme pauvre le dépassait avec ses enfants et le

saluait si amicalement et si respectueusement, et les enfants aussi ; mais il ne levait pas les yeux. Et quand la pauvre femme l'avait alors passé, elle secouait la tête. La situation était touchante, car sa bienfaisance était, d'une manière toute spéciale, surtout gracieuse. Le mont-de-piété prend six pour cent pour ses prêts, et maint homme riche et maint homme heureux et maint homme puissant et maint intermédiaire, entre ceux-là et les pauvres, chargent parfois leur don d'un intérêt usuraire ; mais, par rapport au comptable, la femme pauvre n'était pas aisément tentée de le jalouser ou de se laisser assombrir par sa misère, ni de se laisser abattre par la taxe des pauvres, que ceux-ci ne paient pas en argent mais acquittent le dos courbé et profondément mortifiés ; car elle sentait bien que ce bienfaiteur honorable et noble (c'est bien ainsi que s'expriment les pauvres) était plus malheureux qu'elle — elle qui avait reçu du comptable l'argent dont elle avait besoin.

Toutefois, ce n'était pas exclusivement pour avoir une occasion pour faire du bien que les enfants l'intéressaient, non, c'était les enfants eux-mêmes et d'une manière toute spéciale. Aussitôt que, en dehors de l'heure entre onze et midi, il voyait un enfant, l'expression uniforme de sa figure devenait mobile et toutes sortes d'états d'âme s'y reflétaient. Il se liait avec l'enfant, parlait avec lui, et en même temps il le regardait avec attention comme s'il avait été un peintre qui ne peint que des visages d'enfants.

C'est ce qu'on pouvait voir dans les rues ; mais celui qui voyait la chambre où il habitait devait être encore plus surpris. Il n'est pas rare qu'on reçoit une tout autre impression d'un homme quand on le voit chez lui ou dans sa chambre, que lorsqu'on le voit ailleurs dans la vie, c'est le cas, non seulement en ce qui concerne les alchimistes et ceux qui s'occupent des arts et des sciences occultes, ou les astrologues qui, comme Dapsul von Zabelthau [E. T. A. Hoffmann, *Die Königsbraut*, Œuvres complètes, Paris, 1841, p. 365], quand ils se trouvent dans leur salon ont l'aspect de tout le monde, mais qui dans leur observatoire portent un haut bonnet pointu, un manteau de calamande grise, une longue barbe blanche et parlent avec une voix affectée, de sorte que leur propre fille ne peut pas les reconnaître mais croit qu'ils sont des moines bourrus. Hélas ! on découvre assez souvent des modifications quand on voit un homme chez lui ou dans sa chambre et qu'on compare alors ce qui se montre ici avec l'aspect de ce même homme dans le monde. Ce n'était pas le cas du comptable, et ce n'était pas sans étonnement qu'on apercevait combien son intérêt pour les enfants était vraiment sérieux. Il avait réuni une bibliothèque assez considérable, mais tous les livres étaient de textes physiologiques. On trouvait chez lui les estampes les plus précieuses et en outre des collections entières de ses propres dessins à la main. Là on trouvait des visages

exécutés avec ressemblance et aussi des visages en série donnant des détails dans lesquels la ressemblance disparaissait peu à peu, bien qu'un reste d'elle y demeurât ; on trouvait des visages exécutés selon des proportions mathématiques et avec les modifications de l'ensemble conditionnées par la modification d'un détail, le tout rendu sensible en des contours précis ; on trouvait des visages construits d'après des observations physiologiques, et ces visages à leur tour contrôlés par d'autres qui étaient construits en vertu d'hypothèses. C'étaient surtout les ressemblances familiales et les conséquences des alternances de génération qui l'intéressaient du point de vue physiologique, physionomique et pathologique. Il faut peut-être regretter que ses écrits n'aient jamais été publiés ; car, il est vrai, il était fou, ce qui me fut plus tard confirmé, mais un fou n'est pas l'observateur le plus mauvais quand son idée fixe devient un instinct de découverte. Un observateur intéressé par curiosité voit beaucoup de choses ; un observateur intéressé du point de vue scientifique mérite tout honneur ; un observateur intéressé par des soucis voit ce que d'autres ne voient pas, mais un observateur fou voit peut-être le plus, ses observations sont plus précises et plus persévérantes, de même que les sens de certains animaux sont plus fins que ceux des hommes. Mais il est de toute évidence que ces observations doivent être vérifiées.

Aussitôt qu'il s'occupait de ses investigations passionnées, comme d'ailleurs à toute heure, sauf entre onze heures et midi, il n'était pas, aux yeux de beaucoup de monde, fou, bien qu'alors la folie eût précisément le plus de prise sur lui. Et de même qu'à la base de toute investigation scientifique il se trouve un X qu'on recherche, ou, vu d'un autre côté, de même que ce qui passionne l'investigation scientifique est une donnée éternelle, dont la certitude cherche sa confirmation dans l'observation, de même sa passion inquiète avait également un X qu'elle cherchait, une loi qui fixerait exactement la question de la ressemblance dans la descendance de la race, afin de tirer ses conclusions de plus près à l'aide de cette loi ; et ainsi sa passion avait une donnée à laquelle son imagination attribuait une triste certitude, c'est-à-dire que cette découverte lui confirmerait quelque chose de triste le concernant.

Il était fils d'un fonctionnaire subalterne, qui vivait dans d'humbles conditions. De bonne heure il avait été mis dans le commerce chez un des plus riches commerçants. Calme, retiré, un peu timide, il vaquait à ses affaires avec une compétence et une ponctualité qui bientôt eurent pour conséquence que le chef de la maison découvrit en lui un homme très utile. Ses loisirs étaient consacrés à la lecture, à l'étude des langues étrangères, au développement d'un talent certain pour le dessin et à une visite journalière chez ses parents, dont il était le seul enfant. Ainsi

vécut-il sans connaissance du monde. Ses conditions comme employé de bureau étaient favorables et bientôt il toucha un salaire annuel considérable. S'il est vrai — comme les Anglais disent — que l'argent crée la vertu, alors il est vrai aussi que l'argent crée le vice. Toutefois, l'adolescent ne fut pas tenté, mais, au fur et à mesure que les années s'écoulaient, devint de plus en plus étranger au monde. Lui-même ne le remarquait pas beaucoup, car son temps était toujours rempli. Une seule fois un soupçon se saisit de son âme, il devint étranger à lui-même, ou il lui parut être lui-même comme celui qui s'arrête subitement et qui réfléchit à quelque chose qu'il a dû oublier, sans même pouvoir comprendre ce que c'est — mais il doit y avoir quelque chose. Et il y avait aussi quelque chose qu'il avait oublié, car il avait oublié d'être jeune et de permettre à son cœur de lui donner la joie dans les jours de la jeunesse [L'Écclésiaste, XI, 9], tant que les jours étaient là.

Alors il fit la connaissance de quelques autres employés de commerce, qui étaient des gens du monde. Ils découvrirent bien vite sa gaucherie mais, d'autre part, ils respectaient ses capacités et ses connaissances à tel point qu'en somme ils ne lui faisaient jamais sentir ses défauts. Parfois ils l'invitèrent aussi à participer avec eux à une petite réjouissance, à des petites excursions, à des représentations théâtrales ; il accepta et cela lui plaisait. D'autre part ses amis ne souffraient assurément pas de sa compagnie, car sa timidité mettait un frein utile à leur gaieté, qui ainsi ne devenait pas trop désordonnée ; et sa pureté donna peut-être à la réjouissance une teinte plus noble que celle à laquelle ils étaient habitués. Mais la timidité n'est pas une puissance qui puisse se défendre et se faire valoir ; et, soit que ce fût cette douce mélancolie, qui parfois s'emparait de cet homme, inexpérimenté des choses de ce monde, soit que ce fût cette mélancolie, dis-je, qui se révoltait contre lui, soit qu'il y eût d'autres raisons, le fait est là qu'une promenade en forêt s'acheva par un souper particulièrement brillant. Étourdi comme ses deux amis l'étaient déjà, sa timidité ne leur fut qu'un stimulant qui eut un effet de plus en plus fort au fur et à mesure que le vin les exaltait. Et alors les autres l'entraînaient avec eux, et dans son exaltation il était devenu un tout autre homme — et il était en mauvaise compagnie. Ils visitèrent donc aussi un des endroits où, chose curieuse, on donne de l'argent pour l'avilissement d'une femme. Il ne savait pas lui-même ce qui s'y passa.

Le lendemain il était attristé et mécontent de lui-même ; le sommeil avait effacé les impressions, mais il se rappelait pourtant avoir pris la résolution de ne plus rechercher la compagnie convenable de ces amis, et encore moins leur mauvaise compagnie. S'il avait été assidu à son travail avant, il le devint encore plus à présent, et la douleur à l'idée que ses amis l'avaient ainsi égaré ou qu'il avait

eu de tels amis, le rendait encore plus retiré, à quoi contribua également la mort de ses parents.

Mais auprès du chef de la maison de commerce sa considération augmentait en même temps que sa compétence. Il fut l'homme de confiance et on songeait déjà à lui céder une part dans le commerce, quand subitement il tomba malade et même mortellement malade. A l'instant où il fut le plus proche de la mort et déjà sur le point de mettre ses pieds sur « le pont grave de l'éternité », un souvenir se réveilla subitement, un souvenir de cet événement-là qui au fond n'avait pas jusque-là existé pour lui. Dans le souvenir l'événement assumait une forme précise qui mit un terme à sa vie par la perte de sa pureté. Il guérit, mais quand alors il se leva de sa couche, il prit avec soi une possibilité, et cette possibilité le poursuivit et lui poursuivait cette possibilité dans ses investigations passionnées, et cette possibilité couvait dans son mutisme, et cette possibilité mettait les traits de son visage en un mouvement complexe quand il voyait un enfant — et cette possibilité fut qu'un autre être lui était redevable de la vie. Et ce que dans son inquiétude il rechercha, ce qui de lui fit un vieillard, bien qu'à peine un homme par l'âge, c'était cet être malheureux ou la question de savoir s'il existait ; et ce qui le rendit fou, c'était que tout moyen ultérieur pour arriver à ses fins lui était interdit, puisque les deux amis dont la compagnie l'avait perdu, étaient partis depuis longtemps pour l'Amérique et avaient disparu ; et ce qui rendait sa folie tellement dialectique, ce fut qu'il ne savait même pas si tout était une conséquence de la maladie, une hallucination, ou si la mort était réellement venue en aide à sa mémoire à l'aide du souvenir de la réalité. Et voyez ! c'est pourquoi à la fin il suivait, taciturne et avec la tête inclinée, entre onze heures et midi, ce court chemin, et que le reste de la journée il prit le détour énorme le long des replis désespérés de toutes les possibilités afin, si possible, de trouver une certitude et ainsi ce qu'il cherchait.

Cependant, au début il pouvait bien vaquer aux affaires du bureau. Il était exact et ponctuel comme toujours. Il pouvait consulter le grand-livre et les autres livres, mais par intervalles il lui semblait que tout lui était peine perdue et qu'il y avait tout autre chose qu'il devait consulter ; il arrêtait les comptes de fin d'année, mais par intervalles cela lui semblait une plaisanterie quand il pensait à ses propres énormes comptes.

Alors le chef de la maison de commerce mourut et laissa une grande fortune ; et, comme il avait aimé le comptable comme un fils et qu'il n'avait lui-même aucun enfant, il l'institua héritier de sa fortune comme s'il avait été son fils. Et ensuite le comptable arrêta les comptes et devint un savant.

A présent il avait *otium* [des loisirs]. Son souvenir inquiet ne serait peut-être pas encore devenu une idée fixe, si la vie n'y avait ajouté une circonstance accessoire qui parfois l'emporte. Le seul parent qui lui resta était un vieillard, cousin de feu sa mère, qui fut *κατεξοκη* [surtout, spécialement] nommé le cousin, un célibataire chez lequel il avait emménagé après la mort de ses parents et dans la maison duquel il mangeait tous les jours, ce qu'il continua à faire aussi après que la maison de commerce eut fermé ses portes. Le cousin se complaisait à une certaine espèce de bons mots équivoques qu'on entend prononcer par les vieilles gens plus souvent que par les jeunes, ce qui psychologiquement est facile à expliquer. S'il est certain que le propos simple et naïf qui reste quand tout a été entendu [L'Écclésiaste, XII, 13] et que la plus grande partie en a été oubliée, peut prendre, dans la bouche d'un vieillard, une importance, qu'il n'a pas autrement, il est certain aussi qu'une équivoque, un propos équivoque, dans la bouche de l'homme avancé en âge peut aisément avoir un effet troublant, et surtout quand on est disposé comme l'était le comptable. Parmi les bons mots que le cousin continuait à répéter il y avait aussi celui que personne, pas même l'homme marié, ne pouvait savoir avec certitude combien d'enfants il avait. Enfin, c'était dans la nature du cousin ; il était d'ailleurs bien aimé, il était ce qu'on appelle un bon compagnon, un ami d'une joyeuse compagnie, mais les équivoques et le tabac à priser lui étaient une nécessité. C'est pourquoi il n'y a pas de doute que le comptable a dû beaucoup de fois subir le répertoire du cousin, y inclus ledit bon mot, mais il ne l'avait pas compris et, au fond, pas entendu. Puis, par contre, ce bon mot visait toujours son point sensible, était comme calculé pour blesser là où sa faiblesse et sa souffrance se trouvaient. Ses rêveries le suivaient et quand les propos du cousin devaient assaisonner la conversation, cet attouchement accidentel développait l'élasticité de son idée fixe, de sorte qu'elle s'enracinait de plus en plus fermement. La taciturnité de l'homme replié sur soi-même et le bon mot de l'homme bavard alors travaillèrent ensemble si longtemps le malheureux, que la raison à la fin se décida à faire un changement parce qu'elle ne pouvait supporter de servir dans un tel ménage ; et le comptable échangea la raison contre la folie.

Dans la capitale il y a du trafic et du remue-ménage, à Christianshavn par contre, règne une calme tranquillité ; là on ne semble pas connaître les buts et les visées qui conduisent les habitants de la capitale à une activité aussi affairée et aussi bruyante, ne pas connaître les différences qui sont à la base du mouvement tumultueux de la capitale. Le pauvre comptable habitait à Christianshavn ; là il avait, dans la langue de la réalité, son domicile, là il était, au sens poétique, chez lui. Mais, soit qu'il

essayât par des chemins d'investigations historiques spéciales de pénétrer jusqu'à la source de ce souvenir, ou que par des détours énormes d'observations humaines générales, las, et en ne s'appuyant que sur des hypothèses fallacieuses, il essayât de changer ce X inconnu en une quantité concrète : il ne trouvait pas ce qu'il cherchait. Parfois il lui sembla que ce qu'il cherchait devait être au loin, parfois que c'était si proche, qu'il ne ressentait que sa propre contrition quand les pauvres le remerciaient pour les riches cadeaux qu'il faisait aux enfants. Il lui sembla que c'était comme s'il se dégageait du devoir le plus sacré, il lui sembla que ce serait la chose la plus horrible du monde qu'un père fasse l'aumône à son propre enfant. C'est pourquoi il ne voulait pas être remercié, parce que le remerciement ne devait pas être une malédiction, mais il ne pouvait non plus ne pas donner. Et les pauvres gens trouvaient rarement un bienfaiteur aussi noble et aussi généreux, une aide à des conditions aussi favorables.

Un médecin intelligent aurait naturellement pu faire beaucoup, grâce à une considération générale, pour éloigner la première possibilité qui était à la base de tout, et même si, par voie d'accommodement et afin de risquer la tentative d'une autre manière, il avait admis cette possibilité comme une triste certitude, il aurait tout de même, grâce à ses connaissances spéciales comme médecin, été capable d'éloigner la conséquence de cette certitude, par tant de possibilités et si loin, que personne ne pourrait plus l'apercevoir — sauf le fou lui-même, qu'un tel traitement n'aurait peut-être que troublé. La possibilité fait donc son œuvre de différentes manières. On se sert d'elle comme d'une lime : si le corps est dur on émousse les arêtes vives, mais si le corps est souple comme une scie, les dents de la scie ne deviennent que plus tranchantes. Chaque possibilité nouvelle que le comptable découvrit, aiguïait la scie de l'inquiétude qu'il était seul à manier, et sous le tranchant de laquelle il souffrait lui-même. Il n'aurait servi à rien que quelqu'un ait voulu l'aider.

Je le voyais souvent là-bas quand il se promenait dans la rue de Overgaden over Yandet, et je le voyais aussi ailleurs ; mais une fois je le rencontrai chez un pâtissier du quartier. Bientôt j'appris qu'il y venait tous les quinze jours, le soir. Il lisait les journaux, buvait un verre de punch et parlait avec un vieux patron de navire qui y venait régulièrement tous les soirs. Le capitaine était âgé de plus de soixante-dix ans, il avait les cheveux gris, un aspect sain, non affaibli, toute son apparence ne montrait aucune autre trace d'une vie agitée que celle que son métier de marin lui avait laissée et probablement il n'en avait pas non plus reçu d'autres. Je ne sais pas comment ces deux hommes avaient fait connaissance l'un de l'autre, mais c'était une connaissance de pâtisserie, et ils ne se rencontraient

que là, parlant tantôt en anglais, tantôt en danois, et parfois même les deux langues mélangées. Le comptable était un tout autre genre d'homme, il entrait, saluait à l'anglaise, ce qui ranimait le vieux marin, il prenait un air si malicieux qu'on avait difficulté à le reconnaître. Les yeux du capitaine n'étaient pas merveilleux, avec l'âge il avait perdu la faculté de juger l'extérieur des gens. Cela pouvait expliquer pourquoi le comptable, qui n'avait que quarante ans et précisément là avait l'air d'être beaucoup plus jeune qu'ailleurs, pouvait faire croire au capitaine qu'il avait soixante ans, fiction qu'il maintenait. Le capitaine avait, comme il arrive aux marins, en toute bienséance été un joyeux compagnon dans sa jeunesse, mais assurément en toute bienséance, car sa mine était si digne et toute sa nature si aimable, qu'on osait bien répondre de sa vie et de sa crânerie de marin. Maintenant il était infatigable en racontant des histoires gaies de bals-musettes à Londres et de farces avec les filles, et aussi des Indes. Ensuite, ils choquaient les verres au cours de la conversation et le capitaine disait : « Oui, c'était dans notre jeunesse, maintenant, nous sommes vieux, peut-être ne devrais-je pas dire nous, car quel âge est-ce que vous avez ? » « Soixante ans », répondait le comptable et puis ils choquaient à nouveau les verres. — Pauvre comptable ! c'était sa seule compensation pour une jeunesse manquée, et même cette compensation était comme une conséquence par contraste du sérieux couvant trop lourdement de la folie. Toute la situation était disposée de manière tellement humoristique, la tromperie des soixante ans était si profondément appuyée par la langue anglaise, précisément comme donnée de ce qui est humoristique, que cela me faisait voir combien on peut apprendre d'un fou.

A la fin, le comptable mourut. Il fut quelques jours malade ; et quand la mort arriva tout de bon et qu'il se réalisa qu'il devait fouler le pont terrible de l'éternité, la possibilité s'évanouit, cela avait été après tout une hallucination, mais ses actes le suivaient et avec eux la bénédiction des pauvres, et le souvenir restait enraciné dans l'âme des enfants aussi, leur disant combien il avait fait pour eux. J'assistai à la cérémonie funèbre. Je rentrai de la tombe en voiture avec le cousin. Je savais bien qu'il avait écrit ses dernières volontés, et le cousin était d'ailleurs loin d'être avide d'argent, je me permettais donc de remarquer qu'il était presque triste, qu'il n'y avait pas de famille qui pouvait hériter ce qu'il laissait de fortune, qu'il n'avait pas été marié et ne laissait aucun enfant. Bien que réellement ému à cause de son décès, plus même que je ne m'y attendais, et bien que généralement donnant une meilleure impression que celle que j'avais soupçonnée, il ne put cependant pas s'abstenir de dire : « Oui, mon cher ami, personne, pas même l'homme marié, ne peut savoir avec certitude combien d'enfants il

laisse.» Ce qu'il y avait de conciliateur pour moi dans cette remarque fut qu'elle était un adage, ce qu'il ignorait peut-être ; seulement, il était triste d'avoir un tel adage. J'ai connu des criminels dans un établissement pénitencier qui avaient été réellement corrigés, qui réellement avaient gagné l'idée de quelque chose de supérieur et dont la vie en témoignait, mais à qui il arrivait tout de même qu'au milieu de leurs sérieux propos au sujet du religieux se mêlaient les réminiscences les plus affreuses et de sorte qu'ils n'en avaient pas du tout conscience eux-mêmes.

Langebrogade tient son nom de sa longueur, car en tant que pont il est long, mais la longueur du pont en tant que chemin n'est pas considérable, ce dont on se convainc aisément en le parcourant. Quand on atteint l'autre côté et qu'on se trouve à Christianshavn, on a de nouveau l'impression que le pont doit être long comme chemin aussi, car on est loin, très loin de Copenhague.

Le 6 avril. Minuit.

Quand on ne s'inquiète que d'une seule chose, il est désolant qu'il n'arrive rien qui s'y rapporte. Dans la rue il y a assez de vie, dans les maisons des événements ont lieu et il y a du remue-ménage et des bruits ; mais de mon affaire on n'entend mot. C'est comme lorsqu'un mercier est assis dans sa petite échoppe dans une rue perdue et attend les acheteurs, entendant à peine je bruit d'un pas ; à Æstergade les boutiques sont pleines de monde. Mais le mercier ne paie non plus un loyer aussi élevé que celui du riche marchand d'Æstergade. C'est vrai, mais moi, par contre, je suis imposé de taxes et de droits au moins aussi lourds que ceux de n'importe quel époux, et pourtant, rien n'arrive qui se rapporte à moi.

L'acteur savait son rôle, se l'était rappelé le mieux du monde, ressentait l'inspiration du texte et du caractère et n'attendait que la réplique, mais voilà : le souffleur s'était endormi et il ne pouvait pas arriver à l'appeler !

Le télégraphe installé de l'autre côté du détroit, avait été allumé, le premier mot était devenu lisible [la télégraphie ancienne employait des signaux à distance à l'aide de feux allumés], mais ensuite le temps s'est embrumé et on ne peut plus rien apprendre sauf à l'aide du télégraphe, et ce qu'on désirait apprendre était d'importance pour le salut de l'âme !

Le pur sang comprenait pourquoi il avait sellé, car la cavalière devait alors arriver, cette demoiselle royale qui était la fierté du coursier, et par conséquent il renâclait, geignait, piaffait, fanfaron de sa force, pour inviter la demoiselle à dompter cette ardeur avec un frisson voluptueux, mais le valet d'écurie s'en alla et il ne rentra

pas ; à la fin il vint tout de même, mais la cavalière ne l'accompagnait pas et, pourtant, le harnais ne fut pas enlevé, mais le coursier impétueux eut peur de perdre le souffle, de perdre son ardeur et la joie que lui donnerait ses bondissements ainsi que de manquer à la satisfaction qu'il aurait en se conformant aux signes de la cavalière royale !

Shéhérazade avait imaginé une nouvelle histoire, plus divertissante que toutes les autres ; elle avait mis en elle toute sa confiance, espérant qu'elle pourrait lui sauver la vie, et non seulement écartier l'arrêt de mort si elle réussissait à la raconter avec toute l'émotion dont elle se sentait capable en cet instant-là ; mais on ne vint pas la chercher à midi et il était tout près d'une heure, et elle craignait de l'avoir oubliée ou d'avoir oublié comment la raconter !

*
* *

Hier soir j'eus la chance de m'entretenir avec quelques femmes d'esprit. Tout se passa très spirituellement et, sans exagérer, je crois presque que ma présence les enthousiasmait. Il s'agissait de dames du monde et moi, je suis bien un homme du monde, c'est-à-dire un homme intelligent, mais corrompu. Quoi d'étonnant que de tels gens d'esprit se trouvent bien ensemble ! Il est tellement voluptueux de s'essayer dans le ton triomphant qui est un mélange de mollesse et de raison spirituelle ; on est sous les meilleurs auspices si on est accompagné par quelqu'un à qui on peut, au besoin, avoir recours et lui dire : « Mon Dieu, oui ! nous sommes loin d'approuver son vilain procédé, mais il est tout de même très spirituel. » J'ai donc appris beaucoup de ce qui est réellement nécessaire pour une entente érotique heureuse, c'est-à-dire que si un homme n'a pas assez d'esprit pour suivre la grosse bête émancipée en sa haute volée, ou plutôt en son emballement, le fait d'être lié est une croix et quelque chose d'extrêmement pénible, oui, la liaison est en somme entachée de nullité. C'est tout ce qui fut dit, mais je suis convaincu que mes héroïnes, qui étaient tellement sûres de leur esprit, étaient prêtes aussi à retourner la proposition et à témoigner leur sympathie à celui qui serait lié à une telle jeune fille, ou plutôt à exiger de lui qu'il fasse prompte justice d'elle et qu'il en recherche une autre plus spirituelle. Il y eut aussi une allusion qui sans doute m'était adressée, mais avec une bonne intention. Oh ! silence, silence, comme tu peux faire qu'on devient contraire à soi-même ! C'était donc une indulgence qui me fut proclamée, un essai d'appréciation de ma conduite. Penser qu'une femme ose ainsi blesser une autre femme, et ici une jeune fille dont elle n'est pas digne de délier la courroie de ses sandales [Évangile selon St. Luc,

III, 16]. Si j'avais été empereur, elle aurait été sans plus reléguée dans une île déserte. Aussi, c'est une némésis qui est au-dessus de moi que mon existence extérieure, même si peu de personnes seulement la connaissent, contribue à en confirmer quelques-unes dans cet esprit affreusement hautain. Si seulement j'étais libre et si je n'avais pas à me préoccuper du fait qu'une conception authentique de mes rapports avec elle peut constituer un précédent dangereux pour elle ; assurément, si la jeune fille qui a du chagrin ou qui me cause du chagrin désire mobiliser un homme comme contribution à la bonne cause de l'inclination amoureuse, — qu'elle me libère alors et, *pro virili* [pour ma part, de tout mon pouvoir], je maintiendrai le drapeau. Venez donc auprès de moi, vous les gens spirituels, avec vos bons mots odieux, une bonne cause bande l'arc au plus fort et touche le plus sûrement. Penser qu'une inclination amoureuse n'est pas plus vénérée que cela ! Oui, je le sens réellement, une histoire d'amour malheureux me conviendrait, elle s'adapterait à mon existence. Si seulement je pouvais m'exprimer librement au sujet de mon inclination amoureuse, et dire que j'étais refusé tout en étant en même temps en possession de mon inclination amoureuse, si seulement je ne craignais pas, en reconnaissant son importance pour moi, de la troubler subitement, elle qui doit précisément être soutenue par l'opposé. Alors je dirais : oui, je suis cette personne féminine de sexe masculin (car on ne devrait évidemment plus m'appeler un homme), ce mirmidon qui ne pouvait pas arriver à aimer plus qu'une seule fois, ce pauvre diable borné, assez faible d'esprit pour prendre au sérieux cette belle parole au sujet du premier amour et incapable de la considérer comme une formule coquette que des demoiselles averties, ou tout au moins à moitié conscientes, se lancent en plaisantant l'une à l'autre au souper. Il faut tout de même qu'on ait un peu de pitié pour moi, je sens moi-même quelle triste figure je présente, surtout par le temps qui court où même les jeunes filles meurent d'amour de façon aussi pathétique que Falstaff dans la bataille contre Percy, et se redressent pleines de force vitale et assez valides pour boire de plus belle. [Shakespeare, *Le Roi Henri IV*, I^{re} partie, acte V, scène IV] Peteheia ! [exclamation facétieuse du paysan ivrogne et joyeux de la comédie de Holberg : *Jeppe de la montagne*, acte I, scène VI] — Et par ce discours, ou plutôt par une vie qui justifie un tel discours, je serais enclin à penser que j'aurais été plus utile à mes très honorés contemporains que si j'écrivais un paragraphe sur le Système [de Hegel], si toutefois on peut parler d'un homme qui soit utile à un autre. Ce qui compte, c'est que les éléments pathologiques de la vie soient posés de manière absolue, précise, lisible et rude, pour que la vie ne devienne pas comme le Système une boutique de fripier, où on trouve un peu de tout, de sorte qu'on fait tout à un certain degré

seulement, même ce qui est le plus absurde, c'est-à-dire d'avoir la foi à un certain degré ; ce qui compte, c'est qu'on ne mente pas, mais qu'on ait honte, qu'on ne mente pas de sorte que, d'un point de vue érotique, on meure romantiquement d'amour et qu'on soit un héros, sans s'arrêter d'ailleurs, mais de sorte qu'on se relève et qu'on continue à marcher en avant et qu'on devienne un héros dans des histoires de tous les jours, tout en continuant à marcher en avant et en devenant frivole, spirituel comme un héros de Scribe. Qu'on introduise en pensée l'éternité dans une telle confusion, qu'on imagine un tel homme au jour du jugement suprême, et qu'on écoute la voix de Dieu : « As-tu eu la foi ? » — qu'on écoute la réponse : « La foi est l'immédiat [Hegel frôle l'assimilation de la foi comme l'immédiat] ; il ne faut pas s'arrêter à l'immédiat, on le faisait au moyen âge, mais depuis Hegel on va plus loin, toutefois, on avoue que la foi est l'immédiat et que l'immédiat existe, mais on attend une nouvelle étude. » Mon vieux maître d'école était un héros, un homme de fer, trois fois malheur au gosse qui ne pouvait pas répondre oui ou non à une simple question. Et même si un homme au jour du jugement suprême n'est plus un enfant, le Dieu du ciel peut tout de même être comparé à un maître d'école. Qu'on s'imagine que cette folie de paragraphes, ce délire d'écoles et cette glissade systématique aient fait de tels progrès qu'à la fin on se prépare à initier Notre-Seigneur de façon succincte à la philosophie moderne. — Si Dieu ne le veut pas, alors je pense que le chérubin prendra la trompette et cassera la tête d'un tel privat-docent de manière à ce qu'il ne soit plus un homme.

Mais celui qui bâcle une chose, bâcle tout, et celui qui pêche contre une chose, pêche contre tout. Si vous saviez seulement, vous autres les gens d'esprit, à quel point est comique cet esprit que vous admirez ! Si vous saviez seulement, non pas combien un séducteur est méchant, mais à quel point c'est un personnage comique. Si vous saviez combien c'est affreux, mais ridicule aussi, que l'inclination amoureuse, le bien suprême de la vie terrestre, ne doive être qu'une invention de la sensualité, une ardeur comme celle des bêtes, ou un jeu pour l'esprit et pour une association de gens spirituels ! Mais vous ne savez pas que tout ceci n'est que sujets pour vaudevilles, que notre compagnie est celle de Pryssing et de Klatterup [deux personnages comiques du vaudeville de Heiberg : *Le critique et la bête*]. Supposez qu'une femme, belle comme la concubine d'un dieu et spirituelle comme la reine de Saba, soit prête à prodiguer *summa summarum* de ses charmes manifestes et secrets à mon esprit indigne ; supposez que quelqu'un de mon âge m'invite le même soir à boire du vin, à choquer les verres avec lui, et à fumer du tabac à la manière des étudiants [Holberg, *Erasmus Montanus*, acte II, scène I : les étudiants fument une pipe en passant

le fourneau de leur pipe à travers un trou de leur chapeau] et à nous réjouir en lisant les vieux classiques : je n'hésiterais pas longtemps. Quelle étroitesse d'esprit, crierait-on. Étroitesse d'esprit ? Je n'estime pas qu'il en soit ainsi. Je pense qu'avec l'inclination amoureuse et l'éternel en elle, toute cette beauté, et aussi le don de l'esprit, ont une valeur infinie, mais sans elle, un rapport entre un homme et une femme qui tout de même a pour but d'exprimer cela, ne vaut pas une pipe de tabac. Je pense que quand on isole l'inclination amoureuse de cela, et bien entendu l'éternel de l'inclination amoureuse, alors seulement on peut parler correctement de ce qui reste, qui cependant sera la même chose que quand on parle comme une sage-femme, qui parle sans détour, comme une défunte qui « a tout brûlé jusqu'à l'esprit » [citation du poème *Lettres d'un revenant* de Baggesen], ne comprend pas l'impulsion. Il est comique que l'action du vaudeville porte sur quatre marks et huit shellings, et il en est ainsi ici aussi. Quand l'inclination amoureuse, c'est-à-dire l'éternel qui existe en elle, n'existe plus, alors l'érotisme, malgré tout l'esprit, porte sur moins de quatre marks et huit shellings et sur ce qui devient écœurant par le fait qu'esprit, *qua* esprit, veut s'occuper équivoquement de cela. Il est comique qu'un homme fou ramasse chaque bloc de granit et le porte en croyant que c'est de l'argent, et de même il est comique que Don Juan ait 1,003 maîtresses, car le nombre montre précisément qu'elles ne valent rien. C'est pourquoi on devrait être économe de ce mot : aimer. La langue n'a que ce seul mot, et aucun autre n'est plus sacré. Si nécessaire, on ne devrait pas hésiter à employer les expressions significatives dont la Bible aussi bien que Holberg se servent, mais on ne devrait pas non plus être spirituel avec une telle outrance que l'esprit soit l'élément constituant, car il ne constitue rien moins qu'un rapport érotique.

Mais garder précieusement une histoire d'amour malheureux, devenir par elle on ne peut plus heureux, et y trouver une importance quelconque, cela me semble aussi dépourvu de sens que lorsqu'en Prusse on institua une décoration [la « Croix de fer », fondée en 1813 pour « *Reweise edlen Muthes und standhafter Beharrlichkeit, sowohl im Felde als daheim* » ; les mots « pour la bonne volonté » ne se trouvent pas dans l'acte constitutif] pour ceux qui avaient pris part à la guerre d'indépendance et en outre une décoration pour ceux qui avaient préféré rester chez eux ; je comprends bien que vouloir attribuer à ceci un sens noble, c'est-à-dire en voulant rendre heureux ceux aussi qui n'avaient pas pris part à la guerre, les rendre heureux par leur inclination amoureuse, même si l'étoile ornant les poitrines de ceux-là était un indice plus manifeste de la croix que celle des heureux qui, comme on dit en Prusse, portaient la décoration comme indice de leur « bonne

volonté», — je le comprends bien, dis-je : c'était une tâche exaltante pour ceux qui savent se contenter de l'idée, d'eux-mêmes et de la complicité du ciel. Permettons alors qu'elles tombent devant eux, ces isolées qui succombent à la lutte pour un amour malheureux, elles reposent avec l'honneur, elles méritent une épitaphe et un monument, mais eux, ils ne doivent pas vouloir ensevelir les mortes pour ne pas être troublés eux-mêmes [Évangile selon St. Matthieu, VIII, 22]. Qu'elles ressuscitent alors, ces femmes isolées qui ont été frappées de léthargie et qui se raniment à force des moyens habituels, — qu'elles s'amuse de nouveau et toujours en jouant aux grâces, qu'elles se consolent de tout, à présent qu'elles sont devenues des patronnes replètes et que, « *ganz völlig hergestellte* » [en allemand dans le texte : tout à fait rétablies] elles se trouvent heureuses d'avoir été admises aux meilleurs soins dans un troisième mariage, — qu'elles mâchonnent ensemble les débris d'une inclination amoureuse et, baveuses, passent la vie en rapports conjugaux, mais eux, ils ne doivent pas vouloir se retarder à les regarder, ils y perdraient leur temps.

Mon vœu de silence me rend fort en monologues ; mais, même une excuse comme celle-ci ne fait toujours que me ramener encore plus vers elle. Quand la patrie est en détresse à cause de la guerre et qu'une femme alors a le moyen d'équiper un bateau — il me semble que cela doit être magnifique. Ce ne sera jamais mon lot, mais elle, elle peut mettre un bateau de guerre à la mer, prêt à se battre pour une bonne cause.

Le 7 avril. Le matin.

Il y a aujourd'hui un an. Elle est intraitable ; elle rompt et elle rompt et, pourtant, elle ne rompt pas. Mort et damnation ! Si la partie s'engage ainsi, alors il faut se battre ; enfin, nous commencerons donc demain.

Le 7 avril. Minuit.

Où en suis-je avec le désir ? Est-il possible que j'en désire une autre, que je désire trouver un dédommagement dans une nouvelle inclination amoureuse ? Oui, si celui qui tient une canne dans sa main était aussi sûr qu'il la tient que moi je suis sûr qu'il n'y a pas la moindre idée là-dessus dans mon âme, alors il serait assez sûr. Mais la passion du désir, n'a-t-elle subi aucune modification ? Il est difficile de s'essayer soi-même dans la possibilité ; c'est comme si quelqu'un, sans oser se servir de sa voix, devait essayer de voir si elle est puissante. Jusqu'ici j'ai maintes fois médité pour trouver un moyen permettant de se contrôler soi-même dans la possibilité.

Cependant, je crois malgré tout que la passion est la même, et si elle s'était modifiée, je suis sûr qu'un signe, le moindre signe d'une possibilité assez précise suffirait à rendre le désir plus brûlant que jamais ; car, en somme, ce n'est que lors de la rupture qu'en un sens aussi bien qu'en un autre, d'un côté aussi bien que d'un autre je peux dire de moi-même ce qu'on dit de Phaedria : *amore coepit perdit* [Térence, *Phormio*, 82 : Phaedria est l'amant, « il commençait à devenir furieusement amoureux »].

En quelque sorte tout est prêt, il ne manque que la sanction de l'idée et l'approbation du contexte idéologique, bien qu'en tout silence j'ai éprouvé et je continue à éprouver toute expression. Il n'y a guère de régisseur pour savoir avec plus de certitude que moi, quand il sonne la cloche, que la mise en scène est au point. J'ai fait déposer pour mon compte chez un fripier un ameublement complet, mon appartement a été mis en ordre, tout a été prévu pour un mariage — pourvu que l'instant arrive ; je sonne, le changement de scène se fera en un tournemain.

Méfiant envers moi-même j'ai organisé mon existence exactement comme celle d'un homme marié. Ponctualité et ordre sont partout de rigueur. Darius ou Xerxès, je ne sais lequel des deux, avait un esclave qui lui rappelait qu'il avait à faire la guerre contre les Grecs [Hérodote, V, 105 : c'était Darius]. Comme je n'ose me confier à personne, je dois me contenter de trouver en moi-même mon avertisseur. Dans toute mon existence je me sers de demi-mesures qui doivent servir de memento. Tout ce que j'achète, je l'achète en double, ma table est mise pour deux, le café est servi pour deux, quand je monte à cheval, je monte toujours comme si j'avais une dame à côté de moi. Si pendant ces heures nocturnes je vis un peu autrement, ce n'est pas exactement que cela me plaise beaucoup.

Et maintenant, — si tout cela n'aboutissait à rien ? — enfin, je ne regrette rien. Je n'omettrai rien, c'est une probité qui pour moi est d'une gravité extrême pour que, si jamais la chose pouvait se réaliser, mes comptes alors puissent être équilibrés jusqu'au dernier sou.

Le 8 avril. Le matin.

Il y a aujourd'hui un an. La guerre a été déclarée. Lorsqu'il faut se battre, il est d'importance de résister et, avant tout, aucune exaltation. Entrer dans une ménagerie coûte d'abord trois marks, à la fin un seul mark. Un ouvrage de luxe coûte six rixdales ; si on ne s'acharne pas alors l'édition populaire arrivera, et le livre reste pourtant le même. Lorsqu'il faut se battre, on doit épier l'occasion et savoir où elle se trouve. Chez un antiquaire et en sous-main on

achète à demi-prix. Quand une danseuse descend de voiture, elle cache avec soin les pieds dans son manteau, pour que personne n'admire ces pieds délicieux. Elle ne le ferait pas autrement pour dix rixdales, bien que tout le monde sache que pour trois marks, ou huit marks si vous êtes de grands personnages, elle dansera pour vous en chaussons de soie, etc.

Mon état d'âme m'est abominable ; elle a réduit toute ma sagesse givrée à pénétrer ces choses-là d'où je l'avais bannie pour toute l'éternité. Mais cela ne doit pas durer longtemps.

Aujourd'hui je suis entré chez elle d'un bond, habillé avec soin, je restai là tenant le chapeau à la main et en une position d'une conversation facile, avec une distinction complaisante et courtoise je baisai sa main en passant et me hâtai d'entrer dans le salon où je savais qu'il y avait du monde en visite, puisque c'était une fête de famille. Cela tombait bien, les railleries, les satires et la froideur ne se présentent pas du tout à leur avantage en tête à tête, il leur faut un peu de compagnie pour produire de l'effet.

Une des dames présentes eut la gentillesse de nous inviter pour le lendemain soir. J'ai l'habitude de lui laisser la décision à prendre dans des cas pareils, mais ici je me suis hâté, au nom de nous deux, de remercier en des termes des plus obligeants. C'était vite fait, et mes termes avaient été si flatteurs que si ma première communianta avait dit un mot là-contre, elle se serait compromise. Aussi, ne le fit-elle pas.

En la quittant, après avoir dit au revoir, et déjà à moitié sorti de la porte, je me suis retourné subitement et je lui dis : « Écoute, j'y pense ; sais-tu : ne devrions-nous pas rompre nos fiançailles ? Puis j'ai pivoté et, en partant, je l'ai saluée de la main.

Le 10 avril. Le matin.

Il y a aujourd'hui un an. Je m'ennuyais outre mesure hier soir ; mais que ne fait-on pas pour sa fiancée, pour qu'elle puisse aller dans le monde — et à vos propres yeux apprendre un peu de bon ton.

Elle me comprend très bien, je le vois clairement. Mais si la question de la rupture tient debout, alors je l'aurais *in optima forma* [dans la meilleure forme, selon tous les règles].

Aujourd'hui nous devons aller au Salon, nous promener et rendre des visites. Tout marche à merveille, je l'éloigne de moi avec une politesse extrême, bien que nous nous rencontrions plus que d'habitude. On tire avantage d'être considéré comme méchant : je peux être sûr de ne pas échapper à l'attention quand nous rencontrons du monde ensemble, elle risque facilement d'être de trop.

Pourquoi m'a-t-elle exalté ! Bien entendu, aucun tiers ne remarque sa situation embarrassée, car quand je l'introduis je la fais toujours parler : c'est comme si ma bien-aimée disait que c'est ce qu'elle disait justement hier. Une mine suffit, alors on dit : « mais mon Dieu, ma chère, ne te rappelles-tu pas, c'était bien hier, — non, attends un peu, je ne veux pas exagérer, il y a quatre jours, oui il y a exactement quatre jours, ne te rappelles-tu pas », etc. Elle comprend très bien pourquoi on parle de quatre jours.

Mais mon état d'âme a disparu, il y a quelque chose de malencontreux dans toute la situation. Un vieillard a dit qu'il n'est jamais bien que ce qui doit être sacré ait le malheur de se montrer sous un aspect ridicule. Enfin, il est bien vrai qu'une jeune fille n'est pas la chose sacrée dont il parle, mais pour moi elle était tout de même quelque chose de pareil. Je ne l'ai assurément pas tracassée avec des exigences pour qu'elle prenne des allures d'idéal ; tout ce que je désirais était qu'elle se tienne tranquille pendant que moi, avec trop de sérieux il est vrai, je m'occupais de nos rapports.

Toutefois, j'espère que cette maladie infantile sera bientôt surmontée, et tant de bonne intelligence existe encore entre nous que j'estime avec assurance que je peux lui lire à haute voix des extraits d'un livre édifiant. Cela rend l'affaire encore plus étrange. Un tiers trouverait peut-être inquiétant que moi, qui peux me conduire ainsi, je prétende en même temps être une individualité religieuse. Il est assez facile de mépriser la sagesse et tout ce qui n'est que la gravité solennelle tout à fait pure, quand on ne possède pas autre chose. Mais de tels jugements ne sont que de peu d'aide pour moi. En un sens spirituel il en va avec l'individualité comme en un sens grammatical il en va avec la proposition : une proposition qui ne consiste qu'en sujet et prédicat est plus facile à construire qu'une période avec des propositions subordonnées et des propositions incidentes. C'est pourquoi le fait qu'il y a eu quelqu'un qui ne se comporte pas ainsi envers sa bien-aimée, n'explique rien, mais s'il y avait quelqu'un qui puisse se comporter ainsi et qui ne le veuille pas, bien qu'il soit dans les mêmes circonstances que moi et qu'il ait ses bonnes raisons pour ne pas le faire, cela expliquerait bien des choses. Je me tiens à l'idée, elle est comique, ma bien-aimée, et c'est au fond cela ce que j'exprime. Et je crois qu'il lui est rendu plus de justice que si dans un rapport érotique j'étais assez effronté pour vouloir exhorter. Je dois toujours pouvoir compter sur l'égalité qui sauve ; là, c'est l'idée esthétique qui arbitrera entre nous.

Mais si cela développait un défi chez elle, cela pourrait me coûter cher. Cependant, je ne sais pas comment agir autrement.

Le 10 avril. Minuit.

Il y avait une fois quelqu'un qui me disait : « J'ai souffert quelque chose de si terrible que je n'ai jamais osé en parler à personne. » Peut-être la plupart des gens viendraient un peu trop vite à bout d'une telle remarque, en la jugeant exagérée. Et ils ont raison, c'était une exagération, mais d'une autre façon l'homme avait aussi raison. Car, quand on arriva à l'explication, il s'affirmait bien que l'objet de la terreur était une bagatelle ; mais il en avait été impressionné à un tel degré qu'il n'osait se confier à personne, il était bien possible qu'il souffrît abominablement.

Aujourd'hui je lisais dans le journal qu'une « jeune fille d'origine assez notable » avait mis fin à ses jours par un suicide. Si cette jeune fille avait réfléchi à l'angoisse mortelle qu'elle pouvait causer à un autre, alors je crois qu'elle se serait abstenue. Mais à qui viendrait l'idée d'avoir soin de moi ! Et maintenant, n'oser poser de questions à personne, mais seulement dans le langage nonchalant de la conversation, à l'aide de nombreux commencements, de sauts, de tournures, devoir quêter un renseignement ! Si à la fin mon chemin est semé d'épines, tous ces attouchements accidentels sont comme une haie d'épines dans laquelle je m'échoue. Constamment je vois des spectres : dans des remarques accidentelles, dans des poèmes, dans des mystifications. C'est une némésis qui est suspendue sur moi que ces choses-là me soient déjà si familières.

C'est depuis quinze jours maintenant qu'elle est en possession de mon renseignement confidentiel. Je ne l'ai plus vue à la place de Hauser. — Si agitée que soit la mer, et dans quelque endroit du monde où l'on se trouve sur la mer, l'aiguille de la boussole pointe toujours vers le nord. Mais sur la mer de la possibilité la boussole elle-même est dialectique, et la déclinaison magnétique ne peut pas être distinguée de l'orientation véritable.

Le 12 avril. Le matin.

Il y a aujourd'hui un an. Elle est un peu à jeun, non sans perplexité — je le sens bien. Elle ne mettrait pas de mauvaise volonté à baisser le ton, mais elle ne peut pas se vaincre elle-même. Oui, il en va ainsi, elle a joué son atout trop tôt et tout à fait mal à propos. Ce qui, après une conduite comme celle que j'ai eue ces jours derniers, aurait été une apostrophe passablement justifiable, arrivait comme une ondée dénuée de tout fondement. — Sans doute, je fais la guerre à cause de la paix, toutefois il m'est pénible de penser à l'aboutissement de la guerre, à la crise quand elle quittera la partie. J'en aurai de la peine, car je ne désire aucune victoire sur elle. Car

tant que nous luttons, on ne sait qui est le plus fort, mais quand elle se décidera à se rendre comme la plus faible, je préfère ne pas être présent. Je suis fier moi-même, et dans mes rapports avec elle, je suis plus fier à cause d'elle qu'à cause de moi-même.

Le 13 avril. Le matin.

Il y a aujourd'hui un an. Après tout, tout s'est très bien passé ; de cela je peux remercier son bon génie, mais aussi, je l'ai fait très tranquillement. Hier après-midi, pendant mon heure d'escrime, le masque est tombé au moment où je voulais faire une fente ; celui qui fait la riposte ne peut pas arrêter son coup, et je le reçois à la tête. Il ne s'agissait que de peu de chose, un peu de sang coulait, un bout d'emplâtre fut appliqué et je rentra chez moi. Mais, qu'est-ce qui arrive ? assez tard hier soir on lui fait une description exagérée de cet accident, et quand, malgré ma promesse, je ne vins pas, elle prit peur. L'effusion de sang, la tension entre nous ou nos propres ripostes et, enfin, un peu d'amour peut-être se réunirent pour la priver de sommeil. — C'est ce que j'ai dit toujours, on peut se transformer incroyablement en une seule nuit d'insomnie. Aujourd'hui elle s'est hâtée de venir me voir avec son père. Elle était en peine, l'homme le plus dur en devrait être touché. — Enfin, alors tout se passa bien. Nous évitâmes une victoire de ma part et le danger mortel nous aida à nous comprendre.

Tant d'amabilité, une telle jeune fille et, enfin, un telle petite demoiselle ! Mais c'est avec plaisir que j'offrirais cent rixdales aux pauvres pour avoir échappé aussi heureusement aux difficultés de la capitulation. De temps à autre elle m'a bien regardé de telle façon que j'ai compris qu'elle avait quelque chose à cœur. Mais alors je parlais de la blessure dangereuse et du fait curieux que c'était un masque qui était tombé. Alors elle rit, bien qu'il y ait une larme dans ses yeux, et je dis : « Oui, il y a assez de raison de rire, puisque j'ai été ainsi démasqué. » Puis elle dit : « Oh ! c'est quelque chose d'humiliant, et tu sais très bien ce que je veux dire. » Oui, je devrais lui jeter le gant et dire : « Ce coup n'était pas valable, puisque le masque est tombé. » Et après, — non, parlons d'autres choses.

Ensuite elle rentre chez elle, et je la suis des yeux comme lorsqu'elle rentrait de ses leçons de chant, et pourtant, elle se porte autrement : il y a un bonheur de crânerie dans son allure.

Parbleu, je crois qu'on te fait tort ; quelle importance ne peux-tu pas donner à la vie quand même un si petit rappel peut produire un tel effet.

La méthode doit être modifiée. Quand un inquisiteur veut être sévère dans son enquête il donne autant que possible un aspect d'inquisition à l'ambiance. Il met l'assassin à côté de l'homme assassiné. Celui qui a peur la nuit, il le réveille à l'aide du chant de coq. Pour moi il y a une ambiance dans laquelle mon inquisiteur peut m'amener tout près d'un aveu, aussi près qu'il me paraît possible de m'amener : c'est celle qu'on trouve dans une église. Aujourd'hui je me suis trouvé, contre mes habitudes, dans l'église de la Trinité. Elle a la vue longue comme les oiseaux et elle a malheureusement une grande idée de mes capacités d'observation. Elle m'a attrapé avec les yeux et elle pouvait très bien voir que je regardais. Je me trouvais dans l'étroit couloir à droite ; elle venait de la porte de l'église, traversait celle-ci en passant devant le chœur et devait prendre place sur une chaise de l'autre côté. Elle me vit, puis salua d'un mouvement de la tête. Vite je retirai mon regard, feuilletai mon livre de cantiques comme si je cherchais un autre hymne, et par ce mouvement je produisais en outre un hochement de la tête. Hélas ! je craignais que dans ce salut se cachât un espoir. En levant les yeux, un coup d'œil fut à nouveau échangé, elle semblait comprendre le sens de mon hochement de tête, et ensuite elle salua de nouveau par un mouvement de sa tête. Hélas ! l'expression était tout autre, j'avais l'impression qu'elle ne demandait qu'une concession et qu'elle abandonnait l'espoir. J'avais naturellement trouvé l'hymne et je suivais à présent avec zèle le chant, et comme un chantre le fait parfois, je levais la tête en chantant, et la baissais de nouveau, mouvement qui ressemble aussi à celui de quelqu'un qui fait une enchère et dit : oui. Alors arriva le pasteur qui nous sépara ; je ne la regardai plus et m'en allai par le chemin que j'avais suivi en arrivant, ne reculant pas d'une semelle. Un pythagoricien ne pouvait pas piétiner la terre avec plus d'anxiété que moi par crainte de faire, comme on dit, un pas quelconque [Diogène de Laërce, VIII, 17 : un précepte de Pythagore recommandait de « ne pas prendre les grands-routes »].

J'ai donc parlé ! Non, je n'ai pas parlé ; je n'ai même rien fait que je ne puisse renier. Partout ailleurs que dans une église elle n'aurait pas pu me faire dévier de ce qu'après tout je dois considérer comme mon devoir. Mais dans une église on est aisément tenté de considérer les choses du point de vue éternel, et du point de vue éternel je peux bien, il me semble, dire la vérité, mais non pas dans le temps, ou pas encore. Sa vie peut peut-être encore être sauvée, elle ne doit pas encore prendre congé d'elle parce que moi je le fais. Je ne crois pas que religieusement elle soit assez développée pour bien comprendre ce que cela veut dire de rompre ainsi avec

l'existence, ce qui pour une femme est plus décisif que pour un homme. Vouloir suivre ensemble cette voie signifie faire surgir de nouveau cette disparité terrible que je craignais déjà pendant les deux mois de terreur : qu'ensemble nous devrions regretter une histoire d'amour malheureux. Cela ne se peut pas. Quelle ressemblance y a-t-il entre sa peine et la mienne, quelle affinité entre faute et innocence, quelle parenté entre repentir et regret esthétique de l'existence, quand ce qui provoque le repentir est ce qui provoque sa peine ? Je peux avoir de la peine à ma manière ; si elle doit avoir de la peine, elle doit aussi l'avoir pour son propre compte. Une jeune fille peut se subordonner à un homme en beaucoup de choses, non pas dans l'éthique ; et il est non éthique qu'elle et moi nous ayons ainsi de la peine ensemble. Comment peut-elle en somme par cette voie arriver à avoir de la peine religieusement, si elle doit laisser en suspens un problème éthique comme celui de ma conduite envers elle, si cependant c'est relativement aux suites de cette conduite qu'elle aura de la peine. Si seulement pendant six mois je pouvais être une femme pour apprendre de quelle façon elle est différente de l'homme. Je sais très bien qu'on a vu des femmes qui se sont conduites ainsi, psychologiquement je suis fixé à cet égard, mais à mes yeux elles sont toutes des individualités manquées. Je ne trouverai aucun sens dans ma conception de la vie s'il m'est donné de voir qu'un individu est prodigué à cause d'un autre, et elle sera prodiguée si les choses se passent ainsi.

Une fois qu'elle aura commencé à se hasarder sur la voie étroite d'un mouvement religieux, elle sera perdue pour moi. Une femme peut avoir une passion aussi forte ou peut-être plus forte que celle d'un homme, mais la contradiction dans la passion n'est pas une tâche pour elle, par exemple la tâche d'abandonner le désir en même temps que de le conserver. Si du point de vue purement religieux elle s'emploie à abandonner le désir, elle se transforme ; si alors le moment de son accomplissement arrivait, elle ne le comprendrait plus.

Toutefois, je parle peut-être de façon tout à fait absurde ; peut-être me suis-je fait d'elle une conception visant trop haut. Le mouvement religieux infini ne convient peut-être pas du tout à son individualité. Sa fierté n'était pas assez énergique pour la sauver dans une intensification du temporel. Si elle avait été absolument fière, d'un point de vue humain, cela aurait été le cas. C'est pourquoi le religieux avec son revirement à l'infini ne fait peut-être pas non plus son œuvre. Il se peut que l'éternité religieuse ne devienne pas la conclusion éternelle mais une vie temporelle espacée. L'éternité alors s'est attardée auprès d'elle, l'a consolée, comme lorsque le dieu ou la déesse chez Homère se précipite à l'aide de son héros. Elle croyait que c'était sa mort, elle croyait tout

perdre, mais voilà ! tandis qu'après s'être lassée du vain désir et de l'action vaine de la résignation, c'était moins pour elle un réveil à cette conclusion éternelle qu'un assoupissement doux dans l'éternité, le temps avait passé, elle s'est réveillée et elle a appartenu de nouveau à la vie. Alors il serait peut-être question même d'une nouvelle liaison, d'une nouvelle inclination amoureuse.

Et c'était bien ce que je voulais, car alors elle serait libre. Je me suis imaginé trois possibilités : que par fierté elle atteigne une intensification de son existence temporelle, que par une résignation illusoire elle arrive à une nouvelle inclination amoureuse, et qu'elle soit mienne. Je n'ai pas voulu imaginer une possibilité laide quelconque par laquelle elle gagnerait bien sa liberté, mais se fanerait à mes yeux. Il faut abandonner la première possibilité, car si elle n'est pas encore arrivée plus loin, surtout après avoir reçu mon renseignement confidentiel, elle n'a pas la fierté nécessaire pour construire l'exceptionnel sur cette base. La dernière possibilité n'est qu'un souhait, mais impliquant la difficulté qu'à la longue elle n'aurait pas pu se maintenir correctement par rapport à ce souhait si elle n'avait pas du tout commencé à s'intéresser au religieux, mais s'était atermoyée en naïveté féminine. Si elle commence à s'affliger religieusement, le souhait disparaîtra comme le soleil du soir quand l'éclat de la lune commence à luire, ou comme la lumière de la lune devant l'aube. Une femme ne peut pas tolérer l'éclairage double, ni la réflexion double. Si elle veut abandonner le souhait, la réflexion est le conflit entre la vie du souhait et la mort de la résignation, mais vouloir à la fois les deux choses lui est impossible, oui, peut-être même impossible à comprendre.

Reste donc l'intermédiaire : l'assouplissement illusoire de la résignation dans une éternité, un délassement pendant que le temps passe, jusqu'à ce qu'elle ouvre à nouveau ses yeux et se réveille à une nouvelle vie. Si cela a lieu, aucune vie humaine n'aura été sacrifiée pour moi. La jeune fille qui peut-être une fois s'est sentie, hélas ! comme une fleur superflue dans la vie, qui s'est sentie, hélas ! comme l'oiseau pauvre qu'on pouvait ne pas prendre en considération devant un oiseau plus grand, semble de cette manière pouvoir être réellement prise en considération. Admettons que les naturalistes nous apprennent que l'existence est prodigue, admettons que n'importe qui parle d'un amour qui demande des victimes — mais s'il en résulte une balance comme celle dont je parle ici — alors la jeune fille devient à mes yeux un capitaliste, et la Providence entreprend une conversion fortement profitable. On a dit du Danemark que c'était le seul État possédant une fortune privée, parce qu'il avait le péage du Sund. A moi, il me semble que dans les circonstances de moindre importance du monde des individualités, elle devient d'une manière semblable une exception

parmi les épouses. Le mariage ressemblera aux revenus de l'État, mais alors elle possédera en outre la créance sur laquelle ma vie lui versera des intérêts. Mais il est consolant tout de même qu'elle ne l'ait pas fait à cause de moi, ni parce que je l'ai priée de le faire. — Il me semble que cela présente un aspect assez attrayant. Son existence aura une importance plus grande que la mienne. Je n'ai pas pu avoir une grande importance pour elle, car alors un de ces cas qui se produisent *en gros* [en français dans le texte] se serait présenté, et cela m'aurait coûté cher.

Toutefois, même quand je pense ainsi purement par hypothèse, une difficulté reste. Car, qu'est-ce qu'elle doit faire, qu'est-ce qui doit arriver ? Oui, je le sais bien ; elle doit faire ce qu'on prône, ce qu'on prône peut-être plus que dans les églises. Ce n'est peut-être pas toujours le religieux de l'infini qui est proclamé, du moment que, sous d'autres rapports, on regarde de près là où il s'agit des catégories. On ne prône pas non plus toujours le christianisme quand on se sert, sans la moindre hypocrisie, des noms sacrés et des expressions bibliques, car la marche de la pensée peut parfois être tout à fait païenne. Ce dans quoi elle doit trouver consolation, n'est pas le sentiment essentiellement religieux. Vu de ce sentiment, je disparaîtrais à ses yeux comme un atome, comme une occasion pour elle de gagner l'éternel, comme le fut la vente de Joseph [Genèse, XLIV, 4-5 ; L, 20]. Mais il ne serait pas non plus question d'une nouvelle inclination amoureuse. Non, ce par quoi elle sera guérie est une sagesse à travers laquelle un certain sentiment religieux a agi, un composé, pas exactement laid, d'un peu d'esthétique, d'un peu de sentiment religieux et d'un peu de philosophie. Ma conception de la vie est différente et je me contrains de toutes mes forces à maintenir ma vie sur la catégorie. On peut mourir, je le sais, mais on peut s'en tenir à la catégorie et la tenir ferme. C'est ce que je veux, ce que je demande à tout le monde que je dois admirer, à tout le monde qu'au fond je dois reconnaître, — que pendant le jour ils ne pensent qu'à la catégorie de leur vie et la nuit ne rêvent que d'elle. Je ne juge personne ; celui qui s'active à juger des autres *in concreto* est rarement fidèle à la catégorie ; il est comme celui qui dans le témoignage des autres doit chercher une preuve de son sérieux, il n'est pas *eo ipso* sérieux, car le sérieux est avant tout et par-dessus tout l'assurance en soi-même. Mais toute existence qui prétend à quelque chose juge par cela indirectement, et celui qui prétend à la catégorie juge indirectement celui qui n'y prétend pas. Je sais aussi que, même s'il ne vous reste qu'un seul pas à faire, on peut trébucher et lâcher sa catégorie, mais cela ne fait pas croire que je m'en suis échappé et que j'ai été sauvé par bavardage, je crois qu'elle me retiendrait et me jugerait, et dans ce jugement se trouve évidemment encore la catégorie.

Ah ! quel empire elle a sur moi ! Céder à tous ses désirs, consacrer les jours à lui faire plaisir, oui, si cela m'avait été permis, quel délice ! mais l'idée que la pensée qui est ma vie et dont la perte serait ma mort spirituelle, l'idée que ma pensée doit m'être ravie — quelle horreur ! J'ai depuis longtemps passé l'éponge sur les différences, mais ce qui maintient la vie, c'est selon moi qu'il y a une uniformité pour tout le monde dans la volonté, qu'on ait le droit d'exiger la même chose de tout le monde. Et pourtant, comment n'a-t-elle pas, grâce à un seul indice soupçonné, pu m'amener, comme dirait un tiers, à être traitable par rapport à la résignation équivoque dont j'ai parlé. Et pourquoi ? parce qu'une fois encore je ne peux pas exister spirituellement sans quelle puisse faire de même. Cela montre combien il est dangereux pour un penseur d'être amoureux, pour ne pas dire marié, et d'écouter tous les jours les arguments d'une femme. Peut-être devrait-il n'être ni l'un ni l'autre, ou peut-être être les deux choses ? — Oui ! que penser d'un homme qui propose une telle conception de la vie, qui renonce à un certain degré et qui, une fois encore, se console à un certain degré ? Non, quand même, reste tranquille, toi ma passion, qui tends à révolter mon âme, même si tu peux avoir tes raisons, car ce que j'exige de moi jusqu'au désespoir, non pas comme quelque chose d'extraordinaire, mais comme ce qui est juste, cela je ne peux pas supporter de le voir confondu avec autre chose, je ne peux pas marchander.

Mais n'ai-je pas été la cause moi-même de tout cela ? Car je travaille bien pour qu'elle puisse devenir libre. Correct ; mais j'ai référé l'affaire à sa décision d'une manière si dialectique qu'elle peut faire ce qu'elle veut. Je pensais que c'était un devoir envers moi-même de me charger de toute la responsabilité. Pendant la période d'horreur, j'aurais peut-être pu réussir à amener une transaction plus à l'amiable, mais dans ce cas, ç'aurait été mon propre bien, plus que le sien, que j'aurais eu en vue. Elle n'aurait peut-être pas compris elle-même comment elle serait tombée sous mes lois, et que loin d'être respectée, elle aurait été gaspillée. Dans la situation ainsi créée elle aurait alors eu la force et l'autorité pour agir dans la puissance infinie du religieux. Cela m'aurait lié pour toujours, et jamais plus je ne me serais retrouvé moi-même. Si elle choisit l'autre chose, ce n'est pas moi qui ai donné des conseils.

Ce qui me console, c'est que la réflexion infinie n'est pas essentielle pour la femme. C'est pourquoi ladite résignation, d'une espèce un peu critiquable, n'enlève pas à une femme sa beauté. Si elle peut tomber amoureuse, je suis sauvé, autant que je peux l'être, mais quoi qu'elle fasse, je ne peux pourtant pas manquer d'y trouver ce qu'il y a de beau. Oh ! consolation amère pour moi de penser que nous serions sauvés tous les deux, mais qu'au fond de

moi-même je devrais dire d'elle : cette existence-là a renoncé à l'idée.

Mais, à quoi bon tous mes soucis et mes projets et mes efforts ? Est-ce que j'obtiens quelque chose ? Rien. Mais cela ne m'y fera pas renoncer, c'est justement pourquoi je ne le veux pas, car quand on fait tout et que cela n'avance à rien, on peut être sûr d'agir avec enthousiasme. C'est pourquoi je ne dédaigne pas ce rien, de même que la veuve ne dédaigne pas de mettre trois pièces dans le Trésor du Temple [Évangile selon St. Marc, XII, 42 ; Évangile selon St. Luc, XXI, 1], ce rien, par rapport à l'effort et par rapport à la souffrance, est beaucoup, ce qu'un solitaire comprendra. Car, quand la torture secoue les entrailles et que le corps tremble, si celui qui souffre est un homme, il y aura tout de même une main amicale qui se posera sur sa tête jusqu'à ce que ce délire se soit calmé ; ou, quand le soupir inquiète et que la douleur étreint le cœur qui se fend, si celui qui souffre est une femme, il y aura tout de même une femme charitable pour desserrer le corset, jusqu'à ce qu'elle recommence à respirer, mais le solitaire n'ose même pas s'abandonner au soulagement sensuel que l'écœurement représente pour la passion.

Mais le temps n'est pas encore venu de s'affliger à cause de soi-même, car la difficulté dialectique de ma situation montre aussi que s'affliger à cause de soi-même et à cause de la famille, veut dire deux choses toutes différentes. Mais j'essaierai de trouver la forme, à mes yeux la plus belle, d'une nouvelle liaison. Le plus beau dans ce cas serait qu'avant de se lier à moi, elle ait été amoureuse d'un autre, et que cette inclination amoureuse puisse à présent se réveiller à nouveau, appuyée peut-être par les reproches de m'avoir donné la préférence qu'elle devrait se faire à elle-même. Ses rapports avec moi ne constitueraient qu'un épisode, elle n'aimerait pas encore une fois mais ne ferait que revenir à son premier amour, et ses rapports avec moi lui auraient peut-être appris à le trouver plus beau que jamais. Bravo, bravo ! cela peut se faire ! Si ma plume était un être vivant, — mais enfin, elle n'est qu'une plume d'acier ; mais si c'était un oiseau qui apportait cette feuille dans son bec, s'il pouvait trouver quelque plaisir à ma reconnaissance, ah ! que je le remercierais ! — Mais le malheur est que je ne sais rien de tout cela. Et pourtant, on ne peut imaginer personne de plus initié que moi à qui s'adresser. Mais pourquoi garder le silence sur ces choses, et pourquoi ce zèle à me retenir ? La réponse à ces questions se traduirait pour elle en une responsabilité envers cet inconnu et envers moi. Alors, est-ce que je l'ai prise par surprise ? Loin de là, pour moi-même j'ai depuis longtemps été fixé à cet égard. Si je l'ai surprise, ce ne pouvait être que grâce à la prudence que j'y mettais afin de l'éviter. Si j'assume cela, tout peut se faire encore une fois. Alors elle m'a tout de même craint plus qu'elle ne m'a aimé.

Maintenant que les débats concernant la séparation ont commencé, elle se rappelle à nouveau ce qui avait été oublié, et cette idée pénible a été un aiguillon pour son désespoir. — Donc ! Si cela a lieu, elle sera sauvée, c'est-à-dire elle se sera sauvée elle-même, moi je serai sauvé puisqu'elle sera libre, et sauvé parce qu'elle ne sera pas devenue moins belle. Elle ne me devra rien, car elle n'a suivi aucun conseil de ma part puisque je n'en ai pas donné et qu'à cet égard je n'en pouvais donner aucun ; si elle me doit quelque chose, une petite récompense pour toute ma souffrance, ce serait de reconnaître que je ne me suis pas occupé à vouloir la conseiller. Directement, je ne lui dois rien, car je ne lui ai pas demandé de faire quelque chose à cause de moi, et elle ne peut pas non plus être suspectée de le faire à cause de moi ; indirectement, je lui dois beaucoup, toutefois, cette dette est essentiellement basée sur ma personnalité qui précisément, dans ladite hypothèse, désire la reconnaître.

Tout cela est très, très bien — si seulement ce n'était pas une hypothèse ; ce serait une excellente hypothèse si seulement, comme hypothèse, elle n'était pas si fragile.

Il est deux heures moins cinq, l'heure de mon travail est passée. Je dois penser à elle avec toute ma passion à partir de minuit, mais pas une minute après cette heure-là. Il s'agit de tenir ferme, et après deux heures toute pensée à son égard est une fatigue, une tromperie envers elle, car un peu de sommeil est nécessaire pour faire durer la passion, ce que je veux. — La différence entre la petite bière et la bière la plus forte qu'on brasse en Angleterre, n'est pas que la bière forte écume, car même la petite bière la plus innocente peut écumer et écumer autant, mais son écume disparaît tout de suite. Par contre, l'écume de la bière forte se maintient.

Le 15 avril. Le matin.

Il y a aujourd'hui un an. Le temps devient donc beau, oui même très beau. Si on sort le matin de bonne heure pour chercher la liberté et la beauté malgré le temps incertain ; si on s'installe dans la voiture comme un faiseur de projets qui voudrait, si possible, voir sous un jour plus favorable permettant de le contenter ce qui est inconstant dans le temps ; à présent que le soleil lui-même se lasse des caprices des nuages chassés par le vent et de l'inconstance des giboulées, et perce dans tout son éclat, et à présent qu'il est sûr qu'il fera beau temps — comment ne dois-je pas alors apprécier que c'est elle qui l'a voulu ainsi, elle, mon soleil, qui a voulu la fin des giboulées !

Les remarques un peu surexcitées dues au défaut de maturité féminine sont maintenant comme oubliées. J'ose penser que je suis

aimé. Certes, il ne m'est jamais venu à l'idée qu'elle pouvait en aimer un autre, mais elle me semblait manquer de ce recueillement qui embellit et qui par sa beauté pénètre l'âme. Ce spectacle est un instant aussi joyeux que l'instant est terrible quand on voit quelqu'un sous l'effet d'un poison.

Et la douleur ressentie parce qu'elle a pu s'y prendre si mal, lui confère une douceur dont je ne m'étais pas douté ; et le fait qu'elle a ressenti cette douleur, que ne prouve-t-il pas ! Quel bonheur que la mort se soit interposée entre nous ! Si nous avions lutté plus longtemps et si nous étions arrivés à un règlement entre nous, dû à nos propres efforts, tout amiable qu'il aurait été, cela aurait toujours été dangereux. La seule chose que je craigne, c'est qu'elle prenne toute cette affaire trop à coeur. La tourner entièrement en oubli pourrait avoir pour effet qu'elle se désole en secret, et quand j'y fais allusion, elle s'émeut tout de suite, bien que je le fasse avec autant de bonté et de plaisanterie que possible ; peut-être est-ce justement à cause de cela ?

Le 17 avril. Le matin.

Il y a aujourd'hui un an. Le malheur est qu'elle n'a pas du tout de base religieuse. A cet égard j'ai battu le vide. Elle a pourtant voulu lutter avec moi, elle n'a pas exactement été vaincue par moi, mais l'angoisse de cette nuit-là lui a appris à se comprendre elle-même. Elle considère que c'est une défaite, bien qu'elle se sente plus heureuse qu'avant. Là, il s'agissait de la liberté infinie à mon égard. A présent elle m'a idéalisé et se sert maintenant de cette petite méprise contre elle-même. Pourvu qu'il ne s'ensuive pas une faiblesse, un attachement pour moi que je ne peux pas et ne veux pas comprendre ! je ne veux pas être adoré, je ne crois pas qu'une infidélité de sa part pourrait me blesser aussi douloureusement que la vision d'un tel anéantissement, ce que cela représenterait à mes yeux. Je suis fier moi-même et tout homme doit l'être dans ses rapports avec les autres ; qu'on s'humilie devant Dieu et qu'on s'humilie dans toutes circonstances, mais qu'on ne soit pas humilié sous la personnalité d'autrui. Assurément, si terrible que ce soit, il existe une espèce d'attachement qui, précisément quand il ne tient pas ferme, me forcera à le repousser. Si c'est laid que des amoureux s'entre-querellent, il y a un attachement qui, au sens religieux, est une responsabilité terrible.

Le 18 avril. Minuit.

Je n'ai donc rien du tout à faire sauf à me tenir tranquille, car faire quelque chose par rapport à une inclination amoureuse antérieure,

dont j'ignore même l'existence, est impossible. Pour moi, tout ce qui précède a donc été vain, comme aussi en partie mon attente sympathisante pour elle et ma crainte pour moi-même.

A quoi sert alors la sagesse ? Mais je ne suis pas sage non plus. Si en un sens je suis le plus sage parmi les miens, je suis aussi, en un autre sens, le plus stupide peut-être de tous. De tout ce que j'ai entendu dire et lu, rien ne m'a frappé plus qu'un mot qu'on dit de Périandre [l'un des sept Sages : Diogène de Laërce, I, 98]. « Il parla comme un sage et agit comme un fou. » [Fénelon] Que ce mot s'applique justement à mon cas est prouvé par le fait que c'est avec la sympathie la plus passionnée que j'y trouve plaisir et que, malgré cela, il ne contribue en aucune façon à m'amender. Cette manière de me l'approprier est tout à fait à *la* [en français dans le texte] Périandre. En deçà de mes données je suis sage, mais les données de mon action sont tellement idéales qu'elles transforment toute ma sagesse en folie. Si je pouvais apprendre à les rabattre, ma sagesse se présenterait sous un jour favorable. Ainsi, si je pouvais agir sagement, je serais marié depuis longtemps. Il aurait été sage de voir l'accomplissement de ses désirs et, par surcroît, d'en être remercié comme d'un bienfait, et ensuite de s'arranger comme si au fond on jouissait de sa liberté ; dans ce cas j'aurais été un homme estimé qui ne rompt pas ses promesses, un époux intéressant qui est fidèle à sa femme et respecte une jeune fille, car au fond idéal de mon être, je ne la respecte probablement pas, et le fait que je préférerais sacrifier tout et mettre ciel et terre en mouvement pour ne pas me faufiler dans l'état qui est agréable à Dieu et me faufiler à travers la vie, prouve sans doute que je suis privé de tout honneur.

Je pense qu'à présent il faudrait renoncer à mon désir, qui va au delà du désir de la voir libérée, à mon désir qui est le point culminant de l'emballement divin de mon âme. Toutefois, cela je ne le veux pas. Une fois que j'ai été libéré et que j'ose agir, il serait tout de même possible que ma nature soit à même d'enflammer le désir en elle. Que cette possibilité soit lointaine, même infiniment lointaine, je ne la lâcherai tout de même pas et je ne cesserai pas d'agir conformément à elle. Le désir ne mourra qu'après que j'aurai eu la certitude officielle qu'elle est libre et qu'elle appartient à un autre ; jusque-là je ne peux pas permettre à ce désir de me visiter comme une inspiration intermittente, mais il doit être tenu en grand honneur, comme étant la passion suprême de ma synthèse.

Il y a une part de vérité dans ce qu'on dit de la mélancolie : qu'elle est la grâce de la peine, comme le désespoir est sa furie ; mais on crie d'abord dans la douleur avant d'oser s'abandonner à la mélancolie. Devenir mélancolique tout de suite est parfois un signe de la bassesse de l'âme.

Alors, dors bien, ma petite, celui qui te promettait la fidélité ne peut pas faire plus qu'il fait, dors donc bien, je dirais presque ma chère enfant, car mon inquiétude est presque comme celle d'un père qui demande à voir sa fille amoureuse. C'est cela, la mélancolie, mais je ne veux pas, je persévérerai avec toi, je persévérerai même si je deviens un vieillard, et même si rien n'arrive avant, je ne révoquerai pas le veilleur de nuit qui guette l'accomplissement de mes espérances.

Le 20 avril. Le matin.

Il y a aujourd'hui un an. Quand un juge d'instruction depuis longtemps peut-être s'est installé dans son fauteuil pour lire des actes, pour entendre des témoins, pour comparer les indices, et qu'il a inspecté les lieux, il découvre subitement, tandis qu'il est assis là dans son bureau, il découvre quelque chose. Ce n'est pas un homme, ni un nouveau témoin, ce n'est pas un *corpus delicti* [un objet qui a joué un rôle dans le crime et en témoigne], c'est quelque chose qu'il appelle : la marche de l'affaire. Aussitôt qu'il a découvert comment l'affaire s'est passée, il est sauvé.

J'ai senti en moi-même qu'il y a une inquiétude dans tout mon être, que quelque chose de terrible se prépare, de toute la nuit je n'ai pas dormi, et à présent je vois la marche, hélas ! je ne vois pas la marche de l'affaire, mais la marche vers l'anéantissement. Elle s'abandonne dans une mesure qui inquiète tout mon être, et pourtant, elle est à mes yeux charmante et m'émeut profondément, mais cet abandon et mon émotion me tourmentent. Même si j'étais autre que je ne suis, je ne peux pas comprendre cet abandon, et je ne peux pas m'abandonner ainsi. Et moi, qui suis tellement réservé ; elle me connaît très peu, quelle discordance ! j'aurai tout pouvoir sur elle, et elle aucun pouvoir du tout sur moi. Un tel rapport, est-ce un mariage ? C'est plutôt, il me semble, une histoire de séduction. Alors, est-ce que je veux la séduire ! Horrible. Et est-ce qu'il y a peut-être une espèce supérieure de séduction, pire que celle du désir ? Elle dit qu'elle ne s'est jamais sentie plus heureuse qu'aujourd'hui ; elle ne se soucie de rien, sauf de son exaltation. De mon côté est-ce aimer que d'être témoin d'une telle discordance ? Et je sais en mon for intérieur que je suis réservé. J'ai vraiment pu constater que je peux cacher ma réserve, mais son abandon devient une exigence qui bouleverse complètement mon être. Il est assez vrai qu'au fond elle ne le comprend pas du tout ; mais je le sais, moi, et qu'est-ce que je fais ?

Cette méprise a causé un mal irréparable. Peut-être a-t-elle tout de même en son for intérieur voulu lutter sérieusement. Et il n'y a aucune limite à l'expression de l'abandon, aussitôt qu'il commence à

se manifester directement. C'est comme lorsque quelqu'un commence à se plaindre de ses souffrances : bientôt la vraie manifestation ne suffit plus à émouvoir celui qui écoute, et ensuite le mensonge s'y glisse, sans qu'il s'en rende compte. Cette méprise cause un mal irréparable. Si j'ai la mine grave, elle croit que c'est à cause de cela. Et si ce n'est pas du tout le cas, mais ma réserve qui m'assombrit ! Oh ! c'est à vous rendre fou !

Aujourd'hui elle m'a prié de m'asseoir sur une chaise. Je l'ai fait sans me douter de rien. Alors elle s'est retirée de quelques pas, s'est approchée et jetée à genoux. Sans doute y avait-il un peu d'espièglerie dans ce geste, mais au fond il s'agissait de mélancolie et ensuite d'une félicité, oui, je dois l'appeler une félicité folle, parce qu'elle avait trouvé une expression véritable pour sa passion. A l'instant même je l'ai prise et relevée. Celui qui a commis un crime jette son regard autour de la pièce, soupçonnant tous les coins, regardant par la fenêtre, par crainte des voisins d'en face, et l'angoisse de sa conscience lui donne une vue perçante : je ne sais pas ce que j'aurais payé pour gagner la certitude de ne pas avoir été vu ou ce que j'aurais payé pour ne pas l'avoir vu moi-même ! Ai-je demandé cela ! assurément, elle ne m'a jamais compris. Moi-même je n'ai jamais plié les genoux devant personne, je pourrais peut-être au besoin le faire devant elle, mais à cause de sa personnalité et de la mienne, cela ne doit jamais se faire. Ces choses-là ne sont pas à mes yeux des singeries, ni un geste exagéré, si je le faisais, alors cela signifierait pour moi que je n'accepte pas l'insulte de le voir considéré ainsi. Là encore, c'est ma fierté que je retrouve.

Je sais bien qu'une jeune fille n'est pas comparable à un homme, mais je ne l'oublierai jamais, cet incident a mis un délire dans mon sang, un trouble dans mon esprit, une angoisse dans ma réserve, un désespoir dans ma résolution, et d'abord et avant tout un bruissement des oreilles du pressentiment qui pour moi annonce, d'avance et d'urgence, le péril extrême.

Le 22 avril. *Minuit.*

De même que celui qui est malade et habitué à un certain médicament est obligé, où qu'il aille, de prendre avec lui les gouttes qui calment sa douleur, hélas ! de même je suis obligé de prendre avec moi partout un court résumé de mon histoire de souffrance pour pouvoir aussitôt m'orienter dans le tout — m'orienter dans ce que j'ai scruté en mon for intérieur, tout autrement qu'un élève peut répéter sa leçon avec son professeur. S'il arrive que l'histoire me vienne subitement à l'esprit — et subitement ici veut dire qu'il n'y a que la moitié d'une journée depuis que j'ai répété la leçon pour la dernière fois — la crise la plus épouvantable se produit. Elle

ressemble à un avertissement d'une attaque d'apoplexie par rapport à la constitution corporelle. A l'instant la tête me tourne, ma pensée ne réussit pas assez vite à se fixer sur quelque chose de précis dans cet embarras, et j'ai le sentiment d'être un assassin. Alors il n'y a plus rien à faire, sauf l'impossible pour m'empêcher de penser à cette chose comme à une obsession religieuse, — puis l'instant a passé et je comprends de nouveau ce que j'ai répété des centaines et encore des centaines de fois. — Ou l'idée de tout ce que j'ai souffert me vient subitement à l'esprit, et elle vient si subitement que les gardiens de la réflexion ne peuvent pas arriver assez vite et je suis complètement accablé. Cela m'est arrivé hier. Je me trouvais chez un pâtissier où je lisais un journal, et subitement cette idée s'éveilla dans mon âme, si subitement que je fondis en larmes. Heureusement personne n'était là ; mais j'apprenais une nouvelle prudence.

Le 24 avril. Le matin.

Il y a aujourd'hui un an. Je suis un homme égaré, comme celui qui est arrivé dans un pays étranger où on parle une autre langue et où on a d'autres coutumes. Si ma souffrance dérivait du fait que les étrangers me traitent avec leur arrogance nationale, tout irait bien. Mais il n'en est pas ainsi. Elle est très loin d'exiger quelque chose de moi, elle ne voit que son illusion, elle est perdue en elle. Elle est heureuse, dit-elle, et je crois bien qu'en un sens elle est heureuse. Elle est charmante et s'occupe de son inclination amoureuse comme un enfant qui s'abandonne à lui-même, mais qui dans son passe-temps trouve plaisir et bonheur. On pourrait rester là à la regarder et à vieillir et à continuer à regarder, et il n'y a qu'une seule difficulté, c'est que je suis l'objet de l'inclination amoureuse. Tout ce qui avait eu lieu avant ce petit *altercatio* [dispute] et qui à mes yeux avait tant d'importance : l'idée pour laquelle j'essayais de gagner son intérêt, tout en me pliant moi-même sous elle, ne l'a pas du tout affectée. A cet égard elle est comme insensible. Mais la lutte, ma conduite changée, l'intervention de la mort, tout cela transforme sa nature, elle déploie une amabilité que j'admire avec mélancolie et qui à ses yeux fait de moi un rêveur. Et qu'est-ce que cela veut dire ? Cela veut dire qu'elle n'est pas du tout sensible aux motifs qui pour moi sont suprêmes. Il y a une différence de langue entre nous, un monde entre nous, dont la distance apparaît à présent dans toute sa douleur.

Le 25 avril. Minuit.

Patience !

Le 26 avril. Le matin.

Il y a aujourd'hui un an. C'était donc sur cet écueil que je devais faire naufrage ! Je ne me suis jamais humilié devant personne et je n'ai pas non plus désiré m'enorgueillir. Mon opinion sur les rapports à entretenir avec les autres était de rendre justice à tout le monde et qu'il n'en soit plus question. D'ailleurs, en un sens plus strict, je n'ai jamais eu beaucoup à faire avec d'autres gens. Mon existence spirituelle m'a trop occupé. Mais ici, j'ai été humilié. Et par qui ? C'est une jeune fille et ce n'est pas par sa fierté, alors on aurait bien pu s'arranger, mais par son attachement.

Elle ne sera jamais heureuse avec moi, non ! jamais. Il est possible qu'elle se l'imagine, mais je ne le comprends pas et cela aussi fait tout de même partie de son bonheur. Et si nous sommes unis, nous en serons réduits à ce qu'elle devine un jour, à sa grande consternation, ce que j'aurais dû prévenir.

Il est assez facile de rester sur la réserve vis-à-vis d'elle, et c'est peut-être la raison pour laquelle je ressens précisément à présent l'humiliation.

Elle anéantit ce qui pour moi est la force vitale de mon existence spirituelle, c'est-à-dire l'égalité dans ce qui est humain. Elle ne se soucie pas du tout de cette passion infinie de liberté ; elle a réussi à se créer une illusion, et cela lui suffit. Je pense aussi qu'on peut aimer, qu'on peut tout sacrifier pour son amour, mais que je doive me trouver à l'aise ou que je doive risquer ma vie, je ne peux pas me passer du souffle le plus profond de mon existence spirituelle, je ne peux pas le sacrifier, parce que c'est une contradiction, car sans lui je n'existe pas. Et elle ne ressent aucun besoin de ce souffle.

Toutefois, je sens justement à présent que je l'aime, que je l'aime plus que jamais, et pourtant, je n'ose pas le faire, moi son fiancé, qui, il est vrai, *doit* l'aimer.

Le 27 avril. Minuit.

Je n'ai envie de rien noter et enfin, il n'y a rien non plus à noter. Toutefois, je suis aussi vigilant. Ici en ville les veilleurs de nuit indiquent leur présence à leur poste en criant ; pourquoi ces cris ? En Angleterre ils mettent en toute tranquillité une boule dans une boîte, et l'inspecteur voit le matin qu'ils ont été à leur poste et qu'ils n'ont pas dormi.

Le 28 avril. Le matin.

Il y a aujourd'hui un an. Si seulement elle pouvait m'opposer de la résistance. Quand je lutte je suis léger ; et même si je dois vivre en paix, je désire que celui avec qui je reste en paix soit aussi fort ou

plus fort que moi. Plus elle s'abandonne, plus grande sera ma responsabilité. Et je crains la responsabilité ; pourquoi ? Parce que c'est alors avec moi-même que j'ai à faire, et j'ai toujours peur de cette lutte. Si Dieu lui-même était, disons un homme, qui se présente devant vous et avec qui on puisse parler et dire : Eh bien ! écoutons ce que tu as à dire, alors tu verras bien ce que je m'avise de faire ; — dans ce cas on s'arrangerait sans doute. Mais, Il est le plus fort de tous, le seul fort, et c'est pourquoi il ne parle jamais ainsi avec un être humain. Celui avec qui, en toute brièveté il veut s'engager, Il le retient de telle façon qu'il lui parle à travers l'homme lui-même. Leur entretien n'est pas un *pro* et un *contra*, l'un en dehors de l'autre, mais Dieu, en parlant, se sert de l'être lui-même à qui il parle, Il parle à cet être par l'être lui-même. C'est pourquoi il a le pouvoir et il peut, à n'importe quel moment choisi par Lui, écraser un homme. Si par contre Dieu avait parlé une fois pour toutes, dans la Bible par exemple, alors Dieu, loin d'être le plus puissant, serait celui qui est dans le plus grand embarras, car il n'est pas difficile de contester de telles choses, s'il vous est permis de vous servir de vous-même contre elles. Mais une telle hypothèse est sans rime ni raison, une imagination en l'air, car Dieu ne parle pas ainsi. Il parle à chaque individu, et à l'instant où il parle, il se sert de l'individu lui-même afin de lui dire, par lui-même, ce qu'il veut lui dire. C'est pourquoi ce qu'il y a de faible dans l'ébauche de Job, c'est que Dieu apparaisse dans les nuages et aussi que par sa manière de parler il se montre comme le plus habile des dialecticiens ; car ce qui fait que Dieu devient un dialecticien terrible, c'est précisément qu'il vous serre tout autrement de près et, dans ces conditions, le chuchotement le plus doux est plus salutaire et, en même temps, plus terrible que de Le voir sur le trône dans les nuages ou que de L'entendre dans le tonnerre au-dessus de la terre. C'est pourquoi on ne peut pas argumenter avec Lui, car c'est la force dialectique de l'âme de l'être en question dont Dieu se sert précisément contre cet être même.

Quand un individu craint Dieu, il craint ce qui est plus que lui-même, et après cette crainte vient la crainte de vous-même : et l'*angustiae* [le passage étroit] de cette crainte est la responsabilité.

Plus elle s'abandonne, plus je deviens malheureux. Peut-on dire que c'est un rapport heureux ? Et quel peut bien être son bonheur ? De mon point de vue c'est celui d'un aveugle, celui de l'illusion. Mais Socrate dit [Platon, *Phédon*, 64] que le plus grand malheur est de vivre dans une illusion.

Le 29 avril. Minuit.

La question sera de savoir si je ne peux lui donner une idée plus modérée de moi. Si d'ailleurs elle pense parfois à moi, ce qui

évidemment est tristement probable, alors je me rends bien compte de ce dont selon toutes les probabilités humaines elle a besoin. Dans sa pensée, l'explication serait sans doute à peu près celle-ci : « Je suis à un certain degré un homme corrompu, pourtant pas tout à fait mauvais, j'avais des bons côtés aussi ; je l'ai sans doute aimée, mais il me manquait du sérieux et il y avait mon inconstance qui ne me permettait pas de persister dans mes résolutions ; je l'ai bien, il est vrai, considérée comme une jeune fille aimable, mais je n'ai pas trouvé chez elle cet esprit qui pouvait me rendre heureux ; c'est pourquoi, pense-t-elle, il est beau de sa part de se résigner à son sort, c'est magnanime de s'être conciliée avec l'idée de la jeune fille qui un jour doit me captiver avec une plus grande puissance, car une chose est certaine, c'est que même si je me trouve une jeune fille plus spirituelle, je ne trouverai personne qui m'aimera autant qu'elle-même. Cela je dois sûrement me l'avouer moi-même, et à ce titre j'ai probablement aussi regretté ma conduite, bien que je sois trop fier pour vouloir refaire quelque chose. » — Une individualité repentante qui se repent, mais qui est trop fière pour refaire quelque chose, a mal agi chaque fois que cela pouvait être refait : Dieu sait ce qu'est alors le repentir !

Devoir aider avec une telle explication dans laquelle chaque phrase est un non-sens et par surcroît mensongère par rapport à moi ! Je suis ou bien très corrompu, oui, un hypocrite, ou bien tout au moins, prisonnier d'une illusion presque écœurante, ou bien je suis aussi une âme chevaleresque plus que n'importe qui.

Il ne me manque pas non plus la persévérance ferme dans les résolutions, sauf peut-être quand il s'agit du jugement d'une jeune fille qui ne sait pas au juste ce qu'est une résolution. Je l'ai toujours trouvée aimable et je n'ai pas changé une virgule dans ce jugement. Je n'en ai pas trouvé d'autre qui soit plus spirituelle puisque je ne cherche personne et que je n'ai garde d'accepter la spiritualité féminine. Sa magnanimité est un triomphe tout à fait extérieur, je n'ai pas l'intention de jouer une « histoire de tous les jours » [titre d'une nouvelle de M^{me} Gyllembourg où le personnage principal fait l'échange de sa bien-aimée avec un ami], ni de faire le troc. Il est vrai que je me suis repenti, mais il est aussi certain que mon désir est de tout refaire.

Grâce à cette explication je fais des progrès. Je sors de toutes les déterminations de l'infini — et je deviens comique. Sans doute pas aux yeux de tout le monde, aux yeux de plusieurs poètes je deviens même un héros. Assurément, il ne faudrait pas croire que c'est un Dieu éternel et juste qui a inventé l'éthique, mais plutôt que c'est un petit tailleur de théâtre qui a fagoté quelque chose. Et c'est même sur cette mesure que des poètes créent leurs héros — pour qu'on voie bien qu'il s'agit de héros ; mais Scribe est le plus habile

de tous. On lit et on entend de lui des répliques qui confondent toute l'existence, comme si ses comédies étaient jouées non pas pour des êtres humains, non pas pour des fous, mais pour des « hannetons en boîte », et pourtant, ces répliques ont un vrai caractère de conversation et sont si naturelles, qu'on voit qu'il n'y a rien de plus facile. Une femme mariée est représentée et l'auteur la montre raisonnable aussi bien qu'honnête, oui, comme combattant pour la bonne cause : une vraie inclination amoureuse entre une jeune fille, confiée à ses soins, et un jeune homme qui dans ce but s'adresse à elle. Je ne me rappelle pas le nom de la dame, qu'on l'appelle donc madame Scribe. Elle dit alors au jeune prétendant [dans la pièce *Oscar*] : « Mais, avez-vous bien réfléchi au fait que la jeune fille n'a pas de fortune ? — J'y ai réfléchi. — Elle ne possède qu'un capital de vingt mille francs. — Je le sais. — Néanmoins, vous insistez ? Oui. — En vérité, cet héroïsme me dispose entièrement en votre faveur. » Scribe est vraiment un auteur satirique, sans le savoir ; je pensais être au Grand-Guignol. Un jour magnifique a été jeté sur le jeune homme : il obtient la jeune fille, vingt mille francs. — et il devient un héros. Mais un tel héros est aussi comique qu'un enfant de tailleur qui porte le nom de César-Alexandre-Bonaparte-Æbeltoft [une petite ville de province en Jutland dont le nom a un son péjoratif] ; et un auteur qui nomme de tels personnages des héros me semble aussi médiocre que les parents-tailleurs qui donnent de tels noms à leurs enfants.

Cependant, c'est mon devoir de faire tout ce qui peut être utile, qu'en fait cela puisse lui être profitable ou non. Ce que j'ai essayé jusqu'ici était vain. Si en un sens vrai elle était devenue une individualité religieuse, cela aurait été terrible pour moi. Cependant, je n'ai consulté ni chair ni sang.

J'ai été insensé, car je frémis quand je pense à l'habit de fou, c'est-à-dire à devenir un héros de Scribe. Mais, quittons ce sujet. Je pense à elle, je la vois en convalescence, je crois à la possibilité d'une issue heureuse. Bien, je m'incline sous l'éducation. En vérité, cette jeune fille a été créée pour mon humiliation. Si personne ne le remarque, si de rares personnes seules le comprennent quand je parlerai, moi je le comprends, je le comprends à la perfection.

Du vivant de ses enfants légitimes, Périclès [Plutarque, *Périclès*, 36] ordonna par loi que ceux qui n'étaient pas nés de parents athéniens, ne soient pas considérés comme citoyens athéniens. Cette loi affecta beaucoup de gens. Alors vint la peste, et tous les enfants de Périclès moururent, son inquiétude fut telle que quand il se présenta pour couronner la tête de son dernier enfant, il fondit en larmes devant les yeux de tout le monde, ce qu'on n'avait jamais vu avant. Il ne lui restait que des enfants naturels ; alors Périclès demanda que ladite loi soit abolie. C'est à vous faire frémir :

Périclès pleure — et Périclès fait un jour ceci et le lendemain le contraire. Mais il est touchant de lire dans Plutarque que les Athéniens lui donnèrent satisfaction ; ils croyaient que les dieux s'étaient vengés de lui et que les hommes par conséquent devaient le ménager.

Périclès fut un grand homme, il pouvait tenir ferme une résolution ; quand il se fut décidé à se sacrifier au service de l'État, il ne fréquenta jamais plus la société. Il est facile pour moi de me rendre compte de ma faiblesse à cet égard ; plutôt à Dieu que je puisse ressentir les ménagements qui me ménagent en me faisant comprendre que je dois fausser mon existence ! Mais je l'ai bien toujours faussée ? Vrai, mais cette déformation était de telle nature que, si elle s'en apercevait, j'avais l'espoir que la déformation produise en elle quelque chose de grand ; si toutefois elle contribue à quelque chose, ce ne sera pas à créer le grand. Et la première méthode respectait ma fiancée tout autrement que celle-ci.

Le 30 avril. Le matin.

Il y a aujourd'hui un an. Elle ne déborde plus dans les expressions de son abandon. Ce n'était peut-être qu'un état passager. Mais, j'ai vu ce tableau inquiétant et je ne l'oublierai jamais.

Ma mélancolie est tout de même victorieuse.

Le 1^{er} mai. le matin.

Il y a aujourd'hui un an.

Est-ce possible ! Elle s'est fâchée d'une inattention de ma part. Oui, je ne le nie pas, c'était une inattention. Elle me fait presque la tête. Maintenant ou jamais. Il est heureux que ce mot de séparation aiiit été prononcé lors de la petite *altercatio* dont j'ai parlé. Cela me permet de placer facilement ce mot de nouveau.

Je ne veux pas quitter la partie ; si je désire être séparé d'elle, ce n'est pas pour trouver des jours meilleurs, mais parce que je ne peux pas faire autrement. Si je lui cause de la peine, je ne me déroberai pas à sa vue, et je n'ose pas le faire. Je désire que cet état de choses soit aussi bref que possible, je crois que cela lui est utile. Toutefois, je suis prompt à lui rendre service autrement aussi et je respecterai tout argument.

En ce moment-ci elle est plus forte. Donc, à présent la question est mise à l'ordre du jour.

Mon jugement à propos d'elle est brièvement : je l'aime, je n'en ai jamais aimé d'autre et je ne le veux pas. Je désire rester et ne pas aller plus loin. Dans ces conditions j'ose bien dire que, malgré cela,

j'ai tout de même assez de force pour tomber amoureux de nouveau. Ma faute est de m'être risqué sur un terrain auquel je n'appartiens pas. Ce à quoi je me suis formé avec toute ma passion, se trouve être une erreur ; mais à présent je ne peux pas être transformé. Elle ne me comprend pas et je ne la comprends pas. Depuis le premier moment où je l'ai vue, pendant tout le temps où elle était l'objet de mes espérances, j'ai pu l'imaginer morte sans me déconcerter. J'aurais ressenti de la peine, peut-être toute ma vie, mais l'éternel se serait présenté tout de suite, et l'éternel est pour moi le bien suprême. Ce n'est qu'ainsi que je peux comprendre qu'on s'aime l'un l'autre. Dans la conscience de l'éternité, dans l'infini, chacune des parties est libre, et pendant qu'ils s'aiment l'un l'autre, ils ont tous les deux cette liberté. Elle ne s'intéresse pas du tout à cette existence supérieure. Nos rapports, sont-ils alors une base pour un mariage ? Un époux est-il donc un pacha à trois queues ? Une telle union me rendrait malheureux, je me sentirais inquiet par rapport à mon existence la plus profonde. Maintenant, si je pouvais, si je devais supporter cela, eh bien, et après ? quel est son bonheur pour lequel je devais risquer tout cela ? Dois-je donc mettre tout en jeu pour une illusion ? Ah, si quelqu'un pouvait me garantir qu'elle serait heureuse ! vivre dans une illusion, est-ce cela le bonheur ? Mais une fois qu'elle s'est abandonnée ainsi, la responsabilité m'incombe.

Il est évident que ce que je viens de dire constitue les prémisses d'un jugement à vie. Je n'ose pas dire s'il nous concerne tous les deux ou l'un de nous seulement, le jugement contre moi est en tout cas sûr. Mais alors n'est-il pas absurde de faire deux malheureux, si on peut se contenter d'un seul ? Oui, c'est sûr, si seulement je pouvais comprendre ce que veut dire pouvoir la rendre heureuse.

Le 2 mai. Minuit.

Mais au fond de mon âme, n'y a-t-il pas une colère secrète contre elle ? Je ne le nie pas, je n'aime pas ces expressions directes des sentiments ; qu'on se taise et qu'on agisse en soi-même. Je n'aime pas parler de mourir d'amour, et si celui qui le fait par surcroît n'hésite pas, sans résignation féminine, à charger, pour ainsi dire, la conscience d'un mélancolique de l'assassinat de sa vie, comme si c'était la fidélité, la vraie fidélité, et comme si une Charlotte Stieglitz [elle se suicida en 1834 dans l'espoir de tirer son mari de sa veulerie] était une exaltée, non pas parce qu'elle commit un suicide, car à cet égard elle l'était bien, mais parce qu'elle se sentait comme un fardeau et, à sa manière féminine, comprenait la situation, — je ne nie pas que si j'étais un autre, j'exigerais de l'existence la preuve qu'il s'agit d'une fausse alerte. Si c'était un autre, ma colère

trouverait satisfaction dans le fait avéré que ces fortes paroles et ces objurgations, affirmées par serment, n'étaient ni plus ni moins, révérence parler, que de mauvais renvois, quelques hoquets, causés par trop de lecture de romans ; que ces idées de la mort étaient des rêves, non pas comme ceux de Juliette chez Shakespeare [*Roméo et Juliette*, acte IV, scène III] après qu'elle a pris le poison, mais comme ceux de Margot chez Wessel [*L'Amour sans bas*, pastiche du théâtre romantique] après qu'elle a mangé des pois secs. Je l'exigerais de l'existence pour que ce dont je tiens compte moi-même ne soit pas rendu ridicule, et pour que celui qui, en vérité et avec sérieux, en tient compte, ne devienne pas ridicule parce qu'une jeune fille tord sa bouche avec ces mêmes paroles.

Je ne suis lié par aucun serment ; au contraire, j'ai été rendu à la liberté à une condition exceptionnelle, celle de devenir fourbe, tandis que généralement un tel homme est bien arrêté ; je n'ai pas proféré un mot au sujet de la mort au moment où les affres de la mort traversaient mon âme, et je pense encore que si je meurs réellement, je n'ai pas besoin de le dire ; je n'ai demandé à personne de voir en moi un héros de bravoure. Toutefois, cela n'a pas grande importance pourvu que moi-même je me reconnaisse sincère ; car, que les apparences soient pour un homme ou contre lui, le temps est et restera un ennemi dangereux. Des impulsions extérieures peuvent aider pendant quelques temps, mais il n'en résulte qu'une déception ; on ne peut persévérer que par ses propres efforts, et cela n'est même possible que si vos sentiments religieux vous permettent de résorber l'éternité dans la résolution temporelle. C'est pourquoi tout homme devenu réellement sincère peut en remercier Dieu. Le discernement le plus fin, peut-être le plus difficile, mais en même temps le plus exaltant à faire, est de décider ce qu'est au fond ce dont un homme doit dire qu'il en remercie Dieu et non pas quelqu'un d'autre. Avoir les apparences contre soi aide toujours à éclaircir cette distinction ; tout le monde le fait, et la langue aussi, mais la question est de savoir comment ? C'est ce « comment » qui éclaircit la question, et non pas de nouvelles tournures de phrases, des expressions et des termes. — Hier j'ai vu une femme ivre dans la rue ; elle tombait, les gosses riaient d'elle, elle se relevait sans l'aide de personne et disait : « Je suis bien capable de me relever toute seule, et j'en remercie Dieu et personne d'autre, non, personne d'autre. » Quand cette distinction occupe quelqu'un de manière absolue, il est un peu humiliant pour lui d'être si loin d'avoir fait une découverte nouvelle, que même une femme ivre dit la même chose. Et pourtant il y a quelque chose de beau et de touchant et d'exaltant dans le fait qu'une femme ivre dise la même chose. Que chacun défende sa manière de le dire, mais tout ce que

je désire est d'avoir ma vie là où tout le monde peut l'avoir — s'il le veut.

Je peux comprendre une vie qui veut travailler pour l'idée, en dehors d'elle il m'est essentiellement impossible de sympathiser avec quelqu'un, qu'il soit heureux ou malheureux.

Par rapport à elle, cela ne compte pas. Aucun renoncement à l'idée n'est encore survenu, et c'est pourquoi j'abhorre toute pensée à cet égard par rapport à elle, et je la considère comme une offense contre elle. S'il survient, je ne demande que le ménagement de pouvoir m'abstenir d'y penser. Qu'est-ce que la mort ? Un petit arrêt seulement sur le chemin une fois pris, à condition d'être resté fidèle à l'idée. Mais une rupture avec l'idée signifie qu'on prend une mauvaise direction.

Le 4 mai. Le matin.

Il y a aujourd'hui un an. C'est fait. Depuis deux jours déjà j'ai réussi à placer ce mot terrible au milieu de la conversation. Il y a une grande différence entre un navire de guerre et une coquille de noix qui prennent la mer, et elle est visible à l'extérieur. Il en est autrement pour le mot. Le même mot peut indiquer une différence encore plus grande et rester le même. Le mot n'a pas encore sonné pathétiquement entre nous, mais il revient toujours et toujours, mêlé aux choses les plus différentes, afin de sonder l'ambiance. — D'après ce que j'ai remarqué jusqu'ici je serais tenté de croire que tout se passera plus doucement que je n'aurais osé l'espérer.

Quant à moi, j'ai assumé la responsabilité de cette démarche. Dans ma conception cela signifie que je rends un être humain malheureux. Je n'y arriverais pas à meilleur marché en faisant de moi-même l'objet d'une telle démarche. Ce que la réalité pourra me montrer, c'est peut-être si j'ai évalué la responsabilité à un prix trop élevé. Je suis donc décidé à agir ; je me suis imaginé le pire, la réalité ne peut pas m'effrayer. Ce que je souffrirai moi-même, dans mon âme où tout est troublé et secoué, ce que je souffrirai à la pensée de sa peine, à la pensée que probablement jamais je ne pourrai me remettre de cette impression, parce que toute ma constitution a été mise en branle, parce que ma conception de la vie, de moi-même, de mes rapports avec l'idée a été repoussée, et parce que je ne pourrai jamais me reconstituer sur une base nouvelle sans me souvenir d'elle et de ma responsabilité : tout cela, c'est ma part. C'est la part du lion ou plutôt, la peine est si grande qu'il y en aura plus qu'assez pour tous les deux.

LA LECTURE A HAUTE VOIX
PÉRIANDRE

Périandre était fils de Cypsélos de la race des Héraclides, et après la mort de son père il devint lui-même tyran de Corinthe. On dit de lui qu'il parlait toujours comme un sage et agissait constamment comme un fou. Il est très curieux, et c'est presque comme une continuation de la folie de Périandre, que celui qui l'a marqué de cette expression ingénieuse n'ait pas su lui-même combien elle était significative. L'auteur [Fénelon, *Abrégé des vies des anciens philosophes*, 1726] un peu étroit d'esprit fait précéder en sa simplicité cette remarque sage de la réflexion suivante : il est très frappant que les Grecs aient pu compter un fou tel que Périandre parmi les Sages. Mais Périandre n'était pas un fou, un *fat* [en français dans le texte], comme dit le moraliste. Ç'aurait été différent s'il avait dit qu'il y eut un autre Périandre, Périandre d'Ambracie [Diogène de Laërce, I, 98 : quelques savants grecs pensèrent que c'était lui, et non le tyran de Corinthe, qui fut un des sept Sages], avec lequel il fut peut-être confondu, ou qu'il n'y avait que cinq Sages, ou que les historiens diffèrent un peu dans leurs conceptions, etc. Les dieux ont mieux compris ce qu'on disait de Périandre, car dans leur colère ils l'ont conduit à travers la vie de telle façon que ses sages paroles furent suspendues comme une raillerie au-dessus de sa tête, au-dessus de la tête de cet homme qui par ses actes réduisit à néant ses propres paroles de sagesse.

Quand il devint tyran, il se distingua par sa douceur, par son équité envers les gens de modeste condition, par sa science parmi les hommes intelligents. Il tint parole et donna aux dieux l'Hermès qu'il leur avait promis [Diogène de Laërce, I, 96 : s'il remportait la victoire aux jeux olympiques], mais cet Hermès fut payé avec les parures des femmes. Ses entreprises furent hardies ; et ceci fut sa devise : on peut tout faire avec de l'application [Diogène de Laërce, I, 99]. Et ce fut avec la même devise qu'il expliqua sa volonté de percer l'Isthme : car on peut tout faire avec de l'application.

Mais sous sa douceur couvait le feu de la passion, et les paroles de sa sagesse masquèrent, jusqu'au moment venu, la folie de ses actes ; et l'entreprise hardie fit voir la force, qui resta la même lorsqu'il se fut transformé. Car Périandre fut transformé. Il ne devint pas un autre homme, mais il devint deux hommes qui ne pouvaient pas trouver place dans un seul : le sage et le tyran, ce qui veut dire qu'il devint un monstre. On en explique la raison de différentes manières [Diogène de Laërce, I, 96-96]. Mais assurément il n'y eut qu'une

seule raison, sinon sa transformation à un tel degré serait inexplicable. Il est dit qu'il vécut en commerce coupable avec sa mère Cratia [Diogène de Laërce, I, 96], sans doute avant d'avoir entendu sa propre belle parole : ne faites pas ce qu'il faut taire [Diogène de Laërce, I, 98 : « ne divulguez pas ce qu'il faut taire »].

Et voici une parole de Périandre : il est mieux d'être craint que d'être plaint [Stobée, *Florilegium*, III, 79 : « Cache ton malheur pour ne pas faire plaisir à tes ennemis. »]. Et il agit conformément. Il fut le premier [Diogène de Laërce, I, 97] qui se servit de mercenaires et qui remania le gouvernement selon les exigences de la tyrannie, et comme tyran il régna sur des serfs, lui-même lié par la puissance dont il ne pouvait pas se débarrasser, car, comme il le disait lui-même : il est aussi dangereux pour un tyran de déposer le pouvoir que d'en être frustré. Il évita cette difficulté d'une façon ingénieuse dont nous parlerons par la suite, et même la mort n'eut pas de vengeance contre lui : son épitaphe se trouve sur un caveau vide. Périandre comprit mieux que personne que cela devait avoir lieu, car il dit : gain mal acquis engendre des « mauvais gains ». « Les tyrans », dit-il, « qui désirent être à couvert doivent avoir pour garde du corps la bienveillance et non pas des écuyers. » C'est pourquoi le tyran Périandre ne fut jamais à couvert, et le seul refuge que, même dans la mort, il trouva assez sûr, fut une tombe vide dans laquelle il ne reposait pas. Cela aurait aussi pu être exprimé avec ostentation si, au-dessus du caveau vide, on avait placé l'épitaphe suivante : ici REPOSE un tyran. Mais les Grecs ne le firent pas ; plus conciliants, ils lui firent trouver la paix après sa mort dans le sein maternel de sa patrie et écrivirent au-dessus de la tombe vide ce qui sonne mieux en vers, mais qui veut dire à peu près ceci : ici Corinthe, sa patrie, conserve, caché dans son sein, Périandre le riche, le sage. Mais cela n'est pas vrai puisqu'il ne s'y trouve pas. Un auteur grec lui a fait une autre épitaphe, destinée surtout à ceux qui contemplent la tombe et à leur rappeler « qu'il ne faut pas qu'ils se chagrinent que leurs désirs ne soient pas accomplis, mais qu'ils doivent se contenter du décret de la Providence », en réfléchissant : « que l'esprit de Périandre s'éteignit dans le découragement parce qu'il n'avait pas été capable d'exécuter ce qu'il voulut ».

En voilà assez au sujet de sa fin, qui fait connaître à la postérité la colère des dieux, leçon dont Périandre ne put pas profiter. J'en reviens à la question de la cause qui fit éclater la folie de Périandre, qui dès ce moment augmenta tellement au cours des années qu'il aurait pu dire ce que des dizaines de siècles plus tard, dit-on, un désespéré mit dans ses armes : « plus anéanti, moins repentant ». [Juan de Tassis y Peralta, comte de Villamediana (†1622) qui, sans espoir, tomba amoureux de la reine, épouse du roi Philippe IV

d'Espagne, se présenta à un tournoi avec un bouclier peint d'un diable entouré de flammes ; au-dessous se trouvait cette devise.]

Nous ne déciderons pas si la cause de sa folie fut une rumeur concernant son commerce coupable avec sa mère, rumeur qui le blessa parce qu'alors on sut qu'il « avait fait ce dont il ne fallait pas parler », ou une réponse énigmatique [Diogène de Laërce, I, 100] de son ami Thrasybule, Tyran à Milet, qui, bien que significative et pourtant silencieuse, ne fut pas comprise par le messenger, mais bien par Périandre de la même manière que la même réponse avait été comprise par le fils de Tarquin le Superbe [Hamann : Werke, III, p. 190 : Quand le fils de Tarquin le Superbe eût pris par ruse la ville de Gabiès, il fit demander à son père à Rome ce qu'il devait en faire. Tarquin, qui n'avait aucune confiance dans le messenger, ne répondit rien mais le prit avec lui dans un jardin, où avec sa canne il brisa les têtes des pavots les plus hauts. Le fils comprit qu'il devait supprimer les hommes les plus éminents de la ville, ce qu'il fit.], c'est-à-dire comme une directive pour un tyran ; ou enfin si ce fut le désespoir auquel l'avait réduit la mort de son épouse bien-aimée, Lyside, à qui il avait donné le nom de Melissa [Diogène de Laërce, I, 94 : Melissa veut dire « abeille »], et qu'il avait tuée d'un coup de pied, dans un moment de jalousie. Enfin nous ne pouvons pas le décider. Chaque incident à part semblerait bien suffire : l'ignominie du déshonneur pour le fier prince ; la tentation de la parole énigmatique si significative pour l'homme assoiffé de domination ; la torture de la faute pour le malheureux amant. Réunis, ils devaient peu à peu avoir pour effet que la méchanceté remplaça la raison du sage et que l'aigreur dupa l'âme du potentat.

Mais au fur et à mesure que Périandre se transformait, son sort aussi se modifia. La fière parole « il vaut mieux être craint qu'être plaint » le prit au dépourvu, dans sa vie désespérée ainsi que dans la mort. Car il fut plaint, plaint même d'avoir dit cette parole, plaint parce que les dieux, qui sont les plus forts, travaillaient contre lui, tandis que lui, de plus en plus anéanti, de moins en moins repentant, comprenait leur colère.

Melissa était fille de Proclès [Hérodote, III, 50], tyran d'Épidaure. Quand la mère fut tuée, ses deux fils, Cypsélus et Lycophon, âgés, l'un de 17 ans, l'autre de 18, s'enfuirent auprès de leur grand-père maternel à Épidaure. Ils restèrent là quelque temps et quand ils partirent, Proclès en leur faisant ses adieux, leur dit : savez-vous, mes enfants, qui a tué votre mère ? Ces paroles ne firent aucune impression sur Cypsélus, mais Lycophon devint silencieux. De retour à la maison paternelle il ne daigna jamais répondre à son père. Alors Périandre s'exaspéra, le chassa loin de lui et, en ayant réussi à la fin par de multiples questions à raviver la mémoire de Cypsélus, il apprit maintenant ce sur quoi Lycophon gardait le

silence. Sa colère poursuivit alors celui qui avait été chassé — personne ne devait le recevoir sous son toit ; sa colère poursuivit le fugitif qui alla de maison en maison jusqu'à ce qu'à la fin quelques amis l'accueillirent. Alors Périandre fit annoncer que quiconque donnait asile à Lycophron ou qui simplement échangerait un mot avec lui mourrait. Personne n'osa entrer en relations avec lui, de sorte qu'il devait succomber à la faim et à la misère. Périandre lui-même fut ému et alla le voir après que pendant quatre jours et nuits il n'avait pris ni nourriture, ni boisson. Il lui offrit le trône de Corinthe et tous ses trésors, puisqu'il avait bien à présent dû apprendre ce que cela veut dire que de défier son père. Mais Lycophron ne répondit rien, — à la fin il dit : « C'est toi qui as mérité la mort, car tu as enfreint ton propre mandement en parlant avec moi. » Irrité à cause de cela, Périandre l'exila dans l'île de Corcyre, et sa colère se retourna contre Proclès, qu'il vainquit, fit prisonnier et déposséda d'Épidaure.

Maintenant Périandre était un vieillard ; las du pouvoir il voulut le déposer. « Mais il est aussi dangereux de déposer la tyrannie que d'en être frustré », c'est ce qu'a dit le Sage, et le tyran vous apprend qu'il est même difficile de s'en débarrasser. Cypsélus était incapable de régner, sur lui les paroles de Proclès n'avaient même pas fait d'impression. C'était donc Lycophron qui devait lui succéder comme souverain. Et il le manda, mais non ! à la fin il envoya sa fille pour que celle qui était docile pût convaincre le mutin et par ses sentiments ramener l'égaré à montrer du respect pour son père ; mais il resta à Corcyre. Alors il décida à la fin de procéder au partage, à partager l'un avec l'autre, non pas comme père et fils qui partagent à l'amiable, mais comme le font des ennemis mortels : ils décidèrent d'échanger leurs résidences. Périandre voulut habiter à Corcyre et Lycophron devait régner à Corinthe. Périandre était déjà prêt à partir, mais les habitants de Corcyre ayant une grande crainte de lui et, comprenant très bien l'humeur inconciliable du père et du fils, décidèrent d'assassiner Lycophron, car alors, pensaient-ils, Périandre ne viendrait pas. Et ils agirent ainsi. Toutefois, cela ne les sauva pas ; Périandre fit enlever trois cents de leurs enfants pour les mutiler [Hérodote, III, 48, et Diogène de Laërce, I, 95]. Mais les dieux empêchèrent ce forfait, et Périandre, qui ne réussit pas non plus à venger son fils, prit tout tellement à coeur qu'il se décida à se donner la mort lui-même.

Pour la dernière fois le sage et le tyran tombèrent d'accord. Sa résolution désespérée et sa crainte d'être rattrapé dans la mort par le déshonneur, permit à sa sagesse de trouver une sortie ingénieuse pour sa vie. Il fit venir deux jeunes gens et leur montra un couloir secret. Alors il les commanda de s'y trouver la nuit suivante et de tuer la première personne qu'ils y rencontreraient et d'enfourir

immédiatement le cadavre. Ces deux jeunes gens étant partis, il fit venir quatre autres et leur commanda la même chose c'est-à-dire d'attendre dans le couloir et, ayant rencontré deux jeunes gens, de les assassiner et d'enfouir immédiatement leurs cadavres. Ensuite il fit venir deux fois autant de personnes et leur commanda de pareille manière la même chose, c'est-à-dire de tuer les quatre jeunes gens qu'ils rencontreraient et de les enfouir à l'endroit où ils les avaient assommés. Alors, Périandre s'y trouva à l'heure fixée et fut assassiné.

Le 6 mai. Le matin.

Il y a aujourd'hui un an. Tout marche de mieux en mieux. La parole prend une signification de plus en plus pathétique entre nous. Elle paraît tranquille. Plût à Dieu qu'il en soit ainsi ! Si seulement j'avais compris moi-même un peu plus tôt comme je le fais maintenant ! Quand ladite petite *altercatio* éclata, le moment aurait été propice. En l'exaltant, elle aurait peut-être rompu elle-même, et elle n'aurait pas du tout souffert.

Mon âme est lourde, mon esprit oppressé, mon espérance est comme un petit canot de sauvetage trop rempli sur la mer agitée.

Toutefois, celui qui doit être inquiet à cause d'un autre, n'aura pas le temps de ressentir sa propre peine ; et les épouvantes terribles de l'imagination prennent une grande prépondérance sur celles de la réalité. La discordance entre nous se montre ici encore une fois et lui fait comme un nouveau tort. Sa vraie peine, même si elle augmente beaucoup, ses lamentations, même si elles sont assez violentes, ne sont que faibles en regard de l'ingéniosité de mon imagination, qui n'a pourtant rien vu.

Le 7 mai. Le matin.

Il y a aujourd'hui un an. Le dénouement ne la prendra pas subitement au dépourvu. Et ce qui est subit serait peut-être le plus dangereux pour elle. L'instruction est arrivée à ce point qu'il s'agit presque d'une répétition générale. Si dans la réalité les choses se passent aussi bien, alors je ne demande rien de plus, bien qu'en un autre sens cela me soit inexplicable.

Quant à moi, j'ai le désir de retrouver mon propre moi pour oser me sentir chez moi. Une telle opposition entre une imagination et une réalité est déchirante. Mon imagination inquiète est terrible — enfin, dois-je à présent encore une fois, d'une manière aussi tragique que comique, trouver la réalité plus aisée ! Oh ! qu'il me soit permis de conserver mes illusions que je suis habitué à manier.

Cependant, j'ai la consolation d'être le témoin oculaire de tout ; même si elle meurt, j'en serai témoin oculaire. La réalité n'est après tout pas un tortionnaire aussi terrible que la possibilité.

Le 8 mai. Le matin.

Il y a aujourd'hui un an. La situation continue, le dénouement est aussi proche qu'il est possible à une expérience de l'être, toutefois non sans passion de sa part. Cependant, elle semble comprendre que ce qui était grossier en tant que plaisanterie doit devenir sérieux. Elle n'est pas dénuée de véhémence, et cela c'est le bon côté. Dès aujourd'hui le dénouement doit s'opérer.

Quand le négociant se trouve à l'extrémité de la jetée du port, qu'il voit son navire et sa riche cargaison en détresse et qu'il recueille son âme en pensant à cette perte, tout en se disant en s'en allant : c'est ta propre faute, parce que tu ne l'as pas assuré — est-il bien sûr qu'au fond il serait heureux qu'un matelot coure après lui en lui disant : « on revoit le navire, il n'a pas sombré » et qu'après que le négociant soit revenu, le matelot prenne la lunette afin de regarder encore une fois et lui dise : « Eh bien ! à présent on ne le voit plus ! »

Certes, elle signifie autre chose qu'un navire de commerce et qu'une riche cargaison. Mon désir le plus profond est que tout ce qui s'est passé ait pour elle aussi peu de signification que possible ; plutôt à Dieu qu'aujourd'hui, quand elle recevra ma lettre, elle se mette à rire en la considérant comme un message de bonheur, qui la libère d'un fardeau — mais même s'il en était ainsi, pour moi cela ne sert à rien. Ce qu'au fond de moi-même j'ai vécu, — m'être trouvé à l'extrémité absolue de la possibilité et y avoir vu l'épouvante extrême — c'est la conséquence de tout cela qui me poursuivra. Je ne veux pas la blesser, si d'ailleurs à ses yeux j'ai assez d'importance pour pouvoir le faire ; je m'humilie sous nos rapports et sous ma faute, et c'est ainsi que je veux lui faire mes adieux. Je crois que les expériences m'ont assez fait comprendre que l'épouvante de la réalité ne sera pas de telle nature que je me sauve de quelque chose en ne voyant pas cette épouvante.

Je lui ai écrit une lettre ainsi rédigée : « Afin de ne plus spéculer sur ce qui en tout cas doit arriver, sur ce qui, étant arrivé, me donnera des forces au fur et à mesure que celles-ci seront requises, acceptons-le ! Oublie avant tout celui qui écrit ; pardonne à un homme qui, bien que capable de quelque chose, n'a pourtant pas été capable de rendre une jeune fille heureuse.

« En Orient, envoyer un cordonnet de soie est peine capitale pour le destinataire, envoyer un anneau sera sans doute ici peine capitale

pour celui qui l'envoie. » Maintenant c'est fait ; comme un homme en état d'ivresse je marche en chancelant, c'est avec peine que je me tiens debout, toute concentration m'est impossible. D'ailleurs il n'y a rien à concentrer. Car ces instants sont pareils à un trait d'union entre deux mots.

Qu'est-ce qui arrive ? Mon Dieu, elle est venue dans ma chambre pendant mon absence. Je trouve un billet formulé en termes désespérés, elle ne peut pas vivre sans moi, ce sera sa mort si je la quitte, elle me conjure à cause de Dieu et de mon salut, par tous les souvenirs qui me lient, par le nom saint que je ne prononce que rarement, parce que mon doute m'a empêché de me l'approprier, bien que ce soit précisément pour cette raison que je le vénère plus que toute autre chose dans le monde.

Alors, suis-je donc marié avec elle ! Une bénédiction nuptiale signifie-t-elle autre chose que de donner à une inclination amoureuse une expression et une obligation religieuses. C'est fait. Il y a deux puissances qui me lient et qui me lient indissolublement, celle de Dieu et celle d'une défunte, avec elles on ne peut pas discuter ; il y a un nom qui m'engagera pour l'éternité, mais si tout mon raisonnement ne l'entrevoit qu'au loin, lui aussi a été séquestré par elle. Si ces puissances sont effacées, je n'existe pas, et si j'existe, je suis lié, et sans cesse, dans ces pensées, je serai amené à me rappeler celle qui a séquestré ce nom.

Du point de vue érotique, elle a tort — c'est sûr. Il n'est pas permis à une jeune fille de se servir de tels moyens. Si elle s'en sert, cela prouve au fond combien elle s'y entend peu. Moi, je n'oserais assurément pas me servir de tels moyens. Celui qui s'en sert contre un autre se lie lui-même aussi fermement que celui qu'il veut lier : pour qu'il n'apparaisse jamais qu'il a pris en vain les moyens saints. Mais mon tort capital laisse libre jeu à tous ses calculs.

Mais quelle étourderie que de monter chez moi ! Quelqu'un peut apprendre que ce jour-là elle a été dans ma chambre, qui ne sait peut-être pas que je n'étais pas chez moi. Son honneur aussi peut être maintenant compromis. Et moi, qui ai veillé avec tant de soins à ce qu'aucune humiliation de cette nature n'ose s'approcher ! Il est déjà assez dur que d'après les apparences j'aie l'air de la rejeter. Je n'aurais été que trop content que ce soit elle qui en réalité me rejette. L'épouvante d'une responsabilité abaisse considérablement les prix des souffrances nettement érotiques.

Où est-elle allée en quittant ma chambre ? Peut-être s'est-elle enfuie affolée, désespérée de ne pas avoir été assez gentille. Assez gentille ? Je crois que c'est la seule chose dont il n'est pas question. Oh mort ! qui t'a donné le droit de faire de l'usure ? ne fais-tu pas de l'usure mieux que le Juif le plus sanguinaire, que le lésineur le

plus exsangue, chaque fois que tu ne fais que menacer et que tourmenter quelqu'un en mortelle angoisse !

Le terme de la séparation a donc été ajourné, sinon pour une autre raison, du moins à cause de son honneur et parce que toute l'affaire a pris un aspect terrible : j'ai sur la conscience une vie humaine et une responsabilité éternelle. Mais quels rapports dois-je à présent avoir avec elle ? Un signe de ralliement religieux est du non-sens ; nous affliger ensemble est de la folie, puisque moi je fuis le coupable et que c'est elle qui souffre. Quelle absurdité que de devoir être à la fois confesseur et assassin, que de devoir être celui qui dans sa culpabilité écrase et celui qui, en compatissant, reconforte !

Non ! elle me verra, je n'ai pas l'intention de me dérober ; si, avec légèreté, elle m'a engagé à vie dans ce rapport, engagé à l'aide de liens qu'elle sait nouer mais non pas dénouer, cela pourrait bien tourner mal pour elle ; moi, je saurai bien tenir bon. Mais il ne s'ensuit pas qu'elle sera à moi, ni moi à elle, mais si elle pense pouvoir faire une impression quelconque sur moi, avoir un argument peut-être inattendu par moi, eh bien, je ne me déroberai pas.

Nous sommes séparés, mais je ferai tout ce qu'un homme peut faire pour l'aider. Saisis-moi donc avec toute ta puissance, toi passion prodigieuse, toi le faussaire, avorton de la vérité, qui, toutefois, donnes à tes tromperies une empreinte infailible de vérité. Fortifie-moi pendant deux mois, cela suffit, pas un jour de plus ; mais toujours ponctuellement et consciencieusement. Transforme toute la torture de mon cœur en badineries sur mes lèvres, tout le pathos intérieur en bêtises lorsqu'il sort de là. Enlève, enlève-le, cache chaque trait, chaque mine, chaque sentiment qui servirait à lui plaire, assez sûrement pour qu'aucune vérité ne perce à travers la tromperie. Transforme-moi, que je sois assis, quand je suis auprès d'elle, comme un magot chinois, avec un sourire inconscient sur les lèvres et dans une buée de galimatias.

J'étais chez elle. Elle était relativement plus tranquille que je ne m'y étais attendu. — Un couple d'amants secrets a besoin de prudence afin de cacher son entente. Nous, nous sommes des amants au grand jour, et pourtant de la prudence est nécessaire ici aussi afin de cacher la nôtre.

A partir de demain commencera donc la dernière lutte, la terreur. Je n'ai pas la moindre idée de son état d'âme. Elle a mis de son côté le religieux qui m'a toujours occupé, qui a occupé mon esprit jusqu'au désespoir, et qui sans doute m'occupera aussi longtemps que je pourrai penser. Il s'agit peut-être d'une escrime désordonnée, — elle n'a peut-être pas su inventer autre chose pour sa lutte contre moi et elle s'en est servie. Qu'il en soit ainsi, il faut que j'en tienne

compte. Ce que maintenant je veux risquer, c'est, si possible, de m'arracher à elle, de troubler l'image qu'elle se fait de moi en un pur non-sens, et de la déconcerter de fond en comble. Je tiendrai compte de tout contre-argument. Je sais assez bien ce qu'ils seront. Il faut anéantir toute sa sympathie pour moi et en outre la fatiguer en lui donnant sujet à réflexion. Selon toute probabilité humaine, elle passera par les pires épreuves avec moi et, d'un point de vue humain, dès que je l'aurai quittée, elle ne sera pas encline à recommencer. — On devient presque calme quand il est question d'agir, même si ce qu'on veut faire est ce qu'il y a de plus désespéré et assume la forme la plus difficile, — celle du temps et de la durée. Mais si je ne peux pas être calme, je ferai mieux de m'abstenir dès le commencement de ce travail.

Le 8 mai. Minuit.

A présent tout est calme, mais ce n'est pas un calme acquis par une passion ayant raison du vacarme le plus bruyant. Non, tout est calme dans le sens où le négociant dit : les céréales sont calmes, il n'y a aucune demande ; calme comme une ville de province où le calme règne parce qu'aucun événement n'y a lieu et qu'on ne s'attend à aucun, tandis que les choses habituelles arrivent : le coq chante sur le fumier, et le canard bat l'eau et la fumée de midi sort de la cheminée, et Morten Frandsen rentre chez lui dans sa voiture, et tout est en mouvement jusqu'à ce que le paysan ferme sa porte et jette ses regards sur la soirée calme, car avant ce n'était pas calme. Calme, non pas en un sens fantaisiste comme on le dit d'une maison dont la réserve cache quelque chose qu'on devine, mais comme on le dit en un sens bourgeois d'une maison où les familles calmes font chacune ses propres affaires et où tout se fait comme cela s'est toujours fait ; calme comme on le dit des « gens calmes du peuple », qui toute la semaine vaquent à leur métier, font leurs comptes, ferment la boutique et, le dimanche, vont à l'église.

Plus je pense à ce calme, plus ma nature se transforme. J'ai abandonné l'espoir d'une décision passionnée, tout se passera sans doute calmement. Mais ce calme, cette assurance me semble être la fausseté la plus insidieuse de l'existence. Oui, quand le calme est un néant infini, et que, précisément en raison de cela, il prend la forme spacieuse de la possibilité d'un contenu infini, oui, alors je l'aime, car alors il est un élément de l'esprit et plus riche que des changements de rois et que des grands événements historiques. C'est pourquoi je t'aime, ô calme des tombes ; car les morts dorment et, pourtant, ce calme est la forme de la conscience éternelle de leurs actes ! C'est pourquoi je t'aime, ô calme de la nuit, où la nature la plus intime se trahit plus clairement en pressentiments que lorsqu'elle se proclame bruyamment dans la vie et le

mouvement de toutes choses ! C'est pourquoi je t'aime, ô le calme de l'heure des revenants dans ma chambre où aucun son et aucune voix humaine ne limitent l'infini de l'esprit et des pensées, où conviennent les paroles de Pétrarque [*Rime* I, Sestina VII : *Non ha tanti animali il mar fra l'onde*] : « La mer n'a pas autant d'animaux dans ses vagues, jamais la nuit n'a vu autant d'étoiles sur la voûte céleste, la forêt n'abrite pas autant d'oiseaux, il n'y a pas autant d'herbes aux champs et aux prés, que mon cœur a de pensées tous les soirs ! » C'est pourquoi je t'aime, ô calme solennel d'avant la bataille, que ce soit celui de la prière qu'on ne prononce pas, ou celui du mot de ralliement qui est chuchoté, ton calme signifie plus que le vacarme de bataille ! C'est pourquoi je t'aime en frissonnant, ô calme du désert, tu es plus terrible que tout ce qui arrive et qui est arrivé ! C'est pourquoi je t'aime, ô calme de la solitude, plus que tout ce qui est vaste, parce que tu es infini !

Mais ce calme végétatif, dans lequel la vie humaine est ensorcelée, où le temps arrive et le temps passe et se remplit de quelque chose de sorte qu'il n'y manque de rien, car tous les fleuves coulent dans la mer et ne peuvent pourtant pas remplir la mer infinie, mais parler de choses et d'autres peut remplir le temps des hommes, — ce calme végétatif, dis-je, est étranger à mon âme. Et pourtant, c'est avec lui qu'à présent je dois essayer de me familiariser. Là-bas dans le village habite bien la belle Marie. Elle aussi avait une histoire d'amour ; maintenant la peine est passée, le musicien racle du violon et Marie danse avec un nouvel amant. Non ! non ! cela trouble toute ma nature ! Que l'infinité nous sépare, mon espoir était que l'éternité aussi nous aurait unis. Viens, ô mort ! et conserve-la pour l'éternité ; viens folie ! et laisse tout en suspens jusqu'à ce que l'éternité lève les scellés de la Cour des partages ; viens haine ! avec ta passion infinie ; viens fière distinction ! avec ta couronne impérissable ; viens, crainte de Dieu ! avec ton suprême bonheur incorruptible ; viens, l'une de vous, et prends celle que je ne peux pas prendre moi-même : mais non pas vous, saloperies du fini. — Si cela arrive, oh ! alors je la trompe, alors je dois la tromper. Je vole son image, telle que mon imagination l'aime, je la contemplerai, mais l'image ne doit pas me faire penser à elle comme elle l'a fait jusqu'ici quand je renonçais au soulagement anesthésiant du souvenir, car dans ce cas ce n'est qu'un souvenir.

Hélas ! Quand nous nous sommes séparés, ma raison me fit comprendre que je devais être préparé, oui qu'il y avait lieu de m'attendre à cela. Maintenant, maintenant il me semble si difficile que cela arrive.

Cependant, je pense que cela arrivera, je ne le sais pas. Mais je sais bien que je lui dois de me ployer à tout ce qui m'est possible. Et il m'est possible de lui donner, ou d'essayer de lui faire parvenir une

explication atténuée de ma conduite (et pour moi, ce qui compte n'est pas si, selon la probabilité humaine, je viens à bout de quelque chose), une explication qui à moi-même est rebutante, plus rebutante que le mensonge le plus téméraire, dont je me suis servi quand j'espérais qu'en un sens infini il lui serait utile.

Le 12 mai. Minuit.

Je l'ai vue aujourd'hui. C'était vers midi, juste devant Kongenshave [petit parc du centre de Copenhague : « le jardin du roi »]. Elle sortait du parc ; je me promenais de l'autre côté de la rue et me dirigeais vers le parc. En quittant mon domicile j'avais réellement l'intention d'y entrer, sinon je n'aurais pas fait un pas dans cette direction. Cependant, cette sévérité n'est bientôt qu'une réminiscence d'une méthode disparue dans laquelle, par une abstention ascétique de toute immixtion, même la moindre, par cruauté d'autotortionnaire, je reconnaissais l'infini en elle. Je n'avais donc pas même eu besoin de cette circonstance favorable. Nous nous sommes donc rencontrés. Elle m'avait vu un peu avant et était préparée, mais peut-être aussi un peu émue. Quelle tâche pour un observateur. Avoir trente secondes pour regarder, pour regarder ce qui sera l'objet de méditations pendant des heures multiples ! et devoir en même temps se surveiller et faire attention à bien calculer l'effet que pourra produire sur elle la vue de vous-même. Un mouvement se produisait sur son visage ; était-ce l'indice d'une peine réprimée ou le passage vers un sourire ? Je n'ai jamais connu une jeune fille ni personne d'autre chez qui les préliminaires des sanglots et du rire se manifestent de manière aussi identique que chez elle. Et les contrastes ne se manifestaient même pas ici aussi fortement ; car un rire supprimé peut être observé en regardant les mouvements des muscles du cou, et un sanglot supprimé en regardant le gonflement de la poitrine, mais ici l'équivoque reposait sur des contrastes moindres, et puis le temps manquait pour bien voir. Le mouvement aurait aussi pu être provoqué par un effort de respiration, mais l'ai-je observé au moment où elle ouvrit la bouche ou au moment où elle la fermait ? — On pourrait bien devenir fou en voulant mettre son esprit à la torture pour extraire quelque chose de précis d'une telle impression, et pourtant, je le veux. Quand on entend les coups d'une horloge d'église et qu'on les compte, il ne s'ensuit pas qu'on sache quelle heure il est, car la propagation du son par rapport à la distance dans l'espace peut faire qu'on entend d'abord les derniers coups et qu'alors on se trompe si on commence à compter.

Elle avait une mine fraîche, un peu pâle, mais je n'ose jamais donner une signification essentielle à cette pâleur, car ma vue a pu

la provoquer. Mais j'ose me réjouir de la fraîcheur ; ou ne serait-ce qu'un indice trompeur, que ce soit l'air qui lui a donné une apparence de santé ? Que pourra dire un médecin pressé ! Au fond je ne suis pas un médecin pressé, car ce n'est pas moi qui fugitivement me hâte à travers la chambre de la malade, c'est la malade qui avec hâte me dépasse en courant ; et après tout, je ne suis pas non plus un médecin, je suis plutôt moi-même un malade.

Le 15 mai. Le matin.

Il y a aujourd'hui un an. Je me suis assez souvent amusé d'un fiancé, qui, m'a-t-on raconté, possédait dans l'armoire de sa bien-aimée un habit noir de rechange qu'il mettait afin de ne pas user son habit neuf. Maintenant je ne ris pas de cela ; moi aussi, j'ai un second habit, qui ne se trouve pas, il est vrai, dans son armoire à elle, mais dehors, dans le couloir. Là je le mets et je renonce à toute manifestation de mon amour, à toute allusion à ma compassion, à tout petit désir qui, si nos rapports étaient assurés, me tenterait de lui faire plaisir avec des bagatelles. Quand j'ai mis l'habit commencent les divagations à tort et à travers, entremêlant constamment le physique et l'éthique, déraisonnant pêle-mêle, bavardant constamment de notre inclination amoureuse et d'autres choses pareilles.

C'est une punition atroce qui m'est ainsi infligée, aussi atroce que si la scène avait lieu en Tartarie : devoir être assis ainsi et me faire la grimace à moi-même ! Mais il doit en être ainsi. Par ce procédé j'espère que tous nos rapports, quand le moment de la séparation reviendra, n'auront rien d'attrayant pour elle, même pas la tentation de l'épouvante, mais qu'elle en sera écœurée et dégoûtée, comme celui qui a mangé des oranges après avoir pris des cachets, en est dégoûté. Si plus tard en elle-même elle peut donner de l'idéalité à ces rapports, elle est une tout autre individualité que celle que j'avais pensée et elle sera loin d'avoir besoin de moi.

Le 16 mai. Minuit.

Comme je l'ai dit, le tout se passera sans doute tranquillement. Hier et avant-hier j'ai parlé avec un ami qui sait beaucoup de choses et qui, en vrai ami, m'a torturé, mais servi aussi en me donnant toutes sortes de renseignements en y appliquant des noms fictifs. Il continuait ses histoires sous des noms fictifs. Et son amitié est toujours la même. D'abord il voulait m'inquiéter avec le danger mortel, maintenant c'est une autre musique, il veut m'agiter en provoquant si possible un peu de jalousie en moi — elle doit donc

jouir d'une santé considérable. C'est un avantage incalculable que cet homme me procure. C'est lui dont je me servirai à présent et aujourd'hui la comédie a commencé. Au milieu de son exposé je me suis levé, je l'ai cordialement serré dans mes bras et je disais avec pathétique : « Maintenant, je vous comprends, oh ! idiot que je suis, de n'avoir pas vu un ami en vous ! ne le niez pas, vous parlez d'elle, hélas ! d'elle que j'ai pourtant aimée, auprès de laquelle j'ai souvent désiré revenir, mais je ne le peux pas, non, je ne le peux pas, car, en toute sincérité, ma fierté exerce un trop grand pouvoir sur moi. » Mon ami fut un peu perplexe ; il doit être assez déconcertant quand on est assis très amicalement et qu'avec une méchanceté passablement chrétienne on veut tourmenter quelqu'un, d'être alors enserré dans l'étreinte de l'amitié. Si un brigand rencontre un voyageur sur une route perdue, au moment où il est déjà sur le point de se jeter sur lui comme sa proie, qu'il se sente tendrement enserré et qu'il entende ces paroles émues : « Oh ! doux destin, toi qui m'envoie un guide, à moi qui me suis égaré, et toi, mon bienfaiteur, représentant précieux de l'humanité dans ces endroits solitaires, etc. », il est tout de même possible que le brigand se trouve dans une grande perplexité. Mon ami, au moins, le fut. Je sais très bien que par occasion elle doit s'informer de moi. Je ne le sais pas de mon ami, mais je le sais parce qu'il y en a un autre qui a été assez remuant pour obtenir quelque chose à colporter de ma part ; et mon ami est beaucoup plus intime avec elle.

En un sens il est devenu mon ami. Toutefois, il est tout naturel que, passé le seuil de ma porte, il ne m'inspire aucune confiance. Toutefois, cela fait bien son affaire qu'il pense me tenir en son pouvoir, et que je me soucie encore tant d'elle qu'il ait trouvé plaisir à me tourmenter. D'abord, je voulais avec son aide commencer une correspondance avec elle. Sur un ton extrêmement déclamatoire j'ai affirmé que je n'osais pas la rencontrer et que c'était pourquoi je devais écrire. Personne ne sait que je l'ai rencontrée, et il ne lui viendra sans doute pas à l'idée de le dire. Ce projet fut rejeté. Il me promit alors de lui apporter quelques lettres que j'écris à un tiers. Par prudence je me suis servi de trois espèces d'encre pour qu'il y ait une différence de couleurs puisque les dates sont différentes.

Nous travaillons donc à présent à frais communs. Il ne voit aucun inconvénient à ce qu'elle tombe amoureuse de nouveau, parce qu'il pense que cela me piquera, et il comprend qu'il est possible que, malgré tout, je peux être utile à cet égard.

Un auteur — je ne me rappelle plus lequel — a dit que : « qui bien fera, bien trouvera, mais non quand il s'agit de plaire à la femme ». En effet, je crois aussi que la vérité ne rend pas une femme heureuse, et le mensonge non plus, mais bien une toute petite dose de contre-vérité.

La jalousie projetée ne me causera guère de chagrin. *Non enim est in carendo difficultas, nisi quum est in habendo cupiditas*, dit saint Augustin [St. Augustin : *De doctrina Christiana*, III, 27 : Ce n'est pas difficile de se passer de quelque chose, sauf quand il y a soif de possession]. Enfin, il est bien vrai que je l'ai désirée, oui, que je la désire ; mais le fait que rien d'extérieur ne m'en empêchait montre qu'il y avait quelque chose de supérieur qui contraint mon désir. Cette chose supérieure est l'idée. C'est avec elle que je la désire, infiniment, et sans l'idée je m'en tiens à ce qui est supérieur à elle aussi bien qu'à moi. Mon souci est par conséquent autre, il est d'écrire au fond par ces lettres un décret de divorce — au fond, dis-je, car dans la réalité il se peut naturellement que je ne fasse rien du tout — mais si je le fais, ce décret pose l'infini entre nous ; et ensuite de contribuer au fond par ces lettres (et contrairement à mes désirs) autant que je peux pour obtenir dans la vie une aisance qui me fera de la peine.

Le 19 mai. Minuit.

Je pense que maintenant elle a reçu mes lettres. L'interprétation du rapport n'est pas sans regret et sans contrition. Cette accommodation me fait le plus de peine. Pour toute autre tromperie, j'ai eu un esprit ardent, parce qu'à sa base et pour la provoquer il y avait l'espoir qu'elle se recueillerait elle-même en un sens infini. Cette fois-ci je suis découragé, et pourtant j'aurai peut-être cette fois-ci une tout autre influence sur elle qu'à l'occasion de tout ce que je faisais quand j'étais lié, et de ce que je faisais quand, en m'arrachant à elle, je lui fus encore davantage lié. Mon regret et mon repentir prodiguent naturellement les paroles et le résultat en sera naturellement maintenant que ce qui est fait est fait et n'est plus à refaire ; je regrette le passé, je désire y revenir, mais je ne le peux pas, non, je ne le peux pas, mais je le veux bien pourvu que ma fierté me le permette, sinon, etc. D'habitude on reconnaît le repentir à un signe : à sa force agissante. A notre époque il est peut-être moins exposé à être ainsi méconnu. Je crois que ni Young, ni Talleyrand, ni un auteur postérieur [Young, *Love of fame*, II, vers 208 : « and men talk only to conceal the mind » — et les hommes ne parlent que pour cacher leurs pensées ; Talleyrand, dit-on, aurait parlé ainsi devant un ambassadeur espagnol en 1807 ; Vigilius Haufniensis en discute dans *Le concept de l'angoisse*] n'ont raison sur ce qu'ils disent du langage et de sa raison d'être ; je pense qu'il existe afin d'affermir les gens dans leur détermination de ne pas agir et de les aider. Ce qui à mes yeux est un non-sens produira peut-être un grand effet, et la plupart de mes connaissances diraient peut-être, en lisant ces lettres : oui, à présent nous l'avons compris.

C'est assez dur, car on voudrait tout de même être assez bourgeoisement estimé pour ne pas être jugé digne d'un hospice d'aliénés. J'y parviens aussi ; je crois réellement que quoi que je dise, pourvu que ce ne soit ni la vérité, ni mon opinion intime, je serais peut-être même considéré comme sage ; si j'exprimais mon opinion intime, je demanderais sans réserve à être déporté. Par exemple, si je disais : « J'ai fait cette démarche décisive parce que je me sentais lié, parce que je dois être libre, car l'avidité de mes désirs embrasse un monde et ne peut pas se contenter d'une seule jeune fille », le chœur répondrait : « Cela, c'est logique ; bonne chance, homme éclairé ! » Si par contre je disais : « Elle était la seule que j'aie aimée ; si je n'en avais pas été sûr au moment de la quitter, je n'aurais jamais osé la quitter », on répondrait : « En avant, mettez-le dans un asile d'aliénés. » Si je disais : « J'en avais assez d'elle », le chœur répondrait : « C'est quelque chose que cela, cela se comprend. » Mais si je disais : « Moi, je ne le comprends pas, car il ne faut tout de même pas manquer à son devoir, parce qu'on en a assez », alors on dirait que je suis fou. Si je disais ce qui est impliqué dans la dernière interprétation : « Je le regrette, je serais content de le réparer, mais je ne le peux pas, ma fierté ne me le permet pas, non, je ne le peux pas », on jugerait ainsi : « Il est tout à fait comme la plupart des gens et comme les héros de la poésie française. » Par contre, si je disais que rien, rien ne satisferait plus ma fierté que d'oser réparer, que rien, rien ne soulagerait plus la flamme froide de la vengeance qui demande raison, on dirait : « Il est en délire, ne l'écoutez pas, en avant pour l'asile des aliénés. »

Mundus vult decipi [le monde veut être trompé] ; par rapport à l'entourage qui constitue mon monde, cela ne peut guère être exprimé de façon plus précise. Je crois aussi qu'en un sens plus vaste, c'est ce qu'on a dit de mieux au sujet du monde. Il n'y a donc pas non plus lieu que les philosophes se cassent la tête pour trouver ce que l'époque réclame, car de toute ancienneté cela a toujours été essentiellement la même chose : être roulé. Pourvu qu'on dise des bêtises et qu'on soit à tu et à toi avec l'humanité *en masse* [en français dans le texte], on sera aimé et estimé par toute la communauté, comme le fut Peer Degn. [Holberg, *Erasmus Montanus*, acte I, scène IV : « Pierre le bedeau » contredit Erasmus et affirme que la terre est plate.] Enfin, c'est ainsi et ne peut pas être autrement, et tous ceux qui, plongés avec des gestes inquiets dans de profondes réflexions, se mettent en avant aux yeux de tout le monde afin de rechercher ce qu'enfin l'époque réclame l'ont au fond déjà trouvé. A cet égard tous peuvent être utiles à leur époque, qu'on entende par ce mot un peuple entier, l'humanité en général, toutes les générations futures, ou un moindre cercle de contemporains. Par le fait d'être un gremlin, je rends service à ceux qui y participent. Il n'y a aucun doute, je

satisfais à leurs exigences. Moi-même, j'en tire aussi profit, et en un sens je trouve cette affectation assez désirable. Être un modèle de vertu, un homme type éclairé, est très gênant et — très fâcheux. Mais en revanche, on ne me persécute pas non plus. Et cela aussi est désirable, car cela m'empêche de tirer des conclusions fausses en ayant de bonnes idées de moi-même en raison des persécutions auxquelles je serais exposé.

En ce qui concerne mon prochain, je n'ai jamais hésité à suivre mon génie et à céder à une certaine pudeur originelle pour ce qui est bon et à une méfiance un peu mélancolique de moi-même, c'est-à-dire à tromper de façon à être pourtant toujours un peu meilleur que je ne le parais. J'ai toujours eu le sentiment bien net que tout être humain dépend essentiellement de lui-même, à moins qu'il ne s'agisse d'un apôtre, car lui, il a une mission dont la détermination dialectique m'est incompréhensible ; et devant ce qui m'a été transmis comme sacré, je m'abstiens respectueusement, et à cause de mon ignorance, de toute conclusion, de toute faconde. Certes, celui qui ne sait pas se raser peut très bien s'adapter à l'art de raser les autres, mais dans le monde spirituel cela n'a pas de sens. Cependant, il est considéré comme sérieux d'être immédiatement à la disposition des autres pour exercer sur eux une influence, sans qu'on prétende en raison de cela être un apôtre (quelle modestie !) — mais aussi, sans pouvoir déterminer en quoi consiste la ressemblance ou la dissemblance avec un tel (quel non-sens !) Tout le monde désire s'intéresser aux autres. C'est de tradition dans les conférences sociales, où on le comprend d'ailleurs plus aisément, mais c'est également la tradition dans la rhétorique des conférences religieuses. Je suis presque sûr qu'on le trouvera dans les manuels, et on l'entend assez dire, sauf quand on écoute quelqu'un qui, éprouvé lui-même, sait parler et sait ce dont il parle. S'il faut prêcher sur la question de préparer les voies du Seigneur, le premier élément est que chacun doit faire de son mieux pour propager le christianisme, non seulement nous, les pasteurs, mais aussi tout le monde, etc. N'est-ce pas charmant ! Non seulement nous, les pasteurs ! Là il vous manque tout de suite les déterminations dialectiques intermédiaires, la question de savoir si alors un pasteur est un apôtre et, sinon, en quoi il s'en différencie, tout en lui étant égal. Les divergences ecclésiastiques concernant l'ordination augmentent les difficultés, et la principale détermination intermédiaire est refoulée par des résolutions basées sur quelque chose d'indécis. Donc, — non seulement nous, les pasteurs. Cela déjà est un début très prometteur. Ce dont il est dit « non seulement » n'est pas du tout déterminé, et alors suit l'apodose [la conclusion] sur le ton grave de l'exhortation : vous, mes chers auditeurs, faites attention à ce que je dis, ce n'est pas seulement moi, pas seulement nous, les pasteurs, qui

devons agir ainsi, mais vous aussi ! Comment ? Oui, c'est la seule chose qui n'est pas claire dans ce grave discours dont la gravité ne prend pas exactement sa source dans l'inspiration. Ainsi s'achève la première partie ; le pasteur essuie sa sueur, et les auditeurs font de même à la seule pensée d'être ainsi devenus des missionnaires. L'orateur recommence. On espère obtenir un peu plus de précisions, mais voilà ! la suite veut que chacun, en soi-même, doit préparer les voies du Seigneur. C'est naturellement ce qu'il faut dire et sur cette idée toute une conception de vie peut être édifiée. On comprend que chacun en particulier doit essentiellement s'occuper de soi, que ce qu'il y a à faire est quelque chose d'accidentel sur lequel on ne doit pas anticiper et qu'on n'ose pas essentiellement s'approprier ; ce n'est que dans l'éternité que la rétrospection vous montrera la vraie nature de cela, c'est-à-dire au fond œuvre de Dieu et, accidentellement, œuvre de chacun en particulier. Car l'existence et, en elle, la Providence sont un peu plus qu'une simple somme des œuvres des individus. C'est pourquoi il faut avoir l'idée absolue *in mente* partout où on se déplace. Si celle-ci manque à l'appel, on déçoit de deux manières, on charme les hommes en rêve, et on cause du tort à celui qui souffre. Car cette première disposition exige au fond de tout homme la chance. Il est assez facile de parler de ces choses, que les hommes inexpérimentés et engourdis préfèrent entendre, mais il est irréfléchi de l'exiger, car la chance n'est pas l'œuvre de la liberté mais celle de la Providence, et supposez que quelqu'un ait de la malchance. Si par contre il est entendu que chacun en particulier a à s'occuper de soi, il sera entendu aussi qu'il existe de telle façon que sa vie, ses paroles peuvent peut-être avoir de l'importance pour d'autres ; peut-être, car d'une part c'est l'affaire de la Providence, et d'autre part le pouvoir de l'exemple et de la doctrine n'est pas direct. Un orateur pourrait donc commencer par là et retourner la première partie à peu près ainsi : malgré les apparences, même moi, je ne peux au fond que m'occuper de moi-même ; « ne vous laissez pas enchaîner par les illusions des sens ». Mais la disposition du discours est exactement opposée. On s'en rapporte à l'exemple de saint Jean-Baptiste ; mais saint Jean n'est pas du tout un simple parangon, il est *αψοτισμενος* [Épître de S. Paul aux Romains, I, 1 : isolé, mis à part, expulsé de la Synagogue] dans le particulier, et des déterminations intermédiaires sont donc nécessaires. En outre, il faut toujours se servir avec prudence des figures de l'histoire universelle ; car celles-ci se trouvent dans un isolement qui rend la contemplation sûre, mais le malentendu aussi. Toute figure dont on peut se servir doit naître dans la pensée, limpide dans sa structure dialectique, sinon ce n'est qu'une plaisanterie que de la présenter comme un parangon.

J'ai beaucoup réfléchi à tout cela, parce que je suis moi-même un homme qui existe et que je dois donc me servir éthiquement de ce qu'on dit. Si on choisit d'agir autrement, d'instruire ou d'écouter, et qu'on laisse de côté les crises de la réalisation, on peut sans doute avoir beaucoup à dire, beaucoup de conseils à donner, et sans doute trouver de l'apaisement. En réfléchissant à ce sujet, je suis arrivé à penser que c'est en trompant un homme que je lui suis le plus utile. La vérité suprême concernant mes rapports avec lui est celle-ci : essentiellement, je ne peux pas du tout lui être utile — ceci est l'expression de la douleur la plus profonde, pleine de bonne volonté et sympathisante, à laquelle on ne se dérobe que par légèreté, mais c'est aussi l'expression de l'enthousiasme suprême pour l'égalité de tous ; et la forme la plus adéquate pour cette vérité est de le tromper, car autrement il serait bien possible qu'il fasse erreur, qu'il apprenne la vérité par moi et qu'il soit trompé justement en croyant l'avoir appris de moi. Je sais bien que la plupart des gens que j'initierais à mon raisonnement plein de scepticisme souriraient de moi et me blâmeraient de ma légèreté, car pour eux ce qui les charmait était sérieux. Cela ne peut pas me troubler, car alors je serais illogique, et aussi parce que je ne désire me confier à personne afin de ne pas me tromper en pensant que mon devoir serait de proclamer un peu partout cette parcimonie, au lieu d'être parcimonieux moi-même. Que tout le monde soit parcimonieux, Dieu seul reste généreux.

Mes rapports avec elle m'ont appris cela très bien, mais aussi très cruellement ; dans ces rapports la sympathie qui me poussait à toujours voulu faire exception, et là j'ai jusqu'au désespoir désiré pouvoir être tout pour elle, jusqu'à ce que dans ma douleur j'ai appris qu'il est infiniment supérieur de n'être rien du tout pour elle. C'est une consolation pour moi que dans mes rapports avec elle je ne me sois jamais imaginé être un père spirituel, ni appelé à lui faire une sermonne quelconque. Même si l'homme le plus sage consacrait six heures par jour à user de son influence sur un autre et six autres à réfléchir sur la meilleure façon de le faire, et même s'il continuait pendant six ans à agir ainsi, ce serait un imposteur s'il osait dire qu'il lui ait été essentiellement utile. Et pour moi, au moins, cette pensée est la source la plus profonde de l'enthousiasme. Un homme peut apprendre à un autre les langues, les arts, les habiletés manuelles, etc., mais au sens éthico-religieux personne ne peut être essentiellement utile à un autre. Et c'est pourquoi il est beau et exaltant de donner une expression à cette idée dans l'effort extrême de la tromperie qui, faite sous la responsabilité éthique, n'est pas une commodité et peut toujours prévaloir contre les sermonnes. A présent que les choses ultérieures ont eu lieu, je suis heureux qu'elle n'ait aucun rapport d'élève avec moi, ce qui aurait pu avoir un effet

troublant. Ce que j'ai exprimé, je l'ai fait comme si c'était à moi-même que je parlais, et je n'ai fait ni gesticulations, ni applications pratiques. Si elle se l'approprie, elle le fera librement sans s'en rapporter à « ses paroles et à sa soutane » [une réplique d'un vaudeville de J.-L. Heiberg]. Il est assez facile de sauter dans un omnibus, d'y circuler et de prononcer quelques sermons, et il peut être assez beau de vouloir le faire, mais c'est stupide d'enseigner qu'un homme n'est capable de rien et d'attribuer ensuite un effet aussi énorme à quelques sermons. Quant à l'effet, c'est à Dieu que reviennent les remerciements qui sont dus pour l'étonnement et pour l'admiration. Car, que chaque être s'occupe de soi-même dans la vie, dans l'éternité on aura le temps de voir ce que Dieu a réussi à faire. Et en disant cela il ne faut pas entendre ce qui chez quelques individus en particulier saute aux yeux, mais la moindre fraction d'effet par rapport à l'œuvre de l'être le plus insignifiant.

C'est ainsi que j'ai essayé de comprendre l'existence. Ceux qui l'ont comprise de la même manière se comporteront, je suppose, de la même manière et s'exprimeront toujours si prudemment sous la forme de la tromperie, qu'ils éviteront le danger auquel tout le monde de nos jours, jusqu'au plus insignifiant gazetier, doit faire attention, à savoir qu'il existe tout de même quelques hommes qui eurent l'idée désespérée que ce qui est dit directement est la vérité et que leur tâche est de s'en aller de par le monde, etc. Mais il appartient aux chevaliers errants de s'en aller de par le monde, le sérieux véritable prend garde à tous les dangers, en particulier à celui de voir quelqu'un devenir *bona fide* un disciple inconscient, ce qui est seulement évité quand on se sert du contraste comme forme de l'exposé. A mon avis, et en acceptant des individualités aussi autorisées que les apôtres, dont je ne comprends pas la situation dialectique, personne n'a été plus sérieux que celui qui a revêtu ses pensées d'un style plaisant, ni personne qui ait avec autant de sympathie aimé ses semblables, ni personne qui ait admiré aussi profondément la divinité. Que la chronique parle alors des rois qui ont introduit le christianisme, moi, je pense qu'un roi peut introduire un élevage amélioré de bêtes ovines, des chemins de fer, etc., mais, au sens éthique, un empereur même ne doit pas prendre la peine d'introduire le christianisme et l'esprit, ceci entendu dans un sens profond.

Il s'opère maintenant un changement dans mes rapports avec elle. Jusqu'ici je me suis tenu tout à fait tranquille et j'ai respecté l'infini en elle. A présent je viens avec une explication que je considère comme une tromperie. Autrefois la forme constituait la tromperie et le contenu était l'intérêt pour l'infini qui se trouve en elle. C'est ainsi que mon calme, mon silence, mon état d'anéantissement étaient la forme de la tromperie d'un intérêt infini pour elle.

Maintenant, il en est autrement. Ce que je dis n'est pas ce que je pense, mais je ne pense pas non plus que, sous la forme de la tromperie, ce soit le revêtement adéquat de mon opinion véritable ou son changement de tenue. Peu importe si, dans la réalité, cela a une influence sur elle. Je ne m'occupe que de ce qui est essentiel, et l'essentiel est que cela représente mon intention, mon dessein. C'est un non-sens d'expliquer que je regrette ma faute, mais que je ne peux pas la réparer. Car si je ne peux pas donner la raison pour laquelle je ne peux pas la réparer, je ne devrais jamais parler de mes regrets, et encore moins de la fierté qui m'empêche de le vouloir, car cela n'est au fond que de me moquer d'elle. C'est pourquoi jamais je ne me suis jusqu'ici présenté comme contrit, bien que je me repente et que je me sois repenti de m'être engagé dans ces rapports et que je trouve mon humiliation dans le fait de ne pas pouvoir le réparer, ce que ma fierté désire précisément, parce qu'à présent elle est brisée parce que moi, qui nourrissais une idée presque téméraire du pouvoir de ma volonté, je dois me prendre en pitié de vouloir passionnément une chose que je ne peux pas. Je ne veux pas lui dire pourquoi je ne peux pas — la raison se trouve dans mon rapport avec l'idée, qui durera tant qu'elle ou moi ne changeront pas — je ne peux pas le lui dire de telle façon qu'elle le comprenne, et c'est précisément aussi pourquoi je n'ai jamais dit que je me repents. Ainsi il y a eu un sens dans ma conduite. Mais se repentir et indiquer la fierté comme empêchement à la manifestation du repentir, tandis qu'au contraire elle devrait être l'objet du repentir, c'est un crime de lèse-majesté contre Dieu. Comment quelqu'un peut-il comprendre cela et le trouver plausible — cela dépasse ma raison, mais, en revanche, il est probable qu'à cet égard la plupart des gens pensent exactement comme moi.

Pour la première fois peut-être de ma vie je fais quelque chose que je considère moi-même comme absurde. J'ai fait beaucoup de choses que la plupart des gens jugeraient peut-être ainsi, cela ne m'a pas troublé parce qu'il est possible qu'ils n'avaient pas assez d'intelligence pour réfléchir, ni le courage de se risquer jusque dans les extrémités où je maintiens ma vie. J'ai aussi fait beaucoup de choses que par la suite j'ai moi-même comprises être absurdes, et bien que le repentir, quand il exerce son contrôle, ne tienne pas compte de l'excuse, c'est tout de même une consolation qu'au moment où je les faisais, je ne les considérais pas comme absurdes. Incapable de juger des questions qui concernent tout l'avenir de l'humanité ou de ce que l'époque exige, je me suis absolument recueilli sur moi-même. Quand je ne sais plus ce qui est juste, j'ai l'habitude de prononcer mon nom à haute voix en ajoutant : on peut mourir, on peut devenir malheureux, mais on peut tout de même conserver le

sens de sa vie et la fidélité envers l'idée. A présent c'est fini. Et à qui la faute ? Un autre dirait peut-être : c'est la sienne à elle, la jeune fille, sous la loi de laquelle tu te trouves à la fin. Moi, je ne le dirais pourtant pas, car je m'abstiens en général de prétendre d'une façon absurde que c'est la faute d'un autre si je fais quelque chose de mal. Je préfère tout de même dire que c'est ma faute. La faute est mienne, ma faiblesse, et la difficulté est que mon intelligence me garantit que cela peut lui être utile en un sens fini, tandis que ma sympathie préférerait que je l'aime en un sens infini. Ces circonstances m'ont humilié et, à présent, qu'elle lise ou ne lise pas les lettres dont j'ai parlé, qu'elles aient ou qu'elles n'aient pas d'influence sur elle, maintenant elle triomphe de moi d'une manière qui m'assombrit.

Le 21 mai. Minuit.

Il n'y a rien de nouveau sous le soleil, dit Salomon [L'Ecclésiaste, I, 9]. Eh bien, ainsi soit-il, mais c'est pire si rien du tout n'a lieu. Cette considération seule suffit pour me convaincre à quel point il serait absurde de rechercher quelqu'un à qui se confier. Oui, si ma douleur était riche en incidents, riche en changements de décor et en scénarios, elle présenterait de l'intérêt. Mais ma souffrance est ennuyeuse. Bien sûr, je suis encore toujours dans la scène d'exposition de ce rien, et la scène n'a pas varié.

Si je faisais un voyage pour passer le temps, *per mare, tristitiam fugiens par saxa per ignes* ! [Horace, *Épîtres*, I, 1, 46 : « *per mare pauperiem fugiens, per saxa, per ignes* » — fuyant la peine à travers la mer, les rochers et les flammes] cela ne peut pas se faire. Je dois encore me tenir tranquille. Un voyage, dont elle pourrait aisément avoir connaissance, pourrait peut-être la troubler et l'aider à se faire une illusion, l'aider à croire que depuis pas mal de temps déjà j'ai changé. Mais il faut lui laisser aussi peu de temps que possible ; et tout ce que je désire est qu'une Providence nous mette souvent sur la même voie, car elle aura profit à me voir, et à avoir ainsi l'occasion de gagner la certitude que j'existe et que je me trouve toujours ici, et non pas dans un pays étranger — et que peut-être je pense à elle et que peut-être j'aurai des désirs nostalgiques. Si je devais faire un voyage, j'aurais dû le faire depuis longtemps, donner une fausse date de mon départ et ensuite rentrer subitement. Alors, il lui serait peut-être venu à l'esprit que cette précipitation se rapportait à elle, et quand elle aurait compris que ce n'était pas le cas, elle en aurait peut-être tiré profit. Pour ces choses-là, le temps est passé.

Une heure vient de sonner. Quelle triste manière d'indiquer l'heure ! Car douze coups, c'est tout de même quelque chose, on

sent que c'est le temps qui est indiqué, et deux coups comptent en tout cas ; mais un seul coup est comme une indication de l'éternité. S'il existe une telle éternité de la punition et que le malheureux veuille se plaindre à quelqu'un — ah ! comment ne se détournerait-on pas de lui ? car il n'est pas seulement malheureux, sa souffrance est encore ennuyeuse — et si elle n'avait pas été aussi ennuyeuse, quelqu'un peut-être y aurait pris part.

Quant à moi, je ne demande la sympathie de personne. Le Dieu des cieux n'est pas écoeuré par ce qui est ennuyeux. On dit que c'est un devoir de prier, qu'il est utile de prier et on en donne trois raisons, peut-être même quatre. Je n'ai l'intention de priver personne de ses raisons, on peut les garder, je ne demande pas mieux, pourvu que moi je garde le droit à la prière comme quelque chose de tellement exaltant qu'en un sens beaucoup plus profond que Platon et Aristote on peut dire que l'étonnement est le point de départ de la connaissance [Platon, *Théétète*, chap. II ; Aristote : *La Métaphysique*, I, 2 : l'étonnement est à l'origine de la philosophie]. A cet égard je n'ai aucune confiance dans beaucoup d'arguments et dans seize raisons ; ce serait peut-être mieux, surtout en ce qui concerne les gens cultivés (car les pauvres et les malheureux, ainsi que les simples sont plus à l'aise pour prier) si on se décidait à faire payer le droit de prier, car alors ce droit serait peut-être très recherché. S'il est vrai que l'amour terrestre recherche le secret, il est encore plus vrai que la prière désire surtout la solitude et se cacher autant que possible, afin de ne pas être troublée, ni de gêner les autres par son émotion ; et, en effet, on n'a pas besoin d'avoir des témoins à ces occasions et c'est même de peu d'aide. Un prince qui voyage *incognito* peut à chaque moment se démettre de son *incognito*, — de même il me semble que l'extérieur de celui qui prie est un *incognito* dont, il est vrai, il ne peut pas se démettre afin de devenir l'objet d'une admiration temporelle, mais dont il peut se démettre quand, dans la prière, il est haussé à un nouvel étonnement en constatant que le Dieu des cieux est le seul qui ne se lasse pas d'écouter un homme. Et ce saint étonnement empêchera encore celui qui prie de réfléchir à la question de savoir s'il obtient réellement ce qui est l'objet de sa prière. Ce n'est pas une belle inclination amoureuse que celle où on examine si c'est rémunérateur et même que celle où on trouve que le rendement est excellent, ce n'est pas une heureuse inclination amoureuse. Et après tout, je pense que la prière n'a pas non plus été inventée pour faire des reproches à Dieu, mais qu'elle est une faveur accordée par grâce à tout homme et qui fait de lui plus qu'un gentilhomme. Mais si on sait, de manière à vous faire admirer, faire naufrage sur son intelligence, celle-ci vous étant accordée par faveur, alors on ne juge pas non plus que des arguments soient nécessaires, car ce n'est que ce qui est douteux

qu'on recommande par des arguments. Toute réflexion extérieure supprime *eo ipso* la prière, soit que la réflexion jette des regards furtifs sur le profit temporel, soit qu'elle ait pour objet l'individu lui-même ou ses rapports avec autrui, comme si un homme était assez sérieux pour ne pas pouvoir prier intimement et pour lui-même, mais devait se mettre en évidence et profiter à toute la communauté, par sa prière altruiste et par son exemple d'homme en prière : de même il y a des gens qui ne peuvent parler qu'à des assemblées générales, et madame Voltisubito [personnage d'un vaudeville de J.-L. Heiberg qui requiert l'accompagnement d'un fouet pour chanter] ne peut pas monter à cheval à moins d'entendre le claquement du fouet.

Mais elle, elle ! Si elle ne veut pas se comprendre intimement, et préfère rechercher le réconfort du fini ! Il est dur pour un homme, qui n'a pas dispersé son âme en une ample inquiétude pour n'importe qui ou pour toute l'humanité, de n'oser manifester son inquiétude pour lui-même que dans la solitude, comme une escrime en l'air, et de n'oser faire tout ce qui, en un sens supérieur, il est vrai, n'a aucune importance, mais qui pourtant soulage en inspirant de la sympathie.

Le 22 mai. Le matin.

Il y a aujourd'hui un an. Le rire est et restera après tout le meilleur moyen de sondage. Elle rit avec les autres, mais subitement elle ne peut plus et le rire lui fait défaut. Elle n'a donc pas une passion infinie, — certes, à un certain degré seulement.

Alors le frisson me prend, car je sais ce qui arrivera : des supplications et des larmes jusqu'à ce qu'elle se lasse enfin ; mais mes radotages ne se laisseront pas, ils continuent sans relâche.

Il est abominable d'être piqué là justement où se trouvent les nerfs les plus sensibles, mais il est plus abominable encore de n'oser même pas changer d'expression pendant que cela a lieu, et de devoir tranquillement rester assis et deviser.

Aujourd'hui je n'ai été grave que pendant dix minutes. J'ai l'intention de me comporter ainsi tous les huit jours. Je lui ai dit calmement : « Arrête-toi, romps, à la longue tu ne peux pas persévérer avec moi. » Mais alors la question s'allume au plus fort, et elle déclare qu'elle préfère tout plutôt que de ne pas me voir. Il ne s'agit que d'une explosion passionnée et son ardeur me montre précisément que ma méthode contribuera à la remettre à flot.

Le 25 mai. Minuit.

Je n'ose pas me souvenir d'elle. Si la mort nous avait séparés, comme elle sépare ceux qui s'aiment, si elle avait rompu avec moi, j'oserais me souvenir de ce qui était beau et charmant, de chaque instant qui autrefois était heureux pour nous. Et, lorsque le printemps germe en sa jeunesse, je me souviendrais d'elle ; quand les feuillages donnent de l'ombre, je me reposerais dans son souvenir, le soir quand les brumes d'été s'amoncellent, je verrais son image, — près du calme lac, quand les joncs sifflent, je me souviendrais, au bord de la mer, quand le bateau arrive, je m'imaginerais que je dois la rencontrer, jusqu'à ce que les vagues uniformes me bercent dans le souvenir, je rechercherais les traces de celui-ci chez mon vieux pâtissier, et souvent, souvent, je me tromperais en pensant que je me rends chez elle. Mais je ne l'ose pas ; pour moi les saisons ne changent pas, de même que pour moi aucun changement n'a lieu, le souvenir ne fleurit pas entre mes mains, il est comme un jugement suspendu sur ma tête ou comme un signe énigmatique dont je ne sais pas avec certitude la signification. Adam, oserait-il bien se souvenir de l'Éden, oserait-il, quand il voit des chardons et des épines à ses pieds, oserait-il dire à Ève : non, ce n'était pas ainsi dans l'Éden, — oh ! te souviens-tu, dans l'Éden — Adam oserait-il faire cela ? — Alors, moi, n'est-ce pas, encore moins !

Le 27 mai. Minuit.

L'oublier ? — c'est impossible. Mon édifice s'est écroulé. J'étais mélancolique, mais dans cette mélancolie j'étais un rêveur, et la pensée désespérée de ma jeunesse que je n'étais bon à rien, n'était peut-être que la forme de ma rêverie, parce que je demandais une idéalité sous laquelle je m'affaissais. Je voulais cacher en moi-même ce secret, et en lui une ardeur qui, sans doute, me rendait malheureux, mais enfin aussi indescriptiblement heureux. De bonne heure, même trop tôt, je croyais avoir découvert que l'exaltation qu'on trouve dans les rues et sur les places est d'une telle nature que je ne voulais pas y participer. Je désirais voir mon extérieur froid et insensible, afin de ne pas agir de concert avec ce qui est fardé et ce qui n'est qu'illusion. C'était une fière idée, telle qu'un homme mélancolique peut s'en aviser. Mais même si on criait à voix haute contre moi que j'étais un égoïste, je voudrais que personne n'eût raison contre moi. Tout cela a été troublé, je suis désarmé. J'ai été pris dans le simulacre que je voulais produire par sortilège. Car j'ai évidemment agi ignoblement contre un être humain. Et même si je l'entends autrement, et même si, aussi sûr que le soleil se lève

toujours à l'est, même si j'ai toujours, quoi que je fasse, la rêverie de mon côté — je ne peux me faire comprendre de personne.

La Providence m'a fait prisonnier. L'idée de mon existence était fière, à présent je suis écrasé. Je le sais bien, je peux le cacher aux autres, mais j'ai perdu la véritable énergie de mon existence, le sûr refuge derrière le simulacre frauduleux, j'ai perdu ce que je ne retrouverai jamais plus, ce que je dois précisément m'empêcher moi-même de retrouver, car ma fierté reste toujours, mais elle a dû *referre pedem* [retirer le pied, céder lentement] et trouve maintenant sa tâche entre autres à ne jamais me pardonner. Je ne puis me comprendre que dans la religion, devant Dieu. Mais entre les hommes et moi se dresse un mur de malentendus. Je n'ai plus de langage commun avec eux. Je voudrais bien, au moment que je choisis, être maître de pouvoir m'exprimer dans le général, — mais maintenant je ne peux pas.

Oh ! bienheureuse est l'entente avec Dieu, mais le fait que la Providence, ou moi-même, m'a entouré de ce mur de malentendus qui me force toujours à me contenter de l'entente solitaire, a aussi sa douleur. Qui est-ce qui hésiterait à choisir la confiance en Dieu ? Mais mon choix n'est pas libre. Je n'aperçois cette liberté qu'en m'abandonnant à l'emprise de la nécessité, et dans l'abandon je l'oublie. Je ne peux pas dire à qui je devrais m'adresser sauf à Toi, car je ne peux m'adresser à personne puisqu'on ne peut évidemment pas se confier à l'intimité du malentendu, je ne peux m'adresser à personne, car je suis un prisonnier, en un malentendu et encore et toujours des malentendus sont les lourdes barres de fer qui défendent ma fenêtre ; et je ne choisis pas le chemin conduisant vers Dieu, car je n'ai pas le choix. Mais ensuite vient l'instant de l'entente, et c'est tout de même encore une fois bienheureux qu'il y ait des barres de fer devant les fenêtres, car il en résulte que l'entente ne peut être une déception, ni quelque chose qu'on a acquis par l'étude, ni un gain de seconde main, et qu'elle ne peut devenir un commérage loquace, car à qui devrais-je parler ?

Mon idée était de concevoir ma vie éthiquement au plus profond de mon être et de cacher cette intimité sous le manteau de la tromperie. A présent j'ai été refoulé encore plus loin en moi-même, ma vie a été conçue religieusement pour moi, et si loin dans l'intimité qu'il m'est difficile d'atteindre la réalité.

A qui pourrait-il bien venir à l'idée de se donner des airs d'importance en face de Dieu ? mais ma situation est telle qu'on croirait que c'est Dieu qui m'a choisi, et non pas moi qui ai choisi Dieu. Pas le moindre indice ne me permet de feindre être quelque chose, être celui qui s'adresse à Lui. Si je n'accepte pas d'endurer la douleur de la nécessité, je suis anéanti et ne trouverai aucun refuge

sauf dans le malentendu du monde. Si je l'endure, la métamorphose aura lieu.

Je ne me consolerais jamais de ma perte, et il peut se passer beaucoup de temps avant que je sache l'endurer. Au milieu de mes rapports avec le monde, j'ai parfois l'impression de rencontrer ma fierté perdue, de lire dans la physionomie d'un autre qu'il était de cet avis. Alors j'ai senti un grand besoin de me lancer comme un désespéré au beau milieu du monde afin de tendre la main pour saisir mon ombre perdue, afin de la réclamer, de me venger, de me consoler en me vengeant, et ceci jusqu'à m'affaïsser de fatigue. Oui, malheur à la femme dont le regard me touchait ainsi ! On peut après tout se venger d'une femme. Je sais qu'il existe des pensées horribles qui peuvent obséder ceux qui furent scandalisés par la nature. Comment Richard III fut-il capable de s'imposer à la femme [Shakespeare, *La vie et la mort de Richard III*, acte I, scène II : Anne dont Richard avait assassiné le mari] qui était son ennemie jurée, et la transformer en sa maîtresse ? Et pourquoi le fit-il, on se le demande. Était-ce par politique gouvernementale ? Le mépris avec lequel il réfléchit à la facilité de la victoire, était-il également de la politique gouvernementale ? et quand avec le plaisir du désespoir il s'attarde à réfléchir sur sa difformité, est-ce un examen de conscience qui lui donna la conviction d'être apte au métier de roi ? Non, c'était la haine de l'existence, c'est à l'aide de la puissance de l'esprit qu'il voulut railler la nature qui de son côté s'était moquée de lui, il voulut la ridiculiser avec ses inventions d'amour et d'amour du beau, car lui qui avait été lésé, lui l'homme estropié, lui le désespéré, lui le diable, voulut prouver que, malgré le langage et malgré toutes les lois de l'existence, lui était capable d'être aimé. Alors il apprit, il découvrit qu'il y avait une puissance qui a un effet sûr sur la femme, et c'est la fausseté et le mensonge, quand ils sonnent avec la flamme de l'enthousiasme, avec l'agitation malsaine du désir et, pourtant, avec le froid glacial de la raison, de même que le vin le plus chaud est servi frappé. Lui-même alimenta la haine, et néanmoins il provoqua l'amour, bien qu'une femme n'aime pas de tels hommes, mais éprouve du dégoût pour eux et ne s'affaïsse sous leur pouvoir que prise de vertige et d'étourdissement. Il existe un tel mauvais esprit, et il offre de grandes primes d'engagement : le pressentiment de forces surhumaines, et il tente avec des mirages, comme si une vengeance folle était le vrai moyen de sauver sa fierté et de défendre son honneur. Et quel calvaire ce retour en arrière, si toutefois il est possible, au-dessus de l'abîme qui, dans le temps aussi, sépare le bien et le mal, cette transition de la grandeur surnaturelle, où la puissance du mal vous avait mis, vers un rien, un rien du tout, moins qu'un rien dans le repentir.

« Qu'est-ce que l'honneur ? » demande Falstaff, « est-ce qu'il peut remplacer une jambe ? Non. Est-ce qu'il peut remplacer un bras ? Non. Ergo l'honneur n'est qu'une chimère, un mot, une enseigne bariolée. » [Shakespeare, *Le roi Henri IV*, 1^{ère} partie, acte V, scène I : « *can honor set to a leg ? no : or an arm ? no ... What is honor ? a word. What is in that word honor ? What is that honor ? air. A trim reckoning !* »] Non, cet *ergo* était faux ; car bien qu'il soit vrai que l'honneur ne peut rien donner de tout cela, sa perte peut agir en sens contraire : il peut trancher une jambe, couper une main, il peut nous maltraiter plus qu'on ne le fait en Russie et nous envoyer en un exil pire que la Sibérie. Puisqu'il peut faire tout cela, il n'est donc pas une simple chimère. Va sur un champ de bataille et regarde les morts ; va à l'hôtel des Invalides et regarde les blessés : tu n'y trouveras jamais, tant parmi les morts que parmi les blessés, un homme aussi affreusement mutilé que celui qui a été exécuté par l'honneur.

Ensuite vient l'entente qui se fait derrière les barres de fer. Où est alors le champ d'honneur ? Il est partout où un homme tombe avec honneur. Mais celui qui préfère perdre l'honneur et le donner à Dieu, plutôt que de s'esquiver à travers la vie avec l'honneur, lui aussi tombe sur le champ d'honneur. S'il est permis de s'attendre à un ciel nouveau et à une terre nouvelle, il y a aussi un honneur nouveau. Alors, même si je tombe là où personne ne pensait trouver le champ d'honneur, et même si j'ai été enterré au cimetière des déshonorés, si un seul être, occupé peut-être d'autres pensées, en passant devant ma tombe, s'arrête subitement et me fait cette oraison funèbre : « Mais enfin, comment se fait-il que cet homme soit arrivé à se trouver ici ? peut-on donc sans honte se trouver parmi les déshonorés ? lui, en tout cas, il se trouve bien ici avec son honneur », — c'est tout ce que je demande. Je veux réfléchir clairement à tout cela, les raisons en étant les plus pertinentes pour la crise de ma vie. Supposez que Marie-Magdeleine n'eût eu aucun témoin de sa honte et qu'elle eût pu se faufiler à travers la vie avec l'honneur et que, dans la mort, elle eût pu s'échapper furtivement du monde avec la couronne de myrtes sur le front : il me semble que par son courage elle a gagné un autre honneur, il me semble que dans la mort et sans couronne de myrtes elle est plus honorée qu'avec elle.

Ainsi il me semble aussi qu'il ne perd pas son honneur celui qui avoue avoir commencé quelque chose qu'il ne pouvait pas accomplir, et qu'il conserve mieux son honneur que s'il avait accepté à bon marché ce pour la possession de quoi il est prêt à offrir tout ; de même, que s'il s'était faufilé à travers la vie comme le bienfaiteur d'une jeune fille, tout en n'osant même pas avouer à lui-même d'être cette chose plus modeste vers laquelle il ne cessa

d'aspirer, c'est-à-dire, au lieu de maintenir la jeune fille à un prix élevé quand, d'une manière juvénile, elle se surestimait elle-même et de la maintenir à ce prix quand, par inquiétude, elle était loin de s'estimer à sa juste valeur, et enfin quand, pour tromper la jeune fille, il la maintenait au prix le plus élevé tandis qu'au prix le plus bas il pouvait être son époux ; il me semble que les bénédictions de gratitude qui lui furent données étaient comme une raillerie, et que le nom vénérable de ses rapports avec elle était une abomination, mais aussi que le jugement le plus sévère de la langue et de la colère sur sa conduite était une réhabilitation.

Le 30 mai. Le matin.

Il y a aujourd'hui un an. Ne serait-il pas possible qu'elle pût vaincre et énoncer son désir ? Voyons. Ce sur quoi j'ai fait naufrage est que toute ma conception de la vie, qui n'était pas dénuée de fondement, mais qui était précisément essentielle pour mon individualité, a été repoussée. Je ne peux pas être heureux, elle ne peut pas être heureuse, et nos rapports ne peuvent pas aboutir à un mariage. Ne peut-elle pas être heureuse ? Que signifie son désir si passionné de l'être ? Mais à quoi la passion peut-elle servir quand il est douteux qu'elle comprenne elle-même ? Son caractère passionné montre justement qu'elle n'a même pas la liberté d'esprit suffisante pour se former une autre conception. Quand nous nous séparons et que je me sers de la force pour rompre, elle est malheureuse. Mais alors il n'y a rien non plus pour exprimer qu'elle est heureuse, et il y a un sens dans son malheur et dans ma faute. Mais si, en restant auprès de moi elle est malheureuse, c'est un non-sens, et après, quand la passion aura pris fin parce que la résistance exaltante a cessé d'agir, qu'arrivera-t-il alors ? — Nos rapports ne peuvent pas aboutir à un mariage. Pourquoi pas ? Parce que je suis enfermé dans ma mélancolie. Je le savais dès le commencement, et je pensais que je n'avais qu'à le cacher, c'est ainsi que je l'avais compris, mais le mariage n'est pas ainsi. Mais si à présent elle acceptait d'être, pour ainsi dire, mariée avec moi de la main gauche ? Mais je ne l'accepterais pas parce que, comme je le vois à présent, c'est une offense contre elle. Or, ne s'agit-il donc que de demander si on peut accepter quelque chose et non pas de demander ce qu'est ce quelque chose, si c'est vrai, si c'est beau, si c'est en conformité avec l'idée ? Ces choses-là, elle ne les demande pas, elle qui pourtant autrefois était fière. Cela prouve qu'elle est trop passionnée pour avoir un jugement. — Pour un mariage une bénédiction nuptiale est nécessaire. Qu'est-ce qu'une bénédiction nuptiale ? C'est la prestation d'un serment qui oblige réciproquement. Pour une obligation réciproque est tout de même exigée une entente réciproque.

Mais elle ne me comprend pas du tout. Que devient alors mon serment ? Un non-sens. Est-ce une bénédiction nuptiale ? Non ! c'est une profanation. Même si nous étions bénis dix fois, moi, je ne lui serais pas uni, mais elle me serait unie. Mais si elle ne s'en soucie pas du tout ? Doit-on donc seulement s'appliquer à faire avancer ses désirs passionnés et ne pas s'occuper de l'idée ? doit-on donc seulement ajouter foi à sa passion et pas du tout, avec confiance, compter les bonnes intentions de celui qu'on aime, bien qu'il ait d'autres pensées ? Est-ce que cela ne montre pas sa passion et la contradiction qui s'y trouve ? C'est précisément en ce qui doit nous lier le plus intimement que je vois une protestation contre le tout. A l'instant de la bénédiction nuptiale nous ne serons pas unis, mais j'apprendrai, ce que d'ailleurs je savais d'avance, que nous sommes séparés. Est-ce que c'est cela une bénédiction nuptiale ? Ou est-ce parce qu'elle habite ma maison et que je ne désire pas une autre femme, que je suis uni à elle ? alors je suis au fond uni à elle, car elle restera chez moi malgré tout, et je saurai bien nous faire honneur à tous les deux en ne recherchant pas un nouvel amour comme si je ne voulais plus d'elle — ce que sans doute elle s'imagine et ce qui montre encore une fois qu'elle ne me comprend pas, et que dans sa passion couve une fierté secrète.

Quel être étrange est donc une femme, et quelle puissance bizarre l'amour ! Je ne peux pas m'empêcher de l'aimer et pourtant, sa fidélité est douteuse. Tel qu'est son amour à cet instant, est-il un art ? Non, c'est une faiblesse. Est-il beau ? non, car elle n'agit pas librement. Est-il une force ? non, c'est une impuissance. Est-il de la sympathie ? non, c'est de l'amour-propre. Est-il fidélité ? non, c'est une astuce naturelle. Toutefois, quand c'est une femme qui le fait, alors... Non, je ne crois pas que j'aimerais voir une autre le faire, mais quand c'est elle, elle le fait d'une telle manière, ou tout au moins je l'imagine ainsi, qu'à mes yeux elle ne perd rien du tout. Elle se sert de tous les moyens contre moi, et jamais il ne lui vient à l'esprit de suggérer par un seul mot qu'elle peut avoir confiance en moi et que, par conséquent, elle céderait, qu'elle serait prête à se résigner et ainsi à me rendre ma liberté, qu'elle me méprisera et, à cette condition, me lâchera. En un sens nous avons échangé les rôles, car en un sens elle est forte et moi faible, car j'ai toujours peur à cause d'elle. Et assurément, un contre un, je ne serais pas capable de lui tenir tête, mais le malheur est que je suis plus qu'un, puisque j'ai la catégorie et l'idée de mon côté. C'est pourquoi je ne suis pas bon à faire un héros, car je ne cherche pas ma victoire, mais celle de l'idée, et moi, je suis prêt à être anéanti. Par conséquent, lorsque j'aurai vaincu et que tout sera fini, je ne dirai pas comme Pyrrhus [Plutarque, *Pyrrhus*, 21 ; après sa victoire sanglante sur les Romains

à Asculum en l'an 279] : « Encore une victoire comme celle-ci, et je suis perdu », car cette victoire suffit.

Le 3 juin. Le matin.

Alors je fais donc de nouveau le guet. Si je le disais à un tiers, une explication serait sans doute nécessaire, car on comprend aisément que le pilote au bord de la mer, que le veilleur de nuit sur la tour, que l'espion au congrès, et que le brigand à la porte de son repaire soient au guet, puisqu'il y a quelque chose à guetter. Mais celui qui reste tout seul chez lui, que peut-il bien guetter ? Et celui qui s'attend à ce que tout, c'est-à-dire les choses insignifiantes dont peut-être personne d'autre ne se soucierait, se passe sans faire de bruit, ne guette évidemment rien. Quoi d'étonnant alors s'il fatigue son âme et son cerveau, car guetter quelque chose fait du bien à l'œil, mais il est fatigant de guetter le néant. Et quand l'œil guette le néant, il se voit à la fin lui-même ou sa propre vue : et c'est ainsi que le vide autour de moi contraint de son côté mes pensées à refluer en moi-même.

Alors je recommence à passer en revue dès l'abord les difficultés dialectiques de mes espérances. Le point culminant de mon existence, ce désir presque fou, l'effort extrême de l'enthousiasme et sa dernière aspiration est que tout puisse être réparé. J'ai maintenu mon âme sur ce point extrême ; je sens bien que de temps en temps le poids de la vie terrestre m'a fait déchoir de là. Un entraînement nouveau est donc nécessaire. A partir de ce désir les chemins divergent, le désir sera autre pour elle, autre pour moi. Par sympathie pour moi-même je dois souhaiter qu'elle devienne la femme d'un autre ; pour ma personnalité dans son égoïsme, cela serait le dénouement le plus simple. Par sympathie pour elle, je ne le souhaite pas, à moins que cela n'ait lieu d'une manière inconcevable, par un retour à un premier amour, car autrement c'est une guérison du temporel, et donc pas le suprême bien. Si elle pouvait, en un sens religieux, aboutir à l'infini, dès lors c'est là que serait et qu'est le suprême bien, et je devrais donc le souhaiter, bien que de mon point de vue personnel une telle existence soit un lourd fardeau pour moi. Pour elle il ne serait pas difficile de trouver un dénouement religieux. Elle n'a rien à se reprocher, elle peut vivre en amitié bienheureuse avec l'éternel, elle peut mourir calmement et doucement en Dieu : « *wie das Wiegenkind mit seiner Mutter Brust im Munde sterbend* » [Shakespeare, *Henri VI*, 2^e partie, acte III, scène II, dans la traduction allemande de Schlegel et Tieck, Berlin, 1825, page 229 : « *as the cradle-babe dying with mother's dug between its lips* » — comme l'enfant au berceau mourant, le sein maternel entre ses lèvres]. Pour moi une telle existence serait un décret de pénitence

in perpetuum. Si elle ne pouvait pas, en un sens religieux, aboutir à l'infini, en second lieu mon souhait, dicté par ma sympathie pour elle, serait qu'elle pût être réhaussée dans son existence temporelle, c'est-à-dire devenir quelque chose de grand et d'exceptionnel. Si ceci avait lieu, ma vie serait encore une fois mise à contribution. — Je n'ai guère besoin de faire davantage état des catastrophes de l'épouvante, elles doivent être considérées comme appartenant au passé.

Malgré cette longue gamme, il y a tout de même un sens dans mon existence. Tout ce que j'ai fait jusqu'à mes dernières lettres est logique. Je me suis tenu tout à fait tranquille, silencieux, comme si rien n'avait eu lieu. Seuls ceux qui connaissent mes passions comprennent ce que cela m'a coûté de fatigue, les autres ne le comprennent pas. Comme Heiberg dit vrai dans une nouvelle magistrale, « *Le silence dangereux* » : « Que nous ayons des raisons même très fortes pour considérer un homme comme malheureux et intimement déchiré ; s'il se montre calme, enjoué et de bonne humeur, toutes nos raisons sont dissipées, nous préférons croire à ce que nous voyons qu'à ce que nous savons. » — On a assez ri de l'ours qui mutila son maître afin de chasser la mouche. Et c'est comique, mais la situation peut facilement être rendue profondément tragique. Supposez que l'ours ait connaissance des suites possibles de l'emploi de ses forces, emploi que lui seul sait faire, et supposez ensuite qu'il voie son maître tracassé par la mouche et qu'il doive se tenir tranquille, refoulant ses forces afin de ne pas rendre le tout plus dangereux. Cela doit être pénible et très difficile, car il sait bien qu'il pourrait aisément tuer la mouche.

L'art de l'acteur est de paraître ému, tout en étant calme — s'il est véritablement agité, c'est une erreur ; l'art de celui qui est renfermé en soi-même est de paraître calme, bien qu'il soit ému. S'il n'est pas ému, agité, son art est égal à zéro, et il n'est pas renfermé en lui-même.

Le 5 juin. Le matin.

Il y a aujourd'hui un an. Alors je pouvais évidemment éluder la bénédiction nuptiale et adopter un rapport érotique — on en a vu des exemples. Elle s'accommodera de tout — mais ne doit-on donc pas se demander à quoi on s'accommodera ? La situation est d'une manière tellement désespérée à rebours que je peux aisément la pousser à se faire séduire. Mais si dans sa peine elle pense aussi, hélas ! que je trouverais facilement une jeune fille plus parfaite qu'elle ; ou si dans son égarement elle pense, hélas ! que je pourrais facilement l'oublier et d'autre façon trouver dans ce monde, des satisfactions nouvelles et encore des satisfactions, doit-elle alors penser aussi que j'estime mon honneur à un niveau tellement bas

qu'à cause d'une illusion je serais prêt à manquer ce qui ne peut être réparé ; car l'honneur, enfin, je ne le regagnerai plus, moins que toute autre chose, c'est plutôt elle qui retrouvera une nouvelle inclination amoureuse. Mais éluder la bénédiction nuptiale, qu'elle accepte ou non une telle mesure, qu'elle ait confiance ou non en ma fidélité, — dans les deux cas, du point de vue de l'idée, une offense serait commise. Et elle peut mourir, elle peut charger ma conscience d'un assassinat et elle peut me maudire et me détester, et elle peut écrire une épigramme sur ma mélancolie quand elle aura trouvé le repos dans une nouvelle inclination amoureuse et que moi, je resterai inchangé là où elle s'imaginait se trouver elle-même, elle ne doit pas être outragée et surtout pas de telle façon que moi, je devienne de ce fait un chevalier.

S'il y avait quelqu'un à qui je puisse m'adresser, j'irais le voir et lui dirais : *bitte, bitte* [en allemand dans le texte : je vous en prie], donne un peu de sens à mon trouble. Le sens le plus terrible ne m'est pas aussi terrible que le non-sens, et plus celui-ci sourit inconsciemment, plus il est atroce.

Le rire fait ses explorations en toutes les directions, et avec son aide et sous son faux drapeau j'appelle la discussion sur tout pour que ma réflexion puisse examiner la marche des pensées dans son âme et les forces qui les y agitent. Je me rends bien compte qu'elle n'a pas la vraie notion idéale de la peine. En un sens fini elle est saine, et c'est après tout par le fini qu'elle doit être sauvée. Elle doit être amenée à éprouver du dégoût pour tout, après nous nous séparerons, elle se mettra à dormir, elle le fait passer en dormant et elle sera de nouveau sauvée pour le moment. Je ne lutte pas avec les forces de l'idéalité, mais elle maintient un espoir fini, et ma présence lui vient en aide. Le fait de ma présence et l'idée que je dois l'observer lui donne une fermeté qu'elle n'aura pas quand je ne serai plus là.

Si en mon for intérieur je n'étais pas sûr que je souffre et souffrirai plus qu'elle — car le pire m'attend quand je serai seul à m'occuper de moi-même — je ne pourrais pas le supporter. Toutefois, je ne me plains pas et on peut s'habituer à toute souffrance. Ce qui me faisait frémir, comme l'idée de pénétrer dans un four ardent, je m'y habitue. Le bavardage et la bave me réussissent si extraordinairement bien que chez moi il faut que je fasse les mouvements contraires, sinon il se pourrait peut-être que toute l'affaire se réduise en galimatias. Si son âme se sentait pénétrée de l'infini, la tâche serait aisée — elle serait magnanime envers moi (oh ! sort enviable !), elle me donnerait ma liberté, elle assumerait la douleur, obtiendrait d'elle un transfert religieux, et enfin elle ferait de moi son débiteur, un débiteur de sa magnanimité. Ces conditions lui ont été offertes, je n'ai pas osé les lui refuser ; mais vraiment, cela

aurait été une terrible punition pour moi. Que signifierait toute sa colère et son mépris en comparaison de sa magnanimité ?

Le 5 juin. Minuit.

NABUCHODONOSOR (Daniel)

[Ce qui suit s'inspire du Livre de Daniel, chap. 2 et 4, ainsi que quelques extraits d'une histoire assyrienne chez Eusèbe : *Praeparatio Evangelica*, IX, 41.]

1. Souvenirs de ma vie, quand j'étais une bête des champs et que je mangeais l'herbe, — moi, Nabuchodonosor, roi de tous les peuples et de toutes les langues.

2. Babel, n'était-elle pas la grande cité, la plus grande de toutes les cités des peuples, et c'est moi, moi, Nabuchodonosor, qui l'ai érigée.

3. Aucune cité n'eut un renom comparable à celui de Babel, et aucun roi n'a joui d'une gloire plus magnifique que moi à Babel.

4. Ma maison royale était visible jusqu'au bout du monde, et ma sagesse était comme des paroles obscures, inexplicables pour tous les sages.

5. Et ainsi ils ne pouvaient me dire ce que j'avais songé.

6. Et on me disait que je devais être transformé et devenir comme une bête qui mange l'herbe des champs, pendant que sept vies passeraient sur moi.

7. Alors je réunis tous mes capitaines avec leurs légions et j'envoyai des estafettes, pour être prêt lors de l'arrivée de l'ennemi, prédite par les paroles.

8. Mais aucun ennemi n'osa s'approcher de la fière Babel, et je disais : n'est-ce pas là Babel-la-Grande que moi, moi, Nabuchodonosor, j'ai édifiée ?

9. Puis une voix se fit subitement entendre et je fus transformé aussi vite qu'une femme change de couleur.

10. Les herbes furent ma nourriture, je fus trempé par la rosée du ciel, personne ne me reconnaissait et ne pouvait dire qui j'étais.

11. Mais je reconnus Babel et je criai : « N'est-ce pas Babel que je vois ? » mais personne ne perçut mes paroles parce qu'elles étaient comme le cri de la bête quand elles se firent entendre.

12. Mes pensées m'épouvantèrent, du moins mes pensées intimes, car ma bouche était liée, et personne ne pouvait percevoir autre chose qu'une voix pareille à celle de la bête.

13. Et je pensais : « Quel est cet être puissant, le Seigneur, le Seigneur, dont la sagesse est pareille aux ténèbres de la nuit et insondable comme les profondeurs de la mer,

14. Oui, pareille à un songe dont lui seul est le maître, et qu'il n'a donné à personne le pouvoir d'expliquer quand il vous surprend subitement et vous retient fermement dans ses bras.

15. Personne ne sait où cet être puissant demeure, de sorte qu'on pourrait l'indiquer en disant : « Voilà son trône », et qu'on pourrait traverser les pays jusqu'à ce qu'il soit dit : « Voyez, c'est là la limite de son empire. »

16. Car il ne réside pas comme un voisin aux frontières de mon royaume, et son domicile ne s'étend pas non plus de la mer la plus éloignée jusqu'aux frontières de mon royaume, comme s'il y avait une redoute autour de lui.

17. Et il ne réside pas non plus dans son temple, car moi, moi, Nabuchodonozor, j'ai pris ses vases d'or et ses vases d'argent, et j'ai dévasté son temple.

18. Et personne ne sait rien de lui, ni qui était son père, ni comment il prit le pouvoir, ni qui lui apprit le secret de sa puissance.

19. Et il n'a aucun conseiller de qui on puisse acheter son secret avec de l'or, personne à qui il dise : « Que faut-il que je fasse ? » et personne qui lui dise : « Que fais-tu ? »

20. Il n'a pas de guetteur pour guetter l'occasion et qu'on pourrait saisir, car il ne dit pas : « demain », mais : « aujourd'hui », dit-il.

21. Car il ne fait pas de préparatifs comme les hommes, et ses préparatifs ne laissent aucun délai à l'ennemi, car il dit : « que cela se fasse », et cela se fait.

22. Il demeure tranquille et parle avec lui-même, on ne sait pas si Lui existe avant que cela se soit fait.

23. Il a fait ceci contre moi. Il ne vise pas comme un archer, ce qui permettrait d'échapper à ses flèches, il se parle silencieusement à lui-même, et c'est fait.

24. Entre ses mains les têtes des rois sont pareilles à la cire dans le four de fusion et leur puissance est pareille au poids d'une plume.

25. Et pourtant il ne réside pas sur la terre comme l'être puissant qui pourrait me dérober Babel et me laisser peu de chose, ou m'enlever tout et lui-même exercer sa puissance à Babel. »

26. C'est ainsi que je pensais secrètement quand personne ne me reconnaissait, et ces pensées secrètes m'épouvantèrent — penser que le Seigneur, le Seigneur était tel !

27. Mais, les sept années passées, je devins de nouveau Nabuchodonozor.

28. Et je réunis tous les sages pour qu'ils me disent le secret de cette puissance, et comment j'étais devenu une bête des champs.

29. Mais ils tombèrent tous le visage contre terre et dirent : « Grand Nabuchodonozor, c'est une chimère, un mauvais songe ; qui aurait été capable de faire cela contre toi ? »

30. Mais ma colère atteignit tous les sages du pays, et je les mis tous à mort à cause de leur folie.

31. Car le Seigneur, le Seigneur a toute la puissance, plus que n'importe quel être humain, et je ne veux pas la lui envier, mais la louer et être le premier après lui, parce que je lui ai dérobé ses vases d'or et ses vases d'argent.

32. Babel n'est plus la Babel renommée, moi, moi, Nabuchodonozor, je ne suis plus Nabuchodonozor, et mes légions ne me protègent plus, car personne ne peut voir le Seigneur, le Très-Haut, et personne ne pourrait le reconnaître,

33. s'il devait venir ; et les veilleurs appelleraient en vain, parce que je serais déjà devenu comme un oiseau dans l'arbre ou comme un poisson dans l'eau, reconnu seulement des autres poissons.

34. C'est pourquoi je ne veux pas être célèbre à cause de Babel, mais tous les sept ans il y aura fête dans le pays,

35. une grande fête pour le peuple, et elle s'appellera la fête du retour.

36. Et un astrologue sera conduit à travers les rues, déguisé en bête, et il portera sur lui ses calculs, déchirés comme une botte de foin.

37. Et le peuple entier criera : Seigneur, Seigneur, le Seigneur est l'être puissant, et ses actes sont rapides comme le saut du grand poisson dans la mer.

38. Car bientôt mes jours seront comptés et mon règne sera passé comme celui d'un veilleur de nuit, et je ne sais pas où j'irai,

39. ni si j'arriverai à l'invisible lointain, là où réside l'être puissant, pour trouver grâce devant ses yeux ;

40. je ne sais pas si c'est lui qui me dérobera mon esprit, pour que je devienne comme une vieille défroque, pareil à mes prédécesseurs, pour lui être agréable.

41. C'est moi, moi, Nabuchodonozor, qui ai fait connaître ceci à tous les peuples et en toutes langues, et la grande Babel doit consommer ma volonté.

Le 7 juin. Minuit.

Quand j'étais enfant, une tourbière était un monde pour moi ; les noires racines d'arbre qui çà et là émergeaient de la sombre profondeur étaient des royaumes et des pays disparus, toute découverte avait pour moi la même importance qu'une découverte antédiluvienne pour le naturaliste. Beaucoup d'événements avaient lieu, car si je lançais une pierre dans l'eau, elle produisait d'énormes mouvements, des cercles de plus en plus grands, jusqu'à ce que l'eau se calme de nouveau ; et si je lançais la pierre d'une autre manière, le mouvement était différent et lui-même riche en sa diversité. Ensuite je me couchais près du bord et je regardais la surface de l'eau ; je pouvais voir comment le vent commençait d'abord à rider l'eau au milieu jusqu'à ce que l'agitation ridée des flots disparût entre les joncs du côté opposé ; je grimpais sur le saule qui s'inclinait sur la tourbière, je m'installais aussi loin que possible sur les branches qui pliaient un peu sous moi, pour pouvoir fixer mes yeux sur le fond sombre ; alors les canards passaient à la nage allant vers des pays étrangers, ils montaient sur l'étroite langue de terre qui s'étendait et formait avec les joncs une anse dans laquelle mon petit bateau de rivière était à l'ancre. Mais si alors un canard sauvage venant de la forêt survolait la tourbière, ses cris évoquaient de vagues souvenirs dans les têtes des canards placides et ils commençaient à battre les ailes et, en s'agitant, à s'envoler en frôlant la surface : à ce moment-là un désir nostalgique s'éveillait dans mon cœur aussi, jusqu'à ce qu'à nouveau je trouve ma sérénité en observant ma petite tourbière.

Il en va toujours ainsi, tant l'existence est charitable et riche : moins on possède, plus on voit. Prenez un livre, le plus médiocre qui ait été écrit, mais lisez-le avec la passion qui résulte du fait que c'est le seul livre que vous voulez lire : à la fin vous y trouverez tout, c'est-à-dire, tout ce qui était enfermé en vous-même, et même si vous lisiez les meilleurs livres, vous n'y trouveriez tout de même jamais plus que cela.

Le temps de l'enfance a maintenant disparu depuis longtemps, et c'est pourquoi je n'ai peut-être plus grand chose à offrir en matière d'imagination, à cet égard j'ai changé. Mais l'objet de mes considérations ne s'est pas beaucoup agrandi par rapport à ce qui préoccupe généralement les hommes âgés. Il y a un être humain, un seul, auquel tout se rapporte. Mes regards continuent à se fixer sur cette jeune fille, si longtemps qu'à la fin j'imagine instinctivement ce qu'autrement je n'aurais peut-être jamais l'occasion d'observer, même si j'avais pu observer pas mal de choses ; car il ne s'ensuivrait pas que mes sentiments intimes me soient devenus transparents. Si intellectuellement elle avait été extraordinairement douée, elle

n'aurait jamais pu faire le même effet sur moi. Comme objet de responsabilité elle me suffit exactement, et c'est à moi que revient la responsabilité, bien que ce soit elle qui dans cette responsabilité me rende conscient de mes sentiments intimes. J'étais beaucoup trop évolué, d'une façon trop déterminée pour qu'elle puisse m'influencer par ce qu'elle avait à dire, et elle n'était pas non plus assez douée pour m'enrichir, du point de vue spirituel, de nouvelles idées. Mais pour se comprendre soi-même, en dernière instance il est nécessaire d'être dans la situation propice. C'est par la responsabilité qu'elle m'y a aidé. Toute ma souffrance est à cet égard une véritable faveur. Le calme que la responsabilité vous fait éprouver vous apprend à vous débrouiller en vertu de l'esprit ; les hauts faits, l'action, l'activité, choses qui si souvent sont vantées et qui méritent de l'être, peuvent tout de même aisément avoir une teinte de divertissement, de sorte qu'on n'apprend pas ce dont on est capable en vertu de l'esprit, ni ce à quoi vous aident les multiples impulsions extérieures ; on est également dispensé de mainte épouvante qui n'aura pas le temps de vous atteindre, mais en être dispensé ne veut pas dire l'avoir vaincue, ni s'être compris soi-même. Elle continuera à m'aider en excitant mon sentiment de responsabilité, car je ne finirai pas là où elle finira. Supposons qu'elle appartienne à un autre et que moi, je sois libre ; pour moi ce ne serait pas fini, pour moi il reste la possibilité que, grâce aux directives d'un penseur, grâce peut-être au hasard d'une parole qui parfois a un pouvoir énorme, subitement je me rende compte que pratiquement nos rapports auraient pu aboutir à une union matrimoniale. Et justement parce que dans ce cas je ne ressentirais pas à cause d'elle l'épouvante sympathisante, la peine se saisira de nouveau de moi, mais par sympathie pour moi-même. De quelle nature sera alors pour moi la responsabilité ? Elle sera précisément ma consolation, et ce sera précisément dans la responsabilité que j'arriverai à voir clair en moi-même.

Vu de cette conception qui me permet de voir clair en moi-même, je comprends bien que comme être humain je suis très loin de devenir un parangon, je suis plutôt un être à l'essai. J'indique avec assez de précision la température de tout état d'âme et de toute passion ; et comme père de mes propres sentiments intimes, je comprends ces mots : *homo sum, nil humani a me alienum puto* [Térence, *Héautontimoroumenos*, 77 : « je suis un homme, et j'estime que rien d'humain ne m'est étranger »]. Mais, en un sens humain, personne ne peut se former d'après moi, et je suis encore moins, au sens historique, le prototype de personne. Je suis plutôt comme un homme dont on aurait besoin dans une crise, un sujet d'expériences dont l'existence se sert pour tâter le terrain. Un homme moitié moins réfléchi que moi pourrait avoir de l'importance pour

certains, mais justement parce que je suis réfléchi de bout en bout, je n'aurai aucune importance.

Aussitôt que je me trouve en dehors de mon entendement religieux, je me sens comme doit se sentir un insecte avec lequel jouent les enfants, car il me semble que l'existence a agi d'une manière aussi impitoyable avec moi ; aussitôt que je me trouve dans mon entendement religieux, je comprends que cela, précisément, a une importance absolue pour moi. Ce qui dans un cas précis est une plaisanterie affreuse, est en un autre sens le sérieux le plus profond.

Au fond le sérieux n'est pas non plus quelque chose de particulier, de simple, mais de composé, car le vrai sérieux est une synthèse de plaisanterie et de sérieux. Je me suis convaincu parfaitement de cela en regardant Socrate. Lorsque, selon la conception de Platon on laisse, assez ingénieusement, Socrate devenir la synthèse du comique et du tragique, cela est tout à fait correct [Platon, *Le Banquet*, 223 : Socrate explique à Aristophane que le poète tragique est aussi poète comique] ; mais il reste à savoir où est la synthèse. Il ne peut pas du tout s'agir d'un nouveau genre de poésie ou de quelque chose de pareil ; non, la synthèse se trouve dans le sérieux. Et c'est ainsi que Socrate fut l'homme le plus sérieux de la Grèce. Son intellectualisme se trouvait en rapport absolu avec son éthique, — sans cela on peut devenir sérieux au sujet des choses futiles ; son sens comique était aussi grand que son pathos éthique, et c'est pourquoi il était à l'abri de devenir lui-même burlesque dans son pathos ; son sérieux était caché dans la plaisanterie ; il se sentait donc libre en elle et n'avait pas besoin de la moindre aide extérieure pour être sérieux, ce qui est toujours un indice contre la valeur spécifique du sérieux.

En ce qui concerne toute existence immédiate, il s'agit de ne pas apercevoir le contraste, car alors l'immédiateté est perdue ; quant à l'existence spirituelle, il s'agit de subir le contraste mais en même temps, sans contrainte, de le tenir éloigné de vous. C'est pourquoi le sérieux borné craint toujours le comique, et avec raison, car le vrai sérieux invente lui-même le comique. S'il n'en était pas ainsi, la bêtise serait une caste privilégiée par rapport au sérieux. Mais le sérieux n'est pas la médiation, le prétendre est une plaisanterie et une nouvelle raison d'être du comique. La médiation ne relève pas du tout de la sphère d'existence de la liberté, et il est ridicule que, de la métaphysique, elle veuille pénétrer là où la liberté est constamment en formation. Le sérieux voit jusqu'au fond du comique, et plus est profond le point d'où il opère, mieux c'est, mais il ne fait pas de la médiation. Ce qu'il veut tout de bon, il ne le considère pas, il est vrai, comme comique selon ses propres désirs, mais cela n'empêche pas qu'il puisse y voir le côté comique. C'est ainsi que le comique purifie le pathétique et qu'inversement, le pathétique

donne de la force au comique. La conception comique serait ainsi la plus accablante, elle est ainsi faite que l'indignation y est latente, sans que toutefois personne ne la remarque sans rire. La *vis comica* [force comique] est l'arme qui met le plus en cause la responsabilité, et en somme elle ne se trouve donc qu'entre les mains de ceux qui ont un pathos tout à fait équivalent. Ceux qui ainsi peuvent ridiculiser un hypocrite pourront aussi l'écraser avec l'indignation. Par contre, ceux qui veulent se servir de l'indignation sans posséder la *vis comica* équivalente tombent aisément dans la déclamation et deviennent eux-mêmes comiques.

Mais enfin, je reste ici et j'oublie la jeune fille. Non, certainement pas ; car la synthèse du comique et du tragique me concerne beaucoup. Ma raison têtue a assez souvent voulu tourner toute l'affaire en ridicule, mais ma passion tragique s'en est précisément tirée plus forte. Ainsi je vois plus clair en moi-même, et je comprends que je m'en suis justement tenu au sérieux dans mes rapports avec elle. Si dès le commencement je n'avais pas ainsi, d'étape en étape, vu le comique et si, sous la surveillance du comique, je n'avais pas conservé le tragique pour moi, alors dans le cas où elle appartiendra à un autre, un certain acharnement passionné — qui malgré toute son ardeur n'est pas le sérieux — ou le rire — mal venu en raison de sa séparation du pathétique — aurait sans doute forcé ma main. Car à présent qu'il paraît que c'est l'inverse, il est comique que ce soit moi le gremlin et elle qui veuille mourir. Mais je peux bien supporter ce coup, car mon pathos est sain et sauf dès le début. Mon pathos ne provient pas d'elle, ni de ses éclats véhéments, il représente la sincérité de mon âme. C'est pourquoi le changement ne peut pas jouer avec moi, je maintiens fermement l'idée, et le comique du dehors n'a aucun pouvoir sur moi. Il n'est pas du tout comique que j'aie eu confiance en tout, en chacune de ses paroles, aussi sérieusement qu'il est possible à un homme, et que je me sente lié par cela, aussi fermement qu'un homme peut le sentir. Même si elle ne l'entendait pas ainsi, cela ne change rien à l'affaire, même si elle dit comme Jacob von Thyboe [Holberg, *Jacob von Thyboe*, acte III, scène V] : « *wir haben uns bedacht* » [en allemand dans le texte : nous nous sommes ravisés], ici cela ne fait ni chaud ni froid. Oui, si cette confiance lui était due à elle seule, parce que c'est elle qui parlait, si cette confiance était basée sur ma confiance en sa bonne foi, j'aurais été comique et, en un sens, je l'aurais déjà été auparavant. Mais j'ai cru en elle parce qu'elle était en un tel rapport éthique avec moi qu'il était de mon devoir d'y croire, j'ai intimement attribué à ses paroles le poids de l'éternité, parce que je tenais compte du rapport, je n'ai pas basé ma vie sur « ses paroles et sa soutane ». C'est pourquoi j'ai vu le comique dès le début et c'est justement pourquoi au grand jamais je ne peux pas devenir

comique. Je peux à n'importe quel moment produire le comique, mais je ne le veux pas, et le contrôle de mon pathos consiste en ce qu'il n'est ni véhément, ni aveugle — et par cela comique.

L'affaire en est là, même au cas où ce « si » dont je viens de parler se réalisait, je suis et je reste inchangé.

Le 11 juin. Minuit.

Je l'ai vue aujourd'hui. Toutefois, cela ne me sert pas à grand chose de la voir, car je n'en crois pas mes propres yeux, considérés en d'autres cas comme la garantie la plus sûre. Mais aujourd'hui j'étais favorisé par la situation. J'étais en compagnie d'un ami quand nous la rencontrâmes ; je savais qu'il ne la connaissait pas. En nous approchant je lui signalais combien cette jeune fille semblait souffrante. Certes, c'était une contre-vérité, mais que ne fait-on pas pour être convaincu ? Il répondit tout à fait impassible : « Je ne le trouve pas du tout. » Il est assez étrange de parler avec quelqu'un de cette manière et je doute que jamais dans sa vie il lui arrive de me dire une parole aussi lourde de sens, bien que pour lui elle n'ait eu aucune importance. Cependant, ce n'était pas tout, nous avions d'autres choses à dire et nous marchions de long en large dans la rue ; une demi-heure après elle sort d'une boutique et rentre par le même chemin. Quand elle nous eut dépassés, ce qu'elle ne pouvait pas éviter puisqu'il n'y avait aucune rue traversière et qu'elle nous avait vus trop tard, j'attirai à nouveau son attention sur elle et lui dis : « Tu avais parfaitement raison, elle a une mine presque florissante. » Il répondait avec un flegme complet : « Oui, c'est bien ce que je disais, mais je ne peux pas comprendre pourquoi tu t'en soucies. » Il est étrange de parler avec quelqu'un de cette manière ; je doute que jamais il fasse une remarque qui me touche autant et, cependant, il parlait sans intention. Je lui expliquais que je m'amusais à observer l'extérieur des gens afin de deviner leur intérieur. C'est ainsi que maintenant je lui accorderais volontiers que, la dernière fois, elle avait une bonne mine, qu'elle était même pleine d'entrain, mais j'étais convaincu qu'entre temps quelque chose lui était arrivé qui avait produit cet effet, car la première fois elle avait l'air souffrante. Un peu agacé, il prétendait s'y entendre aussi bien que moi en visages et que, les deux fois, elle avait la même mine. J'étais sur des charbons ardents, pensant avoir gaffé ; mais afin de me sauver des pièges de l'imagination qui, dans ma solitude, pouvait m'inquiéter de l'idée que l'attention de mon ami avait pu être attirée sur elle et que plus tard il apprendrait que c'était elle, je risquai mon dernier atout : « Oui, l'affaire pouvait bientôt être réglée ; — si tu crois pouvoir la reconnaître, ce dont je n'en suis pas sûr, car je l'ai regardée avec plus d'attention que toi,

prenons ensemble des renseignements sur elle. » — « Des prétextes, répondait-il, des prétextes pour avoir raison, comment la reconnaîtrais-je, puisque je ne l'ai regardée que furtivement, bien que j'en aie assez vu pour répondre de ce que j'ai dit. » Il est étrange de parler avec quelqu'un de cette manière ; je doute que jamais il dise une parole qui comme celle-là me dégage de mes soucis, — parole que pourtant il prononçait précisément pour avoir raison contre moi.

Ceci avait bien l'apparence d'une expertise ; celui avec qui je me promenais était réellement un homme impartial. J'ose donc le croire. Quand on doit ainsi obtenir quelque chose subrepticement, on l'apprécie aussi assez. — Dérober un plaisir, c'est quelque chose, mais ne pas même oser être soucieux, se trouver sur le chemin des soucis comme quelqu'un qui quitte le droit chemin — et si le résultat avait été qu'elle avait une mine souffrante, à ce résultat j'aurais dû arriver subrepticement aussi.

Le 12 juin. Le matin.

Il y a aujourd'hui un an. Si à présent, malgré mon repliement sur moi-même, un mariage pouvait être établi, une telle union serait évidemment conforme à mon désir. Certes, je ne peux pas actuellement déterminer si ce désir est purement érotique ou s'il se corse d'une émotion touchant sa peine et ma fierté, qui en un sens est de son parti. Mais alors je pourrais bien essayer de m'imaginer que ma rupture avec l'idée était méritoire, puisqu'elle aurait eu lieu à cause d'elle, et, sans m'inquiéter d'elle, la prendre au mot de la passion et jouir autant que possible du plaisir que je désirais et qui est toujours inhérent à sa possession, et ensuite me sentir irréprochable et libre de toutes difficultés et de toutes épouvantes. Si je fais abstraction de l'idée j'y trouverai bien mon compte. Et si non seulement elle acceptait tout, mais encore m'en remerciait comme d'une bonne action, alors... Je ne peux pas supporter cette confusion. Où mes pensées harassées trouveront-elles donc sur quoi se reposer ? Les conditions changent et la tête me tourne. Ce fut mon désir de la voir mienne, ce sera ma peine d'abandonner ce désir ; ce fut mon devoir de me maintenir dans nos rapports, rompre de tels rapports du devoir, ce sera de quoi se nourrir — mais, Dieu du ciel ! sauvez ma raison, sauvez-moi d'une chose : que je ne devienne pas son bienfaiteur. Je ne peux pas vivre sans que ma vie ait un sens, il m'en faut un peu, même si c'est un tout petit peu. S'il faut que je devienne son assassin, je comprendrai que je me suis avancé là où je ne devais pas me risquer, et je pourrai, en faisant des efforts, comprendre que c'est la lourde peine qui est dictée, et la vie méditative de la conscience en moi pourra encore respirer — mais être son bienfaiteur ! Non, c'est impossible. Arrière de moi, toi, folle

absurdité avec ta frimousse souriante, fais de moi un misérable, mais qu'il y ait un sens et ne me gratifie pas de non-sens. Si je ne peux pas y parvenir, bien que ce soit mon désir, si je ne peux pas y parvenir, bien que ce soit mon devoir — cela suffit, le surplus n'est pas du Malin, mais de la folie.

Arrive ce qui arrivera, — même si je crève aujourd'hui, il n'est pourtant pas aussi terrible de quitter la vie, peut-être avec une tentative de meurtre sur la conscience, que de vivre comme son bienfaiteur. Il doit y avoir une erreur de sa part ; une telle condition ne devrait jamais m'être offerte. Cela comporte une offense contre nous deux, car c'est comme s'il était dit : tu ne m'aimes tout de même pas, tu ne tiens pas compte de ton devoir, et néanmoins tu es assez misérable pour te laisser émouvoir et moi, je suis assez faible pour le tolérer.

Peut-être souffre-t-elle de ce que son sein est oppressé par des soupirs étouffés, qu'elle n'arrive pas à respirer mais gémit dans des pensées étouffées et succombe dans le non-sens. De même que le poisson jeté sur la plage halète en désirant en vain la mer dans laquelle il peut respirer, de même je halète vainement en désirant le sens.

*
* *

Elle souffre, c'est visible, et celui qui le voit, c'est moi ! Personne d'autre ne soupçonne ce qui se passe entre nous. Aussitôt que quelqu'un est présent, ma façon d'être est habituelle. Elle se tient tranquille et je tends tous les ressorts de mon attention pour surveiller chaque mot qui est prononcé, pour qu'une explosion n'ait pas subitement lieu. Elle trouverait du soulagement à parler avec quelqu'un, mais ce ne serait qu'un rafraîchissement, et les pires accidents la surprendraient peut-être dans sa solitude ; elle se trouvera mieux de persévérer avec moi.

Une remarque fortuite peut troubler plus que toute autre chose. Quand on serre tout dans ses calculs, une remarque peut tomber subitement qui vous effleure de tout près sans qu'on le soupçonne soi-même. Hier, nous étions à un dîner. A la table on parlait de fiançailles. Une dame faisait la remarque que « les fiancés dépérissaient toujours ». Que c'était *δεικτικῶς* [frappant, pertinent] ! Pour elle et pour moi c'était une vérité saisissante. Déjà, je voulais distraire l'attention de cette matière, pour qu'on ne se serve plus de cette constatation expérimentale, mais un monsieur ajouta : « En revanche on a l'habitude d'engraisser après le mariage. » La pauvre fille. Toutefois, je faisais bonne contenance et avec la facilité d'un homme qui a la langue bien pendue je dis : « On connaît cependant des exemples du contraire » ; et en donnant le nom d'une personne,

ce qui suffit à provoquer le rire, je dis : « Il a été marié trois fois et, cependant, il est plus maigre que moi. » On daigna rire ; elle avait le temps de se recueillir. Mais une telle torture corrompt l'âme aussi bien que le corps.

D'ailleurs, elle est et reste dépourvue de résignation. Elle continue à s'avilir, mais il ne lui vient pas du tout à l'idée de comprendre sa tâche du point de vue sympathique. Quand elle est prête à faire bon marché de sa personne comme une esclave, comme un rien du tout, comme un fardeau, elle pense pousser la résignation à l'extrême. Et Dieu sait que de cette manière celle-ci est poussée beaucoup plus loin que je ne peux supporter de le voir. Par contre, elle ne peut pas, ou elle ne veut pas comprendre ce qu'elle devrait faire et que, d'une façon injuste, elle me torture puisque, d'une part, son amabilité n'a jamais été contestée et que, d'autre part, une telle conduite m'affermis dans ma résolution, précisément par la sollicitude que je lui porte.

Ce que je crains le plus, c'est que dans son imagination elle m'ait tout de même mis sur un piédestal trop haut. S'il en est ainsi, cette humiliation est le pire de tous les malheurs. Là j'ai trouvé une limite à ma tromperie. Si sous la forme de radotages je parlais de mon insignifiance, je ne ferais que la confirmer dans une telle imagination, si elle existe. De même que tous les huit jours je l'encourage sérieusement à rompre, de même j'interroge un peu mes sentiments intimes au sujet de cette dernière question douteuse. Immédiatement après l'idée de devenir son bienfaiteur, prend rang cette absurdité que je devrais être quelque chose de grand et la dédaigner. Cela ne dure qu'un instant, car aussitôt que je lui ai dit qu'elle est tout ce que je peux désirer, le radotage recommence. A cet égard je me console à l'idée que lorsque je l'aurai quittée, tout le monde lui confirmera qu'elle n'a pas perdu grand chose. Quant à ma cruauté en la traitant ainsi, j'espère qu'elle en trouvera également une confirmation dans le jugement de tout le monde à mon égard.

Il serait admirable qu'elle puisse être amenée à rompre les fiançailles elle-même, ou que l'idée lui en vienne d'elle-même. Je jette des allusions à cet égard, car je n'ose pas en parler clairement et avec une entière passion, car elle découvrirait combien elle fait l'objet de mes préoccupations, et elle recommencerait à user de tous les moyens ; c'est pourquoi j'en dois parler à mi-voix et avec une fausse passion.

Le 14 juin. Minuit.

Au moyen âge on sauvait son âme en disant son chapelet un certain nombre de fois ; si je pouvais ainsi sauver mon âme en répétant silencieusement mon histoire de souffrances, j'aurais été

sauvé depuis longtemps. Même si mes répétitions n'ont peut-être pas toujours la forme de prières, oh ! l'espoir ultime du salut s'y rattache tout de même. A cela elle m'est d'une aide particulière. Si je ne devais pas me maintenir dans une activité passionnée, si c'était fini et si calmement, dans le repos, j'osais réfléchir sur toute la question, je dirais qu'elle m'a été utile, car, humilié de la voir s'avilir devant moi, je trouve d'autant plus de satisfaction à m'abandonner moi-même à un être supérieur. Son malheur était de ne rien connaître de supérieur à un être humain. Ainsi que le dit l'Écriture : « une idole n'est rien dans le monde » [Épître aux Corinthiens, VIII, 4], — à la fin je ne serai peut-être plus rien du tout, précisément parce que j'étais une idole pour elle.

Mais que tout était étrange ; dialectiquement, c'est tellement décevant qu'à chaque instant il me semble que tout m'échappe et que j'ai l'impression de ne pas l'avoir quittée parce que je l'aimais, mais parce que je m'aimais moi-même ! Je trouve que tout était selon mes désirs, tout son entourage était comme je me l'étais imaginé. Il me convient plus que tout autre et je pourrais faire le tour du monde sans peut-être jamais en trouver un autre qui me soit aussi favorable. S'il faut, avant de se lancer dans un mariage, que la raison se livre à ses réflexions, j'ose dire que j'ai bien tâté le terrain. Elle était la seule que je désirais ne pas blesser par mes explorations. Je la trouve un peu différente de ce que je m'étais représenté ; un petit incident vient à notre aide et, à mes yeux, elle devient plus charmante que jamais — et voilà ! toute la difficulté vient de mon côté. Mais alors, peut-être suis-je un homme imprévoyant ? Toutes mes réflexions précédant les fiançailles sur son état et sur l'individualité de la famille prouvent justement le contraire ; et quant à moi, j'ose attester que je me suis livré à nos rapports avec les intentions les plus droites, convaincu de savoir ce que ma tâche impliquait, et peut-être un peu fier de pouvoir l'accomplir, c'est-à-dire dominer mon repliement sur moi-même — et voilà ! c'est précisément là que je fais naufrage, non pas parce que je ne peux pas le faire, mais parce que ce n'est pas là ma tâche. Après le petit incident dont j'ai parlé, son abandon devient de plus en plus brutal dans son expression et me prouve précisément que mon repliement sur moi-même est une disparité absolue, que ses rapports avec moi seront pour elle une mésalliance, bien qu'elle ne s'en rende pas compte. Je souffre qu'il en soit ainsi, et pourtant je ne peux pas en raison de cela renoncer à mon repliement sur moi-même. Si j'ai mis quinze ans à me former une conception de la vie et à me perfectionner en elle, une conception de la vie qui non seulement m'enthousiasmait mais correspondait aussi parfaitement à ma nature, je ne peux pas subitement être réformé. Oui, je ne peux même pas lui dire que je le désirais, car un tel désir est une

détermination entièrement indéfinissable, à l'aide de laquelle il serait très frivole de disposer de sa vie. Si de tout son pouvoir elle a lutté pour montrer son dévouement, elle a précisément de toutes ses forces travaillé contre elle-même.

Et maintenant je vois clairement que ma mélancolie me met dans l'impossibilité d'avoir un confident, et je sais tout de même bien que ce que la bénédiction nuptiale exigerait de moi est qu'elle en soit un. Mais elle ne l'aurait jamais été, même pas si je m'étais ouvert entièrement, car nous ne nous entendons pas l'un l'autre. Cela tient à ce que ma conscience a une sortie en plus. Dans l'état intermédiaire, qui au fond est celui de la vie journalière ou celui de la réalité, dans l'état intermédiaire dans lequel elle vit comme sans doute la plupart des gens, moi, je deviens fou. Ce n'est que par un long détour, qu'en un sens supérieur je redeviens rassuré et tranquillisé. Je ne suis pas malade d'esprit, car je peux très bien chercher mon secours en moi-même, je n'ai pas besoin d'un confident, je n'importune personne avec mon malheur ; cela ne me trouble pas non plus dans mon travail. En tous les sens ma mélancolie recherche l'épouvantable. A présent elle me saisit avec toute son horreur. Je ne peux pas ni ne veux la fuir, je dois supporter l'idée ; je trouve un apaisement dans la religion et ce n'est qu'alors que je suis libre et heureux comme esprit. Bien que j'aie l'idée la plus exaltée de l'amour divin, j'ai en outre l'opinion que Dieu n'est pas un vétélaire qui se trouve aux cieux pour se plier à nos volontés, mais que dans le temps et le temporel, il faut qu'on soit prêt à tout souffrir. J'ai la conviction que ce n'est qu'une réminiscence judaïsante, un particularisme dépréciant dans le christianisme, ou une lâcheté ordinaire, un engourdissement, qui vous fait imaginer être en rapport avec Dieu et exempt de telles choses. J'ai horreur des ecclésiastiques affairés ou des conseillers laïques qui veulent nous préserver de l'épouvante parce qu'ils ne comprennent pas ce qu'est l'épouvante. Oui, celui qui juge important d'aboutir à quelque chose dans ce monde fini, celui-là fait bien, et il est forcé d'oublier l'épouvantable qui aurait pu transformer son dessein en un rien et l'empêcher d'atteindre les grandes choses qu'il avait imaginées. Mais celui que se pose des tâches religieuses, celui-là doit précisément ouvrir son âme à l'épouvante, et il n'a qu'à faire attention à ne pas s'arrêter à mi-chemin, mais à ce qu'elle l'amène à ressentir la sécurité qui se trouve dans l'infini. Pour chaque épouvante ceci a lieu progressivement. Il se familiarise avec elle, il se familiarise avec l'idée que ce qu'il craint le plus lui arrivera, mais il sera aussi entraîné à s'habituer à la conviction de l'amour divin. Alors il y pense peut-être de temps en temps ; mais cela ne dure qu'une minute, et à l'instant même il est religieusement orienté, et cela ne le trouble pas. Mais ensuite une autre épouvante se présente,

et il ne bavarde pas à ce sujet, mais il vaque à ses affaires, et il réussit aussi avec cette épouvante, etc., etc.

Je suis convaincu que, si elle était devenue ma femme, le jour même des noces, à côté d'elle, j'aurais eu l'idée qu'un de nous serait mort avant la fin du jour, ou une autre idée aussi sombrement fantaisiste. Je garantis que ni elle, ni personne d'autre ne l'aurait remarqué dans ma physionomie. Intérieurement je serais rassénééré aussi, mais religieusement rassénééré, et pourtant l'idée y régnerait. Voyez ! cela, c'est une tromperie. Si j'avais un confident, je lui poserais cette question : « N'est-ce pas honteux qu'un homme mélancolique torture sa femme de ses idées mélancoliques ? » Et il me répondrait, ainsi que peut-être tout le monde : « Oui, un homme doit se dominer et prouver ainsi qu'il est un homme. » « Bien », répondrais-je, « c'est ce que je peux faire, je peux prendre l'aspect d'une espérance souriante ; mais c'est justement sur cela que j'ai fait naufrage, car c'est une tromperie que le mariage n'admet pas, que l'épouse en question le comprenne ou non. » Et le malheur est que je croyais moi-même que c'était ma tâche, jusqu'à ce que j'aie appris à comprendre que la bénédiction nuptiale est une protestation divine contre cela.

Je ne peux pas m'adresser à un confident. Il ne pourra pas penser mon idée mélancolique avec la même passion que moi, ni donc comprendre qu'elle devient pour moi un point de départ religieux. Pour vivre dans la confiance d'un autre, il faut qu'on ne nourrisse pas de telles idées, que le monde de votre conscience ne prenne pas fin là où se trouve la barrière systématique, guère grecque et pas très chrétienne, qui proclame que l'extérieur est l'intérieur et que l'intérieur est l'extérieur [Hegel, *Encyclopédie*, Berlin, 1840, I, p. 275], ni qu'on ait ces idées dans une mesure telle qu'elles ne cèdent pas devant ce qu'on appelle les raisonnements du bon sens. Car la plupart des gens ont une fraction d'idée de la fausseté de la vie, mais ensuite viennent l'expérience et la probabilité, etc., qui recollent les morceaux, et alors ces gens se sentent en sécurité et peuvent l'expliquer avec des raisonnements du bon sens. Là-dessus je suis très bien renseigné. Une femme âgée avait autrefois eu l'idée qu'elle serait enterrée vivante. Elle se confia à moi, Aussi bien, elle avait imaginé trois mesures de précaution ; mais puisqu'elle était inquiète par mélancolie, son inquiétude les lui avait naturellement dérobées, c'est-à-dire qu'elle pouvait envisager la possibilité de leur insuffisance. Si elle n'avait pas été mélancolique, elle aurait été remplie de félicité en étant convaincue de l'existence de règles de sagesse et de vérités inappréciables, qui savent assurer à un être humain quelque chose dans le fini. Dans ce cas je devais l'aider à être remplie de félicité malgré ce galimatias ; car puisque je comprenais que l'infini la troublerait peut-être complètement, je choisis le fini.

Moi-même, j'avais autrefois été torturé par la même idée, et j'avais été pleinement pourvu de mesures de précaution. Cette profusion ne m'avait pas aidé, car ma mélancolie me l'avait dérobée, jusqu'à ce que j'aie trouvé ma consolation dans l'infini. Je lui fis alors don d'une quatrième et d'une cinquième mesure de précaution, dont elle n'avait pas rêvé, et elle fut sauvée et m'en a toujours remercié ; mais je n'ai jamais su si j'en devais rire ou pleurer.

Maintenant, si je devais être marié et que ma femme dût être ma confidente, que se passerait-il alors ? Je m'imaginerais que c'était l'idée mélancolique de ladite vieille femme qui me torturerait et que c'était à l'époque de la souffrance, avant que je me fusse perfectionné. Je voudrais donc parler et l'initier à ces choses-là. Je pense d'ailleurs qu'elle se mettrait à rire, car elle ne pourrait comprendre d'où peuvent venir de telles idées à un homme. Si ma mélancolie n'était pas toujours pour moi le point de départ d'une satisfaction religieuse, si elle était une hypocondrie vide d'où rien ne peut résulter, ce rire innocent serait peut-être précisément le meilleur remède ; car une jeunesse aimable possède aussi un grand pouvoir. Mais la satisfaction religieuse a pour moi plus de valeur que toute jeunesse, et c'est pourquoi celle-ci ne m'aiderait en rien et ne servirait qu'à me réjouir mélancoliquement de son bonheur, bonheur que d'ailleurs je ne convoite pas. Mais je dois donc parler, car me taire serait le plus facile. Alors elle s'inquiéterait sans doute et ensuite elle devrait donc s'essayer dans les raisonnements du bon sens. Qu'elle imagine alors cinq mesures de précaution, qui seront sa dialectique qui doit l'emporter sur moi. Tout s'éclaircit pour moi, je veux entendre sa voix afin d'être bien sûr que j'avais raison quand je voulais m'empêcher de l'entendre. Alors elle nommerait les quatre mesures de précaution et dirait : « Et enfin, ne suis-je pas à toi, moi qui suis prête à faire tout pour toi, crois-moi, si cela peut chasser tes sombres pensées, crois-moi, je te le promets, je le ferai, tout sera fait comme si le salut de mon âme en dépendait — sois de nouveau joyeux. » Il me semble qu'une telle situation suffirait à faire pleurer les pierres. La pauvre épouse ! elle a pensé à tout ce qu'elle pouvait trouver à dire ; si je la contredis, elle croira que je ne suis pas convaincu de la vérité de ce qu'elle dit, et cela lui fera de la peine ; et, d'autre part, — c'est donc cela la dialectique qui doit me lier ! Même la plus simple des objections, que tout le monde devinera alors, « qu'elle peut évidemment mourir avant moi, elle ne la comprendrait pas car, précisément parce qu'il lui est essentiel de s'attendre à tout ce qui fait son bonheur et que dans cette espérance, cette foi et cette confiance de l'immédiateté elle trouve sa sécurité dans la vie, elle parlerait du fond d'elle-même en disant : « Mais comment peux-tu le croire, à présent que je sais combien tu tiens à ce que je meure avant toi, etc. » Encore une fois elle ferait pleurer

les pierres par son émotion réellement sincère, mais d'autre part : c'est donc là la dialectique qui doit lier celui qui pendant quinze ans, jour et nuit, s'est perfectionné à manipuler ses pensées dialectiquement, pareil à l'Arabe qui manie son coursier frémissant et au jongleur qui joue avec ses couteaux tranchants ? Et quelle serait alors la fin ? Que je ne pourrais plus supporter de la voir inquiète, ni avoir le cœur de lui faire subir l'humiliation de n'avoir pas confiance en elle. Et alors ? Alors je laisserais passer un jour, j'endosserais la tromperie, et en prenant un air aussi amical que possible, je lui dirais : « Oui, ma chérie, c'est comme tu disais, — tu es bien à moi et tu m'as bien convaincu, sinon par tes raisons, tout au moins par ce que tu disais de toi-même. » Et elle aura une mine si heureuse et si joyeuse, elle, l'enchantement adoré de mes yeux — et moi, je l'aurai trompée. Et cela, je ne peux pas le supporter, parce qu'à sa place je ne pourrais pas le supporter, et parce que je veux et que je dois l'honorer en l'aimant autant que je m'aime moi-même, ce que je ne peux faire qu'en la quittant. Pour les autres, la tromperie est admissible ; car ils ne me sont pas liés, ils ne sont pas divinement nommés mes confidents, et s'ils en ont assez de moi ils peuvent s'en aller, ce qu'elle ne peut pas faire quand un jour peut-être elle comprendra vaguement la disparité. — Peu importe si j'ai été réellement tranquilisé en lui parlant ainsi, car si j'avais été tranquilisé, je le serais devenu intimement. Dans ce cas la disparité apparaît de nouveau. Une idée mélancolique ne pourra pas pour elle prendre l'importance d'un point de départ d'une satisfaction religieuse. Si elle a une opinion au sujet d'une pièce de théâtre et moi une autre, et si la divergence de vues prouvait que moi j'étais un esthéticien et elle rien moins que cela, cela ne ferait rien pour constituer une disparité, et si la question est là, j'abandonnerai avec plaisir mon opinion à cause d'elle. Mais je n'abandonne pas les idées bizarres de la mélancolie, car celles-ci, qu'un tiers appellerait peut-être des fantaisies et elle, affectueusement, de tristes caprices — je les appelle des aboyeurs. Si seulement je les suis et que je persévère, elles me conduiront à la certitude éternelle de l'infini.

C'est pourquoi ces idées, dans ma solitude, me sont chères, bien qu'elles m'épouvantent ; elles ont une grande importance pour moi et m'apprennent, au lieu de me féliciter moi-même pour des découvertes sans pareilles dans le domaine religieux et d'y faire participer l'humanité pour son bonheur suprême, au lieu de cela, dis-je, elles m'apprennent, pour mon propre abaissement, à découvrir pour ainsi dire les choses les plus simples et, infiniment satisfait, à m'en contenter. — Le concept de la crainte de Dieu, c'est-à-dire la piété, implique aussi qu'il faut Le craindre ; et s'il est dangereux pour l'âme humaine d'imaginer Dieu comme despotique, il est dangereux aussi pour les sentiments religieux d'un

homme de faire de Dieu par la pensée un sujet réduit ; et s'il est inquiétant pour l'âme d'un homme que Dieu soit enfermé en un silence éternel, il est dangereux aussi de vérifier spéculativement les comptes de Dieu ou d'introduire prophétiquement des diètes à cheval dans l'histoire universelle [une expression de Grundtvig, le grand poète, évêque et sociologue danois]. Comment se fait-il qu'aux endroits situés à l'écart, là où il y a une demi-lieue entre chaque chaumière, on trouve plus de piété que dans les villes tumultueuses, que le marin a plus de piété que l'habitant des petites villes, comment cela se fait-il ? sinon parce que ceux-là éprouvent quelque chose et l'éprouvent de telle façon qu'il n'y a pas d'échappatoire. Quand la tempête nocturne fait rage et que le cri de mauvais augure d'un loup affamé se fait entendre, quand en péril de mer on s'est accroché à une planche, c'est-à-dire qu'on doit être sauvé de la perte certaine sur un brin de paille et qu'on ne peut donc pas envoyer un message à la chaumière la plus proche, parce que personne n'ose sortir la nuit et qu'on peut donc se dispenser de crier, alors on apprend à s'accommoder d'autre chose que de la confiance dans les veilleurs de nuit, dans les gendarmes et dans l'effet d'un signal de détresse. Dans les grandes villes les gens aussi bien que les maisons sont trop collés l'un contre l'autre. Si là on doit se faire une idée primitive, un événement est nécessaire, ou il faut trouver un autre moyen, comme par exemple moi je l'ai trouvé dans ma mélancolie. Sinon, il est à craindre que le profit d'une vie humaine sera celui-ci : il avait été jeune et se rappelait encore beaucoup d'impressions joyeuses de cette époque-là, beaucoup de jours heureux, il se maria et tout se passa bien, seulement, un jour il tomba très malade, on fait venir immédiatement un médecin, et dans la hâte on prend le premier venu qui est le professeur D... ; en lui on apprend à connaître un médecin très consciencieux qui de ce fait devint médecin de famille ; dans le pasteur P... on trouva aussi un père spirituel sérieux et on avait plus de confiance en ses profonds sentiments religieux et en sa ferveur qu'en ses propres sentiments religieux, et c'est pourquoi d'année en année on le prit de plus en plus en affection ; ensuite on fit la connaissance de plusieurs familles sympathiques, on devint intime avec elles, et puis, on mourut. Et pourquoi ne serait-il pas beau d'avoir eu une jeunesse heureuse, de se la rappeler, pourquoi ne serait-il pas bon de faire la connaissance du professeur D. et du pasteur P., mais, « le tout entendu » [L'Ecclésiaste, XII, 13], si cela doit être le maximum — j'aurais préféré n'importuner ni le professeur, ni le pasteur, mais avoir entendu le hurlement des loups et avoir fait la connaissance de Dieu.

Dans les aventures galantes, le messenger employé par les amoureux est souvent un nain, un être difforme, une vieille commère ;

qui penserait qu'il s'agit d'un messenger d'amour ? C'est ainsi que mes idées mélancoliques représentent pour moi un messenger de ce qui fut mon premier amour, de ce qui doit toujours rester mon seul amour. Elles m'épouvantent, mais elles n'ont jamais été autorisées par celui qui envoya le messenger à m'anéantir, à affaiblir mon esprit, à importuner les autres. Je ne sais pas si cela arrivera un jour, ni si ce sera tôt ou tard, car alors je ne serais pas mélancolique, mais une chose que je sais, c'est qu'elles m'ont donné la certitude la plus heureuse — et alors peu importe assurément le moyen de propagation, « si on arrive clopin-clopant ou geignant, sans la splendeur divertissante de l'illusion » [citation d'une vieille chanson danoise]. Même à l'instant présent, la pensée que j'ai pu persévérer m'accable. Oh ! dans ma solitude je ne souhaite jamais de mourir. Je ne comprends pas que les gens puissent subitement devenir assez apathiques pour désirer mourir. Au contraire, plus tout s'assombrit pour moi, plus je désire vivre afin de persévérer en moi-même pour voir si mon ardeur était une parole légère ou une force, si elle était la boisson forte qui pétillait d'elle-même, ou la petite bière qui pétillait aussi, mais grâce à un ingrédient étranger qu'on y a introduit. Et si on peut comprendre à quel point il doit être épouvantable à celui qui lutte pour devenir roi de s'attendre à l'arrivée inopportune de la mort juste au moment où il est le plus près du but, moi, je peux comprendre que celui dont la vie a été radicalement agitée, qui n'a aucun confident près de lui et aucune *impressa vestigia* [Cicéro, *Orator*, 12 : empreintes tracées] devant ses pieds, considère qu'il est important pour lui que la mort n'arrive pas et lui rende impossible de savoir s'il peut s'avancer par cette voie ou si un mirage le trompe, si sa résolution qui renonçait à toute déclamation était aussi remplie de balivernes que celle de celui qui déclamait.

Le 18 juin. Minuit.

Mais suis-je donc coupable ? Oui. Comment ? Parce que j'ai commencé quelque chose que je ne pouvais pas réaliser. Comment le comprends-tu maintenant ? Je comprends maintenant clairement pourquoi cela m'était impossible. Quelle sera alors ma faute ? De ne pas l'avoir compris plus tôt. Quelle est ta responsabilité ? Toute conséquence possible touchant sa vie. Pourquoi toute conséquence possible, cela a l'air d'une exagération ?

Parce qu'il ne s'agit pas d'un événement, mais d'une action et d'une responsabilité éthique, contre les conséquences de laquelle je n'ose pas m'armer de courage, car le courage consiste précisément à lui ouvrir mon cœur. Qu'y a-t-il pour ta décharge ? Le fait que toute mon individualité me portait à reconnaître : « qu'un homme mélancolique ne doit pas torturer sa femme avec ses souffrances,

mais doit les enfermer en lui-même comme un homme », pensée dans laquelle je fus partout affermi et qui me serait confirmée si j'avais un confident à qui m'adresser. Quelle consolation as-tu ? Le fait qu'en reconnaissant cette faute, je devine en outre une Providence dans toute l'affaire. Justement parce que j'avais de mon mieux réfléchi sur la question et, qu'en vertu de ce que j'avais pu reconnaître, j'avais agi aussi honnêtement que possible, c'est justement en raison de cela que je vois une entremise qui m'a amené à un point où je vois clair en moi-même et peut-être mieux que je ne l'aurais fait sans elle, mais aussi de telle façon que je ne dois pas m'enorgueillir. Quelle est ton espérance ? Que cela puisse être pardonné, sinon ici, tout au moins dans l'éternité. N'y a-t-il aucune difficulté en ce qui concerne ce pardon ? Oui, que ce n'est pas à elle de me pardonner ; et elle est et elle restera un état intermédiaire, un état légitime, qu'on ne peut pas négliger. Son pardon ne peut me justifier dans l'éternité, de même que le caractère implacable d'un homme ne peut nuire qu'à cet homme lui-même, mais fait partie d'un règlement divin. Pourquoi ne l'as-tu donc pas reçu ? Parce que je n'ai pas su me mettre à sa portée ; assurément, il aurait été beaucoup plus facile de me le procurer et d'être libéré de cette terrible instabilité qui ne me permet de prendre pied qu'en assumant l'extrême possibilité de la responsabilité. Mais on ne te demande pas ce qui est le plus facile ou le plus difficile, car on peut aussi choisir la mauvaise route en choisissant la plus difficile ; pourquoi n'as-tu donc pas reçu ce pardon ? Parce que je ne pouvais pas le recevoir. Quand par ma lettre j'ai rompu nos rapports, je le lui ai demandé. Elle ne voulut pas le comprendre et m'obligeait donc à avoir recours au seul moyen qui pouvait encore la sauver : mettre le malentendu de la tromperie entre nous. En continuant sur ce terrain j'ai aperçus que la tromperie elle-même exprimait au fond la vérité, c'est-à-dire qu'elle ne me comprenait pas du tout. Son opinion à mon égard fut que je préférerais le monde, que mon désir était de rechercher la liberté parce que je trouvais nos rapports trop étroits. Et justement parce que c'était son opinion, sa fierté se sentait blessée, et c'est pourquoi elle était sans ménagements sur le choix de ses moyens. Pour regagner son estime je devais donc au fond nécessairement retrouver le chemin du devoir et me laisser toucher sympathiquement. Si alors j'avais parlé rondement et si j'avais dit : je désire, moi aussi, le maintien de nos rapports — il ne m'aurait pas été permis d'en dire plus, mais elle aurait exulté à peu près comme suit : « Oh ! chéri, tu ne sais pas combien tu me rends heureuse. C'est ton désir ; hélas ! j'avais perdu tout espoir à cet égard et j'avais appris à me satisfaire de moins jusqu'à ce que ce soit à nouveau ton désir ; mais alors, n'est-ce pas ? tout est bien ou plus que bien, c'est magnifique : tu le désires et moi je le désire, il n'y a

donc plus d'entrave. » Qu'est-ce que cela veut dire ? Cela veut dire qu'elle ne me comprend pas du tout. Alors j'ai choisi de me faire comprendre, de me rendre intelligible à elle, c'est-à-dire de lui dire que j'étais las d'elle, que j'étais un trompeur, un radoteur. Tenir ferme était la condition de son salut. Mais qu'est-ce que cela voudrait dire si subitement je lui demandais son pardon ? Ce serait presque se moquer d'elle. Ce mot de pardon pose entre nous tout ce qui est religieux. Lui soutirer un pardon, ce n'est tout de même pas ce qui est demandé de moi. Si je devais parler, j'aurais à avouer ma faute, mais aussi, si ce devait être sérieux, elle aurait à comprendre ma justification. Aussitôt que je commencerais à parler, elle se bornerait à comprendre la première moitié et, ensuite, elle ne comprendrait rien du surplus, c'est-à-dire qu'elle se tromperait aussi sur le sens de la première partie. Si j'avais pu lui devenir intelligible dans toute ma conception et que, par conséquent, son pardon soit quelque chose d'autre qu'une situation théâtrale, sa conduite envers moi serait tellement révoltante que ce serait plutôt elle qui aurait besoin de mon pardon, et dans ce cas j'ai fait assez en lui envoyant le petit billet dont j'ai parlé. Mais l'affaire se présentait de telle façon que toute remarque visant la vérité ne pouvait que contribuer à prolonger encore plus les deux mois, car elle aurait été amenée à devenir de plus en plus violente dans ses attaques, — sans pourtant y rien gagner. A ce titre, les paroles sérieuses que secrètement j'introduisais dans la confusion sont ce que je me reproche le plus. Je n'ai donc pas été pardonné. Un pardon officiel entre deux êtres qui ne s'entendent pas est une cérémonie vide de sens et aussi scabreuse qu'un contrat écrit établi entre deux êtres dont l'un ne sait ni lire ni écrire ce qui a été écrit. La plus grande assurance réciproque que constitue un contrat par écrit, plus grande que celle d'un contrat verbal, disparaît ainsi d'une double manière : celui qui ne sait pas lire ce qui a été écrit ne peut se tenir qu'à ce qu'il a entendu, il ne sait pas si ce qui a été lu à haute voix devant lui est ce qui a été écrit, et sa signature devient futile ; à l'autre incombe la lourde responsabilité de devoir seul être garant pour les deux, bien que le document implique la réciprocité. Afin que je puisse obtenir un véritable pardon, elle doit pouvoir se rendre compte de mon état, sinon son pardon serait pareil à une déclaration écrite, faite par celui qui ne sait pas lire ce qui a été écrit, oui, son pardon serait encore moins, parce que celui qui ne sait pas lire peut néanmoins très bien comprendre ce dont il est question, mais le pardon de celui qui ne peut pas et ne veut pas comprendre ce dont il est question est aussi futile qu'une concession concernant la demande de celui qui ne sait pas l'objet de la demande. Et voilà donc pourquoi je n'ai pas reçu de pardon. J'ai cru l'honorer plus en ne le lui soutirant pas, j'ai fait ce que je croyais lui devoir, ou plutôt, c'est à cause d'elle que le

pardon m'a été rendu aussi difficile que possible. Ma rupture avec la réalité avait un tel caractère que logiquement un véritable pardon de sa part est inimaginable, car celui-ci me déterminerait précisément dans la continuité avec la réalité.

C'est ainsi que la question se présente dans le temps. Quant à l'éternité, mon espoir est que là nous nous entendrons l'un l'autre et que là elle me pardonnera. Dans le temps ce me sera un aiguillon dialectique dans ma peine, qui me blesse de bien des manières, parce qu'il trouble ma conception de la vie par rapport à mes affinités aussi bien que par rapport à mes tromperies. Il y a quelque chose d'inquiétant dans le fait qu'une tromperie, aussi innocente et charitable qu'elle soit, doive avoir un tel pouvoir ; et il reste évidemment toujours possible que la tromperie puisse prendre une force épigrammatique d'intention satirique. Ce qui est le plus poétique est aussi ce qui est le plus éthique.

De sa part le plus poétique serait de se vouer à moi ou de rester conséquente avec elle-même dans son inclination amoureuse, et cela serait aussi la vengeance la plus terrible contre moi. Toute vengeance prosaïque, parce que moins éthique, rend *eo ipso* ma responsabilité plus aisée.

Que l'existence est donc logique ! Il n'y a rien de vrai dans une sphère qui ne le soit pas aussi dans l'autre. Quelle gravité profonde dans l'idée que les lois de l'existence sont de telle nature que tout le monde doit s'y conformer, volontairement ou involontairement ! La Providence, qui exige que tout homme ait un esprit conciliant, sait aussi se faire respecter, car quand quelqu'un en particulier veut se venger lui-même, le coupable aura plus que jamais beau jeu ; et, d'autre part, quand l'offensé choisit de se montrer conciliant, la Providence met l'accent de la vengeance dans cette mansuétude. Les exploits mémorables de César sont multiples, mais je l'admirerais pour une seule parole qu'il aurait prononcée. Quand Caton se fut donné la mort, il aurait dit [Plutarque, *César*, 54] : « Là, Caton m'a arraché ma plus belle victoire, car je lui aurais pardonné. »

Ce que je demande à l'existence, c'est qu'elle montre clairement si j'étais prisonnier d'un leurre, ou si j'aimais fidèlement, avec plus de fidélité peut-être qu'elle. Je ne sais combien de temps je dois tenir bon. Même si l'époque des oracles a disparu depuis longtemps, il y a tout de même une chose dont l'homme le plus simple et l'homme le plus profond, quand ils en parlent, doivent parler énigmatiquement, c'est le temps. Indéniablement, l'énigme la plus difficile, qui, dit-on, est la sagesse la plus profonde, est d'arranger sa vie comme si le jour d'aujourd'hui était le dernier de votre vie, et en même temps le premier d'une série d'années. [Diogène de Laërce, I,

87 : Bias, un des sept Sages, aurait recommandé « de mesurer la vie comme si on devait vivre aussi bien peu de temps que longtemps ».]

Le 19 juin. Le matin.

Il y a aujourd'hui un an. Pourtant, ces pleurs se frayent douloureusement un passage dans ses yeux et frayent douloureusement dans mon cerveau un passage pour la possibilité de choses impossibles. Même si c'est une cérémonie oiseuse, je ne peux pourtant pas y renoncer. Je proclame donc à la face du monde, et peut-être quelqu'un l'entendra : j'offre, j'offre la moitié de ma vie pour six mois de bonheur avec elle, je l'offre pour quinze jours, je l'offre pour le jour de nos noces — n'y a-t-il aucun adjudicataire ?

Non ! — mais il faut que j'aille au travail. Celui qui est condamné à mort est employé à des travaux très dangereux, il en est ainsi pour moi et pour mon travail aussi.

*
* *

Aujourd'hui la réplique la plus étrange que jamais j'aie entendue tomba de ses lèvres. En un sens elle m'alla droit au cœur. Quand à un champ de tir un coup touche subitement au centre, le marqueur a l'habitude, par prudence, de s'informer si ce n'est pas un coup fortuit, un coup en l'air, un coup sans pointage, venant d'un fusil qui est parti sans que personne n'ait tiré. Elle me disait qu'au fond elle pensait que j'étais fou. Mais ensuite on s'informe, et c'était une balle perdue ; et peut-être aucune autre parole d'elle ne m'a montré plus clairement notre dissemblance. Certes, un homme mélancolique est fou en un sens, mais il faut beaucoup de dialectique et beaucoup de pathos pour comprendre cette folie. Celui qui le dit à peu près comme on dirait d'un homme qui porte un vêtement un peu ridicule : « oh ! il est fou », prouve *eo ipso* qu'il n'a pas le moindre soupçon de ce dont il s'agit au fond. C'était une fausse alarme, une échappée d'humeur qui bien vite n'avait pas autre chose à dire. Et de temps en temps, elle s'emporte un peu. Elle dit que je suis méchant, que je ne suis pas bon. Elle le disait hier. Ces choses-là sont un bon stimulant pour ma causerie qui immédiatement s'en empara. Oui, je le vois à présent, nous nous comprenons l'un l'autre. L'affaire est très simple. Tu n'as qu'à faire une déclaration à peu près rédigée ainsi : le soussigné déclare au nom de sa vie et de sa mort que j'ai bien de l'estime, je dis de l'estime... ou ce que je voulais dire, c'était bien de l'estime que tu n'avais pas, tout s'embrouille dans ma tête, car ce n'est que dans les romans qu'on a de l'estime ; donc, — je n'ai pas de l'estime, et puisque le véritable

amour, l'amour proprement dit ne peut pas être imaginé sans estime, alors, etc... Comme tu le vois, on peut le faire des deux manières. Car, lorsque l'amour et l'estime se liguent contre un être humain, alors bonne nuit, mon cher, — par contre, on peut assez bien se tirer d'affaire aussi bien à l'aide de l'estime seule qu'à l'aide de l'amour. Car si on réfléchit à ce que l'estime au fond représente... Ici, je fus interrompu. Elle ne peut pas s'empêcher de rire quand je mène vraiment grand train dans le galimatias. Cela me console. Au fond, elle en souffre moins que moi, qui, d'une façon aussi malencontreuse, dois la laisser s'échapper.

Le 24 juin. Minuit.

Même ce que j'écris ici ne représente pas ma sincère opinion. Je ne peux pas ainsi me confier au papier, même si dans ce que j'ai écrit je vois cette opinion. Que ne pourrait-il arriver ? Le papier pourrait s'égarer, un incendie pourrait se déclarer là où j'habite et j'aurais l'inquiétude de ne pas savoir s'il a été brûlé ou non, je pourrais mourir et donc le laisser après moi, je pourrais perdre la raison et mes sentiments les plus intimes seraient à la merci d'étrangers, je pourrais devenir aveugle, et je serais incapable de le trouver moi-même, oui, même ne pas savoir, sans demander à autrui, si je le tiens entre mes mains, ni s'il ment, s'il lit ce que j'ai écrit ou autre chose afin de me sonder.

Me le rappeler, cela je le peux, et plus vite même que la fraction la plus petite d'un instant. Combien Lessing a tort quand il dit [Lessing, *D. Faust*, œuvres complètes, Leipzig, 1841, 1, p. 365] que la chose la plus rapide, plus rapide même que le son et la lumière, c'est le passage du bon vers le mal ; car plus rapide encore est le *zugleich* [en allemand dans le texte : en même temps], ce qui arrive d'un seul coup. La transition elle-même est pourtant une notion de temps, mais ce qui arrive d'un seul coup est plus rapide que toute transition. Celle-ci est une détermination de temps, mais la précipitation avec laquelle ce qui a été, et qui n'a jamais été oublié, devient présent à l'esprit, bien qu'étant déjà présent, cette précipitation est la chose la plus rapide du monde ; car elle est tellement rapide que son absence ne serait qu'une désillusion.

Le 26 juin. Le matin.

Il y a aujourd'hui un an.

J'offre toute ma vie pour le jour des noces ; et nous sommes bien deux. Non ! cela, nous ne le sommes pas, car elle ne fait pas une telle offre, elle veut lutter, et elle veut aussi avoir un avenir. Bien

entendu, elle ne doit pas non plus délaïsser son honneur et sa fierté. Aucun adjudicataire.

*
* *

Avant-hier, la causerie marcha sans relâche comme toujours. Nous parlâmes de mon congédiement éventuel et je disais que, si moi, j'avais un conseil à donner, y recourir serait ce qu'elle a à faire de plus sage. La conséquence serait que bientôt je le regretterais et que je reviendrais comme un chien battu. Elle recueillit ce conseil avec la réponse laconique : « Oui ! » en ajoutant : « Je ne te crois pas une seconde. » Cela m'a montré quelle pauvre opinion en somme elle a de moi et quel excès de superstition elle a sur l'importance de sa présence personnelle. C'est un bonheur. Mais alors, au moment où la causerie marche le mieux du monde, elle fond en larmes. Celui qui est dans la détresse du désespoir a toujours des forces surnaturelles, et c'est pourquoi je ne changeai pas de mine. Ensuite elle dit : « Laisse-moi pleurer, cela me soulage. » La torture est interdite par la loi ; assurément, cela est une torture terrible. Mais il faut que je tienne compte de l'argument, sans pourtant que cela me trouble. Et enfin, je trouve aussi une consolation dans le fait de ne pas être privé de la vue de ce dont un homme dans ma situation, qui toutefois doit se retirer à cause de son avilissement, se dispense généralement. Puis, la causerie reprit et cela n'a sans doute pas autant d'importance pour elle que pour moi.

Ne pas oser dire un mot sérieux ! car ce serait tout de même une folie que moi, le coupable, je commence à exhorter ou à consoler, mais n'est-il pas fou aussi que je reste assis et laisse faire ! Ce qu'il y a de bon à cela, c'est que c'est ma présence qui l'incite à se prononcer ainsi, bien qu'elle le fasse involontairement. En mon absence elle ne le fera guère et peut-être n'en sent-elle aucun besoin.

Qu'un tiers alors ait été témoin de cette situation ! Que quelqu'un qui ne fait jamais autre chose que d'inventer des énigmes, et que quelqu'un d'autre qui a vieilli en devinant des énigmes, se joignent et devinent lequel des deux souffre le plus, chez lequel de nous deux l'impression est la plus profonde ! Parle-nous alors, toi qui as été mis à l'épreuve, d'un tourbillon qui trouble l'existence, — moi, j'ai tout de même été témoin d'un trouble où c'était comme si la révolte ne voulait pas obéir à la barre d'une volonté loyale ! Parle-nous d'un calme plat qui réduisit toute énergie au désespoir, — moi, j'ai tout de même été témoin d'un calme plat où quelqu'un qui aimait travailla et travailla à devenir presque l'assassin de sa bien-aimée, non pas par méchanceté, non pas par hasard, mais selon sa conviction la plus probe.

Le 30 juin. Minuit.

Qu'est donc ma vie sauf occupation pénible [L'Ecclésiaste, I, 13]. Mon existence n'est que *molinima* [des efforts] ; je ne peux pas revenir à moi-même. Je ne sais pas si cela aura jamais lieu dans le temps. Et si je deviens libre de façon à pouvoir de nouveau me ressaisir, je pourrai avoir assez de peine à me débarrasser de tout ce qui est insolite, ce que d'ailleurs au fond je ne désire pas faire. Si je deviens libre dans mon repliement sur moi-même je resterai pourtant inquiet en pensant qu'elle pourrait avoir changé.

Voyez une moule au bord de la mer ; elle ouvre sa coquille pour chercher de la nourriture, un enfant y introduit une brindille et elle ne peut plus la fermer. A la fin l'enfant en a assez, il veut retirer la brindille, mais il en reste un fragment. Et la moule ferme sa coquille ; mais intérieurement elle souffre encore et ne peut pas se débarrasser du fragment. Personne ne peut voir qu'il y est, car la moule a fermé sa coquille, mais la moule sait qu'il s'y trouve.

Toutefois, au loin ces idées noires ! elles sont une tromperie envers elle et essentiellement étrangères à mon âme. S'il était interdit au grand-prêtre juif [Lévitique, XXI, 10] de déchirer ses vêtements par chagrin, parce que cela aurait témoigné d'une trop forte passion, à moi il est interdit d'avoir des idées noires, parce que cela est trop apathique et trop faible. Mais si je les ai eues pour un moment, cela me prouve que pour la première fois dans ma vie j'ai eu plus de confiance en ma raison qu'en elle. J'ai toujours su ce que ma raison pouvait me dire, mais je n'ai pas voulu l'écouter. L'impression de ma rencontre avec elle, dont j'ai parlé, a donné la prépondérance à ma raison.

Ma sympathie me réduira à la fin à la mendicité. Il en va avec moi comme avec cet Anglais qui eut des ennuis d'argent bien qu'il eût un billet de banque de 500 livres sterling — mais personne dans le village où il se trouvait ne pouvait le changer. Mais est-ce que la manifestation de la sympathie doit être comparable au change d'un gros billet ? je pensais que la sympathie était pareille à ce sou de la bourse de Fortunatus [Tieck, *Fortunat, Schriften*, III, p. 133], on continue à le dépenser en entier et il reste toujours entier en votre possession, si on veut le changer, alors l'enchantement disparaît. Et voilà ce qui me console.

Le 2 juillet. Le matin.

Il y a aujourd'hui un an. Un témoin oculaire de ma situation me dirait sans doute : puisque tu agis ainsi, tu ne sais ce qu'est l'amour. C'est possible ; toutefois, je sais que je connais le chagrin de l'amour. Je connais peut-être aussi son plaisir — bien qu'à distance, à très longue distance. Si c'était possible, si c'était possible — à l'instant même j'écarterais doucement chaque larme de ses yeux, hélas ! comme le font les écoliers pour que personne ne voie qu'ils ont pleuré ; alors le chagrin est oublié, plus qu'oublié. Rapidement, grâce à la toute-puissance de l'inclination amoureuse, rapidement comme croît la plante que les fées cultivent, elle se développerait plus charmante que jamais, grâce à elle-même, grâce au pouvoir germinatif de l'inclination amoureuse, grâce à mon souffle et grâce à la parole qui lui est chuchotée à l'oreille ; je la mettrais sur mes bras et me précipiterais à travers le monde avec elle : jusqu'à ce point, tout au moins, je m'entends en amour. Mais c'est précisément cette manière de m'entendre en amour qui aisément pourrait me faire perdre l'esprit. Jamais de ma vie, avant aujourd'hui, je n'ai ressenti les tentations du suicide. Mais la torture de la sympathie et le fait d'être le coupable, cette contradiction agit sur mon âme comme lorsque, du point de vue physique, en tordant l'articulation de quelqu'un on la fait sortir de sa position naturelle. Mais à quoi servirait un suicide ? Eh bien, cela devrait l'empêcher de se sentir blessée, car alors elle pourrait continuer à vivre, si elle le désire, comme m'appartenant. Mais supposons qu'un jour elle apprenne cet état d'esprit, ce serait évidemment terrible. Si elle avait du discernement, elle comprendrait naturellement qu'elle n'aurait jamais dû me pousser à cette extrémité, et ce serait évidemment moi qui l'aurait rendue coupable. Et par un tel pas j'aurais peut-être déterminé toute sa vie de façon qu'elle ne chercherait pas sa guérison dans le fini, où en somme elle doit pourtant la chercher.

Du point de vue spirituel elle ne souffre pas beaucoup. Elle n'est même pas très épuisée, mais elle commence à devenir lasse et un peu dégoûtée. Du point de vue humain, cela ne m'étonne pas du tout, car elle n'a personne à qui se confier, et moi je suis infatigable en non-sens.

Les jours sont comptés. Supposez qu'avant l'arrivée du dernier jour elle tombe malade, supposez que dans un délire fébrile elle trahisse ce qui se passe entre nous. Ses proches qui penseraient que ce sont des hallucinations, et moi qui saurais que c'est la réalité ! Et après, quand elle serait guérie et que nous devrions recommencer de plus belle !

Le 3 juillet. Minuit.

Où devons-nous nous rencontrer de nouveau ? Dans l'éternité. Le temps ne manque donc pas pour s'entendre. Où se trouve l'éternité ? Quand commence l'éternité ? Quelle langue y parle-t-on ? ou peut-être n'y parle-t-on pas du tout ? N'existerait-il pas un petit intermédiaire ? Fait-il constamment grand jour dans l'éternité ? N'existerait-il pas une aurore dans laquelle on trouverait en confiance l'entente ? Quel est le jugement de l'éternité ? Le jugement est-il tout prêt avant le commencement de l'éternité, et l'éternité, n'est-elle que son exécution ? Comment représente-t-on l'éternité ? Comme un horizon vaste où on ne voit rien. C'est ainsi qu'elle est représentée sur l'estampe du Saint-Sépulcre : la femme affligée est assise au premier plan et elle dit : Il est parti, là-haut. Mais je ne vois rien du tout dans le vaste horizon, et le passant ne voit que la femme affligée au premier plan, lui non plus ne voit rien. Elle, je ne la vois donc pas non plus. C'est impossible. Il faut que je la voie. N'est-ce pas là un argument ? ou est-ce un meilleur argument de dire : que je le veuille ou non, il faut que je la voie ? Supposez qu'elle m'ait oublié. Pouvons-nous nous rencontrer alors ? Supposez qu'elle ne m'ait pas pardonné. Elle ne m'aurait donc pas oublié. Mais est-ce que nous pourrions nous rencontrer ? Supposez qu'elle se trouve aux côtés d'un autre homme. Quand elle se trouve ainsi dans le temps, je lui barre la route, et c'est pourquoi je veux m'éloigner. Mais si c'est dans l'éternité que je lui barre la route, où alors dois-je me rendre ? Le temps est-il plus fort que l'éternité ? Le temps a-t-il le pouvoir de nous séparer éternellement ? Je pensais que le temps ne pouvait me rendre malheureux que dans le temps, mais devait me lâcher aussitôt que je passe du temps à l'éternité et que je me trouve là où elle est, car éternellement elle est constamment auprès de moi. S'il en est ainsi, que signifie alors le temps ? Il signifie que nous ne nous sommes pas rencontrés l'un l'autre hier soir, et si elle avait trouvé un autre homme, le temps signifierait que nous ne nous sommes pas rencontrés hier soir, parce qu'elle aurait trouvé un autre chemin. Et à qui la faute ? Oui, la faute en serait à moi. Mais, après tout, voudrais-je ou pourrais-je à présent agir autrement que je l'ai fait, en supposant que le premier pas ait été fait ? Non ! Je regrette le premier pas. A partir de ce moment-là, j'ai agi après mûre réflexion et de tout mon pouvoir, de même que j'avais aussi fait le premier pas jusqu'à ce que j'aie compris mon erreur.

Mais l'éternité parle-t-elle donc si frivolement de la faute ? Le temps, au moins, ne le fait pas ; il apprendra sûrement, aussi à l'avenir, ce qu'il m'a appris, qu'une vie est un peu plus qu'hier soir. Mais l'éternité guérira bien aussi toute maladie, elle rendra l'ouïe au

sourd, la vue à l'aveugle et la beauté du corps à l'être difforme, et ainsi, elle me guérira aussi. Quelle est ma maladie ? La mélancolie. Où a-t-elle son siège ? Dans l'imagination, et elle est nourrie par les possibilités. Cette maladie n'était-elle pas assez lourde dans le temps puisque non seulement elle me faisait souffrir mais aussi me rendait coupable ? L'être difforme n'a pourtant qu'à porter la douleur d'être difforme, mais que ce serait terrible si sa difformité le rendait aussi coupable ! Ainsi, quand mon temps viendra, que le dernier soupir que je t'adresse, oh ! Dieu, soit pour le salut de mon âme, que l'avant-dernier soupir soit pour elle, ou que, pour la première fois, je sois à nouveau réuni avec elle dans le même dernier soupir.

Le 6 juillet. Minuit.

Je l'ai vue aujourd'hui. Que c'est étrange ! Une pluie d'orage me força à me réfugier chez lui, mon vieux pâtissier, où je n'avais pas été depuis ces jours d'espérances : *erat in eo vicinio tonstrina quaedam*. Un tel salon de coiffure correspond surtout, disait le professeur, à ce qu'un pâtissier représente chez nous. *Eo sedebamus plerumque, dum illa rediret*. La pluie cessa bien vite, l'air était doux et tentant, tout était rafraîchi et rajeuni. Si je n'avais pas été plongé dans des souvenirs, je ne serais pas resté aussi longtemps. Le vieux pâtissier vint me saluer, il parlait avec moi, tout avait un effet étourdissant sur moi. J'avais pris mon ancienne place et je jetais parfois un regard par la fenêtre — alors elle vint à passer. Elle était en compagnie d'une autre jeune fille, toutes deux en conversation animée, elle était gaie, contente et en bonne santé. Peut-être rentrait-elle de sa leçon de chant, ma bien-aimée chanteuse, ou s'y rendait-elle ? Peut-être n'y a-t-il que la chanson qui ait changé.

Ah ! si pendant six mois je pouvais être transformé en une femme afin de comprendre sa nature, — ma mesure est peut-être toujours trop grande !

Tout semble rester en l'état. Elle se rend à ses leçons de chant, elle rentre, heureuse comme autrefois. Mais il n'y a personne qui l'attende. En un sens il n'y a personne ici chez le pâtissier, mais ailleurs peut-être. On a tout de même souvent entendu parler d'une jeune fille qui se remet d'un chagrin et qui tombe amoureuse de nouveau. Et nos rapports l'incitent précisément à quelque chose de pareil, car moi, évidemment, je n'étais pas son bien-aimé, mais un trompeur. Il a été dit souvent aussi qu'une jeune fille ne peut pas vivre sans un homme, et c'est vrai, seulement elle s'était trompée d'homme.

Nous sommes donc toujours en l'état, nous y sommes arrivés par le changement, et moi j'y suis resté toujours inchangé. C'est le cas de le dire : j'ai l'honneur de rester, etc., mais il n'est pas aisé de dire

ce que je reste. Je suppose qu'elle appartienne à un autre, mais dans ce cas qu'est-ce que je deviendrai, moi ? Et cependant, pas ainsi, je ne peux pas lâcher prise de telle façon.

Le désir presque fou de voir les rapports rétablis a maintenant été remplacé par un autre pareil : si elle appartient à un autre, pourvu que cet autre ait été son premier amour. Alors elle n'aurait pas rompu avec l'idée, et à mes yeux elle ne se serait pas amoindrie. Bien sûr, qu'est-ce que cela peut bien lui faire de s'amoindrir à mes yeux ? Mais ce n'est pas ce qu'elle devrait penser, car la conception que je me fais d'elle est pleine de sollicitude, plus que celle de n'importe qui. Je ne verrais donc pas ma conception de la vie troublée par elle ; hélas ! que cela me causerait du chagrin et me paralyserait. Si tout le reste du monde avait une autre conception, ce ne serait qu'un signal de combat. Mais le malheur est que je n'ai absolument aucune connaissance d'un amour antérieur. Seulement, il faut se rappeler que j'ai été trop absorbé en moi-même et éthiquement trop occupé pour apprendre de telles choses. Aussi est-ce évidemment possible. En ce cas le fait de l'avoir ignoré serait une petite satire à mes dépens. Elle ne s'est pas sentie appelée à dire quelque chose et il est possible que mon repliement sur moi-même ait eu cet effet sur elle. A ce titre, évidemment, c'était possible. Penser aussi que ce serait vrai ! Et si c'est vrai et que cela se réalise, quel bonheur que je ne l'aie pas su ! J'en aurais peut-être pris trop à mon aise et l'événement n'aurait pas eu pour moi la même importance.

Qu'advient-il de moi ? Oui, ce n'est pas facile à dire. Mais si je n'avais pas vécu moi-même cette histoire et qu'un autre en fasse le récit, je penserais que c'est de moi qu'il parle, tant elle s'applique à moi.

Si elle appartenait à un autre, je pourrais alors lui parler moins que jamais. Devrais-je rechercher une entente véritable au moment même où elle simule un marchandage ? Devrais-je parler avec la passion de la vérité et, contre ma volonté, satiriser ? Elle est elle-même partiellement coupable de la confusion, car elle a troublé l'érotisme en trichant sur le terrain religieux. Elle ne voulait pas se contenter de l'érotisme, elle ne voulait pas se contenter d'être aimée ou de ne pas être aimée, ni de ce qui s'ensuivrait pour elle de cela, elle a eu recours au religieux et, dans la responsabilité, elle prit pour moi une figure gigantesque. Assurément, quand un prince renvoyait une princesse royale, la guerre éclatait entre deux grandes puissances ; pour moi la lutte par laquelle je la refusais eut un effet encore plus terrible, car c'était Dieu qui était son répondant. C'est ainsi que j'ai envisagé l'affaire. Mais cette austérité transforme l'érotisme en quelque chose de presque comique ; car du point de vue pathétique je devrais dire : si elle avait été aussi laide que le

péché, acariâtre tout le long du jour, elle aurait eu pour moi la même importance, mais de manière tout à fait non-érotique. Et à qui la faute alors, si j'avais parlé ainsi ? ce serait la sienne qui transformerait un rapport érotique en un rapport religieux.

Ce n'est que quand je me tais que je peux maintenir mon âme pathétiquement derrière la tromperie du comique ou derrière la cachette qui résulte de ce que depuis longtemps j'ai tout oublié.

Le 7 juillet. Le matin.

Il y a aujourd'hui un an. Ma conception de la vie était de cacher ma mélancolie dans mon repliement sur moi-même. C'était ma fierté de pouvoir le faire, c'était ma résolution d'y persévérer de tout mon pouvoir. J'ai fait naufrage. Sur quoi ? Sur la disparité d'individualité et sur la bénédiction nuptiale comme une protestation en vertu de cette disparité. Quelle est la confusion de ma vie ? Que cette proposition n'avait plus de sens pour moi : *ultra posse nemo obligatur* [le droit romain a codifié au *Digeste*, L, 17, 185 : *impossibilium nulla obligatio est* — on ne s'oblige pas par la promesse de choses impossibles]. Quelle est ma faute ? De m'être risqué trop loin dans ce que je ne pouvais pas réaliser. Quel est mon crime ? D'avoir rendu un être humain malheureux. Malheureux, de quelle façon ? Dans la possibilité, de sorte que, selon ses dires et en vertu de la possibilité, un assassinat pèse sur ma conscience. Quelle est ma peine ? De supporter cette conscience. Quelle est mon espérance ? Qu'une Providence charitable me rende la peine moindre en lui venant en aide. Que dit ma raison d'elle ? Que le pire n'est pas exactement probable. Quelle sera la conséquence pour moi de cela ? Rien du tout. Une obligation éthique ne peut pas être épuisée par un calcul quelconque des probabilités, mais seulement par l'acceptation de la possibilité extrême de la responsabilité.

*
* *

Je suis allé la voir. Exceptionnellement heureux je me présentais à elle, en déclarant que tout pouvait s'arranger selon ses désirs. On peut aisément expliquer que, tant qu'on lutte, et si on est susceptible de comprendre aussi ce que la sympathie ordonne, on peut oublier un tel scrupule, et cela précisément parce qu'on lutte. La sympathie généralement s'éveille le plus intensément après qu'on a vaincu. Je pensais devoir essayer ce moyen extrême, c'est-à-dire si, émue par sa victoire, elle ne se déciderait pas à me rendre la liberté. Non ! elle accepta, mais pas une parole indiquant de la sympathie ;

elle l'accepta assez froidement même, ce qui me fait plaisir, car cela prouve qu'elle est lasse.

Je m'en allai. Vers midi, je suis revenu. Une résolution catégorique donne de la tranquillité, une résolution qui a passé par la dialectique de l'épouvante vous rend intrépide. Froidement et avec détermination je proclamais que c'était fini. Elle était sur le point de s'abandonner aux manifestations passionnelles les plus violentes, mais pour la première fois de ma vie mes paroles prenaient un ton impérieux. Devoir le risquer est terrible, mais c'était la seule chose à faire. Même si devant mes yeux elle avait frôlé la mort, je n'aurais pas pu modifier ma résolution. Mon impassibilité lui vint en aide, et ce qui était l'entreprise la plus téméraire finissait du mieux possible. Encore un essai fut fait, mais en vain, pour me gagner par la voie de la sympathie. A la fin elle m'a prié de penser parfois à elle, ce qui fut promis sur un ton nonchalant, et peut-être n'était-elle pas très sincère en le disant, par contre moi, je l'entendais sérieusement.

Alors, c'est fini. Si elle choisit le cri, moi je choisis la douleur ; on se fatigue en criant et peut-être est-elle déjà fatiguée ; la douleur, elle, ne cessera pas de me visiter.

Que m'apprend ma raison sur l'effet que les deux mois auront sur elle ? Elle n'aura pas un chagrin mortel ; d'une part, sa passion n'est pas très dialectique dans sa sincérité, d'autre part, personne ne pourra lui procurer une situation aussi favorable que celle qu'elle a eue en devant m'épouvanter, moi le coupable, et en devant m'émouvoir par sa souffrance. La sollicitude d'un homme compatissant ne pourra pas, autant que ma présence, mettre l'accent sur le transport de la douleur. La réflexion ne l'empoignera pas aisément, car elle a maintenant passé par une école sérieuse. Ce qu'elle peut inventer elle-même ne sera pas grand chose si on le compare à ce que je lui ai déjà appris suffisamment, jusqu'à l'écoeurement. Elle ne pourra soulever aucune sympathie pour moi, s'il lui en reste un peu, elle sera bientôt étouffée. Il ne lui viendra peut-être jamais à l'esprit de se demander si elle n'a rien à se reprocher, si elle n'aurait peut-être pas pu agir autrement envers moi. Elle tombera peut-être malade comme celui qui, après avoir préparé son examen en se surmenant, tombe malade l'examen passé. On peut mourir d'une telle maladie aussi, mais il ne s'ensuit aucune conclusion sûre quant à un *propter hoc* [une causalité]. Quant à moi-même, elle m'a aidé à arracher ma personnalité, autant qu'il était possible, à sa conscience, et cela en me forçant à aller à l'extrême limite. Si, s'étant lassée de tout, elle connaissait une nouvelle inclination amoureuse, ce n'est pas seulement moi qui dois rester dehors, mais aussi toute image de moi, car elle n'en possède aucune et, tout au moins, aucune dans laquelle se trouve la moindre vérité.

Le 7 juillet. Minuit.

Et voilà, — je m'arrête pour cette fois-ci. Mon temps de torpeur par rapport à elle commence, je me retire. L'inquiétude recommencera le 3 janvier. Quand on se retire, le commandement dit : demi-tour à droite et à gauche, marche ! C'est assez satirique, car mon malheur est que je ne peux ni faire demi-tour à droite ou à gauche, ni marcher.

Le temps de l'inquiétude dure ces six mois, ces six mois de la réalité qui continuent à revenir jusqu'à ce que je sois libre. Il est heureux que ce ne soit pas toute une année, car j'aurais une année de deuil au même sens qu'on a une année ecclésiastique, c'est-à-dire qu'à l'instant même où la vieille année finit je commencerais une nouvelle année.

Une vieille femme avait l'habitude de dire du veilleur de nuit commençant à lancer ses appels : « maintenant il semble s'égarer ». Et, n'est-ce pas, celui qui s'égare lance aussi des appels. C'est ainsi qu'à l'époque de l'inquiétude je m'égare et que je lance des appels.

Par fidélité envers elle, ma résolution est, de tout mon pouvoir de rester fidèle envers les idées et envers mon existence spirituelle, pour que par l'expérience je puisse me convaincre que c'est l'esprit qui affranchit [Épître aux Romains, VIII, 2], que le corps peut se consumer et l'esprit vaincre, que la création tout entière peut gémir [Épître aux Romains, VIII, 22] et l'esprit exulter, pour que je puisse être consolé par l'esprit et devenir heureux grâce à lui, tout en renonçant à toutes les consolations temporelles, pour que je puisse persévérer et ne pas laisser les grands mots se perdre dans la mesquinerie de l'action, ne pas porter témoignage en de belles phrases et me contredire moi-même par des actions temporelles. J'aurais été plus impeccable si j'avais pu lui rester fidèle ; il aurait été plus grand que mon esprit ait été mis à contribution pour les usages journaliers d'un mariage, et dans ce cas j'aurais été mieux et j'aurais plus facilement compris l'existence. C'est ainsi que les choses sont arrangées. Après cela vient ce que je fais. Si elle devait se dépenser en une passion inutile, si elle ne devait pas être sauvée grâce à une aide qui peut-être est plus proche que je ne le sais ou qui, tout au moins, s'approche assez en cas de nécessité, il faut que je fasse en sorte que mon existence puisse compter pour deux. Si elle se sauve d'une autre façon, alors cela crée de l'abondance. — Supposez qu'un livre existe qui, une fois imprimé, ne pourrait pas être réimprimé, et qu'aucune place n'y était réservée pour des corrections, mais que parmi les fautes d'impression il s'y trouve une variante dont la portée excède ce qui, au même endroit, se trouve dans le texte original ; cette variante n'aurait qu'à y rester comme une faute d'impression, mais conservant toujours sa portée. Supposez

qu'il existe une mauvaise herbe qui a été éloignée des cultures utiles, cette herbe se trouverait bien à l'écart, elle serait toujours une mauvaise herbe et serait bien déshonorée, mais supposez qu'elle se nommerait toujours : le bon-Henri ! [*Chenopodium Bonus Henricus* — l'épinard sauvage.]

Ici se termine le journal. Il n'est consacré à rien de plus que le journal de Louis XVI dont le contenu successif était, dit-on : aujourd'hui, à la chasse ; le lendemain : *rien* [en français dans le texte] ; le surlendemain : à la chasse. Il ne contient rien, mais, comme dit Cicéron, si ce sont les lettres les plus faciles qui ne traitent de rien, la vie la plus lourde est parfois celle qui ne traite de rien.

LETTRE AU LECTEUR
de
FRATER TACITURNUS

Mon cher lecteur ! Si d'une façon quelconque tu es du métier, tu verras immédiatement que le personnage évoqué ici est d'un caractère démoniaque en direction du religieux, c'est-à-dire avec tendance vers le religieux. Personne ne sait mieux que moi combien il a contribué honnêtement et copieusement à te le faire voir par ce qu'il disait (*loquere ut videam*) [parle pour que je (te) voie], moi qui, souvent tourmenté, souvent fatigué, ai été tenté de le lâcher et de perdre patience, ce qui veut dire la même chose, — c'est donc aussi en observant les étoiles et en examinant le marc de café, en vertu de ma vision de poète et de mon regard de faucon, que je notifie cette prédiction sans pareille : parmi les rares lecteurs du livre, les deux tiers désertent à mi-chemin, ce qu'on peut exprimer aussi en disant qu'ils s'arrêteront et rejeteront le livre par ennui. Puisqu'il se trouve à l'extrémité de la dialectique, il faut qu'on sache faire les calculs des infiniment petits, si on veut l'observer. Ce n'est pas avec une somme ronde, aussi grande et toujours aussi ronde qu'elle soit, qu'on peut s'acheter l'entrée de ses démonstrations dialectiques, et c'est pourquoi il est mieux de trouver qu'il n'y a pas d'intérêt à observer un tel fantoche. Toutefois, il peut être important de lui porter attention, parce que dans l'aberration on peut étudier ce qui est normal, et apprendre, sinon autre chose, du moins que le religieux n'est pas à mépriser, malgré tout ce qu'on en pense, ni destiné à des gens stupides et à des goujats non rasés, puisque c'est la chose la plus difficile de toutes, bien qu'absolument accessible et assez nécessaire à tout le monde, ce qui est déjà difficile à comprendre, comme il est difficile de comprendre qu'au même endroit la même eau soit assez peu profonde pour qu'un mouton puisse y marcher et assez profonde pour qu'un éléphant puisse y nager. — J'ai regardé la jeune fille comme étant tout ordinaire (seulement, je l'ai en particulier fait manquer des données religieuses), et je l'ai fait à dessein pour qu'elle puisse mieux jeter de la lumière sur lui et lui apprendre à se dépenser. Il faudrait des efforts terribles, — et ce serait peut-être même impossible — pour soulever un petit objet avec un cric ou de peser une demi-livre sur une balance romaine à portée de 160 kilos. Aussi mon idée était que, s'il fallait une mésestante, c'en serait une belle.

Toutefois, l'érotisme et le rapport érotique me préoccupaient moins. J'en fais usage surtout à titre de renseignements en ce qui concerne le religieux, pour qu'on ne s'embrouille pas en pensant que le religieux est la première immédiateté, ou un peu de ceci ou de cela, par exemple des désirs, des impulsions naturelles et de la jeunesse, qui, grâce à l'adjonction d'un peu d'esprit, ont commencé à fermenter un peu. — La jeune fille est ce qu'avec raison on appelle une gentille jeune fille.* Ce n'est que dans les nouvelles et dans les drames, et au fond seulement à l'acte V, qu'une « telle jeune fille » rend un homme heureux. Dans les cinq actes de la réalité elle fait de

* La figure féminine, naturellement, n'a été qu'entrevue dans ses contours généraux : une aimable, très jeune fille à l'intérieur de l'étendue esthétique de la naïveté. Je veux l'esquisser ici puisque autrement aucune mention ne sera faite d'elle en son entier. Lui, je le garde constamment *in mente*, tout en respectant naturellement la probabilité psychologique qu'elle ne sort pas de la naïveté esthétique. Au temps des fiançailles, elle est d'abord réservée. Les bizarreries de l'homme et ses gestes non érotiques doivent bien rendre une jeune fille toute chose. Elle ne peut pas le supporter, elle s'en lasse, elle rechigne et elle le met au pied du mur. Alors, un petit événement a lieu et elle s'attendrit ; elle lui offre une chaise et le prie de s'asseoir, tandis qu'avec grâce elle fait une petite génuflexion tout à fait charmante et espiègle. Mais, en sa qualité d'amant, le triste héros est le seul à ne pas comprendre ces procédés, et en aucune situation mieux que quand il s'est assis, lui, *qua* amant, ne ressemble davantage à l'immortel chevalier de la triste figure [Don Quichotte]. Il veut la quitter. Elle le supplie, par Dieu et par toutes les choses sacrées que dans sa détresse elle peut trouver, elle lui apporte elle-même le billet, elle ne soupçonne rien d'incorrect dans cette démarche. Et maintenant commence la dernière lutte de la séparation. Elle développe toute sa sympathie charmante, prête à accepter n'importe quelles conditions, et cela, c'est la charmante résignation sympathique de la naïveté. Elle ne peut pas s'affirmer autrement, et même si, avec inconséquence, on voulait exiger un semblant de résignation de la réflexion, la tromperie du héros et ses gestes désespérés dans la tromperie mettent un obstacle absolu à tout commencement ou à toute manifestation d'une sympathie réfléchie. Ainsi, elle montre une amabilité intégrale, mais, en analysant et en mesurant celle-ci, on sent cependant que la possibilité psychologique d'une nouvelle inclination amoureuse existe, bien que celle-ci, du point de vue psychologique se laisse différencier dans son type. — Après les fiançailles, elle ne fait rien du tout. Même là où la possibilité psychologique le tient le plus dangereusement à l'œil, au moment de la rencontre dans l'église, il n'est même pas sûr que ce soit une réalité (mais c'est aussi très loin d'être une impossibilité psychologique), car sa passion à lui voit tout, même ici, malgré la distance. Mais même s'il a vu correctement, le tout se réduirait à un petit caprice de sa part à elle, peut-être à un peu de bienveillance, et peut-être parce qu'elle trouvait alors qu'elle avait été trop sévère vis-à-vis de lui, un petit caprice *ad modum* ladite génuflexion. Mais lui, qui par rapport à elle a assumé la tâche de « supprimer le destin et le hasard », s'est naturellement habilité à être constamment roulé, de même qu'il l'a fait par plusieurs remarques concernant l'avenir de la jeune fille, que pour son propre malheur il lui a arraché, sans qu'elle y attache grande importance en les prononçant, tandis que lui, en les répétant, se sent éternellement obligé d'y attribuer toutes sortes de choses.

son mieux, mais dans l'expérience psychologique elle ne peut pas le rendre heureux, non pas parce qu'elle ne le peut pas — car elle le peut — mais parce qu'elle ne peut pas y arriver, et c'est précisément pourquoi ils se rendent mutuellement malheureux. En la douant d'autres qualités, je n'aurais qu'empêché mon personnage principal d'être suffisamment mis en lumière. Grâce à son amabilité, elle rend d'importants services, plus qu'aucune bonne à tout faire qui s'occupe de tout, et cela déjà est beaucoup pour une jeune fille ordinaire dans une expérience psychologique ; car là elle n'est pas de mise.

Le personnage masculin, en tant qu'amant, ne réussirait guère dans le monde. Ses gestes et sa fidélité sont tellement grandioses, tellement peu pratiques et gauches qu'on serait tenté de demander, comme le fait un auteur français, je crois, s'il est devenu fou parce qu'il restait fidèle à la jeune fille, ou s'il lui restait fidèle parce qu'il était fou ? [Börne, *Gesammelte Schriften* I, p. 77] car, comme amant, il est fou. S'il existe réellement, si j'étais capable de donner de la chair et du sang à un personnage d'expérimentation, s'il vivait à notre époque avec toute son intériorité, tel que son extérieur ne soit pas une tromperie — ce serait une véritable comédie. Qu'il est curieux de voir un oiseau de mauvais augure tel que lui, troglodyte, habitant des cavernes, arriver à pas de loup avec la prétention de prendre rang parmi les amants malheureux après avoir écouté en cachette les propos romantiques des hommes ! Il attirait les gamins des rues après lui, c'est bien sûr. Quel anachronisme au XIX^e siècle ! quand tout le monde sait que les amants malheureux sont pareils à ces serpents à sept têtes dont Linné a prouvé qu'ils n'ont jamais existé — des chimères [Linné, *Systema naturae*, I, p. 358 : nomme parmi des « *dracones* » fabuleux une hydre dépeinte par un ancien auteur qu'il a vu lui-même à Hambourg et qu'il dit « *non naturae, sed artis opus eximium* »]. Cela fournirait évidemment une riche matière au rire que de prendre au sérieux ce sommaire suffisamment connu de tout le monde : aimer une seule fois, se rendre mutuellement heureux, etc. ; et en vertu de cela se dépenser sans compter, façon d'agir qu'on ne pardonne qu'à un très jeune homme, à la condition qu'il ne le fasse qu'une seule fois dans sa vie et au plus pendant douze heures ; et enfin se tuer à la tâche, au service d'une cérémonie vide qui veut faire revivre des coutumes et des moeurs tout à fait surannées. Il va sans dire que, de même qu'on apprend des langues dans son enfance, de même dans la jeunesse on se ravitaille pour toute la vie et on s'empare, entre autres, de provisions de belles locutions et de tournures de phrases rêveuses, avec lesquelles on sert et soi-même et les autres pendant toute la vie, et on est sociable dans l'amitié et amical en société, et constamment amical. Il est naturellement tout à fait de règle que les

locutions durent toute la vie, et d'autant plus qu'elles rendent des services de différente nature et constituent un peu de parure fantaisiste pour la jeunesse au jour le plus heureux de sa vie, de même qu'une plaisanterie quand maman la prononce, et que de l'esprit dans la bouche du vieillard ; mais prétendre que l'amour devrait posséder la même propriété inaltérable, cela témoigne d'une éducation négligée ; moi, tout au moins, je dis comme Pernille [Dans la comédie *Jacob von Thyboe* de Holberg] : « Je remercie mes parents dans leur tombe parce que j'ai été élevée autrement. » Qui de nos jours achète, comme on le faisait autrefois, un parapluie pour toute la vie, ou une robe de soie, très bon objet qui peut vous être utile tant que vous vivez, ou un manteau de fourrure pour l'éternité ? On admet volontiers que la qualité n'est peut-être pas comparable à celle d'un certain satin chinois, on admet volontiers que le propriétaire ne soigne pas ses vêtements aussi bien qu'on le faisait au temps de ce satin chinois, mais l'avantage que présente le fait qu'on peut se le procurer de nouveau trois ou quatre fois et qu'on peut traiter ses vêtements avec négligence est pourtant évident. Il ne faut pas considérer cette sagesse comme celle de quelques rares élus, elle est heureusement (louange à notre siècle !) commune parmi les gens. C'est pourquoi on rencontre un amant malheureux aussi rarement qu'on voit un manteau de satin chinois. Et allons ! vouloir être un amant malheureux, sans l'être vraiment, oui s'en faire une gloire, c'est bien tout bonnement vouloir défier le monde dans la folie ; la seule folie supérieure serait peut-être de penser ne pas être le seul, mais qu'il y a toute une race de tels amants. Comme on sait, Don Quichotte était persuadé lui-même d'être un chevalier errant. Mais sa folie n'atteint nullement son apogée dans cette idée ; Cervantès est plus profond. Lorsque Don Quichotte a été guéri de sa maladie et que le licencié déjà reprend confiance en sa raison, ce dernier veut tout de même l'examiner un peu. Il lui parle de différentes choses et lui annonce subitement que les Maures ont envahi l'Espagne. Alors il n'y a qu'un moyen pour sauver l'Espagne, répond Don Quichotte. Lequel ? demande le licencié. Don Quichotte ne veut pas le dire, ce n'est que devant Sa Majesté Très Chrétienne, le roi d'Espagne, qu'il divulguera son secret. A la fin, pourtant, il cède aux prières du licencié, et sous le sceau du secret, et avec la solennité d'un père spirituel, il reçoit la confession de ce chevalier illustre : « Le seul moyen est que Sa Majesté Très Chrétienne lance un appel à tous les chevaliers errants. » Être soi-même un chevalier errant est, si on veut, œuvre d'un demi-fou, mais peupler toute l'Espagne de chevaliers errants, c'est assurément un *delirium furibundum*. A cet égard mon héros est plus raisonnable, car il a compris son époque si bien qu'il est le seul à devenir le chevalier de l'amour malheureux.

Toutefois, comme il a été dit, l'érotisme ne m'intéresse pas beaucoup. J'en ai fait usage, comme Constantin Constantius a essayé de le faire dans un ouvrage « *La Répétition* », Copenhague, 1844, essai qui n'a pas réussi ; car il ne sortait pas de l'esthétique. Le conflit qui résulte du fait qu'un homme devient poète grâce à une jeune fille et, qu'en raison de cela, il ne peut pas devenir son mari, se trouve à l'intérieur de l'esthétique. Ce conflit lui-même, d'ailleurs, ne peut que provoquer l'inquiétude d'un jeune homme, et je ne comprends pas pourquoi Constantin Constantius a caché au jeune homme ce que tout professionnel voit aisément, que le conflit peut être écarté sans difficulté : il se marie avec elle et ne deviendra pas poète. C'est évidemment ce qu'il craint, il fait tout le contraire, et il le deviendra peut-être. Même si ce n'est pas toute jeune fille qui peut faire d'un homme un poète, toute femme peut cependant empêcher un homme de le devenir s'il se marie avec elle, je le lui garantis, et surtout et le mieux une jeune fille qui serait sur le point de faire de lui un poète, car les relations du poète avec la muse sont très différentes des rapports conjugaux, et les muses, avec tout ce qui leur est propre en tant qu'êtres surnaturels, feront mieux de se tenir à distance. Et puisque pour un être en chair et en os, rien n'est aussi embarrassant que de devoir être muse, la bien-aimée fera naturellement tout ce qu'elle peut pour l'empêcher de devenir un poète et faciliter tous ses essais pour devenir un véritable époux. Tout le conflit fait l'effet d'être une invention de mon héros, quelque chose qu'il a trouvé pour dire des choses agréables à la jeune fille. En disant cela, mon idée n'est cependant pas d'offenser ce jeune homme, car dans sa jeunesse il peut bien y aller très franchement. Mais il ne pourrait pas arriver à mon héros d'avoir une telle idée, pour cela il est beaucoup trop développé. Le malentendu se présente d'autant mieux, c'est-à-dire d'autant plus fortement.

Heureusement, mon héros n'existe pas en dehors de mon hypothèse. Il ne peut pas dans la réalité être exposé à provoquer le rire. C'est assez heureux, mais pour moi c'est encore plus heureux que ma tâche ne puisse pas devenir celle de devoir disputer avec lui ou, par la dialectique, le tirer de ses difficultés dialectiques. Un tel personnage, s'il existait réellement, pourrait donner assez à faire à un *Doctor seraphicus* et à un *Magister contradictionum* réunis [*Doctor seraphicus* : St. Bonaventure, le franciscain mystique et scolastique ; *Magister contradictionum* : Johan Wessel de Groningue (mort 1489)] qui, à la fin, ne pourraient peut-être rien faire. Quoi qu'ils puissent trouver à dire, il répondrait sans doute : j'ai pensé moi-même à cela, écoutez maintenant. Et ensuite il exposerait l'objection dialectique jusqu'à ce que peu à peu il en trouve une variante à son avantage. L'épouvanter avec du pathos ne servirait non plus à rien ; car il se

fait fort aussi d'exprimer pathétiquement ce qu'il a de plus contraire.

C'est pourquoi je n'ai pas du tout l'intention de vouloir le convaincre par ce que je dis ici, mais d'essayer de relever quelque chose de vrai en lui et en beaucoup de ce qu'il dit. Je le laisse passer pour ce qu'il est : un rêveur, et un rêveur d'une espèce particulière, non seulement parce qu'il est arrivé au monde quelques siècles trop tard. Börne a eu un mot heureux [*Gesammelte Schriften*, III, p. 241] : « Il en va avec certains rêveurs, dans leurs rapports réciproques, comme il en va avec les participants d'une assurance mutuelle, dite « tontine », — au fur et à mesure qu'ils meurent, la part de ceux qui restent augmente. » Quoi d'étonnant alors que comme rêveur il soit exceptionnellement exalté, puisque le capital entier avec intérêts composés lui reviendra ? — Mais ce n'est pas seulement ainsi qu'il est un rêveur d'une espèce particulière, il l'est aussi en raison de ce qu'il n'est pas un rêveur immédiat, mais grâce à la forme de la tromperie sous laquelle il vit librement dans ses rêveries. C'est là un nouveau signe du degré de sa rêverie qui prouve que celui-ci est le suprême degré. Un rêveur immédiat — et presque tous ceux qui ont atteint la renommée appartiennent à cette classe — ou bien s'avancera dans l'enchantement à travers les obstacles du monde entier et arborera le drapeau de la victoire, ou bien pèsera sur l'existence par sa souffrance ; en somme, malgré toute sa rêverie, un rêveur ne peut pas se passer du monde. Ce n'est pas tout ce que mon héros désire, au contraire, il veut à l'aide d'un extérieur contraire masquer la rêverie, il est si sûr de lui qu'il n'a même pas envie de la manifester ou, comme il le pense, il n'ose pas la manifester.

Je le laisse donc passer pour ce qu'il est, et je reviens à l'affaire. Je vais traiter celle-ci en attirant l'attention sur des points précis, dans l'élaboration desquels je le garderai toujours *in mente*.

§ 1.

QU'EST CE QUE L'AMOUR MALHEUREUX ET QUELLE EST LA VARIANTE DE L'EXPÉRIENCE ?

Depuis un temps immémorial la poésie a trouvé un objet pour son amour heureux dans l'amour malheureux. De même qu'on a dit que ce fut une mère auprès du lit de son enfant malade qui inventa la prière, la prière qui évidemment a précisément été faite pour une telle souffrance, de même on pourrait presque croire que c'est l'amour malheureux qui a inventé la poésie. Mais dans ce cas il est juste que la poésie lui rende la pareille en venant en aide à l'amour malheureux, et qu'elle le fasse volontiers.

Pour qu'il y ait un amour malheureux, il faut admettre que l'amour existe et qu'il y a une puissance qui l'empêche de se manifester de manière heureuse dans l'union des deux amants. Rien n'est plus facile que de dire cela, mais c'est une distance égale au diamètre de l'orbite terrestre qui éloigne le poète de ce propos trivial, le poète qui par son pathos divin remplit ce néant et crée par son souffle. Sans pathos — aucun poète. Le Pathos est la première chose, mais la seconde — qui alors se trouve en un rapport essentiel et absolu avec la première — est la recherche d'un contraste profond. Car si on voulait compter tous les obstacles au bonheur de l'amour, on trouverait sur cette échelle, comme sur celle du thermomètre, une série de + et une série de -. En commençant par les obstacles insignifiants, on arriverait à un point où le changement a lieu et où tout se modifie. Car on peut imaginer des obstacles d'une telle nature qu'il faudrait dire : la tâche de l'amour est de les vaincre. Si un poète choisit un tel obstacle comme constituant un amour malheureux, il n'est pas poète, mais un satirique malgré lui. Il ne doit donc pas être au pouvoir de l'amour de supprimer l'obstacle.

Voilà où en est l'affaire, ou plutôt, c'est à ce point-là qu'elle se trouve arrêtée depuis beaucoup d'années. Ce qui se passe plus tard a le défaut général de clocher des deux côtés : de ne pas croire en l'amour comme passion absolue, et de ne pas choisir des obstacles *prima* : on s'arrange avec les créditeurs et ceux-ci se laissent faire — et l'article amour malheureux disparaît et à sa place reste un autre article : l'amour passablement heureux ; il y aura égalité et « *eins Bier* » [en allemand dans le texte : kif-kif] pour tout le monde.

La poésie a affaire avec l'immédiateté et ne peut par conséquent pas imaginer de duplicité. Si pendant un seul instant il peut être mis en doute que les amants *qua* amants sont absolument prêts à l'union amoureuse, s'il y a le moindre doute, la poésie se détourne du coupable et lui dit : « Cela me prouve que tu n'aimes pas, et c'est pourquoi je ne peux pas m'occuper de toi. » Et la poésie fait bien, sinon elle pourrait elle-même devenir une puissance ridicule, comme ces derniers temps elle l'est devenue assez souvent grâce à un choix déplacé de ses tâches.

Sans passion aucun poète, et sans passion aucune poésie. S'il faut donc enlever quelque chose à la poésie et à cet état de perfection au dedans duquel aucune duplicité ne peut tenir, et pour que ce quelque chose ne signifie pas qu'on se perd dans la sagesse et dans des idées temporelles, il faut qu'on le fasse en vertu d'une passion supérieure. Enlever la passion à la poésie et remplacer ce qui a été perdu par des décorations, des paysages charmants, des sites forestiers particulièrement admirés, de ravissants clairs de lune de théâtre — tout cela est encore se perdre, exactement comme

lorsqu'on veut compenser la mauvaise qualité des livres par l'élégance de la reliure, ce qui évidemment ne peut présenter aucun intérêt pour les lecteurs mais, au plus, pour les relieurs. Enlever la passion à la réplique et, en revanche, faire un peu de bruit, c'est prostituer la poésie, et c'est comique, exactement comme si l'amant, au lieu d'avoir du pathos dans son coeur, avait une boîte à musique dans sa poche, prête pour l'instant décisif.

Ce n'est que lorsqu'à la passion de la poésie s'ajoute une passion supérieure, que commence la dialectique dont nous parlons ici. La tâche devient alors dialectique en elle-même et c'est là ce que ne peut et ne doit jamais être celle du poète. Il est bien vrai, par exemple, que l'amour malheureux a sa propre dialectique ; seulement, il ne la trouve pas en lui-même, mais en dehors de lui. Ce qui en soi-même est dialectique contient en soi la contradiction. La tâche du poète, par contre, est simple, parce que la contradiction vient du dehors. De lui-même, l'amour malheureux devrait devenir heureux, c'est la certitude du poète, mais le malheur est qu'en dehors il y a une puissance qui veut l'en empêcher. Dans la poésie, par conséquent, l'amour ne se rapporte pas à lui-même mais au monde, et ce rapport décide s'il deviendra malheureux. C'est pourquoi, aussitôt que la sonorité de la passion venant d'un seul élément cesse, aussitôt que la passion elle-même est une lutte, oui, même si une passion supérieure s'annonce en une nouvelle sonorité, aussitôt qu'en elle on perçoit la consonance de l'équivoque, le poète ne peut pas s'occuper d'elle. Si la passion est de l'amour, il doit être non dialectique en lui-même pour que la poésie puisse voir un amant malheureux dans cet homme. Si la passion est du patriotisme, il doit être non dialectique en lui-même, et si le héros, en vertu de sa passion, sacrifie un rapport érotique, il n'est pas nommé amant malheureux, mais d'après la passion qui est non dialectique en lui. Le héros patriotique, en son enthousiasme pour la patrie, ne se rapporte donc pas à lui-même, ou l'enthousiasme ne se rapporte pas à lui-même, mais il se rapporte à un monde extérieur et, entre autres, à un rapport d'amour aussi, à un rapport de piété ; c'est ainsi que la poésie doit le comprendre. Le héros esthétique doit avoir son obstacle en dehors de lui, non pas en lui. Le fait qu'il n'en est pas ainsi en ce qui concerne Hamlet, est précisément la difficulté dont je parlerai plus tard.

Revenons à l'amour malheureux. Si on veut examiner les excellents personnages parmi ces malheureux qui ont été dotés d'un renom par les chansons et les légendes, on verra tout de suite que la passion est immédiate et que la contradiction vient du dehors, à peu près comme celle que le pasteur recherche pour le compte des fiancés quand il publie les bans, car lui non plus ne pense pas, bien entendu, qu'il y aurait une contradiction dans la passion propre des

amoureux, sinon il devrait bien comme le poète, grâce à une vocation poétique, se sentir appelé à dire au sujet du coupable : il n'aime pas. Pétrarque voit Laure unie à un autre, Abélard ne se sent pas séparé d'Héloïse, par son état ecclésiastique (car l'amour est la passion absolue), il sera séparé par la colère, hélas ! de Fulbert et par sa cruauté [l'oncle d'Héloïse qui fit châtrer Abélard parce qu'il avait séduit Héloïse] ; Roméo ne sent pas que c'est la haine familiale qui sépare, parce qu'elle agit en lui aussi à travers sa piété vis-à-vis de son père, c'est la lutte familiale qui le sépare réellement de Juliette ; Axel [*Axel et Valborg*, tragédie d'A. Cehlenschlaeger] ne sent aucun scrupule de conscience en raison de la proche parenté, et Valborg comprend seulement qu'ils s'aiment l'un l'autre, c'est l'Église qui par sa puissance extérieure les sépare : enlevez les obstacles, et ces malheureux seront les plus heureux de tous les amants.

De nos jours l'amour malheureux ne fait pas bon effet. On voit Roméo et Juliette, mais on ne sait pas très bien ce qu'il faut conclure, c'est tout juste si les gens du poulailler pleurent réellement, mais au reste c'est plutôt à Shakespeare qu'à Juliette qu'on sacrifie un pleur, et au théâtre on se sent presque dans une situation pénible. Cela résulte d'ailleurs simplement de ce que l'amour, comme toute passion, pour la génération actuelle est devenu dialectique. On ne peut pas comprendre une telle passion immédiate, et même un garçon épicier de nos jours pourrait dire des vérités étonnantes à Roméo et à Juliette. On pourrait croire que cette difficulté se laisse vaincre si on la fait paraître dans la pièce de sorte qu'elle entre dans les idées du public, si bien que celui-ci ne se sentirait pas tout à fait désorienté dans le théâtre mais se reconnaîtrait tout au moins dans le garçon épicier. Le malheur est que cela ne servirait à rien, car le garçon épicier, un philosophâtre prosaïque, un directeur de mont-de-piété ou n'importe quel homme cérébral qu'on choisirait l'emporterait ; car c'est précisément le côté trivial de l'affaire qui est la vérité. Si ceci n'avait pas lieu, Roméo et Juliette non seulement resteraient étrangers aux spectateurs, mais ils se diminueraient à leurs yeux comme des personnages obstinés dont la mort ne serait pas tragique, mais bien méritée *ob contumaciam* [en raison d'obstination] contre toute raison. Shakespeare a bien mis aussi des conceptions contraires dans son drame, mais son pathos définitif le rend parfaitement sûr de lui-même, bien que Roméo et Juliette soient au même degré non-dialectiques dans leur passion.

Si maintenant le monde dédaigne la poésie et n'a pourtant aucune passion supérieure, quelle peut en être la conséquence ? Naturellement qu'on se perdra dans des chimères, qu'on trouvera la félicité dans des imaginations et des illusions et qu'on deviendra la génération la plus pressée, mais non pas la plus judicieuse, une

génération qui promet et qui ment plus que n'importe quelle autre, ce qui pourrait facilement être prouvé *a priori*. Mais si on n'entend presque jamais parler d'un amant malheureux, il y a d'autant plus de gens qui rivalisent en prétendant qu'ils l'ont été et qui, plus d'une fois même, ont souffert plus que tel ou tel malheureux, bien qu'ils aient su vaincre les souffrances, etc., etc., etc. La poésie n'a pas l'emploi de ces gens-là ; elle exige une expression bien marquée de ce qu'on a particulièrement souffert et ne se contente pas des assurances de quelques amies qui ont été témoins des souffrances d'une autre, ni de la bonne foi d'un père spirituel, pas même s'il avait un regard spéculatif, pénétrant, apte à montrer le développement nécessaire. Oh ! fruits enchanteurs pour un poète comique, et si un jour il se présente, ma seule crainte sera que, fasciné par le caractère inépuisable du sujet, il mourra lui-même de rire et qu'il soit ainsi empêché de produire quelque chose. Un poète serait précisément une figure utile comme personnage principal dans une telle comédie, Scribe, par exemple, malgré son talent peut-être sans pareil, est précisément comique et cela en raison de ce qu'il ne s'est pas compris lui-même, de ce qu'il veut être poète tout en ayant oublié que la poésie et la passion sont inséparables, et comique par le fait d'avoir contenté l'époque *qua* poète : tout cela est comique au sens aristophanesque. Toute l'existence de Scribe est une contradiction comme celles qu'on trouve si souvent dans ses pièces de théâtre. Regardons « *La Camaraderie* », sa pièce de réception [pièce de 1836, l'année où Scribe fut élu membre de l'Académie Française, d'où l'appellation « pièce de réception » ; la jeune dame s'appelle Agathe et son protégé : Edmond de Varennes] dont on ne peut pas assez admirer l'effet magistral. Là est décrit le pitoyable esprit de solidarité entre des sujets médiocres qui par toutes sortes de moyens abjects et grâce à leurs importunités savent se mettre en évidence ; mais un jeune avocat méprise ces moyens et, en conséquence, il devient l'objet des vexations de la médisance et du mensonge. Qu'est-ce qui arrive ? Une jeune dame est assez gentille pour s'intéresser à lui, elle est un peu au courant des intrigues, tout lui réussit, et l'avocat gagne en gloire et en dignité. Le résultat est donc que l'une des camaraderies vainc l'autre, qu'une intrigue déborde l'autre. De même que la rubrique de l'amour malheureux a disparu et qu'à la place des contrastes, on obtint une seule espèce d'amour : l'amour passablement heureux, de même les contrastes : honnêteté, malhonnêteté, vertu, bassesse disparaissent ici et on obtient une seule espèce : l'honnêteté « relativement bonne » ou : il faut « un peu plus que de l'honnêteté ».

A présent, l'amour lui-même étant devenu dialectique, la poésie doit le lâcher, car le fait d'être devenue dialectique signifie d'abord que le poète ne trouve plus sa tâche, qu'il n'arrive pas à commencer,

parce qu'il se trouve devant un préambule dont l'issue est critique ; ensuite parce qu'il n'est pas du tout sûr que, tous les obstacles extérieurs ayant été supprimés, l'issue soit heureuse, et enfin parce qu'en cas de mort, il n'est pas du tout sûr qu'il s'agisse de la mort héroïque de l'amour ou de la passion, parce qu'il se peut que ce soit une fluxion de poitrine qui soit la cause de votre mort.

Si à présent on est conscient du fait que l'idée de l'amour *qua* passion absolue a été sacrifiée, la poésie doit l'abandonner ; et là où se trouve la charogne les oiseaux de proie se rassemblent, sous l'aspect d'auteurs de nouvelles, de feuilletonistes, de poètes tragico-comiques hermaphrodites, qui ne savent pas avec certitude s'ils veulent être des poètes tragiques ou des poètes comiques, et qui par conséquent ne seront ni l'un ni l'autre, car sans passion pas de poète, pas de poète comique non plus. Si la poésie doit continuer à exister, elle doit découvrir une autre passion aussi justifiée que l'amour pour elle. Il ne serait pas difficile de montrer qu'une telle passion n'existe pas, précisément en raison de la synthèse spéciale de l'érotisme. Toutefois, je ne le ferai pas ici, mais je ne demande pas non plus à personne de croire que j'en sois capable, puisque je ne le fais pas. Pourtant, aux yeux de la poésie, d'autres passions justifiées existent bien aussi. La même chose qui affaiblissait la foi dans l'amour, l'absence du sens de l'infini, la même chose, dis-je, affaiblira la foi dans les autres passions. Alors, abandonné par la poésie, on descend dans le fini jusqu'à ce qu'à la fin on trouve devant soi la politique en un mauvais sens. Si la politique est conçue avec la passion de l'infini, elle pourra naturellement produire des héros comme ceux qu'on trouve dans l'antiquité, où, par conséquent, on avait la foi dans l'amour. Dans le monde de l'infini il se trouve que celui qui faillit en un seul point est coupable de tous [Épître de St. Jacques, II, 10] ; car celui qui a le sentiment de l'infini, a le sentiment de tous les infinis. La réflexion qui a dissipé l'amour, dissipera aussi la passion infinie de la politique. Un type de héros dans un telle époque devient un homme qui poursuivra un but fini, qui, comme il est dit, est prêt à lui sacrifier sa vie, qui peut-être y parviendra aussi par erreur, et qui par une autre erreur sera canonisé comme héros. Toutefois, une telle figure est complètement inutilisable pour la poésie (sauf peut-être dans le cas où il pourrait rendre service comme le marchand de saucisses chez Aristophane) [Aristophane, *Chevaliers* : ce marchand est une parodie des politiciens incultes et égoïstes d'Athènes], il n'est pas poétique et se contredit lui-même. A ce titre il est tout à fait logique que la politique de nos jours n'entraîne pas ses adeptes à faire des sacrifices, car elle n'entraîne pas du tout, autrement les sacrifices viendraient d'eux-mêmes. C'est une contradiction de vouloir sacrifier la vie à un but fini et, aux yeux de la poésie, une telle conduite est

comique, de même qu'il est comique de se tuer à force de danser, ou de vouloir porter des éperons quand vos jambes se croisent et vous font tomber, et qu'on en meurt — plutôt que de renoncer à porter des éperons. Oh ! tâches attrayantes pour un poète comique, mais sans passion pas de poète, et pas de poète comique non plus. La matière ne lui fera pas défaut, car la politique ne manque pas de serviteurs. On trouverait un personnage principal utile en un politicien qui, malgré toute sa sagesse, veut être sacrifié, non se sacrifier, qui veut tomber, mais être témoin de l'acclamation, raison pourquoi il n'arrive pas à tomber et à la fin sera peut-être lui-même le seul être qui lui barrera la route : un exalté qui n'a aucune idée de ce qu'est l'exaltation. Son pathos atteint son apogée dans cette formule qui, pour une raison assez inconcevable, n'a pas été usitée depuis longtemps : « Je sacrifierais ma vie, personne ne pourra dire que l'héroïsme me manque, mais ce courage aveugle n'est pas le bien suprême, c'est pourquoi je me domine — et continue à vivre ; c'est pourquoi je me domine — et laisse sacrifier un autre à ma place, quelqu'un de moindre importance que moi. *Plaudite.* » [Applaudissez, réplique finale dans les comédies romaines.] Il est évidemment tout naturel qu'un sage politicien soit aussi sage pour comprendre (ce qui est caché aux hommes plus simples d'esprit) combien sa vie a d'importance pour l'État, et que s'il vit longtemps, personne ne tombera dans l'indigence ; mais cela, ce n'est pas de l'exaltation. Toute exaltation se trouve dans la passion de l'infini où Pierre et Paul, avec toute leur sagesse, disparaissent comme un rien. Dieu soit en aide à la poésie ! la politique l'a condamnée au pain et à l'eau ! Aristote déjà classifiait ainsi les hommes θεολογοι, φιλοσοφοι, πολιτικοι [les théologiens, les philosophes, les politiciens — Aristote, *L'Éthique à Nicomaque*, I, 3, distingue trois modes de vie : la vie de jouissance, la vie politique (pratique) et la vie théorique (spéculative) ; par « théologiens » Aristote entend ceux qui expliquent l'origine du monde par le mythe et la poésie]. Les politiciens viennent en dernier lieu, et à plus forte raison les politiciens du fini qui renoncent à la passion de l'infini, ils viennent en tout dernier lieu ou plutôt derrière tout le monde ; c'est ce que fait la petite bière toujours [au sens de personnes ou de choses de peu de valeur]. Dans la foi en soi-même il n'y a aucune exaltation, et encore moins dans la foi en un peu d'esprit d'épicier ; toute exaltation repose, ou bien dans la foi en la passion, ou bien, plus profondément, dans la foi en une Providence, qui apprend que la mort même du plus grand des hommes est une plaisanterie pour une Providence qui tient en réserve des légions d'anges, et qu'il doit par conséquent se livrer résolument à la mort et laisser la Providence s'occuper de ses mérites, et le poète de sa gloire posthume. De même donc qu'il est rare de nos jours de voir un

amant malheureux, de même il est aussi rare de voir un martyr dans le monde de la politique ; mais par contre, on rivalise généralement en criant : « Le diable m'emporte si je n'étais prêt à le faire, oui à l'être, à moins qu'on ne comprenne que ce serait plus grand, etc. » ; et la politique dispose d'une foule innombrable de héros titulaires et de martyrs volontaires, non pas les armes à la main, mais *inter pocula*. Ils possèdent tous cette générosité de la mont héroïque, mais ils ont aussi, grâce à une sagesse aussi héroïque, compris « qu'il vaudrait mieux dans l'intérêt général, dans l'intérêt de la communauté, qu'ils continuent à vivre et à trinquer — oui, que c'est leur devoir envers l'humanité ». Il y a encore un pas à faire, et c'est un véritable *non plus ultra* quand une telle génération de gens présomptueux, qui s'occupent d'assurances sur la vie, pense que c'est une injustice de la part de la poésie qu'elle ne choisisse pas ses héros parmi les contemporains qui en sont dignes. On fait tort à la poésie, ou plutôt, qu'on ne l'excite pas trop longtemps pour qu'à la fin elle ne prenne pas aristophanesquement le premier marchand de saucisses venu pour en faire un héros. La poésie ne se laisse pas autrement exalter par des jurons ou par des coups sur la table.

Le temps de la poésie, c'est-à-dire celui de la poésie tragique, semble ainsi passé. Un poète comique sera privé de public, puisque même le public ne peut pas être en deux endroits à la fois : sur les planches et dans la salle. En outre, un poète comique a son refuge propre dans un pathos qui se trouve en dehors de la pièce et qui par son existence montre que le temps de la poésie est passé. Celui qui fonde son espoir en un drame spéculatif ne sert la poésie que dans la mesure où il sert le comique. Si un sorcier ou une sorcière réussissait à produire un tel drame, et si celui-ci, grâce à l'assistance d'un thaumaturge spéculatif (car un dramaturge ne suffirait pas), satisfaisait les exigences de l'époque comme ouvrage poétique, cet événement serait évidemment une bonne base pour une comédie, même si celle-ci atteignait l'effet comique à travers tant de données qu'en raison de cela elle ne pourrait pas devenir populaire.

Le fait que le temps de la poésie est passé signifie au fond que l'immédiateté n'existe plus. L'immédiateté n'est pas tout à fait sans réflexion, elle a dans la conception de la poésie une réflexion relative, parce qu'elle a son obstacle en dehors d'elle-même. Mais au fond, ce n'est que lorsque l'immédiateté n'existe plus, que l'infini immédiat doit être saisi par une réflexion aussi infinie. A cet instant même, toutes les tâches ont été transformées et rendues dialectiques en elles-mêmes ; il n'est permis à aucune immédiateté d'être autonome, ni d'être simplement exposée à lutter contre autre chose, puisqu'elle doit lutter contre elle-même.

Revenons à l'amour. Quand l'amour n'est pas autonome, cela veut dire que, une fois posé, il n'a pas, comme dans la poésie, son

obstacle en dehors de lui, mais qu'il le trouve en lui-même. Ainsi surgit une tâche que tout poète doit rejeter, mais qui pourtant a son importance, une tâche qui peut être variée de multiples manières, et j'en ai choisi une pour mon expérience psychologique. L'amour est posé, on ne voit aucun obstacle, tout au contraire il n'y a que paix et assurance, le calme le favorise. Mais au moment où il doit être introduit dans la réflexion infinie, il rencontre des difficultés. Elles ne surgissent donc pas au moment où l'amour se heurte au monde, mais quand il doit se refléter dans l'individualité. Le problème est tellement dialectique que le fait de l'amour se heurtant ainsi, peut inciter à s'exprimer inversement : mais alors, est-ce que l'amour est posé ? S'il ne s'agit pas d'un conflit religieux, le problème n'existe pas du tout sauf en tant que des ragots ; car ce qui est poétique est magnifique, ce qui est religieux encore plus magnifique, mais ce qui se trouve entre les deux n'est que ragots, quel que soit le talent qui y est gaspillé.

Alors l'amour offusque, ou l'individu imagine qu'il le fait, et il dit de lui-même qu'il est possédé d'un amour malheureux. Je m'exprime tout à fait dubitativement et je n'ai pas la même passion que mon chevalier, mais j'essaie de le comprendre. Le poète alors lui demanderait : « Quel est alors l'obstacle, consiste-t-il en des parents qui doivent être adoucis, est-ce une haine familiale qui doit être expiée, s'agit-il d'une dispense du pape qui doit être obtenue, ou d'un rival qui doit être écarté, ou... Hélas ! je dois bien m'attrister à mon propre sujet et au sujet de ma situation ; — est-ce une obole que je dois te jeter, as-tu besoin d'argent pour devenir heureux ? eh bien, j'ôterai ces obstacles à moins que tu ne préfères devenir malheureux et héros, je peux faire tout cela pour toi sauf si l'obstacle est le manque d'argent (en succombant sous cet obstacle on ne devient pas un héros). » L'intéressé répond : « Non, il ne s'agit pas de ces cinq choses. » Alors le poète se détourne de lui et dit : « Oui, mon cher ami, alors tu n'aimes pas. » La poésie est prête à faire tout pour l'amour, prête à embellir l'heureux, prête à chanter le malheureux, mais, en sa naïveté charmante, elle doit être sûre d'une seule chose : que l'amour, après avoir tout fait, ne doive pas subitement découvrir qu'il avait agi en vain, parce qu'il y avait d'autres obstacles.

Afin de bien retenir la tâche, il faut qu'on fasse constamment des mouvements doubles. Tout homme qui ne le peut pas et qui ne peut pas les faire facilement ne voit pas du tout la tâche et c'est encore une chance pour lui s'il ne perd pas entre temps son plaisir dans la poésie. Mais s'il peut le faire, il sait aussi que la réflexion infinie n'est pas quelque chose d'insolite, mais qu'elle est la transparence de l'immédiateté pour elle-même.

Quand l'amour a heureusement passé par la réflexion infinie, il s'est modifié, il est devenu religieux ; si en route il fait naufrage, il échoue sur le religieux. On ne le comprend peut-être pas toute de suite, parce que sous le nom de réflexion infinie on pense assez souvent à une réflexion finie. Par rapport à toute réflexion finie, l'immédiateté est essentiellement supérieure, et c'est une offense pour elle de devoir se commettre avec une telle réflexion. Les poètes le comprennent très bien, et c'est pourquoi les obstacles viennent du dehors, et le tragique se trouve précisément dans le fait que ces obstacles ont en un sens le pouvoir de vaincre l'infini de l'immédiateté ; il n'y a que des philistins et des poètes hermaphrodites qui comprennent autrement. Mais une réflexion infinie est infiniment supérieure à l'immédiateté, et en elle l'immédiateté se rapporte à elle-même dans l'idée. Et cette expression : dans l'idée, désigne un rapport divin dans la plus large mesure, et au dedans de cette mesure il y a une multiplicité de déterminations supplémentaires.

L'idée se trouve aussi dans l'immédiateté, car le poète la voit bien, mais pour son héros elle n'existe pas, ou dans son rapport avec elle il n'est pas en rapport avec lui-même. Et c'est précisément pourquoi il n'est pas libre dans sa passion. Car la liberté ne signifie nullement qu'il doit abandonner la passion, mais que cette passion de l'infini, grâce à laquelle il pourrait l'abandonner, il l'utilise pour la retenir. Le héros poétique ne peut pas du tout penser une telle pensée, et le poète n'ose pas le laisser la penser, car à l'instant même il cesserait d'être une figure poétique.

La liberté est ainsi gagnée dans la réflexion infinie, que celle-ci soit alors affirmative ou négative. Dans mon expérience j'ai choisi la protestation, alors les mouvements doubles se montrent le plus clairement. Il maintient à la fois son amour et il n'a aucun obstacle du dehors, au contraire, tout sourit de manière encourageante et menace d'être transformé en épouvante s'il ne donne pas suite à son désir, le menace de la perte certaine de l'honneur, de la mort de la bien-aimée : il maintient donc son amour, bien qu'après tout il ne veuille, ni puisse le réaliser.

La situation est tellement dialectique qu'il ne faut pas qu'on se hâte, car il n'en résulterait que du trouble. Mais s'il est vrai que le temps de l'immédiateté est passé, il importe d'atteindre le religieux, tout ce qui est intermédiaire ne sert à rien. Et celui pour qui il est vrai que le temps de l'immédiateté est passé, pour lui le mouvement dialectique le plus difficile sera aussi en sa faveur ; à part cela je suis très prêt à avouer que mon expérience est très loin d'obtenir la faveur générale. On pense généralement que ce qui rend un exposé impopulaire sont les multiples termes techniques de la phraséologie scientifique. C'est cependant une impopularité d'une espèce tout à

fait accidentelle que des manuels de conversation ont en commun avec des patrons de navire, par exemple, qui sont impopulaires aussi parce qu'ils parlent un jargon, et nullement parce qu'ils parlent avec profondeur. De temps à autre la terminologie d'une philosophie peut, comme on le sait, pénétrer jusqu'au commun des hommes, et ladite impopularité était donc purement accidentelle. C'est la pensée, et non pas l'accidence de l'expression, qui en somme rend un exposé impopulaire. Un passementier ou un fabricant de boutons systématique peut devenir impopulaire, mais ne l'est pas essentiellement si c'est sans intention qu'il prononce les choses très bizarres qu'on entend (hélas ! et il s'agit là d'un art populaire) ; Socrate, par contre, fut l'homme le plus impopulaire de Grèce, précisément parce qu'il parlait comme tout le monde mais y mettait infiniment d'intention. Pouvoir persévérer avec une pensée, la maintenir avec la passion éthique et avec l'intrépidité de l'esprit, voir dans la même mesure la dualité de cette seule pensée en elle-même, et en même temps en elle voir le sérieux le plus profond et la plaisanterie suprême, le tragique le plus profond et le comique suprême, cela c'est en tous temps impopulaire pour chacun de ceux qui n'ont pas compris que l'immédiateté est passée. Mais ce qui est essentiellement impopulaire ne peut pas non plus être appris par cœur. Toutefois, nous y reviendrons plus tard.

La tâche que j'ai assumée est donc celle-ci : une histoire d'amour dans laquelle l'amour est dialectique en lui-même et qui, dans la crise de la réflexion infinie, prend une teinte religieuse. On voit aisément en quoi la tâche se différencie de toute autre histoire d'amour malheureux ; on le voit aisément quand on voit à la fois les deux choses, autrement on ne voit peut-être aucune d'elles.

§ 2.

LE MALENTENDU, EN TANT QUE PRINCIPE TRAGIQUE ET TRAGI-COMIQUE, D'APRÈS L'EXPÉRIENCE

Quand Claudius dit [*Sämmtliche Werke des Wandsbecker Bothen*, III, p. 91] que les malentendus viennent au fond de ce qu'on ne se comprend pas l'un l'autre, les divergences qui, lorsqu'elles sont évoquées, révèlent le comique et le tragique, sont cachées derrière son humour naïf comme une immédiateté ; c'est pourquoi ce propos naïf devient différent aussi par rapport à la passion contraire avec laquelle il peut être accentué. Ce qu'il y a de tautologique dans le propos peut être un stimulant pour la passion comique aussi bien que pour la passion tragique, le propos lui-même est humoristique. C'est ainsi que Socrate pourrait très bien ironiquement dire au cours d'une conversation un peu confuse : par les dieux, il est assez étrange que nous deux, mon cher Polos [*Platon, Gorgias*], ne nous

compréhensions pas l'un l'autre ; « cela doit être le malentendu ». Un exalté dirait tragiquement : oh ! malentendu, pourquoi donc nous ne pouvons pas nous entendre ! Venant d'un point de vue commun au comique et au tragique, le propos ne serait pas humoristique mais profond. Car aussitôt qu'on pose le malentendu entre deux entités, tant que le malentendu subsiste, on ne peut l'expliquer que par le malentendu. Si la cause du malentendu peut être indiquée, le *discrimen* [la disjonction] du malentendu est supprimé. Par conséquent, rien n'empêche que le malentendu continue entre les deux êtres qui, au fond, s'entendent tout de même.

Le malentendu existe enfin partout où des choses hétérogènes se rencontrent, du moins, bien entendu, quand il s'agit de choses hétérogènes qui impliquent un rapport, car autrement le malentendu n'existe pas. On peut donc dire que comme base du malentendu se trouve une entente, c'est-à-dire la possibilité d'une entente. S'il y a impossibilité à cet égard, le malentendu n'existe pas. Par contre, avec la possibilité d'entente le malentendu existe et, du point de vue dialectique, il est comique aussi bien que tragique.

Toutefois, la poésie ne peut pas s'intéresser à cette dualité du malentendu ; elle doit tirer parti du malentendu, ou bien comiquement ou bien tragiquement. A ce titre elle fait bien d'attribuer la cause du malentendu à une tierce chose extérieure, par l'éloignement de laquelle les deux parties s'entendent. Car si le malentendu se trouve dans le rapport même des choses hétérogènes l'une avec l'autre, le rapport est dialectique, et le malentendu est aussi comique que tragique. Si par contre c'est une tierce chose extérieure qui sépare les deux êtres dans leur malentendu, ils ne sont pas pour le fond en désaccord, mais en accord, comme on le verra quand cette tierce chose extérieure sera enlevée.

Pour ne pas nous perdre dans trop d'exemples et de rapprochements, disons simplement que lorsque la poésie tire parti d'un malentendu par rapport à une histoire d'amour malheureux, elle l'attribue à un événement fatal, à un accident énigmatique, à un individu mauvais ou sot, qui par son intervention brouille les deux êtres. Certes, la poésie doit être sûre de la possibilité effective de l'entente, car autrement elle ne peut pas commencer. C'est pourquoi, si vous enlevez cet événement-là, cet accident, cet individu, ils s'entendent car l'obstacle n'a d'autre effet que de les en empêcher. Un tel malentendu n'est pas à la fois comique et tragique. Le rapport du malentendu est simple, et ce qui dans l'amour malheureux le rend tragique, c'est que l'essence de l'amour se trouve dans la passion des amoureux. Si on enlève l'essence substantielle aux deux êtres qui ne s'entendent pas, le malentendu est comique et, précisément grâce à celui-ci, les deux êtres qui ne s'entendent pas

se dévoilent dans toute leur vanité et le rire qu'ils provoquent est le jugement par lequel l'existence est apaisée et dédommée.

Que les contraires existent simultanément est une conception trop dialectique pour la poésie. Si même la poésie romantique combine le comique et le tragique, c'est sous la forme du contraste et, au plus, dans l'unité négative d'une conception de la vie qui n'est pas posée dans la poésie, mais pour ainsi dire soupçonnée en elle. Ce n'est pas une seule et même chose qui est à la fois comique et tragique, mais ce qui sépare est le contraste qui, par la même contrainte avec laquelle il déprime ce qui est grotesque, soulève le lyrisme. — Dans l'immédiateté se trouve constamment un seul des contrastes, et la suprême forme de la combinaison est que l'un des contrastes suive immédiatement l'autre. Socrate expose dans le « Phédon » [Platon, *Phédon* : Prélude du dernier entretien] cette succession, en ce qui concerne une impression sensorielle, d'une façon si belle et dans une situation tangible (car on le voit assis sur son lit, frottant avec complaisance la jambe dont la chaîne a été enlevée, ce qui lui cause alors un sentiment de bien-être tandis qu'avant la chaîne le faisait souffrir) : l'agréable suit le pénible, et Socrate pense que si Ésope avait songé à cela, il en aurait fait une fable, décrivant comment les dieux, puisqu'ils ne pouvaient associer ces deux puissances contraires, les avaient liées à leurs extrémités. Socrate reconnaît donc bien que l'agréable et le pénible n'existent pas à la fois, mais dans sa conscience ironique il en existe une synthèse négative. De même, les contrastes de la poésie ne font que se relayer l'un l'autre. C'est pourquoi elle ne pourrait jamais comprendre la mort de Socrate. Là, tout est achevé, et pourtant la poésie ne choisirait qu'un côté et, dans ce cas, probablement le côté tragique. Tout au plus créerait-elle un contraste comique, bien que cela peut-être ne soit pas facile. On ne peut pas nier que Xantippe fasse une figure comique avec ses cris et ses imprécations, que sa conduite rappelle les annonces de décès d'un ton de profond désespoir de maintes veuves acariâtres au sujet du défunt, et on ne peut non plus nier que Socrate jette assez ironiquement une lumière comique là-dessus au moment où Xantippe avec toutes ses ressources d'affection et son attendrissement bruyant, accumulé pendant tant d'années pour un tel instant solennel, est mise à la porte, mais ce contraste serait un peu injuste et ne suffirait pas. Il serait peut-être mieux de créer en un style fantaisiste un chœur de philologues d'une certaine classe, dont les considérations « larmoyantes » sur ce modèle de vertu et sur sa mort de martyr formeraient un bon contraste à toute la conception de Socrate. Mais alors de son côté l'élément historique s'évanouirait. Même les amis de Socrate se trouvent hors de la portée de la poésie ; car Phédon dit lui-même [Platon, *Phédon* : Détails sur le dernier jour

de Socrate] que comme témoin de cet événement il éprouvait une étrange émotion, mêlée de plaisir et de douleur, oui, que ceux qui étaient présents tantôt riaient et tantôt pleuraient, surtout Apollodore, et à plus forte raison Socrate ; car le fait que les assistants tantôt riaient et tantôt pleuraient montre seulement qu'ils ne l'avaient pas tout à fait compris. Socrate pose précisément une dualité que la poésie ne sait pas exprimer. Si la poésie se servait du pathos de la tragédie pour décrire la souffrance de Socrate comme martyr, gare à elle, car il ne le supporte pas du tout, il a déjà pensé à la drôlerie que représente le fait qu'un tel ἄτοπος τις [drôle d'homme] périclisse par supplice. La poésie ne peut pas le concevoir comme comique, car c'est précisément parce qu'il a lui-même pensé tout ce qui est comique, qu'il n'est pas comique ; et si d'ailleurs quelqu'un n'est pas comique, c'est bien Socrate. Une mort héroïco-tragique est quelque chose de simple, et c'est ce qu'aime la poésie, mais si en même temps elle apprend que l'homme lui-même pense que cela pouvait être comique aussi, la poésie doit lâcher pied.

Toutefois, avant de prendre congé de la poésie, je dois faire encore une remarque au sujet du malentendu employé esthétiquement. La poésie peut aussi employer le malentendu de telle façon qu'il existe pour un seul individu, et cela justement parce que pour lui il n'y a aucun point de contact avec celui ou ceux qui se méprennent sur lui. Par rapport à la qualité et à la passion, cela peut devenir ou bien comique ou bien tragique, mais non pas à la fois comique et tragique puisque le point de contact manque qui ferait une synthèse des deux parties qui ne s'entendent pas, ou qui les réunirait de façon qu'elles se tiennent ensemble et, pourtant, en même temps se quittent dans ce malentendu, sans être pourtant capables de se séparer l'une de l'autre, parce que ledit point de contact existe ; et le fait de cette existence constitue la circonstance qui est à la fois comique et tragique. — Il est tragique qu'un exalté parle à une race de carafes et ne soit pas compris ; mais ce n'est tragique que parce qu'il n'y a aucun point d'unité entre eux, car les carafes évidemment ne tiennent pas du tout à l'exalté. Le voyage de Gulliver est comique grâce à une fantaisie s'approchant de la folie, mais l'effet n'est que comique, et comique parce que l'essence qualitative de la passion n'est pas présente dans le malentendu, bien que la passion existe chez le poète, car sans passion pas de poète, pas de poète comique non plus. Si le malentendu porte sur de pures bagatelles, il ressemblera à une plaisanterie insouciant. La vie présente assez d'exemples. Un homme sourd entre dans une salle de réunion pendant les discussions, il ne veut pas gêner et il ouvre par conséquent la grande porte à deux battants avec beaucoup de précaution. La porte a malheureusement la propriété de grincer. Il

ne l'entend pas et il pense faire bien, et parce qu'il l'ouvre lentement elle grince longtemps. On s'impatiente, l'un des assistants se retourne et lui fait chut, il pense qu'il a peut-être été trop brusque en ouvrant la porte et le grincement continue. Cette situation est une plaisanterie et c'est pourquoi ni le comique, ni le tragique ne réussissent à bien s'en saisir. Et pourtant il existe ici un point d'unité secret : il ne veut pas gêner, l'assemblée ne veut pas être gênée, et il gêne. Un peu plus ou moins d'adjonction de sentiment et de choses pareilles, et voilà qu'arrivent tant de situations au sujet desquelles on ne sait pas s'il faut rire ou pleurer. Il s'agit là de tragi-comique, dans lequel, puisque aucune passion essentielle n'est posée, ni le comique ni le tragique au fond ne se trouve présent. Ils sont tous les deux posés dans le tragi-comique, et l'esprit, rendu dialectiquement infini, voit à la fois les deux choses en lui.

Et maintenant, voyons mon expérience. J'ai placé l'une à côté de l'autre deux individualités de natures différentes, l'une masculine, l'autre féminine. Je regarde l'homme comme se trouvant sous la puissance de l'esprit avec tendance vers le religieux, et la jeune fille dans les catégories esthétiques. Aussitôt que je pose un point d'unité, il y a possibilité d'assez de malentendus. Ce point consiste en ce qu'ils tombent d'accord pour s'aimer. Le malentendu n'a donc pas été placé en dehors d'eux, comme si, malgré leur accord, une tierce puissance les séparait, non, tout favorise assez ironiquement leur malentendu, rien n'empêche qu'ils finissent par se marier et qu'ils se voient, mais c'est alors précisément que commence le malentendu. Si j'enlève la passion, le tout deviendra une situation ironique avec *Heiterkeit* [en allemand dans le texte : sérénité] grecque, et si je pose la passion, la situation est au fond tragique ; si je l'observe, je dis qu'elle est à la fois comique et tragique. L'héroïne ne peut évidemment pas la voir ainsi, elle est trop immédiate pour cela. Si elle la voit comique, en vertu des principes de la succession, cela devrait avoir lieu plus tard lorsque le rire venant d'elle la rendrait comique elle-même, car, rire d'une aberration essentielle, prouve qu'on se trouve dans une nouvelle aberration, et celui qui rit ainsi est aussi peu guéri que « celui qui raille ses chaînes n'est libre » [Lessing, *Nathan der Weise* : « *Es sind nicht aile frei, die ihrer Ketten spotten.* »]. Le héros, il est vrai, fait tout de suite attention à la présence du comique, ce qui le sauve de devenir comique, toutefois il ne peut pas juger de la chose comme moi-même qui ai visé une expérience. Cela vient de ce que la passion le possède et le degré de sa passion se montre le mieux par le fait qu'il est pathétiquement stimulé par la vue du comique. La passion le possède. Si je lui disais : « essaie de l'enlever », il la remplacerait immédiatement par une autre et dirait que c'est une bassesse envers la jeune fille. Il peut donc bien voir ce qu'il y a de comique dans la disparité et dans le

malentendu, mais il voit cette conception comme une objection secondaire et sa passion se dépêtre d'elle de plus en plus pathétiquement. La conjonction dans leur malentendu est qu'ils s'aiment l'un l'autre, mais dans leur hétérogénéité cette passion doit s'exprimer de façon essentiellement différente, et ainsi le malentendu ne doit pas s'introduire du dehors entre eux, mais se développer dans le rapport même existant entre eux. Le tragique est que les deux amoureux ne se comprennent pas, le comique est que ceux qui ne se comprennent pas s'aiment. Il n'est pas inconcevable qu'une telle situation puisse se présenter car, comme nous le savons, l'amour lui-même a sa dialectique, et si elle est sans précédent, une expérience à la puissance souveraine lui permettant d'expérimenter. Quand l'hétérogénéité a été exposée comme je l'ai fait, les deux parties ont aussi le droit de dire qu'elles aiment. L'amour lui-même possède un élément éthique et un élément esthétique. Elle dit qu'elle aime et elle a l'esthétique et l'entend esthétiquement ; il dit qu'il aime et l'entend éthiquement. C'est ainsi qu'ils aiment tous les deux et qu'ils s'aiment, et pourtant c'est un malentendu. Les éléments hétérogènes ont été tenus séparés selon les catégories, et le malentendu est ainsi autre chose qu'un troc de nouvelliste et qu'une délibération après coup à l'intérieur de catégories purement esthétiques.

Le personnage masculin de l'expérience voit donc le comique, mais non comme le voit un observateur endurci. Il voit le comique et il se restaure sur le comique pour atteindre au tragique. C'est ce qui me préoccupe surtout, car grâce à cela une lumière est jetée sur le religieux. Le paganisme atteint son apogée dans la fermeté d'esprit avec laquelle il voit à la fois le comique et le tragique dans une seule et même chose. Le sentiment religieux commence dans la passion supérieure qui de cette synthèse choisit le tragique, c'est-à-dire ce sentiment religieux pour lequel l'immédiateté est dépassée — et, d'après ce qu'on dit, n'est-ce pas ? celle-ci devrait à notre époque être dépassée pour tout le monde. De même que l'être humain, en tant que créature animale, a deux jambes (deux « extrémités »), de même le comique et le tragique sont les extrémités de mouvement nécessaires pour celui qui veut exister en vertu de l'esprit et après l'abandon de l'immédiateté. Celui qui n'a qu'une seule jambe et qui néanmoins veut être esprit, en vertu de l'esprit, est ridicule, quelle que soit l'étendue de son génie. Dans l'équivalence du comique et du tragique se trouve la condition de la bonne marche ; la disparité ici peut aussi être désignée comme un docilement, comme une cambrure des jambes, comme le fait d'être pied-bot, etc. — Le malheur de mon chevalier est qu'au moment où il doit s'attacher au religieux, il devient dialectique à l'extrême ; nous en parlerons plus tard. Pour le moment je dirai seulement qu'il

ne devient pas dialectique en s'emparant dans le comique et le tragique de la passion tragique supérieure, car alors je ne pourrais pas du tout tirer parti de lui, mais il devient dialectique dans la dernière expression même de cette passion. Sans cela je n'aurais pas non plus pu tirer parti de lui ; car pour arriver au religieux, on trouve précisément une détermination d'approximation démoniaque.

Afin d'éclaircir l'expérience, je vais en examiner la texture.

La forme de l'ébauche exprime la dualité. Le matin il se remémore la réalité, la nuit il s'occupe de la même histoire, celle-ci étant imprégnée de sa propre idéalité. Cette idéalité n'est donc pas une anticipation illusoire qui n'a pas encore vu la réalité, mais elle est un acte libre postérieur à la réalité. Cela constitue la différence entre l'idéalité esthétique et l'idéalité religieuse. L'idéalité esthétique est supérieure à la réalité avant la réalité, donc une illusion ; l'idéalité religieuse est supérieure à la réalité après la réalité ; elle existe donc en vertu d'un rapport divin. La dualité se trouve exprimée. Un poète et un amoureux peuvent avoir une idée idéale de la bien-aimée, mais ils ne peuvent pas en même temps savoir avec certitude si dans la réalité cette idée est vraie ou non. Il n'y a que la nouvelle idéalité, postérieure à la réalité, qui peut supporter cette contradiction.

L'histoire commence ainsi deux fois. Je laisse six mois s'écouler entre les deux commencements et sous-entends que pendant ce temps-là il a vécu dans une sorte d'étourdissement, jusqu'à ce que la passion se réveille subitement le 3 janvier. D'autres conceptions peuvent aussi être exposées à cet égard, mon choix a été fait par rapport à l'ébauche.

Les deux individualités sont en rapports inverses. L'instant critique se présente pour elle dans la réalité, mais lui, qui en somme est novice en tout ce qui concerne l'autre sexe, ne le voit pas clairement, et il n'en devine rien que grâce à des efforts théoriques. Shakespeare l'a dit quelque part, je ne me rappelle pas où et je ne peux pas le citer, mais le sens est celui-ci : c'est dans l'instant qui précède la guérison d'une maladie sévère, dans l'instant du rétablissement que la crise est la plus sévère ; et tout mal est le pire lorsqu'il prend congé [Shakespeare, *La vie et la mort du roi Jean*, acte III, scène IV : « *Before the curing of a strong disease, even in the instant of repair and health, the fit is strongest ; evils that take leave, on their departure most of all show evil.* »]. L'instant critique pour elle, au moment où, au fond, la guérison commence, est celui où elle a tout risqué pour le retenir et où lui, de son point de vue tout à fait logique, risque l'extrême en luttant pour se détacher d'elle. A partir du moment où elle a le plus profondément ressenti sa douleur, son rétablissement, du point de vue psychologique, a commencé. L'image de lui

disparaît donc déjà pendant qu'il est présent, et la séparation ayant été posée, l'image devient de plus en plus un souvenir, pour elle, c'est la réalité qui doit lui venir en aide. Pour lui, c'est l'inverse. Il est le plus fort au temps de la réalité, parce qu'il ne la possède que comme une réalité. Par contre, au moment où pour la seconde fois il doit la voir, non pas dans la réalité mais dans la lumière de sa propre idéalité, elle est transformée en une figure gigantesque. Aussitôt qu'il l'amène lui-même, il ne peut plus maintenir vis-à-vis d'elle ce qu'en réalité il a fait, c'est-à-dire la tromperie avec laquelle il lui a été réellement utile (car le rapport est tellement dialectique que la tromperie est au fond pour elle la vérité, c'est-à-dire, c'est ce qu'elle comprend le mieux). Afin de croire à l'importance de la tromperie, son rapport avec elle doit se trouver dans la réalité, et il doit réellement la voir. Son instant critique se présente donc le 3 janvier de l'année suivante ; car il doit être guéri du point de vue religieux, et à cet égard sa réalité à elle le trouble, il doit la posséder idéalement. De même qu'ils se sont mal entendus depuis le commencement, de même le malentendu continue après la séparation et c'est alors précisément qu'il se met le plus clairement en évidence. Au moment où elle est près de l'avoir oublié, parce qu'elle ne le voit pas, où elle est très avancée dans la guérison et où, à ses yeux, il est devenu insignifiant, à ce même moment elle a pris le plus d'importance pour lui, précisément parce qu'il ne la voit pas. Dès qu'il la voit, dès qu'il est auprès d'elle, qu'il lui parle, sa raison s'empare de lui et il est fort ; dès qu'il la crée lui-même, il perd sa raison, n'ose pas y croire, et le religieux doit avancer avec plus de netteté. Un revenant est toujours terrible et c'est ce qu'elle devient pour lui. Mais quelle différence entre une jeune fille à qui il tient tête, et une figure idéale qui vient au-devant de lui en l'épouvantant, et contre laquelle sa raison est tout à fait impuissante ! Son individualité avait été ébauchée comme éthico-religieuse. C'est cela qu'il doit devenir. Elle lui apporte aussi son aide, mais non par sa réalité. Et c'est là aussi que se trouve la signification de sa mélancolie. C'est la condensation de la possibilité. Mais si ce sont de telles choses que cela signifie, toute discussion au sujet de la gaieté d'une jeune fille et de l'aptitude du mariage à disperser la mélancolie, est mal à propos ; car elle ne doit pas être dispersée. Au contraire, il faut que son âme s'assombrisse encore plus, et il se rétablira sûrement. Elle ne peut pas comprendre cela, et elle agit de manière tout à fait logique. Lui non plus ne peut le comprendre, car il ne recevrait pas le coup de grâce de l'épouvante de manière à produire le meilleur effet, c'est-à-dire ainsi qu'il le fait quand il frappe par sa propre faute et par le danger qui menace la jeune fille.

L'idée exige qu'il la voie à nouveau, mais, bien entendu, qu'il ne voie pas une réalité, car alors il est sauvé. C'est pourquoi j'ai arrangé

qu'il la revoie plusieurs fois. Mais la manière dont ces rencontres se sont passées est assez particulière. Il pense que de son point de vue il est tout à fait logique qu'il doive à l'infini existant en elle de ne pas apporter de trouble par des démarches fragmentaires. On voit tout de suite qu'il a à faire avec lui-même exclusivement et non pas avec elle, comme une réalité à l'écart de lui, car la tromperie apparaîtrait de nouveau. Donc, afin de ne pas troubler l'infini qui se trouve en elle, il s'introduit par sortilège dans un horrible état d'extinction ou de mort. De son point de vue ceci est une expression de son amour, aussi énergique que ses transports violents à elle étaient l'expression de son amour pour lui. Réciproquement, ceci est naturellement ce qu'ils ont de plus mauvais à faire l'un pour l'autre.

Il la revoit donc. Mais justement parce qu'il se présente comme un défunt pour lui être utile, il a mis un obstacle l'empêchant d'obtenir une seule impression claire. Ici, il est sur le point de devenir normal, l'aberration se trouve dans le fait qu'avec toute sa passion il s'en inquiète pourtant. Jamais il n'aura un événement par rapport à elle, ni un simple rapport avec un tel événement, jamais une certitude quelconque, mais, continuant à s'en inquiéter avec toute sa passion, il s'approprie tout, même les choses les plus insignifiantes, par des efforts dialectiques, et c'est à peu près tout ce qu'il obtient.* Cela veut dire qu'il arrive de plus en plus à se replier sur lui-même.

Enfin, quant aux nouvelles rencontres, elles ne lui prouvent effectivement rien. Les conclusions auxquelles il arrive, personne d'autre que lui ne les ferait ; je ne crois pas du tout à la pâleur qu'il voit et j'ai beaucoup d'autres manières de l'expliquer. A sa place personne d'autre n'aurait découvert que c'était pour la troisième fois qu'il la voyait sur la place de Hauser, et encore moins tiré la même conclusion que lui d'un hasard. Même la rencontre dans l'église n'est pas quelque chose à quoi on puisse se tenir, et au fond il ne sait rien du tout. Assurément il le sent lui-même, mais de son point de

* À quel point une telle existence doit être fatigante, je le vois parce que pour la pensée déjà c'est fatigant de la construire, si on veut éviter en un seul point, en une seule virgule, d'oublier ses difficultés dialectiques. Quelque part dans le journal de « minuit, 13 février » on aurait bien pu trouver ces mots, au lieu du long exposé dialectique : « l'appréciation médicale annonce qu'elle se porte bien ». Parmi les rares lecteurs du livre, ceux qui étaient pressés n'auraient rien remarqué, un seul même parmi les judicieux aurait peut-être demandé : comment a-t-il pu obtenir une telle nouvelle immédiate ? il a donc dû demander à quelqu'un, et son acharnement passionné un peu outré ne l'a pourtant pas empêché de faire ce que, sous la forme de la possibilité, il devait considérer comme ce qu'il y avait de plus terrible.

vue il est logique de renoncer à la raison. Il le fait pour lui faire honneur à elle, par fierté pour elle, mais en même temps autre chose lui arrive, il se replie de plus en plus religieusement sur lui-même. S'il avait lié conversation avec elle, il aurait retrouvé sa raison, et obstacle aurait été mis à l'avancement religieux. Cela, il ne le voit pas lui-même, il le fait pour la défendre. — Ces nouvelles rencontres correspondent donc à son état mental, et le contact avec la réalité, par lequel il ne fait que l'effleurer tout en s'éloignant d'elle, le maintient dans cet état d'incertitude, ou de « suspension », où le religieux doit se consolider. Maintenant il la crée poétiquement, mais en vertu d'une idéalité religieuse qui vient après la réalité. De même qu'un amoureux, en vertu d'une idéalité qui se trouve avant la réalité, voit des beautés qui n'existent pas chez la bien-aimée, de même il voit, avec la passion intensive du repentir, des épouvantes qui n'existent pas. — Là se trouve à la fois le bon et l'exceptionnel en lui, mais le démoniaque aussi, qui fait qu'il ne peut pas trouver le repos et ne peut pas se reposer dans la résolution religieuse définitive, et, qu'au contraire, il est constamment maintenu dans l'excitation. Elle décide de son destin, dit-il, et c'est vrai ; mais ce qui n'est pas vrai c'est qu'elle en décide, car il est déjà décidé. Le fait qu'il reste *in suspenso* est une expression passionnée de sa sympathie pour elle, mais en même temps du démoniaque.* Il doit bien rester *in suspenso* ou sur la pointe du désir, comme il dit, mais en même temps, et en vertu de ce que le moment de la décision est passé pour lui, il doit avoir sa résolution religieuse au repos et ne pas laisser la décision devenir dialectique grâce à la jeune fille. Mais, précisément parce qu'il n'est pas ainsi, dans sa « suspension » et dans son aberration il jette de la lumière sur maint problème religieux, — toutefois, il faut se rappeler que ce qu'il dit vient d'une passion individuelle. — Il avait assez d'énergie pour supporter sa tromperie, assez d'énergie pour choisir le religieux, et au moment décisif ou au point décisif de la passion religieuse, il devient dialectique. C'est comme s'il y avait une possibilité de le voir fonder sa vie autrement, si elle pouvait parvenir à se tirer de toute l'affaire. C'est là précisément que se trouve le démoniaque : il ne veut pas se tenir ferme à ses idées religieuses mais saisir la jeune fille dans les catégories esthétiques et tromper l'éthique un tout petit peu, comme si, étant coupable, il l'était un peu moins parce qu'elle s'en est tirée indemne, moins coupable même si elle avait tort envers lui. Toutefois, plus tard nous en parlerons davantage.

* C'est ainsi qu'il faut considérer toute démarche qu'il fait pour venir en aide à la jeune fille. Mais en faisant la dernière, qu'il considère lui-même comme une faiblesse, sa souffrance le rend sublime, puisque au moment où sa raison doit dire que tout semble s'arranger pour le mieux, il s'affaisse, par pure sympathie à la pensée qu'elle n'est guérie que du point de vue fini.

La dissemblance entre les deux individualités sur les points essentiels sera maintenant démontrée. La dissemblance fera que la dialectique remanie constamment le rapport, ce que le lecteur du livre aura pu constater lui-même.

1° *Il est replié sur lui-même — elle ne peut même pas l'être.*

Pourquoi ne peut-elle pas l'être ? Tout repliement sur soi-même se trouve dans une réduplication dialectique [c'est-à-dire un dédoublement, une dualité ; cette expression désigne l'état objectif qui résulte de la réflexion en dehors de la sphère de l'immédiateté. Une réduplication se présente surtout quand il est question d'un message direct ou indirect : « L'art consiste dans la réduplication du contenu dans la forme. »] tout à fait impossible pour l'immédiateté. La langue de l'immédiateté est, comme les langues qui « vocalisent » [langues qui changent des consonnes en voyelles, qui émettent des voyelles], facile à prononcer, la langue du repliement n'est une langue que dans le silence, ou tout au plus pareille aux langues qui mettent quatre ou six consonnes devant une voyelle. Puisqu'elle est ainsi immédiate, il est parfaitement juste que l'abandon devienne le médium dans lequel elle exprime sa passion, après avoir été accablée et lésée par lui pendant un certain temps, puis activée par un petit événement. Son repliement fait naufrage sur cet abandon, c'est-à-dire qu'il est d'autant plus dialectique qu'il comprend la disparité.

Le repliement sur soi-même peut cependant signifier quelque chose de différent. Son repliement a essentiellement le caractère de la mélancolie, et celle-ci, de son côté, a le caractère de la possibilité concentrée par laquelle il faut passer à travers une crise afin qu'il puisse prendre conscience de lui-même du point de vue religieux. Il ne dit nulle part ce que signifie son repliement. C'est à dessein que je l'ai décrit ainsi, d'une part parce que je n'avais besoin du repliement que comme limite, comme la limite de cette interprétation qui pose le malentendu, et d'autre part, parce qu'il ne sait même pas dire lui-même ce que signifie son repliement. Car celui-ci n'est ni plus ni moins que l'anticipation concentrée de la subjectivité religieuse. La subjectivité religieuse, plus que toute réalité, a un élément dialectique, parce que non antérieure à la réalité, mais postérieure à elle. C'est pourquoi il peut le mieux du monde exister dans la réalité, et c'est ainsi qu'il est supposé avoir existé, mais le repliement est et reste le pressentiment d'une vie supérieure. Car il va sans dire que de telles catégories de la réalité suivant lesquelles, par exemple, l'extérieur est l'intérieur et l'intérieur l'extérieur, par rapport au religieux sont inventées par un Baron de Munchhausen quelconque, qui n'a aucune idée de ce qu'est le religieux (ce qu'un intellectuel exalté comme moi peut très

bien comprendre, sans être religieux). Dans ces sphères l'utilité de ces fanfarons ressemble donc à ce dont parle le vieux dicton : tirer la langue par la fenêtre et recevoir une tape dessus [vieux dicton danois, qui veut dire à peu près : c'est très fade].

Jusqu'à nouvel ordre son repliement sur lui-même ne contient rien du tout à ce titre, mais il est comme la limite derrière laquelle il est retenu ; jusqu'à nouvel ordre il est mélancolique dans son repliement. La forme la plus abstraite du repliement est que celui-ci se renferme lui-même. Le psychologue est fixé sur le fait que, tandis que celui qui est replié sur lui-même peut parler de beaucoup de choses et le faire avec facilité au sujet de ce qui le replie sur lui-même, il ne dit pas et ne peut pas dire ce que c'est qui le rend replié sur lui-même. C'est pourquoi il est difficile d'ôter le repliement sur soi-même à un tel homme, et au fond c'est par le religieux qu'il doit être guéri. C'est la forme la plus abstraite du repliement quand il est l'anticipation d'une vie supérieure, dans la concentration de la possibilité. C'est pourquoi il ne dit jamais ce que contient son repliement, mais seulement qu'il existe. De cette position de la possibilité, il est possible de s'acheminer jusqu'à la transparence religieuse ; c'est ce qu'il doit faire. Mais il ne le sait pas, et il soupçonne moins que toute autre chose que la route passe à travers les épouvantes que représente l'abandon de ses rapports avec elle, parce qu'il y a une disparité en eux. S'il n'avait pas trouvé en lui-même la force de prendre sa résolution désespérée, si, sans en comprendre l'importance pour lui-même, ou plutôt, sans comprendre autre chose que ce serait sa propre perte, il en avait trouvé l'énergie par sympathie exaltée pour elle, qu'elle l'ait compris ou non, elle aurait vaincu : alors il aurait pu se tenir pour battu. Le processus du repliement aurait été arrêté, il serait devenu agissant par rapport à son repliement, il y aurait mis un terme, il l'aurait caché en lui comme une idée fixe, peut-être sous la forme calme de la folie, peut-être même sous la forme d'une faute, car ces deux formes appartiennent essentiellement au repliement consolidé. — Sa vie à elle aurait pesé sur sa conscience, cela l'aurait aidé et l'aiderait : toute son existence intellectuelle aurait pesé sur sa conscience à elle ; elle n'a jamais rêvé de cela.

Afin de jeter une lumière sur son repliement sur lui-même, j'ai fait glisser quelques articles dans le journal dans lesquels il a l'air de chercher à tâtons une expression pour son propre repliement. Il ne s'exprime jamais directement, il ne le peut pas, mais indirectement. L'un de ces articles s'appelle « une possibilité », la catégorie qui est décisive pour lui et qui, par conséquent, devrait être poursuivie jusqu'à une fin extrême. La conclusion est qu'en ce qui concerne la faute il s'agissait d'une illusion, d'une hallucination. Il cherche le péché en tâtonnant. S'il avait eu un péché sur la conscience, si je me

l'étais figuré ainsi, il aurait été beaucoup plus facile de le tirer d'affaire ; mais alors toute l'ébauche n'aurait pas non plus démontré ce que j'ai en vue.

2° *Il est mélancolique — elle a le goût de la vie.*

Mais si sa mélancolie est de telle nature qu'elle doive être arrêtée, laissez à elle le soin de le faire ; car elle lui viendra en aide comme il le dit lui-même avec tant d'émotion. Mais il n'en est pas ainsi. Il ne sait pas que cette mélancolie signifie autre chose ; même anéanti, la peine de la sympathie pour elle vainc pourtant encore, et il décide de la quitter, sans soupçonner que c'est cela précisément qui doit l'aider. Dans l'ensemble, son inquiétude pour la jeune fille est pure rêverie, ridicule en elle-même, tragique en raison de sa souffrance, comique parce qu'il fait tout ce qu'il y a de plus absurde.

Il y a mélancolie et mélancolie. Il y a une mélancolie qui pour des poètes, des artistes et des penseurs est une crise, et qui chez la femme peut être une crise érotique. C'est dans ce sens que la crise de mon personnage est la crise religieuse. Si nous regardons un artiste, cette crise ne se manifeste pas tout de suite en lamentations lorsqu'il aperçoit qu'il n'est pas capable d'être artiste. Loin de là ; il est parfois suspect que celui qui souffre sache ainsi ce qui en est la cause, et que sa souffrance peut-être n'en soit qu'attisée. Non, cette mélancolie peut se rabattre sur tout, sur les choses les plus insignifiantes, et c'est seulement quand sa détermination essentielle a été posée qu'on voit que c'était le secret de la mélancolie. Mais la crise doit venir plus tardivement chez celui qui est religieux, c'est-à-dire pour cette espèce de sentiments religieux au sujet desquels on peut dire que l'immédiateté a péri. La raison en est les multiples données nécessaires : sa fantaisie doit être esthétiquement développée, il doit pouvoir comprendre l'éthique avec une passion primitive afin de pouvoir si bien faire du scandale que la possibilité originelle du religieux puisse émerger dans cette catastrophe. Par conséquent, la mélancolie a dû l'accompagner à travers les étapes provisoires.

Il en est ainsi avec la personnalité que j'ai soumise à mes expériences, et c'est précisément l'épouvante qui doit le sauver. Il n'en rêve pas, il ne pense qu'à elle et à ses propres souffrances dans la faute. Sa sympathie pour elle l'exalte au point qu'il est prêt à tout risquer. Il la quitte, mais ce n'est pas pour se désintéresser d'elle, mais pour voir si en persévérant il ne pourrait pas lui venir en aide. Il ne le lui dira pas car, puisque c'est incertain, peu sûr, ce serait l'offenser que de l'abuser d'un tel espoir. Il est tout à fait logique que c'est cela qui doive l'aider, mais il ne sait pas comment. Un mot entre eux aurait bien pu bouleverser tout son développement.

La conséquence en sera naturellement qu'elle se ravise, elle ne peut pas rester inactive. C'est ce qu'il faut ; ce n'est pas le chemin qu'il devait prendre, et tout s'arrange pour qu'il puisse devenir une individualité normale. — C'est ainsi que j'ai conçu l'expérience, pour qu'elle soit à la fois comique et tragique.

Eût-elle vaincu, il aurait été perdu. Même si la joie de vivre de la jeune fille, qui toutefois va en diminuant, avait été capable de faire de lui un époux heureux, ce n'est pas cela qu'il devait être. Mais il n'en rêve pas et sa misère n'est si profonde que parce qu'il sent qu'il n'est pas bon pour faire ce que tout le monde peut faire — un époux.

Sa vie à elle pèsera sur sa conscience, elle a eu toute sa personnalité à lui sur la sienne, et naturellement sans s'en douter.

3° *Il est surtout un penseur — elle ne l'est absolument pas.*

Ce mot de « penseur » jette une lumière un peu comique sur lui ; car c'est seulement parce qu'il ne s'occupe que de pensées que se laisse expliquer l'hypothèse de l'expérience, à savoir qu'il ait pu vivre sans la moindre connaissance du monde et, surtout, de l'autre sexe. S'il avait eu cette connaissance, surtout la dernière, l'expérience aurait échouée, car dans ce cas on n'a pas besoin de chercher loin pour voir ce qu'il avait à faire et, surtout, comment il faut aborder les épouvantes d'une jeune fille, qu'on honore le mieux en faisant une maxime de la vieille strophe : *cantantur hæc, laudantur hæc, dicuntur, audiuntur ; scribuntur hæc, leguntur hæc — et lecta negliguntur* [on chante ceci, on loue cela, on dit, on entend, on écrit ceci, on lit cela — et on oublie ce qu'on a lu]. Il faut donc qu'on trouve dans l'expérience comme un reflet sur lui de la connaissance du monde qui lui manque, un reflet un peu ridicule ; mais d'autre part, son respect inexpérimenté pour l'autre sexe possède quelque chose de touchant, ainsi qu'une certaine force épigrammatique sur la connaissance du monde.

Le fait d'être un penseur ne signifie cependant pas qu'il lise beaucoup de livres et qu'il aspire à monter en chaire comme privat-docent. Les penseurs de cette espèce peuvent très bien concilier les différences, et enfin, ne l'oublions pas, ils peuvent se servir de la médiation. Mais lui, il est essentiellement un esprit indépendant, en ce sens qu'afin d'exister il doit toujours être guidé par l'idée. Cela l'occupe avec la passion d'un esprit indépendant et non pas avec la sûreté affectée d'un privat-docent.

La jeune fille a l'avenir en face d'elle, ce qui lui sied dans son immédiateté et ce qui est on ne peut plus charmant. Même si c'était la langue syro-chaldaïque qu'il voulait étudier, elle n'aurait rien à y objecter ; elle se moque de toutes les matières savantes et curieuses,

ce qui est aimable et non sans grâce. Mais ce qui l'occupe n'est ni la langue syro-chaldaïque ni la langue des Élamites, c'est l'existence même dans laquelle il existe.

En conséquence de cela ils ne peuvent pas du tout s'entendre. Elle ne sait pas du tout que ce qui l'occupe absolument existe, et s'il le disait, elle ne s'y intéresserait pas plus que s'il parlait de Sancherib et de quelques Salamanasses. Elle ne le demande pas non plus ; et cela c'est aimable de sa part, surtout si la tâche avait été contraire, c'est-à-dire si ç'avait été pour l'obliger qu'elle s'en désintéressait. Elle ne comprend naturellement pas non plus que le fait d'exiger quelque chose et d'accorder une dispense ne compense pas des idées, que non seulement le fait de ne pas exprimer l'idée le trouble mais qu'il le considère comme une offense contre elle.

Il pense donc. Et il peut penser qu'un assassinat vient peser sur sa conscience, mais ne pas exprimer l'idée, cela il ne peut pas y penser. Ce qu'est l'honneur d'une jeune fille, c'est la logique et l'idée pour un penseur, et pour un esprit indépendant il s'agit de s'y tenir ferme pendant la vie. Si l'honneur de la jeune fille pèse sur sa conscience, elle a eu son existence spirituelle à lui sur sa conscience. Naturellement, elle ne l'a jamais senti.

4° *Il est éthico-dialectique — elle est esthétique-immédiate.*

La conception de la souffrance est toute différente si elle dérive de l'un ou de l'autre de ces points de vue. Il ne peut pas comprendre ce qui essentiellement constituera sa souffrance à elle (si cette souffrance aboutit à quelque chose), qui consiste en la perte d'un autre être ; elle ne comprend pas du tout ce qui essentiellement sera sa souffrance à lui : la responsabilité et la faute.

Ils deviennent donc tous les deux malheureux, et l'un et l'autre ont fait de leur mieux pour que l'autre devienne malheureux ; lui en rompant leurs rapports, elle en chargeant sa conscience à lui d'un assassinat. La même chose lui serait évidemment arrivée, dans tous les cas, mais enfin c'est elle qui le fait.

5° *Il sympathise — elle est innocemment égoïste,
dans le sens de l'immédiateté.*

L'égoïsme disgracieux est toujours reconnaissable à une réflexion. Ce n'est pas celui qu'on trouve chez elle, mais cet instinct de conservation qui par quelques philosophes grecs [Diogène de Laërce, VII, 85 : Chrysippe et d'autres stoïciens] fut érigé en principe moral. Leur erreur était que cela ne peut être fait sans réflexion ; elle, par contre, n'a pas de réflexion, et c'est pourquoi cet égoïsme n'est pas disgracieux mais le signe d'une santé naturelle.

Malgré la prédilection dont la conception qu'il se fait d'elle est généralement marquée, il lui fait pourtant tort en un sens en disant qu'il n'y a pas trace de résignation chez elle. Ce n'est pas qu'il ait tort de le dire, car c'est tout à fait vrai, mais c'est parce qu'elle ne comprend pas du tout ce que cela veut dire, ce qui peut marquer sa santé, mais peut-être aussi de la modestie érotique. En outre, il l'empêche de le comprendre. Il a recours à la tromperie pour cacher ses propres souffrances, pour qu'elle ne soit pas émue sympathiquement. Mais il oublie de calculer la tromperie, c'est-à-dire que celle-ci empêche la jeune fille de se rendre compte des impulsions de la sympathie. Mais de même qu'il y a là une contradiction, ainsi sa situation dialectique est ici tellement difficile et équivoque, qu'on pouvait supposer qu'il regretterait autant de la voir émue sympathiquement à cause d'elle-même que d'être en même temps lui-même l'objet d'une manifestation énergique de générosité de sa part. Il a pourtant compris cela lui-même, car il dit qu'il lui a offert l'occasion de lui rendre sa liberté lui-même, et c'est vrai, mais il ne s'ensuit pas que c'est par pure sympathie qu'il a agi ainsi, mais plutôt en s'inclinant devant ce qu'il considérait comme son devoir. S'il lui a fait cette offre, il est sauvé du risque de devenir démoniaque en direction du mal, ce qu'il aurait pu devenir à cet égard ; mais il n'est pas non plus purement religieux, toutefois, cette possibilité existe. Le malheur est qu'elle ne veut pas le comprendre, et qu'elle ne désire que se servir de toute nouvelle découverte qu'elle fait de ses sentiments pour elle pour foncer sur lui avec son attachement.

C'est de la sympathie pour elle, bien entendu telle qu'elle peut logiquement exister dans son individualité (car sa sympathie ne peut naturellement pas parler la même langue qu'elle), qui l'exalte à faire les démarches qu'autrement il n'aurait guère osé faire. J'aurais pu m'en tenir là, mais afin de jeter une lumière sur lui, je laisse la pensée trouver accès auprès de lui, tout en laissant presque la réalité la favoriser, la pensée, dis-je, que tout finira cependant d'une manière tout à fait naturelle, de sorte qu'elle reviendra franche et libre par un *restitutio in integrum* [remise en l'état primitif]. C'est là qu'il apparaîtra s'il a de la sympathie, ou plutôt, puisqu'il a été ainsi conçu, c'est alors qu'on verra qu'à présent il souffre presque plus que jamais, parce qu'il lui semble qu'elle perd dans son existence au point de vue de l'idée. C'est là que sa sympathie se montre on ne peut plus forte et telle qu'elle doit être chez un penseur, pour lequel l'existence dans l'idée est la seule chose qui compte ; — s'il avait eu connaissance du monde et de l'autre sexe, il se serait mieux tiré d'affaire, pourvu qu'il ait tenu à avoir cette connaissance.

Enfin, il rompt, et la bénédiction nuptiale rend ce service étrange de devenir ce qui sépare. Le malentendu réapparaîtra dans la suite. Comme je l'ai dit plus haut, elle est déjà sur le point de guérir

quand il la quitte, et elle guérit peu à peu ; c'est après qu'il souffre le plus. Il est celui qui agit, elle est celle qui souffre, — cela semble, ainsi et pourtant c'est l'inverse, c'est lui qui souffre, lui qui n'avait pas osé ce qu'elle osait, — charger un autre d'une telle responsabilité. Elle croit qu'il l'a offensée et lésée en rompant leurs rapports, et, pourtant, ce n'est qu'en les commençant qu'il l'a offensée. La rupture s'est faite par exaltation sympathisante pour elle. Sa faute à lui, en dehors du fait d'avoir commencé, est de lui avoir appliqué une échelle trop grande pour elle, et en cela consiste précisément son honneur. Il pense qu'il est coupable et qu'elle est tout à fait non coupable. Pourtant, il n'en est pas ainsi : si lui est coupable d'avoir commencé, elle est coupable de s'être servie du côté éthique de leurs rapports pour vouloir le lier à elle et d'avoir risqué des démarches dont elle ne pouvait deviner ni calculer les conséquences. Il voit ce qui est comique, mais il le voit dans la passion, de sorte qu'il en choisit ce qui est tragique (c'est le religieux, ce que moi, qui vois les deux éléments en équilibre, je ne peux pas comprendre), elle voit le tragique et elle le voit si clairement qu'elle le rend comique. Extérieurement, il ne produit aucun effet, sauf ce que n'importe quel homme aurait pu faire aussi bien, c'est-à-dire qu'une jeune fille désire mourir, etc., il ne peut pas même rendre une jeune fille malheureuse ; elle produit un effet énorme. A cela elle ne pense pas du tout, car elle pense que s'il lui avait été permis de le rendre heureux, ç'aurait été quelque chose. Il ne pense pas à son incapacité de produire un effet extérieur, car il doit penser qu'il l'a brisée. Il est persuadé d'une seule chose, que leur union signifierait la ruine de la jeune fille ; peut-être la jeune fille est-elle plus sage en pensant qu'elle aurait pu faire quelque chose de lui. Elle est sûre de pouvoir aisément le rendre heureux, et cependant, comme on l'a montré, pour lui, ç'aurait purement et simplement été sa perdition. Il se rend ridicule par son humble déférence, elle se rend ridicule par ses grands mots.

Mais, comment en arriva-t-il donc à commencer ? Je crois que je l'ai clairement établi. Il commence avec toute une conception de la vie qu'il s'est formée. Je dois tirer de lui l'approximation d'une individualité religieuse, c'est pourquoi la conception devait être esthétique-éthique dans l'illusion. C'est ainsi qu'elle est et il est tout à fait régulier qu'elle ait dû convenir à son individualité. Il voit la jeune fille, il reçoit une impression érotique, mais rien de plus. Elle est acceptée dans son existence, et il ne veut pas la blesser, comme il dit, en faisant d'elle une connaissance plus intime. On aperçoit tout de suite le rêveur, et il doit être un rêveur, mais il doit entrer dans une autre sphère. Le temps passe, il est décidé, mais il n'est rien arrivé à l'élément érotique. Alors il se trouve engagé et attaque l'affaire du point de vue éthique, tandis que la possibilité religieuse

est toujours le plus profondément enracinée dans son âme, comme elle l'était déjà, mais à son insu, dans sa première conception de la vie [voir *L'Ultimatum* dans *Ou bien — Ou bien*]. L'éthique lui apparaît alors clairement dans la réalité et il échoue. Son offense ne consiste pas dans la rupture, mais elle était de vouloir être épris sur la base d'une telle conception de la vie. Les étapes sont ainsi disposées : une conception esthético-éthique de la vie dans l'illusion avec la possibilité naissante du religieux ; une conception éthique de la vie qui le juge ; il se replonge en lui-même et il est là où je veux l'avoir.

Maintenant j'ai brièvement fait une ronde autour de mon expérience. Je me promène constamment autour d'elle ; car je me rends bien compte de la synthèse du comique et du tragique, mais je ne comprends pas d'où il obtient la nouvelle passion supérieure qui est le religieux. Serait-ce l'éthique qui par sa pression négative l'aide à devancer le métaphysique (car c'est là que je me trouve) pour pénétrer le religieux ? Je ne le sais pas.

Le résultat de tout le processus du malentendu est au fond que, malgré tout, ils ne s'aiment pas. Mais au début on ne peut pas du tout le dire, et il en reste toujours que chacun d'eux possède sa part propre des éléments de l'amour. Il n'aime pas, car il lui manque l'immédiateté, dans laquelle se trouve le premier fondement de l'érotique. S'il avait pu devenir sien, il serait tout de même devenu un esprit qui ferait tout pour donner satisfaction aux désirs de la jeune fille, mais il ne sera pas un amoureux. Mais s'il n'a pas l'immédiateté, il a l'élément éthique auquel elle n'entend rien ou dont elle ne se soucie pas. Elle n'aime pas ; car elle a les impulsions de la persévérance de l'immédiateté ; mais afin d'aimer elle devait évidemment aussi avoir de la résignation, pour qu'on voie clairement que ce n'est pas elle-même qu'elle aime.

Ainsi l'expérience est terminée ; mais en un autre sens elle n'est pas, même pas dans sa réalisation plus détaillée, ni terminée ni menée à bonne fin. (J'expliquerai plus tard pourquoi.) Si j'admettais comme établi en fait, dans la réalité, ce dont il se doute et qui est assez naturel, qu'elle puisse tomber amoureuse de nouveau, que se passerait-il alors ? Il s'écarterait peut-être de son aberration. J'entre constamment dans ses pensées, et je comprends naturellement qu'il ne peut pas être aidé, comme moi, à sa place, je me serais aidé depuis longtemps. Son aberration consiste en ce que par la réalité de la jeune fille il se laisse troubler dans ses efforts pour s'organiser en se repentant, qu'il ne réussit pas à trouver la paix dans son repentir, parce qu'elle le rend dialectique. (J'y reviendrai plus tard.) C'est pourquoi aussitôt qu'elle est absente, il veut s'occuper exclusivement de lui-même, il veut que le repentir prenne sans entraves l'idéalité dont il a besoin, et sans qu'il soit troublé par une passion

pathétique dans sa volonté d'agir, ni par des visions comiques qu'il n'engendre pas lui-même. Il appartient aux grands penseurs systématiques, qui ont tant de choses à parcourir, de mettre la dernière main au portrait d'une individualité et d'établir le résultat définitif ; ce qui intéresse celui qui fait l'expérience est de permettre à cette individualité de se former dans toutes ses possibilités. C'est pourquoi je peux très bien imaginer qu'encore une fois il devienne dialectique. Ce n'est pas la dialectique qui rend un homme démoniaque, loin de là, mais le fait d'y persévérer.

Le lecteur qui connaît le petit livre de Constantin Constantius [*La Répétition*] verra que je ressemble un peu à cet auteur, mais que j'en diffère tout de même beaucoup, et celui qui fait des expériences fera toujours bien de se former lui-même par rapport à l'expérience.

§ 3.

LE TRAGIQUE A UN PLUS GRAND BESOIN DE L'HISTORIQUE QUE LE COMIQUE ; LA DISPARITION DE CETTE DIFFÉRENCE DANS L'« EXPÉRIENCE »

J'ai souvent été frappé du fait que le poète tragique, afin de s'assurer l'intérêt des spectateurs, afin de gagner à la pièce leur confiance et leur foi et à l'exécution leurs larmes, s'appuie sur l'historique, sur l'idée que son héros a réellement accompli ses prouesses, même si le poète prend des libertés avec l'histoire. Personne, je pense, ne niera qu'il en est ainsi et ne s'en rapportera pas à Lessing contre moi, puisque la tragédie d' « *Emilia Galotti* », comme exception, confirme la règle, et que mainte remarque de son auteur [Lessing, *Dramaturgie de Hambourg*, 14, 19, 23, 88 et 91 : sur le rapport de la tragédie avec l'historique] montre précisément qu'il a pensé lui-même comme moi. De façon très prépondérante on se sert en général de l'historique et on entend avec une grande réserve le mot d'Aristote [Aristote, *La Poétique*, chap. 9] : « Le poète est un plus grand philosophe que l'historien », parce qu'il montre comment les choses doivent être et non pas comment elles sont. Par contre, le poète comique n'a pas besoin d'un tel abri historique. Il peut nommer ses personnages n'importe comment et laisser la pièce se passer n'importe où, pourvu qu'on y trouve l'idéalité comique, on peut être sûr de rire ; et inversement, il ne gagne rien en se servant d'Arlequin et de Pierrot, s'il ne sait s'en servir que comme des noms.

Enfin, en est-il ainsi parce qu'on est plus enclin à découvrir les côtés faibles des gens qu'à voir ce qu'il y a de grand en eux, parce qu'il vaut mieux rire de quelque chose que d'en pleurer si on n'a pas

une garantie sûre, comme s'il n'était pas tout à fait légitime qu'un sot rie de tout ? Ou peut-être la raison en est-elle que le comique, légèrement armé, cherche à dépasser l'éthique pour atteindre l'insouciance de la métaphysique et, en permettant à la contradiction de devenir manifeste, ne veut que provoquer le rire ; le tragique, par contre, lourdement armé comme il l'est, s'embourbe dans une difficulté éthique : l'idée vainc, mais le héros succombe, ce qui est assez désolant pour le spectateur si lui aussi veut être un héros, et assez ironique s'il considère qu'il n'a rien à craindre pour sa vie, puisque ce ne sont que les héros qui meurent ?

Mais quelle qu'en soit la raison, quelle qu'elle désire être, ce qui m'intéresse n'est pas la raison mais le fait que le tragique cherche abri auprès de l'historique. Car cela veut dire que la poésie ne se croit pas capable de son propre chef de provoquer l'idéalité chez les spectateurs, ne croit pas que celle-ci existe chez eux, mais bien que l'historique, c'est-à-dire le fait de l'historique, les aidera à l'obtenir. Par contre, en ce qui concerne le comique, il ne vient jamais à l'idée du poète de vouloir s'appuyer sur l'histoire, ni d'épauler la figure comique à l'aide de l'histoire, car les spectateurs disent tout à fait avec raison : montrez-la comme comique, nous te faisons grâce de l'historique.

Mais si on sait que quelque chose est historique, est-ce que cela vous aide à y croire comme à quelque chose de grand ? Non, pas du tout. Cette connaissance vous pousse simplement dans une illusion des sens, qui sont séduits par ce qui est substantiel. Qu'est-ce que je connais historiquement ? C'est ce qui est substantiel. L'idéalité, je la connais par moi-même, et si je ne la connais pas par moi-même, je ne la connais pas du tout, tout savoir historique n'aide à rien. L'idéalité ne consiste pas en des biens meubles qui peuvent être transférés de l'un à l'autre, ni en quelque chose qui est compris dans le marché quand on est preneur d'un gros lot. Si je sais que César était grand, je sais ce que veut dire le grand, et c'est cela que je regarde, sinon je ne sais pas que César était grand. Lorsque l'Histoire vous raconte, que des hommes sûrs le garantissent, qu'il n'y a aucun risque à accepter cette opinion, puisqu'il est sûr qu'il était un grand homme et que le résultat le prouve — tout cela ne sert à rien du tout. Croire à l'idéalité sur la foi de la parole d'un autre, c'est comme rire d'une facétie, non qu'on l'ait comprise, mais parce que quelqu'un vous a dit qu'elle était spirituelle. S'il en est ainsi, la facétie pourrait au fond aussi bien ne pas avoir été dite à celui qui rit en vertu de la foi et du respect, car il peut rire avec le même accent.

Le lecteur comprendra aisément par la lecture du titre de ce paragraphe, que je n'ai pas l'intention de m'arrêter à l'esthétique, mais que je cherche à arriver au religieux. Ce que le héros tragique

représente dans l'esthétique, le type religieux le représente pour la conscience religieuse — par type religieux je n'ai en vue, naturellement, que des hommes pieux. Le poète est ici un orateur. Ici de nouveau on a recours à l'historique. Le type est exposé et l'orateur dit qu'il n'y a pas de doute, car c'est historique, et les fidèles croient à tout, ils croient même que l'orateur sait ce qu'il dit lui-même.

Afin de comprendre l'idéalité, il faut que je puisse dénouer l'historique dans l'idéalité, ou faire ce qu'avec une expression pieuse on dit de Dieu pour un mourant : le transfigurer. Inversement, je ne pénètre pas l'idéalité en répétant la litanie historique. Celui, par conséquent, qui par rapport à ces mêmes choses ne comprend pas la conclusion *ab posse ad esse* aussi bien que celle *ab esse ad posse* [d'une possibilité conclure à la réalité, ce qu'en logique on ne peut faire ; et inversement, conclure de la réalité à la possibilité], ne comprend pas l'idéalité dans ces mêmes choses. Il n'est nourri que par des illusions. L'idéalité comme principe animateur ne devient pas d'emblée historique. Ce qui peut m'être transmis consiste en une grande quantité de faits qui ne sont pas l'idéalité, et c'est ainsi que l'historique est toujours de la matière brute, que celui qui se l'approprie sait dénouer en un *posse* et s'assimiler comme un *esse*. C'est pourquoi, en ce qui concerne le religieux, il n'y a rien de plus sot que d'entendre quelqu'un, qui est en train d'apprendre quelque chose, poser la question raisonnable : Les choses se sont-elles réellement passées ainsi ? — alors on veut bien le croire. Si les choses se sont réellement passées ainsi, c'est-à-dire d'une manière aussi idéale qu'on le laisse entendre, cela ne peut être contrôlé que par l'idéalité, mais on ne peut pas obtenir celle-ci historiquement mise en bouteilles.

De tout cela j'ai pris conscience en créant l'histoire de souffrance que j'ai élaborée comme une expérience. Hélas ! si j'étais un auteur en renom, un public agissant dans la foi, infatigablement agissant, serait en peine, car il s'intéresserait au livre et demanderait : « Mais, après tout, est-ce réellement vrai ? — car alors nous sommes assez prêts à le croire. » Qu'est-ce qu'il veut croire ? Que c'est authentique. Oui, par cette voie-là on n'arrive pas loin. Si un orateur ne fait pas attention à cela, il pourra bien faire une profonde impression sur ses auditeurs, mais aussi faire que ce que Socrate disait de l'éloquence, qu'elle est un art trompeur, devienne une vérité satirique à son propre égard. Plus il souligne que quelque chose est historique et que par conséquent, etc., plus l'orateur trompe ; et même si c'est un métier modeste qu'il exerce, et qu'il ne vaille pas la peine de parler de l'argent qu'il reçoit, c'est tout de même vrai aussi qu'il fournit des balivernes, peut-être beaucoup de balivernes — moyennant hélas ! peu d'argent. Un tel orateur, faiseur d'Histoire, ne contribue qu'à rendre ses élèves dépourvus d'esprit. Car il s'agit

d'esprit lorsqu'on demande deux choses : 1° Est-ce possible, ce que vous dites ? 2° Puis-je le faire ? Mais c'est être dépourvu d'esprit que de demander : 1° Est-ce vrai ? 2° Mon voisin, Christophersen, l'a-t-il fait, l'a-t-il réellement fait ? Et la foi est l'idéalité qui dénoue un *esse* en son *posse* et renverse la conclusion dans la passion. Même si l'objet de la foi est l'absurde, ce n'est pourtant pas l'historique auquel on croit, mais la foi est l'idéalité qui dénoue un *esse* et un *non posse* et veut y croire.

Afin d'assurer davantage le paradigme religieux, on maintient le religieux exclusivement dans les catégories pathétiques de l'immédiateté. Il arrive ici à l'orateur la même chose que celle qui arrive au poète avec son héros tragique. On n'ose pas du tout faire surgir le comique. C'est pourquoi l'auditeur sait avec certitude que c'est sérieux, et quand c'est sérieux il peut bien croire. Mais supposez à présent que ce sérieux soit une plaisanterie. Le sérieux religieux est, de même que le religieux, la passion supérieure provenant de la synthèse du comique et du tragique. Je sais cela précisément pour la raison que je ne suis pas religieux moi-même et que je suis arrivé à ce point de vue (celui de la synthèse) sans passer par-dessus quelque chose d'intérieur et sans trouver en moi le religieux. — S'il en est ainsi, l'historique n'a pas besoin de se déranger, car, de même qu'il ne peut jamais aider à créer une idéalité, de même — et bien moins encore — il ne créera jamais une idéalité dialectique. Si j'étais un homme de bonne foi, l'affaire se gâterait pour le public qui ne peut pas d'avance apprendre si c'est de la plaisanterie ou du sérieux. Je serais obligé de faire une déclaration — enfin, ne pas être de bonne foi sert tout de même toujours à quelque chose !

Comme pour l'esthétique, c'est le résultat qui compte pour le religieux — et mon expérience n'est pas terminée, comme vous le savez. Il n'y a donc aucun résultat — « je prie le public très honoré et réfléchi de songer à ce que signifie : publier un livre qui ne contient pas de résultat. Heureusement que personne ne le lira, puisqu'il vient d'un auteur obscur », c'est ainsi qu'un critique parlera, bien que je lui aie pourtant demandé avec tant d'insistance de s'abstenir — non pas de s'abstenir de dire cela, car s'il faut absolument qu'il parle, ce qu'il dit peut n'avoir aucune importance. Le résultat, que tout lecteur affairé pourrait réclamer d'avance en toute équité, ne vient donc pas du tout. Oh ! que ces quelques remarques puissent par contre y remédier un peu.

La poésie se trouve dans la commensurabilité de l'extérieur avec l'intérieur, et elle montre par conséquent le résultat dans le visible. Le résultat est directement saisissable. Mais un peu de prudence ne peut pas nuire, car le résultat possède la même dialectique que l'idéalité. Le religieux se trouve dans l'intérieur. Là, le résultat ne peut donc pas être montré dans l'extérieur. Mais, que fait l'orateur ?

Il garantit le résultat. Un tel cautionnement doit donc à tous égards être considéré comme rassurant — pour l'homme sérieux et pour l'homme positif.

Le résultat esthétique se trouve dans l'extérieur et peut être montré. Il peut être montré et il peut être vu, même par un myope à l'aide d'une lorgnette de spectacle, que le héros vainc, que l'homme généreux est tué dans la bataille et qu'on l'apporte mort (mais naturellement pas à la fois), etc. C'est précisément en cela que consiste l'imperfection de l'esthétique. — Le résultat éthique déjà est moins facile à montrer, ou plutôt on réclame au fond de le voir avec une telle vitesse qu'on n'aura pas le temps de regarder autour de soi avant qu'il soit là. Si j'imagine que tout le reste ait été éliminé et si je ne pense que l'éthique, je demande, ce qui éthiquement est correct, de voir le bien vaincre avec une vitesse infinie, de voir la punition atteindre le mal avec une vitesse infinie. Mais cela ne se laisse pas montrer, du moins pas en cinq actes, et c'est pourquoi on a fait une combinaison de l'esthétique et de l'éthique. On a retenu l'idée d'ensemble éthique et retardé la vitesse infinie à l'aide de catégories esthétiques (destin — hasard), et ensuite, à la fin, dans l'idée d'ensemble éthique, on a entendu voir un ordre cosmique, une providence, la Providence. Ce résultat est esthétique-éthique et peut par conséquent à un certain degré être montré dans l'extérieur. Toutefois, ce résultat est un peu précaire ; car l'éthique ne peut pas tenir compte de l'esthétique autrement qu'en considérant une simple union avec lui comme une mésalliance. (C'est sans doute pourquoi Boethius [Boèce (480-525), *De consolatione philosophiae*, Ier Livre, Prosa : « Philosophia » appelle les sept muses « des catins de théâtre »] est si irrité contre la poésie ; c'est sans doute pourquoi Solon [Plutarque, *Solon*, 29 : condamnation des spectacles comme des tromperies qui pourraient avoir des conséquences funestes pour la morale, mais sans interdit formel] interdit les spectacles comme étant de la tromperie, et que Platon désira voir les poètes exilés de son État [Platon, *La République*, X, chap. 1 et chap. 8]. L'éthique ne demande que : coupable ou non coupable ? elle est elle-même de taille à tenir tête aux hommes, elle n'a besoin de rien d'extérieur ou de visible, et encore moins de quelque chose de dialectique et d'aussi équivoque que le destin et le hasard ou de l'évidence d'un jugement sur papier timbré. L'éthique est fière et dit : « quand j'ai jugé, cela suffit ». Ce qui veut dire que l'éthique désire être séparée de l'esthétique et de cette extériorité qui est le défaut de l'esthétique, elle désire contracter une union plus précieuse, une union avec le religieux.

Le religieux joue alors le même rôle que l'esthétique, mais en un sens supérieur, il éloigne la vitesse infinie de l'éthique, et le développement a lieu ; mais la scène se trouve dans l'intérieur, dans

les pensées et dans l'esprit, ce qu'on ne peut pas voir, pas même avec une lunette de nuit. Le principe de l'esprit est que l'extérieur et le visible : la magnificence du monde ou sa misère pour ceux qui existent, un résultat extérieur ou son défaut pour ceux qui agissent, — existent pour tenter la foi, donc non pas pour tromper, mais pour que l'esprit puisse s'ingénier à mettre l'extérieur et le visible en indifférence et à se regagner lui-même. L'extérieur ne change rien à l'affaire — d'abord, le résultat demeure dans l'intérieur et, ensuite, il sera constamment différé.

Le dénouement esthétique a lieu dans l'extérieur, et l'extérieur fournit la garantie de la présence du dénouement ; on voit que le héros a vaincu, qu'il a conquis tel ou tel pays, et c'est tout. Le dénouement religieux, indifférent envers l'extérieur, n'est garanti que dans le sentiment intime, c'est-à-dire dans la foi. Indifférent envers l'extériorité dont l'esthétique a besoin (à qui il faut de grands hommes, de grands objets, de grands événements, de sorte qu'il serait comique qu'il s'agisse de gens modestes ou de deux marks et huit shellings), le religieux est commensurable avec l'homme le plus grand qui ait vécu et avec l'homme le plus misérable, et il est toujours de la même commensurabilité ; il est commensurable avec le bien-être de nations et avec un liard, et de la même commensurabilité. Le religieux est dialectique uniquement du point de vue qualitatif et dédaigne la quantité dans laquelle l'esthétique trouve sa tâche. Indifférent envers l'extériorité dont l'esthétique a besoin pour arriver à un résultat, le religieux dédaigne de telles choses et proclame, solidairement et chacun pour le tout, que celui qui croit qu'il a fini — c'est-à-dire qui se l'imagine, car cela ne se laisse pas croire, puisque la foi précisément est l'infini — a perdu.

Et enfin que fait l'orateur qui opère sur des résultats ? il fait précisément tout ce qui lui est possible pour tromper les auditeurs. Mais l'orateur est positif. Parfaitement, car n'oublions pas qu'il prend de l'argent pour ce qu'il dit, et cela déjà inspire une certaine confiance en lui, car si quelqu'un en était de sa poche ou se discréditait afin de dire la vérité, quelle confiance pourrait-on alors avoir en lui, il se réfuterait bien lui-même, car comment serait-il possible que la vérité ne procure pas à un homme de l'argent, du respect et d'autres choses pareilles !

Si quelqu'un disait que nager, c'est s'étendre et s'ébattre sur la terre, tout le monde le prendrait sans doute pour un fou. Mais croire, c'est justement la même chose que nager, et au lieu de ramener quelqu'un à terre, l'orateur doit aider à l'entraîner sur les abîmes ; si par conséquent quelqu'un disait que croire c'est s'étendre et s'ébattre sur la terre, tout en étant sûr du résultat, il dirait la même chose, mais on n'y fait peut-être pas attention.

Ce qui a été exprimé ici sur le manque de résultat du religieux peut aussi être déterminé ainsi : le négatif est supérieur au positif. Quel bonheur d'être un auteur obscur quand on fait ses expériences avec de telles idées ; un auteur notable serait embarrassé, car en raison de sa renommée les gens positifs comprendraient sans doute bien vite que c'est un résultat positif auquel il est arrivé, et sa renommée positive augmenterait encore. Les hommes positifs, ou afin de désigner avec plus de précision ce que je veux dire : les choses positives ont une infinité positive. C'est tout à fait correct, une chose positive est achevée, et cette vérité une fois apprise, on n'a bientôt plus rien à dire. Les résultats surabondent. Si chez le maître Hegel [Hegel, *Die objektive Logik*, 1 Buch Abschn. 2, Cap. Cc, Werke, Berlin, 1832, III, p. 155 : *Die affirmative Unendlichkeit*] on cherche des renseignements sur ce qu'il faut entendre par une infinité positive, on apprend beaucoup de choses, on se donne de la peine, on le comprend, la seule chose qu'un retardataire ne comprend peut-être pas est comment un être vivant, ou un être de son vivant, peut devenir de nature à être tranquilisé dans cette infinité positive, qui autrement est réservée à la Divinité, à l'Éternité et aux défunts. A ce titre je suis forcé de penser qu'il manque une conclusion, que d'ailleurs les hommes négatifs, qui ne sont pas finis, peuvent évidemment très bien envisager *en passant* [en français dans le texte], la conclusion qui vous dira si, après que le système a été mis au point depuis longtemps, l'astrologie réussit à trouver dans ces sphères lointaines des êtres supérieurs qui peuvent en tirer parti. Le reste sera alors l'affaire des êtres supérieurs, mais il est prudent pour les hommes de ne pas devenir trop positifs, car le devenir signifierait au fond être dupé par l'existence. Celle-ci est sournoise et se sert de beaucoup de charmes pour attraper les aventuriers ; et celui qui se laisse prendre, oui, celui qui se laisse prendre, ce n'est pas exactement avec lui qu'un être supérieur est créé.

L'infinité négative est le suprême bien pour un être fini, et c'est bien ce qu'est l'homme tant qu'il vit dans le temporel (voir le catéchisme de Balle) [le catéchisme protestant du Danemark, chap. 8, § 1 : « Bien que personne ne sache quand il doit mourir, il est pourtant sûr que tous les êtres humains qui, jusqu'à la fin du monde, vivront sur la terre, devront mourir un jour ou l'autre, parce qu'ils sont tous des pécheurs. »], et le positif est pour lui un apaisement précaire. L'existence spirituelle, surtout avec la religion, n'est pas facile ; le croyant se trouve constamment au large, il a 70,000 brasses d'eau sous lui. Quel que soit le temps qu'il y restera, cela ne signifie pourtant pas que peu à peu il arrivera à s'étaler à la campagne. Il peut trouver plus de repos, devenir plus expérimenté, trouver une assurance qui aime la plaisanterie et l'esprit léger —

mais jusqu'à son dernier instant il se trouve sur un abîme de 70,000 brasses d'eau. Si l'immédiateté doit manquer, ce que tout le monde réclame à cor et à cri, cela se produira. Il y aura assez de difficultés dans la vie pour tout le monde. Que des pauvres ressentent le lourd poids de la misère et des soucis matériels, celui qui choisit l'existence spirituelle en vertu du religieux aura la consolation — et je comprends qu'il en a besoin — de souffrir lui aussi dans l'existence, et la consolation de sentir que pour Dieu aucune distinction des personnes n'existe. Car le fait de devenir positif ne vous procure pas, aux yeux de Dieu, une considération personnelle, même si cela est devenu sagesse depuis l'époque où la philosophie s'occupait du religieux en le supprimant.

J'ai très bien compris cela, bien que je ne sois pas religieux moi-même, mais je ne m'arroge pas non plus le désir de m'en saisir de force, je ne veux qu'avec la joie d'un observateur comprendre par l'expérience. Le religieux ne cherche aucun point d'appui dans l'historique, encore moins dans le comique, et pour une raison supérieure, car il présume la synthèse du tragique et du comique dans la passion, et par une nouvelle passion ou par là même il choisit le tragique, circonstance qui rend de son côté tout appui historique négligeable ; ce n'est jamais achevé, tout au moins pas dans le temps, et ne peut donc être représenté ainsi que par une imposture. Si, par exemple, un homme avait régulièrement entendu un orateur parler sur des questions religieuses et allait lui dire un jour : « Ne croyez-vous pas que j'ai la foi, maintenant que je vous ai entendu si souvent ? », l'orateur lui répondrait peut-être, dans un accès d'anxieuse sympathie et de ce qu'on nomme bonhomie, et dont on est remercié dans le *Journal des Petites Annonces* : « Mais, je le crois bien ! Ne vous inquiétez pas, ne manquez surtout pas mes discours, et n'ayez pas peur de venir me trouver toutes les fois que vous aurez des doutes, etc. » En observateur expérimenté, sans bonhomie ni anxieuse sympathie, je pense qu'il devrait plutôt répondre : « Mon ami, veux-tu te moquer de moi ? Je n'ose pas répondre de ma femme, et même pas de moi-même, car je me trouve sur 70,000 brasses d'eau. »

Espérons que personne ne viendra me tenter, en me promettant peut-être monts et merveilles, la faveur des jeunes filles et les marques d'approbation des critiques, en demandant avec insistance ensuite si mon expérience représente une histoire vécue, si à sa base il y a une réalité. Mais oui, il y a une réalité à la base — les catégories. Toutefois, pour un auteur inconnu la tentation sera moindre, je pense, tout le monde verra aisément qu'il ne s'agit que d'une bouffonnerie, ce qui pourtant n'est pas vrai non plus, car il s'agit d'une expérience. Le tragique a l'intérêt de la réalité, le comique a l'indifférence métaphysique, mais l'expérience se trouve

dans la synthèse invisible de la plaisanterie et du sérieux. La tension dialectique entre la forme et le contenu et entre le contenu et la forme s'oppose à tout rapport immédiat qui y est relatif, et dans cette tension l'expérience se soustrait à l'honnête poignée de main du sérieux et à la communion de la plaisanterie avec de joyeux compagnons, l'expérience dit toujours « vous » au lecteur. Le héros poétique veut exalter par sa victoire, opprimer par sa souffrance (c'est-à-dire avoir l'intérêt de la réalité), le héros comique veut provoquer le rire, mais le *quidam* [l'homme] de « l'expérience » ne veut rien du tout, il est à tous égards à votre service sans poser une seule condition, il ne peut gêner personne, car à cet égard aussi il est à votre service, c'est-à-dire qu'on peut l'ignorer sans courir le moindre risque, et d'autant plus qu'il est absolument impossible de déterminer si celui qui fait attention à lui y gagnerait quelque chose ou en souffrirait.

§ 4.

LE REPENTIR DIALECTIQUEMENT EMPÊCHÉ DE SE CONSTITUER ; LE DERNIER CONFINIUM ENTRE L'ESTHÉTIQUE ET LE RELIGIEUX QUI SE TROUVE DANS LE PSYCHOLOGIQUE

La poésie ne peut pas tirer parti du repentir, aussitôt celui-ci posé, la scène est intérieure. Le « Système » [celui de Hegel] ne peut naturellement pas non plus en tirer parti ; car il doit bien entendu être terminé, le plus tôt sera le mieux, et ce n'est que quand il est terminé qu'il est tranquille, et, afin d'être terminé, il essaie de se débarrasser du repentir. L'abréviation systématique [le contraste entre l'abstrait et le concret, entre les raisonnements et l'existence réelle] des éléments vitaux pathologiques est, aussitôt qu'elle veut avoir une autre signification que métaphysique, une pure absurdité. Le Système est par conséquent exclusivement métaphysique, et à ce point de vue c'est parfait, mais ce n'est pas un système qui s'applique à l'existence, car dans ce cas l'éthique devrait y trouver une place et, abrégé l'éthique, c'est de se moquer d'elle.

Comme le dit le *quidam* de l'expérience, il en va ainsi sur les « montagnes russes » du Système : § 17 : le repentir, § 18 : la réconciliation, le Système des § terminé, et enfin : quelques indications au relieur concernant la reliure. Car en demi-reliure, c'est la métaphysique et, en veau, c'est le Système. On ne s'arrête donc pas au repentir. Cela, il ne faut pas qu'on puisse le dire, — un paragraphe, après tout, n'est pas une éternité, pas même pour celui qui a des affaires extrêmement urgentes. Moi, par contre, j'ai l'intention

de m'arrêter un instant au repentir, un homme qui fait des expériences a plus de temps.

Ce que le *quidam* de l'expérience comporte de démoniaque est au fond qu'il ne peut pas se reconnaître dans le repentir, qu'au point extrême il s'arrête à un rapport dialectique avec la réalité (à rapprocher de ce qui a été dit plus haut). Comme on sait, Junon envoya un taon pour pourchasser Latone et l'empêcher de faire ses couches : ainsi, la réalité de la jeune fille est un taon, un « peut-être » qui le harcèle, une némésis de la réalité, une jalousie de l'existence, qui ne veut pas qu'il s'échappe et qu'ainsi il parvienne à entrer définitivement dans le religieux.

Quand le repentir se développe moins systématiquement, c'est-à-dire avec plus d'habileté, on vise généralement surtout à provoquer la réconciliation. Cela se laisse très bien entendre, mais des difficultés essentielles se trouvent aussi ailleurs. Le repentir posé, la faute doit être évidente et constatée. Mais la difficulté se présente précisément quand cela devient dialectique. C'est pourquoi je disais plus haut que si le *quidam* de l'expérience avait commis un péché réel, il aurait été beaucoup plus facile de le tirer d'affaire, car on aurait évité la dialectique.

Que ces choses-là n'arrivent que rarement dans la réalité, ou pas du tout, cela n'a aucune importance pour l'expérience. Mais il serait possible que la dialectique arrive le plus souvent mais se dissolve en un rien ; car les choses purement normales arrivent peut-être exclusivement dans les manuels et dans les conférences d'hommes qui n'existent pas en eux-mêmes et qui ne savent pas épier ni la vie ni les autres hommes.

L'expérience a rendu la situation de l'homme qui existe aussi dialectique que possible. Sa conscience peut être chargée d'un assassinat, le tout peut être du vent, c'est la jeune fille qui l'en charge, et si, ensuite, ce n'est que du galimatias, il n'y aura aucun assassinat à sa charge. Qui doit le décider ? C'est la réalité. Mais la réalité prend un peu de temps, et quand je fais des expériences, je n'aime pas la précipitation des paragraphes. Comment existe-t-il alors pendant ce temps ? C'est désespérant pour le repentir. Quant à moi, c'est une autre question, car je m'occupe avec enjouement de mes calculs et regarde à la fois le comique et le tragique. La jeune fille tragique qui meurt et le pécheur comique qui devient assassin, le pécheur tragique qui souffre et la jeune fille comique qui vit. Chose promise chose due et, un homme d'honneur n'a que sa parole, voilà des termes ne regardant que les hommes qui, par conséquent, doivent être prudents en parlant de la mort. Car ce qu'un défunt a dit de la mort : « elle ne connaît ni état ni âge », est bien exact, mais il ne s'ensuit rien par avance.

Un lecteur dialectique fera immédiatement attention à une difficulté dont le *quidam* de l'expérience ne tient pas ou pas suffisamment compte. C'est par une tromperie qu'il veut soutirer à la jeune fille toute impression qu'elle peut avoir de lui. Il met cette tromperie à exécution, mais ensuite il oublie d'en calculer les conséquences. Il a assez de forces pour affronter toutes les épouvantes de la réalité, mais en face de lui-même il n'a pas les reins assez solides pour y persister. Il est au-dessus de la réalité, et il le montre dans la tromperie, puisqu'il ne fuit aucun argument mais les supporte tous. Toutefois, en raison de la tromperie, l'argument doit devenir différent de celui qu'autrement il serait devenu. Car, au moment où la tromperie en toute certitude est réalisée, il égare évidemment la jeune fille, il l'excite à se manifester par son côté non sympathique ; elle ne devine pas du tout qu'il souffre, elle doit penser que tout son objet est de voir la fin de leurs rapports et ensuite de triompher. Il n'y a donc rien qui puisse retenir ses manifestations. A ce titre c'est de sa faute si l'épouvante devient ce qu'elle sera. Seulement, il faut se rappeler qu'il a eu recours à des moyens plus innocents avant d'en arriver à la tromperie. Mais ce qui dans mon expérience est d'une très grande importance, c'est le fait que par la tromperie il contribue à rendre tout plus épouvantable pour lui-même, que, par conséquent, ce n'est pas un avantage mais une défaite qu'il gagne grâce à la tromperie. Extérieurement il a vaincu, la puissance avec laquelle la réalité l'affronte n'a aucun effet sur lui — mais ensuite, six mois après, il recommence en lui-même, blessé par le fameux incident, et il doit se tenir pour battu. Cela, précisément, jette une lumière sur le religieux. Le sentiment religieux qui vous vient directement de la réalité est un sentiment précaire, il se peut très bien que ce soit des catégories esthétiques dont on se sert, et que ce soit une sagesse qu'on acquiert ; mais si la réalité n'a pas été capable d'anéantir l'individu, et puisqu'il succombe par sa faute, le religieux est plus clair.

Dans ce dont il ne tient pas assez compte lui-même, je vois à nouveau la synthèse du comique et du tragique, car le comique n'est pas qu'il soit un vantard, car dans ce cas ce devrait être la réalité qui ferait justice de lui, mais qu'il y a de la réalité dans la crise qu'il traverse et qu'alors il succombe par sa faute. Une tâche de l'esthétique consiste à manifester quelqu'un, qui s'imagine être quelque chose, dans toute sa réelle nullité, mais une fois que l'esthétique lui a reconnu qu'en réalité il est grand, l'esthétique n'a aucun ascendant supérieur sur lui et doit lui reconnaître qu'il est un héros, mais le religieux lui dit ensuite : « Bah ! regardons d'un peu plus près comment il se sent en lui-même. » Ceci m'intéresse du point de vue purement grec. Je m'imagine que les dieux bienheureux créent un tel homme afin d'en tirer la jouissance du plaisir dialectique.

Ils lui donnent pour la réalité des forces qui lui permettent d'être vainqueur, mais aussi un sentiment intime dans lequel il s'égare lui-même. Il est réellement capable de grandes choses, mais aussitôt qu'il les a exécutées, l'événement produit en lui-même une reduplication et il succombe. Et je m'imagine les Dieux se disant l'un à l'autre : « Nous devons tout de même avoir quelque chose pour nous-mêmes, et cela, ce n'est même pas fait pour les déesses qui ne comprennent pas et qui, si elles le comprenaient, ne manqueraient pas d'avoir pitié ; on ne peut pas en rire comme on rit des inventions d'un poète, qu'on honore de la récompense de notre rire, et on ne peut pas en pleurer, chose à laquelle nous sommes prêts aussi si c'est mérité, mais ceci est la solennelle jouissance dialectique de l'équilibre. Il ne peut pas se plaindre de nous, car nous l'avons rendu grand, et au fond ce n'est que nous, les dieux, qui simultanément voyons sa nullité. »

Le *quidam* de l'expérience ne voit pas les choses ainsi, car dans sa passion, il tient le dieu ferme dans la foi, et en son propre anéantissement il ne voit pas comme moi la synthèse négative du comique et du tragique et rien de plus, mais il y voit son propre relèvement, il se voit succomber, non pas de la main de la réalité mais de celle de Dieu, et par conséquent il se voit relevé. Du point de vue religieux je devrais m'exprimer autrement, bien qu'ici je parle en langue inconnue : la Providence, qui s'occupe infiniment de tout le monde, équipe une individualité, à laquelle elle donne des forces extraordinaires par rapport à la réalité ; « mais », dit la Providence, « afin qu'il ne cause pas trop de dommages, je lie cette force par la mélancolie et ainsi je la cache pour lui-même. Il ne saura jamais ce dont il est capable, je me servirai de lui ; il ne sera humilié par aucune réalité ; si à cet égard il est plus gâté que d'autres, il ressentira en lui-même l'anéantissement plus que d'autres. Alors seulement il me comprendra, mais aussi il aura la certitude que c'est moi qu'il comprend ». Je comprends bien cela en faisant mes expériences, mais pas autrement, car je ne me repose pas dans la passion mais dans l'impassibilité.

Le repentir lui est donc devenu dialectique et le lui devient parce qu'il doit attendre que la réalité lui dise ce qu'au fond il a mérité. Les lecteurs dialectiques pourront naturellement illustrer par de multiples exemples un tel repentir dialectique. Je ne veux en esquisser qu'un. David a décidé qu'Urias mourrait pour que, de cette manière perfide, Bethsabée puisse devenir sienne. Je pense qu'il a envoyé un messenger avec un ordre secret au général et que ce messenger a pris trois jours pour atteindre le camp. La réalité historique n'a ici aucune importance. Qu'arrive-t-il ? Quand David, la nuit même où le messenger le quitte, veut chercher le repos dans le sommeil, il ne le trouve pas, mais c'est l'épouvante qui le saisit, et il

s'abandonne au repentir — car, n'est-ce pas ? dans le paragraphe suivant la réconciliation arrivera ! Non, halte-là ! A l'instant même David comprend qu'il serait peut-être possible d'éviter l'assassinat. Un courrier est dépêché et David attend chez lui. Je suppose qu'il en a pour cinq jours encore. Cinq jours, c'est combien ? Ce n'est évidemment pas une virgule dans un paragraphe, au plus c'est une particule : un entre temps qui ne fait que commencer une phrase ; mais cinq jours peuvent très bien donner des cheveux gris à un homme. Car il y a une grande différence entre avoir voulu être un assassin et l'être. Et voilà que David se trouve pris dans la dialectique, et celui qui fait des expériences et qui veut dépeindre l'état de David du point de vue psychologique aura besoin de beaucoup, beaucoup de paragraphes. — Toutefois, tout le monde comprend aisément qu'il s'agit d'un cas beaucoup plus facile que mon expérience. Car il a pourtant voulu se rendre coupable d'un assassinat, mais le *quidam* de l'expérience désire justement sauver, exalté par la pure sympathie il risque l'extrême et voilà ! sa conscience devient chargée d'un assassinat ou, plutôt, il est pris dans l'embarras dialectique. Celui-ci est aussi ici plus dialectique que dans la situation de David, parce que le comique ne peut du tout surgir chez David. Pour celui-ci, réussir à empêcher la mort effective d'Urias pouvait devenir un adoucissement, mais jamais une plaisanterie. Le *quidam* de l'expérience, par contre, peut devenir presque ridicule s'il ne pare pas à l'aide de l'idée.

La forme dialectique du repentir est celle-ci : il ne peut pas arriver à se repentir, parce que la chose dont il aura à se repentir est encore comme indécise ; et il ne peut pas trouver le repos dans le repentir, parce que c'est constamment comme s'il avait à agir, à refaire tout, si possible. — Le fait qu'il cède à cela est ce qu'il y a de démoniaque ; il n'aura qu'à tenir compte de la possibilité et à en ôter complètement le repentir. Dans la mesure où il est maintenu *in suspenso* par la première raison (que ce dont il a à se repentir n'est pas déterminé) il est ironique ; dans la mesure où c'est la seconde raison (qu'il doit constamment agir) il est purement sympathisant. — Il y a encore un troisième élément dans sa situation de repentir. Dans le Système on se repent une fois pour toutes dans le § 17, et ensuite on passe au § 18. Mais si pour celui qui fait des expériences la guérison doit s'opérer, l'instant doit arriver où on abandonne l'œuvre du repentir. Pour un instant ceci a une ressemblance frappante avec l'oubli. Mais oublier la faute est un nouveau péché. C'est là la difficulté. La passion du repentir est de s'en tenir ferme à la faute, et, fier et exalté, il méprise le rabâchage de l'oubli au sujet du soulagement, et, inquiet, il se tient lui-même pour suspect ; et le *quidam* de l'expérience pense même honorer la jeune fille par cela, — idée séduisante justement parce qu'elle est belle ; la lâcher,

l'éloigner, pour qu'elle ne vous soit pas aussi proche tout le temps, est nécessaire pour la guérison. Une telle dialectique intime et monotone n'est pas remarquée lorsque tout se passe aussi tranquillement que le § 18 suit, ou vient après le § 17.

APPENDICE

REGARD OBLIQUE SUR *L'HAMLET* DE SHAKESPEARE

Börne a écrit un petit compte rendu sur *Hamlet*. Ce n'est qu'une de ses dernières remarques qui m'intéresse [Börne, *Gesammelte Schriften*, Hambourg, 1829, II, pp. 172; p. 198 : « Hamlet est une tragédie chrétienne »], et je ne peux même pas savoir s'il y attribue beaucoup de valeur. Börne, Heine, Feuerbach et des auteurs similaires sont d'ailleurs des individualités qui présentent un grand intérêt pour ceux qui font des expériences. Le plus souvent ils sont très bien renseignés sur le religieux, ils savent avec certitude qu'ils ne veulent rien avoir à faire avec lui. Ils ont ainsi un grand avantage sur les auteurs systématiques qui, sans savoir où le religieux au fond se trouve, tantôt servilement, tantôt orgueilleusement, mais toujours fâcheusement veulent s'occuper d'en donner une explication. Un amoureux malheureux ou jaloux peut être aussi bien renseigné sur l'érotique qu'un amoureux heureux, et de même, un homme scandalisé, peut à sa manière être aussi bien renseigné sur le religieux qu'un croyant. Et puisqu'il est rare que notre époque s'honore de croyants qui soient grands, dans la teneur stricte du mot, on doit toujours se réjouir à la pensée qu'il existe quelques hommes suffisamment scandalisés. Si, dans le cas où on désire être fixé avec certitude sur quelque chose, on a la chance de trouver un croyant qui, au sens du XVII^e siècle, est un croyant fervent, et un homme qui, au sens du XIX^e siècle est un homme scandalisé, et qui tous deux disent la même chose, c'est-à-dire de telle façon que l'un dit : il en est ainsi, je le sais très bien et c'est pourquoi je ne le veux pas, et que l'autre dit : il en est ainsi, c'est pourquoi je le crois, et si ces deux « ainsi » sont parfaitement d'accord, on peut avec confiance terminer ses observations. Deux témoignages concordants de telle manière donnent une certitude inconnue des hommes de loi.

Börne dit de *Hamlet* : « C'est un drame chrétien ». A mes yeux c'est une très bonne remarque. Seulement, je substitue les mots « un drame religieux », et je dis que l'erreur est, non pas qu'il soit religieux mais qu'il ne le soit pas devenu, ou plutôt qu'il n'aurait pas dû être un drame. Si Shakespeare ne veut pas qu'Hamlet ait des données religieuses qui se conjurent contre lui en doute religieux (grâce à quoi il n'y a plus de drame), Hamlet est au fond un indécis, et l'esthétique exige alors une conception comique. Il a conçu le grand projet d'être le justicier, celui à qui appartient la vengeance,

dit Hamlet [Épître aux Romains, XII, 19 : « A moi la vengeance ; c'est moi qui rétribuerais, dit le Seigneur. »] ; si à ce même instant on ne le voit pas accablé sous le poids de ce projet (ce qui rendrait la scène réfléchie, tandis que ses hésitations peu poétiques deviendraient psychologiquement une forme étrange de repentir dialectique, puisque le repentir arrive, pour ainsi dire, trop tôt), on demande qu'il agisse vite, car à ce moment-là il a exclusivement à faire à des choses extérieures, où le poète ne lui prépare aucune difficulté. Si le projet est ferme, Hamlet est un lambin, qui ne sait pas agir, au cas contraire c'est une espèce d'auto-tortionnaire, qui se tourmente afin d'être quelque chose de grand et en essayant de l'être, mais rien de tout cela ne présente un intérêt tragique. Röttscher [Röttscher, *Die Kunst der dramatischen Darstellung*, II, Berlin, 1844, p. 99] a très correctement en lui vu un malade de la réflexion. L'exposé de Röttscher est excellent et présente en outre une autre espèce d'intérêt pour celui qui désire voir comment les auteurs systématiques sont forcés de se servir des catégories existentielles.

Si Hamlet est maintenu dans des catégories purement esthétiques, ce qu'on veut voir est qu'il ait assez de force démoniaque pour exécuter sa décision. Ses hésitations ne présentent aucun intérêt ; sa procrastination et sa temporisation, ses procédés dilatoires et sa jouissance qui n'est qu'un leurre en son dessein renouvelé, bien qu'en même temps aucun obstacle du dehors ne se présente, ne font que le discréditer, de sorte qu'il ne devient pas un héros esthétique, et qu'ainsi il ne sera rien du tout. S'il est conçu religieusement, les hésitations présentent beaucoup d'intérêt parce qu'elles garantissent qu'il est un héros religieux. Parfois on a un concept purement extérieur d'un héros religieux. Dans le catholicisme, surtout au moyen âge par exemple, maint homme a peut-être vécu, aussi enthousiaste de l'Église qu'un romain pour sa patrie, qui devint un héros tragique à cause de l'Église, de même que le romain à cause de sa patrie, et qui ensuite fut considéré comme un héros religieux, c'est-à-dire qu'à l'aide de catégories purement esthétiques il passa l'examen religieux provisoire. Non, le religieux est quelque chose d'intime, et c'est pourquoi les hésitations ont ici leur importance particulière.

Dans une conception religieuse d'Hamlet, il faudrait ou bien le laisser concevoir son projet et ensuite laisser les doutes religieux le lui enlever, ou bien, ce qui à mes yeux jette une meilleure lumière sur le religieux (car dans le premier cas un doute pourrait s'y mêler sur son aptitude à exécuter son projet dans la réalité), il faudrait lui donner une force démoniaque pour l'exécuter avec résolution et rudement et ensuite le laisser s'abandonner lui-même, religieusement aussi, jusqu'à ce qu'il trouve la paix dans cet abandon.

Naturellement, sur cette base aucun drame ne se laisse écrire, un poète ne peut pas se servir de ce sujet, qui devrait commencer avec le dernier élément et laisser percer le premier à travers lui.

On peut avoir un doute sur un point particulier, avoir une autre opinion et pourtant être d'accord avec soi-même sur une seule opinion, sur celle qui a été l'opinion de un, deux ou trois siècles, c'est-à-dire que Shakespeare a été inégalé — malgré les progrès que le monde doit faire ; et qu'on a toujours quelque chose à apprendre de lui, et que, plus on le lit, plus on a à apprendre.

§ 5.

HÉROS — SOUFFRANCE — L'EFFORT DE LA TRAGÉDIE POUR JUSTIFIER LES PASSIONS A L'AIDE DE CRAINTE ET DE PITIÉ — LA SYMPATHIE DU SPECTATEUR DIFFÉRENTE SELON LES DIVERSES CONCEPTIONS DU MONDE

Le héros esthétique est grand par sa victoire, le héros religieux par la souffrance. Car il est bien vrai que le héros tragique souffre aussi, mais de telle façon qu'extérieurement il vainc en même temps. C'est cela qui édifie le spectateur, tandis qu'il a des pleurs pour le mourant.

Si le *quidam* de l'expérience avait dû être une espèce de héros esthétique, il aurait dû rester dans le démoniaque (vers le mal) et cela était aussi possible ; car l'esthétique n'est pas tellement physique qu'elle tienne particulièrement compte de l'effusion de sang et du nombre des assassinés pour décider ensuite si quelqu'un est un héros. Elle tient surtout compte de la passion, mais sans s'affranchir des apparences elle n'est pas capable de serrer de près la détermination purement qualitative réservée au religieux, où un liard vaut autant que des royaumes et des pays. Si donc il avait dû être un héros, il aurait dû agir en vertu de cette considération : je vois que l'idée de mon existence fait naufrage sur cette jeune fille, *ergo* elle doit disparaître, sur sa perte passe ma route vers un grand but. Il n'est pas non plus difficile d'établir pour lui quelque idée excellente à réaliser. Il faudrait alors le voir atteindre le but et ensuite voir l'ordre cosmique se charger de sa rétribution. Il devrait avant tout, du point de vue égoïste, être sûr de lui-même, et ce qu'on verrait, ce serait son intrépidité et comment il deviendrait surnaturel, non pas en faisant des sacrifices comme le religieux, mais en exigeant comme le démoniaque orienté vers le mal. Mais avant tout il ne devrait pas, comme dans l'expérience, considérer juste au contraire que la chose principale pour lui est de souffrir plus qu'elle et être sûr de ce qu'il désire, c'est-à-dire que la démarche elle-même n'ait pour résultat la perte de la jeune fille,

mais la sienne propre. La *quaedam* [la jeune fille] se trouve essentiellement à l'intérieur de l'esthétique. L'exceptionnel, qui constitue une héroïne esthétique, serait ici d'avoir assez d'idéalité en soi-même pour persister dans l'inclination amoureuse et d'être rehaussée à quelque chose d'extraordinaire et cette force qui conserva l'inclination amoureuse, et de devenir ainsi elle-même sa Némesis. Une jeune fille d'une telle valeur ne pouvait pas convenir à l'expérience, où il s'agit surtout de jeter une lumière sur l'homme, et où la synthèse du comique et du tragique doit être la loi qui régit la conception. C'est pourquoi j'ai choisi une jeune fille d'une espèce plus générale. La nature sympathisante du jeune homme doit être mise en lumière de tous les côtés, et c'est pourquoi je devais avoir un type féminin qui puisse le rendre aussi dialectique que possible et aussi lui infliger la peine de la voir, comme il le dit, rompre avec l'idée et, si elle le fait — même si ce n'était que *sine ira et studio* [Tacite, *Annales*, I, 1 : sans colère et sans partialité] et sans rien perdre de son amabilité féminine, — trouver un nouveau partenaire au bal de la vie ; car, si on ne peut pas en obtenir un, on en prend un autre, sans se laisser gêner par des complications d'idées et, en raison de cela, précisément de manière aimable. Tout le monde aurait pu le lui dire d'avance, mais cela ne lui sert à rien. Comme c'est le cas pour toute jeune fille, elle a naturellement eu la possibilité de devenir quelque chose de grand, et il y a des moments dans leurs rapports où je m'attendais à pouvoir m'incliner devant elle ; car moi qui suis un observateur, et ainsi *poetice et eleganter* un gardien surveillant, j'ai beaucoup de plaisir à m'incliner, et je n'ai jamais envié à Napoléon sa grandeur, mais j'ai bien envié aux deux chambellans qui lui ouvrirent la porte le bonheur d'être l'un ou l'autre, celui qui en ouvrant en hâte la porte à deux battants s'inclinait profondément et annonçait : l'empereur ! Cela ne se laissait pas faire à cause de leurs rapports, et ce sont ceux-ci qui me donnent ma satisfaction dialectique. Mon intérêt ne se porte pas sur la façon dont chacun d'eux est arrivé à commencer son destin. Car, dans ce cas, je serais immédiatement influencé par la passion du *quidam* de l'expérience, et l'équilibre disparaîtrait. Aussitôt que j'y mets de la passion et que je les considère, chacun séparément et leurs destins, je dois dire de *lui* qu'il est celui qui aura le plus à souffrir. Il a commencé et, en commençant, il l'a offensée puisqu'il n'a pas compris les particularités spécifiques d'une existence féminine ; il a commencé, et c'est pourquoi sa souffrance est méritée. Au sujet d'elle, je devrais dire qu'elle est celle à qui l'existence dans l'expérience fait le plus de tort, que par le fait de s'être liée à lui, elle se met toujours en une fausse lumière dès l'instant qu'à l'aide de la tromperie il l'empêche de manifester la sympathie qui peut-être se trouve en elle. Qu'elle fasse ce qu'elle veut, même en choisissant de

lui rester fidèle, une lumière comique tombe sur elle, parce que lui existe dans la tromperie. Il sent très bien ce tort envers elle, et pourtant, de son point de vue, il agit dans une passion sympathisante, et c'est un des ressorts de sa souffrance que de faire, de son point de vue, tout son possible et, néanmoins, ce qu'il y a de plus absurde, parce qu'ils n'ont pas un point de vue commun, qu'il ne forme pas avec elle des angles adjacents. Ni de son point de vue à lui, ni de son point de vue à elle, ce n'est donnant donnant : amabilité féminine, charme et — existence spirituelle en vertu de la dialectique. Ses efforts les plus désespérés ne servent à rien, ne suppléent pas à la disparité, car l'amabilité féminine a des exigences qui demandent précisément ce qui lui manque. C'est là que se trouve sa souffrance. D'autre part, c'est le contraire qui a de la valeur, c'est-à-dire qu'une existence spirituelle en vertu de la dialectique par rapport à l'amabilité féminine doit poser la question comme un mathématicien : qu'est-ce que cela prouve ? Mais il ne le fait pas, car il ne se trouve pas dans l'équilibre spirituel mais dans la passion, et c'est pourquoi il s'intéresse au premier cas et y choisit sa souffrance.

Il aura assez de souffrances, mais en ce qui concerne la souffrance, l'esthétique, en raison des apparences dans lesquelles il se trouve, a ses idées à elle. L'esthétique a parfaitement raison de dire que la souffrance n'a aucune importance et ne présente aucun intérêt, si ce n'est lorsqu'elle se rapporte à l'idée. Il s'agit là d'une vérité incontestable, et c'est pourquoi il est tout à fait juste que l'esthétique se désintéresse de souffrances telles que le mal aux dents et la goutte. Mais quand l'esthétique doit s'expliquer de plus près sur la question de savoir ce que cela veut dire que de se rapporter à l'idée, ce qui a été dit plus haut au § V doit encore une fois devenir manifeste, c'est-à-dire que ce n'est qu'un rapport immédiat qui intéresse l'esthétique, en d'autres termes, que la souffrance doit être due à des causes extérieures, être visible, et non pas se trouver dans l'individu lui-même. Une considération, excellemment développée par des esthéticiens habiles, qui est peu à peu devenue bien commun même pour les folliculaires les plus médiocres, est que toute souffrance ne présente pas un intérêt esthétique, — une maladie par exemple n'en a pas.

Ceci est parfaitement correct, et le résultat de méditations de cette nature est que le héros esthétique, remarquable par son différend quantitatif, doit posséder en lui-même les conditions nécessaires pour vaincre, être sain, avoir des forces, etc. ; alors les difficultés viennent du dehors. Je me souviens d'une petite polémique qui eut lieu à ce sujet en Allemagne [polémique entre L. Börne et « *Tübinger Litteraturblatt* » à l'occasion de la tragédie « *Das Bild* » (L'image) de E. v. Houwald ; voir Börne, *Gesammelte Schriften*,

II, p. 132 et p. 161 au sujet d'« *Œdipe à Colone* » de Sophocle], dans laquelle l'une des parties s'en rapporta aux Grecs et à l'esthétique grecque contre un drame dans lequel on s'était servi de la cécité comme d'une espèce de motif tragique. L'autre partie répondit en s'en rapportant à l'*Œdipe* de Sophocle. Il aurait peut-être mieux fait de se rapporter à Philoctète qui, en un sens, est une exception du concept esthétique général, mais de telle façon que l'exception ne peut nullement renverser ce concept mais plutôt tomber elle-même.

Ceci est donc chose acquise dans l'esthétique. En quittant maintenant l'esthétique, j'ôte les apparences et je répète le vrai principe : seule la souffrance en rapport avec l'idée présente de l'intérêt. Cela restera vrai de toute éternité ; si un rapport avec l'idée ne devient pas apparent dans la souffrance, celle-ci doit être dédaignée sur le terrain esthétique et condamnée sur le terrain religieux. Mais puisque enfin le religieux n'est dialectique que qualitativement et qu'il est commensurable avec tout, et commensurable à un égal degré avec tout, toutes les souffrances peuvent *eo ipso* acquérir de l'intérêt, précisément parce qu'elles peuvent toutes acquérir un rapport avec l'idée.

On a beaucoup raconté que la poésie réconcilie avec la vie ; on devrait plutôt dire qu'elle vous soulève contre elle ; car dans sa qualification des hommes elle est injuste envers eux, elle ne peut se servir que de l'élite, et en cela elle n'est que médiocrement conciliante. Prenons le cas de la maladie. L'esthétique répond fièrement, et tout à fait avec logique : on ne peut pas s'en servir, la poésie ne doit pas être un hôpital. C'est juste, il ne peut pas en être autrement, et s'occuper esthétiquement de telles choses sera du bousillage. Si on n'a pas alors le religieux, on est dans l'embarras. L'esthétique atteint à la fin son apogée dans le principe concernant la maladie que Fr. Schlegel [*Lucinde*, p. 20] a exprimé par les mots : *nur die Gesundheit ist liebenswürdig* [en allemand dans le texte : seule la santé est aimable]. Et quand il s'agit de la misère (dans le cas où la poésie est contrainte à répondre aux hommes qui, toutefois, en insistant, commettent une erreur — j'y reviendrai d'ailleurs), la poésie doit, afin de ne pas se dépraver en pleurnicherie et en drames *weinerliche* [en allemand dans le texte : larmoyants] décréter : seule la richesse est aimable, ceci étant une *conditio sine qua non* pour que je puisse me servir des personnages ; peut-être pourrais-je en faire une idylle, mais là non plus il ne s'agit pas de misère.

Il est bien vrai que la poésie, accueillante et affectueuse comme elle est, invite tout le monde à se perdre en elle et ainsi à se réconcilier, mais elle pose tout de même la différence, puisqu'elle ne s'occupe que des souffrances favorisées et qu'elle exige donc de celui qui a été éprouvé dans les souffrances non privilégiées de la vie plus

de force pour se perdre en elle. Et ici, déjà, la poésie s'est sapée elle-même, car on ne peut tout de même pas nier que celui qui, malgré la contrainte non privilégiée de la vie, peut se perdre dans la poésie, est plus grand que celui qui fait la même chose mais qui ne souffre pas autant, et pourtant, la poésie doit dire que, bien qu'il soit plus grand, elle ne peut pas trouver en lui l'objet de sa conception.

Aussitôt qu'on quitte la poésie qui, comme puissance amicale d'origine divine, loin de vouloir offenser personne, fait de son mieux pour réconcilier, aussitôt que je transfère le principe esthétique des domaines clos de la poésie dans la réalité, un principe tel que par exemple celui que seule la santé est aimable, est tout à fait un principe d'homme méprisable. Un tel homme est méprisable parce qu'il ne connaît pas la sympathie et parce que dans son égoïsme il est lâche.

Lorsque dans cette misère ce qu'on a appris de la poésie ne vous réconcilie pas avec la réalité, le religieux se fait valoir et dit : toute souffrance est commensurable avec l'idée, et aussitôt que le rapport avec l'idée existe, elle présente un intérêt, autrement elle est condamnable, et c'est la faute même de celui qui souffre. Qu'on souffre parce qu'on n'arrive pas à réaliser ses grands projets ou parce qu'on est bossu, cela ne change absolument rien à l'affaire ; qu'on souffre d'avoir été trompé par un amour perfide ou d'avoir une difformité tellement malheureuse que même le meilleur des hommes ne peut s'empêcher de rire en la regardant et que personne n'aurait l'idée, dans ces conditions, de tomber amoureux de vous, tout cela ne change absolument rien à l'affaire.

C'est ainsi qu'en faisant mes expériences j'ai compris le religieux. Mais quel est ce rapport avec l'idée dont il peut être question ? Naturellement un rapport divin. La souffrance se trouve dans l'individu lui-même, qui n'est pas un héros esthétique, et son rapport est un rapport avec Dieu. Pourtant, il faut résister, car autrement le religieux devient si fougueux qu'il ira directement à l'extrémité opposée et dira : « les boiteux, les estropiés, les pauvres, voilà mes héros, et non pas les privilégiés » [Évangile selon St. Matthieu, XI, 5], ce qui serait dur de la part du religieux, lui qui pourtant est la charité même.

Que du point de vue religieux il en soit ainsi pour la souffrance, je le sais parce que je suis à même de présenter deux témoins qui disent la même chose. Feuerbach, qui préconise le principe de la santé, dit que l'existence religieuse (plutôt l'existence chrétienne) est une histoire de souffrance constante, et il vous prie de ne considérer que la vie de Pascal, cela suffit. [Feuerbach, *Das Wesen des Christenthums*, Leipzig, 1843, p. 91 : « La religion chrétienne est la religion de la souffrance. » ; *ibid.*, p. 425, citant la « *Vie de B.*

Pascal », écrite par madame Périer, sa sœur, dans « *Les Pensées de Pascal* », Paris, 1847, p. 40 : « La maladie est l'état naturel des chrétiens. »] Pascal dit exactement la même chose : la souffrance est l'état naturel du chrétien (de même que la santé est celui de l'homme sensuel), et il fut un chrétien et parla d'après son expérience chrétienne.

De même que les productions esthétiques, « Un martyrologe » aussi a un rapport avec le lecteur. (Seulement il faut qu'on fasse attention aux difficultés dialectiques qui ont été signalées dans le § 3 et mises en évidence sous la forme de « l'Expérience ».) Voici ce que dit Aristote, le chef de famille, au sujet du rapport de la tragédie avec les spectateurs : δι' ελεου και φοβου περσάνουσα την των τοιουτων πηματων καδαςσιν [Aristote, *Poétique*, chap. 6 : « par pitié et crainte opérant la purification de tels états d'âme » — le sens des derniers mots a été vivement contesté]. De même que dans ce qui précède j'ai conservé le principe du religieux en ôtant les apparences de l'esthétique, de même ces mots peuvent aussi être maintenus, mais il faut les comprendre de plus près. L'idée d'Aristote est assez claire. L'émotivité est présumée chez le spectateur, et la tragédie lui vient en aide en provoquant φόβος et ελεος, mais, d'autre part, elle ôte l'égoïsme chez le spectateur ainsi affecté, de sorte qu'il se perd dans la souffrance du héros en s'oubliant lui-même en lui. Sans la crainte et la pitié il reste comme un pataud dans le théâtre, mais s'il ne fait naître qu'une crainte égoïste en lui, alors il y reste comme un spectateur indigne.

Cela n'est pas difficile à comprendre, mais là déjà il a bien été légèrement indiqué que la crainte et la pitié doivent être d'une nature spéciale, et que ce n'est pas tous ceux qui craignent et qui sont compatissants qui de ce fait savent voir une tragédie. L'homme purement sensuel ne craint pas du tout ce qui préoccupe le poète, il ne ressent donc ni crainte ni pitié. Qu'il regarde un homme monter au château de Rosenborg [château royal et musée au centre de Copenhague où un acrobate avait fait cette prouesse] sur une corde tendue, il aura de la crainte, et il a pitié de quelqu'un qui doit être exécuté. Le spectateur de la tragédie doit donc avoir des yeux pour l'idée, il verra ce qu'il y a de poétique et sa crainte et sa pitié seront purifiées de tous les éléments de bas égoïsme.

Mais le religieux de son côté a une autre notion de ce qui provoque la crainte, et sa pitié se trouve par conséquent ailleurs. L'esthéticien ne s'intéresse pas à la maladie ni à la misère, il ne ressent aucune sympathie pour ces souffrances, il ne s'associe pas à elles, ou comme le dit Börne quelque part [Börne, *Gesammelte Schriften*, II, p. 144 : « *Was kümmert uns ein Jammer, der durch Blindheit veranlasst wird ! Wir haben unsere guten Augen, wir sehen umher, uns kann so etwas nicht erreichen* » — Pourquoi s'inquiéter d'une misère

causée par la cécité ! Nos yeux sont bons, nous regardons de côté et d'autre, ces choses-là ne peuvent pas nous atteindre.] : « je me sens sain et il ne me plaît pas d'écouter ». Les médicaments, ceux de la poésie comme ceux de la religion, n'existent que pour les malades, parce que ces choses n'agissent que par la crainte et la pitié [Évangile selon St. Matthieu, IX, 12 : « Ce ne sont pas les bien-portants qui ont besoin de médecin, mais les malades. »]. Börne n'aurait pas dû dire les derniers mots ; car là déjà l'esthétique est déterminée par rapport à la réalité, et c'est de l'étroitesse d'esprit ou de l'obstination que de n'en vouloir rien savoir. Il est exact que lorsque l'esthétique est maintenue dans sa pure idéalité, on n'ait rien à faire avec ces choses-là, et le poète n'offense personne. C'est pourquoi le religieux a tort de se fâcher contre la poésie, car celle-ci est et reste aimable. C'est autre chose en ce qui concerne le spectateur s'il sait que ces choses-là existent. C'est naturellement de la stupidité ou de l'obstination lâche que de ne pas vouloir savoir que la misère et la maladie existent parce qu'on est bien portant soi-même ; car même si le poète ne le dit pas, tous ceux qui ont eu deux pensées saines au sujet de l'existence savent pourtant qu'à l'instant d'après ils peuvent se trouver dans ce cas. Le spectateur n'a pas tort de vouloir se perdre dans la poésie, car c'est un plaisir qui sera récompensé, mais le spectateur ne doit pas confondre le théâtre avec la réalité, ni lui-même avec un spectateur qui n'est rien d'autre qu'un spectateur à une comédie.

C'est alors à nouveau dans le religieux que la justification de ces passions doit être réalisée par la crainte et la pitié. Mais la crainte est devenue autre et la pitié donc aussi. Le poète ne veut pas que le spectateur ait de la crainte de ce que craint l'homme inculte, et il lui apprend à craindre le destin et à avoir pitié de celui qui souffre à cause du destin, mais l'objet doit être grand et quantitativement évident.

L'homme religieux commence ailleurs, il veut apprendre au spectateur à ne pas craindre le destin, à ne pas perdre son temps à s'apitoyer sur celui que le destin laisse tomber. Toutes les choses de ce genre ont une importance moindre pour lui, et c'est pourquoi, contrairement à l'esthéticien, il estime que tout le monde, les grands et les petits, est également exposé aux coups du sort. Mais il dit alors : « Ce que tu dois craindre c'est la faute, et tu dois avoir pitié de celui qui tombe ainsi, car c'est là seulement qu'est le danger. Toutefois, ta pitié ne doit pas s'égarer de telle façon qu'en pensant aux autres tu t'oublies toi-même. » Il veut apprendre à l'auditeur à être affligé, exactement comme lorsque le chantre, ce modeste serviteur, qui par son émotion a l'air d'un pontife fièrement humble et très révérend, dit sur commande : « Affligeons-nous de nos péchés » [prière du bedeau dans l'église protestante avant le service :

« pour que par le sermon je puisse apprendre à m'affliger de mes péchés »], ce que le chantre n'ose évidemment pas dire à ses révérends supérieurs, les maîtres de conférences en chaire. La crainte et la pitié doivent être suscitées par le mode d'exposition, ces passions aussi doivent être purifiées de l'égoïsme, mais non pas en se perdant dans la contemplation, mais en trouvant en soi-même un rapport divin. « Car c'est de l'égoïsme », dit le poète, « de ne pouvoir oublier les coups du destin tels qu'ils vous ont frappé en regardant le héros tragique ; c'est de l'égoïsme si, en voyant un héros, tu deviens un poltron qui rentre chez lui angoissé. » — « Mais s'attarder sur sa propre faute », dit le religieux, « être angoissé par sa faute n'est pas de l'égoïsme, car c'est précisément par cela qu'on se trouve en rapport avec Dieu ! » Pour l'être religieux la crainte et la pitié sont autres choses et ne seront pas purifiées par le fait de se tourner vers le dehors, mais par le fait de se tourner vers le dedans. La guérison esthétique consiste en ce que l'individu, en se livrant au vertige esthétique, disparaît pour lui-même comme un atome, comme un grain de poussière, qui est compris dans le marché, compris dans ce qui est le lot commun de tout le monde, de l'humanité, disparaît comme une consonance infiniment légère dans l'harmonie de la sphère de l'existence. La guérison religieuse, par contre, consiste à transformer le monde et des siècles et des générations et des millions de contemporains en quelque chose d'imperceptible, à transformer la joie et les acclamations et l'honneur esthétique du héros en une distraction troublante, et à transformer le fait accompli en une illusion fantasmagorique, de sorte que la seule chose qui restera est l'individu lui-même, cet individu particulier qui dans son rapport avec Dieu est placé sous la détermination : coupable — non coupable.

D'après ce dont j'ai pu me convaincre en faisant mes expériences, il en est ainsi pour l'être religieux ; je ne le vois pas ainsi, car dans le rapport entre l'esthétique et le religieux je vois encore la synthèse du comique et du tragique, ainsi que la constituent ceux-ci réunis. C'est ainsi aussi que dans la misère je vois le tragique en ce qu'un esprit immortel doit souffrir, et le comique en ce qu'il ne s'agit que de deux marks. Je ne vais pas plus loin que la synthèse du comique et du tragique dans l'équilibre de l'esprit. Je crois pouvoir supposer que si j'allais plus loin et si j'abordais le religieux, je me heurterais à la difficulté d'un doute sur ma culpabilité, et c'est pourquoi je m'en abstiens. Je ne suis pas un homme scandalisé, loin de là, mais je ne suis pas non plus religieux. Le religieux m'intéresse en tant que phénomène, et c'est le phénomène qui m'intéresse le plus. C'est pourquoi ce n'est pas à cause des autres, mais à cause de moi-même que je souffre de voir le sentiment religieux disparaître, car je désire avoir de la matière pour mes observations. Je n'hésite pas à le dire et

le temps ne m'en manque pas non plus, car un observateur dispose d'assez de temps. Un homme religieux n'en est pas là. Quand il parle, ce n'est qu'un monologue ; s'intéressant exclusivement à lui-même, il parle à haute voix, et on dit qu'il prêche ; s'il y a des gens qui écoutent, il ne sait rien de son rapport avec eux, sauf qu'ils ne lui doivent rien, car ce qu'il doit obtenir est de se sauver lui-même. Un tel monologue très solennel, qui est un témoignage chrétien quand par l'émotion de ses paroles le monologue remue celui qui parle, celui qui témoigne, parce qu'il parle de lui-même, est appelé un sermon. Les aperçus relatifs à l'histoire universelle, les résultats relatifs aux systèmes, les gesticulations et l'épongeage de la sueur, l'ampleur de la voix et la force mise dans les coups de poing, ainsi que l'application réfléchie de toutes ces choses dans le but de faire quelque chose d'utile, sont des réminiscences esthétiques qui ne savent même pas appuyer sur la crainte et la pitié avec la précision d'un Aristote. Car les aperçus relatifs à l'histoire universelle, pas plus que les résultats obtenus par les systèmes, ne provoquent la crainte, et l'ampleur de la voix ne secoue pas l'âme mais fait tout au plus vibrer le tympan, et l'essuyage de la sueur ne provoque qu'une pitié physique pour celui qui est en sueur. Un orateur religieux qui, tout en étant ému intérieurement, ne parle pas de lui-même mais d'ailleurs de n'importe quoi, — qu'il se rappelle Geert Westphaler [Holberg, « *Le barbier très loquace* »]. Geert savait précisément parler de n'importe quoi, il savait beaucoup de choses et était très susceptible de se perfectionner, de sorte qu'il aurait peut-être à la fin réussi à tout savoir, mais il y avait une chose qu'il n'apprit pas : c'est qu'il était un bavard. Toutefois, Geert est innocent, car il ne se faisait pas passer pour un orateur religieux.

L'orateur religieux qui purifie les passions par la crainte et la pitié n'est pas assez prodigieux pour écarter les nuages au cours de son discours, afin de montrer le ciel ouvert, le jour du jugement dernier tout proche, l'enfer à l'arrière-plan et lui-même triomphant avec les élus ; il fait ce qui est plus simple, plus candide, il fait le modeste tour de force qui, dit-on, est très facile : il laisse le ciel fermé, et il ne pense pas dans la crainte et le tremblement être lui-même prêt, il incline la tête, pendant que le jugement du discours plane au-dessus des pensées et des âmes. Il ne fait pas ces choses prodigieuses qui lui permettraient à sa prochaine apparition d'exiger qu'elle soit saluée par des acclamations, il ne fulmine pas pour que la communauté reste éveillée et soit sauvée par son discours ; il fait ce qui est plus simple, plus candide, il fait le modeste tour de force qui, dit-on, est si facile : il laisse à Dieu le tonnerre, la puissance et l'honneur, il parle de sorte que, même si tout faisait faux bond, il y aurait tout de même un auditeur qui aurait été sincèrement ému : l'orateur lui-même ; un auditeur qui rentrerait fortifié chez lui : l'orateur

lui-même ; et même si tout faisait faux bond et si personne n'écoutait, il y aurait tout de même un assistant qui souhaiterait quitter les complications difficiles de la vie pour atteindre l'instant édifiant du discours : l'orateur lui-même. Il ne se décharge pas avec générosité de sa surabondance de paroles et de connaissances, mais il est avare des fruits de l'édification ; il fait attention de très près à ce que ses exhortations le lient lui-même avant d'atteindre les autres, à ce que la consolation et la vérité ne le quittent pas lui-même — afin de pouvoir être communiquées aux autres avec d'autant plus de prodigalité. Si par conséquent, dit l'homme religieux, tu le vois perdu dans un lieu retiré, abandonné par tout le monde et sûr de ne rien pouvoir faire d'utile en parlant, si tu l'y vois, tu le trouveras aussi ému que jamais, et si tu as entendu son discours, tu le trouveras puissant comme toujours, loyal, sans calcul, sans acquittement affairé, et tu comprendras qu'il y a un être qu'il doit édifier : l'orateur lui-même. Il ne se lassera pas de parler. Car les avocats et les orateurs qui ont des visées temporelles, ou qui se donnent une importance temporelle par rapport à des visées éternelles se lassent si on ne peut pas compter sur les doigts ce qu'ils font d'utile, si l'existence ne les trompe pas par ruse en leur donnant l'illusion qu'ils sont utiles ; mais l'orateur religieux a toujours lui-même pour visée principale.

D'après ce dont je me suis convaincu en faisant mes expériences, c'est ainsi que le religieux contribuera à l'épuration des passions en passant par la crainte et la pitié. Toute autre manière d'opérer jette le trouble en entraînant des catégories demi-esthétiques : en rendant l'orateur esthétiquement important et en aidant l'auditeur à disparaître peu à peu et à se perdre esthétiquement dans quelque chose d'ordinaire.

APPENDICE

LES SOUFFRANCES QU'ON SE CRÉE SOI-MÊME TOURMENTS VOLONTAIRES

Du point de vue esthétique, tout *Heantontimoroumenos* [Térence, « Le bourreau de soi-même »] est comique. A cet égard les différents siècles engendrent des types différents. Notre époque n'est pas la pire, car on a l'impression que toute notre génération se torture le cerveau par l'idée fixe qu'elle est toute désignée pour faire des choses extraordinaires, qu'à tout moment une députation du conseil des dieux peut arriver la chercher pour lui faire prendre place parmi eux, car il est bien sûr que, étant familière avec l'idée de voir en tout l'avenir de l'humanité une tâche dont elle doit s'occuper, c'est comme si elle devait, telle un Hermann von Bremenfeldt [Holberg, *Le Ferblantier politique*, acte II, scène I : « Je

soufflerai quelque chose à l'oreille de l'électeur de Mayence dont il me remerciera. »], se mettre en marche pour aller souffler à l'oreille de Dieu ce qu'il y a de plus judicieux à faire. Et combien ne fut-il pas regrettable qu'Hermann von Bremenfeldt n'ait pas eu l'occasion de parler à l'électeur de Saxe ! En plus de cela, cette génération, comme tous ceux qui souffrent d'idées fixes, a une forte tendance à voir partout de l'espionnage, de la persécution, et de même que les gens rhumatisants s'aperçoivent d'un courant d'air, elle sent partout de la contrainte, un abus de puissance, et elle sait de manière satisfaisante expliquer les faibles manifestations vitales de l'esprit social, non de ce chef que sa force n'est que symptomatique et illusoire, mais par ce fait qu'elle est matée par les gouvernements, à peu près comme lorsque la mouche du coche [allusion à une comédie de L. Holberg] explique qu'elle n'arrive à rien faire pendant la journée, non parce qu'elle est affairée, mais en raison des multiples affaires qui s'abattent sur elle. Toutefois, en voilà assez.

Précisément parce qu'il est esthétiquement correct que tous les tourments volontaires soient comiques, on fait psychologiquement bien dans les circonstances ordinaires de la vie de sonder les dispositions comiques avant de s'occuper des tourments volontaires d'une autre manière. On ne réussit évidemment pas tout de suite à faire rire un malade de son idée fixe, mais par des analogies on s'approche de plus en plus de lui. S'il rit avec facilité et aisance des analogies, il est possible que par un *coup de main* [en français dans le texte] on puisse le prendre au dépourvu. Toutefois, ceci ne peut être fait que dans la pratique, mais dans la pratique il n'y a précisément rien de plus ridicule que de voir des catégories religieuses employées avec une gravité profonde et stupide au lieu de les employer avec humour et plaisanterie. — Le *quidam* de l'expérience, sans le savoir, s'est très correctement conduit.

Avec une passion énorme il conçoit le projet de faire, aux yeux de la jeune fille, une bouffonnerie de tout son amour. Ce dont je dois rire, de mon point de vue, est son énorme passion ; à part cela, il a raison. Il n'y a pas toujours danger de mort lorsque quelqu'un crie à l'assassin. Si la *quaedam* de l'expérience avait été tragiquement souffrante, elle ne lui aurait pas donné l'occasion de la tromper. Elle se serait recueillie intérieurement et se serait effacée. Ce sont toujours là les phénomènes dangereux. Au lieu de cela, elle en est arrivée exactement à l'extrémité opposée, c'est-à-dire à lâcher, autant qu'elle le pouvait, de grands mots, à se travailler l'esprit pour être une amoureuse on ne peut plus malheureuse. Mais cela montre précisément qu'une exécution comique est tout indiquée ; car une telle amoureuse se tait. Elle n'aurait pas non plus agi ainsi si elle avait été maintenue dans les catégories religieuses ; elle aurait craint pour elle-même et, par conséquent, craint surtout la responsabilité

qu'elle pouvait encourir en lui rendant l'affaire aussi difficile que possible, et pas même grâce à sa personnalité, mais par un faux érotique ayant recours à l'éthique et au devoir. — Le *quidam* de l'expérience aurait été un tout autre homme si, dans son équilibre spirituel, il avait compris ce qu'il faisait. Mais sa passion inquiète le rend tragique dans l'emploi de la tromperie, et c'est précisément parce qu'il agit correctement que je vois la synthèse du comique et du tragique, mais s'il agit correctement, ce n'est pas, comme il le pense, parce que dans son exaltation pleine de sympathie pour elle il aurait la force nécessaire pour lui arracher une véritable inclination amoureuse. Non, mais à l'origine de la victoire qu'il gagne sur sa témérité tragique se trouve le fait que l'inclination amoureuse de la jeune fille ne vaut pas grand chose, et c'est précisément ce fait qui est comique.

Il est facile de voir pourquoi l'esthétique, avec une entière logique, aborde les tourments volontaires de manière comique, et c'est précisément parce que c'est logique. L'esthétique maintient les héros dans leur état incorrompu en s'appuyant sur le rapport immédiat entre la force et la souffrance (intérieurement — du dehors). Elle considère donc tout mouvement vers l'intérieur comme une désertion, et puisqu'elle ne peut pas permettre au déserteur de faire feu, elle le rend ridicule.

Je quitte maintenant l'esthétique et passe au religieux. En faisant mon expérience, je mets simplement les catégories en mouvement, afin de voir à mon aise ce qu'elles exigent et sans me soucier de savoir si d'autres l'ont fait ou ont pu le faire, si Pierre s'en abstint parce qu'il était trop faible, Paul parce qu'il était trop intelligent, Mathias parce qu'il voyait les autres s'en abstenir et qu'il pouvait, par conséquent, lui aussi s'en abstenir et, tout en s'en abstenant, être aimé et estimé, car il ne voulait pas être meilleur que les autres : bref, sans tenir compte de cette sagesse offrant toute garantie voulue que, si un mouton va boire, l'autre le fait aussi, que ce que fait un bête, l'autre le fait aussi.

L'élément religieux ne se trouve pas dans un rapport immédiat entre la force et la souffrance, mais dans la nature intime quand celle-ci se rapporte à *elle-même*. Le fait que « elle-même » est souligné ici suffit toujours à montrer que les tourments volontaires seront à considérer autrement, mais, selon l'homme religieux, pas suffisamment pour justifier que des individus, dont toute l'existence se trouve dans l'esthétique, fassent du bousillage, ni que des orateurs religieux, malgré toutes leurs façons de parler et leurs prestations, n'aient pas de catégories pures.

Si du point de vue esthétique les tourments volontaires sont comiques, ils sont, du point de vue religieux, condamnables. On n'atteint pas une guérison religieuse par le rire, mais par le repentir :

en reconnaissant que les tourments volontaires sont un péché comme les autres péchés.

Mais, tandis que l'esthétique, justement parce qu'il n'a rien à faire avec la nature intime de l'être, se débarrasse tout simplement des tourments volontaires comme comiques, le religieux ne peut pas faire de même. La crainte de l'individu religieux est bien précisément crainte de soi-même ; la guérison religieuse consiste avant tout à exciter cette crainte, et on voit aisément que c'est là que l'affaire se complique. Mais comment l'individu en arrive-t-il à se craindre lui-même si ce n'est en découvrant en lui-même le danger auquel il est exposé ? Un sentiment religieux malin, il est vrai, procède autrement. Il dit : « On ne doit pas soi-même faire venir les dangers, notre Seigneur saura bien les envoyer quand ce sera nécessaire. » Cela se laisse bien dire, mais il ne faudrait pas dire amen, un point c'est tout, car cette façon de parler est équivoque. Malgré l'expression religieuse de « notre Seigneur », à la place de laquelle quelqu'un, afin de prier d'une manière encore plus religieuse (comme si le religieux se trouvait dans certains mots et tournures de langage) dirait peut-être : « notre Sauveur », les catégories sont pourtant à demi esthétiques. Bien que cette façon de parler soit religieuse, l'individu n'est vu qu'en un rapport extérieur avec Dieu, non pas en un rapport intime avec lui-même. C'est à peu près comme si on disait : notre Seigneur peut bien exposer ta maison au danger et à la misère, car il peut t'ôter ta fortune, ta bien-aimée, tes enfants, et il le fera sûrement si cela t'est utile — *ergo*, puisqu'il ne l'a pas fait, il n'y a aucun danger. Il s'agit d'une esthétique dorée de faux sentiments religieux. Du point de vue religieux, le suprême danger est de ne pas toujours découvrir qu'on est en danger, même si d'ailleurs on possède de l'argent et la jeune fille la plus belle et des enfants charmants, même si on est le roi du pays ou si on fait partie des gens paisibles qui sont dénués de tous chagrins.

Comme je l'ai dit, c'est une chose qu'on peut dire, mais il ne faut pas dire : amen, un point c'est tout, car c'est une tromperie. Cela se montre aussi lorsqu'on examine le discours de plus près. Il y a donc un homme, un vrai veinard (ce mot convient excellemment à tel discours religieux) qui est protégé et soigné, et qui, sans connaître le danger, est édifié de l'idée que notre Seigneur sûrement... si... Quel heureux esthéticien qui à toute la *Heiterkeit* [sérénité] de l'esthétique peut ajouter un certificat de sécurité religieuse. Chacun possède tout de même d'abord quelque chose qu'on appelle de l'imagination ; notre veinard entend donc parler des souffrances et des misères du monde. Enfin, il est prêt à faire des sacrifices et à en être loué. Mais l'imagination ne s'en contente pas. Elle lui dépeint la souffrance d'horrible façon, et au moment où elle est plus horrible

que jamais, une idée lui vient et une voix lui dit : cela pourrait bien t'arriver à toi aussi. S'il y a en lui du sang chevaleresque, il dira : pourquoi devrais-je en être dispensé plus que les autres ? (Tieck [*Der alte vom Berge, Schriften, XXIV, p. 173* : Balthasar] s'est servi quelque part dans une nouvelle de ce motif, où un jeune homme riche se désole de sa richesse, non pas par spleen, mais par sympathie pour les autres hommes.) Le discours n'en parlait pas du tout et, pourtant, la ligne de démarcation se trouve ici entre l'obstination esthétique, qui veut ignorer que cela existe, et l'élan religieux à travers la souffrance. On ne parlait pas de l'existence d'une telle croisée de chemins, on ne disait pas qu'on ne se rachète pas en payant la taxe des pauvres et en y ajoutant un peu : notre veinard devrait être heureux jusqu'au moment où notre Seigneur, s'il le juge nécessaire, lance le danger. Que fait l'orateur ici ? Il trompe. Au lieu de parvenir à le mettre dans le danger, il l'aide à se dérober à la vie en une fiction religieuse. Toute tentative pour obstruer la réceptivité au danger auquel on est exposé est une conception esthétique déformante, par rapport, non pas à la poésie, mais à l'esthétique dans son rapport avec la réalité : endurcissement.

Si celui qui parle est inspiré surtout par des sentiments religieux, il s'accommode aisément de cette difficulté et arrive à y mêler celui qui écoute. Avec la plaisanterie des sentiments religieux il parle de destin et de vicissitudes : notre heureux veinard prend un peu peur, et celui qui parle ne l'a pas trompé. Alors il est édifié par l'assurance de la foi, et l'orateur religieusement exalté lui crie en même temps qu'à lui-même : un homme religieux est toujours heureux. C'est là la parole la plus fière qui ait été dite dans le monde, à condition bien entendu que personne, personne sur la terre et dans le ciel ne sache mieux que l'homme religieux ce qu'est le danger et ce que c'est que d'être en danger ; mieux que l'homme religieux, dis-je, lui qui sait qu'il est toujours en danger. Celui qui, par conséquent, dit sincèrement qu'il est à la fois en danger et toujours heureux, dit la parole à la fois la plus découragée et la plus généreuse qui ait jamais été prononcée. Et moi qui ne suis qu'un observateur, un surveillant, *poetice et eleganter*, je m'estimerai déjà heureux d'oser m'incliner devant un tel homme, mais afin de parler de moi dans mes catégories, je dirai : même si les dieux m'ont refusé « la chose merveilleuse », ce qui est infiniment supérieur à ce dont je suis capable, ils m'ont en tout cas fait don d'une sagacité exceptionnelle pour juger les hommes, de sorte que je n'ôte pas mon chapeau avant de voir l'homme ou pour saluer celui que je n'ai pas à saluer.

Maint homme a été *immer lustig* [en allemand dans le texte : toujours gai] et, pourtant, se trouve à un niveau tellement bas que même l'esthétique le tient pour comique. Il s'agit donc de ne pas devenir heureux au mauvais endroit ; et où est l'endroit tout

indiqué ? C'est : dans le danger. Être heureux lorsqu'on se trouve sur 70,000 brasses d'eau et séparé par des centaines de lieues de toute aide humaine — oui, cela c'est grand ! Nager sur l'eau peu profonde, en compagnie de gens qui marchent dans l'eau, ce n'est pas cela qu'on appelle le religieux.

A présent il est facile de voir ce qu'il faut entendre, du point de vue religieux, par tourments volontaires. Il s'agit de découvrir par soi-même toute la possibilité du danger et sa réalité de chaque instant (c'est ce que l'esthéticien appellerait tourments volontaires, et l'exposé esthétique, avec sa simili-dorure religieuse, vous en empêcherait), et il s'agit d'être heureux au même instant. Où se trouvent alors les tourments volontaires ? Ils se trouvent à mi-chemin. Ils ne se trouvent pas dans le premier élément, car alors je parle esthétiquement, mais ils se trouvent dans le fait de ne pas pouvoir pénétrer jusqu'au bonheur. Et cela, ce n'est pas comique, dit l'homme religieux, et cela ne sert non plus à provoquer des pleurs esthétiques, car c'est condamnable et il *faut* qu'on pénètre ; celui qui par sa propre faute n'y arrive pas l'a bien mérité, car on n'y trouve pas des pères impitoyables comme ceux des amoureux malheureux dans la tragédie, il n'y est pas question de la suprématie de l'ennemi devant laquelle le héros doit s'incliner dans la tragédie, il n'y est pas question de trahison de la part de celui en qui on avait le plus de confiance, de sorte que l'homme de valeur est pris au piège, il n'y a qu'un seul être qui puisse être traître : vous-même, et, après lui, mais infiniment loin, l'orateur qui veut vous conseiller de renoncer, tandis que la seule chose qu'il ait à faire est de vous aider à atteindre l'abîme où il y a 70,000 brasses d'eau. Et quand cela a eu lieu et qu'il comprend qu'il ne peut pas faire plus, qu'il ne peut aider davantage celle qu'il aimait plus que sa vie (comme on sait le faire dans les fables des comédies), mais seulement, sous l'impression de cette inquiétude, découvrir qu'il a lui-même 140,000 brasses d'eau au-dessous de lui, il peut tout de même faire encore une chose, il peut crier à la bien-aimée : « Si à présent tu n'es pas heureuse, sache alors, sache que c'est ta faute. »

Même si, après avoir relevé ce qui vient d'être exposé ici, beaucoup pensent qu'un tel orateur doit être considéré comme un fléau et que le plus absurde de tout est de le payer parce qu'il vous rend heureux, je ne suis pas de cet avis. Je le payerais avec plaisir, et si je pouvais devenir pareil à lui, j'accepterais paisiblement de l'argent pour un tel service, mais sans l'arrière pensée de le rémunérer ou d'être rémunéré, car l'argent est incommensurable avec un tel enseignement et ne vaut même pas que polémiquement, comme Socrate le faisait, on doive mettre sur lui l'accent en ne voulant pas l'accepter [Platon, *L'Apologie*, 19 e : contrairement aux sophistes Socrate n'accepta pas d'être rémunéré].

Et voici ce que j'ai à dire au sujet des tourments volontaires. Il est extrêmement simple de savoir ce qu'est un être humain, tout le monde le sait, et je vois encore une fois la synthèse du comique et du tragique dans le fait que tout le monde le sait et que l'observateur sait ce qu'est tout le monde.* Car le fait qu'il y a plus qu'un rapport immédiat n'est pas esthétique-comique car le comique se trouve dans l'écart entre une possibilité imaginaire et la réalité. Diedrich Menschenschreck est comique parce que son courage est une possibilité imaginaire, et c'est pourquoi sa réalité est réduite à un vide. Mais cette possibilité pour tout le monde, dont j'ai parlé, n'est pas une possibilité imaginaire, mais une possibilité réelle ; chacun, dit l'homme religieux, peut devenir le plus éminent, parce qu'il lui a été donné des dispositions pour l'être. Il est tragique qu'il ne le sache pas, mais comique parce qu'il l'est tout de même, car il ne peut pas effacer ladite possibilité dont Dieu Lui-même lui a fait don. C'est ainsi que tout le monde sait qu'un être humain est immortel, l'observateur sait ce qu'est tout le monde, et pourtant, tout le monde est et reste bien immortel. Son immortalité à lui n'était donc pas une possibilité imaginaire comme le courage de Diedrich Menschenschreck [Holberg, *Diedrich Menschenschreck*, scène XX : « D. Épouvantail des hommes »] ; et, d'autre part, celui qui, dans toutes les épouvantes de la vie et malgré la ruse de l'époque et de l'habitude, maintient présente en son âme la foi en l'immortalité, ne devient pas plus immortel que n'importe quel autre homme.

Le *quidam* de l'expérience a quelque chose en lui d'un bourreau de soi-même. Son premier mouvement est bon et correct, il se fend, et il n'arrive pas assez vite à rentrer dans le bonheur afin de répéter ensuite ce mouvement encore une fois. Pourtant, le moment dans lequel je l'ai conçu est évidemment aussi sa crise, il est possible que les choses se passeront plus aisément pour lui s'il est assez raisonnable pour regarder toute une vie comme convenant à une

* Bien que d'ordinaire je ne désire pas de manifestations de la part des critiques, je serais enclin à les désirer ici, si, loin de me flatter, elles tendaient à dire la franche vérité : « que ce que j'ai à dire, tout le monde le sait, tout enfant et, infiniment davantage, l'homme cultivé ». Car, si seulement il reste avéré que tout le monde le sait, mon point de vue est régulier, et je me débrouillerai bien avec la synthèse du comique et du tragique. Si quelqu'un ne le savait pas, je devrais perdre l'équilibre à la pensée de pouvoir peut-être lui en fournir les notions préliminaires. C'est précisément ce que les gens cultivés de nos jours disent : tout le monde sait ce qu'est le bien suprême. Ce n'était pas le cas à l'époque du paganisme et du judaïsme, ni pendant dix-sept siècles de chrétienté. Bonne chance ! XIX^e siècle. Tout le monde le sait. Quel progrès depuis les époques où peu de gens seulement le savaient. Est-il possible que l'équilibre exige peut-être d'assumer qu'en revanche il n'y ait absolument personne qui le fasse ?

telle leçon, se résignant à devenir un esprit irrésolu parmi ceux qui en finissent en peu de temps, et un arriéré parmi ceux qui vont infiniment plus loin. — Il n'y a pas de doute que la jeune fille lui prête la main pour l'attirer sur l'eau profonde, et de mon point de vue je dois dire que tous ses rapports avec elle sont des rapports heureux ; car l'homme qui obtient une jeune fille apte précisément à le développer est toujours heureux en amour. Ainsi Socrate était heureux dans son mariage avec Xantippe ; dans toute la Grèce il n'aurait pas pu trouver une femme pareille ; car le vieux grand-maître de l'ironie avait besoin d'une telle femme pour se développer. Si, par conséquent, Xantippe a souvent été blâmée dans ce monde, je crois qu'au contraire elle peut se vanter de ce que le chef de l'ironie, qui dépasse la multitude des humains d'une tête, ne devait à aucun homme autant qu'il devait au ménage de Xantippe, où Socrate disputait *pro summis in ironia honoribus* [pour la suprême dignité dans l'ironie ; Diogène de Laërce, II, 37] et par ces débats gagnait la supériorité et l'équilibre ironiques avec lesquels il vainquit le monde. — C'est ainsi que dans l'expérience la jeune fille lui convient exactement. Elle a assez de charme pour l'émouvoir, mais est aussi assez faible pour abuser de son pouvoir contre lui. C'est la première qualité qui le lie, la dernière qui l'aide à se risquer au dehors sur les profondeurs, mais qui le sauve aussi. Si la jeune fille avait été déterminée plus spirituellement et avait eu moins de charme féminin, si elle avait été très généreuse, si pendant qu'il était en pleine tromperie elle lui avait dit : « Chéri, tu me fais de la peine avec ton manque de foi ; je ne te comprends pas et je ne sais pas si tu es assez léger pour vouloir m'abandonner parce que tu veux courir le monde, ou si tu me caches quelque chose, si peut-être tu es meilleur que tu ne parais, mais n'importe, je comprends que tu dois avoir ta liberté ; je crains pour moi-même si je te ne la donne pas, et pourtant je t'aime trop pour te la refuser. Prends-la donc, sans te faire aucun reproche, sans que nous nous fâchions mutuellement, sans que tu m'en remercies, mais avec la conscience que de mon côté j'ai fait ce que je pouvais faire de mieux. » Si elle avait dit cela, il aurait été anéanti ; il serait rentré sous terre de honte, car avec sa passion il peut supporter tout le mal le mieux du monde quand il se sent le meilleur, mais il ne pourrait pas oublier qu'il est devenu débiteur d'une telle générosité, dont il découvrirait précisément la grandeur grâce à sa clairvoyance démoniaque. Elle aurait eu tort envers lui, car lui aussi, de son point de vue, était bien intentionné. Dans l'expérience il n'est pas humilié par un être humain, mais devant Dieu.

D'ailleurs, celui qui, en faisant ses expériences et en y trouvant du plaisir, désire tenir compte de catégories, sans avoir besoin de cortèges, de contrées, de beaucoup de personnes et « des vaches

aussi », verra combien de nouvelles conceptions sont possibles seulement en modifiant un peu leurs personnalités respectives et en voyant ce qui en serait la conséquence pour elle et pour lui, comment il aurait dû être pour l'anéantir, (si par exemple il l'avait cruellement rendue responsable de sa propre vie et peut-être l'avait effrayée au point qu'elle ne pourrait jamais se consoler) ce qu'il ne peut pas, ou comment tous les deux devraient être faits pour être anéantis tous les deux, (si par exemple il n'avait pas eu de données religieuses et si, désespéré, il avait peut-être, fier comme il l'était, fini en célébrant leur union par un suicide), au lieu d'être tous les deux sauvés comme ils le sont maintenant. Les lecteurs de romans ont naturellement d'autres exigences plus grandes et pensent que ce qu'ils lisent doit être ennuyeux parce qu'il ne s'agit en somme que de deux êtres, et c'est vrai si en même temps il ne s'agit pas des catégories aussi. Quand il en est ainsi, une seule personne déjà suffit pour vous divertir, et 6 trillions 477,378,785 d'êtres humains ne peuvent tout de même pas vous intéresser plus que celui-là. Un lecteur de romans ne se remue naturellement que lorsque quelque chose se passe, — en regardant par exemple ce qu'on appelle une bagarre. Mais supposez que dans cette bagarre il ne s'agisse de rien, malgré tout, il ne se passe donc rien.

§ 6.

LA SAGESSE SUPRÊME EST DE NE SE REPENTIR DE RIEN — LA RÉMISSION DES PÉCHÉS

A des principes négatifs comme par exemple : ne rien admirer, ne s'attendre à rien, etc., est accouplé le principe négatif : ne se repentir de rien ou, si on le préfère, une autre expression qui peut-être produit un effet éthiquement moins troublant : ne rien regretter. Le secret de cette sagesse est au fond qu'on a fardé un principe esthétique et qu'on lui a donné l'aspect d'un principe éthique. Si d'un point de vue éthique on l'entend esthétiquement, il est tout à fait vrai, car l'esprit libre ne doit précisément pas faire cas de l'extension de l'esthétique au point de regretter quelque chose. C'est ainsi qu'on dit à juste titre de quelqu'un qui est devenu pauvre ne rien regretter est la sagesse suprême, ce qui veut dire : agir en vertu de l'éthique. Le principe signifie donc : démolir constamment derrière vous le pont du passé afin de pouvoir constamment agir dans l'instant. Si après mûre réflexion tu as conçu un projet et que le résultat semble montrer que ton projet est mauvais, alors il s'agit de ne rien regretter mais d'agir en vertu de l'éthique. Il est indéniable qu'on perd beaucoup de temps dans ce monde par un tel regard en arrière, et à ce titre le principe peut être digne de louanges.

Mais si le projet n'avait pas été fait après mûre réflexion, s'il était frauduleux, eh bien, après ? S'agit-il alors aussi de ne se repentir de rien afin de ne pas être retardé ? Cela dépend du genre de retard qu'il y a lieu de craindre. S'il s'agit d'un retard qui vous empêche de tomber de plus en plus bas, le mieux à faire est évidemment de crier : « Ne se repentir de rien » et de comprendre les paroles du poète : *nulla pallescere culpa* [Horace, *Épîtres*, I, 61] sur l'effronterie de n'avoir aucune faute dont le souci vous fasse pâlir ; mais alors le principe est on ne peut plus immoral. Cependant, il y a beaucoup de gens qui avec la précipitation de l'angoisse se ruent à travers la vie. Ils ne craignent rien plus que la dialectique, et quand ils disent : « Ne se repentir de rien en ce qui concerne le passé », ils peuvent au même titre dire : « Ne rien peser pour l'avenir. » C'est ainsi qu'un joyeux compagnon chez Scribe dit, non sans esprit, que puisqu'il n'a jamais conçu de projet, il n'a pas non plus eu le souci de le voir rater. Des femmes agissent aussi souvent ainsi sans réfléchir et s'en tirent à très bon compte. Parfois c'est précisément un homme très sage qui, d'une autre manière, agit sans réflexion ou par un coup de désespoir afin de trouver une mesure. Quand on est coincé quelque part et qu'on ne sait où donner de la tête, quand tout est d'une relativité tellement assommante qu'on a l'impression d'étouffer, il peut être utile d'agir subitement sur un point particulier, simplement afin de jeter de l'émoi et de la vie dans la chair morte. Un enquêteur, par exemple, quand il perd son latin et que tout est également vraisemblable, dirige subitement son interrogatoire sur un seul individu particulier, non pas parce que les soupçons se portent surtout contre lui, car c'est précisément un soupçon décisif qui lui manque, et il poursuit cette filière avec toute sa passion : parfois l'illumination se fait, mais à un autre endroit. Lorsqu'on ne sait pas si on est sain ou malade, quand cet état commence à tourner à l'abrutissement, on fait bien de risquer subitement quelque chose de désespéré. Mais, bien qu'on agisse sans réflexion, il y a tout de même une espèce de réflexion.

D'ailleurs, quand il s'agit de réflexion, en tant qu'antécédent, et de repentir en tant que conséquence, il importe d'endurer la dialectique. Celui qui dans la réflexion a épuisé la dialectique, celui-là seul agit, et celui qui dans le repentir épuise la dialectique, celui-là seul se repent. A ce titre il pourrait paraître inexplicable qu'un penseur aussi prodigieux que Fichte [Joh. Gottlieb Fichte, *Die Bestimmung des Menschen* (Le destin des hommes), *Sämmtliche Werke*, Berlin, 1845, II, p. 3] puisse supposer que l'homme qui agit n'aurait pas le temps de se repentir, d'autant plus que ce philosophe énergique et sincère, au noble sens grec, concevait largement que les agissements d'un être humain n'ont lieu qu'intérieurement. L'explication en est peut-être que dans son énergie précisément il

ne remarquait pas (dans sa première époque tout au moins) que ces agissements intérieurs représentent essentiellement une souffrance, et que, par conséquent, le suprême agissement intérieur d'un être humain est de se repentir. Mais se repentir n'est pas un mouvement positif vers le dehors ou vers quelque chose, mais un mouvement négatif vers l'intérieur, non pas quelque chose qu'on produit, mais le fait de laisser automatiquement quelque chose vous arriver.

Il existe trois sphères d'existence : les sphères esthétique, éthique et religieuse. La métaphysique est l'abstraction, et il n'y a personne qui existe métaphysiquement. La métaphysique, ou l'ontologie, est, mais n'existe pas, car quand elle existe, elle se trouve dans l'esthétique, dans l'éthique et dans le religieux, et, quand elle est, elle est l'abstraction de l'esthétique, de l'éthique et du religieux ou elle est un *prius* pour ceux-ci. La sphère éthique n'est qu'une sphère de transition, et c'est pourquoi son expression suprême est le repentir en tant qu'action négative. La sphère esthétique est celle de l'immédiateté, la sphère éthique celle de l'exigence, exigence tellement infinie que l'individu fait toujours faillite, la sphère religieuse est celle de l'accomplissement, mais non pas, bien entendu, de l'accomplissement qui consiste à remplir d'or une canne creusée ou un sac, car le repentir a précisément fait infiniment de place, d'où cette contradiction religieuse : se trouver sur 70,000 brasses d'eau et tout de même être heureux en même temps.

De même que la sphère éthique est une étape qu'on ne traverse pourtant pas une fois pour toutes, de même que le repentir est son expression, ainsi le repentir est le plus dialectique. Rien d'étonnant alors qu'on le craigne, car si on lui donne un doigt, il en prend quatre. De même que Jéhovah dans l'Ancien Testament [Exode, XX, 5] punit l'iniquité des pères sur les enfants, sur la postérité la plus reculée, le repentir se tourne vers le passé en admettant constamment l'objet de son investigation. Dans le repentir on trouve la secousse du mouvement, et c'est pourquoi tout est renversé. Cette secousse représente précisément la différence entre l'esthétique et le religieux, de même qu'entre l'extérieur et l'intérieur. On voit le mieux cette puissance infiniment foudroyante du repentir par le fait qu'elle est aussi sympathiquement dialectique. Il est rare qu'on en tienne compte. Je ne parlerai pas ici de misères qui consistent à vouloir se repentir d'un acte particulier et se montrer ensuite un jeune à nouveau étourdi, ou à faire semblant de l'avoir fait et à être cru sur parole, bien que toutes les manifestations de ce genre prouvent suffisamment que celui qui s'y décide, celui qui vous l'assure, celui qui le croit, n'a aucune idée du sens du repentir ; mais même des dissertations assez habiles sur le repentir perdent de vue le côté dialectique relatif à l'élément de la sympathie. Un exemple pour faire de la lumière. Un joueur s'est arrêté de jouer, le repentir

le saisit, il renonce à tout jeu ; bien qu'il ait été près de l'abîme, le repentir le retient pourtant, et il semble que cela doive réussir. Pendant qu'il vit retiré, peut-être même sauvé, il voit un jour qu'on retire un mort de la Seine : un suicidé, un joueur comme lui l'avait été, qui avait tout de même, il le savait, opposé à sa passion une vive résistance et avait lutté avec désespoir contre elle. Mon joueur avait aimé cet homme, non pas parce qu'il était joueur, mais parce qu'il était meilleur que lui. Et ensuite ? Il n'est pas nécessaire de consulter des romans et des nouvelles, mais même un orateur religieux interromprait peut-être mon récit un peu plus tôt et le terminerait en laissant mon joueur, ému par ce qu'il avait vu, rentrer chez lui pour remercier Dieu de sa délivrance. Halte-là ! nous devons d'abord avoir une petite explication, un jugement sur l'autre joueur ; toute existence qui n'est pas inconsciente juge *eo ipso* indirectement. Si l'autre joueur avait été endurci, mon joueur aurait bien pu conclure que l'autre ne voulait pas être sauvé. Mais l'autre ne l'était pas. Mon joueur est à présent un homme qui a compris la vieille parole : *de te narratur fabula* [Horace, *Satires*, I, 1, 69-70 : *mutalo nomine de te fabula narratur* — c'est de toi qu'on parle], il n'est pas un fou moderne qui pense que tout le monde doit rechercher l'énorme tâche objective de pouvoir réciter machinalement quelque chose qui regarde toute l'humanité sauf lui-même. Quel jugement doit-il donc porter ? — et il ne peut pas le négliger, car ce *de te* est pour lui la loi la plus sacrée de l'existence, parce que c'est le pacte de l'humanité. Si un orateur religieux, faute de pouvoir réfléchir, pouvait tout de même bavarder par charité, et profondément ému, voulait l'aider avec des demi-catégories, mon joueur est assez mûri pour voir le mensonge — il doit donc mener l'affaire à bonne fin. Au moment où il doit juger, il se trouve devant l'expression humble d'une doctrine de prédestination (l'expression orgueilleuse se trouve dans l'esthétique avec une fausse dorure religieuse), s'il compte sur son propre salut. Celui qui n'a pas de sympathie mais qui a l'horreur de l'eau, trouve naturellement qu'il est absurde de prendre le destin d'un autre tellement à cœur ; mais ne pas le faire est peu sympathique, et excusable seulement si c'est par stupidité. Car l'existence doit tout de même être régie par des lois, l'état éthique des choses n'est pas un brouhaha, où l'un réussit à s'échapper des choses les plus folles et l'autre se casse le cou devant les choses les meilleures. Mais maintenant, le jugement. L'idée ici n'est naturellement pas une manie de juger qui l'excite. Mais il ne peut pas lui-même être sauvé par un hasard, c'est un manque de réflexion, et s'il dit de l'autre qu'il a succombé malgré sa bonne volonté, il succombe lui-même, et s'il dit : l'autre ne le voulait donc pas, il frissonne puisqu'il a tout de même vu ce qu'il y avait de bon chez lui et parce qu'il lui semble qu'il se fait meilleur lui-même.

C'est avec application que j'ai poussé les choses à l'extrême. Avec le concours de la dialectique dans le repentir, relativement à ce qui est sympathique, tout homme qui n'est pas stupide échoue bien vite. Ce phénomène-là suffit si je ne suis pas un joueur, pourvu toutefois que je ne sois pas un ange. Si une faute, aussi petite qu'elle soit, pèse sur ma conscience, si j'ai seulement la moindre pensée dans mon cerveau, toutes les toiles d'araignée humaines se déchirent comme des fils à coudre, de même que toutes les causeries de sauvetage, jusqu'à ce que je trouve la loi de l'existence. Quelqu'un qui infatigablement traverse la vie sur la catégorie qu'il n'est pas un criminel, mais pas innocent non plus, est naturellement comique, et il faut venir en aide à l'esthétique pour obtenir qu'il soit livré à une étude comique s'il se faufile dans le religieux pour y jouer un rôle.

Il est assez curieux de voir un auteur qui n'est pas, il est vrai, attentif à la dialectique du repentir relativement à ce qui est sympathique, mais qui tout de même est attentif à quelque chose de pareil, à une manifestation de sympathie par exemple, de voir un tel auteur, dis-je, guérir cette souffrance en faisant empirer encore plus la maladie. Börne nous raconte sérieusement, et non sans une certaine émotion, causée par la pensée qu'il est bien facile, dans les villes de médiocre importance, de devenir un misanthrope ou même un blasphémateur et un rebelle contre la sage Providence, qu'à Paris les statistiques des souffrances et des crimes contribuent à vous guérir de l'impression que ces mêmes statistiques ont fait sur vous, de même qu'elles ont sans doute aussi contribué à la philanthropie de Börne. Oui, n'est-ce pas ? de telles statistiques sont une invention précieuse, un produit merveilleux de la culture, un contraste caractérisé à l'antique : *de te narratur fabula*. Schleiermacher dit [*Ueber die Religion, Sämmtliche Werke*, I. Abth. I (1843), p. 219 : « *Habt Ihr etwa ein Gelächter bereit, um dem Donner nachzuspotten, wenn Ihr unter Euren Wetterstangen steht.* »] avec beaucoup d'enthousiasme que le savoir ne trouble pas les sentiments religieux, et que l'homme religieux n'est pas assis avec assurance à côté d'un paratonnerre pour blasphémer ; mais à l'aide des statistiques on rit de toute l'existence. Et comme Archimède [il cria « Ne dérange pas mes cercles ! » à un soldat romain après la prise de Syracuse] était absorbé par ses calculs et ne remarquait pas qu'on le tuait, ainsi, je pense, Börne est absorbé par des statistiques et ne remarque pas — mais qu'est-ce que je dis ? oh ! loin de là, une nature aussi sensible que Börne découvrira sans doute si la vie lui porte préjudice — mais tant qu'on est soi-même sauvé du malheur (car Börne peut évidemment en tout cas se sauver du péché à l'aide d'une ignorance non socratique), on doit bien à son bien-être de posséder les moyens d'écarter l'épouvante. On peut, par exemple, fermer sa porte aux pauvres et, si quelqu'un mourait de faim, on n'aurait évidemment

qu'à examiner la statistique pour voir combien de personnes meurent chaque année de faim — et on est consolé.*

Un expérimentateur psychologique ne trouve pas son compte dans les statistiques ; mais il n'a pas non plus besoin d'une si énorme affluence de gens.

* Je citerai le passage de l'ouvrage de Börne (*Sämliche Werke*, Vol. 8, p. 96) afin de donner l'exemple d'une espèce de mystification assez remarquable, par laquelle la sympathie est confondue avec l'égoïsme. Il parle du danger d'habiter des petites villes et continue : « les grands crimes sont tellement rares que nous les appelons des actes volontaires et que nous condamnons, sans ménagements, les rares personnes qui s'en rendent coupables ». Ce n'est toutefois pas nécessaire si on n'est pas lâche par égoïsme ou très stupide. Et la justice divine ne se laisse pas impressionner par une mutinerie comme une cour martiale qui, ne pouvant faire exécuter tout le monde, accorde un pardon général... « Mais il en est tout autrement à Paris. » (Car là on croit en la force salvatrice de la mutinerie.) « Les faiblesses des hommes paraissent là comme des faiblesses de l'humanité » ; (oui, laissez l'humanité être ce qu'elle est, surtout quand c'est Börne qui parle, laissez-la être une espèce de personnage fictif qu'on peut sans gêne traiter *en canaille* [en français dans le texte], car Börne n'est sans doute pas gêné par la question difficile de savoir comment la race résulte des individus et de la réciprocité) ; « Les crimes et la malchance » (l'une de ces choses est naturellement aussi bonne que l'autre), « en tant que maladies salutaires qui jettent les maux du corps entier sur des membres particuliers afin de rendre ces maladies salutaires. » (Et Börne s'imaginant être poursuivi en tant que démagogue ! Il est tellement aristocrate qu'il raille ici manifestement le discours du tribun du peuple (Menenius Agrippa ; voir Tite-Live, II, 32, p. 8) qui explique que tout le corps souffre si un seul membre souffre. « Là-bas, à Paris, nous reconnaissons la nécessité absolue du mal. » (« Mon Dieu, comme pourtant tout est grand à Paris ! là, rien, mais rien ne se passe comme d'ordinaire, mais tout exactement comme à l'époque de la fête foraine » [chanson du vaudeville de J.-L. Heiberg : « *Les Danois à Paris* », acte II, scène IV]) ; « et la nécessité est une meilleure consolatrice que la liberté. » (Surtout pour ceux qui ont cessé d'être affligés et qui n'ont donc plus besoin de consolation.) « Quand dans une petite ville un suicide se produit, combien de temps n'en parle-t-on pas, à quelles subtilités ne donne-t-il pas lieu ! » (Et pourtant je pense qu'on en terminera plus vite que si on devait rendre cette sagesse raisonnable. Pauvre Paris ! Car supposez qu'il en soit ainsi aussi quand un pleutre, qui se cache dans la foule comme un bambin sous le jupon de sa mère, écrit quelque chose qui n'est pas spirituel comme d'habitude mais didactique, la même chose lui arrivera qu'au suicidé, personne ne fera attention à lui)... « Si, par contre, à Paris on lit les rapports officiels sur les suicides qui ont eu lieu... comment tant de personnes se sont données la mort par amour, d'autres par pauvreté, beaucoup parce qu'ils ont perdu au jeu et beaucoup par ambition, — on apprend à considérer les suicides comme des maladies » (oui, selon ce qui a été dit précédemment, comme des maladies salutaires) « qui reviennent annuellement dans des proportions fixes, comme les morts par apoplexie ou par phtisie ! » Et quand on a appris tout cela, on est devenu un philanthrope, un dévot qui ne raille pas Dieu ou qui ne se soulève peut-être même pas contre son ordre sage. Car à Paris règne la piété, et Börne est un père spirituel.

[Voici les citations données en allemand dans le texte original :

« *Grosze Verbrechen geschehen so selten, dass wir sie für freie Handlungen erklären, und die Wenigen, die sich ihrer schuldig machen, schonungslos verdammen. Aber ganz anders ist es in Paris. Die Schwächen der Men schen erscheinen dort als Schwächen der Menschheit. Verbrechen und Miszgeschichte als heilsame Krankheiten, welche die Uebel des ganzen Körpers, diesen zu erhalten, auf einzelne Glieder werfen. Wir erkennen dort, in Paris, die Naturnothwendigkeit des Bösen, und die Nothwendigkeit ist eine beszre Trösterin als die Freiheit. Wenn in kleinen Städten ein Selbstmord vorfällt, wie lange wird nicht darüber gesprochen, wie viel wird nicht darüber vernünftelt... Liest man aber in Paris die amtlichen Berichte über die geschehenen Selbstmorde... wie so viele aus Liebesnoth sich tödten, so viele aus Armuth, so viele wegen unglücklichen Spiels, so viele aus Ehrgeiz, — so lernt man Selbstmorde als Krankheiten ansehen, die wie Sterbefälle durch Schlagflusz oder Schwindsucht in einem gleichbleibenden Verhältnisse jährlich wiederkehren ! »]*

A présent j'ai, par mes expériences, arrangé encore une fois un problème pour le religieux : la rémission des péchés. Beaucoup de gens, il est vrai, trouveront tout naturel de réunir l'immédiateté et la rémission des péchés dans un rapport immédiat ; ils peuvent aussi en parler, pourquoi pas ? ils peuvent sans doute aussi déterminer les autres à croire qu'ils ont eux-mêmes vécu quelque chose de pareil, qu'ils ont ainsi existé, ils peuvent sans doute aussi même déterminer beaucoup d'autres personnes à vouloir faire la même chose et à vouloir penser qu'ils l'ont fait — pourquoi pas ? La seule difficulté en est que c'est une impossibilité. Quand il s'agit des mouvements physiques des gens, on ne dispose cependant pas d'autant de franc-parier, et si quelqu'un disait qu'il marche sur un bras, ou peut-être même que tout le monde le fait, on découvrirait assez vite qu'il s'agit d'un forger de fausses nouvelles ; mais dans le monde spirituel un bavard se gêne moins.

Un rapport immédiat entre l'immédiateté et la rémission des péchés signifie que le péché est quelque chose d'isolé et que le pardon l'enlève. Mais ce n'est pas là la rémission des péchés. C'est ainsi qu'un enfant ne sait pas ce qu'est la rémission des péchés, car l'enfant pense de lui-même qu'au fond il serait un bon enfant, si seulement ce qui s'est passé hier n'avait pas eu lieu ; mais le pardon le fait disparaître, et l'enfant est un bon enfant. Mais si le péché doit être profond — et c'est le repentir qui le découvre, le repentir qui précède toujours le pardon, — cela signifie précisément que l'immédiateté est vue comme ce qui n'est pas admis, et pour qu'il en soit ainsi, elle a pourtant bien dû être éliminée.

Mais comment faire pour exister en vertu d'une telle idée, entendue d'une façon un peu plus concrète, car il n'est pas difficile de débiter d'affilée quelque chose ? — Je comprends bien que des esprits philosophes et des visionnaires prophétiques qui envisagent tout l'avenir de l'humanité, me considéreront *höchstens* [en allemand

dans le texte : au plus] comme un primaire qui serait peut-être apte à écrire un commentaire au catéchisme pour un traité d'une école primaire. N'importe, c'est toujours quelque chose, n'est-ce pas ? Seulement, il faut espérer que les primaires de leur côté ne m'excluront pas de leur collège parce qu'ils en savent naturellement beaucoup plus que moi ; et enfin, si je me contente d'être un écolier, espérons que le primaire cultivé, le chantre si soucieux de l'histoire universelle, ne dira pas : « C'est vraiment un petit sot, il pose tant de questions absurdes ! » Cela me touche très peu, je ne pense qu'à m'approcher une fois par la conversation de ce sage grec que j'admire, ce Grec sage qui sacrifia sa vie pour ce qu'il avait appris et qui avec plaisir risquerait encore une fois sa vie pour comprendre davantage, puisqu'il considérait comme la chose la plus terrible d'être dans l'erreur ; et je suis sûr que Socrate dirait : assurément, c'est une affaire difficile au sujet de laquelle tu poses des questions, et j'ai toujours été étonné que tant de gens puissent croire comprendre une telle doctrine ; mais j'ai été encore plus étonné que plusieurs aient même compris beaucoup plus. J'aimerais bien lier conversation avec ces derniers, et bien que ce ne soit pas mon habitude de prendre à ma charge les frais du destin et de payer les musiciens, je serais tout de même prêt à payer ma cotisation pour un tel festin afin d'être initié à leur grande sagesse, non seulement surhumaine, mais presque « super »-divine. Car Gorgias et Polos et Thrasybule [Thrasymaque — Platon, *La République* ; Platon, *L'Apologie*, chap. 5 : Socrate dit, en parlant de Gorgias et des autres sophistes, que ceux qui entreprennent de faire l'éducation des jeunes gens doivent disposer d'une sagesse surhumaine] qui en mon temps avaient des échoppes sur le marché d'Athènes, n'étaient pourtant que des sages surhumains, semblables aux dieux, mais de ceux qui dépassent et surpassent les dieux et qui, par conséquent, n'acceptent sans doute pas seulement de l'argent mais aussi de l'adoration, de ceux-là on devrait évidemment pouvoir apprendre beaucoup de choses.

Le point difficile en ce qui concerne la rémission des péchés, lorsque celle-ci ne doit pas être réglée sur le papier, ni par les assurances du verbe vivant, tantôt en joie, tantôt en pleurs, c'est de devenir tellement transparent à soi-même, qu'on sait n'exister à nul égard en vertu de l'immédiateté, ni même comme un autre être, car, à part cela, la rémission des péchés est conforme à mon point de vue : la synthèse du comique et du tragique.

Mais puisque l'immédiateté est bien quelque chose d'isolé, mais aussi quelque chose de très composite, par cette seule difficulté (d'être éliminée), ainsi que par l'autre, pareille à celle-là (que l'immédiateté est même éliminée comme péché), le signal est donné aux questions les plus difficiles, qui toutes sont comprises dans cette

seule question : comment une immédiateté revient-elle ? (ou si le fait que l'immédiateté a été éliminée pour quelqu'un qui existe signifie qu'il n'existe pas du tout, * comment une telle immédiateté diffère d'une immédiateté antérieure, pour savoir ce qui a été perdu et ce qui a été gagné, ce que la première immédiateté peut faire — tandis que la seconde ne l'ose pas, ce que la première immédiateté aime et que la seconde n'ose pas aimer, quelle est la certitude de la première immédiateté, certitude que la seconde n'a pas, quelle est sa joie, inconnue de la seconde, etc., car il s'agit d'une question très compliquée. En un autre sens, cette question s'épuise facilement si on ne s'épouvante pas d'une erreur à la manière socratique, mais qu'on ait la témérité moderne de penser que, pourvu qu'on dise une chose, on est cette même chose, de même que dans le conte on devient un oiseau en prononçant certains mots [Hauff, *Die Geschichte von Kalif Storch*, (L'histoire du calife cigogne), *Sämmtliche Werke*, Stuttgart, 1840, V, p. 14].

* Tandis qu'on lit des centaines de fois : L'immédiateté est éliminée, on ne voit pas un seul mot expliquant comment un être humain se comporte afin d'exister ainsi. On pourrait peut-être en conclure que ceux qui écrivent se moquent de vous et existent eux-mêmes tout tranquillement en vertu de l'immédiateté et, par surcroît, gagnent leur vie en écrivant des livres au sujet de cette élimination. Il est possible que le Système ne soit même pas aussi difficile à comprendre, mais ce qui rend l'initiation si difficile est qu'on a omis toutes les déterminations intermédiaires qui vous disent comment l'individu devient subitement un Moi-Moi métaphysique [le *Moi-Moi* ou *Moi absolu* : un acte originaire de la pensée qui constitue le sujet en son autonomie radicale en posant à la fois le sujet et l'objet avant toute distinction du moi empirique et du non-moi], si cela est possible, si c'est licite, si toute l'éthique n'a pas été sacrifiée, si la vérité éternelle du Système, faute d'autre introduction, n'implique pas (en vue de l'existential, du psychologique, de l'éthique, du religieux) un petit mensonge nécessaire, et si le texte sublime du Système n'est pas dû à des annotations assez malpropres, ainsi qu'à une tradition équivoque qui dispense les initiés de penser quelque chose de précis, même lorsqu'il s'agit des choses les plus essentielles. Un homme de génie peut devenir poète, artiste, mathématicien, etc., mais un penseur doit tout de même connaître ses rapports avec l'existence humaine pour ne pas devenir, malgré tous les ouvrages allemands, un monstre (à l'aide de l'être abstrait, qui est une absurdité). Il doit bien savoir si, éthiquement et religieusement, il est bien de se renfermer métaphysiquement, de ne pas vouloir respecter les exigences de l'existence, non pas celles qu'elle fait à ses multiples idées salutaires, non pas à son Moi-Moi imaginaire, mais à son « toi » humain : et ceci, que l'existence ouvre la voie à la joie, au plaisir et à la jouissance ou à l'épouvante et au tremblement, car inconsciemment ne pas y avoir fait attention est également scabreux. Et si inconsciemment il peut oublier cela, alors faites une expérience avec un tel penseur, placez-le en Grèce : on se rira de lui dans ce pays élu, qui est heureux de sa charmante situation, heureux de sa belle langue, heureux de son art inégalé, heureux de l'âme joyeuse de son peuple, heureux de ses belles jeunes filles, heureux d'abord et toujours des penseurs qui essayèrent et s'efforcèrent de se comprendre eux-mêmes, en eux-mêmes et dans l'existence, avant d'essayer d'expliquer toute l'existence.

Bien que d'ordinaire je sois peu porté à désirer et loin de penser que je serais aidé en voyant mes désirs exaucés, je désirerais tout de même qu'un homme socratiquement scrupuleux permette à une telle figure de naître devant nos yeux et, qu'en l'écoutant, nous puissions la voir. Je suis loin de penser que, si je lis un tel récit une centaine de fois, j'avancerais d'un seul pas, à moins que, souffrant moi-même, j'atteigne au même résultat. Que soit loué le pouvoir équitable qui dans le monde spirituel donne à chacun son dû et ne vous laisse pas, au risque de votre vie et au prix d'efforts extrêmes, acquérir péniblement ce que d'autres, inconsciemment et stupidement, obtiennent en dormant.

Mais le problème lui-même, l'idée de la rémission des péchés, se trouve en dehors de la tâche que l'expérience s'est posée, car son *quidam* n'est qu'une figure démoniaque avec tendance vers le religieux, et le problème dépasse ma raison et mon pouvoir. Je ne m'y déroberai pas en disant que je n'ai pas ici la place de m'en occuper, comme si c'était la place et peut-être le temps et le papier qui me manquent, tandis qu'au contraire je pense que si seulement, pour commencer, je l'avais compris moi-même, je trouverais bien la place et le temps et le papier nécessaire pour un tel exposé.

UN MOT POUR TERMINER

Mon cher lecteur ! — Mais à qui est-ce donc que je parle ? Peut-être n'en reste-t-il pas un seul. Sans doute m'est-il arrivé le contraire de ce qui arriva au noble roi qu'une nouvelle attristante apprenait à se hâter et dont la chevauchée précipitée vers la bien-aimée en danger de mort a été rendue inoubliable par la chanson inoubliable, qui raconte comment il était suivi de cent damoiseaux en partant de Skanderborg, comment il n'en restait que quinze quand ils passèrent les landes de Randböl, et comment, en arrivant au pont de Ribe il n'y avait plus que le roi tout seul [la chanson populaire raconte la chevauchée du roi Valdemar II le Victorieux en 1212 vers Ribe dans le Jutland occidental, où la reine Dagmar (Margareta de Bohême) se mourait] — je pense que le contraire m'est arrivé et pour une raison opposée, à moi qui, captivé par une seule pensée, n'ai pas fait un pas en avant : il est arrivé que tout le monde m'a dépassé en chevauchant. Au début, sans doute, le lecteur bienveillant a retenu son coursier alerte en pensant que moi je montais un cheval ambleur, mais, voyant que je n'avancais pas du tout, le cheval (celui du lecteur bienveillant) ou, si vous le préférez, le cavalier est devenu impatient, et je suis resté tout seul en arrière, comme un cavalier incapable ou un cavalier du dimanche que tout le monde devance.

A ce titre il n'y a donc rien après quoi se presser, j'ai tout le temps pour moi et je peux tranquillement, sans incommoder personne, m'entretenir de moi-même. L'homme religieux est, à mon avis, un sage. Mais celui qui s'imagine l'être est un fou ; et celui qui regarde un seul côté du religieux est un sophiste. Je suis un de ces sophistes, et même si j'étais apte à dévorer les autres, je ne m'engraisserais pourtant pas, ce qui n'est pas aussi inexplicable que quand il s'agissait des vaches maigres d'Égypte [Genèse, XLI], car par rapport au religieux les sophistes ne sont pas des vaches grasses mais des harengs maigres. Je regarde le religieux de tous les côtés, et à ce titre j'ai toujours un côté de plus que le sophiste qui ne regarde que d'un côté, mais ce qui fait de moi un sophiste est que je ne deviens pas un homme religieux. Celui qui est le plus petit dans la sphère des sentiments religieux est infiniment plus grand que le plus grand des sophistes. Les dieux ont atténué mon chagrin à ce sujet en m'accordant beaucoup de belles méditations et en m'armant d'un certain degré d'esprit qui me sera ôté si je l'emploie contre le religieux. — Les sophistes peuvent être classés en trois groupes : 1° Ceux qui de l'esthétique reçoivent un rapport immédiat avec le religieux. En ce cas la religion devient poésie, histoire ; le sophiste

lui-même est enthousiasmé pour le religieux, mais poétiquement enthousiasmé, et dans cet enthousiasme il est prêt à faire n'importe quel sacrifice, et risquerait peut-être même sa vie, mais il ne devient pas pour cela un homme religieux. Au maximum de sa gloire il se confond lui-même et se laisse confondre avec un prophète et avec un apôtre. 2° Ceux qui de l'éthique immédiate entrent en un rapport immédiat avec le religieux. Pour eux la religion prend l'aspect d'une obligation positive, tandis qu'au contraire c'est le repentir qui est la tâche suprême de l'éthique, le repentir qui précisément est négatif. Le sophiste reste sans expérience dans la réflexion infinie, il est un modèle de vertu positive. C'est là que se trouve son enthousiasme et, sans ruse, il se fait un plaisir d'exalter les autres à la même chose. 3° Ceux qui mettent la métaphysique en un rapport immédiat avec le religieux. La religion devient ici l'histoire qui est finie, le sophiste a fini avec la religion et devient au maximum inventeur du Système. — La raison pour laquelle les sophistes sont admirés par la foule des gens est que, généreusement, ils ne se portent à eux-mêmes aucun intérêt comparable à celui qu'ils portent à l'intuition poétique — à laquelle l'un d'eux s'attache peut-être trop, — comparable à celui qu'ils portent aux aspirations positives vers un but en dehors d'eux-mêmes qui en attire un second, comparable à celui qu'ils portent aux résultats énormes qu'un troisième atteint en réunissant ce qui est prêt. Mais le religieux se trouve précisément dans le fait de s'intéresser religieusement et infiniment à soi-même, et non pas à des fantasmagories ; s'intéresser infiniment à soi-même et non pas à un but positif, ce qui est négatif et fini, parce que le négatif infini est la seule forme adéquate de l'infini ; s'intéresser infiniment à soi-même et donc ne pas se juger prêt soi-même, ce qui est négatif et perdition. — Cela, je le sais, mais je le sais dans l'équilibre de mon esprit, et c'est pourquoi je suis un sophiste comme les autres, car cet équilibre est un péché contre la passion sacrée du religieux. Mais cet équilibre dans la synthèse du comique et du tragique qui, au sens grec, est l'intérêt infini porté à soi-même (non pas l'intérêt religieux infini pour soi-même), n'est pas sans importance pour jeter une lumière sur le religieux. Je suis donc en un sens beaucoup plus loin du religieux que les trois groupes de sophistes qui tous ont commencé à s'y intéresser, mais en un autre sens je lui suis plus proche, parce que je vois plus clairement où se trouve le religieux et que je ne me trompe donc pas en étendant la main pour saisir quelque chose de particulier, bien qu'en manquant de la saisir.

C'est ainsi que je comprends moi-même. Content des moindres choses — espérant que des choses plus grandes me seront peut-être un jour accordées, m'adonnant aux occupations de l'esprit, où tout homme, selon moi, doit trouver plus qu'assez de matières pour

remplir la vie même la plus longue, même si celle-ci était formée exclusivement des jours les plus longs — je me réjouis de l'existence, je me réjouis du petit monde qui m'entoure. Quelques-uns de mes compatriotes pensent sans doute que Copenhague est une ville ennuyeuse, une petite ville. A moi, au contraire, elle me semble rafraîchie par la mer qui la touche, sans pouvoir abandonner, même pendant l'hiver, le souvenir de la forêt de hêtres, je la trouve le séjour le plus agréable que je puisse souhaiter. Assez grande pour être une ville importante, assez petite pour qu'il n'y ait pas de cours de marché de ses habitants, que les statistiques n'offrent, comme elles le font à Paris, ni consolation pour les suicides, ni joie par le nombre des gens supérieurs qu'elles indiquent, joie et consolation qui ne peuvent pas pénétrer de façon troublante et jeter l'individu dans un bruit si étourdissant que la vie n'a plus aucune importance, que la consolation n'a plus son jour de repos, la joie plus son jour de fête, parce que tout se précipite, ou bien dans ce qui est creux, ou bien dans ce qui est trop profond. — Quelques-uns de mes compatriotes trouvent que les gens qui habitent cette ville ne sont pas assez vifs, qu'ils ne s'émeuvent pas assez vite. Je ne le trouve pas. La vitesse avec laquelle des milliers de personnes à Paris s'attroupent autour de quelqu'un peut bien flatter ce quelqu'un, mais on se demande si cela compense l'absence d'un esprit plus calme qui fait sentir à l'intéressé que lui aussi a tout de même un peu d'importance ? C'est précisément parce que les individus ne s'inscrivent pas tellement en baisse qu'il semble qu'une douzaine d'eux compte pour un, c'est précisément parce que le peuple heureusement a l'esprit trop lourd pour comprendre cette érudition d'une demi-heure qui ne flatte que les désespérés et les aveugles, c'est précisément là la raison pour laquelle la vie dans cette capitale est si intéressante pour celui qui sait se réjouir des gens, ce qui dure plus longtemps et qui rapporte davantage que de voir un millier de gens exulter pendant une demi-heure à votre sujet. L'erreur ici est peut-être plutôt qu'un certain individu rêve de lieux étrangers, qu'un autre est perdu en soi-même, qu'un tiers a le cœur étroit et est séparatiste, etc., c'est-à-dire que tous ces individus isolés s'empêchent eux-mêmes de prendre ce qui est offert à flots, de trouver ce qui existe en abondance si on le cherche. Celui qui ne voudrait rien entreprendre, pourrait pourtant, s'il a les yeux ouverts, mener une vie de jouissance en observant seulement les autres ; et celui qui a aussi son travail fait bien de prendre garde à ne pas se laisser trop enchaîner. Mais comme il serait triste que de multiples gens ratent ce qui ne coûte rien, eux qui n'ont pas à payer pour entrer, ni de frais pour le banquet, pas de cotisation pour l'association, ni de dérangements ni de tracas, s'ils ratent ce qui coûte aussi peu au riche qu'au pauvre et qui pourtant est la

jouissance la plus riche, s'ils ratent l'enseignement, non celui qu'on peut obtenir d'un certain professeur, mais celui que vous donne n'importe quel être humain en passant, un inconnu au cours de la conversation, tout le monde au hasard de la rencontre. Ce sur quoi on a vainement cherché des renseignements dans des livres, est subitement illuminé lorsqu'on entend une domestique s'entretenir avec une autre domestique ; une expression pour laquelle on a en vain torturé son cerveau, qu'on a vainement cherchée dans des dictionnaires, même dans celui de l'Académie des Sciences, on l'entend en passant : un soldat la prononce et il n'a pas la moindre idée du richard qu'il est. Et comme celui qui se promène dans la grande forêt, étonné de tout ce qu'il voit, qui arrache parfois une branche, parfois une feuille, qui s'incline parfois vers une fleur et écoute ensuite le cri d'un oiseau, ainsi on se promène au milieu de la foule des gens, étonné du don merveilleux de la langue, et on arrache à ceux qui vous dépassent tantôt une expression tantôt une autre, on s'en réjouit et n'est pas assez ingrat pour oublier celui à qui on en est redevable ; c'est ainsi qu'on se promène au milieu de la foule, observant tantôt une manifestation d'un état d'âme, tantôt une autre, on apprend toujours et on ne devient que plus désireux d'apprendre. Alors on ne se laisse pas tromper par la lecture, comme si ce qui est humain se rencontrait rarement, alors on ne lit pas les journaux pour être renseigné ; car la meilleure partie de ce qui y est dit, la partie la plus charmante, le petit trait psychologique, ce ne sont pas toujours ces choses-là qu'on retient. — Quelques-uns de mes compatriotes pensent que la langue maternelle n'est pas apte à exprimer des pensées difficiles. Cette opinion me semble étrange et ingrate, de même qu'il me semble étrange et exagéré d'y insister avec tant de zèle, qu'on oublie presque de se réjouir de la langue ; étrange et ingrat de préconiser une indépendance avec tant d'insistance que le zèle semble presque indiquer qu'on se sent déjà sous la dépendance et que le mot récalcitrant devient à la fin ce qui vous tient en suspens, tandis que la beauté de la langue ne vous donne pas de réconfort. Je me sens heureux parce que je suis lié à la langue maternelle, plus lié peut-être que beaucoup ne le sont, lié comme Adam le fut à Ève parce qu'il n'y avait pas d'autre femme qu'elle, lié parce qu'il m'a été impossible d'apprendre une autre langue et, pour cela, impossible d'être tenté de me montrer fier et hautain envers ce qui m'était congénital, mais heureux aussi d'être lié à une langue maternelle qui est riche en sa spontanéité intime quand elle fait s'épanouir l'âme et sonne voluptueusement aux oreilles de sa douce sonorité ; une langue maternelle qui ne gémit pas maladivement devant la pensée difficile, et c'est peut-être pourquoi quelques-uns pensent qu'elle ne sait pas l'exprimer parce qu'elle rend la difficulté facile en l'exprimant ; une langue

maternelle qui ne halète pas et qui ne sonne pas fatiguée quand elle se trouve devant l'indicible, mais qui s'en occupe par plaisanterie et sérieusement jusqu'à ce que cela ait été exprimé ; une langue qui ne cherche pas au loin ce qui se trouve proche, ne cherche pas dans les bas-fonds ce qui se trouve sous la main, parce qu'en rapport heureux avec l'objet elle sort et entre comme un elfe et dévoile l'objet, comme un enfant ferait une remarque heureuse sans bien s'en rendre compte ; une langue qui est passionnée et émue chaque fois qu'un vrai amateur sait virilement stimuler la passion féminine de la langue, consciente d'elle-même et victorieuse dans la lutte idéologique chaque fois que le vrai souverain sait la conduire, souple comme un lutteur chaque fois que le vrai penseur ne la lâche pas et ne lâche pas la pensée ; une langue qui, même si parfois elle semble pauvre, ne l'est pas, mais qui est dédaignée comme une maîtresse modeste qui évidemment compte le plus et qui, avant tout, n'a pas été gâchée ; une langue qui, non dépourvue des moyens d'exprimer les grandes choses, les choses décisives et éminentes, a une prédilection charmante, avenante et délicate pour les pensées intermédiaires, pour les idées secondaires, et pour les adjectifs, pour le murmure des états d'âme et le fredonnement des transitions, pour l'intimité des déclinaisons et pour l'exubérance cachée du bien-être latent ; une langue qui comprend la plaisanterie pour le moins aussi bien que le sérieux : une langue maternelle qui captive ses enfants avec une chaîne qui est « légère à porter — oui ! mais lourde à rompre ». — [Blicher : « *Les oiseaux de passage* »]

Quelques-uns de mes compatriotes pensent que c'est un vieux souvenir sur lequel le Danemark vit. Cela me semble une opinion étrange et ingrate, qu'on ne peut approuver si on préfère être aimable et heureux plutôt que revêche et récalcitrant, car ce n'est que cela qui exténue. D'autres pensent qu'un avenir unique s'annonce pour le Danemark ; d'autres, qui se croient méconnus et incompris, se consolent aussi en pensant à une postérité meilleure. Mais celui qui est heureux du présent et qui a une imagination suffisante pour s'en satisfaire, ne peut évidemment pas sacrifier beaucoup d'instant à des espérances extraordinaires, et il se laisse si peu troubler par elles qu'il étend la main pour les saisir. Et celui qui ne pense pas être apprécié de ses contemporains, tient des propos étranges, il me semble, en promettant une postérité meilleure. Car, même s'il était exact qu'il n'est pas apprécié, et même s'il était exact qu'il sera connu dans un avenir qui le loue, c'est tout de même injuste et partial de dire de cet avenir qu'il est meilleur que le temps présent, meilleur évidemment parce qu'il a une meilleure opinion de lui. Il n'y a pas une grande différence entre les deux générations, car la génération précisément qu'il blâme est bien capable de louer ce qu'une génération antérieure de contemporains avait méconnu.

— Quelques-uns de mes compatriotes pensent que le fait d'être auteur au Danemark est un pauvre métier et une situation misérable. Ils ne le pensent pas seulement en ce qui concerne un auteur suspect comme moi, qui n'ai pas un seul lecteur persévérant et qui n'en ai que peu qui arrivent jusqu'au milieu du livre, raison pour laquelle ils ne pensent même pas à lui en formant leur jugement, mais ils pensent que c'est aussi le cas pour les auteurs éminents. Enfin le pays n'est évidemment que petit. Mais était-ce vraiment une situation médiocre d'être magistrat en Grèce, bien que cela coûtât de l'argent ! [Les fonctionnaires en Grèce ne recevaient pas de rémunération et les magistrats romains devaient défrayer les festivités publiques.] Supposez qu'il en fut ainsi, supposez qu'il arrive que finalement le lot d'un auteur au Danemark soit d'avoir à payer une somme fixe par an pour le travail causé par son métier d'auteur : eh bien ! quand ce serait ainsi et que des étrangers devraient dire : c'est une affaire onéreuse, d'être auteur au Danemark, et c'est pourquoi il n'y a pas non plus d'auteurs en grand nombre, mais enfin, on n'a pas non plus ce que nous, étrangers, appelons des *Stüberfänger* [en allemand dans le texte : des grippe-sou], ce que la littérature danoise connaît si peu, que la langue n'a pas même une expression pour cela. — S'il était imaginable — ce que je n'ai pas admis — qu'il y ait un lecteur qui ait persévéré et qui donc finirait par lire ceci aussi, ce que je ne me suis pas imaginé, car alors je ne l'aurais pas écrit — et s'il parlait de sa lecture à des amis, quelques-uns de mes compatriotes diraient peut-être : ne tenez pas compte d'un tel auteur, ne l'écoutez pas, c'est un séducteur. Et quelqu'un parmi eux continuerait peut-être ainsi : « d'ordinaire on se représente un séducteur par rapport à la femme, et même alors on se le représente le plus souvent caché et insidieux dans sa passion sauvage et démoniaque. Mais ce n'est pas là l'espèce dangereuse des séducteurs, même pas dans leurs rapports avec la femme. Non, si je dois m'en représenter un de cette espèce, je penserai à un jeune homme ayant beaucoup d'imagination et intellectuellement doué. Il ne convoite la faveur d'aucune femme, et cette indifférence n'est pas un camouflage de la passion secrète, loin de là ; il ne convoite aucune jeune fille, mais c'est un rêveur. Il ne va pas au bal avec les jeunes filles, à cet égard il est très en retard, mais il cherche sa place dans le cabinet près de la salle de danse et dans le coin du salon. Quand les jeunes filles sont un peu lasses de danser ou que la brune tombe, que le travail est achevé et que les pensées désirent voltiger, il est là et c'est son temps qui commence. Alors elles écoutent ce qu'il a à dire, par son imagination il les attire dans des rêves séduisants et, au fur et à mesure qu'il parle, il pousse à un haut degré les espérances des âmes qui soupirent et les exigences du pressentiment. Lui-même ne demande rien. Et elles recherchent de

nouveau la joie de la danse et l'activité recommence, mais en silence elles méditent cependant sur les choses sublimes qu'il a dites, et elles désirent ardemment s'abreuver de nouveau de la désillusion étourdissante. Lui-même reste inchangé, car il ne trouve son plaisir que dans l'aspiration de ses paroles et de ses pensées vers l'idéal. Et lorsqu'il se tait il lui semble qu'il y a un profond chagrin dans son âme, dans la mélancolie il se sent comme un vieillard aveugle, qu'un enfant, pareil à ses paroles, guide à travers la vie. Alors les jeunes filles l'écoutent, et peu à peu elles sont séduites, vainement elles cherchent ce qu'il a décrit, vainement elles le cherchent chez lui, vainement chez elles-mêmes, et pourtant elles soupirent après ses paroles et vieillissent en les écoutant. Et quand la vieille tante disait un peu plus tôt aux jeunes filles : prenez donc garde, mes petits enfants, ne l'écoutez pas, c'est un séducteur, elles souriaient et disaient : lui ! c'est le meilleur des hommes, et dans ses rapports avec nous il est aussi discret, aussi réservé que s'il ne nous voyait pas ou que s'il avait peur de nous, et ce qu'il dit est tellement beau, oh ! tellement beau. Un poète peut être un tel séducteur. Cet auteur, il est vrai, n'a pas de telles forces, de même qu'il ne convoite pas non plus les femmes, mais c'est toutefois un séducteur dans une autre sphère. Essentiellement il n'a rien à dire, il est loin d'être dangereux, ce n'est pas pour cette raison-là que je mets en garde contre lui, car comme un ami philosophe à l'esprit profond me l'a dit : celui qui le regarde avec un regard vraiment spéculatif, voit tout de suite que, trompé lui-même par la vie parce qu'il n'est qu'un observateur, il n'est pas devenu un trompeur, mais la tromperie, la tromperie objective, la pure négation. Ce n'est qu'à une époque où les âmes sont si fortement agitées qu'il est doublement vrai que « celui qui n'est pas avec est contre » [Évangile selon St. Matthieu, XII, 30], ce n'est qu'à une époque où les individus, exaltés par les grandes crises et par les grandes décisions qui s'annoncent, peuvent si facilement souffrir des choses même insignifiantes, ce n'est qu'à une telle époque qu'on peut être tenté de perdre son temps en mettant en garde contre lui, si d'ailleurs c'est nécessaire. C'est un séducteur dans une autre sphère. Plein de raillerie et, grâce à elle, décevant, c'est dans son for intérieur un rêveur. Il se trouve constamment proche de l'endroit où il y a du monde, mais il aime aussi l'instant plus calme où l'oreille de l'adolescent inexpérimenté boit la fausse sagesse. Lui-même enivré dans les rêves et fortifié dans les imaginations, mort en tant qu'observateur, il veut faire accroire à tout le monde que chacun en particulier a une importance infinie, et que c'est cela la légitimité de la vie. Par conséquent, ne l'écoutez pas, car ce qu'il veut, mais sans l'intention malveillante qui le rendrait dangereux, c'est de vous amener, dans une période de fermentation, à demeurer dans l'indivision du quiétisme, dans

l'idée vaine que chacun doit s'occuper de soi-même ; il veut vous amener à vous dérober aux grandes tâches qui ont besoin des forces réunies, mais qui aussi récompensent largement tout le monde. Voyez-vous ! c'est parce qu'il n'a pas compris cela, parce qu'il lui manque le sérieux et la positivité, que son existence n'est qu'un trompe-l'œil, ses paroles dénuées de force et impuissantes comme celles d'un fantôme, et son exposé n'est, comme dit le poète, que la couleur de nacre d'une vieille porte, comme la neige dans un chenal pendant l'été [J. Baggesen, dans « *Mon fantôme — plaisanterie ou le cher couteau* »]. Mais vous, qui êtes des êtres vivants et des enfants du temps, ne sentez-vous pas que l'existence tremble, n'entendez-vous pas la musique guerrière qui appelle, ne percevez-vous pas la précipitation de l'instant qui fait que même l'aiguille des heures ne peut pas le suivre ! D'où vient ce bruit si ce n'est parce que les profondeurs sont en ébullition ; d'où viennent ces douleurs terribles, si ce n'est que parce que l'époque se prépare à l'enfantement ! Ne le croyez donc pas, ne l'écoutez pas, car il dirait sans doute de sa manière ironique et diffuse, qui doit être socratique, qu'on ne peut pas directement conclure des douleurs au résultat de l'enfantement, puisqu'il en est des douleurs comme pour les nausées, qui sont les pires quand on a l'estomac vide. Il ne s'ensuit pas non plus que tous ceux qui ont le ventre distendu doivent pour cela accoucher, puisque cela peut venir aussi d'une indigestion ; *item* ni que tous ceux qui ont le ventre alourdi doivent accoucher, car cela peut être dû à quelque chose de tout autre, que Suétone nous rappelle quand il dit d'un des empereurs romains : « *vultus erat nitentis* » [Suétone décrivant Vespasien, ch. XX : « avec la figure de quelqu'un qui veut forcer la selle »]. Ne vous inquiétez donc pas du tout de lui, ne vous laissez pas troubler par lui, il n'a pas pu se légitimer comme mandataire dans le temps, il n'est pas capable d'inventer la moindre des choses que le temps pourrait exiger, pas capable de faire une seule proposition, ni de se présenter avec un sérieux positif, inquiet à la pensée de la grande tâche du moment ; mais ne l'excitez pas, car il pourrait peut-être devenir dangereux, appréciez-le à sa juste valeur, c'est-à-dire comme un railleur et un rêveur *in uno*, comme un philistin *in toto*, comme un trompeur, comme la pure négation. Si vous agissez ainsi, il ne sera pas un séducteur. » Hélas ! hélas ! hélas ! Quel bonheur qu'il n'y a aucun lecteur qui lise jusqu'à la fin ! — et si pourtant il y en avait, le mal qui résulterait du fait qu'il vous est permis de veiller à vos propres affaires — si c'est cela la seule chose que vous désirez — est bien pareil à la punition des Molbos [habitants d'une province de Jutland au Danemark, réputés comme particulièrement niais : désirant tuer une anguille, ils la jetèrent à la mer pour la noyer] quand ils jetaient l'anguille dans l'eau. *Dixi*.

TABLE

LECTORI BENEVOLO !	5
« IN VINO VERITAS. » Un souvenir rappelé par William Afham	8
PROPOS SUR LE MARIAGE, en réponse à des objections, par un époux	75
« COUPABLE ? » — « NON COUPABLE ? », un martyrologe, expérience psychologique, par Frater Taciturnus	160
Annonce	161
(Journal)	167
Le sourd désespoir	171
L'introspection d'un lépreux	199
Le songe de Salomon	215
Une possibilité	238
Lecture à haute voix. Périandre	279
Nabuchodonozor	311
LETTRE AU LECTEUR, de Frater Taciturnus	344
§ 1. Qu'est-ce que l'amour malheureux et quelle est la variante de l'expérience ?	350
§ 2. Malentendu en tant que principe tragique et tragi- comique d'après l'expérience	360
§ 3. Le tragique a un plus grand besoin de l'historique que le comique ; la disparition de cette différence dans l'expérience	378
§ 4. Le repentir dialectiquement empêché de se constituer ; le dernier confinium entre l'esthétique et le religieux qui se trouve dans le psychologique.	386
Appendice : Regard oblique sur l'Hamlet de Shakespeare	391
§ 5. Héros — souffrance — l'effort de la tragédie pour justifier les passions à l'aide de crainte et de pitié — la sympathie du spectateur différente selon les diverses conceptions du monde	393
Appendice : Les souffrances qu'on se crée soi-même — tourments volontaires	402
§ 6. La sagesse suprême est de ne se repentir de rien — la rémission des péchés	410
UN MOT POUR TERMINER	420